



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

# La Basse-Auver...

Henri Doniol

Fr. 3028.3



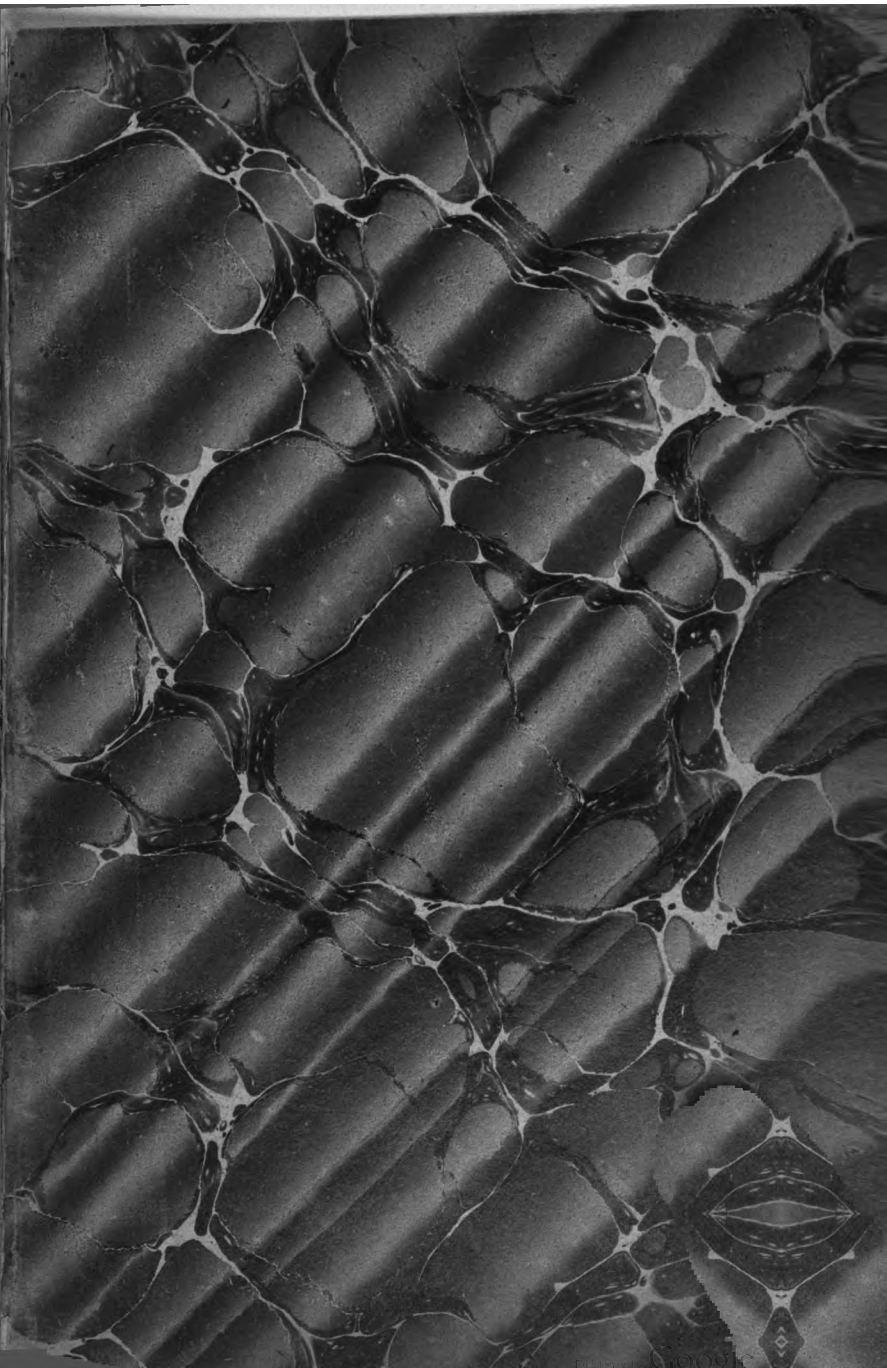
Harvard College Library

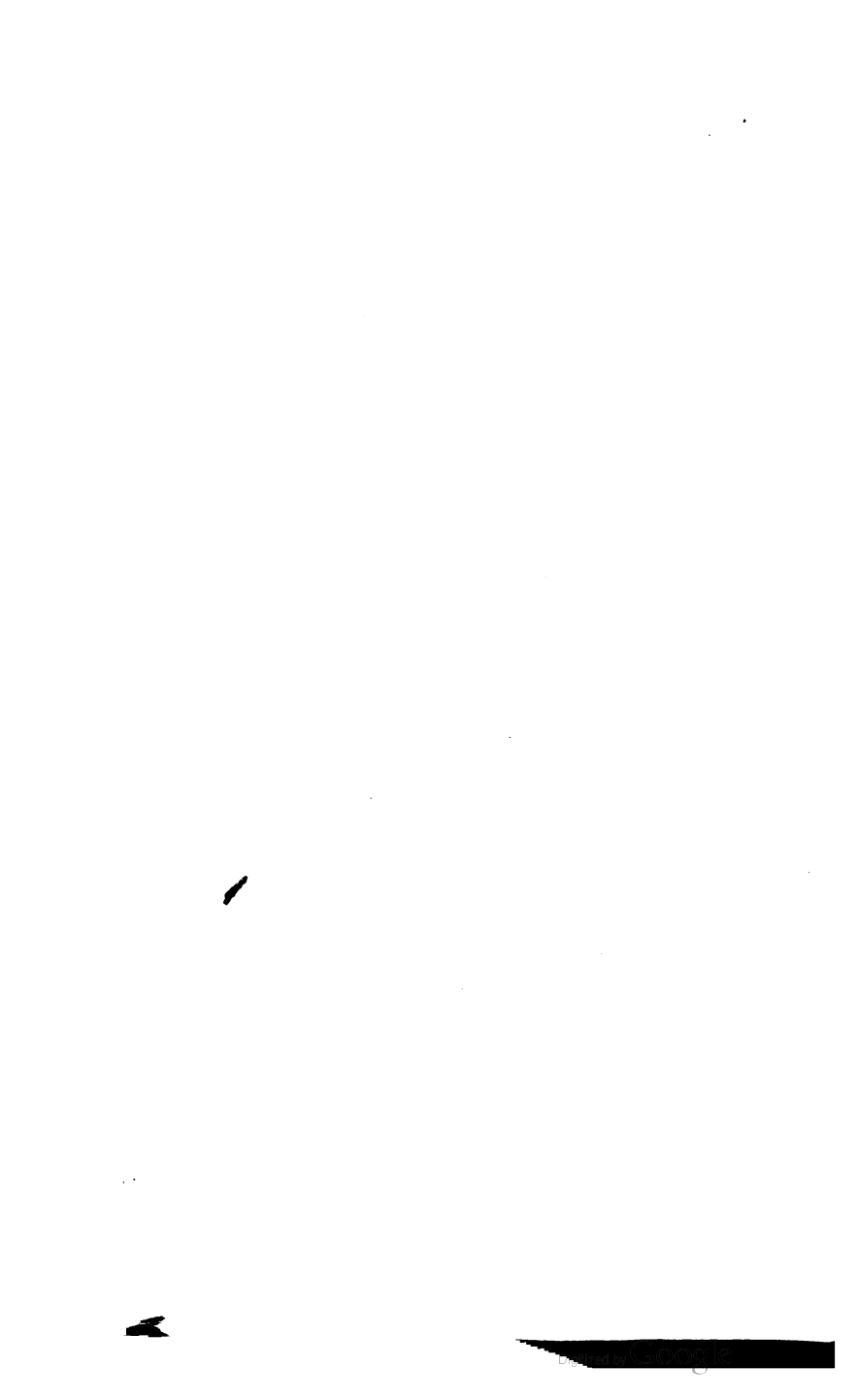
FROM THE FUND OF

CHARLES MINOT

(Class of 1828).

Received 19 July 1901.









**LA**  
**BASSE-AUVERGNE**



## AUTRES OUVRAGES DE H. DONIOL

---

HISTOIRE DE LA PARTICIPATION DE LA FRANCE A L'ÉTABLISSEMENT DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE, *Correspondance diplomatique et documents* (1886-1892), 5 vol. in-4°; plus un fascicule complémentaire exposant *Les Négociations de la paix de 1783* (1889). Al. Picard et fils, éditeurs à Paris.

M. THIERS, LE COMTE DE SAINT-VALLIER, LE GÉNÉRAL DE MANTEUFFEL; *la libération du territoire, documents inédits*, 1871-1873, 1 vol. in-12, Armand Collin et C<sup>ie</sup>, éditeurs à Paris (2<sup>e</sup> édition, 1899).

SERFS ET VILAINS AU MOYEN AGE, 1 vol. in-8°, Al. Picard et fils, éditeurs à Paris (1900).

©

HENRI DONIOL

---

LA  
BASSE-AUVERGNE

SOL, POPULATIONS, PERSONNAGES, DESCRIPTION

---

PARIS  
LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>ie</sup>

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

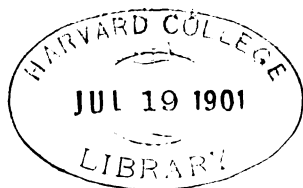
---

1900

Droits de propriété et de traduction réservés.

~~6532.5.5~~

..3028.3



Minot. fund

*Lorsque j'étais enfant , dans les bruyères de ma Bretagne, et que j'entendais parler de l'Auvergne et des Auvergnats, je me figurais que l'Auvergne était un pays bien loin, bien loin, où l'on voyait des choses étranges, où l'on ne pouvait aller qu'avec de grands périls, en cheminant sous la sauvegarde de la mère de Dieu..... Me voici au berceau de Pascal et au tombeau de Massillon. Que de souvenirs !*

CHATEAUBRIAND, *Cinq Jours à Clermont.*



A PAUL LE BLANC.

Je vous dédie, cher Monsieur, cette réimpression du premier de mes ouvrages. Œuvre de jeunesse, vous le savez, composée pour les in-folios splendides dont l'imprimeur P.-A. Desroziers, de Moulins, se complut à illustrer sa ville, avec une recherche d'art et un désintéressement que nous ne saurions oublier. Il y a plus de cinquante ans de cela. Il s'agissait d'une description détaillée de l'Auvergne, faisant suite à son histoire d'après le modèle donné par Achille Allier pour l'*Ancien Bourbonnais*. Un Cantalien de beaucoup d'esprit et de goût, Henri Durif, s'était chargé de décrire l'Auvergne « haute » ; j'eus la témérité de prendre place à côté de lui pour la « Basse-Auvergne<sup>1</sup>.

Durif et moi, lui avec plus de dons que moi et

1. L'ANCIENNE AUVERGNE ET LE VELAY, par *Adolphe Michel et une société d'Artistes*, 4 vol. in-folio, dont un formé des planches. Pendant le cours de la publication, le *Velay* fut détaché de L'ANCIENNE AUVERGNE, pour former L'ANCIEN VELAY, par *Francisque Mandet*.

surtout avec une forme plus alerte, nous étions imprégnés de l'air ambiant du pays, nés et vivant dans son milieu. C'était quelque chose pour pareille entreprise. Les dehors fastueux qui lui furent donnés la rendirent peu connue. Durif transforma bientôt sa composition en une publication plus accessible; la mienne, demeurée sous le luxe et la compacité de son premier format, a continué de ne rencontrer que de rares lecteurs.

Vous avez obligeamment pensé, cher Monsieur, que mon œuvre d'alors, ramenée comme l'autre aux conditions ordinaires, trouverait de l'intérêt même à présent. Peut-être était-ce la juger au-dessus de ce qu'elle valait. Vous me verriez néanmoins un peu confiant en votre avis, si je pouvais ajouter, à la place où ils manquent, les détails d'histoire locale que vous possédez si bien et que, de tous pays, on aime à venir vous emprunter dans cette Thébaïde de Brioude, où revivent en vous la distinction et l'esprit aimable d'une famille chez qui ces qualités abondaient. Il faudrait que je pusse, également, me rectifier ou me compléter en nombre de points qui le demanderaient. Alors, récrire le livre et le mettre au courant? Mais qu'il y aurait à changer et que j'aurais à apprendre! A mon âge on n'apprend plus. Sans parler du feu, qui fait défaut. L'œuvre doit rester ce qu'elle était, et, pour oser reparaître, sentir l'abri de votre nom.

Sous quelques différences qui se justifieront d'elles-mêmes, c'est donc l'ouvrage primitif qui va se présenter ici ; c'est le *Voyage pittoresque dans la Basse-Auvergne*, écrit en 1846 et 1847. Dites bien, toutefois, que je ne le remets au jour que comme un document de l'époque, avec les insuffisances et la présomption qu'il eut à cette époque. Quand on se relit de si loin, on ne peut guère ne point céder au besoin d'effacer çà et là ou de transposer, de refaire un peu ou d'éclaircir et, à l'occasion, non pas seulement les phrases. Je m'en suis beaucoup retenu, j'y ai pourtant obéi par endroits.

De plus, j'ai abrégé. J'ai retranché même en partie. Ainsi, dans le chapitre primitif DIALECTES, LITTÉRATURE, etc., toute la « Grammaire patoise » et un peu de cette « Littérature » qui suivait. A la place où viendra ce chapitre j'en dirai le pourquoi. Semblablement dans le chapitre LE PAYSAN. Il avait pris l'étendue d'une étude historique sur la condition des terres dans l'ancienne France, et des hommes à raison des terres : ce n'est pas ici le lieu d'un tel développement. Il y a d'ailleurs en outre cette raison : l'étude, fort nouvelle à sa date, frappa des maîtres très compétents. Je fus encouragé par eux à entreprendre sur le même plan l'*Histoire des classes rurales*, publiée dix ans après. Par la préparation de cet autre ouvrage, j'appris combien ma première œuvre péchait. L'érudition n'avait encore



donné que peu de lumières, on en cherchait, j'en trouvais. Je suis resté persuadé d'en avoir fait entrer alors dans le domaine commun, au point de m'être cru autorisé, ces derniers mois, à éditer de nouveau les feuilles de l'*Histoire des classes rurales* où elles étaient groupées<sup>1</sup>. Mais le scrupule de fidélité au VOYAGE PITTORESQUE ne saurait me lier, aujourd'hui, jusqu'à m'empêcher d'éliminer tout simplement, du chapitre de 1846-47, des parties que j'ai refaites autre part; j'ai peur même qu'il en reste encore trop ici. Je supprimerai aussi divers documents qui venaient en bon lieu dans L'ANCIENNE AUVERGNE, mais qui, hors de ses vastes *in-folios*, embarrasseraient sans utilité.

Sauf cela, et sauf un peu plus d'air introduit dans le texte, je laisse le tout tel que ce fut conçu et, à tout prendre, tel que l'ouvrage parut. Voire avec ses deux chapitres de biographie et de description locale en forme de lettres à des amis comme on en a quand on est jeune, à qui l'on est impatient de rendre commun ce que l'on pense et ce que l'on fait.

L'un de ces amis, Félix Grellet, vous fut connu. Lui et moi nous avons été beaucoup ensemble. C'est surtout de lui que j'avais pris le goût de travailler, et nos idées s'accordaient. On prenait en ce temps-

1. *Serfs et vilains au moyen âge*, in-8°; Al. Picard et fils, édit., Paris, 1900.

là les idées au sérieux. On en faisait le plan de la vie. Nous tenions les nôtres de notre éducation même, de l'air respiré dans nos classes, de la littérature intellectuelle du moment. Sous le trouble qui enveloppe aujourd'hui cette éducation passée, elle se laisse encore reconnaître pour le fond sur lequel ce siècle-ci aura vécu. J'avais encouru, à Clermont, deux ou trois ans auparavant, la critique d'attribuer à Savaron un rôle politique, donc un rôle exagéré, pour avoir mis principalement en relief, chez lui, non plus simplement le magistrat clermontois admirateur et historien de sa ville, ou, moraliste de son temps, écrivant des *factum* scandalisés contre les folies du carnaval, mais bien le député à ces États-Généraux de 1614 d'où surgit Richelieu. « Chercher l'Histoire dans la biographie », avait dit quelque part Michelet, Mignet avait parlé de même : j'entendais rester sous ces inspirations en esquissant la suite de nos biographies provinciales. Grellet aurait fait de même, je voulus qu'il figurât de moitié.

L'autre ami, c'était le futur général Lorenzo Milans del Bosch, officier brillant de l'armée constitutionnelle d'Espagne, et qui, député aux Cortès avec Prim, a eu avec ce dernier un rôle en vue dans la politique intérieure de leur pays. Son existence a été, depuis, celle d'un frère jumeau, toujours à côté de ce politique militaire presque supérieur, dramatiquement assas-

siné par la politique au sommet de sa puissance. C'est un véritable charme qu'a exercé sur moi Milans. Vous avez pu voir pourquoi en tête de sa correspondance, que j'ai imprimée il y a dix ans : le charme des natures tout de vaillance et, outre cela, d'un prime-saut unique dans les choses de l'affection et dans celles de l'esprit. Ce fut un contentement intime, d'avoir imaginativement cet ami pour compagnon de route, à travers les *Châteaux*, *Bonnes Villes* et *Plat Pays* de notre Basse-Auvergne. Il me semblait, en les parcourant, que je l'y promenais avec moi, au lieu du public aussi indifférent, peut-être, qu'il m'était étranger, pour qui j'avais à écrire.

En matière de voyage et de description, il y a les personnes devant qui les choses passent sans leur rien dire, à l'opposé les futiles qui s'arrêtent aux plus niaises. D'autres se trouvent, qui regardent pour profiter de ce qu'ils voient, pour observer et penser. Si l'on veut être avec ces derniers, il convient d'oublier un peu ce qui est à la vue de tout le monde, de s'attarder au contraire à ce qui est le fond moins couru. Une contrée comme l'Auvergne le commande par la quantité d'objets faits pour frapper qu'elle offre aux yeux, ouvrages de la nature ou ouvrages des hommes. Cet intitulé de *Voyage Pittoresque*, nom d'origine du livre, n'impliquait pas que le sérieux en fût exclu. « Pittoresque », à cette époque, servait à justifier la

prétention d'amoindrir l'ennui de ce qui est didactique ; on se ménageait par ce qualificatif l'excuse d'introduire les choses extérieures, un peu même la fantaisie qu'elles appellent. Aussi, L'ANCIENNE AUVERGNE ET LE VELAY portait-elle en sous titre : *Histoire, Archéologie, Mœurs, Topographie*. J'avais donc fait un peu petite la part de ce qu'indiquent tous les *Guides*, plus grande celle de ce qui caractérisait la contrée. État des populations et leur caractère propre, langage qu'elles parlaient, histoire de leur développement économique, personnages marquants qui étaient sortis d'elles, cela tenait beaucoup de place. Le reste, c'est-à-dire les localités et leurs monuments, la peinture des sites, leurs particularités, avait été retracé avant moi par nombre d'auteurs, tout aussi bien que j'aurais su le faire quand ce n'était pas beaucoup mieux. Ce reste, le chapitre *Châteaux, Bonnes Villes et Plat Pays* le contenait. Nous nous appelions L'ANCIENNE AUVERGNE : cette rubrique donnée au chapitre, en reportant le lecteur à l'ancien état politique, correspondait à notre titre. J'avais même emprunté mon itinéraire aux divisions de finance qui, au siècle précédent, formaient des périmètres de l'administration royale sous le nom d' « Élection ». A cet égard il est encore loisible de ne rien changer ; nos arrondissements d'aujourd'hui ont à peu près conservé l'assiette de l'ancienne « Élection ».

La prétérition de ce que d'autres nous avaient déjà

appris sur l'Auvergne, ne va pas être sensible ici quant aux faits d'histoire locale seulement ou dans le détail artistique. Tout autant elle apparaîtra en matière de sciences naturelles. J'avais, m'aidant des livres et des conversations de Lecoq, de Bouillet, tenté, un peu le premier, une vue d'ensemble sur la géologie de la contrée. Je tenais de Grellet un goût prononcé pour la géologie. Frais émoulu des cours de Constant Prévost et de son cabinet à la Sorbonne, saisir cette occasion me parut aller de soi. C'était, d'ailleurs, plus simple à faire que maintenant. On n'en était qu'à la classification des terrains qu'avait établie Brongniart, et, quant à leur formation, aux idées de Lyell sur les « causes actuelles ». Malgré des échappées de d'Archiac, de Verneuil, de Murchisson vers des vues plus vastes, on se bornait à disputer sur la théorie allemande des soulèvements contre Élie de Beaumont et Dufresnoy ; on traitait des volcans éteints uniquement d'après ce qu'on savait du Vésuve ou de l'Etna, et l'on n'en savait pas grand'chose. Aujourd'hui, bien que sous le langage un peu ésotérique, presque d'initiés que la géologie s'est donné, des travaux bien plus autorisés qu'alors ont expliqué la constitution physique de l'Auvergne, les formations qui s'y font voir, les dislocations qu'elle a subies, les éruptions dont elle a été le théâtre. Je ne vais pas moins reproduire mon aperçu d'il y a cinquante ans. Que les mânes de Rames et la mansuétude scientifique de Boule

me le pardonnent! Mais ce qui est nouveau agrandit et éclaire ce qui l'a précédé. D'autre part, je ne sais pas si cet aperçu, devenu ancien, n'a point, dans une mesure, la valeur d'un cadre où le nouveau peut s'agencer.

Si vous jugez vraiment, cher monsieur Le Blanc, qu'à cette heure-ci encore il y a lieu de penser cela des autres parties de cette vieille œuvre, nul témoignage ne sera meilleur pour elle.

Paris, avril 1900.

---



# LA BASSE-AUVERGNE

---

## CHAPITRE PREMIER

### ASPECT D'ENSEMBLE

Par un jour brillant de l'été, le touriste qui arriverait du revers oriental du Forez au point culminant de la chaîne verrait s'offrir à lui un immense et magnifique horizon. C'est l'Auvergne qu'embrasserait sa vue. Dans un encadrement majestueux et sous un aspect splendide, s'étendrait la plaine généreuse de cette contrée au pied de ses grands sommets, sa riche végétation où l'énergie respire, et ses basaltes puissants, ses pouzzolannes amoncelées, témoignant ensemble des bouleversements qui l'ont constituée à des âges inconnus. Devant soi un arc gigantesque enfermant le tout sous son profil mouvementé. Aussi loin que la vue s'étende, les cônes azurés de la Durande, où s'arrêtait l'Auvergne, où commençait le Velay. Plus à l'Ouest, les cimes de la Margeride et du Céz-Allier, laissant s'indiquer en arrière les dentelures des monts Cantal. Au plein couchant, les monts Dore détachant sur un vaste plateau leurs formes sveltes, puis les cratères comme à peine éteints des Dômes leurs courbes élégantes. Au Nord, les sommets secondaires de la Marche et de la Combraille, dont les dernières pentes sont les confins du Bourbonnais. Un visiteur du siècle dernier, Legrand d'Aussy, maître dans la joie de découvrir



et de retracer les choses belles, s'écrie quelque part : « ..... Mes yeux n'avaient point encore vu un spectacle aussi riche, aussi vaste et aussi grandement dessiné ». C'est de ce tableau incomparable qu'il aurait pu parler ainsi.

L'Auvergne d'avant 1790 remplit l'angle que décrit cette courbe géante, rattachée par ses deux extrémités à la chaîne d'où on la contemple. « Haute-Auvergne » et « Basse-Auvergne » pour la France d'alors ; dans le langage encore employé çà et là « Haut-Pays » et « Bas-Pays » ; plus vulgairement « Montagne » et « Limagne ». De ces « Haute » et « Basse » Auvergne ainsi catégorisées d'après les conditions naturelles, la géographie administrative moderne a fait les départements du Cantal, du Puy-de-Dôme et, pour moitié, de la Haute-Loire ; la Haute-Auvergne tient toute dans le département du Cantal, formé comme intentionnellement, par gratitude dirait-on, du puissant volcan mort qui fut pour beaucoup dans la structure extérieure de toute l'ancienne province.

Vus des grandes altitudes, les reliefs du sol se confondent. Du point élevé de tout à l'heure, ce qui n'est pas perdu dans le lointain est la « Basse-Auvergne ». Elle semble une vaste plaine allant en s'élargissant sur une pente continue du Sud au Nord. Le cours d'une rivière s'y dessine par place : c'est celui de l'Allier. Il figure, semble-t-il, des eaux autrement plus puissantes qui, jadis, auraient formé le tout de leurs dépôts. Plus près, une vallée latérale se laisse reconnaître, accidentée d'abord, plus rapide aussi, la vallée de la Dore ; elle se perd bientôt dans l'étendue de l'autre.

Le plus opulent des territoires habités, au centre du pays de France qui en fait tant voir de beaux, est là sous les yeux. Si leur portée n'avait pas des limites, on distin-

guerait des échancrures nombreuses coupant verticalement ce courant maintenant tranquille et se confondant en lui l'une après l'autre. Les différences se markeraient même dans les couleurs du paysage, dans ses tons, ses caractères, dans ses formes. Apparaîtraient les bords limoneux de l'Allier et leurs cheneviers féconds, leurs fromentaux aux vastes moissons, leurs longues saulées, leurs noyeraies majestueuses, au contraire la structure plus rocheuse, la végétation plus modeste ou plus petite, quelquefois plus rare de la vallée de la Dore. Toutefois ce n'est qu'en traversant dans tous les sens cet horizon comme sans fin, c'est en allant en découvrir et en admirer les sites de sommets en sommets, de coteaux en coteaux, que l'on prendra l'idée de l'ampleur drapant les uns sous leurs grands aspects, de leur variété séduisante, de l'originale physionomie de leurs détails. Ni la ligne imposante des monts Dore ni leur verdure alpestre ne se retrouvent à la chaîne des Dômes ou dans les plateaux de bruyères dont ils sont le couronnement. Le sol âpre, presque dépouillé qui s'étend à leur base, diffère des grandes sapinières ou des hauteurs à cassures profondes qui leur font face vers le Sud. Dans les parties inférieures, chaque ondulation a de même son dessin et son cachet à elle, des attraits qu'elle possède seule.

Le grand espace qui de si loin semble une étendue uniforme, n'est nullement un territoire plat et uni comme la Beauce ou la Flandre. Legrand d'Aussy a pris soin d'en prévenir les lecteurs, disparus depuis un siècle, pour qui il écrivait : « C'est le bassin, disait-il, d'un pays montueux, hérissé lui-même, en mille endroits, de tertres assez élevés et de collines hautes que, dans d'autres contrées, on appellerait montagnes ». L'Allier coule entre ces « collines » et « ces tertres », formant une suite de bassins

moindres qui s'agrandissent en descendant. C'est au dernier de ces bassins, en quelque sorte étagés, qu'appartient principalement le nom de « Limagne ».

Là la nature a réuni le plus d'attraits. Une multitude de villages, de bourgs populeux, de belles résidences y répandent l'animation. A l'ombre de ses grands noyers ou sous les saulées tamisant le soleil, on marche le long des blés jaunissants, de grasses prairies, des pampres de riches vignobles, les perspectives constamment renouvelées. Et soit que l'on pénètre dans des vallons secondaires soit que, remontant l'Allier, on franchisse les passages qui forment et délimitent les anciens écarts de ses eaux, tout est plus restreint sans avoir moins de charme. Prairies aux couleurs vives, terres fécondes en productions, vieux restes féodaux couronnant les hauteurs, partout la vie, la sève, partout l'attrait de la diversité. Comme afin de reposer les yeux, des tableaux différents s'offrent le long de la Dore. Pour préparer il semble au changement, la nature a mis là une marque. Entre la richesse vigoureuse que l'on vient de traverser et les tableaux de dimension moindre qui vous attendent, s'étend une de ces régions de terres légères que l'ancien langage a francisées sous la dénomination de *Varenne*, ou bien des ravinements argileux ne laissant guère pousser que des bois à l'aspect grêle. Aussi trouve-t-on belle, après cela, cette vallée de la Dore. Les contreforts du Forez la dessinent richement ; de grandes verdure s'y étendent, encadrées de haies d'où s'élancent des chênes heureux de vivre ou de hauts peupliers ; des coteaux plantés de vigne et d'arbres fruitiers présentent aux yeux des aspects pleins de fraîcheur. Il y a moins de puissance et d'étendue, si l'on peut dire moins de noblesse ; c'est le décor restreint, riant toutefois quoique alternativement tourmenté ; c'est la moyenne et la petite peinture, en quelque sorte, mais gracieuse après la grande.

Grandeur, noblesse, variété constamment riche ou saisissante, ces éléments du beau et de l'attraction qu'il exerce, l'Auvergne les doit à la composition de ses terrains. Les formations que présente son sol, leur importance à chacune, s'imposent ainsi à l'observation. Les découpures ou les déchirements qu'il a subis, les révolutions dont son agencement témoigne font une partie de ses mérites, et c'est comme à chaque pas que s'offre la tentation d'en étudier les causes, de s'expliquer leurs effets. Non que l'examen révèle des origines compliquées. Presque partout l'horizontalité des couches, l'écoulement des volcans dans une tranquille plénitude là même où leur puissance d'éruption a été la plus grande. Mais les érosions ont eu sur les dépôts une considérable action. Ils n'auraient présenté sans elles qu'un plan uniforme, recouvert par grandes places sous la rugosité triste des laves, ou sous l'amoncellement bistré de leurs cendres. Combien peu de motifs, alors, de vanter l'Auvergne pour la beauté de ses sites ! Qu'au lieu de surmonter les hauteurs par leurs masses imposantes, au lieu d'avoir jeté leurs basaltes à pic sur ces « coteaux » ou ces « tertres » dont parle Legrand d'Aussy, les éruptions se fussent répandues au-dessous d'eux et se montrassent dominées par les molles formations de l'époque des eaux ; qu'au lieu de la diversité des aspects et des végétations, au lieu de couleurs si vigoureusement différentes et de cadres si bien à point changés, il n'y eût eu qu'une formation ininterrompue, monotone ; que la contrée n'eût pas fait voir les déchirures du sol de sédiment venant s'ajouter aux autres pour vivifier les contrastes, ç'aurait été comme les interminables espaces où les seuls accidents sont de lointaines silhouettes de villages, quelques rares arbres groupés, des bandes d'animaux en dépaissance. Au contraire, tout ici a été disposé pour

l'attrait. Ce serait à admirer l'art de création qui a groupé ces assemblages ; le mélange des terrains, à la fois leur espèce, prodiguent les beaux spectacles. Et comme c'est devenu une science que de regarder à ces terrains pour eux-mêmes, d'en classer les détails, d'en expliquer les accidents, la génération, donnons avant tout un moment d'attention à ces formations si diverses. L'Auvergne offre presque une école préparée pour leur étude, l'un des points où leur voisinage et leurs superpositions peuvent être le plus intéressamment observés.

---

## CHAPITRE II

### GÉOLOGIE ET HISTOIRE NATURELLE

Trois ordres de formations ont constitué la Basse-Auvergne : celles de *cristallisation*, celles de *sédiment*, celles d'*épanchement*. Une grande place, la plus grande place je crois, est occupée par les premières. Quand on remonte le cours de l'Allier, elles se développent en une épaisse moraine, à l'Est et à l'Ouest, jusqu'à une altitude dépassant parfois plus d'un millier de mètres. Ces deux hautes parois appartiennent par endroits aux granits, mais surtout à l'époque dite de *transition*. On les voit composées pour la plupart de gneiss ou de micachiste, traversés de filons sans nombre, de protogynes, de philades, et des roches qui par degrés rejoignent le terrain houillier ; elles fourniraient de fréquents sujets d'étude et d'échantillons au système du *métamorphisme*.

**Terrains de cristallisation.** — Par l'écartement de leurs cassures, ces terrains ont formé la suite de bassins que parcourt l'Allier. Le premier commence à Langeac, contre le bord à surface volcanique où s'arrêtait autrefois l'Auvergne. Bassins de dimensions inégales, certains peu étendus. Leur fond a été rempli par des dépôts houilliers, par des calcaires de transition, par de puissants sédiments d'argile, ou bien ils n'ont guère reçu que les dépôts terreux provenant du lavage de leurs bords. Le dernier du côté

du Nord, le plus vaste si l'on fait abstraction du barrage que l'on trouve après Issoire, a vu sa large cavité se remplir d'une puissante formation lacustre, diverse en ses éléments, en son épaisseur, et dont il est parfois compliqué de déterminer l'âge respectif et les périodes.

Les terrains d'épanchement surplombent, et dominent tout cela. Ils se sont fait jour à travers le sol de cristallisation de l'Ouest. Leurs déjections sont postérieures aux formations de sédiment, car elles se sont répandues sur celles-ci quand les étendues du terrain primitif n'ont pas suffi à les recevoir. Ces formations d'épanchement sont sorties dans des époques différentes, et leurs foyers subsistent tantôt en masses que le temps a parfois profondément ravinées, tantôt en cônes et en cratères dont l'état de conservation de quelques-uns les ferait croire presque récents et prêts à se rouvrir.

Géologiquement comme historiquement, la Basse-Auvergne commence donc dans la Haute-Loire. Dans l'anse dont Langeac au Sud et Paulhaguet au Nord sont les points extrêmes, affleuraient ou ont débouché des sommets supérieurs les eaux dans lesquelles se sont formés les dépôts de sédiment. L'Allier est aujourd'hui le vestige, on dirait le témoin de ces eaux autrefois puissantes; il demeure leur résidu minime après même qu'il a réuni à lui les autres résidus, moindres encore, que sont la Senoire avant Brioude, l'Allagnon après Lempdes, les deux ou trois Couze et la Veyre ensuite, en dernier lieu la Dore; la Dore a pourtant absorbé alors en elle tout ce qui peut couler de la moraine de l'Est. Depuis Langeac jusque au-delà de Lempdes, ces grandes eaux disparues ont traîné ou bien déposé à mesure une énorme masse argileuse. Elle remplit en partie le bassin du Chaliargue autour de Paulhaguet, puis ceux de Brioude, de Lempdes et du

Lembron. Argiles çà et là compactes ou sableuses, colorées parfois fortement du rouge volcanique; leurs couches où les poches arénacées qui s'y trouvent contiennent, entre autres fossiles, la carapace des grandes tortues. Des bassins successifs que formèrent les terrains primitifs, avant Brioude d'abord, au-dessous de Lempdes ensuite, après Coudes en dernier lieu, on serait tenté de dire d'anciens lacs en étages, indépendants les uns des autres quoique alimentés des mêmes sources, comme en font voir les fleuves de l'Amérique du Nord. Mais dans la pente uniforme qui les incline il y a, entre leurs sédiments, une correspondance visible. Se continuant de l'un à l'autre, ils attestent leur synchronisme, et commandent de considérer toute la vallée de la Limagne comme un bassin unique, à parois irrégulières, où les érosions ont agi simultanément, et les émanations minérales des profondeurs primitives exercé dans le même temps çà et là leur action chimique.

**Terrain houillier.** — Tout à l'amont de ce bassin, à Langeac, à Lamothe, à Brassac, ce terrain se montre en formation faible dans ses deux premiers affleurements, mais puissante au dernier. Là, elle se développe sur une superficie de 30 kilomètres carrés, elle offre des veines dont l'épaisseur atteint 15 et 16 mètres, se présente jusqu'à une profondeur de 1.200 à 1.500 mètres. Dans cette profondeur, on distingue trois couches successives dont l'épaisseur moyenne varie de 300 à 350 mètres, chacune séparée par une formation de grès et de schistes. Ces grès ont en général le grain fin; ils servent de pierre de taille aux constructions; à certains niveaux, cependant, ils empâtent des poudingues composés d'énormes galets. Quant aux couches houillères proprement dites, leur dépôt, très accidenté, est d'étude difficile. On peut toute-



fois reconnaître que leur formation s'est opérée du Nord au Sud, dans la direction de la vallée et de l'inflexion du sol primitif. Déposées sans doute horizontalement comme tous les terrains de sédiment, elles ont subi, postérieurement, des dislocations qui les ont relevées suivant des pentes moyennes de 70 degrés, parfois même verticales. Il en est résulté en elles des intersections nombreuses, des dispositions souvent bizarres, entre autres au Gros-Ménil, où la couche exploitée en 1836 avait la forme d'un sac. Un détail remarquable de ce bassin, c'est l'existence d'un filon de porphyre continué entre les couches sur un espace de plus d'une lieue; il semble en partager tous les mouvements. A Brassac on trouve, principalement dans les couches supérieures, un grand nombre d'empreintes de prêles et de fougères. Les houilles de Langeac offrent surtout de grands roseaux; dans leurs grès, dans leurs schistes se rencontrent des fruits et des graines à l'état fossile.

L'exploitation du terrain houillier a eu à Brassac des périodes de grande activité; elle est appelée à la voir rouvrir par les besoins nouveaux de la société. Il existe, en ce moment, douze ou quinze exploitations réparties entre sept administrations différentes. C'est du xv<sup>e</sup> siècle seulement que l'on a songé à tirer parti des houillères du bassin de Brioude. La tradition locale en reporte l'initiative à un sieur Ravez, habitant de Lamothe.

**Psammites ou arkoses.** — Le terrain houillier de la Limagne se lie étroitement par ses grès aux roches de cristallisation<sup>1</sup>; par eux aussi il est intimement associé à

1. La tranchée récemment faite au pont d'Auzon, permet de reconnaître ce passage insensible du sol primitif au sol de *transi-tion* ou *secondaire inférieur*.

une formation de sédiment qui semblerait contemporaine <sup>1</sup>, si la présence ou le manque de matières carbonisées ne servait à les distinguer. Cette formation est celle des psammites ou arkoses. Tout porte à croire qu'elle est postérieure ; cependant ses dépôts, qui topographiquement parlant ne se rencontrent avec quelque puissance qu'au delà de la formation houillère, et qui reposent alors immédiatement sur le sol cristallisé, pourraient peut-être passer pour avoir le même âge que les houilles, si la disposition plus tranquille et régulièrement horizontale des couches ne défendait pas de les rapporter à une époque aussi tourmentée que celle-là. Du reste, rien n'est moins aisé que de déterminer leur âge d'une manière absolue. Ces arkoses affleurent à l'extrémité nord de la formation houillère, on les retrouve dans la composition des collines autour d'Issoire, elles se montrent en masses le long de l'Allier près de Coudes. A Montpeyroux, leurs gisements sont séparés çà et là par de minces couches de grès foliacé ou de calcaire marneux semblable à celui de la Limagne, et ils atteignent une grande hauteur, constituent des collines élevées que des roches d'épanchement sont venues recouvrir en partie. S'étendant un peu à l'Ouest, ils se dirigent jusqu'au-dessus de Vic-le-Comte, se prolongent vers Billom, se disposent là en une colline oblongue qui va sur Lezoux ; ils semblent se perdre alors sous les terrains arénacés de la Varenne, entre Lezoux et le confluent de la Dore dans l'Allier. Leur formation s'étend ainsi principalement suivant une ligne allant de Champaix à Lezoux, passant par Iroude et Vic-le-Comte ; elle remplit l'anse de la Limagne qui se trouve au sud de Vic-le-Comte ; mais on la retrouve le long des parois primitives

1. A Sainte-Florine, au Théron, à Auzat, on constate aisément cette association.

du bassin, vers Chamalières, à Durtol; plus loin encore vers le Nord, on rencontre ses traces dans la grande formation calcaire. Du reste, grandes différences de texture et de couleur. Suivant les localités quant à son ensemble, suivant les couches en un même point, le grain est petit ou grossier; elle prend la texture du granit ou celle du porphyre; l'aspect passe du bleu au gris, au jaune, au brun-rouge. A Billom, à Ravel auprès de Lezoux, on la trouve d'un jaune pâle, abondante en veines de fer hydroxité. Là l'arkose laisse voir des fossiles végétaux en grande abondance, des empreintes de graminées, de joncs, de feuilles de charme, de châtaignier, de noyer, des fruits de conifères, des noix dont l'amande est parfaitement pétrifiée; on a rencontré ailleurs quelques débris animaux.

**Argiles rouges.** — La plupart des géologues qui ont étudié les formations limaniennes, pensent que l'on n'est point fondé à comprendre tous les argiles postérieurs au terrain houillier dans une seule et même formation synchronique, dont les variétés pourraient avoir des causes et des origines différentes sans qu'il fût nécessaire d'établir entre elles des différences d'âge. Cela peut être exact; mais je ne crois pas que de la vaste formation d'argile qui remplit le bassin de l'Allier, depuis les environs d'Issoire jusque auprès de Langeac, on doive séparer les arkoses. En effet, ces deux formations, ne se dominant l'une l'autre nulle part, tandis qu'elles sont superposées toutes deux à la formation houillère. Elles occupent chacune une certaine étendue de la vallée, elles forment l'une et l'autre des assises puissantes, des collines élevées; elles semblent en quelque manière juxtaposées, de telle sorte qu'à première vue on est porté à les

regarder comme des dépôts faits, dans le même temps, au moyen de matériaux différents. Il semble qu'il faille aller plus loin et proclamer leur synchronisme, quand on les observe de près. On remarque alors qu'elles se pénètrent mutuellement, s'engrènent l'une dans l'autre. Leur âge respectif est ainsi fixé; il ne reste, pour expliquer leur dépôt, qu'à reconnaître entre elles la différence des éléments et des modes de formation.

La formation argileuse ne présente pas une masse homogène; l'argile la caractérise, mais ne la compose pas seul. Aux endroits où ses dépôts sont le plus puissants, à Boudes, Saint-Germain-Lembron, Lubières (Haute-Loire), on y trouve des travertins et des arkoses en bancs considérables. Les arkoses se continuent donc dans cette formation; elles semblent en sortir auprès d'Issoire, pour constituer presque à eux seuls les grands dépôts en face desquels on se trouve. Après quoi les argiles reparaissent, à Lezoux, à Courpière. C'est-à-dire, me semble-t-il, que l'action de dépôt n'a pas eu partout la même force, mais qu'elle a été générale, soit le lavage à une même époque des terrains primitifs déjà couverts par place des épanchements volcaniques. On s'explique ainsi que des bassins situés à des hauteurs inégales, celui de Saint-Dier et celui de Brioude, se soient trouvés remplis des mêmes dépôts.

Dans le bassin Limanien, les argiles s'étendent d'une ligne à tirer à peu près d'Usson au Broc jusqu'à Langeac. A leurs divers gisements elles affectent des couleurs et une nature différentes. Elles passent du rouge foncé au jaunâtre, au blanc veiné de rose, au vert clair; tantôt elles présentent un terrain très compact que l'eau convertit en une boue épaisse, grasse, tantôt un terrain de sable plus ou moins agrégé çà et là comme par un ciment, et aussi plus ou moins réfractaire. Offrant partout aux eaux beau-

coup de prise, elles voient creuser, de haut en bas de leurs strates, des ravinements profonds, continuellement changeants, présentant quelquefois des formes très bizarres qui, vues de loin, se prêtent à tous les jeux de l'imagination; ainsi à la tour de Boulade, aux environs de Boudes (Haute-Loire), autour du village de Laroche, et à Domeyrat. Leur lavage par les seules eaux du ciel, produisent d'énormes quantités de sables qui encombrant souvent les cultures inférieures, mais qui, amenés à l'Allier, remaniés par lui et mêlés depuis des temps inconnus avec d'autres matériaux, avec ceux enlevés aux terrains volcaniques surtout, ont composé et renouvellent les plaines limoneuses le long desquelles coule cette rivière.

Je ne sais pas qu'aucun des géologues qui ont écrit sur les formations lacustres de la Limagne ait parlé de fossiles trouvés dans les argiles. Peut-être cependant ces terrains n'en sont-ils pas privés, et faut-il en attribuer la non-découverte au peu d'études dont elles ont été l'objet; un petit nombre de tranchées seulement est d'ailleurs ouvert à l'observation. Cependant, une excavation, à Lubières, a fait rencontrer des débris d'oiseaux; des observations plus suivies en feraient sans doute trouver d'autres, car dans certaines couches sableuses subordonnées il a été découvert de beaux fragments de grandes espèces animales.

On établirait difficilement une coupe exacte de la formation des argiles. L'irrégularité de ses couches lui donne presque le caractère d'une formation tertiaire des plus modernes. Les dépôts divers dont elle est composée ne se continuent point, passent sans cesse de l'un à l'autre. Quand on croit, en suivant un même niveau, marcher longtemps sur un travertin, par exemple, on arrive au contraire à un sable tantôt mal agglutiné tantôt cimenté en grès micacé très fin ou bien à des argiles. Une coupe

qui serait prise entre Saint-Germain-Lembrun et Brioude, c'est-à-dire du terrain houillier jusqu'au plus haut sommet du sol de sédiment, offrirait la succession que voici, avec des passages continuels d'une couche à l'autre : 1° grès ou arkose à gros grains, passant souvent au macigno ou grès micacé d'un grain extrêmement fin et à l'argile blanche ou rouge ; on trouve là des ossements fossiles se rapportant à de grands quadrupèdes ; 2° marnes ou argiles vertes et jaunes, formant des poches remplies par un calcaire sans stratification et qui se brise en morceaux quand on l'extrait ; 3° sables en couches peu puissantes, qui renferment beaucoup d'ossements fossiles appartenant aux mastodontes, aux rhinocéros, à l'hippopotame, des carapaces de grande tortue, des dents de ruminants ; en de certains endroits, ce sable se convertit tous les jours en grès à ciment calcaire, que l'on trouve, au-dessous de la terre végétale, en plaquettes irrégulières et sans suite ; 4° calcaire à lymnées, à planorbes, à potamides, ou travertins très siliceux et rosés, passant quelquefois à un poudingue très dur composé de petits fragments de quartz, de feldspath, de mica ; 5° grès fin ou macigno ; 6° calcaire concrétionné très compact et sans aucune coquille. C'est particulièrement aux environs de Brioude, que la formation des argiles présente ces couches successives. A ses extrémités, à Saint-Germain, Boudes, Unzac, à Domeyrat, à Paulhaguet, les argiles rouges dominant.

**Calcaire Limanien.** — Tandis que cette formation considérable et celle des arkoses occupent presque exclusivement la partie haute de la Limagne, toute la partie inférieure, depuis Veyre jusqu'au delà de Gannat, est attribuée sans partage à un autre genre de dépôts. Beaucoup de géologues les rapportent à un temps moins ancien, bien

que les arkoses et les argiles s'y montrent encore très puissants ; mais par les calcaires, plus abondants, par les dépôts bien stratifiés et constants qui s'offrent, ces dépôts éveillent l'idée d'une stratification plus tranquille, dans des eaux plus profondes, et chargées de matériaux plus remaniés, propres à composer des roches moins grossières et plus homogènes. C'est là la formation de la Limagne proprement dite. Le calcaire la caractérise. Il s'y trouve à l'état de calcaire marneux blanc ou bleuâtre, à l'état de calcaire siliceux veiné de gypse en couches peu épaisses, à l'état de travertin concrétionné. Le gypse en distingue spécialement la partie inférieure, et là l'altération des couches dénote une assez forte influence d'émanations ignées. De cette portion inférieure sortent la plupart des sources minérales. Les lymnées et les planorbes y abondent avec beaucoup d'ossements d'anoplotherium, de palæotherium, de tortues, de reptiles, d'oiseaux, avec des œufs parfaitement fossilisés. Un étage intermédiaire, composé presque uniquement de marnes, de calcaire marneux à peu près dépourvus de fossiles, peut être distingué ensuite. A la surface on trouve un dépôt fort étendu de travertin. Ce dépôt-là affecte souvent les formes de l'oolithe jurassique, ou se fait remarquer par la présence de l'*Indusia tubulosa*, du *Cipris faba*, des Paludines. C'est ce dépôt que l'on connaît sous la dénomination de calcaire à *friganes*, quoique les friganes ne se rencontrent pas dans tout son développement.

Telle est la composition de la plupart des collines qui entourent Clermont, Riom et les bords de l'Allier ; mais près de Veyre, de Champeix, les argiles et les sables ou grès se montrent associés en grandes masses avec ces dépôts ; on peut en conséquence relier ensemble les deux formations.

**Couronnements volcaniques.** — Les terrains de sédiment, qu'ils soient subordonnés les uns aux autres ou synchroniques, sont tous dominés par les terrains d'épanchement. Ceux-ci se présentent sous trois aspects sur les sommets des coteaux lacustres. On les voit à l'état de roches dures, faisant partie de coulées ou trachitiques ou basaltiques; on les voit à l'état de dépôts remaniés par les eaux, stratifiés, provenant de l'entraînement des déjections légères des volcans; enfin ils se présentent à l'état de volcans sous-aqueux. Dans les deux derniers cas, ils offrent des strates puissants non dérangés; ils renferment de nombreux débris fossiles appartenant aux grandes espèces perdues de quadrupèdes ou à des animaux qui ne vivent que sous des températures élevées; on rencontre principalement ces strates dans un espace s'étendant entre Montferrand, le Pont-du-Château, Veyre, Saint-Amand, et sur les communes qui entourent Issoire au Couchant. A l'état de roches dures, les terrains d'épanchement constituent les masses de basaltes qui couronnent les collines, soit en vastes coulées soit par fragments isolés comme à Montrognon, au Crest, à Usson, à Nonette, à Vodable, à Montcelet, à Ybois, Buron et en d'autres points. Certains géologues considèrent comme des *dicks* toutes ces masses détachées; il ne paraît pas que leur opinion soit la bonne. Ces *dicks*, en effet, n'auraient pu se faire jour sans déranger l'horizontalité des couches lacustres qu'ils auraient traversées; or on peut observer qu'elles ont parfaitement conservé leur stratification horizontale, et l'on remarque aisément qu'ils correspondent aux grandes coulées recouvrant les plateaux voisins. Préférable est à leur égard l'avis de Montlosier et de Constant Prévost, qui considèrent ces basaltes comme les fragments des coulées environnantes, dont la partie intermédiaire a été emportée



ou s'est effondrée dans les alluvions des plaines, lors du creusement des vallées. « Ce sont les anciens *témoins* « de la nature, dit à ce propos Montlosier, ou mieux encore « les monuments où elle a gravé l'histoire des révolutions « qu'elle a opérées sur notre continent <sup>1</sup>. » En s'étendant sur les dépôts lacustres, ces coulées en ont le plus souvent beaucoup altéré les roches.

**Cailloux roulés.** — Avant d'en venir en particulier aux roches d'épanchement, il faut mentionner d'autres dépôts d'une époque assurément très distincte. La détermination s'en fait aisément par leur composition même, mais les causes de leur formation restent dans le domaine des hypothèses : je parle des cailloux roulés. On les observe dans toute l'étendue de la Limagne, à différents étages du terrain de sédiment. Dans certaines vallées autour d'Issoire, dans celle de Champeix notamment, on découvre jusqu'à quatre couches de ces cailloux, caractérisées chacune par des matériaux qui diffèrent de nature et de volume. Il y a aussi certaines localités où, indépendamment des *diluvium* de cailloux qui sont communs à toute la Limagne, on en distingue de particuliers rappelant par leur composition les diverses roches des montagnes voisines. On peut citer entre autres une couche recouvrant les argiles rouges au-dessus de Lubières, vers les domaines de Lachaux et de Bergoide. Elle est presque exclusivement formée de débris de quartz-améthystins, dont les gisements se trouvent sur les hauteurs gneisiques de l'Est, entre Esteil et Saint-Germain-l'Herm.

Parmi les dépôts de cailloux roulés qui se sont étendus au loin, il en est un supérieur à toutes les formations

1. *Théorie des volcans d'Auvergne*, chap. VIII.

lacustres, composé à la fois de galets primitifs et de galets de basaltes ou de trachites. Il remonte sans doute à l'époque du creusement des vallées actuelles; l'absence de scories, de laves légères, prouverait que les volcans qui ont produit ces roches ne s'étaient pas encore ouverts, si, en même temps, on pouvait établir que leurs déjections se sont trouvées placées hors de l'atteinte des courants auxquels fut dû ce dépôt, ou bien n'ont pas été emportées par les vents ou par d'autres courants limaniens. Dans ce diluvium on a trouvé des débris de quadrupèdes.

**Les volcans.** — J'ai dit que la nature semblait avoir voulu faire de l'Auvergne une grande école de géologie. C'est vrai surtout pour les produits des volcans éteints. Nulle part en France ils ne se présentent sur une aussi vaste échelle ni avec autant de variété. Quelques bouches ouvertes sur le flanc nord du Velay, dans le bassin du Chaliargue, et dont l'action est venue s'éteindre le long de l'Allier au delà de Brioude; les groupes des monts Dore; la chaîne des monts Dôme, sont les anciens foyers d'éruptions sur le sol de la Basse-Auvergne. Les monts Cantal et ceux du Mézenc se relient à eux par une vaste courbe à peu près parallèle aux parois occidentales de l'Allier; ils complètent le système volcanique de la France centrale, mais ils appartiennent l'un à la Haute-Auvergne (département du Cantal), l'autre au Velay (département de la Haute-Loire).

On détermine assez difficilement l'âge relatif des volcans d'Auvergne. Suivant leur composition et suivant l'état de conservation de leurs cônes, on les distingue en volcans *anciens* et en volcans *modernes*, ces derniers, toutefois, antérieurs aux temps historiques. Exacte pourvu qu'on ne l'étende pas trop, cette division est pourtant insuffisante,

parce que rien n'est moins constant que les caractères auxquels on s'est arrêté pour l'établir. On comprend dans la catégorie de *modernes* les produits volcaniques appelés laves, pouzzolanes, scories, dont les foyers ont conservé, pour la plupart, leur extérieur cratériforme très reconnaissable, quelques-uns même d'une manière si parfaite qu'on les croirait éteints d'hier et prêts à projeter encore leurs incandescences. Tous les autres produits sont rangés comme *anciens*.

**Volcans des monts Dore.** — Mais on reconnaît le vague de cette division dès que l'on examine le groupe des monts Dore. On voit en effet que sa partie exhaussée, composée essentiellement de tufs ou de conglomérats des coulées trachitiques, est entourée à la base et jusqu'à une hauteur assez grande, par de vastes coulées basaltiques qu'ont plus nouvellement percées les courants modernes. Or comme on accorde, en général, la supériorité de l'âge aux trachites; comme, aux monts Dore surtout, l'état de déchirement dans lequel se présentent les cimes trachitiques paraît un signe de leur vieillesse, on se trouve empêché pour établir l'ordre successif des éruptions. On ne sait s'il faut penser que des volcans basaltiques se sont ouverts, ont répandu leurs coulées tout autour des cônes trachitiques, au contraire s'il faut enseigner que la masse trachitique a percé l'éruption la plus ancienne des basaltes, s'est amoncelée sur eux, et, offrant aux intempéries, aux actions destructives plus de prise à cause de sa friabilité plus grande ou de ses cimes plus accidentées, a subi les déchirements considérables qui lui donnent l'apparence de plus de vétusté. Ce dernier avis pourrait être même fortifié par la présence de débris de végétation, carbonisés dans les couches inférieures des tufs trachitiques des monts Dore.

Toutefois, l'antériorité des trachites est d'opinion générale. Les géologues échelonnent ainsi les épanchements volcaniques de la Basse-Auvergne : 1<sup>o</sup> trachite, à l'époque où les eaux couvraient encore la Limagne; 2<sup>o</sup> basalte; 3<sup>o</sup> laves et scories. Dans cette division encore il n'y a rien d'absolu puisque, suivant les indications de son auteur même, les agrégations de matières pulvérulentes trachitiques, opérées sous les eaux et par elles déposées sur les plateaux de la Limagne, contiennent des fragments de basalte <sup>1</sup>. Ceci prouverait, du reste, que s'il y a eu intervalle entre l'émission des uns et des autres, cet intervalle n'a pu être que de courte durée.

Les formations volcaniques qui existent au delà de Brioude appartiennent aux deux périodes *basaltique et moderne*. Elles ont recouvert par de larges nappes de laves et de cendres une grande partie du bassin, entre Langeac et Paulhaguet. Leur action s'est prolongée, il est vrai très faible, en allant vers le Nord, et est venue s'éteindre dans les petits cônes des Grèzes, peut-être dans le dick de Laroche, qui leur servent d'intermédiaires avec les coulées volcaniques de l'Ouest. Ces dernières, elles, finissent sur les rives de l'Allagnon, après avoir recouvert de larges plateaux le sol primitif et les argiles, au nord-ouest de Lempdes.

Les monts Dore, au système desquels on peut relier ces coulées lointaines, sont aujourd'hui une agglomération de montagnes trachitiques très hautes, très aiguës, très fortement ravinées. Vue de loin, elle produit l'effet d'un large cône surbaissé et dentelé. Elle a plus de 80 kilomètres de tour. Ses assises inférieures sont formées par d'immenses coulées de basalte qui s'étendent à l'Est au delà de

1. Lecocq, *Mémoire sur le Mont-Dore*. — Lecocq et Bouillet, *Vues et Coupes*, etc.

40 kilomètres de leur foyer, jusqu'au-dessus des formations limaniennes. Sur ces coulées se sont fait jour des déjections plus récentes dont les cratères subsistent en parfaite conservation. La masse trachitique est un amas de produits volcaniques qui présente l'alternance de matières pulvérulentes stratifiées, de conglomérats géants, de coulées inclinées d'une manière uniforme. Depuis la base jusqu'au sommet du Sancy, point culminant, l'épaisseur de cette gibbosité est environ de 895 mètres ; elle est traversée en mille manières par des filons de trachite plus ou moins puissants. Les eaux, le temps, les autres agents de déformation de la terre ont entamé cette masse presque de tous côtés. A l'Est, au Nord, à l'Ouest ils ont creusé dans ses flancs trois vallées profondes sans communication entre elles ; vallées mettant à nu dans toute la hauteur, à des étages différents, la composition intérieure. L'une, celle du Nord, où sont situés les bains, forme à sa naissance un vaste demi-cirque dessiné par les sommets trachitiques du Sancy, de Lagrange, de Cacadoigne ; les nappes de trachites semblent y converger comme vers un centre, et cependant ce centre n'a point les caractères d'un cratère. Nulle part, au reste, on ne retrouve là une trace régulière de cratère ; ce qui n'empêche pas que l'on puisse prendre le massif trachitique des monts Dore pour le squelette d'un grand volcan. Ses déjections les moins résistantes, ainsi que le fait observer Poulet Scrope, ont été entraînées et forment les amas qui gisent à ses pieds, tandis que ses produits plus durables, ses coulées, ses brèches sont restées en place, laissant méconnaissables les foyers qui leur donnèrent issue ; elles permettent seulement de comprendre, à la disposition uniformément inclinée des coulées, que cette masse s'était formée comme l'on voit se former chaque

jour les cônes d'éruption des volcans en activité. Poulet Scrope remarque fort judicieusement que l'Etna présenterait le même aspect si un jour il s'éteignait, les tremblements de terre et les torrents ayant déjà sillonné profondément ses pentes <sup>1</sup>. Il n'y a pas lieu, au reste, de chercher pour la formation des monts Dore une autre explication que celle donnée journellement par l'exemple des grands volcans qui brûlent encore à la surface de la terre.

En supposant que le système des cratères de soulèvement soit fondé, aucune des conditions de leur existence ne se retrouve aux monts Dore. Toutes les fois qu'un cône volcanique se forme, la première éruption fait un bourrelet par-dessus lequel s'épanche la deuxième; la troisième suit la pente ouverte par les deux autres, et ainsi de suite. De cette manière s'explique l'inclinaison des coulées trachitiques, aussi bien que la génération, ensuite, des phonolites et des basaltes.

Sans donner place à la discussion des cratères de soulèvement dans un aperçu géogénique aussi restreint que celui-ci, je veux cependant dire combien peu me paraît fondée l'application de cette théorie au volcan du Mont-Dore. Comment croire, d'abord, qu'une force d'expansion serait venue juste choisir le point le plus épais de cette masse, c'est-à-dire la base du pic de Sancy, sur laquelle pèsent 800 mètres de matières solides, pour la soulever en cône? Comment admettre ensuite qu'au lieu de se faire jour dans les dislocations qu'elle y aurait inévitablement produites, ou bien là où le terrain offrait moins d'épaisseur, cette force ait voyagé souterrainement jusqu'au Puy-de-Dôme, et se soit répandue là, en formant des cônes d'éruptions? En outre, où voit-on les trois vallées qui

1. *Mémoire on the Geology of central France.*

devraient être le résultat nécessaire de l'étoilement du terrain? Les vallées profondes qui existent ne se communiquent aucunement. Ne s'explique-t-on pas par l'érosion, par l'entraînement successif des matières meubles, l'élargissement en cirque de ces vallées à leur origine, la vallée des bains par exemple? Si cette vallée, entre autres, provenait d'un soulèvement, les coulées qui règnent sur ses sommets, au lieu d'être inclinées régulièrement comme on les voit des deux côtés, du Sud au Nord, le seraient en sens opposé, du Couchant au Levant et du Levant au couchant. Qu'il est d'ailleurs contraire aux lois de la nature, de lui supposer une si grande irrégularité et tant de contradiction de ce qu'elle a toujours fait! Où la nature a-t-elle fait des cratères de soulèvement, depuis que les volcans sont connus et observés?

Le groupe des monts Dore, comme l'a indiqué Constant Prévost, n'est, en définitive, que l'accumulation graduelle de matières diverses, rejetées à plusieurs reprises par une ou plusieurs ouvertures<sup>1</sup>.

C'est auprès de Besse et de Rochefort que l'on peut étudier les volcans modernes des monts Dore. A Besse surtout, ils présentent un grand intérêt à cause des accidents qui se sont produits en eux. Les formes de leurs cratères subsistent intactes, leurs coulées se sont étendues très loin, ils offrent au voyageur des lacs d'un azur éternel, des puits profonds inexplicables : Pavin, Lagodivelle, Soucy. La coulée du Tartaret, à Murol, donne un très bel et curieux exemple de coulée boursouflée par des explo-

1. *Bulletin de la Société géologique de France* (du 25 août au 6 septembre 1833). — Dans ce *Bulletin*, qui contient le récit des séances de la Société à Clermont, se lisent d'excellentes notions sur la géologie de l'Auvergne, dues à MM. le Dr Paghoux, Croiset, Lecoq, et aux conversations de M. C. Prevost, empreintes d'une philosophie physique si élevée.

sions gazeuses ou par la rencontre de scories et leur amoncellement considérable. Il est également plein d'intérêt d'en suivre le cours, à cause des particularités pittoresques autant qu'attrayantes, et intéressantes pour la science, qui sont le résultat de sa marche dans une vallée rapide, parfois profonde et étroite.

**Volcans des Dômes.** — Il faut se transporter à la chaîne des Dômes pour connaître dans leur énergie et leur développement les volcans modernes du centre de la France. Ils forment une succession de cônes ou « puys » s'étendant, à environ trente ou trente-cinq kilomètres, du Midi au Nord, sur deux lignes parallèles rapprochées. Ces cônes, au nombre de soixante à soixante-dix, présentent pour la plupart à leur sommet un cratère, quelquefois plusieurs, certains pénétrant dans l'intérieur bien près du niveau de la base. Celui de Pariou est le plus profond et le mieux dessiné ; viennent après James, le Nid-de-la-Poule, et Montjughat <sup>1</sup>. Beaucoup sont brisés, égueulés du côté par lequel la lave est sortie ; mais tous n'ayant pas produit des coulées, quelques-uns sont de simples bourrelets de pouzzolane, de cendres avec fragments de laves mêlés, superposés en couches inclinées, et leur cratère est parfaitement intact. Comme le dit Poulet Scrope, « il n'y a peut-être pas un endroit dans les champs « phlégréens de l'Italie et de la Sicile, réunissant les caractères d'un pays à volcans à un plus haut point que ces « plaines immenses de scories, de pouzzolanes couvertes « de bruyères qui s'étendent du pied du Puy-de-Dôme à « Randanne, ou bien ces coulées, ces cheires puissantes « brisées en mille façons, sur la teinte blanchâtre desquelles

1. Montlosier, *Essai sur la théorie des volcans d'Auvergne*, in-8 ; 1802.



« des oasis de végétation se détachent en couleurs vives et « tranchées ».

Les coulées principales sont celle de la Nugère, dirigée sur Volvic et Marsat ; celle de Côme, dont une branche est descendue vers Ceyssat et Mazayes tandis que l'autre se dirigeait du côté de Pontgibaud ; celles des Puys-de-la Vache et de Las Solas, étendues à une forte distance vers l'Est-Sud, du côté de Saint-Saturnin et de Saint-Amand-Talende. Outre celles-là, beaucoup de coulées secondaires qui présentent moins d'accidents. La majeure partie a été autrefois couverte de bois ; en ce moment elles nourrissent, par endroits, des cultures fort riches. Leur structure offre beaucoup de curiosités minéralogiques, notamment une grande abondance de fer ooligiste, en dendrites et en cristaux. Bien que l'âge différencie ces coulées des coulées actuelles de l'Etna et du Vésuve, leur disposition, les élévations et les cavités de leur surface, l'état et l'arrangement relatif des matériaux qui les composent sont les mêmes et impliquent un même mode d'origine et d'action. Ce mode, c'est un écoulement graduel, dont la vitesse est en rapport avec la déclivité du plan sur lequel il a lieu, avec la viscosité des matières et avec la pression de celles amassées dans le cratère, beaucoup plus qu'avec une puissance d'impulsion interne. Aussi faut-il revenir de l'erreur, commune à beaucoup d'esprits, à des géologues même, que la vitesse des épanchements a dû produire de grands bouleversements, ou que coulant sur des surfaces sans obstacles, ils ont formé des plans unis dont les gibbosités et les enfoncements proviennent de dislocations postérieures.

« Une coulée comme celle de Nugère, a dit Constant « Prévost, au lieu d'être le résultat instantané de l'épanchement d'un fluide qui, après avoir rompu les digues

« qui le retenaient, se serait avancé d'un seul jet, n'est  
« que la somme d'écoulements successifs qui ont eu lieu  
« par la même ouverture et quelquefois par plusieurs, et  
« dont chaque lame fluide a recouvert celle déjà plus ou  
« moins refroidie qui l'avait précédée. La surface supé-  
« rieure du premier épanchement, refroidie par le con-  
« tact de l'air, ne tarde pas à se figer ; quelques points  
« solides se forment ; mais le mouvement de la masse  
« s'oppose à ce qu'ils se réunissent pour composer une  
« pellicule solide continue ; les premières parties figées  
« deviennent le noyau de scories arrondies qui roulent les  
« unes sur les autres avec un bruissement remarquable,  
« et dans peu le fleuve de feu est entièrement recouvert  
« d'une enveloppe opaque, dure et mobile qu'il emporte  
« avec lui. Un effet analogue a lieu au contact du sol ; la  
« lave se consolide de la même manière en enveloppant  
« souvent les cendres, les graviers sur lesquels elle marche ;  
« de telle sorte qu'à peu de distance de sa source, la  
« matière encore incandescente et liquide est entourée de  
« toutes parts de scories dont la quantité augmente sans  
« cesse. Qu'un léger obstacle arrête la marche des scories,  
« celles-ci s'accumulent comme font les glaces que char-  
« rie une rivière contre les piles d'un pont. Elles se  
« soudent entre elles, elles établissent des arches, des  
« aqueducs sous lesquels la lave continue à marcher, à  
« moins que, rencontrant elle-même des obstacles, elle ne  
« reflue ou change de direction ; dans ce cas quelquefois,  
« après avoir soulevé en monticules arrondis les scories  
« amoncelées, elle se divise en plusieurs branches, et elle  
« reparait incandescente un moment pour se couvrir  
« bientôt de nouvelles scories. La matière fondue qui,  
« sans cesse ou d'une manière intermittente sort par la  
« même bouche, s'avance sur les produits du premier

« épanchement : elle les pénètre, les recouvre, et elle  
« remplit en partie les anfractuosités qui lui sont offertes,  
« pour, à son tour, se comporter de la même manière en  
« se refroidissant. De là les passages insensibles de la  
« lave compacte à la lave spongieuse et scoraciée, les  
« alternances nombreuses et irrégulières de celle-ci avec  
« des scories libres, les amoncellements de fragments à  
« une élévation plus ou moins considérable, l'aspect d'un  
« sol raviné, etc. Mille causes secondaires viennent pro-  
« duire des effets variés à l'infini, etc. '... »

Les coulées laviques des monts Dômes ont interrompu des cours d'eau et formé des lacs et des étangs. Ainsi les lacs d'Aidat, de La Cassière, d'Espirat, ces deux derniers desséchés maintenant ; ainsi l'étang de Fung sur le lit de la Sioule à Pontgibaud. La chaîne n'offre d'autre phénomène à interpréter sinon la présence, au milieu des cratères, des puys de Dôme, de Sarcouy, de Cliersou et de Chopine. Ce sont des montagnes affectant plus particulièrement la forme de dômes, et formées par une roche grisâtre, qui ressemble aux trachites et que l'on a nommée *dômite*. Chopine, en particulier, renferme dans sa domite des basaltes, et paraît recouvert d'une calotte de roches primitives ; cette dernière circonstance a rendu sa formation obscure à beaucoup de personnes. Pour expliquer ces singularités, Chopine surtout, on a fait nombre de systèmes, plus ou moins éloignés d'un mode d'action naturel et probable. La théorie des cratères de soulèvement a prétendu trouver en eux, tantôt des principes, tantôt des résultats importants. Il convient, semble-t-il, de s'en

1. *Bulletin de la Société géologique de France*. — Je puis ajouter ici que la coulée du Tartaret, au-dessous de Muroi, présente un remarquable exemple de ces amoncellements paraissant devenus eux-mêmes de petits centres d'éruption.

tenir au système le plus simple, étant le plus présumable. On a là des éruptions de matières visqueuses, éruptions par agglomération semblables à celles qui ont été observées en Grèce, où, de mémoire d'homme, l'on a vu une masse trachitique s'élever à 700 pieds, et à Ischia, où une éruption trachitique, au lieu de s'écouler, forma à la bouche même du volcan des montagnes accidentées. Chopine s'explique par ceci : les roches primitives existant à son sommet ne sont autre chose sinon des lambeaux du sol où l'éruption s'est ouverte; la masse visqueuse, en s'amoncelant, a emporté ces lambeaux avec elle.

**Théorie géogénique de la Basse-Auvergne.** — Tel est l'ensemble géologique de notre contrée. Attrayant par sa variété, son importance le rend un des plus dignes d'intérêt pour le naturaliste. La géologie est par dessus tout une science de généralisation et d'hypothèse. Quand on a vu isolément chaque dépôt du sol auvergnat, on veut en chercher le mode de formation et l'époque où elle a eu lieu. C'est là un vaste champ. Peu de géologues, jusqu'ici, se sont abstenus de le parcourir, et encore d'autres sans doute s'y lanceront. A ces théories on a beau jeu, du reste, car ce ne sont pas les quelques expériences possibles à une vie d'homme qui suffiront à les confirmer où à les démentir. Il faut deux systèmes : l'un qui donne l'âge respectif, l'autre qui établisse cet âge relativement aux différents ordres de formation ; de plus, ils devraient dire ensemble comment s'est opéré leur amoncellement, aussi leur disposition actuelle. Ces systèmes à trouver peuvent, l'un et l'autre, prendre pour épigraphe ces paroles d'un naturaliste anglais : « Chaque progrès que nous faisons dans l'étude de la géologie nous enfonce davantage dans les profondeurs d'un passé sans bornes. L'idée qui se présente

« dans toutes nos recherches, que chaque observation rappelle, et que la voix imposante de la nature fait retentir sans cesse à l'oreille de ceux qui l'étudient, c'est le « temps ». Ignées ou aqueuses, en effet, ces masses limagnoises, par leur puissance, par leur variété, par les témoignages qu'elles portent d'intermittence de vie et de végétation entre certains de leurs éléments, ne révèlent-elles pas une action infiniment lente, infiniment ancienne ? D'une autre part, ne se refusent-elles pas à ce que l'on en cherche l'explication dans des faits violents, irréguliers, bizarres, plutôt que dans des causes continues, normales ; causes, seulement, dont la force fut très supérieure à celle des agents actuels dans les mêmes lieux ?

« Le propre de la nature, a dit Legrand-d'Aussy, est « d'opérer toujours par des moyens simples. Souvent il lui « suffit d'une seule cause pour produire une infinité d'effets qui ne paraissent avoir entre eux aucun rapport. » Pour faire une théorie géogénique de l'Auvergne, il faudrait se guider sur ces paroles. On ne saurait contester que les dépôts de la vallée de l'Allier se soient formés dans des eaux profondes. On doit croire aussi que ces eaux n'étaient sillonnées ou traversées que par des courants assez calmes dont l'un, principal, considérable, allant du Sud au Nord, se trouve maintenant figuré par l'Allier. « Comme l'Alsace est un lit du Rhin, « l'Egypte un lit du Nil, la Limagne, a écrit Montlosier, « cette vallée si intéressante et si célèbre, n'est de même « qu'un lit de l'Allier <sup>1</sup> ». Si un simple touriste, en géologie comme en art, peut faire aussi son hypothèse, je me figure cette masse d'eau en communication avec un Océan qui recouvrait, sauf des îlots, tout le sol septentrional de

1. *Volcans d'Auvergne*, ch. 6.

•

la France et celui de l'Angleterre. A part le dépôt houiller, que des mouvements étrangers aux dépôts supérieurs rattachent forcément à une époque différente, j'incline à regarder tous les dépôts limaniens, argiles, arkoses, calcaires, tufs, cailloux, comme autant de formations synchroniques représentant chacune la différence de composition des lieux d'où leurs matériaux étaient apportés. On peut même augurer soit de la dimension comparée de ces matériaux soit de leur texture, les causes et les moyens de leur formation ; mais ils ne laissant voir, quant au temps de leur stratification, nulle différence appréciable. Je ne doute pas non plus que la plupart des éruptions volcaniques, moins peut-être le plus grand nombre de celles qu'on appelle modernes, n'aient eu lieu avant que les eaux se fussent retirées ; toutefois, la présence d'un dick basaltique à Laroche (Haute-Loire), dans un vallon d'argile rouge, semble ne point permettre de rapporter d'une manière positive l'émission des basaltes à l'époque de l'immersion totale de la vallée. Les formations de la Basse-Auvergne se trouveraient ainsi divisées en trois périodes : 1° houilles ; 2° sédiments commençant aux arkoses et aux argiles et embrassant une partie des émissions volcaniques ; 3° volcans modernes. On compléterait cette échelle des terrains en ajoutant, pour quatrième donnée, les formations actuelles : tourbes, lignites, travertins, alluvions.

Quant à déterminer l'âge dans la série des formations terrestres, quant à dire auquel des étages secondaire ou tertiaire et à quelle portion de ces étages nos formations limaniennes se rapportent, je me récuse. Seulement, comme il n'y a pas, entre les plaines de la Limagne et le bassin de Paris, une différence de niveau suffisante pour croire que les eaux de la mer ancienne aient

couvert ce bassin, postérieurement à l'émersion de l'Auvergne, sans arriver jusqu'à elle, il pourrait ne pas être déraisonnable de mettre nos formations de l'âge du sol tertiaire. Cette opinion aurait quelque fondement en ceci que, pour les géologues qui tiennent à retrouver partout, fût-ce par représentation, tout l'ensemble des terrains, le gisement houiller figurerait très suffisamment le sol secondaire. Il serait aussi aisé qu'admissible, après cela, de rattacher la cause qui a mis à sec le val Limanien à celle qui, en ravinant les craies du Nivernais, du Berry et de la Champagne, a étendu les silex de ces craies en couches de cailloux roulés, sur le bassin de Paris.

J'aurais consacré ici un peu de place aux formations géologiques de la Haute-Auvergne, touchant les nôtres par tant de leurs points, si elles ne comportaient pas, toutes simples qu'elles soient dans leur ensemble, une étude de détail. Le système géologique du Cantal est constitué par une large base cristallisée offrant, dans certains de ses bassins, quelques gisements houillers, de petits dépôts calcaires de troisième époque à coquilles fossiles ; sur cette base, à son milieu, s'élèvent les restes d'un volcan puissant dont la force s'est portée à de grandes hauteurs et étendue très loin. Ce volcan, presque partout basaltique, présente des phénomènes tout différents de ceux des monts Dore et Dôme ; phénomènes pleins d'intérêt, très concluants pour une théorie générale des produits volcaniques, mais dont l'analyse ne saurait entrer dans mon plan.

**Eaux minérales.** — Je n'ai rien dit des eaux minérales ; elles se rattachent cependant à la géologie. Mais tout se rattacherait si l'on ne mettait des limites. L'occasion

naîtra d'ailleurs, plus loin, de retrouver les principales sources thermales <sup>1</sup>.

**Botanique et Zoologie.** — Convient-il de dire que les différents terrains ont chacun leurs plantes particulières, ou qu'à climat égal toutes à peu près peuvent vivre et croître sur la plupart des sols? Cette correspondance de la végétation avec la terre doit-elle être précisée quant à l'Auvergne, peu importe ici. Ce qu'il faut dire, c'est que nos montagnes, nos marais, nos prairies, seuls lieux explorables au botaniste puisque tout le reste est cultivé, présentent à cet égard une grande variété. On en a pour garant le bon et savant Delarbre. Pendant près d'un demi-siècle il ne laissa guère passer d'années sans les parcourir en herborisant. Il cite comme infiniment riches en végétaux les montagnes des Dômes, et surtout celles des monts Dore. Il indique en ces dernières les environs de Besse et les marais de la Croix-Morand. Dans les marais de la Limagne, bien diminués de surface depuis lui, il a fait aussi des découvertes; il trouva dans celui de Maringue le *Lemna*, cette petite plante remarquable par son port et sa fructification <sup>2</sup>. Les sommets élevés des monts Dore, leurs vallées ou leurs déchirures produisent des plantes alpines : la *soldanella*, l'*androsace carnea*, le *gnaphalium supinum*, la *saxifraga cæspitosa*. On y voit, en même temps, les petites *gentianes à fleur bleue*, la *gentianna pneumonanthe*, le *dianthus cæsius*, le *jasione perennis* et la *cacalia*

1. Il vient d'être publié une *Statistique* fort complète des *Eaux minérales de l'Auvergne*, par M. le Dr Nivet.

2. *Flore de la ci-devant Auvergne*, par A. Delarbre, médecin.  
— 1800.



*sarracenia* (ces deux dernières espèces particulières à l'Auvergne), le *galeopsis grandiflora*, l'œillet de Montpellier <sup>1</sup>. Les prairies sont pleines du *nardus stricta* <sup>2</sup>. Au Puy-de-Dôme se rencontrent l'*ajuga alpina*, l'*apargia pyrenaïca*, le *thesium alpinum*, l'*athamanta libanotis*, etc., etc.; plus bas l'*ornithogale des Pyrénées*, le *martagon*, plusieurs *orchis*; dans les laves l'*allium Victorialis*; sur les calcaires de la région des vignes, le *chrysocoma linosyris*, le *triticum junceum*, le *peucedanum silaus*. Près de cinq cents genres, comprenant deux mille espèces, entrent dans la flore d'Auvergne. Partout, en outre, une ample moisson de cryptogames attend le naturaliste.

Du reste, aucun mammifère qui soit particulier à la contrée. Elle possède presque tous ceux qui se trouvent en France. Le loup et le renard y abondent. Dans les forêts du Mont-Dore, le chevreuil et le sanglier se rencontrent encore, quoique assez rarement. Le chevreuil s'y reproduit, le cerf, lui, ne fait que passer.

Les oiseaux sont en très grand nombre; l'aigle commun et le milan comme oiseaux de proie.

Beaucoup de poissons recherchés, la truite, la carpe, la tanche, l'anguille, la perche, vivent dans les ruisseaux des montagnes, et le saumon habite l'Allier en tout son cours; dans la Dordogne, il ne monte pas au-dessus de Bort.

La vipère est, en Auvergne, le seul reptile dangereux. Les genres crapaud et grenouille s'y montrent fort nombreux.

1. Ramond (*Applications à la géographie physique de l'Auvergne des nivellements des Monts Dore et des Monts Dômes*. Mémoires de l'Institut, t. XV, 162).

2. *Flore des Prairies*, par Lecocq (insérée dans le *Bulletin agro-nomique du Puy-de-Dôme*).

Une grande abondance d'insectes se fait aussi remarquer <sup>1</sup>.

Les mollusques offrent également beaucoup d'espèces. Bouillet, qui, par la variété de ses études et son activité à travailler a touché à tout ce qui peut être appris et enseigné en Auvergne, y a trouvé un genre et cinq espèces d'*ardoux*, autant de *limaces*, un genre de *testacelle*, dix genres et cinquante-deux espèces d'*univalves terrestres*, six genres et vingt-six espèces d'*univalves fluviatiles*, trois genres et dix-huit espèces de *bivalves*. Ses recherches, dirigées aussi sur les mollusques fossiles des terrains de sédiment, lui ont fait découvrir cent espèces, desquelles soixante au moins n'ont plus d'analogues vivant en France. Parmi ces cent espèces il y en a vingt et une d'*hélices*, trois de *bulimes*, quinze de *planorbes*, vingt et une de *lynmées*, neuf de *paludines*, trois de *cyrène*, sept de *cérile* <sup>2</sup>.

1. *Essai sur l'Entomologie du département du Puy-de-Dôme, et Catalogue des Insectes coléoptères*, de Beaudet-Lafarge.

2. *Mollusques terrestres et fluviatiles vivants et fossiles, observés en Auvergne*.

---

## CHAPITRE III

### GÉOGRAPHIE, CLIMAT, POPULATIONS

De l'ancienne province d'Auvergne, le département du Puy-de-Dôme occupe environ les trois cinquièmes. Elle avait pour limites : au Nord, le Bourbonnais et le Berry ; au Sud, le Rouergue et le Gévaudan ; à l'Est, le Velay et le Forez ; à l'Ouest, le Quercy et le Limousin. La Basse-Auvergne, formant le tiers à peu près du tout, était comprise entre les villes de Langeac, Massiac et Bort. Outre sa subdivision en *Limagne* et *Montagne*, on y distinguait certaines parties : le *Livradois*, groupé au long de la Dore, le *Brivradois* et le *Langeadois*, ceux-ci s'étendant, le long du Haut-Allier, entre le cours de l'Allagnon et les marches du Velay enclavées aujourd'hui dans le département de la Haute-Loire. Trois rivières coulant toutes trois du Sud au Nord : l'Allier, la Dore, la Sioule. Ces dernières, rejoignant l'autre à quelques lieues d'intervalle, ont leurs sources dans le département du Puy-de-Dôme et constituent ses bassins hydrographiques ; la Dordogne, descendant du sommet des monts Dore vers l'Ouest, n'est pour lui qu'un ruisseau presque sans rives.

Cette partie de la France est loin d'avoir une température correspondante à sa latitude entre les 45°, 18°, et 46° 16'. Elle doit sa riche végétation à l'excellence surtout de ses terrains. Hivers froids, mais quelques semaines d'un

soleil provençal, à la fin du printemps et dans la première moitié de l'été, hâtent singulièrement les facultés de production. L'inconstance de la température y est néanmoins souvent fatigante. Si les montagnes qui l'enceignent lui donnent ses beautés et une portion de sa richesse, elles lui envoient des vents de grande violence, des pluies ou des orages fréquents <sup>1</sup>. Vents à vrai dire indigènes, produit du voisinage des hautes chaînes. Les puys de l'Ouest et du Sud-Ouest, à cause des courants qui se forment autour d'eux, engendrent particulièrement des ouragans qui ravagent au loin la plaine pendant des semaines entières. L'hiver, traverser ces montagnes offre des dangers; les amoncellements ou les tourmentes de neige causent presque chaque année la mort terrifiante de plus d'un habitant; les relations de Clermont avec l'Ouest et le Midi sont interrompues, les communications de village à village, quelquefois de maison à maison, rendues impossibles pour une certaine durée dans les hautes altitudes.

Si la Limagne n'a pas autant à souffrir, toute blanchie qu'elle soit souvent et soumise à des gelées très fortes, les trombes d'eau et les grêles désolent chaque été quelque'un de ses cantons. On lui appliquerait avec justesse ce que Voltaire disait de son pays de Gex : « C'est un vaste jardin entre des montagnes, mais la grêle et la neige viennent trop souvent fondre sur mon jardin ». Malgré cela, la végétation vient de bonne heure. Il n'est pas rare de voir, à la fin de février ou au commencement de mars, les dernières incartades de l'hiver glacer les fleurs du coudrier ou de l'ellébore, les indices de foliation du

1. Le nombre moyen des jours de pluie est de 90 à 100 à Clermont : à plus de distance du Puy-de-Dôme, ce nombre diminue.

groseillier des haies, du sureau, du chèvrefeuille, partout vivaces dans les tertres. Une sève précoce fait fleurir à la fin de mars l'amandier, l'abricotier, le pêcher. Abondamment cultivés dans les vignes, ces arbres, durant plusieurs semaines, diaprent nos coteaux des plus fraîches teintes du rosé et du blanc. Au printemps, toutefois, « cette jeunesse de l'année, et qui en a tous les écarts », a dit gracieusement Ramond, des froids arrêtent la végétation qui commençait, ou bien la brûlent. Elle est alors suspendue, et quand revient une température meilleure, les périodes d'éclosion se mêlent et se pressent à la fois. Les années normales, ces périodes semblent s'échelonner à souhait pour parer successivement de verdure et de fleurs chaque région des coteaux, et offrir à l'œil le plus merveilleux et harmonieux contraste de couleurs. Les pommiers poussent leurs pétales aux teintes carminées, lorsque déjà l'herbe des prairies cache leur tronc ; la vigne a garni à peine de ses pampres les pentes de la vallée, que déjà les blés jaunissent au loin, et son parfum embaume encore l'atmosphère quand fleurissent avec le chèvrefeuille, sur les plus hauts rochers, les cerisiers sauvages ; la verdure de ceux-ci repose encore l'œil longtemps après qu'à la place des moissons dorées de juillet et d'août, on ne voit plus dans les plaines qu'un sol grisâtre, déjà préparé pour les ensemencements d'automne.

Il y a peu d'années que la Limagne était marécageuse dans les bas fonds. La population s'y voyait décimer par les fièvres ayant subi, l'hiver, les souffrances d'une température rigoureuse, surtout ceux qui ne possèdent ni des abris chauds ni une nourriture substantielle. Depuis un demi-siècle, le travail de l'homme a grandement assaini ces contrées, mais pas encore autant qu'il le faudrait pour chasser tout à fait les miasmes. De jour en jour, cependant, la culture les purifie.

Ce climat inconstant ou âpre a créé une population presque partout forte, laborieuse, obtenant toujours et toujours des produits de la nature, avec laquelle elle est courageusement aux prises. Dans la Limagne, hommes et femmes sont grands, largement taillés, bien que courbés sans relâche vers la terre par eux tournée et retournée, à la main le plus souvent, trois et quatre fois l'année. Vigoureux aussi, mais moins alertes de corps dans la montagne, ils donnent toutefois aux champs, à de certains moments, une grande somme de travail; ils ont dépensé leurs forces, en saison morte, à braver les vents et les neiges pour porter à la ville soit les bois coupés des lisières bordant leurs champs ou leurs prairies, soit les bruyères et les grands genêts que fournit largement le sol des puys et des cheires.

Le montagnard de l'Ouest, moins avancé par les connaissances, et plus traditionnel quant au costume que l'habitant de la plaine, a plus de finesse et de ruse, plus de cachet aussi. Une grande patience, de la ténacité même, une défiance native contre l'habitant de la plaine le distinguent de celui-ci. Le degré de civilisation est en rapport chez lui avec la terre et le climat. Où ceux-ci sont sauvages, froids, il est concentré et rude. Il reproduit la nature, on le voit moins primitif là où le sol est plus riant. Il est comme modelé sur la création, le soleil l'échauffe et le développe ainsi qu'il arrive d'elle, et c'est peut-être son avantage sur l'habitant de la plaine. Tandis que celui-ci se déforme et souvent se gâte au contact de l'homme des villes, le montagnard l'approche sans le copier aucunement. Si souvent qu'il le voie, rien ne le modifie; il conserve au milieu de nos rues son type aussi pur qu'au sein de ses bruyères. On le reconnaît à ses vêtements de grosse bure bleue, à son feutre noir aux grandes

ailes et à coupe arrondie, ou bien à son bonnet de laine. D'ailleurs chaussure de bois, massive, haute au-dessus de terre. Jamais sans doute, tout au moins de longtemps encore, la bure grisâtre ou la longue « biauade », la blouse, dont le Limanien vêt son corps, la casquette de feutre gris ou le chapeau noir à forme haute dont il se couvre la tête, ne franchiront le faite des bas plateaux pour devenir un seul jour l'objet des modes de la montagne.

Ce sont certainement des types, les vieux montagnards qui viennent l'hiver à la ville, couverts de leurs longs manteaux ronds, leurs cheveux pendant sur les épaules, la figure abritée sous les larges rebords de leur feutre ou bien coiffés de leur bonnet phrygien. Et leurs femmes aussi, vêtues comme eux de bure bleue grossière, le devant de leur robe relevé en pli autour de leur taille pour former une ample poche sous laquelle passe un étroit jupon rayé de rouge, à chaque manche leurs doubles parements de soie ouvrée, leur chapeau de paille, haut, peu profond, bordé de velours noir, encadrant en ovale resserré leur figure généralement blanche et fraîche. Ensemble ils m'ont souvent rappelé les Écossais de Walter Scott, et fait désirer que, comme les Celtes de l'Angleterre, les Celtes de la Basse-Auvergne trouvassent à leur tour un romancier retraçant leurs mœurs et leur vie, leur caractère ; tout cela moins poétique, c'est possible, mais non moins original et pittoresque, peut-être, si c'était montré en action.

Un type aussi, le montagnard de l'Est. Pas autant de pureté et de cachet que l'autre, cependant. Les hommes sont en général plus petits et plus faibles, surtout dans la demi-montagne autour de Thiers, où ils présentent parfois l'aspect d'une population malade. On les trouve, en revanche, moins étrangers à la civilisation, plus faits au

cosmopolitisme. Le commerce des bois, qui les conduit assez loin de chez eux plusieurs fois dans l'année ; l'industrie des couteaux, qui les rapproche sans cesse du chaland ; l'émigration, enfin, qui leur fait aller chercher dans les grands centres la vie que leur terre, froide aussi, elle, et plus avare ne peut leur donner, les a depuis longtemps initiés aux habitudes, aux manières du peuple des bassins et des villes. Entre eux et le Limanien de pure race, c'est-à-dire l'habitant des plaines de Clermont et de Riom, existe un type quelque peu à part, qui sert de transition de l'un à l'autre, comme leur contrée entre les riches fonds limaniens et le paysage de la Dore ; c'est l'habitant de la Varenne, du pays arénacé des environs de Lezoux, fabricant de grandes poteries qu'il transporte aux villes voisines.

Allons maintenant trouver chez elles ces populations de la Basse-Auvergne, regarder de près leur état physique et moral, le passé qu'elles ont eu, les anciennes résidences ou les girones autour desquels elles furent ou sont encore groupées. Mais elles se servent d'un autre idiome que le nôtre, il faut en prendre la clef. Et cet idiome a eu une histoire, des compositeurs remarqués ; c'est une partie du domaine auvergnat qui ne peut pas être omise.

---



## CHAPITRE IV

### DIALECTES, LITTÉRATURE, ARTS AUVERGNATS

« Si les patois étaient perdus, il faudrait  
créer une académie pour en retrouver  
les traces. »

CHARLES NODIER, *Notions de Linguistique*.

#### 1. LES PATOIS.

Archéologues qui suivez un par un tous les amas de pierres, vous cherchez dévotement les ruines matérielles. Vous admirez les chapiteaux meurtris, les ogives cassées, vous refaites avec amour par la pensée les voûtes détruites, les piliers démolis. N'avez-vous point vu que la vie offrait de son cours et de son progrès des vestiges non moins dignes des regards et de l'étude, que ces restes muets d'édifices d'un âge oublié ? Dans quelque province de France, d'Europe même que votre fantaisie vous conduise, à chaque moment il s'en présente un à votre oreille, presque à vos yeux : il devrait vous arrêter. Lorsqu'arrivant dans un village vous demandez à un passant le chemin de l'église ou le lieu de quelque construction éboulée que signale votre *Guide*, ce passant, presque toujours, vous répond dans un langage dont les sons insolites vous surprennent et dont à peine le sens parvient à se révéler. Si vous allez le jour vers les laboureurs qui remplissent les champs, si vous traversez le

soir les villages, parmi les femmes travaillant en cercle dans les rues; si à la nuit vous entrez dans quelqu'une de ces grandes auberges malpropres comme il y en a tant, et que dans la vaste cuisine, autour du foyer ou d'une longue table, vous voyez assis et soupant maîtres et serviteurs, vous entendez à toute heure, partout, pour chaque chose parler cette langue pour vous nouvelle. Quelques mots défigurés de la langue nationale, mais dont la signification vous échappe, cachée sous des intonations inconnues et un accent inusité. Ce langage du peuple rural, c'est le *patois*, conservé au-dessous et à côté de l'idiome civilisé. Vous l'avez peut-être maudit souvent et voué à une disparition prochaine; c'est pourtant un monument véritable, c'est le plus ancien, le plus vivant pour un peu de temps encore. Autels druidiques ou arènes gallo-romaines, cathédrales gothiques, cloîtres du moyen âge, aqueducs anciens, donjons féodaux, ne présentent que les signes effacés à demi, les monuments démantelés d'idées et de faits qui ne sont plus les faits ni les idées modernes. Signes inertes, souvent, dont il faut deviner le sens, où tous les yeux ne voient pas de même, où l'imagination leur en suppose qu'ils n'exprimèrent jamais. Les patois, au contraire, toujours durant, parlés depuis l'origine, rappellent l'esprit, les coutumes, les vicissitudes des ancêtres dont nous procédons. Ils relient la chaîne des choses, et les modifications qu'ils ont subies révèlent un mode d'action des faits.

L'Auvergne apporte un ample contingent à la multiplicité des patois. Si l'on devait en distinguer autant chez elle que la prononciation des mots et l'accent, je dirai le sens d'harmonie ou de musique en feraient reconnaître, ce n'est pas en deux, en trois, en quatre qu'il faudrait les classer; c'est presque en autant qu'il y a de villages.

Entre des points tout voisins, dans la même commune, le parler offre des dissemblances marquées, tandis que, sauf la prononciation, on le retrouve quelquefois le même à de grandes distances <sup>1</sup>. L'accent et la résonnance du parler tiennent sans doute un peu aux causes modificatrices des langues. Ils répondent à des prédispositions naturelles aux populations respectives ou aux vicissitudes qu'elles ont traversées. Mais tout en tenant compte de ces divergences il ne faut pas en faire des caractéristiques, et compter les dialectes d'après elles. Ce ne serait point assez, cependant, de classer les patois auvergnats comme le pays lui-même en Basse et Haute-Auvergne. Ce serait trop général, conséquemment inexact. Ils doivent être distingués entre eux suivant un autre mode.

**Origine et filiation des patois.** — L'origine des patois d'Auvergne n'a guère été demandée, jusqu'ici, qu'à des comparaisons de leurs mots avec des mots d'autres anciennes langues. Ces derniers étaient donnés pour racine aux mots du patois dès que l'on avait pu fournir assez de rapprochements. Nul travail moins utile ni fait pour amener plus d'erreurs. En matière de langage, il faut se garder d'établir la parenté sur l'analogie ou sur la consonnance. Des mots parfaitement dissemblables par ce qu'ils expriment et par leur forme, peuvent avoir, au fond, la même racine dans des langues différentes, tandis que d'autres, identiques ou à peu près quant au son, n'ont

1. C'est ainsi que, près de Brioude, le patois varie d'un côté de la route à l'autre, tandis qu'il y a presque identité, sauf l'accentuation, entre ce patois et celui du Bas-Limousin; dans la commune de Sainte-Eulalie (Cantal) les habitants de Fontenilles ne parlent point du tout comme ceux du Viallard, bien que quelques kilomètres à peine séparent ces deux villages. Dans la seule ville de Clermont il y a trois parlers très distincts.

entre eux nul rapport possible. Ce n'est point dans la corrélation des vocables, c'est, avant tout, dans l'histoire, que l'origine des idiomes se découvre et que leur continuation s'explique. On a dit que le français était une langue latine dans laquelle des mots celtiques sont restés et où des mots germaniques sont venus <sup>1</sup> ; la même idée marquerait la filiation des patois d'Auvergne, à la condition de donner à l'élément celtique toute l'importance qu'il mérite. Des raisons légitimes ayant fait rechercher de quelle manière les mots de ces langues mères étaient devenus des mots français, on doit s'enquérir de même comment les patois, avant le français moderne, ont pris les mêmes mots à ces mêmes langues. Il est indubitable que dans le passage du latin au français du moyen âge, et de celui-ci au français moderne, réside le développement de notre langue ; or le premier de ces passages s'est effectué à travers les patois. Ceux d'Auvergne, comme ceux de tout le Midi, constatent sensiblement la tradition entre le latin et le français du moyen âge. S'il est incontestable, par exemple, que *racine* vient de *radicina*, il l'est moins encore que le patois *racina*, qui se prononce *rachina* ou *rachena*, en dérive avant le français *racine* <sup>2</sup>. Qui plus est, grand nombre de mots français sont empruntés à la basse-latinité plutôt qu'à la langue latine pure, au lieu que les patois méridionaux, ceux d'Auvergne compris, en ont emprunté davantage à celle-ci, entretenue qu'elle était par les écoles célèbres qui, dans le midi de la Gaule, fleurirent longtemps. Les patois méridionaux ont aussi

1. Ampère, *Histoire de la formation de la langue française*, servant d'introduction à l'*Histoire de la littérature française au moyen âge*.

2. Dans les patois auvergnats, *a* final se prononce presque toujours très fermé, approchant de *e* muet.

conservé le sens des mots mieux que le français, et respecté davantage leur orthographe parlée (il y en a si peu d'écrits) ; ils ont donné aux lettres du latin la prononciation, la tonalité particulière à chaque région et n'ont jamais ajouté de lettres déroutant l'oreille, parfois l'esprit. A ce point de vue, les patois ont une importance d'étymologie, ne les laissons pas disparaître sans les avoir reconnus. Seulement, dans l'histoire de leur filiation il est permis de ne pas remonter au delà de la conquête romaine ; ici du moins, plus de détail ne se justifierait point par le résultat.

Quand Rome recouvrit et pénétra de sa vie et de sa langue la Gaule méridionale, l'Auvergne avait une population ancienne, sa nationalité, sa civilisation, à plus forte raison son langage. Ce langage s'était peut-être modifié déjà ou avait emprunté des mots au contact avec les colonies grecques méditerranéennes. Influence très faible, toutefois. Le plus grand nombre même des mots à racine grecque, dans les parlers auvergnats, ne provient-il pas des croisades, aussi bien que de relations très problématiques avec les colonies phocéennes. L'évolution de la langue arverne est venue de Rome. Elle a été si profonde qu'elle a fait de cette langue une langue néolatine, où l'on ne cherche plus qu'à titre d'exceptions, en quelque sorte, des radicaux et des mots celtiques. Les origines celtiques, cependant, doivent assurément avoir eu en elles et avoir conservé plus de place que dans le français. Les vainqueurs purent imposer leur langue à la société officielle et, ainsi, la répandre plus ou moins dans le peuple à la longue. Mais ce peuple, en la prenant, la pliait à des intonations et à des procédés de défiguration dans lesquels reparaisait le génie national. D'ailleurs, tout en modifiant ses relations et ses habitudes, l'influence romaine ne pouvait prétendre à changer entièrement ce qui était comme incrusté

dans le sol, les noms se rapportant à l'agriculture, aux arts anciens, aux désignations géographiques, aux intérêts. Et puis, la langue latine était-elle assez étrangère d'origine à l'idiome gallique, pour qu'elle n'empruntât pas à cet idiome des mots qui exprimaient des rapports nouveaux pour elle, ou s'accordant à son génie particulier?

Les étymologies celtiques abondent donc dans nos patois. Certains, ceux du Cantal surtout, ont encore dans la prononciation quelque chose que l'on peut croire approcher de celle des anciennes populations galliques. Ce serait un objet intéressant que de rechercher comment ils firent plier à eux la langue latine.

On reconnaît pour dérivés du celtique, dans le français, les mots tenus pour tels par les auteurs latins; ceux qui se retrouvent dans les langues celtiques encore vivantes de Bretagne, d'Angleterre, d'Irlande; beaucoup de dénominations géographiques, certaines se rapportant à l'organisation politique du moyen âge; d'autres enfin sans détermination fixe. Du reste, il faut se souvenir que, par suite de la parenté indo-européenne du celtique avec le latin, des mots à racine celtique ont pu nous venir de cette dernière langue <sup>1</sup>.

La langue celtique avait été transformée depuis longtemps en langue néolatine par les peuples gallo-romains de l'Auvergne, quand ces peuples se trouvèrent en contact avec les peuplades germaniques, en suite d'invasions successives et de guerres que vinrent leur faire les premiers rois Francs. L'élément germain doit donc entrer en compte dans l'étymologie des parlers auvergnats. La recherche de ces origines en eux conduit à cette remarque, que parmi le nombre considérable de mots donnés par le

1. V. Ampère, p. 306.

vieux allemand à la langue française, se comptent presque tous les vocables désignant soit les détails de l'organisation féodale, soit les objets en usage, les sentiments habituels <sup>1</sup>. Eh! bien, presque aucun de ces mots n'a été pris ou du moins conservé par les patois. Il semble que ces objets, ces sentiments soient restés étrangers au paysan d'Auvergne. C'est du reste assez probable, pour eux comme pour la plupart des paysans de France. Non en ce sens que la féodalité, ses habitudes, ses exigences ne les eussent pas atteints; mais parce qu'ils en furent à distance et que si, momentanément, elle les appelait à participer à ses actes, ils oubliaient vite dans leurs habitudes de vie le nom de choses et d'idées pour eux inutiles. Ce que les patois, ceux d'Auvergne comme tous les autres, comme la langue française qu'ils ont contribué à former, doivent à l'influence des idiomes germaniques, et, je crois, des idiomes barbares en général, c'est l'emploi des auxiliaires et de l'article <sup>2</sup>, au moyen desquels a été reconstruite la grammaire profondément altérée, pendant la décadence latine, par la perte des désinences régulières des cas et des temps. Seulement, il faut dire que si les langues parlées en Gaule avant la conquête ont aidé à l'introduction de l'article et des auxiliaires dans les idiomes néolatins, ces idiomes ont pu les recevoir également de Rome, dont la langue les admit dès qu'elle entra en décadence.

Le celtique, le latin, le vieux allemand, voilà donc les origines essentielles dans les patois auvergnats. Elles le sont au même titre que pour la langue française. Après ces influences, ils n'en ont plus reçu de considérable, si ce

1. V. Ampère, p. 325 et suivantes.

2. L'article existait dans le grec; par lui il a, sans doute, eu entrée dans le latin. Mais l'influence germanique a dû en rendre l'usage plus habituel.

n'est celle du français lui-même. A ses différents états, il n'a cessé d'enrichir leur vocabulaire ; il tend aujourd'hui à les faire disparaître sous un français patois dont la corruption fera tout le caractère. C'est le français aussi, en tant que langue de la société policée, qui leur a transmis beaucoup de vocables importés du grec et du latin par l'Église, ou empruntés dans différentes époques aux Arabes, à l'Orient, à l'Italie. A l'heure qu'il est, même dans les régions où la langue vulgaire s'est le mieux conservée, tant de vocables de l'ancien patois ont disparu sous les expressions empruntées à la langue française, que cette langue peut presque être regardée comme une des sources du patois auvergnat d'à présent.

Mais le parler de certaines régions paraît devoir à des événements locaux une action qu'il importe aussi de signaler. Les Anglais ont été longtemps établis à proximité de l'Auvergne ; durant plus d'un demi-siècle leurs bandes ont habité ou ravagé son sol à diverses reprises. Des relations aussi longues ont forcément laissé des traces dans le langage ; le difficile est de les déterminer. La langue française se parlait en Angleterre dans le temps de la présence des Anglais en Auvergne : le plus grand nombre de mots qu'aurait pu léguer l'Anglais à nos patois existait chez eux. D'autre part, les vocables saxons ou celtiques demeurés dans la langue anglaise pouvaient avoir été conservés en grand nombre dans celle de nos montagnes. Si l'on doit constater dans les patois d'Auvergne une influence due au séjour des bandes anglaises, n'est-ce pas, plutôt, celle d'avoir ou bien importé certaines prononciations typiques, ou rappelé l'ancienne prononciation celtique dans toute sa force. A l'appui de cette assertion, il y a au moins des indices. Non seulement la plupart des associations de voyelles rendent, dans nos patois, dans ceux du



Cantal et de la partie sud de la Limagne principalement, des sons presque identiques à celui que produisent les mêmes voyelles dans la prononciation anglaise ; mais, de plus, la prononciation de certaines consonnes caractéristiques s'y trouve être tout à fait la même.

En patois comme en anglais, *an* fait *ane* ; *ei* est très fréquemment usité ; *ou* fait *u* ; *ous* se prononce presque *us* ; *u*, après les consonnes *d* et *t*, fait *iu*. De plus, les procédés par lesquels les mots français passent dans le patois sont identiques à ceux au moyen desquels la langue anglaise se les est appropriés. *Eu*, dans l'anglais comme dans le patois, se change toujours en *au* ; *e*, au commencement des mots, se change assez ordinairement en *s* ; *tion* finissant les mots fait, comme en anglais, *cho*, presque *chone* ; *em*, en tête des mots, fait *eime*, dans les parlers des montagnes ; *on* ou *om*, dans le corps des mots, devient *oum* ; *r* à la même place avant une voyelle, se déplace habituellement et se met après ; *aire* devient souvent *ari* ; *ble* se prononce à peu près *beulle*. Aujourd'hui, autour des villes, ces règles servent à patoiser les mots français.

La prononciation des consonnes est plus concluante encore. On sait que *th*, *tch*, *dg*, sont les diphtongues caractéristiques de la prononciation anglaise, et que à part le *th*, qui n'a point d'équivalent, ces diphtongues remplacent, dans certains cas, les consonances françaises *ch*, *g*, *j*. Or, ce *th* excepté, elles sont également caractéristiques des patois auvergnats ; elles y remplacent les mêmes lettres dans les mots français ; *ch* s'y prononce toujours *tch* ou *ts* suivant les localités ; *g*, de même qu'en anglais, garde le son guttural devant *a*, *o*, *u*, mais prend le son de *dg* ou *dz*, selon les localités, devant *é* et *i* ; *j*, comme dans l'anglais au commencement des mots, fait

invariablement *dj* ou *dz*. Enfin, il ne serait peut-être ni inutile ni contraire à la tradition de la langue, d'introduire dans l'orthographe du patois le *w* anglais pour écrire la syllabe *aou*, qui s'y rencontre souvent et dont le son *y* est le même que celle de *ow* ou *aw* en anglais. Il y a aussi beaucoup de mots dans lesquels le *w* remplacerait avantageusement le *v*, qui n'a pas toujours, dans la prononciation patoise, le son net et sec qu'on lui donne en français. Les exemples de cette conformité d'appropriation des mots et de la prononciation, entre l'anglais et le langage vulgaire de l'Auvergne, sont nombreux. Pour n'en citer ici que quelques-uns, *dangereux* fait en anglais *dandgéreuss*, en patois *dandgêru*, *dandgêrou*, *dandzêru*, *dandzêrou*; *odeur* se dit *odour* dans les deux langues; *fleur*, dans l'ancien anglais, faisait *flour*, comme dans nos patois; *fleurir* fait encore *flourisch*, et en patois, *flouri*; *nécessaire*, en anglais *necessary*, en patois *necessari*; *jalous*, qui se dit en anglais *djéleuss*, fait, en patois, *djavou* et *dzavou*; *changer* fait *tzandza* ou *tchandja*, et en anglais *tchandje*; *Jacques* fait comme en anglais *djaque* ou *dzaque*; *conciliation* ferait en patois *conce-liacho*, etc.

De ce que ces règles sont ainsi constantes, peut-on induire qu'elles aient été apportées à l'Auvergne par l'invasion anglaise du *xiv<sup>e</sup>* siècle? Il faudrait sans doute que cette invasion eût eu plus de durée, se fût étendue sur plus de pays, eût été plus nombreuse pour produire tant de résultats. Les deux prononciations anglaise et patoise ont même origine, voilà probablement pourquoi elles se ressemblent à ce point. L'une et l'autre appartiennent aux populations celtiques. Le mérite de la comparaison entre elles, c'est que la première atteste l'origine de la seconde. Mais quand on réfléchit que cette prononciation,

caractéristique d'une race va se perdant, chaque jour, par le contact de la campagne avec la ville, par l'enseignement de plus en plus étendu du français aux nouvelles générations, on peut penser qu'au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle elle avait dû s'altérer déjà grandement. Il est permis, toutefois, de supposer que le séjour des bandes anglaises sur le sol d'Auvergne a fortifié cette prononciation, lui a rapporté la tradition primitive, a retardé par là d'un certain temps le jour où elle disparaîtra tout à fait.

**Modes de formation.** — Il est moins aisé de faire connaître exactement les modes de formation des patois, que de montrer leur filiation. D'une manière générale, on leur a reconnu ceux de la langue française elle-même, à savoir : l'oblitération, l'addition ou l'intervention des lettres, la contraction des mots, certains changements assez réguliers de voyelles et de consonnes <sup>1</sup>. Ce sont là, néanmoins, des indications d'autant plus vagues que, dans les patois auvergnats, ces procédés se trouvent employés le plus souvent au rebours du français. On n'a rien fait tant qu'on n'a pas donné la raison de ces changements ou déplacements de lettres. Ils sont communs à toutes les langues dérivées, mais usités diversement par elles. Quoi qu'il en soit, quelques-unes des différentes manières auvergnates de patoisier les mots français viennent d'être indiquées tout à l'heure; il faut ajouter le changement à peu près constant de *al* et *aïl* en *au*, de *el* en *eu*, quelle que soit leur place dans le mot; de *ier* et de *au* à la fin des mots en *ei*; de *eur*, à la fin des noms de métiers en *eire*. L'addition de *l's* au commencement des mots est très

1. Ampère, p. 359.

ordinaire, si ce n'est dans le dialecte des environs de Clermont ; le déplacement de l'*r* d'avant après ou d'après avant les voyelles a lieu aussi fréquemment. L'*r* des syllabes latines et françaises est souvent changé en *l* : rare, *ral*, tandis que, comme par réciprocité, *l* français devient quelquefois *r* en patois <sup>1</sup>. Maintefois aussi le procédé patois a été l'inverse du procédé français vis-à-vis du latin : ainsi les *a* latins sont devenus ordinairement des *e* en français : *carus*, cher ; *capra*, chèvre ; en patois on les a gardés : *tsar*, *tsabre*, tandis que beaucoup d'*e* des mots français ont été remplacés par *a* : chercher, *tsartsa* ; bonté, *bounta*. *A*, devant une nasale dans les mots français, se change dans le patois en *i* : dans *din* ; *o* et *u* en pareil cas se changent en *ou* : donc, *dounque* ; ombre *oumba*.

La contraction des mots, si usuelle, caractéristique même dans la langue française, se présente moins communément dans nos patois. Cela s'explique. La contraction, qui a pour but la rapidité de l'expression, fait d'autant plus de progrès que la langue a plus d'emploi. On doit donc la trouver restreinte dans les patois, langage de populations ordinairement peu vives, qui suivent et continuent avec religion l'usage héréditaire, qui sont limitées dans des idées peu diverses et peu étendues, qui n'ont point de littérature écrite et ne changent que fort lentement leurs premières formes <sup>2</sup>. Il ne faut point croire, néanmoins,

1. Cela a lieu d'une manière constante dans quelques parties de la Haute-Auvergne, particulièrement dans le patois des environs d'Allanche et de Murat.

2. La comparaison de nos dialectes vient corroborer cette explication. On remarque que le parler des ouvriers des villes présente bien plus d'exemples de contraction que celui des gens de la campagne. Le patois des villages avoisinant Clermont et Riom, où les rapports sont continuels et le mouvement d'affaires considérable, est celui où la contraction des mots se manifeste le plus fréquemment.

que les contractions de mots n'existent point. Du celtique *skabel* elle a fait *sèla*, chaise ; du latin *sarculus*, *sauclicia*, sarcler ; d'*impeditus*, *eimpeila*, empêché ; de *disputare*, *despita*, disputer ; de *crescere*, *creschi*, croître ; de *gallus*, coq ; *gaĩ* (d'*zaĩ*) ; de *frumentum*, *furment*, *fourment* ; de *hordeum*, *herdi*, orge ; d'*infudibulum*, *enfouny*, entonnoir ; de *stipula*, tuyau de blé, *stulia*, chaume ; de *jacere*, *jaire*, *dzaire*, *dza*, coucher, giter, gîte ; d'*equa*, *èga* jument ; de *femina*, *fenna* et primitivement *femna*, etc. La contraction des mots paraît n'avoir guère été appliquée par le patois auvergnat, toutefois, qu'aux mots du latin. Elle a lieu par retranchement de certaines lettres à chaque syllabe ou par le retranchement des pénultièmes. Les mots français, eux, n'ont subi en général que l'oblitération ou l'interversion des lettres. Il y a une grande analogie quant au mode de contraction des mots latins par le patois, avec celui des mêmes mots par le français. Presque tous ceux, par exemple, qui précèdent, pris au hasard dans un vocabulaire, se trouvent avoir été réduits au même nombre de syllabes dans les deux langues. Le fait se reproduit d'une manière presque constante. Il faut, semble-t-il, en chercher la cause dans une faculté d'expression, un sens du langage et de l'harmonie parlée communs aux diverses populations de la Gaule à l'époque où se formèrent les idiomes français par la décomposition du latin <sup>1</sup>.

1. Je pourrais appuyer cette idée de l'harmonie des langues sur l'opinion de Fallot, de si regrettable mémoire : « Chaque peuple, dit-il, doit avoir son goût propre très marqué dans l'harmonie de sa langue, il y a dans chaque langue une lois constante d'harmonie, par laquelle elle substitue régulièrement, dans les mots qu'elle emprunte, un son qu'elle affectionne à un son qu'elle évite\* ». Selon

\* *Recherches sur les formes grammaticales de la langue française et de ses dialectes au XIII<sup>e</sup> siècle.* (Notes, p. 435 B).

Au reste, on ne doit point considérer les patois autrement que comme les dialectes de l'ancienne langue de la France ; et, ainsi que l'a fort judicieusement observé Ampère, c'est de là qu'ils tirent leur valeur étymologique. C'est pourquoi leur étude, loin d'être uniquement celle de la mutation des mots des langues-mères en mots patois, fait voir la dérivation et la prononciation de l'ancien français, et montre comment le langage cultivé a passé par des degrés successifs, aux formes et à la prononciation actuelles. Ceux de l'Auvergne, ceux de tout le midi, représentent donc avec passablement de fidélité, en raison de leur très grande immutabilité et de la longue présence des Romains dans ces régions, le premier état du français, son état avant que les invasions germanes ne vinssent le modifier. Il faut observer dès lors que ces parlers n'étaient point les patois de la langue française proprement dite, mais bien de la langue méridionale cultivée, de la langue appelée « romane » avec assez peu de vérité. Ils n'ont agi sur la langue française que par l'intermédiaire de celle-ci. Leur action n'en fut pas moins réelle et est reconnaissable. Par exemple il y a toute probabilité que le *tch*, le *dj*, le *dz*, qui caractérisent nos patois auvergnats, ont été les intermédiaires pour passer du *c*, du *g* et de l'*s* latins, toujours durs comme le *kappa* des grecs,

lui, cette loi d'harmonie a des principes communs à toutes les langues, et en a de particuliers à chacune : ces derniers, se fondant sur le caractère particulier de chaque population, ne sont que des extensions, des restrictions, des modifications des premiers, dans une certaine limite, et gisent dans le goût d'un peuple pour certains sons, certains alliages prosodiques. — Que l'on remarque combien ce principe de l'harmonie serait utile pour donner les règles générales des procédés de formation des langues. Connaissant la préférence harmonique d'une langue, on pourrait dire en effet avec certitude de quelle manière elle décomposa ses langues-mères pour se créer elle-même.

le *g* allemand, au *c* doux, au *j*, au *z* français. La preuve s'en trouve dans le Cantal. Là, le vieil idiome a gardé le plus sa pureté ; le *k* y remplace toujours le *c* et le *tch* des autres parlers.

**Classement, caractères.** — Deux choses difficiles, dans les patois de l'Auvergne : d'abord en fixer l'orthographe si l'on veut les écrire, secondement indiquer catégoriquement les différences existant entre eux. J'ai dit que s'ils devaient être classés par leur prononciation, il y en aurait presque autant que de villages. Je dirai maintenant qu'à remarquer combien change la physionomie des mots suivant l'accentuation, on les tiendrait ensemble pour un idiome unique, parlé suivant une multitude d'intonations, de rythmes, d'accents particuliers. Une identité complète des radicaux et l'unité de grammaire les caractérisent. Il existe cependant entre eux des différences. Elles se marquent par certaines terminaisons constantes, et par des interventions de genre distinctives. Reste à savoir si ces différences suffisent pour constituer des dialectes. Si sous ce terme on entend que des faits ont exercé assez d'influence pour produire la formation de la langue soit originairement soit par décomposition d'une autre plus générale et à vrai dire supérieure, rien n'autorise à appeler dialectes les divers parlers de l'Auvergne. Du moins est-il hors de doute que ces parlers n'ont eu aucune action les uns sur les autres ; nul n'a transmis à un autre ses formes et ses vocables. Au contraire, un exclusivisme invincible les sépare. Malgré des relations de chaque jour entre les personnes, ils ne se mêlent jamais. Dans la famille, chaque membre a et garde celui de son endroit, celui qu'il a appris enfant ; il le conserve toute sa vie. Aussi doit-on, si l'on emploie le terme *dialectes* pour désigner

ces différences du langage, en réduire la signification soit à de simples dissemblances d'accent ou de rythme, soit à quelques variations grammaticales n'affectant que les désinences, et dont la source se trouve en des particularités ou propensions natives par localité. Que l'on ne se récrie pas à cet égard parce que l'on rapprochera les parlers de Clermont ou de Riom et celui du Haut-Cantal. Pris isolément, il y a bien entre eux une grande distance apparente. Mais la distance s'efface si l'on regarde aux intermédiaires. On voit alors le patois cantalien, très original dans son accent ou sa musique, dans l'expression et portant encore, dirait-on, le cachet gallique, on voit ce patois descendre de proche en proche, par les parlers du Haut-Allier et de la montagne d'Issoire d'un côté, par ceux du Mont-Dore et de la montagne du Puy-de-Dôme de l'autre, jusqu'au parler de la Basse-Limagne, où tout, cependant, rythme, mots, idées, accent, paraît lui être étranger.

Il existe donc des parlers ayant leur topographie et pouvant être classés, non des dialectes. Aucun de ces parlers, toutefois, n'est à considérer comme type. Selon toute probabilité, les dissemblances d'à présent figurent des dissemblances d'autrefois, continuées traditionnellement, modifiées chacune seulement par l'influence de plus en plus répandue du français. Il n'y a point lieu de s'enquérir si le parler de telle ou telle localité offre, plus que les autres, la pureté de l'ancien idiome. Cet ancien idiome est dans tous sans résider spécialement en aucun. Son étude, la recherche de ses principes de formation, de sa grammaire ne peuvent avoir d'autre base que l'observation de ce qui, étant général et constant en tous, paraît essentiel pour tous. Cependant il faut se garder de prendre les exemples indistinctement partout. On doit



s'éloigner des lieux où la décomposition a été forcément plus active, par suite de rapports plus multipliés avec le français. Le patois véritable n'existe que loin des villes. Celui des environs de Clermont, par exemple, ne donnerait que des préceptes très altérés. Dans un travail manuscrit du siècle dernier, Clermont et Montferrand sont appelés l'*Athènes patoise*. C'était l'opinion de quelques patoisants qui firent alors la tentative de donner à cette Grèce de leur imagination un corps de littérature. Nulle opinion plus erronée si l'on s'y rangeait. Nulle part on ne sent davantage qu'à Clermont et Montferrand l'influence d'une modification continuelle du patois par la langue de la ville, et le parler ne porte autant que là le caractère de bâtardise. Ce caractère est dans ses tours, dans son vocabulaire, dans son accentuation.

Pour retrouver l'originalité native, quelque chose qui, dans l'intonation, l'allure, l'expression paraisse représenter l'ancienne langue gallo-romaine, il faut aller dans les contrées où la civilisation, plus lente à se répandre, a laissé plus longtemps intacts les habitudes, l'esprit, par conséquent l'idiome des anciens âges. Si je devais choisir une métropole de la langue patoise, j'irais la prendre au centre des montagnes du Cantal, je ne la placerais pas au pied du Puy-de-Dôme. Il faut entendre, toutefois, que hormis l'accent (il a pu se conserver plus pur dans ces régions, plus vrai), hormis quelques expressions primitives dont l'usage s'est maintenu plus généralement, rien n'y est à chercher de plus que dans les patois de la vallée de l'Allier. Toutefois il faut chercher à distance des villes, dans les localités où, deux générations avant la mienne, tout le monde, bourgeois ou paysan, ne parlait guère que la langue patoise.

Les patois de la Basse-Auvergne, parents très proches,

qu'on ne l'oublie pas, de ceux du Cantal, ne doivent, suivant moi, être divisés qu'en trois un peu distincts, sauf qu'ils ont chacun une grande multiplicité de variations. Comme le sol ils sont partagés entre les deux vallées de l'Allier et de la Dore. Dans la vallée de l'Allier, deux parlers déterminables : celui de toute la partie sud depuis Issoire, et que j'appellerai *Brivadois* ou du Haut-Allier, et le parler en usage dans la partie nord de cette vallée, principalement sur sa rive gauche jusqu'au sommet des plateaux de l'Ouest : je l'appellerai *Limanien* ou du Bas-Allier.

**Parlers Brivadois et Limanien.** — Une prononciation froide, contenue, un peu sèche, où dominant l'*a* muet, l'*u*, la diphthongue *ei*, le *ts*, le *dz*, où l'accent circonflexe n'a presque point d'emploi et où règne le non usage du pronom devant le verbe, caractérisent le parler du Haut-Allier. Cette prononciation ne prend un peu de physionomie que dans certaines localités où l'on met un *s* euphonique devant la plupart des noms, entre eux et l'article ou le pronom. Ce patois, modifié par des sons plus pleins et plus rudes, par un parler plus prompt, s'étend d'un côté jusque dans le Velay, de l'autre dans la partie du Cantal riveraine de l'Allagnon, de là au Mont-Dore, et va constituer plus loin un des dialectes importants du Limousin <sup>1</sup>, tandis que, d'autre part, à l'opposé, il passe insensiblement au patois de la vallée de la Dore par la chaîne des Bitous. Le *Limanien*, au contraire, se fait remarquer par l'usage continuels de l'*o* et de l'*a* ouverts et longs ; de *ou*, de *aou* ;

1. En général, partout où il y a *a* ou *e* dans le patois Brivadois, on n'a qu'à mettre *o* pour avoir le dialecte de Tulle. Il existe un très bon vocabulaire de ce dialecte, rédigé, il y a un siècle, par l'abbé Béronie.

par l'emploi habituel du pronom devant le verbe ; par la fréquence des consonnes mouillées, des hiatus et des sons *tch*, *dj* ; enfin par une construction grammaticale plus conforme que celle du Haut-Allier à la construction française. Malgré cela, il ne faut pas s'imaginer que, pour avoir des sons plus amples, plus ouverts, le *Limanien* ait plus d'harmonie et mérite d'être considéré comme plus près que son voisin de la prononciation gallo-romaine. Au contraire ce parler, lourd, traînant, on dirait grossier à force d'être articulé à pleine bouche, ne peut que se trouver loin de celui des temps anciens. On s'en convaincra en observant qu'il ne faut ajouter que peu de chose à la prononciation du *Brivadois* pour le rendre identique au patois du Cantal. L'emploi du *k* au lieu du *c*, de la terminaison *il* ou *eil* à la place de celles en *e* fermé, plus de mots en *al*, plus de terminaison en *o* et une accentuation forte des syllabes *aï* et *eï* au milieu des mots, donneraient à ce *Brivadois* l'aspect de ce *Cantalien* qui me paraît être le plus exact représentant de l'ancienne langue gallo-romaine.

Aussi regardai-je le *Brivadois* comme d'un type supérieur au *Limanien* ; je n'hésiterais pas à y prendre les exemples, à y chercher les préceptes grammaticaux, le tenant pour moins altéré par l'influence française. Peut-être même y a-t-il de cette supériorité un indice important dans l'emploi qui s'y fait des diminutifs et des augmentatifs. Cet emploi est presque un caractère dans le patois du Cantal ; or tout à l'opposé il est à peu près nul dans le *Limanien*. On dresserait une longue suite de ces modifications de mots, qui donnent tant de physionomie et de couleur au parler ; ils sont un signe d'ancienneté, de l'application usuelle de la langue. Dans le parler *brivadois*, les augmentatifs se forment par l'addition des ter-

minaisons, *ar* ou *ass* : *tsapei*, chapeau, *tsapelar*, grand chapeau ; *tchi*, chien, *tchinass*, grand chien ; et les diminutifs au moyen des terminaisons *u*, *ou*, *una*, *tta*, *tou* : *fenna*, femme, *fennou*<sup>1</sup>, *fennuna*, *fennetta*, petite femme ; *efant*, enfant, *fantou*, petit enfant ; *mo*, main ; *menotta*, petite main ; *paneï*, panier ; *paneiru*, petit panier ; *gordze*, gorge ; *gordzettou*, *gordzuna*, etc. Les diminutifs sont particulièrement usités dans les noms de femmes et d'enfants. Du reste, aucune différence grammaticale entre le *Limanien* et le *Brivadois*, excepté, dans le premier, l'usage constant du pronom devant le verbe et son omission presque continuelle dans le second ; beaucoup de prononciations y sont d'ailleurs identiques. Le *Limanien*, variable également à l'excès, conserve cependant assez bien son caractère dans tout l'espace que j'ai indiqué. Mais à l'Ouest, il vient se confondre avec le *Brivadois* pour constituer le parler des environs de Rochefort et de Pontgibaud.

**Parler de la Dore.** — Quant au parler de la vallée de la Dore, que j'appellerai *Dorien*, il offre, lui, quelques divergences grammaticales, en même temps qu'une prononciation bien tranchée. Les terminaisons, toujours en *o*, le rapprochent bien du *Limanien* ; mais d'autres lettres que dans le *Brivadois* et le *Limanien* y terminent les cas des noms ainsi que certaines personnes des temps du verbe. Les pluriels féminins qui, dans ceux-ci, sont en *a* long, et les infinitifs en *a* ouvert, se changent ici en *ai* ou *ae* fort, ouvert et traînant. Exemple :

1. *Fennou* offre ceci de remarquable qu'il est toujours masculin, tandis que *fenna* et tous ses autres augmentatifs ou diminutifs sont toujours féminins.

BRIVADOIS	{	<i>Huras</i> , heures
		<i>Nâ, anâ</i> , aller
LIMANIEN	{	<i>Hourâs</i>
		<i>Nâ, anâ</i>
DORIEN	{	<i>Hourai</i> ou <i>rae</i>
		<i>Anae</i> ou <i>nai</i>

Dans ce parler-ci, seulement, existe en outre l'interjection, ou plutôt la particule explétive *de*, s'employant comme le vieux *dea* ou *da* français, comme le *dame*! du langage vulgaire parisien. *E* ou *ei* des deux autres parlers s'y trouve ordinairement remplacé, surtout au commencement des mots, par *i*. Indépendamment de ces différences, la manière d'articuler le *g* devant les voyelles *e* et *i*, le *j* et le *ch* devant toutes les autres, marque d'une façon tranchée la séparation entre le parler *Dorien* et ceux du Haut-Allier et du Bas-Allier. Contrairement à toutes les habitudes des autres parties de l'Auvergne, ces consonnes s'y prononcent tout à fait à la française. Enfin le *tsche* y est inconnu; il s'y prononce *gie*. C'est aux environs de Thiers, de Cunlhat, de Courpière, de Lezoux, que ces prononciations se font particulièrement remarquer. Le parler *Dorien*, avec des altérations et des changements fréquents, règne, à l'est de la Basse-Auvergne, jusqu'aux confins du département du Puy-de-Dôme d'avec celui de la Loire et, au nord, d'avec celui de l'Allier. Il rejoint par ces deux côtés, de même que le *Limanién* par la Marche, les patois de langue d'*oil*, comme ceux du Haut-Allier et du Cantal rejoignent insensiblement les patois de l'ancienne langue romane, le *Provençal* et le *Languedocien*.

Pour achever de caractériser d'une manière générale les patois de Basse-Auvergne, il faut ajouter que voire dans les régions qui ont le même parler, on n'exprime pas partout les mêmes objets par les mêmes mots, et que certains parlers en possèdent de tout à fait inconnus aux autres. Cela tient à ce qu'on a dénommé les choses d'après l'usage qu'on en faisait, usage différent selon les lieux, ou bien au défaut de culture de la langue, qui n'a point permis qu'elle se généralisât et l'a maintenue à l'état de véritable habitude locale, ou encore à des occupations existant dans certains endroits tandis qu'elles ne se rencontrent point dans les autres. Par exemple, ces différences se comprennent entre la plaine et la montagne; la situation, le climat apportent dans le travail, dans les mœurs, des nécessités, des habitudes, des instruments propres; dans la langue en conséquence ils font entrer des expressions correspondantes. Des causes analogues, plus ou moins agissantes, expliquent le fait partout où il se rencontre.

Tout ce que l'observation, la comparaison, l'analogie pouvaient suggérer sur les origines, les manières de se former et de se déformer des divers parlers patois de l'Auvergne ainsi relevé, il faudrait à présent préciser leurs principes de grammaire. Rien de semblable à ce qui précède n'a, je crois, été tenté encore; du moins aucun monument écrit n'existe sur lequel on pourrait asseoir des inductions. C'était un travail de mémoire, à tirer de son propre fond. La question grammaire, après cela, ne resterait donc pas la plus facile partie de l'entreprise. Chose mal aisée que de dresser la grammaire d'une langue uniquement parlée, dont on ne doit trouver les règles que par effort de souvenir et de réflexion. Les messieurs de « l'Athènes patoise » l'ont essayé, mais ils se sont arrêtés très vite.

Cependant nos patois se défigurent chaque jour, il ne sera bientôt plus temps de le tenter. Qu'on le fasse au risque de se tromper çà et là, on aura du moins dressé un cadre invitant à le mieux remplir. A mon sens, il conviendrait, quant à nos parlers de Basse-Auvergne, d'emprunter les exemples de vocables, de prononciation, conséquemment d'orthographe acceptable, à l'un particulièrement de ces parlers, à savoir le *Brivadois*. Moyennant l'observation des règles posées plus haut, ses exemples s'appliqueraient de soi. Dans aucun de ces parlers, les principes grammaticaux ne varient, peu importe donc auquel on les demande, pourvu qu'il soit des moins déformés. Mais si telle est la marche à suivre, il serait démesuré d'y entrer ici. Il y a plus d'intérêt à rechercher les traces que nos patois ont laissées dans la littérature, ou, plutôt, les traces de littérature qu'ils ont laissées <sup>1</sup>.

1. Voici le lieu d'une note du moment actuel, annoncée dans la *Préface* de ce volume. La « grammaire » en question, je l'ai faite en 1846. Je m'y plus, parce que personne encore n'avait entrepris de la dresser ; elle vient à sa place dans le chapitre *Dialectes, littérature, etc.*, de l'ANCIENNE AUVERGNE. Je ne la reproduis pas ici, ni divers détails et aucune citation de textes de ce chapitre, parce que je l'ai déjà reproduit ailleurs dans son entier, dans la *Revue des langues romanes*, de Montpellier, et que cette sorte de seconde édition a été publiée en une plaquette tirée à part de ce recueil <sup>1</sup>. « Seconde édition » est le mot, car j'y ai changé d'opinion quant à la filiation de nos patois. On la tenait pour essentiellement latine, à l'époque de l'ANCIENNE AUVERGNE, et c'est devenu depuis, non sans absolutisme, la doctrine positive ; mais il m'a suffi d'entendre puis de lire, sur cette matière, Granier de Cassagnac le père, pour trouver infiniment plus de vérité à l'origine tout simplement gauloise, *gallique* si l'on veut, qu'à la dérivation latine. Je pense encore ainsi, et c'est uniquement pour ne point manquer à mon engagement de réimprimer tout uniment mon ouvrage d'il y a cinquante-cinq années, que je donne ici, malgré mon opinion d'aujourd'hui, les pages qui précèdent.

1. *Les patois de la Basse-Auvergne, leur grammaire et leur littérature*, Montpellier, 1873.

## 2. LITTÉRATURE.

Peintre, musicien, poète sont des mots étrangers à l'idiome auvergnat. Ce n'est pas qu'il n'ait point une certaine littérature ni que les populations qui le parlent n'aient pas d'art à proprement dire; il est en tout cas certain que, d'ancienne date, elles cultivent moins que peu leur langue; il est assez visible aussi que le sens artistique n'a pas été bien développé chez elles. Il y a une littérature auvergnate, mais elle est surtout parlée. A part quelques rares monuments historiques et peut-être des vers, aujourd'hui perdus, produits par les troubadours auvergnats, on ne trouve guère d'ouvrages en cette langue avant le <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle; ce sont alors quelques centaines de vers que des abbés oisifs s'amüsèrent à composer en patois. En Auvergne, à généralement parler, pendant la période gallo-romaine et longtemps après, les esprits policés ou instruits se plurent à la langue latine. Aux <sup>xiii</sup><sup>e</sup> et <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècles, toutefois, ce fut à la langue cultivée à la langue romane, dont leurs patois étaient des idiomes; depuis, le français a dominé comme partout. Le fait que l'Auvergne a eu ses troubadours est une preuve entre autres que ses patois furent les dialectes populaires de cette langue romane, langue littéraire, elle, de toute la France méridionale.

**Les troubadours.** — L'Auvergne, en effet, n'a pas produit seulement des troubadours qui allaient au loin, aux cours de Provence ou d'Aragon, apprendre cette langue cultivée, en écrire leurs vers, leurs « chansons », leurs « sirventes », les porter au service de leurs amours, des



querelles des princes, de la politique du temps. Le plus grand nombre de ceux qui ont ainsi vécu dehors avaient déjà versifié avant de quitter l'Auvergne, et plusieurs, restés presque toujours dans leur pays, y ont écrit des pièces d'un mérite proclamé égal à celui des meilleurs troubadours de Provence. L'abbé Millot et Renouard ont retrouvé et publié les pièces des uns et des autres.

Tel Pierre ROGIER, à qui l'amour du plaisir fit quitter le canonicat de Clermont, au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle, pour aller célébrer les charmes de la vicomtesse de Narbonne à sa cour, être éloigné ensuite par elle et se faire accueillir du seigneur d'Orange, du roi d'Aragon, du comte de Toulouse.

Tel Gauselme FEYDIT, né sur les terres du dauphin d'Auvergne. Fort libertin, mais bon poète, recherché par Richard Cœur de Lion. Il le suivit en Terre sainte; il l'y laissa bientôt pour venir solliciter l'amour d'une des plus hautes dames d'alors, Marie de Ventadour. On possède de lui plus de soixante pièces.

Mais des troubadours ont cultivé la poésie en Auvergne même. PIERRE D'Auvergne, que le diocèse de Clermont avait vu naître, joignait à beaucoup de talent une belle figure, de la distinction et de l'esprit. On le regarda longtemps comme supérieur à tous; ses succès l'avaient même rendu vain et jaloux des autres. Il eut pour dame la belle provençale Clarette des Baux; tous ses vers amoureux se rapportent à elle.

LE MOINE DE MONTAUDON fut un des meilleurs vivants et l'un des poètes licencieux du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle. Né pour les aventures plutôt que pour le cloître, mais troubadour célèbre, il faisait des couplets et des sirventes politiques pour le bien de son prieuré. Ayant quitté l'Auvergne et gagné la cour du roi d'Aragon, il fut célèbre par ses vers dans toute l'Espagne; il vint mourir au prieuré de Villefranche en Roussillon.

La cour du DAUPHIN D'AUVERGNE fut, au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, un centre littéraire où lui-même eut un des meilleurs rôles. Cavalier brillant, habile aux armes, heureux en amours, poète charmant, gentil parleur, seigneur fastueux, bien peu l'égalèrent en son temps. Il aimait les troubadours et les attirait; il nourrit et vêtit longtemps Peyrols, pauvre noble sans argent, mais bon poète. Pierre d'Auvergne, et bien d'autres profitèrent maintes fois de ses largesses. Batailleur toutefois et satirique, le sirvente fut son vers de préférence. Il eut affaire à un adversaire, entre autres, satirique comme lui. C'était l'ÉVÊQUE DE CLERMONT, prélat turbulent, homme de passion, de morale fort lâche, d'ailleurs ennemi du roi de France. L'évêque était rimeur peu fécond; son vers avait toutefois de l'énergie, et les traits de sa satire portaient en plein.

Sur les terres du Dauphin était un pauvre hère sans argent. Il possédait castel où se gîter, mais pas d'habit pour se couvrir. On l'appelait LE CHEVALIER PEYROLS, et tout au contraire des hidalgos d'Espagne illustrés par Mendoza, qui portaient fièrement leur pauvreté à force de noblesse, il avait peine à soutenir la sienne avec beaucoup de poésie. L'impitoyable moine de Montaudon le ridiculisait de « porter trente ans le même habit ». Étant cependant de gentille et douce figure, il fut pris au service du Dauphin qui, l'habillant, lui donnant chevaux et armures, en fit, tant qu'il le garda, un troubadour brillant. Il l'aima si fort, même, que Peyrols s'étant pris de vive passion pour la baronne de Mercœur, sœur du Dauphin, ce dernier intercêda pour lui auprès d'elle, et obtint qu'elle acceptât sa flamme. Mais pour ménager l'honneur de la baronne il fallut bientôt éloigner Peyrols. Dépouillé alors, ne pouvant plus faire figure, il se fit jongleur, courut les cours, reçut d'autres seigneurs ce

que le Dauphin lui avait ôté, suivit les rois croisés en Palestine, et vint mourir enfin à Montpellier, où il avait pris femme. Il chanta avec beaucoup de charme tant que durèrent ses amours avec la belle de Mercœur. Les vers galants qu'il fit après n'eurent plus les mêmes mérites.

C'est une des anciennes gloires de l'Auvergne d'avoir possédé les deux plus marquantes parmi les femmes qui ont composé en langue romane, bien faite pour les chants d'amour. L'une est DONA CASTELLOSA, « gentille dame moult gaie, e moult enseignada, e moult bela ». Elle fit tous ses vers pour Arnaud de Bréon, aimé par elle d'une tendresse qu'ils dépeignent profonde.

Une sensibilité encore plus vive semble avoir dicté à la belle CLAIRE D'ANDUZE les quelques vers qui nous restent d'elle. « Les médisants, disait-elle, ont éloigné d'elle « son ami, qu'elle aime plus que toute chose au monde « (*qu'ieu am mai que res quel mon sia*) ; elle en meurt de « douleur et de tristesse. C'est en vain qu'on la blâme, « elle ne peut mieux faire ; son plus grand ennemi, s'il lui « en dit du bien, lui devient cher, son ami qui lui en « parle mal ne saurait recevoir ses bonnes grâces. » Elle déplore de ne pouvoir « ôter son corps » pour le donner à l'amant qui a son cœur ! D'après une tradition, ce troubadour dont Millot seul a parlé, aurait passé sa vie en Haute-Auvergne. Elle joignait à une de ces rares facultés d'aimer alimentant toute l'existence, une habileté grande au maniement des armes. Elle chevauchait dans les sentiers des montagnes, portant la lance, poussant sa haque-née dans les ravins. Croyant son amant infidèle, elle le défia au combat, vint sous l'armure et le masque d'un homme, et de sa lance, lui traversa le corps. L'amant l'avait toujours aimée ; d'une bouche expirante, il lui en fit le dernier serment ; dès lors elle ne chanta plus qu'amers

regrets et ne monta plus un palefroi que pour venir pleurer sur le lieu du combat funeste.

GUILLAUME DE SAINT-DIDIER fut un riche seigneur auvergnat qui « aima d'amour » aussi, non par galanterie, la marquise de Polignac, sœur du Dauphin d'Auvergne. Il chantait des vers en l'honneur de cette dame, qui le prit pour chevalier après de longues épreuves. Il faut lire dans les manuscrits provençaux le naïf récit de cet amour et les vicissitudes qu'il subit. Le moine de Montaudon, préférant sans doute qu'on allât plus vite en besogne, en fit un couplet dans un sirvente caustique contre les troubadours.

Enfin AUSTAU D'ORLHAC. Il nous a laissé un chant unique entre ceux de ses confrères, une plainte amère contre la croisade où est mort saint Louis, contre le clergé qui l'a prêchée, contre Dieu même qui a permis que les infidèles fussent vainqueurs, contre l'Église pleine de désordres qui attirent les calamités.

**Documents patois.** — Si aux <sup>xii</sup><sup>e</sup> et <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècles, le roman provençal était la langue littéraire, il ne paraît pas qu'en dehors des personnes instruites et de l'entourage des grands, beaucoup d'autres la connussent ou l'employassent. Dans les vers des troubadours tout à fait auvergnats, la langue romane est mélangée avec la langue de leur pays. Là, celle-ci avait incontestablement le pas, servait aux rapports entre les hommes, se faisait parler même de ceux pour qui la langue romane était nécessaire ou de distinction. Le patois était là la langue politique et administrative. Quelques documents qu'a respectés le temps en font foi. Ils témoignent, par l'orthographe et un certain nombre d'expressions romanes, que ceux qui les dictèrent possédaient un peu cette langue supérieure,

mais que le patois restait l'idiome courant. Les plus anciens de ces documents sont le serment prononcé en 1198 par Robert de la Tour, évêque de Clermont, puis une charte de transaction entre les habitants et lui. Le mélange des deux langages y ressort à chaque ligne. A première vue, on dirait provençaux ces documents ; si on les lit avec la prononciation patoise, on les trouve moins romans qu'auvergnats. On peut y remarquer aussi soit l'emploi des formes de la dernière décadence latine, ainsi l'usage de la préposition *ab* pour indiquer l'ablatif, soit des formes du latin pur, l'omission entre autres de la préposition *de* pour marquer le génitif : *la incarnatio notre senhor*. Cette incertitude de l'orthographe, forcément inhérente au langage plus parlé qu'écrit, l'association de la basse latinité et du roman au patois, s'attestent de même dans deux autres pièces plus développées et de plus grande importance historique, dans la charte communale de la ville de Montferrand, laquelle remonte en 1248, dans celle de Besse, qui date de 1270. Malgré ce mélange, malgré aussi beaucoup de mutilations que paraît avoir subies l'original de la charte de Besse en la copie donnée par Baluze, qui-conque entend le patois les peut comprendre aisément l'une et l'autre.

Comme les vers de nos troubadours, ces actes montrent que si la langue romane était d'usage même chez les demi-lettrés, la diffusion du patois chez tout le reste obligeait, quand on voulait se faire entendre de la masse, d'avoir recours à l'idiome vulgaire. On le pliait alors aux règles, aux habitudes du langage roman. C'est visible jusque dans le xv<sup>e</sup> siècle. Aux archives de la ville de Clermont, nombre de quittances en justifient, données à la fin du xiv<sup>e</sup> pour différents services municipaux. Postérieurement, le patois était encore la langue la plus répandue, servait

aux relations ordinaires, même entre personnes que leur naissance et leur rang sembleraient avoir dû familiariser avec la langue cultivée. Le fait est attesté par le manuscrit fort curieux de l'abbesse des Chases (Haute-Loire) dont Dominique Branche a donné des fragments dans son *Auvergne au moyen âge*. S'expliqueront cela ceux de mes compatriotes qui se rappellent combien était général encore l'usage du patois, dans la bourgeoisie, pendant la première moitié de notre siècle. Ce manuscrit des Chases, livre prébendèrè du couvent, non seulement témoigne des soins apportés à faire bien vivre les « dames » ; il est de plus écrit en *Brivadois*, par un notaire de la fin du xv<sup>e</sup> siècle, en 1462.

Certainement alors, auparavant, après, bien des choses ont été écrites avec nos patois, on peut s'étonner que les restes en soient rares. A ne prendre que ces dames des Chases, il y en avait de haut lignage. Dans leur maison en lieu tranquille autant qu'abrité, passèrent-elles leur existence sans confier au papier des souvenirs, des sentiments, des rêves ? Autre part qu'aux Chases, la vie conventuelle, en Auvergne comme ailleurs, n'a guère eu à la disposition de la plume que le patois. L'Église, dans les pièces d'importance, se servait du latin ; mais dans les rapports avec les fidèles, dans les prêches, les prières, les cantiques répandus parmi le peuple, dans des actes publics même elle employait la langue vulgaire. On peut dire sans doute que les couvents de femmes, entre autres, ne connaissaient point d'autre idiome, le latin demeurant naturellement l'apanage des hommes. Il a dû être composé ou traduit en langue vulgaire tant d'instructions, de catéchismes, de prêches, de légendes. Pourtant, la tradition n'a pas même porté de génération en génération les anciens « Noëls ».

Ceux que nous possédons ne paraissent pas remonter au delà du xvi<sup>e</sup> siècle.

*Les Noël's.* — Ce sont Messieurs de l'*Athènes patoise* qui nous ont conservé les vestiges de la littérature des *Noël's*. Un abbé Tailhandier, l'un des plus lettrés et cultivés, se fit le grammairien de l'idiome *limanien* et le collectionneur critique de ses documents. Son travail est demeuré manuscrit <sup>1</sup>, quoiqu'il eût valu l'impression. Les Noël's qu'il connaissait n'allaient pas au goût de son temps. Il se plaint de ce que les paysans et les bergers auvergnats, y paraissent « vilains » et « maussades », par trop de ressemblance. « Ce ne sont point ici, dit-il, les aimables « pastoureux de Provence ou de Languedoc qui viennent « avec leurs gentils chalumeaux et leurs gayer bergères, « rendre hommage au Sauveur et luy dire mille jolies « choses, et à sa Sainte-Mère. Mais c'est Founiou le mor- « fondu, avec son *argaut* peilleux, Michau ou Jacquet, « avec leurs sabots pleins de paille, qui ne s'entretiennent « que de ce qu'ils ont eu à déjeûner, d'un bon gros jam- « bon, du vin vieux dont ils ont la bouteille dans leur « escarcelle, ou de leurs moutons, de leurs chiens et de « leur ménage. Une autre bande, dans un autre Noël, ne « parle que de tailles, d'impôts, de maltôtiers, de sergents « dont ils demandent d'être délivrés, et rien de plus. « D'autres, du plat-pays, encore plus grossiers, semblent « chanter en l'honneur de Bacchus, dont ils ne font que « changer le nom en celui de *Nadau*, Noël, qu'ils « bénissent de leur avoir donné une année fertile et bien « vinée; et tout de suite ils font une énumération des « plaisirs qu'ils auront, que les jeunes gens en boiront à

1. Bibliothèque de Clermont-Ferrand.

« longs traits, danseront et se divertiront, que les femmes  
« mêmes s'en coëfferont et ne craindront point durant la  
« nuit les piqures des puces, tant ce bon vin les aura bien  
« endormies. Les gens de la montagne en boiront auprès  
« du feu, en faisant rôtir leurs chataignes, et feront un  
« bruit plaisant à l'honneur du Dieu des pots. Les vieil-  
« lards s'en enivreront jusqu'à se laisser répandre dans les  
« boues comme des cochons, et pareilles sottises cham-  
« pêtres que ces poètes plébéiens leur mettent à la  
« bouche. » Notre siècle, qui a été « romantique », a moins  
horreur du laid. Aussi, à l'opposé de l'abbé, j'estime inté-  
ressants ces spécimens de la littérature populaire. L'esprit  
du pays y est empreint, esprit un peu plat et manquant  
d'imagination. On y voit, en outre, le tableau, naïf comme  
un « primif », de la conditon matérielle des anciens habi-  
tants. Pouvaient-ils avoir la douce poésie, ces paysans  
soumis à un climat changeant ou âpre, courbés vers une  
terre pénible, pressurés par le seigneur, par les agents du  
roi, par l'usure? Comment leur imagination aurait-elle été  
gracieuse et vive? A la bonne heure celle qu'échauffe le  
soleil, celle qu'a pénétrée l'air parfumé de la Provence.  
Sur leur sol, où la vie se fait acheter chèrement, de quoi  
leur esprit devait-il être inquiet, sinon d'elle. Quand ils  
chantaient le Sauveur, qu'auraient-ils vu de plus beau, de  
plus divin à célébrer dans sa venue, hormis la délivrance  
des maux pesant sur eux, l'assurance d'amples et de  
bonnes récoltes, d'un vin abondant et généreux qui leur  
donnât les jouissances de la vie telles qu'ils les pouvaient  
comprendre? Tout vulgaires que soient la plupart de ces  
chants rustiques, ils sont l'expression naturelle des senti-  
ments de notre vieux peuple.

Les Noël's de la Basse-Auvergne renchérissent sur la  
légende chrétienne de la naissance de Jésus. Ils font la



sainte famille pauvre, souffrante, mal abritée à l'excès, ils modèlent sur leur condition l'idée de l'infinité où le Sauveur a voulu naître. Les bergers le trouvent dans la crèche d'une étable sans toiture, effondrée (*din la creche d'un eitable deicoubear, tout eyfandra*), Marie et Joseph n'ayant point de linge sec, se chauffant de bois vert, mourant de froid et soufflant dans leurs doigts; Joseph, triste et *marri*, est en souci de ce qu'en sa bourse il n'y a croix ni pile. Faire ressortir et d'autant plus vanter la puissance et l'amour qu'aura le nouveau-né, c'est là tout le but. De l'ange qui vient leur annoncer la bonne nouvelle ils font « un messenger vêtu en gentil berger, fort beau de « corps et de visage; jamais on ne vit un si beau joveun-« venceau. » L'enfant va tenir ses états, ils veulent l'aller voir les premiers, pour être les mieux écoutés. Point de mauvais passage qui les arrête, ni froid ni neige ni ruisseau débordé; ils vont joyeux, guidés par l'étoile claire, les riches ayant leurs plus beaux habits, les moins aisés leur *argo peilleu* (leur manteau peilleux, rapiécé), et tous mangeant, buvant, se livrant à la joie, à la danse, aux gambades que le contentement excite. Ils laissent pour cela leur bétail sans aucune garde.

De bon cœur ils présentent au petit Jésus « honneur et réverence », et aussi à sa mère, car ils ne peuvent apporter d'autres présents. Il y a pourtant des bandes qui offrent des cadeaux, et là, tous, maîtres, serviteurs, veulent donner quelque chose à lui ou à la mère : ceux-ci de gras chevreaux à Marie, à l'enfant de bons raisins confits; Marguerite la bergère donne un poulet, la grand'mère un pigeon qui a encore le poil follet, Peyronnelle un beau chardonneret, et le bouvier du vin de son baril. Et tous implorent pour leurs péchés d'abord, puis pour que la disette ne les fasse plus souffrir, que les intempéries ne

détruisent plus les récoltes, que les usuriers soient pendus ; ils se plaindraient bien de quelques seigneurs du pays, mais parler leur nuirait, ils se confient en Jésus. Ils savent qu'Hérode le cherche pour le tuer ; si nous rencontrons sa troupe, elle sentira ce que pèse leur « bou-lade », ou bien de leur fronde droit à la tempe ils l'éten-dront, et les bergers n'auront plus ni dangers ni guerre <sup>1</sup>.

Rusticité naïve, à défaut de culture des idées et de l'expression. Il faudrait être à même d'indiquer l'époque où ces compositions furent faites. Plus d'une, sans doute, dues à ces auteurs sans nom, trouvères populaires de qui émanent et les chants et la musique du monde rural, la littérature parlée des bourrées, des chansons du labour et de la veillée, que la tradition consacre. Ici, ce sont chants de plaintes sur les maux que souffrait le paysan, et chants d'espérance à la venue du fils de Dieu. Leur date est probablement postérieure à la véritable époque catholique, sinon ils auraient été conçus dans un autre esprit. Ce caractère moins ancien est si réellement le leur, que très postérieurement, en 1665, le chanoine Laborieux, un des précurseurs de « l'Athènes patoise », voulant versifier à propos des « Grands-Jours », ne pensa pouvoir donner une forme préférable à son morceau, et le fit absolument dans le ton et le mouvement de ceux-ci. A ces chants-là, qui furent sans doute fort nombreux pendant le moyen âge, durent s'en ajouter d'autres à l'époque des guerres de religion. Si l'on pouvait réunir toutes les chansons que les gens des campagnes disent encore, on en trouverait peut-être plus d'un. Imberdis, dans ses *Guerres*

1. La *boulade* est le bâton du montagnard, fait d'une branche dont le gros bout est en bas, branche coupée au-dessous d'un nœud qui lui donne le lest et en fait une arme.

*Religieuses*, dit qu'aux environs d'Ambert, où les Huguenots eurent leurs derniers campements, on entend parfois les femmes, catholiques dociles, crédules, endormir leur enfant avec de lentes mélodies dont l'origine protestante ne saurait être contestée. Il en cite un où rien moins que la question de la présence réelle se trouvait traitée <sup>1</sup>. Le protestantisme, dans sa littérature populaire, inaugurerait par là avec assez de bonheur les commencements de la chanson politique, devenue, depuis, un des côtés saillants des lettres françaises.

*Moralités*. — Pour ne pas intervertir les genres, j'ai abandonné l'ordre des dates. Antérieurement aux Noëls qui précèdent, avait été écrite en patois auvergnat une pièce que sa nature isole de toute autre. C'était un *mystère* ou une *moralité* du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle. Dulaure nous en a conservé une scène, dans ses précieux recueils de copies ou d'extraits. Il n'a point donné le titre de cette moralité ni dit où il l'avait prise <sup>2</sup> ; peut-être faut-il penser que dans quelque pièce représentée sur les tréteaux de la Basoche ou des Frères de la Passion, et devant être jouée sur un théâtre auvergnat, cette scène fut ajoutée, assurément l'œuvre d'un esprit habile à la satire. Elle porte la date de 1477. Simon veut avoir Jésus à dîner. Il appelle Malle-gorge et Malbec, ses valets, et les envoie chasser pour « avoir viande necte ». Ceux-ci prennent leurs chiens, vont aux champs, dressent leurs rets. Rien n'y vient. Ils causent, alors : « Les bestes vont à l'offrande en ce pays, « je t'en assure », dit Malbec ; nous avons anticipé l'heure « où elles font leurs logis aux champs, ez bois. Cepen-

1. Traduction : « Dis-moi, grand Nigaud. — serais-tu si foutraud — que d'en venir à croire — que le maître de tout — soit dans un crouton ? — il y aurait de quoi rire ».

2. Manuscrits de la Bibliothèque de Clermont, n° 255.

« dant j'en pris trois d'un coup, autrefois ; il suffit de  
« leur dire deux mots à voix basse : Bertrand betoray ;  
« lors la beste crie aye ! aye ! » En effet, il en avise une.  
L'animal est blotti sous un buisson, et les chiens nosent  
avancer. — « Il ne faut qu'au buisson frapper, dit  
« Malbec ; si c'est une beste d'Auvergne elle foyra, et  
« s'yra mettre dans les las ». — « Dis les deux mots qui  
« les font prendre, reprend Mallegorge. » La bête, qui  
s'appelle Mallegeype, sort alors du buisson fuyant vers  
les lacets, et criant « haye ! haye ! haye ! », et Malbec  
de dire : « Betoray, Girault, Betoray ! » Sur quoi Mal-  
legorge et Malbec trouvent la bête digne d'être des leurs.  
« Tout temps seras notre ami », lui disent-ils, et ils  
l'emmènent avec eux.

A cette satire on a peine à reconnaître l'œuvre d'un  
Auvergnat ordinaire. Par sa date elle appartient aux com-  
mencements des « macorone », littérature populaire des  
temps d'oppression, qui se fait bouffonne pour prendre le  
droit de tout dire, et, sous cette livrée, brave les puissants  
et les maltraite. Se figure-t-on l'effet de pareille scène  
sur un tréteau du xv<sup>e</sup> siècle, devant une assistance pou-  
vant être reconnue sous chaque personnage ? Les tra-  
queurs sont deux valets dont Figaro ne répudierait pas  
l'héritage. Je n'ai pas tout cité, il faut voir comme ils  
arrangent leurs maîtres, les hauts seigneurs de tous les  
pays. Vauriens, ils se moquent d'eux tout en les servant.  
Ils chassent sans remords le gibier humain dont vit la  
seigneurie, ces pauvres bêtes d'hommes qu'elle pressure ;  
et comme elles ne savent pas se défendre, ils rient d'elles  
et semblent les chasser par mépris. La « bête », c'est  
le peuple d'Auvergne. Elle reconnaît bien les traqueurs,  
elle les a vus partout, en tout pays, « en totas citas, viallas  
« réaulmes, per trestout le mounde ». Plus loin, pour avoir

grâce, elle confesse humblement ses maux et sa couardise; voulant se sauver par l'astuce, elle les flatte. Et puis, comme elle sait bien les tromper, donner à chacun ce qui le séduit ! N'est-elle pas digne de devenir valet ?

Le nom de l'auteur de cette pièce devrait avoir place entre Merlin Coccaie (Théophile Folengo) et Rabelais. Pour n'offrir ni l'ampleur ni l'étendue ni la portée de l'*Opus macaronicum* ou du *Pantagruel*, elle en a l'esprit satirique. Elle est d'un siècle en avant sur l'espèce de drame dans lequel, sans doute, elle se trouva enchâssée. 1477 ! C'était le règne de Louis XI ; la noblesse était au ban, le tiers tirait sur elle.

*L'académie patoise.* — C'est tomber de haut, que de descendre de cette satire aux œuvres des quelques hommes qui, au milieu du xvii<sup>e</sup> siècle, cherchèrent des distractions à l'oisiveté de l'état ecclésiastique en faisant des vers patois. Deux d'entre eux surtout, les derniers venus, y mirent une passion véritable. Des qualités imaginaires de cette littérature nouvelle, ils écrivirent tout ce qui aurait pu être dit, en leur temps, des lettres françaises. Ils rêvèrent même le projet d'une académie destinée à « conserver et à polir le langage limanien ». Clermont et Montferrand seraient ainsi devenus une « Athènes nouvelle ». C'est l'abbé Tailhandier qui fit cet innocent rêve. Dans son enthousiasme de créateur, il essaya de donner un corps de littérature à ce langage ; il réunit pour cela, dans un recueil demeuré manuscrit, nombre de pièces, qui étaient alors relativement modernes. A la vérité, son académie ne devait être instituée qu'« aux prochaines « calendes grecques <sup>1</sup> ». Toujours est-il qu'en ce temps-là

1. Ce Mss. a été appelé *Thesaurus linguæ Limanicæ* par son auteur, et *Limanici idiotmatis vindiciæ*, par l'abbé Champflour, pour lequel il en avait fait une copie.

des Auvergnats pensèrent faire œuvre littéraire en se servant du parler *Limanien* pour amuser leur esprit. Ils composaient, se lisaient ou se récitaient des pièces en ce patois sans harmonie, ils s'écrivaient des épîtres versifiées en cette prétendue langue. Ainsi qu'auraient pu faire des académiciens pour tout de bon, ils dissertaient sur ses tours, ses expressions ; le patois fut leur passe-temps. Ils furent, au reste, des traducteurs purs et simples, mettant en patois des idées et des sentiments appartenant à une tout autre classe que celle du peuple. Pastiches, non des productions marquées du prime-saut populaire. Voici les plus saillants d'entre eux. Celui qui célébra leur gloire, qui voulut la consacrer par son recueil, est celui de tous qui a le moins composé ; je ne connais aucun vers de l'abbé Tailhandier.

Le chanoine et vicaire-général LABORIEUX, mort en 1689, et son frère, simple bourgeois de Clermont, ouvrent la pléiade. Il reste d'eux une *Paraphrase des sept psaumes de la Pénitence*, où chaque verset latin se trouve délayé dans une strophe en dix vers de sept à neuf pieds ; en outre, deux petits poèmes sur les *Vendanges* et sur *Le travail des vignes et l'usage du vin*, plus le *Noël des Grands-Jours de 1665*. On attribue d'ailleurs cette œuvre-ci à l'autre Laborieux que le chanoine. L'abbé Tailhandier, admirateur du moment et de son cénacle, trouvait ce *Noël des Grands-Jours* de meilleur goût et de pensée plus délicate que les pièces analogues antérieures <sup>1</sup>. Or, c'est bien celui de tous les *Noëls* que l'on peut le moins louer. Nulle vivacité dans le tour, nul bonheur dans l'idée, point d'originalité dans l'expression.

1. Le *Noël des Grands-Jours* a été imprimé dans un recueil in-12 ; chez Jacquard, à Clermont.

Énumération longue et dénuée d'art de ce qui se passa à l'installation et aux audiences, son seul mérite vient du sujet. A quelques égards c'est un document ; il permet de juger par certains côtés la situation de la classe opprimée, vis-à-vis des classes supérieures. L'abbé Tailhandier estimait trop cette pièce pour consentir à l'appeler du nom de *Noël*, qu'il trouvait avoir été mal porté jusqu'alors ; il dit en vain qu'on lui a donné ce nom parce que les Grands-jours devant s'ouvrir à Noël, elle fut faite pour cette date. Mais c'est un véritable *Noël*. Elle est parfaitement, je le répète, dans le ton et le mouvement du genre.

Joseph et Gabriel PASTOUREL ou PATUREL, Joseph mort en 1676 chantre de l'église de Mont-Ferrand, Gabriel ayant fini dans la charge de gentilhomme ordinaire du duc de Savoie, ont laissé beaucoup de vers patois. Ils sont, paraît-il, les auteurs d'une *Paraphrase*, en ce langage, du *troisième livre de l'Imitation de Jésus-Christ*, (*de interna consolatione*). Le premier sans doute en fut le coupable, le frère n'ayant jamais fait que des vers légers, badins, dans une existence un peu éloignée de la lecture de *l'Imitation*. Cette paraphrase est en strophes de dix vers pour chaque verset. Gabriel a, de plus, travesti en auvergnat les cent quarante premiers vers du quatrième livre de *l'Énéide*, composé un *Noël*, produit diverses petites pièces dont le tour ne manque pas d'une certaine grâce <sup>1</sup>. Joseph, lui, a écrit en patois, *l'Home counten*, imitation de l'homme heureux dépeint par Horace en sa deuxième épode.

Avant eux, François PESANT avait écrit en même idiome

1. Mss. Tailhandier, art. *Pastourel*. — *Poésies auvergnates de M. Joseph Pastourel*, in-12 ; 1733. Riom, chez Thomas.

un grand nombre de *Noëls* et trouvé à cet égard des imitateurs en COSSON, ALACIS, le curé BOURG <sup>1</sup>.

Il existe un poème d'une centaine de vers, dû à PERDRIX, sur *La terrasse de la place Champeix*. Delarbre, dans sa *Notice sur l'Auvergne*, en a reproduit quelques-uns ; le point de vue de la place d'Espagne, très étendu alors, y est décrit avec l'admiration qu'il méritait. Perdrix n'est déjà plus un patoisant. Il a l'idée et l'expression vulgaires, mais il pense en patois. Cela se révèle au tour de la pièce et à la manière de rendre l'idée. C'est plus sensible encore chez Amable FAUCON, qui est presque de notre siècle. Faucon a publié la *Henriade de Voltaire, mise en vers burlesque auvergnats, imités de ceux de la Henriade travestie de Marivaux*, après quoi un conte, en patois aussi, emprunté à Grécourt sous le titre *Les Perdrix*. A Riom, d'où il était, Faucon exerçait la profession de chapelier. Depuis longtemps la poésie nourrit maigrement ceux qu'elle suscite ; la boutique du rimeur étant restée sans chalands, il fut contraint de se faire cantonnier pour vivre. Il mourut, en 1808, comme un ouvrier pauvre.

A parler d'une manière générale, ces versifiants patois n'ont ni les idées ni le tour d'esprit du peuple dont ils prennent le langage. Du moins ne les ont-ils qu'à un degré insuffisant pour donner tout à fait à leurs œuvres le cachet rustique. Défaut d'originalité ; elles en portent en elles-mêmes la preuve. Pour la plupart ce ne sont qu'imitation ou traduction. Et puis, platitude, idées communes, grossières même, à peine du trait ou du relief. L'abbé Tailhandier a raison de le dire : à force de chercher à reproduire fidèlement l'esprit du peuple de campagne, ils le font trivial, laid, maussade, bien peu souvent original.

1. Voir le recueil in-12 ci-dessus indiqué.

DOIOL. — *La Basse-Auvergne*.



Les deux morceaux sérieux de cette façon de poésie sont les paraphrases des *Psaumes* et de l'*Imitation*. D'un côté il n'y a rien d'opposé aux allures populaires comme la paraphrase, en dix vers, de versets d'une ou deux lignes? La tendance du peuple est d'abrèger; une vraie traduction patoise eût été brève, plus concise peut-être que le texte latin. D'ailleurs, combien peu d'élévation, la plupart du temps, et quelle absence de délicatesse! Les moins critiquables des strophes ont le défaut, en délayant un texte qu'on admire justement pour sa simplicité, de faire entièrement disparaître la poésie biblique d'où il tire sa beauté. Je ne saurais accepter ces paraphrases pour de vraie littérature populaire. Il y a loin d'elles à ces traductions en langage gallique ou en langue vulgaire que, dès les premiers siècles du christianisme jusqu'aux <sup>xviii</sup><sup>e</sup> et <sup>xiv</sup><sup>e</sup>, les plus humbles moines, le pasteur le moins éclairé, faisaient sans doute des livres saints. Cent fois préférables les instructions patoises que prononcent encore, dans les chaires des montagnes, quelques vieux curés sans instruction, mais qui ont conservé, sous leur habit de prêtre, l'ingénuité de conception du paysan.

Dans l'*Home counten*, de Pasturel, et dans son *Énéide travestie*, on ne trouve guère plus à louer. Ces poésies trop vantées ont le grand défaut, d'abord, d'être écrites dans le *Limanien* de Clermont ou de Montferrand, le plus laid des parlers auvergnats. De là quelque chose de gauche, exclusif de la délicatesse poétique; cela jure parfois avec un tour, un rythme assez heureux. L'*Home Counten* est un éloge, matérialiste avec vulgarité, de la vie de campagne. L'auteur fait grand cas du sans-souci qu'étale le bourgeois, pensant beaucoup à lui, ne voyant que sa maison, ses champs, ses bœufs et mettant le bonheur à *teny la quoua de sa padella* (à tenir la queue

de sa poêle). Toutefois, quelques vers dénotent une certaine grâce, un peu de poésie des champs, et font voir que même l'idiome auvergnat, le moins flatteur pour l'oreille, se serait plié, chez un esprit alerte, aux finesses de la poésie légère. *L'Home counten* eut en tout cas de l'à-propos, pour le temps où il fut écrit, en chantant le bonheur du propriétaire campagnard. Ce sentiment était profond alors. Ne devenait pas propriétaire qui voulait. Cet état, qu'une seule classe avait eu si longtemps comme un monopole, qu'elle disputait opiniâtrément aux autres classes, commençait à se répandre dans la bourgeoisie et constituait son idéal et son ambition. Les vers de Pasturel ont dû sans doute à cela du succès ; mais je me refuse à montrer de l'indulgence pour l'*Énéide travestie*, recueil d'idées les moins délicates, des comparaisons les plus triviales. Didon est *pleine d'amour jusqu'au bondon* ; son cœur s'écoule de ses yeux *comme de dessous un pressoir* ; Enée a le visage *lisse comme un chausse-pied*. Les vers coulent assez bien ; mais, à part quelques traits, les pensées les moins relevées composent le fond, et en se donnant beaucoup de peine pour chercher l'esprit du peuple, l'auteur n'est arrivé le plus souvent qu'à un burlesque laid et outré.

Je préfère de beaucoup la *Henriade travestie* de Faucon. Si, pas plus que l'*Énéide*, elle n'est de la poésie née patoise, au moins montre-t-elle un tour plus vif, une allure plus populaire, un esprit paysan plus naturel et plus vrai, quoique prétentieux et quelquefois grossier. Et puis, c'est un poème complet, en dix chants, offrant un considérable effort d'imagination et de verve. Du mauvais goût, mais souvent l'auteur a été heureux, a bien placé les grosses facéties patoises. Ses vers, qui sont de neuf pieds, ont une coupe facile, le mouvement en est rapide, égal.

Le conte des *Perdrix* l'emporte aussi sur l'*Home counten* de Pasturel. Faucon s'est réellement fait ici paysan du « Marais » de Riom. Idées, mots, action, sentiments, presque tout est vraiment rustique. Je proclame ce conte la plus originale des pièces de notre « Académie patoise ». La morale du conte, c'est qu'il faut toujours paralyser la première colère. Combaud apporte à sa femme deux perdrix qu'il vient de tuer, et il va à Malintrat inviter le curé. La femme met la broche ; le gibier goûtait, elle y tâtait souvent, peu à peu tout le fricot disparaît. Comment faire quand revient Combaud. « J'apprêterai la table, vas éguiser le couteau ». Au curé qui arrive, elle s'empresse de faire peur : « Mon mari est de vous jaloux, fuyez vite, voyez-le qui apprête son couteau. » Et le curé de s'en aller promptement. Alors Combaud rentrant : « Vois le curé qui court emportant nos perdrix ; c'est régal trop précieux pour palais paysans. » Plus que tous les autres versificateurs patois, Faucon a rencontré en ce conte le naturel et l'esprit populaires. On dirait l'œuvre d'un paysan véritable, imaginant dans la naïveté de sa condition. Les vers des autres rimeurs, au contraire, sont visiblement d'amateurs traduisant en patois des idées et des formes françaises. Dans son conte des *Perdrix*, Faucon n'a emprunté que le moule à la littérature cultivée. En ses mains ce moule a merveilleusement convenu au génie rustique, par-dessus tout narrateur ; l'imitation a disparu, les détails sont empreints d'originalité réelle.

*Versificateurs patois vivants.* — Ce mérite de vérité a été récemment atteint par deux auteurs dont l'un a écrit suivant le parler des montagnes de l'Ouest, l'autre suivant le parler proprement *Limanien*. Le premier, M. Roy,

qui fut juge de paix de Gelles ; le second, M. Ravel, un habitant de Clermont. Avoir composé quelque chose tout à fait dans le sentiment et l'allure rustique revient incontestablement au premier <sup>1</sup>. Dans un opuscule en prose, le *Cadastre*, et dans une pièce versifiée sur le *Tirage au sort*, le paysan apparaît sous une pureté de traits et une vérité d'expression qu'aucun des écrivains patois n'avait autant atteint encore. L'auteur n'a pris nulle part l'idée de ses compositions, sinon dans la vie habituelle. Simple dialogue entre le maire et le premier venu, à propos des géomètres du cadastre, ou conversation entre des jeunes gens de village sur les moyens de s'assurer le sort au tirage du recrutement. Aucune situation, partant aucune idée qui n'appartienne essentiellement à nos campagnes. On sent qu'une longue pratique de leur vie a enseigné leurs pensées à l'auteur. La plupart des autres écrivains patois courent après les termes et les tours originaux, tandis qu'à M. Roy ils viennent de source. Le même éloge appartiendrait à M. RAVEL, s'il n'avait pas emprunté la forme de son poème principal, la *Paysade* <sup>2</sup> aux littératures cultivées, et, comme nos « académiciens » du xvii<sup>e</sup> siècle, imité ou travesti des pièces françaises. Sauf cela, la pensée et l'expression sont chez lui bien patoises. En 1814, lors du passage de la duchesse d'Angoulême en Auvergne, des paysans de Montferrand détêlèrent les chevaux de sa voiture et la conduisirent à bras jusqu'au milieu de Clermont. Sur ce fond, M. Ravel a fait quatre chants épiques, en vers alexandrins. Il y montre la parfaite connaissance du paysan de la plaine et un esprit primesautier bien à lui,

1. *Recueil de petits opuscules en patois auvergnat* : in-8°. 1841, chez Veyssset, à Clermont-Ferrand.

2. *La Paysade ou les mulets blancs, épopée tirée d'une histoire auvergnate* ; in-8, 1838, Clermont-Ferrand, chez l'auteur.

très gai, satirique non sans finesse. Le récit est animé par le trait, par la variété de la forme, par le pittoresque de l'expression.

**Littérature parlée, chant, chansons, etc.** — Notre idiome auvergnat se plie donc aisément à la poésie. Il y a identité dans le sentiment harmonique du langage, entre le français et nos patois. La prosodie française donnant toutes ses règles à la poésie patoise, les différents rythmes admis par le génie de la langue cultivée convenaient à notre langue vulgaire; on peut d'autant plus regretter que la littérature lui fasse défaut. La littérature proprement dite, c'est-à-dire l'expression des façons d'être, de penser et de dire de nos populations. A la vérité, est-ce une chose nécessaire que des populations soumises à un travail matériel sans relâche, aient une littérature écrite? Eu égard à leur condition matérielle, les nôtres ont-elles pu avoir d'autres poètes que des chanteurs, d'autres manifestations de leurs fantaisies d'imagination hormis celles qui s'écrivent dans la seule mémoire et se conservent de tradition? Aussi, la vraie littérature auvergnate est-elle seulement parlée.

Qui n'a entendu nos laboureurs dans les premières heures du jour, quand la nature s'éveille, les bergers à la tombée du soir, lorsque entrant dans le repos son calme transmet les moindres bruits en notes limpides; qui n'a pas écouté ces chants à pleine voix, dont la phrase grave, lente, monte doucement dans l'air? Qui a traversé nos plaines au temps de moisson ou de vendanges, sans se plaire aux joyeuses troupes de femmes qui, une fois le soleil descendu au couchant et ses rayons éteints, entonnent dans les plus hauts registres, à l'unisson ou en parties, une longue chanson à refrain, sorte de ballade à

personnages qui se répondent, ou bien récit interminable d'aventures imaginaires ? La chanson, voilà notre véritable littérature populaire. Elle n'emprunte à la littérature cultivée ni ses formes, ni ses mots, ni ses pensées ; mais tous les objets de la vie, sensations, idées, désirs y sont compris, rendus, retracés ainsi que s'y intéresse ou les éprouve le peuple des champs. Malheureusement, il n'y a pas de documents qui aient été aussi peu recueillis. On a appris ces chansons au jeune âge, en vivant dans leur milieu ; plus tard, on trouve malaisément à se les faire redire. Jointes à des sortes de charades, d'énigmes versifiées qui, dans les veillées, se composent pour être devinées ; jointes aux paroles qui se mettent sous les airs de danse, elles constituent la réelle littérature vulgaire, celle dont il faudrait faire collection comme expression du sens populaire. Encore serait-il nécessaire de trier avec soin ce qui a l'originalité, ce qui est traditionnel, de ce qui date d'hier ou se fait chaque jour. Le peuple rural, le peuple ouvrier de même, a en permanence ses poètes, compositeurs ignorés, ignorants au reste des droits d'auteur ; leurs œuvres, confiées aux oreilles un soir de veillée ou dans une fête, vont se répandant et s'établissant dans le souvenir des jeunes qui les écoutent. Leur expression était autrefois sans mélange. Le paysan, plus isolé qu'aujourd'hui dans la vie des champs, empruntait moins les allures de la ville. A présent se trouvent maintes pièces bâtardes, dans cette littérature qui se chante, et qui se chante à tout instant.

Tous les genres de l'ancienne poésie méridionale n'ont point persisté dans celle de nos patois. Ils s'y sont fondus en trois formes qui, sous le nom de *chanson*, de *montagnardes* et de *bourrées* lui suffisent, maintenant, pour exprimer tous les sentiments. Le seul genre qui,

dans la « chanson », se soit conservé pur est la *Pastourelle* ou *Vachère*, long dialogue entre une bergère et un berger ou un chevalier. Il n'y a point de localité qui n'en ait au moins une. Elles roulent cependant toutes sur le même fond, elles ne varient guère que dans des détails en rapport avec le caractère particulier du lieu. Ordinairement, elles retracent l'amour d'un chevalier pour une bergère, et le refus de la paysanne aux feux du chevalier. Elles sont quelquefois dialoguées en français et en patois. Je me souviens d'une où ne manquait ni finesse ni grâce ; elle amusa mon enfance ; le chevalier, le *Monsieur* pour mieux dire, se servait de la langue des *Messieurs* et la bergère du patois.

La « chanson » a absorbé en elle le poème, le roman, le vers, la complainte, la tenson, le sirvente, l'épître des troubadours. Elle reproduit des fragments de tous ces genres ; seule peut-être, la *ballade* en est encore distincte. Celle-ci se reconnaît à un chant interminable, composé de couplets sans nombre, chacun habituellement formé de deux vers et d'un refrain, le dernier vers de chaque couplet servant parfois de commencement au couplet qui suit. La chanson, en effet, est tantôt un éloge, tantôt une narration, tantôt une prière, un dialogue, une satire, ou bien soit la complainte soit le roman, sous forme de récit de quelque aventure. Aventure le plus souvent chimérique, et d'un chimérique assez primitif. La longue histoire dialoguée ou récitée de l'amour, des rigueurs, des tromperies d'une bergère, y domine presque exclusivement. Parfois un vrai *planh* provençal, triste, lamentable comme ceux des troubadours, le chant des environs de Thiers, par exemple, où, dans une mélodie large, languissante d'une harmonie singulière, le poète prend presque le ton épique et convie la nature à entendre ses accents.

Ces chansons récitatives, nombreuses en chaque localité, sont particulièrement les chants du travail. Vous les entendez monter des plaines, apportées par le vent du matin sans que la brise en dérobe une seule note. Il en est de certaines, au sens du laboureur, qui possèdent la vertu d'encourager l'attelage. Aussi, tous indistinctement ne chantent pas celles-là ; elles s'appellent *la chanson du bouvier*, et c'est lui qui les dit parce que sa voix est connue de toute l'étable, tandis que près de lui le maître laboureur silencieux et que les autres valets chantent, sans souci de l'accord, quelque complainte ou quelque autre pièce de caractère différent. La chanson du bouvier se compose habituellement d'une première idée rendue en un ou deux vers qui se répètent, puis d'une seconde, conséquence ou suite de la première et exprimée par un ou quatre vers, enfin d'un refrain sans paroles, toujours long et à reprises. Trente, quarante couplets se succèdent ainsi, et quelquefois le chanteur, lancé, en ajoute qui, bientôt répandus, prennent rang sans conteste.

Hormis les moments où l'éclat du soleil accable la nature, il n'y a guère d'heures, dans le courant du jour, où la chanson rustique ne frappe nos échos. Pendant le travail, bêtes et hommes sont animés par elle, soutenus par sa cadence lente comme le pas des bœufs. Dans son stationnement obligé au milieu des champs, le berger la dit à pleine poitrine, pensant de sa voix peupler sa solitude. Elle s'entend surtout lors des récoltes, aux fenaisons, à moissons, à vendanges. Ce sont alors les femmes qui la chantent ; rarement les hommes se mêlent à elles, si ce n'est dans les refrains ; leur tour vient plus tard, quand, la journée finie, ils regagnent le gîte. Ou bien c'est dans les soirées de l'automne, après le souper ; la lune répandant ses rayons sur la campagne au



repos, les hommes suivent par bandes les rues du village en jetant à la sonorité de la nuit, de toute la puissance de leurs voix unies dans le même son, les files infinies de la chanson en vogue ; car chaque année a ses chants de préférence. Que de fois, dans les soirées calmes de l'arrière-saison, je me suis plu à écouter ces voix vibrantes passant près de moi, ou qui, de tous les points de la plaine, m'envoyaient leur large harmonie sur les ailes tranquilles de l'air, voilée par la distance ; elles semblaient celles de chœurs fantastiques dans un rêve. Gais chanteurs du soir après la journée finie, ils seraient encore les travailleurs vaillants du lendemain, pouvant ainsi chanter après et devant toutes les sueurs de leur corps ! Peu à peu, les chants étaient affaiblis, s'éteignaient ; on n'entendait plus que le pas de quelque cavalier sur la route, accompagné dans sa marche par le jappement des chiens de parc. Eux aussi se taisaient, et l'astre des nuits régnait seul sur la nature endormie, grandissant les objets sous sa vague clarté dans un silence imposant.

Une chose frappe dans nos chansons patoises, c'est de n'y point trouver la trace que les beautés de la nature soient senties par le peuple des champs. « Ils vivent au milieu du beau, a dit l'auteur d'*Indiana*, ils le contemplent, car ils sont beaux eux-mêmes, et ils ne savent ce que c'est ! La poésie émane d'eux, elle est dans leur œuvre, dans leurs moindres attitudes, dans l'air qu'ils respirent, elle est dans tout leur être, excepté dans leur intelligence ! » Faut-il voir là un défaut du sens poétique ? Le paysan devrait-il chanter la nature avec vérité ou enthousiasme, comme les poètes, parce qu'il vit au milieu d'elle ? Mais justement parce que toute sa vie s'y passe il ne l'apprécie pas. Il l'aime pourtant au point de mourir parfois de nostalgie si on l'en sépare, mais l'habi-

tude en efface les charmes. D'ailleurs cette nature, si souriante pour nous qui plus qu'eux sommes loin d'elle, est le témoin et la cause de ses labeurs : comment deviendrait-elle son idéal ? Il préfère chercher le sien dans la vie qu'il n'a pas, dans l'existence des riches, tout au moins dans les sentiments qui sont donnés à tous, l'amour, ses joies, ses déboires. C'est pourquoi ses chants n'ont guère d'autre fond. Dans quelques localités, cependant, où règne une tradition d'inimitié et de bataille avec des villages rivaux, ou bien dans les chants, plus modernes, inspirés par le souvenir de la vie militaire du commencement de notre siècle, la « chanson » prend un retentissement belliqueux. La montagne des environs de Thiers avait jadis des habitants redoutés, venant assaillir les autres ; paroles et air y revêtent une énergie particulière. Autrement, le canevas est presque partout un long récit d'où l'amour est rarement absent, et où, çà et là, se joignent la satire et le grivois. Le grivois, du reste, est aussi cultivé pour lui seul. Il y a peu de localités ne possédant pas un certain nombre de chansons de ce genre.

**La danse et ses airs.** — Les *rondes*, les *danses* d'autrefois se sont peut-être conservées sans altération en Auvergne. Les *montagnardes* et les *bourrées* qui s'y composent, s'y disent et s'y pratiquent aujourd'hui ont-elles une forme différente de celles il y a trois ou quatre siècles ? Elles étaient probablement alors les « rondes » et « danses » vulgaires, à côté de celles du monde cultivé. Je dis une forme, car le fond, les paroles étaient, comme encore, continuellement renouvelés ; en cela l'inspiration a été et est toujours jeune. Aujourd'hui, chaque saison de veillées produit de nouvelles pièces, et le temps qu'elles se communiquent de ceux qui les font à toute la jeunesse voi-

sine suffit à leur existence. Seulement, si les paroles et l'air sont changés, la figure et le mouvement restent invariables ; le moule ne s'étend ni ne se resserre, les détails seuls sont modifiés. Les « rondes » et « danses » des jongleurs et des troubadours étaient probablement ce que sont encore les nôtres, des pièces de peu de longueur, le plus souvent improvisées, dites dans les « assemblées » pour accompagner la danse, un quatrain, un sixain ou un huitain chanté avec une mesure et un rythme toujours uniforme.

Chaque bourrée ou montagnarde n'a habituellement qu'un seul couplet ; quand elles en ont plusieurs, chacun exprime une idée complète, finie, autre que celle du couplet qui le précède ou qui le suit ; si la même idée se trouvait développée dans une suite de couplets, la montagnarde ou bourrée deviendrait une chanson sur un air de danse. Le plus connu des airs de danse auvergnats et l'un des plus jolis par la naïveté de l'idée comme par l'expression simple du chant, est le huitain « je n'ai que cinq sous, etc. » ; mais le chant le réduit au même rythme que ceux à quatre vers, en disant sur la même phrase musicale les quatre premiers, puis, sur une autre phrase, les quatre restants. Les « quatrains » eux, sont formés le plus souvent par une idée très simple, exprimée en quatre vers, que l'on répète deux fois deux par deux. Les bourrées se passent de paroles plus que les montagnardes. Alors elles consistent dans des airs de danse dont chacun sait le rythme, le mouvement, et dont il improvise l'air au besoin. Toutes peuvent néanmoins s'adapter à des paroles, et il existe bon nombre de ces paroles dans la mémoire de tout villageois ; on les chante chaque fois qu'il y a danse, aux fêtes de village, aux veillées d'hiver, ou bien, comme de simples chansons, partout ailleurs et

à tout instant. D'où viennent-elles ? parfois de plus d'une source. Ici les ménétriers trouvent l'air sur leur cornemuse, puis, à cet air, retenu par toute l'assemblée, quelque poète populaire adapte des vers. Ailleurs, où l'on danse à la voix, chaque jour de fête en voit éclore bon nombre ; tout jeune homme qui a chanté quelque temps les airs connus doit terminer en improvisant un couplet, et ce couplet, redit un certain nombre de fois, passe dans le répertoire musical. George Sand raconte quelque part qu'ayant cherché à connaître l'étymologie de ce mot, *bourrée*, elle l'avait découverte en questionnant un ménétrier. Ce Musard vulgaire lui disant qu'il allait tous les ans faire provision de thèmes de danse dans les bois du Bourbonnais, où les bûcherons étaient les plus grands compositeurs du monde, elle crut que comme maître Adam donna le nom de *chevilles* à ses poésies, ces bûcherons avaient appelé les leurs *bourrées* (fagots), du nom de leur ouvrage.

La bourrée, au reste, paraît moins d'origine auvergnate que de naissance bourbonnaise. Son tour vif et gai contraste avec l'allure lente et un peu matérielle de nos paysans. En tout cas elle se trouve, à cette heure, bien acclimatée chez eux, au moins chez ceux de la plaine ; ils la dansent presque de préférence aux montagnardes. Ceux de la montagne n'ont pu, en général, y plier leur raideur. Elle existe bien chez eux, mais sous une sorte de modification apportée à la montagnarde primitive ; et cette montagnarde améliorée unit souvent de la grâce dans le pas à la simplicité de la figure. Dans les veillées d'hiver, qui sont à la fois des assemblées de plaisir et comme des académies où la littérature populaire se crée, il y a aussi des jeux en rapport avec le goût du milieu, des charades de mots ou des devinettes comme dans les petits jeux de la société policée.

**3. Arts plastiques.** — Les arts vulgaires, en Basse-Auvergne, ne consistent guère que dans la musique et la danse. Les arts du dessin sont presque inconnus. Plus appliqué qu'inventif, notre peuple se sert, pour ses habitations, d'un type très grossier, peu en harmonie même avec les exigences de ses besoins et du climat. S'il a vu naître des troubadours appréciés en leur temps, puis des penseurs, des politiques célèbres, il n'a donné le jour à aucun artiste de quelque renom. Je l'ai déjà dit, la langue patoise ne possède pas un mot qui exprime ou qui éveille l'idée d'Art. Les seules traces d'art auvergnat se trouvent dans quelques sculptures, sur pierre et sur bois, qui décorent diverses églises. Plusieurs ouvriers, toutefois, assez habiles en ce dernier genre ; ouvriers, car tout porte à croire qu'ils ont exécuté d'après des modèles, et non inventé les boiseries qu'on leur attribue. La tradition a cependant conservé à l'un d'eux la célébrité d'un artiste véritable. Un certain SUREAU, sans être jamais sorti de sa province, ni avoir reçu d'autre instruction que celle de la nature, aurait composé et exécuté les belles boiseries des églises Sainte-Croix à Champeix, Notre-Dame-du-Port à Clermont, de la chapelle de l'ancien château ainsi que de l'église paroissiale de Beauregard. Parmi ces sculptures, ces dernières ont un mérite de simplicité que l'on voudrait voir aux autres. Celles de Champeix, en effet, sont un peu maniérées. Mais dans toutes, on remarque de la délicatesse, de la grâce, des contours élégants. Sureau travaillait au commencement du *xviii<sup>e</sup>* siècle : cela explique son style. Du reste cet artiste, que l'on croit avoir eu pour berceau les environs de Champeix, est peut-être l'auteur des nombreuses et méritantes boiseries qui abondent dans les églises de cette région, à Issoire, à Solignat, à Besse ; peut-être forma-t-il des élèves aux-

quels on doit la plupart des très bonnes sculptures sur bois que le touriste peut encore admirer dans beaucoup de lieux de la Basse-Auvergne.

*Musique.* — Étant donné le peu de dispositions au sentiment artistique et à la fibre poétique chez nos populations, voire pour tout ce qui est œuvre d'imagination, comment expliquer que la musique, l'art par excellence soit par elle comprise et cultivée, goûtée au degré que l'on voit? Le paysan auvergnat chante à toute heure et partout, au travail, aux veillées, aux danses, et c'est merveille de voir comme il est friand de musique, combien l'animent, le transportent les sons aigres et discordants de la *chèvre*, quel empire a sur son être la moindre note d'un de nos instruments à symphonie. Il est, en cela, le paysan de tous les pays. Où la musique, du moins le sentiment de la mélodie n'ont-ils pas été trouvés? Ils semblent un attribut nécessaire de la vie. Quand tous les autres arts manquent, celui-là ne fait point défaut. La musique, a-t-on dit, « a sa racine dans la nature de l'homme ». Nulle part ne se révèle mieux que dans cette « langue sans consonnes », comme l'a appelée Lamennais, le caractère des populations; car le son est, avec le mouvement, la plus complète manifestation de l'intimité de l'être<sup>1</sup>. En Auvergne, même dans les régions basses, dont les habitants paraissent avoir en partie perdu la pureté de leur type, la musique des chants rustiques, musique naturelle, sans convention ni règles ni science, possède, dans les chansons en général, une harmonie singulièrement puissante, et dans les airs de danse un rythme dont le sentiment est toujours très marqué, souvent d'une originalité

1. *Esquisse d'une philosophie*, t. III, p. 297.

saisissante. Tout à l'heure je parlais du chant du laboureur, chant doux, large, dont la cadence suit le pas des bœufs, et que la brise emporte au loin accordé au calme de la nature. J'ai rappelé ces naïves mélodies narratives, que disent les gardeurs de troupeaux sur les collines ou dans les plaines, et que les jeunes travailleurs, comme pour bercer leur fatigue, répètent le soir en tenant longtemps les points d'orgue qui coupent ou qui terminent les couplets. L'air des « pastourelles », en général gracieux, est dialogué avec une entente frappante de l'expression musicale. L'expression fait, du reste, le grand mérite de toutes ces mélodies. Il n'en est aucune dans laquelle elle ne réponde à l'idée et au sens des vers. A part les mélodies qui s'appliquent à des paroles satiriques ou plaisantes, et qui alors sont brèves, vives, rapides, leur caractère général est l'ampleur des sons, la lenteur du mouvement, une construction directe avec une certaine monotonie des notes, le fréquent retour des suspensions et ses points d'orgue. Aussi n'ont-elles d'autre instrument d'exécution que la voix, le plus large, le plus vibrant de tous; l'aigre et criarde chèvre ou musette est dispensée d'en altérer l'harmonie.

La musique dansée, elle, ne varie jamais dans sa mesure. Mesure à deux temps pour les montagnardes essentiellement, à trois aux bourrées. La montagnarde a donc un rythme moins vif que celui de la bourrée; de plus, elle porte ce cachet très singulier d'être écrite, sauf un petit nombre d'exceptions, dans les tons mineurs, ce qui lui donne une empreinte de mélancolie sensible dès que l'on ralentit le mouvement. Malgré cela, elle offre souvent des rythmes d'une grande originalité, puisée dans la multiplication des syncopes et le placement bizarre des suspensions. A l'opposé, la bourrée affecte l'allure gaie,

légère, remplie d'entrain, d'animation. Comme par crainte de la tristesse, elle recherche de préférence les tons majeurs. Elle est parfois très gracieuse dans sa mélodie, parfois aussi d'une facture bizarre. Quelque variété qu'apportent dans la musique populaire les artistes qui la composent, ils n'en mettent point assez, cependant, pour que la dominance d'un même thème ne s'y fasse sentir, et que les plus originales comme les autres ne semblent pas être des variations, des broderies d'un canevas musical invariable.

Airs de chant ou airs de danse présentent ce même caractère ; il dérive probablement de leur mode de composition. Œuvres improvisées, en effet, répandues et conservées par la mémoire seule, elles subissent le sort de tout ce qui est soumis à l'unique tradition orale. Il y a un fond général, maintenu dans tous les souvenirs par la mesure et le rythme, lesquels ne s'oublient jamais parce qu'ils sont comme le résultat nécessaire du sentiment local ; sur ce fond chacun, l'auteur lui-même, brode, ajoute, retranche, croyant exactement reproduire, tandis qu'il crée en se trompant ; et il crée sans cesse comme la nature qui l'inspire, comme le rossignol, dont les chants variés à l'infini ont toujours les mêmes éléments. G. Sand a dit dans le plus fantastique et non le moins admirable de ses contes <sup>1</sup>. « L'artiste inconnu, qui improvise sa rustique  
« ballade en gardant ses troupeaux ou en poussant le  
« soc de sa charrue, s'astreindra difficilement à retenir  
« et à fixer ses rustiques idées. Il communique cette bal-  
« lade aux autres musiciens, enfants comme lui de la  
« nature, et ceux-ci la colportent de hameau en hameau,  
« de chaumière en chaumière, chacun la modifiant au gré

1. *Consuelo*, § LVI.

DONIOL. — *La Basse-Auvergne*.



« de son génie individuel... Les uns l'ont altérée par ignorance; les autres l'ont développée, ornée ou embellie. Ils ne savent point eux-mêmes qu'ils ont transformé l'œuvre primitive, et leurs naïfs auditeurs ne s'en aperçoivent pas davantage... »

*Danse.* — Si d'après les danses on voulait se faire une idée du moral de l'Auvergnat, il faudrait la prendre sur leur musique. Les danses ne sont cependant pas dénuées de caractère, malgré le peu de grâce qui y est apporté. De même que dans les chants, une grande simplicité règne dans la montagnarde et dans la bourrée. Cette simplicité distingue le pas de la première, elle se complique un peu dans celui de la seconde. Dans l'une et l'autre, les danseurs vont d'abord en avant et en arrière plusieurs fois : puis ils changent de côté, et recommencent de même tant que le chanteur peut tenir ou que le ménétrier veut donner du son. Seulement, à la montagnarde proprement dite le pas est lourd, la mesure marquée fortement par les pieds, tandis qu'à la bourrée il est plus rapide, plus dégagé, exige plus de souplesse, veut être accompagné par un mouvement du corps dont les habiles seuls ou les bien faits savent user. Dans l'une et dans l'autre, le cavalier fait souvent entendre des cris de joie, bat des mains, surtout quand il traverse pour changer de côté avec sa danseuse. A lui seul il est permis d'animer la danse, la danseuse doit s'y tenir réservée, souffrir sans en paraître touchée les agaceries du danseur et soigneusement éviter de le rencontrer : l'apparence d'une poursuite mêlée de beaucoup de frais de la part de l'homme, et d'une fuite continue de la danseuse; à la fin, cependant, celle-ci laisse prendre sans grande résistance une embrassade.

Dans la montagne, la bourrée se danse ordinaire-

ment sur deux files où le nombre des danseurs n'est limité que par l'étendue du terrain, les danseuses sur l'une de ces files, les cavaliers sur l'autre. Ils vont ensemble un certain nombre de fois en avant, en arrière; ensuite le premier cavalier à droite passe sur le rang des danseuses, en même temps que la danseuse de l'extrémité opposée passe du côté des danseurs; on va de nouveau en avant et en arrière, après quoi le premier danseur de droite et la dernière danseuse de gauche font la même évolution que les précédents. Ainsi de suite, jusqu'à ce que tous les danseurs aient eu leur tour; alors la danse est finie et l'on s'embrasse. En des localités de choix, cette bourrée est dansée avec beaucoup de grâce, la mesure sévèrement observée, tous les mouvements contenus, aisés, décents, et c'est un mérite fort envié des jeunes garçons comme des jeunes filles que d'y réussir.

Il en va d'ailleurs de nos campagnes comme de la société des villes : la grâce appartient aux uns, la gaucherie à d'autres; mais chez l'Auvergnat, certains offrent dans les deux extrêmes des types parfaits. A généralement parler, néanmoins, on ne saurait dire que notre population soit gracieuse en dansant, les hommes surtout. C'est un assez curieux spectacle de voir nos paysans aux fêtes des villages. Divisés par cercles, ils dansent au son de la voix ou aux aigres accords d'une *chèvre*, dans une nuée de poussière, avec une sorte d'ivresse taciturne qui se déclare et qui cesse instantanément, dès que l'air se fait entendre ou s'arrête. Il y a tel bouvier trapu et lourd que vous croiriez hors d'état d'exécuter un pas; vous l'apercevez qui se lance, et qui, baissant la tête, la figure bourruée, danse tant que va la musique, avec l'entrain de jambes d'un homme qui n'aurait plus conscience de ce qu'il fait; il embrasse machinalement sa danseuse, donne son sou,

puis s'en va, dans un autre cercle où la danse dure encore, recommencer avec la première danseuse sans cavalier qu'il aperçoit. Et tout le monde partage cette fascination du rythme, le ménétrier comme les danseurs. Il est divertissant d'observer le chanteur ou le joueur de danses. Il danse lui-même, des pieds, de la tête, de l'esprit; sa figure prend une expression de ravissement, et c'est alors que son imagination musicale se montant, il ajoute aux paroles anciennes des variantes, ou bien il crée des thèmes nouveaux que l'assemblée retient et redit tout le soir en regagnant le village. On voit de ces ménétriers-chanteurs, dans les cercles trop pauvres pour payer une « chèvre », qui se donnent une peine inimaginable pour animer leur chant par leurs gestes, le rapprocher des sons de l'instrument, ceux-ci frappant de la main sur leurs joues, sur leurs lèvres, ceux-là se remuant le menton pour cadencer ou triller les airs, ce en quoi réside une des recherches de la mode paysanne.

C'est une des plus vives passions de nos travailleurs des champs que de danser; après les plus rudes travaux comme aux jours d'oisiveté ils y sont toujours prêts. Aux repas, en plein soleil, au milieu même du travail, les filles commencent une bourrée; le soir, avant le sommeil, jeunes filles et jeunes garçons ne se trouvent jamais ensemble sans se livrer à ce plaisir; il semble pour eux un repos autant qu'une distraction.

Il n'existe guère, en Basse-Auvergne, d'autres figures de danse que celle dont je viens de parler. Les *rondes*, en effet, que l'on exécute quelquefois, n'y ont pas rang, comme en Haute-Auvergne, dans la chorégraphie régulière. Sauts accompagnés de chants, que l'on abandonne d'ordinaire aux enfants. Certaines localités en ont cependant qui ne se trouvent pas ailleurs. Ainsi aux environs de

Manzat la *bourrée du Loup*. Elle comporte trois figurants, dont deux cavaliers. La femme se place entre eux, et tandis que tous trois vont en avant et en arrière, elle fait alternativement face à tous les deux, qui jamais ne lui répondent, celui vers qui elle se tourne se retournant toujours à l'opposé en même temps qu'elle vers lui. Du reste, la danse vulgaire n'a pas plus échappé que celle du monde cultivé à la dégénérescence lascive. Fléchier, dans le *Mémoire des Grands-Jours*, décrit une figure de cette sorte; le nom de Goignade (probablement *gouinade*) qu'il lui attribue en montre à lui seul le caractère. Déviations des voies naturelles de l'art, et, l'art n'étant pas raffiné chez nos populations auvergnates, ces danses, quand elles se pratiquent, sont grossières.

•

---

## CHAPITRE V

### LE PAYSAN

Latifundia predidere Italiam

PLINII, *Hist. Nat.*, XVIII.

Au second rang par l'industrie, vous êtes au premier rang dans l'Europe par cette vaste et profonde légion de paysans-propriétaires-soldats, la plus forte base qu'aucune nation ait eue depuis l'Empire Romain.

MICHELET, *Le Peuple*.

#### 1. OBJET DE CE CHAPITRE.

En cet intitulé de *Paysan*, un grand sujet se résume. L'histoire sociale d'une province, les caractères qu'en ont pris ses populations s'évoquent dans l'esprit. Ce sont en effet les origines et le passé, qui produisent ces caractères. D'autre part, c'est une intéressante figure celle du « paysan », et, en toute contrée comme dans la nôtre, l'exemple de la progression dans le labeur, de prospérité achetée par les rudes travaux et les privations. Un autre sujet s'aperçoit sous celui-là en Basse-Auvergne ; on voit là abondamment écrit le fait de la division du sol, que ses adversaires appellent « morcellement » afin de le décrier ; et à côté vient s'en manifester en outre un différent, le fait de l'existence communautaire. Michelet, lui,

a appelé la division du sol : « l'œuvre capitale de la France ». En effet aucune autre civilisation que la civilisation française ne l'a encore montré ; c'est notre caractéristique sociale. Souvent blâmée de nos jours, même réprouvée, ayant contre elle les tendances de retour en arrière et celles qui font imaginer des modes prétendus de progrès, la division du sol continue néanmoins ; elle a la force que donne une vigueur native.

Il serait à propos d'écrire les annales de ce fait si particulier à la France. En quels lieux plus qu'en Auvergne ? Il s'offre là le long de tous les chemins. De tous côtés on s'inquiète de manières nouvelles pour rendre meilleure la condition des hommes : une des premières de ces manières se trouverait à faire connaître ce que fut cette condition avant d'arriver à l'état présent, et comment la division de la propriété, ce « morcellement » que l'on maltraite, a été l'agent puissant d'un nouvel état préférable à l'ancien. Les mémoires de notre économie sociale sont encore à écrire. Ce qu'a fait, il y a une vingtaine d'années, Sismondi en ses tableaux du Val de Nievole et de la Campagne de Rome, n'a guère été imité jusqu'à ce moment.

L'ingénieux et pénétrant Genevoix, dans les horizons dépeuplés de l'*Agro Romano*, s'est souvenu de notre paysan de Limagne ; en parlant de ce paysan on peut utilement s'inspirer de ce qu'a fait Sismondi pour l'Italie, car la Basse-Auvergne est un vaste exemple, je dis de suite un magnifique exemple de la propriété devenue « morcellée ». Montez sur l'une quelconque de nos collines, au-dessous de vous s'étalera, à perte de vue, un damier de terre dont les cases innombrables et la riche culture témoignent et de la grande division de son sol et de l'abondance de ses produits. La Révolution française a

écrit là profondément son œuvre. Le mouvement avait sans doute commencé auparavant, mais avec quelle force il s'est accompli depuis. L'Anglais spirituel, admirable observateur, qui traversa la Limagne en 1789, s'émerveillait de la fertilité du sol; s'il venait la visiter à cette heure-ci, combien tout lui paraîtrait changé, et qu'il pourrait davantage en vanter l'opulence ! Il y mit le pied par la longue allée de noyers qui relie Gannat à Aigueperse; quel ne serait pas son étonnement de voir, couvert de cultures sur les deux rives, le terrain qu'alors il y trouva en friches dans le tiers de son étendue. Six cents habitants avaient peine à en tirer leur subsistance. Il constituait quinze ou seize propriétés seulement, l'une englobant à elle seule les deux tiers du tout. Il était travaillé sans profit par des bras mercenaires ou par des sous-fermiers besogneux. Récoltes grêles entre de grandes jachères et des tertres buissonneux, où paccageait insuffisamment un bétail chétif. Quel ne serait pas l'étonnement de l'Arthur Young d'il y a cinquante ans, à voir ce sol transformé maintenant en une plaine fertile, possession de cinq cents propriétaires, suffisant au delà à la nourriture de près de neuf cents âmes. Partout l'aspect de cultures soignées, de fourrages abondants, de moissons épaisses, d'un bétail nombreux et en bon état <sup>1</sup>. Or, tel a été pour le sol de la Basse-Auvergne, de l'une de ses extré-

1. Il faut voir à cet égard un petit chef-d'œuvre de statistique agricole, couronné par la Société d'agriculture du département du Puy-de-Dôme, imprimé dans son *Bulletin* et publié ensuite in-8° (*Statistique agricole de la commune de Vensat*, par le docteur Francisque Jusserand, 1843). Lors de la visite d'A. Young, la majeure partie de cette commune appartenait à la maison de Villemont, qui a cependant laissé dans le pays le souvenir d'être soigneuse de ses champs et de participer au goût d'alors pour l'agriculture; ainsi du moins l'atteste la statistique manuscrite de Tiolier

mités à l'autre, le résultat de la division du sol par la Révolution. Le sol, ce n'est rien, en soi, qu'un instrument pour l'homme. Instrument qui ne vaut qu'en égard à la somme de bien-être dont il devient la source. Chacune des parcelles de l'immense damier représente une famille humaine qui lui voue son temps, ses sueurs, l'essentielle part de sa vie. Si cette famille humaine ne grandit pas à mesure que le sol se féconde, si elle ne s'élève pas à proportion que le produit s'augmente, les labeurs continuent de demeurer une servitude cruelle.

Comment parcourir nos champs de petite propriété sans se poser cette question, la réponse légitime ou condamne la civilisation française. Qui a suivi notre paysan de Limagne en ses travaux, connu sa passion pour cette terre qui a absorbé sa vie et pour laquelle nulle peine ne lui coûte parce qu'elle le fait maître de lui-même ; qui a regardé à cette existence de minime rayon, mais complète : propriété, famille, autorité, liberté d'action et de mouvement, sans se demander s'il était témoin d'un progrès ou d'un malheur, d'un avancement sur l'échelle du développement individuel ou d'une déviation, si c'était l'une des voies, la plus large voie du bien-être physique et moral, ou bien la permanence sans cesse accrue d'un sort malheureux ? Le laboureur de nos jours est-il celui qu'a peint Holbein, faisant sans espoir son existence à force de sueurs, poussé par la mort qui le presse un fouet à la main et le saisit au premier faux pas ? N'est-il point, plutôt, ce laboureur qu'une femme de grande poésie a opposé tout dernièrement à celui d'Holbein, l'homme robuste, alerte, conduisant dans une terre libre et généreuse, avec le calme de sérénité et de force que donne le contentement, son attelage de bœufs excité à ses côtés par son enfant, tandis que lui, valeureux, sans amertume,



jette au loin, de toute sa voix, le chant imposant du labour <sup>1</sup> ? L'histoire elle-même est figurée dans ce contraste. Pour être résolue la question n'a pas besoin des disputes qu'elle soulève ; il suffit de se rappeler ce que la tradition, les documents avant elle, apprennent des excès du régime féodal d'un côté envers le cultivateur, des procédés fiscaux de l'ancienne monarchie de l'autre, des abus dans la redevance et dans la corvée, augmentés de ceux des officiers de justice et de finance. La comparaison pure et simple de ces temps avec le nôtre clôt le débat ; et pour l'homme de la terre, qui est, lui, cette comparaison vivante, c'est ainsi que le débat se ferme, parce que pour lui il est vraiment là tout entier.

**Apparente pérennité du paysan.** — On croirait le paysan immuable, maintenu dans son identité par les éléments ou les objets de sa vie propre, demeurant ainsi l'inerte témoin de la société. Lorsque, dans les rues d'une ville on croise le riche exhalant le luxe, l'homme affairé qui court au trafic, le bourgeois oisif qui se promène, chacun de ces hommes distincts par la situation sociale porte la marque de sa transformation. Je ne parle pas seulement du moral, continuelle rencontre entre des idées d'autrefois, les sentiments qui en provenaient et les influences nouvelles. Regardez au contraire l'homme de campagne : ni sa physionomie, ni son costume, ni son allure ne révèlent la trace d'un état précédent. Nul indice de changement ; ce qu'il paraît être, on peut penser qu'il l'a toujours été. Maintes fois j'ai traversé, dès le premier matin ou à la tombée du jour, la partie si ombragée et si opulente de la route du Midi qui coupe le territoire du village d'Aubierre,

1. George Sand, préface de *La Mare au Diable*.

un village paysan, s'il en fut, celui-là. En voyant ces hommes à stature vigoureuse se rendant aux champs qui les attendaient, allant à grands pas, leurs outils à l'épaule, reprendre l'entaille de la veille, ou bien, après la journée finie, rentrant pour recommencer le lendemain, je me demandais si le paysan féodal, si celui des siècles monarchiques étaient autres ; je cherchais la différence entre cet homme travaillant aujourd'hui tant que le soleil éclaire, retournant nombre de fois par année ce sol dont il ne consomme que les moins bons produits, et celui qui dans les temps passés suivait, aux mêmes heures, ce même chemin du village à la terre et de la terre au village. Point de dissemblance qui s'accuse ; même sol, même labeur, mêmes outils, mêmes récoltes ; probablement aussi même extérieur, même mise, mêmes habitudes. Le même homme, semble-t-il, parcourant à travers le temps cette même route du travail au sommeil, du sommeil au travail. Pour quelques-uns ayant quitté le hoyau, élevés à un autre degré social, combien n'ont d'autre histoire que cette uniforme attache aux mêmes champs ? Combien dont les pères ont mis leur pied dans les mêmes pas ou eux marchent maintenant ; combien porteraient encore les mêmes noms si les noms du paysan ne se perdaient pas, souvent, sous des surnoms personnels effaçant bientôt le nom de famille, surnom lui-même à une date antérieure <sup>1</sup>, et combien n'ont d'autre perspective que de continuer la même existence ! Pour les autres qu'eux, habitation, objets, le lieu de l'activité souvent, ne sont plus ceux

1. Dans les transactions anciennes entre des communautés d'habitants et des seigneurs, on trouve beaucoup de noms actuellement portés par des paysans des mêmes villages. Je viens de m'en convaincre en parcourant un compromis de 1291 entre les habitants du *Castrum* de Laroche, près de Brioude, et leur seigneur.

d'aparavant, la situation est déplacée sans cesse, il y a un continuel mouvement, tandis qu'à l'apparence la même vie et les mêmes éléments de la vie sont le partage du paysan.

L'apparence est trompeuse. Entre le laboureur féodal, le laboureur du *xn<sup>e</sup>* au *xviii<sup>e</sup>* siècle et le laboureur de maintenant, l'identité n'est qu'extérieure. Une seule chose, le travail du corps, a duré pour lui ; celle-là a grandi, qui plus est ; quant au reste, tout a changé, et dans le laboureur d'aujourd'hui l'on peut retrouver les phases du changement. En lui l'enveloppe native existe encore, ce qui est autre ne se reconnaît pas à première vue ; la transformation dernière même, de toutes la plus profonde, la plus considérable, celle qui, de serf d'abord, puis de détenteur précaire, l'a élevé à la propriété, est à peine visible à qui ne s'éclaire pas de la lumière de l'histoire. Mais pour les yeux faits à cette lumière, notre laboureur de la Basse-Auvergne semble incarner en lui tout le passé du peuple agricole. Il apparaît comme le produit du développement social. En lui sont représentés le *colon* de l'empire, le *serf* et le *censitaire* du régime féodal, le *pauvre peuple* de la monarchie, le *paysan* de la Révolution ; et en ce paysan d'aujourd'hui, on peut entrevoir le paysan futur.

## 2. HISTORIQUE DE LA CONDITION CIVILE ET DE L'ÉTAT MATÉRIEL.

Il faudrait pouvoir suivre l'espace parcouru, regarder à la transformation successive de ce travailleur du sol. Il faudrait voir venir de front, en quelque sorte, la personnalité complexe qui est en lui, et marquer les pas de la croissance. Même en bornant l'étude à notre province d'Auvergne, les moyens d'être renseigné en cela

font encore défaut. L'histoire du sol cultivé est celle qu'on a le plus négligé de conserver. La faire était l'œuvre quotidienne, nul ne pensait qu'il fût besoin de l'écrire. Très peu d'actes sur papier, d'ailleurs, l'authenticité des conventions est peu utile; et puis le propriétaire de ce sol d'où procédait son revenu ne sachant guère plus lire que le paysan colon, serf ou censitaire qui créait le produit.

**Temps féodaux.** — Je ne connais guère de lieu dont l'aspect représente le temps de la féodalité comme la contrée de Billon à Mauzun. Sol nu, çà et là aride; végétation sans richesse; castels abritant leurs bâtiments ruraux sous leur toiture aiguë et leurs poivrières, métairies disséminées, rares villages. Les vieux murs des châteaux-forts surmontent les collines: on dirait de petits fiefs entourés de leur population rurale, mal nourrie par une terre accablée. Du point le plus élevé, la vaste ruine de Mauzun domine tout ce détail. Avec son enceinte aux seize tours, son village blotti derrière elle, elle semble étendre au loin une protection pesante. On croit voir le suzerain altier menaçant de sa force des voisins ennemis, ou veillant sur eux de son sommet imprenable.

Que le lecteur remonte avec moi, pour un moment, à une époque quelconque entre le x<sup>e</sup> et le xiv<sup>e</sup> siècle, et du donjon de Mauzun regardons au loin. A l'Ouest comme à l'Orient un encadrement de forêts. Déjà se laissent voir des clairières dans leur étendue, indices d'une destruction qui ira grandissant chaque jour; elle créera les terrains vacants d'aujourd'hui, où croissent seuls en toute liberté les genêts et les bruyères <sup>1</sup>. Dans les fonds, des marais éten-

1. Tous les historiens de l'Auvergne s'accordent à dire que les coteaux qui bordent la Limagne à l'Ouest ont été couverts de bois, et les plus anciens se plaignent déjà du déboisement.

dus : Sarlieve, Lemdes, Maringues, Cœur, Riom, Seychalles, Pré-la-Reine, marais sans nul écoulement, entre lesquels s'étendent les terres cultivées. Celles-ci, tantôt abondantes en arbres et en cultures, tantôt avares ou moins parées de verdure. Après cela, de vastes friches, puis, au-dessus, appliquée aux coteaux, la vigne ; et la plupart de ces coteaux surmontés par la triple ou quadruple enceinte des demeures seigneuriales, châteaux-forts flanqués de leurs tours à créneaux, de leurs murailles à meurtrières, de leur entourage de masures pour les vilains et les serfs. A l'horizon on distingue les villes, groupées autour de grandes églises ou de vastes monastères, les bourgs, d'aspect moins abondant, enfin, disséminés dans la plaine, des villages abritant les cultivateurs des plus fertiles parties.

Ce ne devait pas être l'aspect offert quelques siècles auparavant, quand florissait la civilisation gallo-romaine, quand un chef franc, pour se faire suivre jusqu'au cœur de cette Auvergne, promettait en butin à ses leudes sa grande fertilité et son opulence, leur disait, comme plus d'une proclamation militaire l'ont répété plus d'une fois depuis quant à d'autres contrées : « Suivez-moi, et je vous « ferai entrer dans un pays où vous prendrez de l'or et de « l'argent autant que vous en pourrez désirer, où vous « enlèverez des troupeaux, des esclaves, des vêtements « en abondance ». On cherche en vain ces habitations de plaisance qui décoraient les alentours des cités, les vallées riantes le long de leurs cours d'eau ; on ne voit plus les métairies spacieuses, les *villæ* où vivaient les colons des grands tenanciers d'alors <sup>1</sup>. Avec les temps, les établisse-

1. Tant ont été citées les descriptions enthousiastes de Sidoine Apollinaire sur les beautés de la Limagne gallo-romaine, qu'il n'est plus permis de le faire. Il faut voir, dans une foule de passages

ments des hommes ont changé dans cette province comme dans toutes. Devant les bouleversements des <sup>v</sup><sup>e</sup> et <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècles, le patriciat fastueux et la bourgeoisie riche ont pris refuge à l'abri des châteaux-forts. Les seigneurs, en guerres continuelles, ont recherché ces demeures plus sûres. Les cités même, et ce qui reste des *villæ* des premières époques, se sont entourées de murs, de fossés, de palissades. Ce sont des *castra*, fortifiés pour résister aux agressions, des lieux non plus ouverts et animés comme autrefois, mais resserrés entre d'épaisses enceintes, flanquées de hauts bastions pour la défense et la veille. Dans la ville, la défiance existe de quartier à quartier, de maison à maison ; la fortification y a pénétré avec elle, les rues ont leur barrière, les maisons leurs embrasures. L'église, les monastères ont fait de même, et la prière ou le travail n'occupent plus les clercs ; ce n'est plus le sonneur de jadis montant au clocher pour appeler aux offices les moines du cloître et les colons du dehors ; le sonneur d'à présent est exercé aux armes, prépare les moyens de défense ; au dernier croisillon du clocher se tient le novice pour annoncer l'approche de l'ennemi. Et si l'on pénétrait dans l'intérieur de ces villes ou de ces forteresses, si l'on en voyait agir et vivre les habitants, comme on trouverait changée aussi leur existence morale et matérielle ! Un isolement jusque là inconnu apparaîtrait comme le résultat et la règle nécessaires<sup>1</sup>. « A aucune époque peut-être, dans l'histoire d'au-

de ce célèbre gendre d'Avitus, le tableau de la vie sociale du monde opulent d'alors, tableau dont Fauriel (*Hist. de la Gaule méridionale*, t. I, p. 35 et suivantes) a si bien coordonné les éléments. Sidoine a donné (*Carm.*, XXII) le plus complet tableau de l'établissement rural d'un patricien gallo-romain de son temps.

1. Il faut lire dans Guizot, *Civilisation en France*, le tableau de la société française depuis l'invasion jusqu'au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, t. III, p. 322, et t. IV, p. 1 et suivantes.

« cune société, a écrit Guizot, on n'en rencontre un pareil, « jamais la molécule sociale n'a été ainsi isolée, ainsi « séparée des autres molécules semblables ; jamais la dis- « tance n'a été si grande entre les éléments essentiels et « simples de la société <sup>1</sup> ».

Pour parer à cet isolement, ou pour animer le loisir quand le loisir exista, toute une hiérarchie de serviteurs ou de fonctionnaires privés. La hiérarchie du travailleur de terre nous importe seule ici. On vient de le voir blotti sous les murailles du château ou entassé dans l'enceinte. Demeures chétives, étroites, basses, calculées sur l'étendue de la fortification, sur la possibilité d'une destruction possible ou d'un abandon prochain. Déjà, au v<sup>e</sup> siècle cette population avait habité ces demeures, puis elle en était descendue pour assez longtemps ; elle a été ramenée dans ces repaires qu'abritent leur abord difficile et leurs ouvrages défensifs. Par exception, dans les anciennes *villæ* où l'on avait cru pouvoir se garder, où les produits de la culture valaient que l'on en courût le risque, on s'était retranché, entouré de palissades ; de là les *vici*, les *castra* <sup>2</sup> ; on les voit encore les mêmes.

Les représentants de ces conditions du vi<sup>e</sup> au xii<sup>e</sup> siècle ont survécu comme pour nous expliquer leur temps, Montrognon, Montcelet, presque à chacune des deux extrémités de la Limagne, figurent assez véridiquement notre pays

1. *Civilisation en France*, t. III, p. 339.

2. Tous les actes, toutes les chartes des xii<sup>e</sup> et xiii<sup>e</sup> siècles appellent du nom de *castrum* les bourgades fortifiées où habite la population rurale. Ce sont les *castelli* de l'Italie, avec une grande différence, toutefois, dans l'état de la population qui les habite, car, en Italie, elle était foncièrement libre, communale, se défendant, se régissant elle-même. — V. Sismondi, *Études sur l'économie politique*, t. I, p. 17. — En France, elle est le plus souvent sans aucune liberté, alors, ou n'a qu'une liberté concédée et étroite.

d'alors. Ces ruines grossières, les plus anciennes peut-être de l'histoire civile et politique en Basse-Auvergne, laissent distinguer dans leur fortification une multitude de cabanons effondrés ; c'étaient les demeures du personnel serf du château, tandis qu'au pied sont groupés de gros villages où habitaient ceux qui, soit plus résolu soit moins favorisé soit peut-être plus libre, se protégeaient par eux seuls, défendaient l'approche de la forteresse ou recevaient d'elle la protection qu'elle pouvait donner. De Montcelet, l'œil découvre plus de châteaux que de villages ; de Montrognon, le contraire a lieu ; il domine, en effet, des terres bien plus fécondes, et la population ne pouvait se disperser que sur des sols capables de produire malgré la guerre, tout au moins de compenser par le rendement les pertes qu'auraient amenées les brutalités de la guerre. Du reste, autour des *vici* comme autour des châteaux, le peu de sûreté interdit que la culture étende son rayon. Il faut se figurer le travail de la terre, pendant une bonne portion de l'époque féodale, restreint à un cercle dont le château et le *castrum* sont le centre : à l'extrémité du cercle commencent les vastitudes, les dépaissances, seule production pouvant exister au loin.

En tant qu'individu, le paysan, le cultivateur du sol est de tous les âges ; en tant que classe délimitée, ayant sa vie à elle, son droit si l'on peut dire et se continuant avec suite, il n'est guère admissible de le faire remonter plus en arrière que le *x<sup>e</sup>* siècle. « C'est alors, dit Sismondi, « que commencèrent ces divers ordres de paysans que « nous voyons exister encore aujourd'hui. » Sur la condition civile de ces paysans, sur les rapports juridiques qui les liaient au propriétaire, presque tout est conjecture pour les temps barbares et pour les commencements du régime féodal. Ce qu'était cette condition dans les pro-



vinces de l'Empire avait probablement continué à peu près tout entier durant la période gallo-romaine.

La condition civile des hommes qui cultivaient les *latifundia* de la noblesse impériale romaine s'exprime par deux mots : *servi*, *coloni*, « esclaves », « colons ». Au IV<sup>e</sup> siècle, ces mots comprennent d'une manière générale l'ensemble des cultivateurs du sol. Le nom des premiers dit suffisamment leur condition. Les nobles romains établirent ces *serfs* sur leurs domaines des provinces, sous la direction ou l'omnipotence d'intendants. A côté et pour la même œuvre furent les *colons*, ceux-ci recrutés soit de travailleurs du sol soumis par la conquête, soit d'esclaves affranchis, soit de personnes qui s'engageaient à devenir colons, les petits propriétaires qui, trop faibles pour se soutenir seuls, venaient aliéner leur propriété et leur individu aux puissants tenanciers afin d'avoir leur patronage au lieu de leurs vexations. Le colon est un homme attaché au sol, à la *glèbe*. Il ne peut ni quitter ce sol ni en être distrait ; il est possédé par lui dès qu'il y naît, saisi comme une proie dès qu'il l'a cultivé un certain temps. Plus heureux que l'esclave, il a une famille qu'on ne saurait diviser, un pécule qui lui appartient sous la surveillance du patron, un droit dont, à la vérité, ce patron seul est juge ; et quand il a soldé au patron la redevance que l'usage ou un contrat a réglée, quand il a acquitté envers le fisc impérial la capitation imposée, il fait siens les fruits de son travail. On se tromperait à penser que la conquête romaine a produit ce fait social. Elle le trouva presque sous cette forme dans les Gaules. Il existait dans l'organisation du monde barbare, dans le clan gallique ; elle ne fit que l'adapter à ses conceptions, à ses besoins ; il a duré avec la société gallo-romaine. Dans ce colonat, très amélioré avec le temps, la Gaule

méridionale, l'Auvergne en particulier ont puisé l'énergie de survivre aux désastres de plus d'un siècle d'invasions et de guerres. Des esclaves, même devenus plus ou moins colons de l'Empire, chassant devant eux les troupeaux innombrables qui paissaient dans les espaces déserts des provinces, n'auraient pas relevé la civilisation. Le *colon* le fit, lui, aux ix<sup>e</sup> et x<sup>e</sup> siècles. On a l'attestation de la civilisation riche, de la vie ample de la noblesse et de la bourgeoisie d'alors, dans la facilité avec laquelle la même opulence, le même faste passent aux barbares et, après eux, à la société carolingienne. Le travailleur du sol a été dans une condition plus voisine de la propriété libre, le reste est allé de soi.

Il s'en fallait pourtant que ce fût une condition civile garantie. Législation indécise et subtile; droits de famille mal définis, abandonnés aux interprétations et en recevant d'arbitraires; droits réels non écrits, faciles à omettre ou à restreindre. L'histoire relate les exactions de l'époque. Un fisc avide et besogneux, des intendants cupides à proportion de l'avidité des maîtres. La plupart des abus dont usera plus tard le seigneur féodal, le colonat gallo-romain les supporta avant que la féodalité ne s'établît. C'est ce fisc gallo-romain qui a enseigné au seigneur féodal à exiger davantage dans les années d'abondance, quoique la redevance du colon dût être invariable; enseigné à la mesurer dans sa mesure à lui, à la peser à son poids à lui, l'une plus grande que celle des marchés, l'autre rendu exprès plus lourd; enseigné à exiger la taille avant que ce colon n'ait pu faire argent de ses denrées et l'obligeant par là à subir le prêt moyennant un intérêt usuraire. Et c'est dans des domaines de l'Eglise qu'au vii<sup>e</sup> siècle ces excès se rencontrent <sup>1</sup>; que devait-ce être en domaines laïques?

1. *Epître* de saint Grégoire, citée par Guizot, t. IV.

Du monde gallo-romain encore le grand tenancier féodal a appris à faire, sans hésitation, tuer des hommes pour obéir à la colère. Ce seigneur gallo-romain, c'est Sidoine Appolinaire à la veille de devenir l'évêque célèbre de l'Auvergne. Arrivant de Lyon dans sa résidence d'Auvergne, il ordonne sans autre jugement la mort d'habitants qu'il surprend à piocher un terrain où son aïeul avait été enterré, mais où aucune trace visible n'avertissait pourtant de cette destination <sup>1</sup>. Faut-il s'étonner que soumis à de tels maux, les travailleurs de bras gallo-romains s'échappassent, dit Salvien, émigrassent chez les Barbares?

L'Église, puissante par ses possessions dès le iv<sup>e</sup> siècle, a dû contribuer à multiplier et à étendre le colonat. Par elle, il dut s'accroître en Auvergne, où le domaine ecclésiastique tenait beaucoup de place. Les lignes principales de cette condition ne contrariaient pas d'ailleurs celles sur lesquelles était assis le clan germanique <sup>2</sup>; avec la féodalité, elle devint l'état de *serf*, et non seulement la condition, mais aussi la situation du travailleur du sol, la condition du sol lui-même en reçurent un changement notable dans les résultats, sinon dans le fond. D'abord la propriété et la souveraineté se confondirent, le cultivateur eut son seigneur à la fois pour juge et pour empereur. Sous la seconde race, le servage est partout. En lui, il y a une déchéance apparente du colonat, mais en réalité il a tous les droits du colon et il se rapproche plus vite que lui de la liberté; à côté de lui existe maintenant le libre non-noble, le *vilain*, dont la condition, juridiquement celle de l'entière liberté, offre au serf une attraction permanente

1. Sidoine raconte lui-même le fait comme tout naturel : Lib. III. *Epist.* XII.

2. V. Guizot, *Ubi supra*.

que les juristes ne cessent de protéger de leurs décisions et de défendre par leurs écrits. Bientôt, c'est le paysan *vilain* qui occupe toute la surface. Comme le vilain des cités et des bourgs, ce paysan est soumis à des exigences sans nombre, mais il est maître des fruits qu'il produit. Quand ses redevances, même majorées par abus, ont été payées, il peut, à force d'endurance et de continuité, améliorer sa situation, acheter en propre les lots de terre que plus d'un seigneur a besoin de lui vendre, être riche comme il s'en trouve tant au xvi<sup>e</sup> siècle. Au xiii<sup>e</sup> déjà, les *Establissemens* de saint Louis et d'autres documents font voir que cet exhaussement inquiète l'administration politique. Ce qui n'empêche pas l'ordonnance de Louis le Hutin, en 1315, de poser en principe le droit du *serf* à devenir un libre : « Comme selon le droit de nature, chacun doit naistre franc, etc ».

Voilà les premières conséquences de l'institution féodale sur la condition paysanne ; elles en ont apporté de grandes dans le régime de la propriété et de l'exploitation, donc dans l'existence du paysan. Et ce fut définitivement, pour plusieurs fois cent années. Changement d'état, de rapports, de manière d'être. Dans la *Villa* de l'époque impériale, dans les *Vici* des iv<sup>e</sup> et v<sup>e</sup> siècles, le paysan-colon est comme seul. Le maître, son entourage, son genre de vie le plus souvent il ne les connaît pas ; il n'a de rapport qu'avec les intendants ou les traitants et rapports presque toujours hostiles. Pour le colon féodal, au contraire, l'habitation, les circonstances, tout le rapproche du seigneur. La féodalité constitue sur une petite échelle une vie sociale complète ; le moindre homme y a ses droits comme il a ses services. Le colon a été jusque là sans lien avec la société politique, considéré comme une unité dans la troupe des travailleurs ; maintenant, il se

trouve élevé aux rapports sociaux. L'habitation du propriétaire sur sa terre c'est le fait caractéristique du régime féodal ; par suite, contact tout nouveau du patron avec ses clients, dans des régions où l'on n'avait guère vu encore que celui du maître et de l'esclave. Ce point de départ de la société moderne a eu en Auvergne une influence notable sur l'état du cultivateur.

Des concessions directes à charge de redevances ou de cens, des cultures à part de fruits, du fermage peut-être, telles durent être les modes de la tenue des terres quand la société féodale eût pris de la stabilité ; on trouve en Auvergne les tenures à cens et à part de fruits fort développées au xvi<sup>e</sup> siècle et je ne crois pas bien hasardeux d'en regarder l'emploi comme habituel dans les propriétés de l'Église. La grande richesse des évêques gallo-romains est attestée par tous les historiens du v<sup>e</sup> et du vi<sup>e</sup> siècle. Sans remonter plus haut que le x<sup>e</sup> siècle, on trouve le nom de seigneuries religieuses opulentes et puissantes, entre lesquelles devait se partager une grande partie des terres de la Basse-Auvergne. Ainsi, le comté de Clermont, appartenant à l'évêque, le Chapitre de Saint-Julien de Brioude, les Abbayes d'Issoire, de Sauxillanges, de Manglieu, de Mozac, de la Chaize-Dieu, de Saint-Allyre, d'autres encore. Le système féodal a été savamment combiné. Il a tout prévu, classé, réglé, et il maintient tout. Une hiérarchie de privilèges, de fonctions, de services que rien ne peut entamer ni troubler, met tout à sa place et se meut par elle-même. Le travailleur du sol est à la sienne ; étroite, parfois gênée ou souffrante, mais une place fixe, assurée, conséquemment protégée dans une mesure. Il est en continuité sur le sol auquel est affecté son travail, il y reste possesseur comme incommutable, il a l'apparence de la propriété. Les garanties

de fait lui manquent, il a toutefois les garanties de droit, mais les garanties de fait ne manquent-elles pas singulièrement aussi aux autres parties de la hiérarchie sociale?

**Au XVI<sup>e</sup> siècle.** — Pour connaître avec un peu de netteté les données juridiques du paysan de l'Auvergne féodale, augurer les conditions économiques dans lesquelles se mouvaient son travail et ses intérêts, il faut arriver à la rédaction générale des Coutumes. On a alors quelque chose d'écrit. Jusque là, ce que l'on sait de plus positif c'est que cinq siècles se sont écoulés depuis l'institution de la seigneurie, que tout ce temps les fils ont succédé aux pères dans les mêmes lieux et qu'ils y continuent la même existence. Chabrol, qui vient deux cents ans plus tard, dit qu'à son époque déjà on n'avait plus de textes des anciens baux. Au xvi<sup>e</sup> siècle, le paysan de la Basse-Auvergne est désormais, comme celui d'à peu près toute la France, un individu libre : il n'y a plus de *serfs*. Un libre toutefois non-gentilhomme, autrement dit à qui n'appartient pas le privilège des gentilshommes ou *nobles* de n'être point soumis à l'impôt. C'est le *vilain*, sujet du seigneur sous qui il est *couchant et levant*, soit qu'il tienne de lui à un titre ou un autre le sol qu'il cultive soit possesseur indépendant ; et en tant que couchant et levant, il est soumis, lui, à l'impôt particulier à la seigneurie. Il est la *censitaire*, il doit les *droits seigneuriaux* des diverses sortes. Par dessus cela, il est soumis à la dîme de l'Église et il est de plus le sujet du pouvoir public, le sujet du roi, en conséquence imposable et seul imposable.

De par la coutume révisée, ce *censitaire*, au xvi<sup>e</sup> siècle, doit au seigneur le *cens*, la *rente*, la *taille*, les *corvées*, tout cela assez divers suivant les lieux, voire compliqué

ça et là par d'autres servitudes. Le *cens* est peu élevé « plus à l'honneur qu'à profit », simple constatation de la seigneurie. La *rente*, au contraire, revenu effectif, intérêt principal de la concession pour le seigneur, est si forte que « souvent elle égale le produit des héritages ». Cens et rente font preuve de féodalité pour l'héritage qui les doit. La qualité de *féodal* est comme *latente* sur tout sol compris sous la mouvance du seigneur ; la *percière* ou *champart*, c'est-à-dire une portion des fruits, est payée en conséquence pour la culture des terrains vacants eux-mêmes ; aisé ou pauvre, le paysan n'y peut ouvrir indemne ; le seigneur viendra prendre sa part ; c'est sa dîme à lui. En outre, partout où il y a cens ou rente, il s'ensuit *seigneurie*, c'est-à-dire les droits fiscaux particuliers à cette souveraineté spéciale : *lots et ventes* ou droits sur les transactions, puis toute une suite de droits réels ou personnels.

En premier lieu de ces derniers vient la *taille aux quatre cas*, qui n'est point due hors des cas spécifiés, et la taille soit à *merci* soit *annuelle*. La première taille est une aide donnée au seigneur quand il est fait chevalier, quand il va en Terre sainte, s'il est fait prisonnier, quand il marie ses filles ; la seconde taille, autrefois arbitraire, à *Merci* (*ad misericordiam domini*), est maintenant réduite et limitée par les chartes intervenues avec les habitants : Seychalles, Mauzun, Lignat, Sugère, Plauzat, Besse et d'autres lieux de la Basse-Auvergne en sont un exemple antérieur au *xvi<sup>e</sup>* siècle. Les *corvées* aussi avaient été à *merci* et *volonté*, corvées de bras, corvées de charroi (*bohades*, *vinades*) ; la coutume nouvelle les a restreintes à douze, par séries de trois seulement dans un même mois. Cela, il est vrai, pour la *corvée* seulement qui est due à raison du sol lui-même, à juridiquement parler *réelle*, et le seigneur est

tenu d'alimenter le corvéable, d' « administrer pain raisonnable pour la nourriture de l'homme ». Enfin, tout un système de police économique complétait ces conditions faites au *sujet* de seigneurie de par l'institution seigneuriale. L'énumération entière en serait longue, outre que l'objet d'abord, les qualifications de plus, variaient beaucoup, correspondant aux convenances des lieux. Leur but, en tout cas, consistait à assurer au seigneur un privilège pour la vente des denrées ou pour la perception de ses revenus : ce sont les *banalités* ou prescriptions édictées par les *bans* du seigneur, les *banvins*, *bandites*, *ban de vendanges*, de *muage*, de *portage*, de *moissons*, de *viguerie* et d'autres.

La seigneurie seule pourra vendre vin pendant le mois d'août ; c'est l'époque où on le recherche parce que la récolte précédente est presque partout consommée ; on en a d'autant plus besoin qu'il faut abreuver moissonneurs et batteurs de blé<sup>1</sup>. Ou bien elle a redevance de six deniers par ouvrée de vigne, en sorte qu'elle régleme les époques et jours de récolte pour chaque terroir, afin que le paiement en fruits des redevances ne soit point fraudé. Une redevance en nature est attachée aussi à certains événements, à la mort, à la mutation de propriété, de même une redevance personnelle à raison de la résidence. *Ban* encore pour forcer les habitants de cuire au four seigneurial, d'où un profit constant ; *ban* pour le paiement d'un officier du seigneur, pour les frais de justice ; *ban* réservant le droit de planter des arbres sur les territoires communaux ou le long des ruisseaux, le droit de prélever un certain nombre de

1. Droit si grave qu'un édit dut intervenir en 1680 pour le supprimer.



gerbes pour la dîme ; puis quantité d'autres facultés ou privilèges : colombier, garenne, chasse, pêche, etc., variant dans les diverses seigneuries et portant sur les choses de la vie rurale dont l'usage, de chaque instant, pouvait le plus accroître les revenus ou les agréments de la terre seigneuriale. Pour couronner tout ce régime d'obligations et de servitudes, la loi de solidarité le régit ; chaque parcelle d'une censive doit à elle seule le cens tout entier si veut le seigneur ; nulle exception en cela sinon par le fait de stipulations débattues ou à raison de l'intérêt de ce dernier.

Le paysan féodal auvergnat pouvait-il se soustraire plus ou moins à ces charges ? comment s'y prendrait-il ? à ce sujet quelles conventions lui étaient loïsibles ? enfin, dans quelle condition transmettait-il sa possession à ses enfants ? Avant tout, ce principe général : Tous les droits *réels* sont prescriptibles par le seigneur contre le censitaire, par le censitaire contre le seigneur. Le censitaire, toutefois, ne pouvait prescrire les services *personnels* ; non demandés, on ne présumait à leur sujet que l'absence momentanée de leur besoin, aucunement la renonciation ; le seigneur, au contraire, peut les acquérir par prescription. Autrefois, le redevable n'était apte à prescrire, des droits réels, que le mode ou la quotité du paiement ; la coutume révisée a apporté cet adoucissement, que le seigneur ne réclamerait plus que trois ans d'arrérages des cens ; ça été une disposition si nouvelle que les pays de droit écrit l'ont rejetée. D'ailleurs, malgré la révision de la coutume il fut difficile et rare, dit un des commentateurs, de faire débouter un seigneur d'une demande de cens. Comme si cette difficulté de prescrire ne suffisait pas, le seigneur avait le moyen de s'assurer les redevances par *aveu et dénombrement*, c'est-à-dire par la reconnaissance qu'à

certaines époques le cultivateur devait faire de ses propres servitudes. Le remède, accordé par la coutume au censitaire trop accablé, c'était de délaisser le tenement ; encore les formes compliquées du délaissement rendaient-elles souvent plus fâcheuse la position de celui qui y recourait.

Un autre détail caractéristique des précautions du régime seigneurial contre la diminution de ses avantages, résidait dans les restrictions par lui mises à la faculté, chez le censitaire, de faire négoce de la censive en la sous-louant. Limiter le louage, c'était diminuer les profits des *lods et ventes* ; il préfère longtemps cela à l'alternative de voir l'enrichissement menacer d'invasion sa position privilégiée. En Auvergne, la coutume avait toujours paru large à cet égard ; elle autorisait en principe le censitaire à fractionner son cens, à créer ainsi le *sur-cens* au profit de tiers. La coutume révisée, en maintenant ce principe, exigea le consentement du seigneur ; en tout cas elle interdit toute opération semblable par vente. C'était au courant des choses d'affaiblir ces restrictions, cela se fit rapidement. Au décès du censitaire, la tenure rentrait par saisine aux mains du seigneur ; le successeur héritier ou testamentaire, n'en était mis en possession qu'après de nouveaux engagements de sa part. Occasion naturelle pour des augmentations peut-être possibles, plus probablement forcées, à savoir des clauses favorables effacées, de plus lourdes mises à la place des anciennes, un *cens* absorbant tout le revenu des fonds et quelquefois au delà, des services personnels laissant à peine deux jours de travail par semaine au paysan, les injustices, enfin, qui venaient rendre les misères plus lourdes. A la quantité de questions qui naissaient, dans le *Commentaire* de Chabrol sur la Coutume révisée,

aux améliorations nombreuses dont l'avait pourtant dotée cette révision, on prend l'idée de ce qu'il y avait eu d'excès dans l'Auvergne féodale, et même encore au xv<sup>e</sup> siècle.

La transaction de 1291 entre les habitants et le seigneur du *castrum* de Laroche <sup>1</sup>, donne à cet égard des notions positives, quoiqu'elle ne concerne que certains des abus habituels. Elle intervient, après d'autres qui s'y trouvent visées. Elle a en vue de fixer des contestations sur la *taille aux quatre cas*. Le seigneur prétendait multiplier ces cas, exiger la taille pour le mariage de chacune de ses filles, de chacune de ses sœurs, tandis qu'elle ne devait être payée qu'une fois. Ce point réglé, elle oblige entre autres choses le seigneur à payer, d'après une estimation fixe, la volaille, les bestiaux, les fruits qu'il prendra aux habitants, preuve qu'il en avait longtemps extorqué ; à ne jamais augmenter de volume ou de poids la mesure usitée pour le *cens*, preuve qu'il la faisait varier souvent. On possède assez de constatations authentiques semblables pour entrevoir combien, en fait, pouvait être rendue mauvaise la condition du paysan. Il ne faut pas moins dire que même sous la féodalité abusive, l'épargne et le progrès trouvèrent à naître. La transaction de 1291 en offre une preuve, car intéressant les paysans d'un sol médiocre, aride en bien des endroits, elle atteste, par les libertés et les garanties qu'elle assure, que sur des terrains pourtant peu fertiles, la culture avait peu à peu produit des hommes capables de réclamer, d'obtenir, c'est-à-dire d'avoir acquis avec la conscience du droit la force qu'il fallait pour le faire reconnaître. Le paysan,

1. Laroche est au centre des grandes argiles du bassin de Brioude (Haute-Loire).

en Basse-Auvergne, avait pu conquérir un certain degré d'indépendance. Les seigneuries n'étaient certainement pas toutes abusives ; on comprend que le censitaire d'un seigneur équitable et pas trop besogneux, lorsqu'il avait une bonne terre ou qu'il savait tirer d'une moins propice assez de produits pour arriver à l'épargne, pouvait grossir son avoir. Le temps qu'il fallait, seulement, on n'en a pas la mesure.

Deux personnes, au reste, l'une très avide, l'autre infiniment dépensière, venaient demander encore au revenu de ce paysan le prix de services prétendus, ou bien d'une protection qui n'avait pas toujours été effective. L'Église tendait la main pour recevoir sa dîme, et l'État, le Roi, avançait la sienne pour percevoir, au besoin pour prendre ses impositions. La dîme, due par les fruits, non par la terre, ne pouvait porter que sur le censitaire. Comme le cens, elle était imprescriptible dans son existence, prescriptible seulement quant à sa quotité et à son mode de paiement. A la longue, le cultivateur s'entendit avec le décimateur pour s'acquitter par abonnement, mais il perdait ainsi le privilège de la coutume, de ne point admettre les arrérages de dîmes. Du reste, la seigneurie ecclésiastique ne mettait guère plus de ménagements que les laïques quant aux cens et redevances, dans la perception de la dîme, peut-être d'autant moins qu'ils la disaient d'origine divine. On voit une transaction de 1410, entre des habitants du territoire de Joze et l'évêque de Clermont, intervenir parce que ce dernier a fait saisir-brandonner leurs récoltes et a excommunié les retardataires au paiement, pour des dîmes dont les dits habitants se prétendaient exempts. La transaction assure la dîme à l'évêque, excepté sur les ravières. En tout cas, la dîme ne disparaissait jamais ; longtemps elle tint l'agriculture stationnaire,

empêchant d'en changer le mode, vu l'incertitude de nouveaux produits. L'impôt, lui, fut, à tous égards jusqu'à la fin du règne de Charles V, la moins dure des charges, les rois n'ayant guère d'autorité pour le lever. Mais ils se reprirent après. Le paysan releva bientôt de la vie nationale ; alors les nécessités, les vicissitudes, les exigences du gouvernement royal retentirent dans son existence, outre celles qui provenaient de la seigneurie ; et celle-ci étant comprimée de plus en plus par ce gouvernement, par les doctrines juridiques, par la marche des faits, le poids de cette existence nationale pesa davantage par l'impôt, sur ses intérêts et sur son sort. Le <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle aurait ouvert ainsi pour le paysan d'Auvergne une période plus dure que la précédente si, de la part du pouvoir public, des avantages sociaux n'avaient surgi pour lui. Toutefois la puissance monarchique ne comprime que faiblement encore les excès seigneuriaux, et avec les charges imposées par ce pouvoir central grandissant, arrivent les abus de ses agents inférieurs.

**Époque monarchique.** — Du milieu du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle à la seconde moitié du <sup>xv</sup><sup>e</sup>, il y a près de cent années maudites pour le paysan d'Auvergne. Le poids des tailles et subsides augmente sans cesse par le désordre du gouvernement, et pèse juste au moment où les compagnies anglaises sont installées sur son sol, ou bien ravagent les moissons, empêchent la culture. Après cela les temps de la minorité de Charles VI, où la guerre est partout ; partout des troupes, étant mal payées, vivent à discrétion dans les campagnes, pillent et maltraitent le laboureur comme un ennemi. C'est l'homme de la campagne qui supporte presque tout. Un état tel, que, au rapport de Froissard, les populations de Guienne demeuraient sous

la domination anglaise par horreur du joug des tailles. On voyait les artisans abandonner leurs métiers, leur maison, les laboureurs n'enseménçaient plus <sup>1</sup>. En 1412, il avait fallu forcer par ordonnance « toutes personnes non « nobles d'ouvrer ou cultiver la terre sous peine d'être « mis hors du royaume, les maisons ruineuses et terres « non cultivées déclarées acquises au Roi <sup>2</sup> ». De 1388 à 1385, le mal va si loin, en Auvergne, que les paysans s'insurgent, et, ne pouvant plus payer et vivre, se font massacrer : « Le commun populaire, dit du Tillet, gens « mécaniques, laboureurs d'Auvergne, Limousin et Poi- « tou se mutinant contre la noblesse et le clergé, finirent « misérablement, car le duc de Berry les fit presque « tous mourir, les faisant mettre au fil de l'épée ou attacher à un gibet ; bien peu il y en eut qui échappèrent « pour s'en retourner labourer les champs <sup>3</sup> ».

En 1444, la taille royale devient fixe, régulière, à tant par année. Ce fut, certes, une mesure de gouvernement fort utile, mais fort lourde encore, car en même temps le service militaire cessa d'être fait par la noblesse, devint beaucoup plus cher, éleva incessamment la taille, chargea ainsi le paysan en dégageant les seigneurs. Après quoi, pour combler d'argent ou de pensions la noblesse, l'impôt alla toujours grossissant. Philippe de Commines a eu raison de dire de Charles VIII, l'inventeur de cette pratique, qu'il « chargea fort son âme et celle de ses successeurs, et « mit une cruelle plaie sur son royaume qui longtemps « saignera ». A compter de 1489, il y eut une période de vingt années où le sol d'Auvergne fut presque constamment foulé par la guerre des seigneurs contre le roi. La

1. Du Tillet, *Chronologie des rois de France*, édition de 1607, p. 130.

2. Remontrances aux États de 1588, p. 18.

3. Du Tillet, *ibid.*, p. 121.

*Pragmatique* et la *Ligue du Bien public* y attirèrent deux fois les armées royales. De la longue période écoulée entre l'invasion anglaise et le traité de Conflans, le paysan auvergnat n'eut peut-être pas vingt ans où il lui fût loisible d'ensemencer et de recueillir son blé. Une famine meurtrière désola les campagnes ; le procès-verbal des États de 1484, qu'a laissé Jehan Masselin, en porte l'attestation. Comme chaque représentant déroulait les doléances de sa province ou de son bailliage afin de les faire décharger, Masselin demandant pour le bailliage de Rouen que la répartition fût maintenue telle que le conseil du Roi l'avait faite, dit que toutes les provinces avaient eu leurs souffrances, et que la Bourgogne, l'Auvergne et les pays voisins se plaindraient bien plus justement, qu'ils souffrirent une telle disette qu'il fallut chasser, à force de menaces et de coups, la foule de pauvres qu'avait rendus furieux la rage de la faim, les « empêcher de forcer les maisons des riches ». « Là, ajoutait-il, les voyageurs et ceux qui avaient de quoi manger ne pouvaient « se nourrir un peu tranquillement qu'après avoir barricadé les portes ; là les malheureux furent forcés par « le besoin d'user de pain de son, qui, en temps d'abondance, est tout au plus bon pour les chiens ; que dis-je, « ils furent contraints de vivre d'aliments dégoûtants et « à l'usage des bêtes, de mordre inutilement dans les « matières trop dures pour être digérées par l'estomac « d'un homme : là, dans les bourgades, dans les champs, « dans les maisons, on pouvait voir partout, gisant à « terre, des gens affamés, la bouche béante, n'ayant plus « qu'une peau livide, et faisant entendre déjà le râle de « la mort ; et puis, pêle-mêle avec ces mourants, une infinité de corps qu'avait déjà privés de la vie une faim « cruelle. Désolation extrême, puisque aucun endroit ni

« sacré ni profane n'a été un seul jour sans décès ! Vous  
« ne pouvez pas, quant à vous, déclamer l'histoire d'une  
« aussi horrible famine, d'une aussi lugubre tragédie,  
« dont auraient été témoins vos bailliages ! »

Et cependant, qu'un peu de repos et de protection vienne à régner, la terre se couvre encore de moissons, la propriété individuelle reprend, se développe, la classe moyenne surgit des campagnes rendues productives. Travailler en sûreté : le phénomène a lieu. « Mystère  
« étrange, dit Michelet <sup>1</sup>, il faut que cet homme ait un  
« trésor caché... Et il en a un, en effet : le travail  
« persistant, la sobriété, le jeûne. Dieu semble avoir  
« donné pour patrimoine à cette indestructible race  
« le don de travailler, de combattre au besoin sans  
« manger, de vivre d'espérance, de gaieté courageuse ». L'impôt royal s'élève, mais il n'en coûte plus au paysan de le payer. C'est dans tout le royaume le flagrant effet du règne de Louis XII. La noblesse fait argent de ses possessions pour soutenir les guerres d'Italie, elle trouve pour les acheter le peuple inférieur. Il n'y a pas de province dont les historiens ne constatent le mouvement d'ascension ; on peut l'affirmer de l'Auvergne. Les beaux restes d'architecture civile que font voir ses villes en sont l'attestation indubitable. L'exhaussement des conditions se marque chez elle entre la fin du xv<sup>e</sup> siècle et le règne de Henri III. Les campagnes, qu'avaient préparées les longs labeurs, les privations, l'épargne héréditaire, prirent alors possession des rangs moyens de la société, se peuplèrent d'un monde jusqu'alors inférieur, mais mû désormais d'un même courage et d'une même ambition patiente.

Période heureuse, nécessaire à l'Auvergne en particu-

#### 1. *Le Peuple.*

DONIOL. — *La Basse-Auvergne.*



lier, car la guerre moitié religieuse moitié politique née sous les derniers Valois allait, une fois de plus, enlever chez elle les bras à la culture, saccager les champs, faire édicter nombre de taxes extraordinaires. Les doléances du tiers-état, dans les « Remontrances » des Assemblées provinciales, constatent les souffrances endurées. D'après celles de 1560, le paysan d'Auvergne a été contraint d'engager ou de vendre sa terre pour payer les impositions. L'Église s'était constituée son argentier, et maintenant qu'elle était nantie elle refusait de rendre cette terre; « le commun-état » demandait qu'elle y fût contrainte. Il demandait en outre la réduction des tailles, qui avaient plus que doublé, venues de 60.000 ou 70.000 livres à 160.000, 180.000, au point que nombre de propriétaires allaient s'établir en provinces moins chargées.

Dans ces documents, c'est surtout la bourgeoisie, le tiers-état des villes, qui parlent pour les campagnes; celles-ci n'étaient pas moins près de prendre la parole. Elles l'ont en effet bientôt. Jusqu'au xvi<sup>e</sup> siècle les *bonnes villes*, c'est-à-dire les villes *closes*, ayant municipalité et milice, ou celles élevées aux mêmes privilèges par protection particulière du roi, furent seules représentées par elles-mêmes; la noblesse et le clergé représentèrent le *pays plat*, c'est-à-dire les campagnes et les autres villes *non closes*; ils paraissent « pour eux, pour leurs terres, leurs « hommes et sujets ». Ce privilège, les *bonnes villes* le leur avait disputé; à la fin du xv<sup>e</sup> siècle il leur était parfaitement affermi. Ultérieurement, la noblesse et le clergé le voulurent de nouveau. Il y eut procès devant le Conseil, arbitrage en 1567 devant Louis de la Fayette, lettres patentes de 1578 confirmant le droit des bonnes villes à représenter le *tiers et commun état*. Dès 1569, les réclamations du *commun état* ou *plat pays*,

afin d'avoir lui aussi droit de représentation, furent admises pour la Haute-Auvergne. Le Bas-Pays resta muet en cela jusqu'en 1576 ; mais à cette date son « commun état » fit, sans convocation propre, sur la simple Ordonnance appelant les États généraux, des élections de députés dans une assemblée tenue à Riom, en même temps que les « bonnes villes » nommaient les leurs à Clermont. Arrivées ensemble à Blois, les deux députations furent réglées dès le lendemain par arrêté du Conseil, qui valida « pour cette fois seulement » les deux élections. De là entre les bonnes villes et le plat pays des contestations qui durèrent jusqu'en 1588. Aux États de cette année, les bonnes villes furent seules représentées, mais dès le 29 novembre les choses furent régularisées pour l'Auvergne. Des conventions entre les contestants avaient admis l'adjonction de six villes *non closes* et de dix-huit députés des campagnes ; le conseil du roi changea cela en un roulement triennal amenant six par six les villes du plat pays aux élections des États <sup>1</sup>.

Toujours est-il qu'en 1576 les remontrances, avec toute l'expérience compétente, font le tableau des exactions de la noblesse. Ce que souhaite alors le peuple rural, c'est « qu'il soit défendu aux nobles de commettre envers « leurs sujets aucunes violences, extorsions, incursions, « meurtres, brûlements, assassinats, usurpations et autres « maléfices ». Vives plaintes élevées aussi contre les désastres commis par les passages de troupes <sup>2</sup> ; passages si onéreux, au reste, qu'en 1577 la Basse-Auvergne n'hésitait pas à donner 1.500 livres pour se libérer d'un. La misère de certaines populations n'est pas moins grande qu'elle l'a été jamais. Comme autrefois, des villages sont

1. L'original, signé, est aux archives de la ville de Clermont.

2. Archives de la ville de Clermont.

dépeuplés en entier. Dans un relevé des revenus de l'abbaye de Laqueille en 1697, on lit que « le chapitre soulait  
« ci-devant percevoir de la cure du Chambon environ  
« treize vingt livres de liquides, c'est-à-dire déduction  
« faite des charges ; mais la paroisse étant tout à fait rui-  
« née, soit par la mort des habitants ou par la pauvreté,  
« les terres étant devenues incultes, le chapitre n'espère  
« plus guère pouvoir en retirer quelque revenu ». Non  
seulement le chiffre total de la taille s'est augmenté, qui  
plus est la part à supporter par les cultivateurs s'est  
accrue dans une proportion supérieure ; les exemptions,  
soit directes soit indirectes que se faisaient donner ou que  
prenaient les gens puissants ont eu ce résultat. Aux États  
de 1614, le cahier des députés du tiers explique que la  
noblesse achetait ou affermais des biens de roture, les sous-  
trayait à la taille par ses privilèges personnels ; les autres  
terres roturières avaient à payer leur portion, et encore les  
receveurs, de même qu'ils le faisaient en 1576, exigeaient-  
ils que la taille fût soldée en monnaie blanche, refusaient  
de recevoir le billon.

A ces abus venait se joindre encore, tout ce que  
la science des praticiens en une procédure pleine de rigueurs  
et de pièges avait pu inventer d'actions ruineuses, et tout  
ce que le long règne du régime seigneurial avait fourni  
de ruses et d'excès à des seigneuries sans cesse beso-  
gneuses et à des intendants cupides, pour faire payer au  
paysan tenancier beaucoup plus que la coutume ou les  
contrats n'avaient établi. On en a les preuves tristement  
accusatrices dans le *Monitoire* des Grands-Jours d'Auvergne  
de 1665, et la confirmation trop authentique dans leurs  
Arrêts <sup>1</sup>. Hormis un petit nombre des cas que spécifiait

1. Pour les *Arrêts*, il faut voir le Recueil de Dongois (Mss.). —  
Le *Monitoire* a été imprimé dans le deuxième volume des *Coutumes  
d'Auvergne*, de Prohet.

le *Monitoire*, tous ont été punis au moins une fois. Extorsion de reconnaissances de rentes, cens, corvées, ou autres droits non dus; évaluation abusive des denrées dans les conversions en argent de redevances en nature; avoir fait payer au-dessus de la coutume l'abonnement pour les prestations personnelles; fixation arbitraire du prix des denrées et violence faite pour en avoir payement à ce prix; emprisonnement dans les maisons ou châteaux sans décret de justice; prélèvement de droits sans titre sur la circulation des marchandises; avoir laissé arriérer les rentes et cens durant les années de bas prix pour les exiger avec toutes sortes de contrainte et de violence dans les temps de cherté; avoir forcé de moudre au moulin du château, bien que non banal, et confisqué le blé ou imposé amende à ceux qui y manquaient; avoir forcé d'acheter à des prix excessifs des denrées avariées, en empêchant d'acheter ailleurs qu'au château: telles étaient les pratiques courantes que le gouvernement royal releva, intéressant le peuple paysan à cette vengeance dernière tirée de la longue lutte de la noblesse contre l'unité monarchique.

Et ce n'était pas tout. Autant les *Arrêts* que le *Monitoire*, font voir qu'outre les exactions contre les biens et contre les produits, que ces puissants saisissaient et maltrahaient les personnes.

On se demande, en lisant, comment le paysan des terres médiocres ou mauvaises pouvait subsister et durer sous de si destructives conditions. Il y eut assurément plus d'un village désolé et désert. Il est certain que le paysan engagea sa terre pour payer. Le même cahier de 1614 atteste que la bourgeoisie était effrayée de voir cette terre passer dans les mains nobles ou dans celles de l'Église. Elle demanda, pour ce paysan, « que nul sujet ne pût s'engager

« envers son seigneur s'il n'en était le fermier, et que  
« dans ce cas il n'en eût la faculté que jusqu'à concur-  
« rence du montant de sa ferme ». Elle eût voulu arrêter  
ce nouvel accaparement du sol en diminuant le gage des  
prêts, comme elle avait essayé de le faire déjà, en 1560, par  
la demande que l'Église fût tenue de revendre au cultivateur  
les terres qu'il lui avait aliénées. En n'importe quel  
temps, les documents officiels ne constatent le mal que  
quand il est à l'excès ; en Auvergne comme dans les autres  
provinces, au commencement du xvii<sup>e</sup> siècle, une partie  
des petites propriétés avait disparu ; l'œuvre du règne de  
Louis XII était détruite pour portion ou enrayée pour  
longtemps. « La sueur vient au front, a dit encore Miche-  
« let <sup>1</sup>, quand on observe dans le détail les accidents  
« divers, les succès et les chutes de cette lutte obstinée,  
« quand on voit l'invincible effort dont cet homme misé-  
« rable a saisi, lâché, repris la terre de France!... ».

En effet, après ces réactions, il semble, quant à l'Au-  
vergne, que toute propriété moyenne ait disparu et que la  
population agricole se trouve dans le dénuement. Ce  
dénuement est constaté partout, mais la persistance de la  
propriété moyenne ne l'est pas moins. Dans tous les docu-  
ments du xvii<sup>e</sup> siècle, on sent qu'il s'agit d'une population  
plus avancée, en meilleur état qu'on ne l'a vue jusqu'alors.  
Cependant, c'est vrai pour la classe bourgeoise, mais  
beaucoup moins pour le paysan. Le phénomène du règne de  
Louis XII s'est bien reproduit aussitôt que quelques  
années de l'administration de Sully ont permis au cultivateur  
de se remettre de ses meurtrissures, de rouvrir sa  
terre aux semences avec sécurité. Reprise encore passa-  
gère, toutefois. Ces éclaircies de bien-être sont comme la

1. *Le Peuple*, p. 7.

jachère, elles fertilisent et un redoublement d'exigences vient après. On traverse des moments où la situation est beaucoup moins mauvaise, où les mieux partagés se créent l'indépendance, entrent dans la classe moyenne ; mais un changement réel et permanent, base et point de départ d'une existence d'avenir, on ne le trouve pas. Notre paysan d'Auvergne semble tourner dans un des cercles fatals où Vico enfermait les sociétés. Il passe parfois des misères à du bien-être ; mais toujours il revient aux misères comme à l'état normal. Quelques-uns sont sortis de ses rangs pour un état meilleur ; ils s'y maintiennent à travers les vicissitudes, mais la masse reste sous le même fardeau ; les causes de dépression ne sont plus les mêmes, mais les effets persistent. Au xvii<sup>e</sup> siècle, la noblesse, beaucoup moins forte, est moins brutale ; il existe un pouvoir central puissant, une bourgeoisie nombreuse qui s'accroît chaque jour par les charges de judicature, les offices de finances, les fermages de l'impôt ; l'autorité juridique a plus de prestige ; on dirait que la situation du paysan doit entrer dans le progrès général : au contraire, une oppression analogue à celle des plus mauvais jours va peser de partout sur lui. Il est plus pourvu que jadis, le poids ira en proportion. La vieille tradition de *taillable haut et bas à volonté* a plus d'empire que les réclamations de quelques esprits généreux, préoccupés de l'art politique et de l'effort social par lesquels serait rendu meilleur l'état du monde agricole. « S'ils n'étaient retenus par quelques nécessités, écrit Richelieu, difficilement « demeureraient-ils dans les règles qui leur seraient prescrites par la raison et par les lois... il les faut comparer « aux mulets qui, étant accoutumés à la charge, se gâtent « par un long repos plus que par le travail <sup>1</sup> » : maxime

1. Testament politique, chap. IV, du *Peuple*.

correspondante aux idées. Longtemps encore on s'apitoiera, dans les préambules des édits on dira le *pauvre peuple*. Langage d'apparat. Le roi sera pour le paysan, quant aux charges réelles et personnelles, ce qu'avait été la seigneurie auparavant, le noble restera, à lui se joindra le bourgeois qu'on anoblit : le fardeau deviendra ainsi plus lourd.

**Les Intendants de province.** — De tout cela les habitudes prises, les dispositions publiques qui en résultent étaient coupables pour beaucoup. Au commencement du *xvii<sup>e</sup>* siècle, il avait été fait en sorte que l'administration établît l'ordre et la justice dans les campagnes. La création des Intendants de province avait eu en partie ce but. C'est de bonne foi qu'on les avait chargés « d'éviter ou « corriger la grande irrégularité qui était en l'assiette des « tailles....., les abus infinis qui s'y commettaient..... la « vexation et ruine des plus faibles et impuissants <sup>1</sup> ». Les faits existants ont toujours une force difficilement surmontée par les gouvernements, même par ceux de volonté parfaite. En dehors des révolutions, la société riche, celle qui est depuis longtemps en possession du pouvoir ou qui l'approche, a de soi un grand pouvoir de résistance contre les réformes. Les Intendants, arrivés dans leurs provinces avec un zèle que Colbert, en mourant, conseillait de modérer, furent bientôt absorbés par les classes élevées et englobés dans les considérations dont ils avaient mandat de s'écarter.

Dans le principe, cependant, ces agents de la monarchie mirent le doigt sur les plaies, les montrèrent au grand jour, préparèrent ainsi le ministère créateur et réparateur

1. Instruction de 1634.

de Colbert. Le premier qui vint en Auvergne, Mesgrigny, a laissé un tableau de l'état de notre province qui est évidemment dressé par un homme de bien. Ce tableau précise mieux qu'aucun autre document la situation du paysan d'alors. On y voit deux classes de personnes, la *noblesse* et la *bourgeoisie* des villes, également oppressives pour lui tout en étant ennemies l'une de l'autre, puis une troisième personne les dominant l'une et l'autre, pesant sur toutes les deux, pesant sur le cultivateur à des degrés divers, mais davantage encore qu'elles : c'est le gouvernement même du roi.

Plaintes identiques à celles d'autrefois contre la noblesse, moins vives cependant parce que l'action de celle-ci est devenue moindre : « Les plus ordinaires, « écrit l'Intendant, sont que les gentilshommes et leurs « officiers se servent du prétexte des beaux droits qu'ils « ont dans leurs terres pour vexer et travailler leurs « paysans. Ils ont presque tous les tailles aux quatre cas ; « et quand ils marient leurs filles ou qu'ils ont quelque « emploi nouveau dans les armées, ils font payer de « grandes surcharges ; et encore que bien souvent ce soient « des gratifications, néanmoins elles sont extorquées, et « si quelqu'un ne les donnait, il serait foulé de logement « de gens de guerre, et bien souvent maltraité par les « domestiques des dits gentilshommes. Les droits de *de victu* dont les seigneurs jouissent leur servent aussi pour « exiger de leurs tenanciers et devictuaires. En Auvergne, « ce droit s'entend une rente en blé qui est portable au « château du seigneur, et qui se paie par tous les habitants d'un tènement ou village solidairement et l'un « pour l'autre, et le seigneur s'adresse à celui que bon lui « semble, de sorte que les plus riches font des présents, « de peur que l'on ne s'adresse à eux. Et, qui pis est,



« quelques gentilshommes ne veulent recevoir leur *de*  
« *victu* lorsque le blé est à bon marché, et attendent deux  
« ou trois années qu'il devienne cher, et pour lors le font  
« évaluer à haut prix, ce qui tourne à grande ruine au  
« pauvre peuple. Par la coutume d'Auvergne, les sei-  
« gneurs haut-justiciers ont des corvées, lesquelles, par  
« les arrests, ont été modérées à douze par an. La plupart  
« aussi ont droit de *bouades* ou *vinades*, et bien que la  
« coutume et les arrests entendent que les seigneurs ne  
« fassent payer ces droits en espèces, néanmoins quel-  
« ques-uns les évaluent à un haut prix, et, pour le vin  
« qu'ils ont besoin, ils n'emploient qu'une partie de leurs  
« corvées, ce qui est la ruine des paysans qui quittent leur  
« labeur pour aller quelquefois à douze ou quinze lieues  
« quérir du vin pour leur seigneur. Beaucoup de gentils-  
« hommes d'Auvergne s'accommodent aussi des dîmes des  
« cures ecclésiastiques leurs voisins, et se les font adjuger  
« à vil prix sous le nom de leurs domestiques <sup>1</sup>. »

Toutes nouvelles après cela, sont les doléances aux-  
quelles donnent lieu la bourgeoisie des villes et ses  
magistratures privilégiées. Elles étaient devenues une  
puissance égoïste et abusive. La tutelle qu'elles préten-  
daient exercer sur le plat pays à l'exclusion de celui-ci,  
semblait n'être que pour le charger à leur profit. Les éche-  
vins s'étaient fait allouer 6.000 livres sur la taille pour  
gérer les affaires du pays ; « mais, continue Mesgrigny,  
« faisant état des frais de députations et sollicitations, de  
« dons et de présents, ils rendent par ce moyen le pays  
« redevable de grandes et notables sommes, lesquelles ils

1. *Relation de l'état de la province d'Auvergne en 1617*, pp. 28  
et 19 du manuscrit de la Bibliothèque de Clermont. Le manuscrit  
de Mesgrigny a été imprimé dans une des premières livraisons  
des *Tablettes historiques de l'Auvergne*, de M. Bouillet.

« lèvent par après sur le pauvre peuple dont j'ai reçu quantité de plaintes. » Ils consentaient à ce qu'on dressât des rôles d'impositions extraordinaires pour gratifications aux officiers de finance ou de troupes et composaient ensuite avec eux ; « et de plus, quoique la province soit plus abondante en denrées qu'en argent, « néanmoins, pour profiter dans le désordre, ils ont toujours fait payer les étapes aux gens de guerre en argent ; et pour cet effet, il s'est levé cette année, « sans commission particulière du Roi, sur le simple consentement des échevins de Clermont représentant le tiers-état du bas pays, plus de 300.000 livres, sans compter 8.000 livres de gratification pour le régiment de Polignac, dont ceux du haut pays se sont plaints..... « Jamais ils n'ont voulu souffrir la levée des droits de *francs-fiefs et nouveaux acquets* que quand ils y ont eu part et en ont composé avec le traitant moyennant une somme notable ; et ont par après consenti l'imposition d'une somme immense sur toute la province pour être régalée au sol la livre, ce qui a grandement surchargé le plat pays, où il y avait beaucoup de lieux qui ne devaient point les dits *francs-fiefs et nouveaux acquets*, et néanmoins ont été taxés au sol la livre de leur taille ; et la ville de Clermont qui est exempte de taille, est aussi exempte d'iceux ; et néanmoins, il y a plus de roturiers en la dite qui possèdent des fiefs qu'en tout le reste de l'Auvergne <sup>1</sup>. »

1. C'étaient là des griefs déjà anciens. Un siècle auparavant, le tiers-état d'Auvergne ayant présenté des remontrances contre les exactions des officiers des tailles, des lettres patentes de Charles IX, en prescrivant une information, faisaient entrevoir la suppression de leur office et de laisser au pays lui-même la charge de lever et de répartir les impôts. L'Assemblée des habitants de Clermont s'effraya de ce projet, qui lui aurait enlevé des occasions de bénéfice. Dans de

Outre que ces abus retombaient en exactions sur le travailleur paysan ou petit propriétaire, il s'en commettait d'autres dont la noblesse il est vrai, comme le peuple, supportait sa part. Ils commençaient par l'usure, et la procédure les achevait. Au témoignage de Mesgrigny, tout l'argent de la province était à Clermont et à Riom ; la bourgeoisie des deux villes avait évidemment bien fait ses affaires et elle continuait, car il atteste « les grandes  
« plaintes des gentilshommes et du plat pays contre les  
« bourgeois et habitants des villes, à cause des usures ordi-  
« naires dans la province ». « Ils ne se font point de diffi-  
« culté, ajoute-t-il, d'incorporer l'intérêt de la première  
« année dans l'obligation, et, les années suivantes, de  
« prendre l'intérêt de l'intérêt ; et ne se prête qu'au denier  
« 16 ; et ne savent ce que c'est que du denier 18. Et le pis  
« est que s'il ne se paye pas par avance, on contraint le

nouvelles remontrances, dont la rédaction porte le cachet de bon apôtre que revêt d'habitude, parfois non sans éloquence, un intérêt étroit qu'on veut sauvegarder, cette assemblée demanda instamment le maintien des officiers, faisant ressortir les avantages que produirait leur institution dès que l'on tiendrait la main à ce qu'elle fonctionnât selon sa règle, et que l'on ferait observer exactement la responsabilité attachée à leur exercice. Passant ensuite aux dangers de laisser les assemblées du tiers-état maîtresses d'une telle matière, elle disait : « Si cette connaissance est attribuée au  
« peuple, ils ne feront aucune chevauchée pour avoir connaissance  
« d'opulence, pauvreté, pertes, grêle, etc., etc. ; quand ils en  
« feraient, ils seraient juges en leur propre cause, et auraient  
« moyens de faire infinis abus, étant maîtres de cette imposition et  
« du partage de deniers attribués aux bonnes et riches villes, les-  
« quelles étant toute taillables se soulageront et chargeront les vil-  
« lages et plat pays pour avoir moyen de s'accommoder de leurs  
« biens, en acquérir des fermes et métairies, et soulageront leurs  
« fermiers et métayers comme ils voudront. » — *Remontrances des habitants de la ville et cité de Clermont* (1565 ou 1566), Recueil Verdier-Latour, à la bibliothèque de la ville, manuscrit n° 233, pièce 44.

« débiteur au paiement du principal ». Ici intervenait le *style*, la procédure, pour ruiner l'emprunteur. On ne prêtait point par constitution de rente, mais par obligation emportant contrainte par corps, « même quand ce serait « le plus grand seigneur et officier ». A défaut de non paiement, ce qui arrivait presque toujours, le débiteur recevait mandat d'arrêt emportant condamnation par défaut et dépens ; sur ce mandat il devait se constituer prisonnier à la geôle, ou bien il était censé le faire et y demeurer jusqu'à l'acquittement de sa dette. Mais, en fait, la constitution n'avait point lieu ; et, comme le débiteur ne payait pas, les mandats d'arrêts se succédaient à la geôle, reçus sur un livre spécial. Ainsi, de petites dettes s'élevaient en peu de temps au double, au triple, et forçaient vite à vendre, pour le plus mince prêt, les terres des gentilshommes aussi bien que les héritages du petit peuple. Si les terres seigneuriales se divisaient ainsi à l'avantage de la classe bourgeoise, par une triste compensation, la petite propriété paysanne, le peu du moins qui en pouvait exister, était absorbé également. Ceux qui profitaient des choses les trouvaient fort justes, mais l'on peut en croire Mesgrigny disant que « tout le monde en voudrait la « suppression, hormis les hommes de justice ».

Malgré ce mouvement forcé, la propriété moyenne occupait-elle déjà beaucoup de place ? il semble que non, car elle ne paraît pas à l'Intendant mériter une mention. Il dit bien que la bourgeoisie de Clermont possédait beaucoup de fiefs ; ne ressort-il pas de cela que la seule bourgeoisie riche avait pu s'élever, d'une manière un peu notable, à la condition de propriétaire. A plus forte raison la petite propriété devait-elle n'être pas commune. Terres du Roi, terres d'églises, terres des gentilshommes, c'est sous ces catégories seules que l'Intendant parle du

sol. Le plus généralement la bourgeoisie affermait à longs baux les biens d'église, ceux de la noblesse, et soit les sous-affermaient aux plus aisés d'entre les cultivateurs soit les faisait travailler à part de fruits ou par journaliers. Ce devait être quelque chose comme le régime de l'Irlande, et les moins heureux étaient assurément les paysans. Aussi Savaron pouvait-il dire, aux États de 1614, qu'on avait vu en Auvergne « des populations se nourrir de « l'herbe et des racines des champs, n'ayant point d'autre « aliment pour soutenir leur vie ! » Savaron, de sa présidence du présidial, avait été particulièrement à même d'y regarder.

Et à tout cela il faut ajouter l'impôt royal, ses exigences, les abus de sa perception. Sous Richelieu, les tailles s'élèvent ; mais du moins la vigueur règne dans l'action gouvernementale, l'abus n'a peut-être pas été ressenti. Quand la vigueur n'a plus été la même, quand se sont ajoutées des tailles nouvelles, puis toutes les *crues* des précédentes inventées par Mazarin, puis les pillages de l'ouquet, que pouvait-il rester du produit de la terre à ceux qui n'avaient qu'elle pour subsister ? On proclamait devant les grands corps de l'État « que le peuple des « campagnes était trop chargé pour augmenter les tailles <sup>1</sup> », et chaque mois voyait naître un accroissement sous un nom nouveau. Les pays d'États, qui pouvaient discuter l'impôt, se faisaient décharger ; mais les provinces d'Élection, arbitrairement taxées (et l'Auvergne en était une) supportaient ce que l'on était contraint d'ôter ou de ne pas imposer aux autres. Les Intendants, en veillant à ce qu'il y eût le moins d'exactions possible dans la levée de ces tailles, ne pouvaient pas tout voir ou tout empêcher ;

1. Discours de la Régente au parlement.

leur administration, d'ailleurs, ne fut pas toujours juste <sup>1</sup>. Mesgrigny atteste qu'en 1634 « il ne rentrait presque rien « de la levée des impôts au trésor du roi, encore que le « peuple souffrit beaucoup ». Les traitants et sous-traitants agissaient avant tout pour eux-mêmes, encore que le « peuple souffrit beaucoup ; »

C'est là tout le document que donne l'Intendant sur l'état économique du peuple rural. Michelet vient de le compléter par ceci : « Lisez les voyageurs étrangers des deux derniers siècles, vous les voyez stupéfaits, en traversant « nos campagnes, de leur misérable apparence, de la tristesse, du désert, de l'horreur, de la pauvreté, des « sombres chaumières nues et vides, du maigre peuple « en haillons. Ils apprennent là ce que l'homme peut « endurer sans mourir, ce que personne, ni Anglais, ni « Hollandais, ni Allemand, n'aurait supporté <sup>2</sup> ». Que cette misère n'ait pas le plus petit chroniqueur contemporain, on peut s'en étonner ; de quoi Michelet donne cette cause : « La misère est un fait général, la patience « à la supporter une vertu chez nous si commune, que « les historiens la remarquent, rarement. » D'ailleurs, l'histoire de cette misère n'est pas jalonnée de révoltes ; chez aucun peuple elles n'ont été plus rares. La patience

1. Au siècle d'après, fin de Louis XV, Gauthier-Biauzat, dans son livre des *Doléances*, dit que les cotes d'office devinrent pour les Intendants une sorte de récompense et un règlement de faveur. Calculant, d'après le règlement du don gratuit dans l'élection de Clermont pendant les années 1774, 1775, 1776, dans quelles proportions sont faites les remises accordées par l'intendance aux nobles et privilégiés et aux simples taillables, il trouve les premières dans la proportion de 8 à 1, tandis que les secondes offrent celle de 1 à 9. — Il est vrai que nous sommes ici au règne de Louis XV. Dans le principe, sous Richelieu et Mazarin, le même fait a pu, a dû même se produire, mais moins scandaleusement.

2. *Histoire de la Révolution*, t. I, Introduction.

avec laquelle le peuple d'Auvergne a attendu est un des côtés à remarquer dans la civilisation française. Prenez tout autre peuple de l'Europe centrale : dès le <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, par insurrection ou par développement industriel, il se fait un sort voisin de l'aisance ; vous voyez au contraire le nôtre souffrir et travailler, se plaindre presque sans cesse, mais sans se rebuter. A les regarder traverser tant d'époques de misère, ces paysans de France, ceux d'Auvergne comme les autres, à les voir subir les famines, la dépopulation, on croirait qu'ils sentent ne devoir point périr, ils ont l'intuition que la terre, rendue si longtemps ingrate pour eux, ils la posséderont, qu'ils en deviendront les maîtres et seigneurs, qu'ils remplaceront le riche.

**Moment de Colbert.** — Si l'on suivait sans une halte jusqu'à la fin de Louis XIV, jusqu'au Régent et à Louis XV, la pente où est placé le gouvernement royal au commencement du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, la population agricole serait hors d'état d'aller bien longtemps ; même les riches, par suite de la diminution du produit, se trouveraient incapables de soutenir l'ordre social. Mais ici encore se présente un de ces temps d'arrêts féconds, un de ces moments où le paysan se retrempe pour endurer davantage. Le ministère de Colbert, par le dégrèvement considérable des impôts, par les débouchés directs ou indirects qu'il ouvre à la production, par l'ordre sévère apporté dans l'administration provinciale, ouvre des années de prospérité qui sauveront encore pendant un siècle la société monarchique. Il tenait pour maxime que « l'aisance des gens du peuple est la base la plus solide des richesses du souverain » ; autant que cela pouvait se faire, il réalisait sa maxime. C'est pourquoi Col-

bert fut perdu dans l'esprit et les passions des gens de finance et des privilégiés de toute sorte. Le paysan auvergnat reçut de ce ministère des bienfaits considérables. Un siècle après, le souvenir en enthousiasmait encore le publiciste de notre province qui a étudié le plus à fond le retentissement des faits publics dans les intérêts et la situation du peuple <sup>1</sup>. Lorsque plus tard, à la fin du siècle, les Ordonnances attestent l'existence de cotes au-dessous de 40 francs, il faut faire honneur de cette considérable génération de petite propriété à l'administration de Colbert, car un homme du temps, Boisguillebert, nous apprend qu'en 1648 l'accroissement des tailles, l'inégalité de la répartition, les exactions des collecteurs, la diminution apportée par là dans le produit, avaient forcé le petit propriétaire d'alors à vendre aux seigneurs ou aux riches son bien, son coin de terre acquis aux époques de Louis XII ou de Sully <sup>2</sup>.

Mais Colbert passe, et toute son œuvre est bientôt détruite. Il visait à décharger de l'impôt le travail, il y atteignait par de savants systèmes de taxes sur les consommations ou par une répartition plus étendue, frappant plus de personnes auparavant indemnes. Cette science économique mourut avec lui. On eut un continuel besoin d'argent, on en leva sans prévoyance. Des dernières années du xvii<sup>e</sup> siècle jusqu'à la veille de la Révolution, il y a un appauvrissement continu dans les provinces de France, l'incessante augmentation de l'impôt arrivant à ne plus guère porter que sur le cultivateur.

**Le XVIII<sup>e</sup> siècle.** — De 1701 à 1708, le Tiers-État se

1. GAUTHIER-BIAUZAT, *Doléances sur les surcharges que les gens du peuple supportent en toute espèce d'impôt*, 1788, in-8.

2. *Détail de la France*, ch. VII.

DONIOL. — *La Basse-Auvergne*.



trouvait si affaibli, que « l'on ne pouvait en tirer, même « en le pressurant, la moitié des sommes imposées en taille « et capitation », ce qui fait dire à un officier supérieur des Finances : « *Si le laboureur prenait garde quand il « enseme sa terre pour qui il sème, il n'ensemencerait « pas* <sup>1</sup> ». Pourtant il faut encore arriver à la fin du règne si onéreux de Louis XIV, traverser celui de la régence, celui de Louis XV, qui n'ont pas des procédés différents. Le paysan a vu la « corvée » royale devenir un des moyens effectifs d'ouvrir, à travers la France, les grandes routes qu'y trouva notre siècle ; le résultat serait un bienfait, mais du procédé naît une énorme charge en plus, et très lourde au cultivateur du sol : ses bras, son bétail, son temps sont employés sans mesure et sans rétribution. En Auvergne les ateliers sont fermés en 1730 ; ce qu'ils ont exécuté est encore visible, son importance donne la mesure du poids qu'ils faisaient porter ; des bornes de distribution de l'œuvre par villages, restées debout çà et là, constatent que certains avaient trois et quatre lieues à parcourir pour arriver au chantier, autant pour en revenir. Ce n'est qu'au déclin de Louis XV que les physiocrates, à force de raisonnements économiques, obtinrent que l'on transformât en contribution pécuniaire cet abus sans rémunération et ce détournement préjudiciable du travail paysan.

Sous ces influences malfaisantes, la dépopulation des campagnes envahissait le royaume. Laverdy, intendant d'Auvergne en 1765, assure bien qu'elle avait échappé aux dommages des « corvées » ; en tout cas les autres causes produisaient leurs effets, car lui-même constate que dans un quart des paroisses la population a dimi-

1. Le Président La Barre, *Formulaire des Élus*, t. IV, chap. IX.

nué <sup>1</sup>. Vingt ans plus tard, l'auteur des *Doléances*, qui a regardé aux chiffres, montre que près d'un tiers des habitants ruraux a quitté les champs, trop chargés de taille, et grossi le nombre de ceux des villes où ils y échappent mieux. Et il produit des chiffres : dans la paroisse de Boudes, près de Saint-Germain-Lembron, les procès-verbaux de la visite des évêques, de 1699 à 1732, attestent que le nombre des communiant est tombé de 650 à 450. Le mouvement se prolonge fort au delà de ce moment. Ceux qui n'émigraient pas changeaient de condition, préférant toute autre à celle de cultivateur. Les gens mariés même se faisaient domestiques ; les choses allaient à ce point qu'en 1781 la Cour des aides avait dû autoriser les privilégiés, contrairement aux règlements, à employer des domestiques mariés et taillables. En 1798, au reste, l'intendant d'Ormesson constatait que toutes les cures étaient pauvres, subissant la portion congrue ou n'ayant rien que la dîme, laquelle ne valait même pas celle-ci. Le mal était, au reste, venu d'un autre côté. Après le Concordat de 1516, les moines, sécularisés, allèrent disperser loin de leur monastère les revenus féodaux qu'il leur fournissait ; la pauvreté de l'entourage s'en était augmentée. Les Grands-Jours d'Auvergne, intervenant pour y remédier, rendirent contre le monastère de la Chaize-Dieu, le 14 janvier 1666, un arrêt notable ordonnant d'établir un rôle spécial pour les pauvres qui entouraient l'abbaye, et que les aumônes distribuées en autres lieux par l'Abbé et les Religieux le seraient désormais à eux. En 1740, s'offre un document de source précieuse (c'est Massil-

1. *État de l'Auvergne en 1765, présenté par M. de Laverdy, contrôleur général des finances.*— Manuscrit de la Bibliothèque de Clermont. Ce mémoire a été récemment publié par les *Tablettes historiques*.

lon qui le fournit) surpassant tous les autres, soit qu'il les atteste, les contredise ou les condamne. De Beauregard, où il planait sur le sol le plus fertile et le mieux cultivé de cette Auvergne appauvrie, il écrit au ministre cardinal de Fleury : « Il y a longtemps que tous les États et toutes  
« les compagnies de cette province me sollicitent d'en  
« présenter à Votre Excellence la triste situation. Ce ne  
« sont point des murmures de leur part... C'est unique-  
« ment leur confiance en votre amour qui emprunte ma  
« voix. Il est de notoriété publique, Monseigneur, que  
« l'Auvergne, province sans commerce et presque sans  
« débouchés, est pourtant, de toutes les provinces du  
« royaume, la plus chargée, à proportion, de subsides ; le  
« Conseil ne l'ignore pas ; ils ont été poussés à plus de six  
« millions, que le Roi ne retirerait pas de toutes les terres  
« d'Auvergne s'il en était l'unique possesseur. Aussi,  
« Monseigneur, le peuple de nos campagnes vit dans une  
« misère affreuse, sans lit, sans meubles ; la plupart,  
« même, la moitié de l'année, manquent du pain d'orge  
« et d'avoine qui fait leur unique nourriture, et qu'ils  
« sont obligés d'arracher de leur bouche et de celle de  
« leurs enfants pour payer leurs impositions. J'ai la dou-  
« leur, chaque année, de voir ce triste spectacle devant  
« mes yeux, dans mes visites : non, Monseigneur, c'est un  
« fait certain que dans tout le reste de la France, il n'y a  
« pas de peuple plus pauvre et plus misérable que celui-  
« ci ; et, c'est à un point que les nègres de nos îles sont  
« infiniment plus heureux qu'eux ; car en travaillant,  
« ils sont nourris et habillés, eux, leurs femmes et leurs  
« enfants, au lieu que nos paysans, des plus laborieux du  
« royaume, ne peuvent, avec le travail le plus rude et le  
« plus opiniâtre, avoir du pain pour eux, pour leur  
« famille et payer les subsides. S'il s'est trouvé dans cette

« province des intendants qui aient pu parler un autre  
« langage, ils ont sacrifié la vérité et leur conscience à  
« une misérable fortune. Au reste, Monseigneur, je sup-  
« plie de tout mon cœur Votre Excellence de ne pas  
« regarder ce que je prends la liberté de lui écrire comme  
« un excès de zèle épiscopal. Outre tout ce que je vous  
« dois déjà, je vous dois plus, la vérité; aussi, loin  
« d'exagérer, je vous proteste, Monseigneur, que j'ai  
« ménagé les expressions <sup>1</sup> ».

Ainsi apparaissait au prélat la condition matérielle des paysans de l'Auvergne. Il parcourait chaque année ses paroisses, il voyait lui-même : son appréciation était prise d'un point de vue plus rapproché des réalités que les mémoires des intendants. Elle remplit une lacune qui devait exister en tous, qui existe en celui de 1698 et en celui de 1765. D'Ormesson et Ballainvillers furent des modèles dans leur office, mais inévitablement portés à voir sous le mirage que, de leur position, prenaient ces réalités. C'est surtout le dessus de l'état social qui se présentait à eux, et c'est à travers ce dessus que le dessous leur apparaissait. Tout pouvait leur sembler progrès, comparé aux temps antérieurs. A regarder vivre le monde plus organisé et avancé qui se mouvait autour d'eux, ils devaient se plaire; sur le monde d'en bas, celui qui tournait et retournait le sol et le faisait produire, la lumière se teintait malgré eux des reflets de ce monde supérieur.

Nos intendants d'alors parlent bien de l'émigration annuelle de sept ou huit mille habitants qui vont chercher en Espagne, en Allemagne, dans les grandes villes de la France, le gain d'une vie que le territoire ne pouvait pas

1. Dulaure a transcrit toute la lettre dans sa *Description de l'Auvergne*.

fournir. Mais la population qui restait pour le travailler leur paraissait naturellement en harmonie avec l'état brillant des autres classes. D'Ormesson écrit en 1798 que « le pays est fort  
« abondant en blé, chanvre, vins, en noyers, prairies et  
« vergers qui ont toute sorte de fruitiers : que les terres  
« portent quasi tous les ans <sup>1</sup> » ; si l'on met ce tableau en regard de celui qu'il trace de la société riche, noblesse ou bourgeoisie, on ne s'imagine pas que les gens par qui cette fertilité est entretenue se trouvent dans le dénûment. C'est plus encore lorsqu'on lit dans Ballainvillers que « les  
« coteaux sont chargés de vigne, et les terres de la  
« Limagne (pays qui est un des plus beaux du royaume),  
« d'une telle fertilité qu'elles ne s'y reposent jamais, et  
« produisent tous les ans un revenu ; que la Basse-  
« Auvergne recueille plus de grains qu'il n'en faut pour la  
« nourriture des habitants », et lorsqu'il parle du développement commercial qu'a pris l'Auvergne, du mouvement industriel qui s'y fait voir. On s'abuserait donc en se confiant à ces seuls documents pour juger de la condition matérielle du paysan d'Auvergne en ce siècle : les paroles éloquentes de Massillon sont la page qui y manque. Elles révèlent l'opposition, entre eux, des deux éléments de la société d'alors, l'un qui a l'existence large, heureuse, qui profite amplement parce qu'il est exempt de charges ; l'autre, écrasé par le progrès même de celui-là, instrument passif épuisé, foulé davantage à mesure qu'au-dessus le progrès s'étend. Ballainvillers parle bien de la « multiplicité  
« de pauvres gens qui inondent la ville », et il est en cela le seul ; mais nulle part il ne s'occupe des cultivateurs pour en pénétrer la condition.

1. *Mémoire sur la province d'Auvergne, en 1697-1698*, analysé dans la collection de Ballainvillers, manuscrit à la Bibliothèque de la ville, publié par M. Bouillet en 1845.

Les deux mémoires cependant, en précisant un peu l'aspect du sol cultivé, permettent sinon d'induire de cet aspect la condition de ce cultivateur, au moins de se figurer ce qu'elle devait être. De ces terres produisant sans repos, indiquées par Ballainvillers, il n'en existait, au temps d'Ormesson, que de Gannat à Orcet. « Le pays, depuis ce village jusqu'à Issoire, écrit-il, et « d'Issoire à Brioude, est encore bon, mais la terre n'est « pas si forte ; elle a besoin d'être labourée et fumée et « de demeurer en guéret ou jachère, c'est-à-dire de se « reposer au moins tous les trois ans. » Autrement dit, quand la terre produisait toute seule, comme dans les fonds inépuisables du *Marais*, entre Clermont et Aigueperse, on pouvait jouir du spectacle d'un sol fécond, de récoltes abondantes ; mais pour peu que le sol exigeât de main-d'œuvre et d'apport, les charges supportées par le cultivateur se faisaient acheter si cher que plus de dix lieues d'un pays où règne aujourd'hui la richesse, d'Issoire à Brioude, présentaient l'apparence d'un sol médiocre et, nécessairement, la population sans aisance, souvent sans pain que signalera Massillon. De temps immémorial, les seigneurs avaient le droit de planter d'arbres les tertres, les bords des chemins, les terrains vacants ; à raison du produit que donnaient ces arbres le noyer surtout était choisi, le hêtre dans les terres médiocres. Le bois de noyer était recherché par l'ébéniste, par les fabriques d'armes pour la confection des crosses, le bois de hêtre pour l'outillage rural ou pour le chauffage des villes. Le noyer aidait d'ailleurs à l'alimentation ; au dire d'Ormesson, les paysans « se nourrissaient presque exclusivement de soupe « à l'huile de noix ». Et il s'en étonne, « vu que le pays « est d'ailleurs si abondant » ; il ajoute : « Les impositions, « dont les peuples sont chargés ne leur permettent pas

« de jouir des biens naturels de leur patrie » ; si le tableau de Massillon avait besoin d'être confirmé, ces deux lignes y suffiraient. Il y a quatre-vingts ans entre elles et lui ; une aggravation continuelle des causes destructives s'est donc produite. D'Ormesson atteste du moins que Colbert a rendu au peuple paysan l'immense service de lui permettre de traverser ce rude siècle, il a augmenté les débouchés de la production. Ballainvillers constatera de même que c'est grâce aux débouchés ouverts aux denrées que l'Auvergne doit de « pouvoir suffire aux fortes impositions dont elle est chargée, bien plus encore qu'aux « quelques fabriques et petites manufactures établies « dans certains cantons ». Ces impositions, ajoute-t-il, « elles seraient hors d'état de les supporter, s'il ne sortait « pas de la province un équivalent à l'argent que le Roi « en retire ».

Ballainvillers, qui a laissé de son administration un souvenir honoré, nous fait franchir ces années, soutenues par la fécondité des mesures de Colbert. Les indications de son *Mémoire* font connaître que « la « majeure portion des céréales d'Auvergne consistait en « seigle, le froment étant d'une culture trop épuisante « et trop chanceuse. Quant aux autres productions « c'étaient du chanvre, que la marine royale employait « presque tout ; des foin, très abondants entre Riom et « Clermont ; des fruits, recherchés de Paris et de Lyon ; « des vins, enfin, qui, dans les années de besoin, allaient « à Paris malgré les droits exorbitants de navigation « sur le canal de Briare, et de sortie à la douane provinciale de Gannat ou de Vichy ». Il laisse échapper un mot sur la situation du paysan : on dirait qu'il l'a modelé sur celui de son prédécesseur. C'est également à propos de l'huile. En son temps, l'huile de noix a trop de prix ;

elle est trop chère pour le paysan, il faut baisser d'un degré, descendre pour la « soupe » à l'huile de che-nevis, que d'Ormesson ne mentionnait même pas. « Les pauvres habitants s'en servent pour composer « une « espèce de soupe dont ils font leur nourriture, principa-  
« lement lorsque l'huile de noix a manqué et qu'elle est  
« chère ». Il est probable que nos paysans de Basse-Auvergne trouvèrent un des plus efficaces soutiens dans la production du vin. D'après les deux intendants, elle avait les mêmes débouchés qu'à présent : la montagne environnante et Paris ; mais l'exportation était réduite souvent par son haut prix, par l'abondance des récoltes, qui encombraient les caves de telle sorte que, se trouvant ainsi à bon marché, le vin entraient dans l'alimentation du cultivateur un peu aisé, dans celle aussi du journalier, qu'habituellement le propriétaire nourrissait.

Massillon avait à peine envoyé sa requête au cardinal de Fleury que la taille fut portée, pour la généralité de Riom, de 2.901.308 livres en 1743, à 3.253.916 livres en 1749. Les autres impôts, en même temps, s'élevèrent en 1763 ; le chiffre total, pour la généralité, s'éleva à 5.842.599 livres : c'était un accroissement de 1.412.609 francs entre 1731 et 1763. Or, à ce moment-là, on estimait à 532.800 le nombre total des personnes habitant l'Auvergne, et il n'y avait que 140.000 taillables sur les rôles de la généralité. « Chaque taillable, dit Ballainvil-  
« lers, devait donc l'un dans l'autre 41 livres 10 sous non  
« compris les vingtièmes, don gratuit et autres charges,  
« ce qui paraît réellement exorbitant, les trois quarts  
« des taillables n'étant pas en état de payer trois livres. » Il fallait que le mal fût profond et grave, pour qu'un intendant osât le montrer ainsi ; il rejetait du reste ce détail, sans preuves, à la fin de son mémoire, après avoir fait de l'état général de la province un tableau flatteur.



Mais il y a des preuves concluantes dans une pièce postérieure seulement de quatre années, dans un cahier de *Notes pour l'assiette de la taille dans l'arrondissement de Riom en 1769*<sup>1</sup>. En ce qui concerne les mieux situés des villages de la partie de la « Limagne » si fertile avoisinant Riom, on lit cette mention devant chaque nom : « *bon terrain*, blés, vignes, prés, *pauvres habitants* ; » ou bien cette autre : « *terres médiocres, quantité de pauvres habitants* ». En résumé, culture partout, pauvreté partout. Voici les principales de ces mentions, et elles intéressent des lieux dont la fécondité naturelle indéniable fait le plus démonstratif contraste avec elles : « *La ville de Riom, Mauzat et le Marais* : moitié du sol affecté à toute sorte de grains ; un quart en prairies, un quart en vignes, peu de pacages, quantité de pauvres journaliers ; *Saint-Bonnet*, beaucoup de pauvres journaliers ; *Marsat*, quantité de pauvres habitants, ils n'ont que les noix et les fruits pour se nourrir et payer l'impôt ; *Ménérol et Bourassol*, deux tiers en terres de bon terrain, qui rapportent beaucoup de froment, un demi-tiers en vignes, un demi-tiers en prairies, pauvres habitants ; *Pessat et Villeneuve*, deux tiers de bon terrain pour tous les blés, pauvres habitants ; *Varennnes*, bon terrain, pauvres habitants ; *Pommort, le Ché, Saunat*, bon terrain, pauvres habitants ; *Chatelguyon*, terre médiocre, fruits chanceux, beaucoup de pauvres habitants ; *Rousat, idem* ; *Brou*, terre médiocre, habitants très pauvres, la majeure partie des héritages faite par des forains ; *Gimeaux*, bon terrain, pauvres habitants ; *Saint-Avit*, surchargé par le passage des troupes ; *Clerlande*, bon terrain, pauvres habitants ; *Chappes*, bon terrain, pauvres habitants ; *Sardon*,

1. En mss. à la Bibliothèque de Clermont.

« terre médiocre, pauvres habitants ; *Randan*, une partie  
« des habitants pauvres ; *Saint-Priest-Bramefant*, paroisse  
« assez étendue, dont moitié de terres est semée en toute  
« sorte de grains, le quart en vignes, le quart en pacages,  
« habitants très pauvres ; *Combronde*, terrain assez bon, la  
« majeure partie des habitants très pauvres ».

A voir la pauvreté rester ainsi le fief de lieux comme Clerlande, Bourrassol, Marsat, Chappes, Combronde, Pontmort, le Ché, où des moissons si pressées nourrissent aujourd'hui, parfois richement, une population double de celle d'alors, et population de paysans-propriétaires ou de journaliers sans chômage ; à voir cette pauvreté constatée au milieu de cultures de toutes sortes, on peut se faire l'idée de ce que le régime de grande monarchie succédant au régime féodal avait produit pour le paysan d'Auvergne au siècle dernier. Il n'y en avait d'un peu à l'aise que celui des hautes montagnes ; là, sans culture, la terre donnait des herbages dans lesquels s'élevait ou s'engraissait du bétail dont la vente était à peu près toujours sûre, et la contrée étant vidée d'habitants par l'émigration périodique, l'existence y coûtait moins ; Ballainvillers le fait remarquer dès ses premières pages : « Le paysan de la Limagne  
« tire peu de fruit de son travail et vit dans une extrême  
« pauvreté : le paysan de la montagne se soutient mieux,  
« quoique plus oisif ; il est plus riche par le commerce  
« des bestiaux. »

#### 4. — LA TERRE ET LE PAYSAN A LA VEILLE DE 1789

L'Intendant Ballainvillers conduit les informations jusqu'à la date où les principes et la hiérarchie dans la société française vont être changés. Il faut résumer les

effets de la longue existence de la monarchie féodale, quant au sol d'Auvergne et quant au paysan qui le cultive. Voici dans quelle condition les trouva le patient et spirituel touriste en économie rurale, Arthur Young, dont le voyage à travers la France est un précieux monument d'histoire. Deux états de la propriété ; elle est féodale encore par quelques attributs, ou bien non féodale. Féodale, elle appartient en majeure partie à l'Eglise ; en moindre portion à la noblesse, en portion plus petite, à la bourgeoisie des villes et au paysan. Elle constitue de vastes tènements, divisés les uns en fermes dont certaines n'avaient qu'une petite étendue ; en domaines de moyenne dimension comme il s'en voit aujourd'hui ; en parcelles déjà abondantes. Terre de seigneur, terre de couvent, d'église ou d'hospice, les conditions générales de sa tenure sont la *ferme* et le *métayage*. L'ancienne tenure féodale, la censive, n'a qu'un rôle secondaire, la ferme l'a en majeure partie absorbée. La ferme se présente sous deux aspects ; sous le premier, c'est ce qu'en Angleterre on appelle le *monopole*, la prise à ferme de grandes terres par des personnes qui les sous-afferment au paysan, ou les font cultiver à part de fruits. Il y avait depuis longtemps, en Auvergne, une classe de ces fermiers pour les biens féodaux, pour ceux d'Eglise particulièrement : ils donnent d'ordinaire à métayage, à des familles de cultivateurs, des portions plus ou moins grandes de leur ferme. Sous l'autre aspect, c'est la culture à part de fruits soit en argent soit en denrées ; on emploie peu la ferme, le cultivateur n'a pas assez de moyens pour oser l'affronter. Terre bourgeoise, le métayage et l'*arrentement* constituent le mode habituel d'exploitation.

Le métayage se rencontre ainsi dans toutes les catégories. Il a lieu à moitié fruits dans les meilleurs fonds,

dans les fonds médiocres aux deux tiers, dans les mauvais jusqu'au quart. Biauzat n'atteste pas moins que dans ces conditions, les métayers se ruinaient; et là où l'on avait recours à la tenure en argent afin d'établir de la fixité dans les revenus, c'était plus menaçant encore, car devant payer quelle que fût la récolte, le tenancier n'avait de ressource que dans l'usure, qui le laissait bientôt dépouillé. Quant à l'arrentement, c'est le contrat caractéristique de ce monument. Nul de plus significatif. Par lui on apprend dans quelle condition médiocre se trouvait le propriétaire. La bourgeoisie avait mis en grand usage ce contrat, depuis que les charges étaient montées à si haut point. Il consistait à aliéner la terre au paysan moyennant que celui-ci soldât le cens, les redevances seigneuriales, la dîme, les impositions de toute sorte, en échange d'une petite rente en argent. Au moment de la Révolution, il y avait peu de familles bourgeoises qui n'eussent fait de ces contrats, pour tirer un revenu de leur bien; ils sont une attestation concluante du prix qu'a eu la division de la culture, préliminaire de la division du sol.

L'arrentement fit voir à cette époque, comme jadis l'*hostise* inventée par les seigneurs, quelle puissance de production se trouve dans les facultés de jeûne et de travail du paysan. Lui toujours, par ses privations et ses sueurs, put rendre fructueuse la propriété, bien que grevée comme elle l'était. Beaucoup de terre passe ainsi dans les mains de ce paysan, avant les lois ou les décrets de la Révolution et les effets du Code civil. On ne comptait qu'un petit nombre de domaines cultivés par des maîtres non-paysans; la plupart même de ceux où le propriétaire bourgeois habitait étaient donnés à métayage. Le paysan détenait donc, en somme, la majeure partie de la terre d'Auvergne. Par quels moyens de production y entre-

tenait-il la culture, et comment s'en répartissait le revenu ? Ces moyens de productions, c'était à peu près uniquement le bétail nécessaire ; on était encore loin du capital argent dans l'exploitation. Un contrat, le cheptel, dont la rigueur des temps avait renouvelé et singulièrement multiplié l'emploi, pourvoyait aux besoins de ces moyens-là. Le petit bourgeois propriétaire achetait du bétail suivant ses forces et le plaçait chez le paysan à raison de moitié des bénéfices, c'est-à-dire moitié des produits de croît, de laiterie, de laine, selon les cas. Contrat très ancien ; on en juge par la place qu'il tient dans les vieux écrits juridiques ; il avait eu beaucoup d'emploi quand les seigneurs sentirent la nécessité de se faire du revenu. La place que lui a consacrée le code Napoléon atteste qu'il en tint beaucoup, en fait, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Elle étonne, comparée au peu d'usage qu'il conserve aujourd'hui ; des inventaires de famille montrent jusqu'à trois cents, quatre cents de ces cheptels existant dans les patrimoines ; c'était un mode de placement usuel.

Quant à la répartition des revenus, il faudrait distinguer entre le paysan censitaire, le paysan propriétaire, le paysan preneur à rente, le paysan métayer. Il y avait certainement des seconds ; mais très peu de ces propriétaires roturiers, soit aisés soit même riches, possédaient de vrais alleux, c'est-à-dire des biens ne devant rien ; au contraire le grand nombre, au moment de rentrer la récolte, trouvait à la porte de son grenier trois vastes bourses à remplir avant et malgré tout. L'une, celle du fisc, absorbait près des trois cinquièmes du produit brut (c'est l'évaluation de Biauzat). Avec le restant, il fallait verser dans la seconde, celle de l'Église, la dîme, formant à peu près le septième du revenu total, et dans la troisième, celle du seigneur, un cens variable,

mais si fort quelquefois que le revenu du domaine ne suffisait pas à le payer <sup>1</sup>. Il y avait de plus le rachat, variable aussi, des services personnels; on estimait, par exemple, celui de la corvée à un quatorzième de la taille <sup>2</sup>. Quant au paysan preneur à rente il avait en outre, cela soldé, à payer cette rente. Après avoir comblé ces gouffres, tous voyaient tristement béante devant eux leur propre bourse, et n'y pouvaient souvent rien mettre. La supputation est plus ou moins exacte <sup>3</sup>, mais la tradition qui nous est venue d'alors atteste combien il restait peu de chose et que, maintes fois, il ne restait rien au détenteur de la terre quand il en avait acquitté les charges. Conséquences : dépréciation du sol par la faiblesse de son rendement net, abaissement du prix des services et de toutes les denrées. Aussi A. Young dit-il : « Les effets de cet absurde système « sont frappants; des terres qui se loueraient en Angleterre « 12 livres ne valent que 3 livres, y compris les bestiaux ». Donc, médiocre rétribution du travail et bas prix des produits; en 1787, il y a trente ans que le vin se vend de 20 à 25 sols le *pot* de 15 litres; le setier de froment (mesure de Clermont), 12 livres; les domestiques sont payés de 36 à 50 livres par an; le journalier de 20 à 25 sols la journée.

Cette fin du XVIII<sup>e</sup> siècle présente une sorte d'impasse économique. Les efforts de nos Sociétés ou Comices

1. La terre de Lubières (Haute-Loire) était notamment dans ce cas. — Dans les environs de Brioude, on estimait que les droits féodaux représentaient à peu près les deux tiers du produit. Une propriété estimée 10.000 livres par un partage de peu de temps antérieur à 1789, s'est vendue, quelques années après l'abolition des droits féodaux, 30.000 francs.

2. Chiffre d'une brochure publiée en 1787, sous le titre d'*Essais sur la nature et la répartition de l'impôt en Auvergne*.

3. Le métayer ne payait que moitié des charges, mais sa position était la même, n'ayant que moitié des fruits.

d'agriculture ne sont presque rien en comparaison des efforts faits, en Auvergne, par l'ancienne *Société littéraire*, pour tirer le travail agraire de sa mesquine production. Rien ne réussissait parce que le vice était dans les choses. Un changement aurait pu compromettre momentanément le revenu, et une diminution quelconque de ce revenu si faible aurait amené la misère. Dans cette partie de la Limagne appelée *le Marais*, entre Clermont, Ennezat, Riom, la végétation pouvait paraître splendide en 1789 à Arthur Young, qui venait du maigre Bourbonnais; mais même dans ces tènements si féconds, l'habitude des jachères était encore générale; nuls fourrages artificiels, bétail médiocre employé aux labours. Au premier venu des cultivateurs de notre époque, ce seraient les indices d'une culture pauvre. A. Young, du reste, ne le dissimule pas. Il s'étonne du haut prix vénal des terres, en voyant « des labours si mal entendus que les moissons « ne rendaient pas de moitié, ou au moins d'un tiers ce « qu'elles devraient rendre. » A son témoignage, les prairies, les terres à chanvre, à jardinage donnaient seuls un bon produit. Dans ces conditions, ce n'est pas le paysan seul qui était pauvre; il l'était plus que les autres, mais ces autres, propriétaire noble ou bourgeois, quand ils n'avaient que les revenus de la terre pour vivre, ne pouvaient pas mener une existence bien large. Un écrivain du temps explique que « dans les communautés moyennement imposées il « ne reste pas au propriétaire le quart du revenu; et, « dans les communautés lésées par la répartition, les propriétaires sont réduits à la condition des simples fermiers qui recueillent à peine de quoi récupérer les frais « de culture <sup>1</sup> ».

1. *Essai sur la nature et la répartition de l'impôt en Auvergne*, p. 57.

Ne faut-il pas ici se souvenir que la plainte, de la part des hommes, est de tous les temps. Elle s'avive même à mesure du progrès général, le progrès faisant d'autant plus mesurer ce qui manque. De ces propriétaires trop chargés, il y en avait, propriétaires paysans, qui l'étaient devenus, on vient de le voir, en s'empressant de consentir à se grever de charges trop lourdes pour les autres. Est-ce que l'on doit refuser aux huit siècles d'histoire alors vécus toute autre conséquence, sinon l'aggravation du travail, la généralisation de la peine ; est-ce à se demander lequel était le plus heureux, du serf ancien ou du paysan de la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, et si ç'a été un progrès pour la classe des moyens propriétaires, inconnue aux siècles féodaux, que de naître dans l'âge monarchique ? Les publicistes, sous Louis XVI, trouvaient préférable à la situation du détenteur de terre en leur temps l'état des serfs de la féodalité. Entraînements de discussion, c'est à craindre, sous lesquels disparaissaient les réalités. Une plus grande surface du sol livrée à la culture ; une population singulièrement plus nombreuse entretenue aussi bien, pour le moins, que l'était celle des siècles antérieurs ; tout un ordre de personnes, autrefois inférieures, élevé à une condition matérielle égale, sinon supérieure, à ce qu'était celle des plus élevées de l'ancienne société, devenu assez important pour être désormais un élément politique inévitable, c'était là de grands faits ayant, chacun dans leur cadre, les résultats de détail correspondants. Ce qu'il faut dire, c'est que, dans la société française, une plus grande somme de labeur, loin de rester une aggravation de la vie, en a paru l'accomplissement, c'est que l'homme y a tendu de toutes ses forces, s'y est porté sans effroi. L'accroissement du travail se traduirait par quelque chose au-dessus de tout : acquérir la propriété ; pour y parvenir, le paysan,



serf ou vilain, a consenti à tout. Cette propriété, il l'a prise sous toutes les formes et avec toutes les charges qui s'y sont imposées. Il a vécu de jeûne, de misère physique, vêtu de haillons ; il a tout enduré, il est allé trop de fois d'une extrémité à l'autre de l'échelle, mais à la fin il s'est trouvé propriétaire, pourvu de ce qui donnait assiette et consistance. Ce qui trompe quand, à des siècles de distance, on compare le paysan au paysan, c'est que l'on croit voir le même homme continué, à travers le temps, dans le même dur labeur, dans les mêmes servitudes. L'illusion se dissipe à se représenter la succession d'états, de conditions que figure celui d'à présent. Et à cet état présent n'est point fermé le plus haut degré de l'échelle sociale, tandis que, auparavant, il occupait le plus bas et ne pouvait en occuper d'autre. Une ascension continuelle péniblement opérée sans doute, mais en définitive effectuée, apparaît donc là où ne semblait n'avoir été que l'immobilité désespérante.

Voilà l'historique général de la condition paysanne en Basse-Auvergne, partant de l'état de colon gallo-romain ou de serf féodal, parvenu à celui de cultivateur libre la veille de 1789. A côté il en a existé et il s'en est développé une autre, suivant le même chemin différemment de celle-là, le suivant avec infiniment moins de peine et avec un bien-être croissant, grâce à une organisation civile particulière. Elle doit être mise ici en parallèle. C'est la condition de cultivateur en groupe communautaire, en famille unie par une indivision persistante.

#### 4. COMMUNAUTÉS FAMILIALES EN INDIVISION.

De toutes les personnes civiles et les personnes sociales, si l'on peut ainsi dire, auxquelles l'époque féodale a donné

naissance ou qui ont eu existence sous elle, les familles agricoles en indivision sont un des détails les plus caractéristiques. Il faut les placer sous les auspices de cette explication qu'a donnée d'elles, jadis, l'attachant juriste du Nivernais : « Par fraternité, amitié et liaison économique, sont un « seul corps... Et ainsi de tous âges et de toutes façons ils « s'entretiennent comme un corps politique qui, par subrogation, doit durer à tousiours <sup>1</sup> ». Notre siècle les a trouvées encore vivantes et les a vues se dissoudre. Tout un canton de la Limagne et, je le crois, toute la Basse-Auvergne, les Marches du Bourbonnais comme les terres du Morvan en ont possédé. Sous l'empire de l'isolement, dans la vie restreinte et sédentaire de l'état féodal, sous les violences dont le faible se trouvait sans cesse menacé et tant de fois atteint, l'association se serait offerte de bonne heure. C'était l'engagement qui pouvait le mieux couvrir et assurer tous les autres, quand même la seigneurie ne l'aurait pas imposée par avantage pour elle. L'association universelle, entre deux ou plusieurs personnes, dut constituer le mariage des intérêts à côté du mariage des sexes. Elle s'établit pour biens présents et à venir, entre ménages ou entre personnes non mariées. A lire les juristes des provinces du Centre, il semble presque que c'était la situation normale de toute personne roturière; en tous cas, elle paraît avoir été celle d'une grande partie des *serfs*. Non que, serfs ou point serfs, ils y fussent conduits par leur volonté comme à la forme plus utile qu'une autre à leur situation; ils y semblent placés d'autorité, soit que la tradition d'un état social antérieur y amenât, soit par utilité reconnue de la part de celui qui dictait la loi. « Suivant les traditions féodales, dit M. Laferrière, entre les serfs qui vivaient à

1. Gui Coquille, *Questions et réponses sur la coutume*, LVII

« même *pot et feu*, à même *chanteau*, il y avait communauté. Le serf pouvait transmettre sa part à ses enfants ou parents qui vivaient en commun avec lui. S'il mettait à un autre sa portion de l'héritage servile, l'immeuble revenait au seigneur <sup>1</sup>. » Coquille explique également que, selon la coutume, « si aucun homme ou femme de condition servile décède sans *hoir commun*, son bien appartient au seigneur de la servitude <sup>2</sup> ». De là il ne peut être inféré autre chose, sinon que la communauté fut un principe du droit féodal, pour assurer au serf l'hérédité, plutôt qu'elle ne dérivait de la recherche d'une condition protectrice. Les deux intérêts ont pu, d'ailleurs, s'en arranger chacun à leur heure. Mais que l'on voie en elle, au moyen âge, un legs de la manière d'être particulière au monde soit gaulois soit germain, si c'est une hypothèse sans certitude elle n'est pas, toutefois, en dehors de la raison.

Envisagée au moment où les faits la présentent, la famille en indivision apparaît comme une organisation donnée aux serfs par la seigneurie dans son intérêt propre. La seigneurie veut assurer la culture de ses terres; elle a compris l'impuissance du travailleur de bras, son incertitude; elle pourvoit au besoin en imposant l'association. Elle a compris en même temps le peu d'effet qu'il en aurait s'il imposait l'association sans l'encourager : elle y attache des droits juridiques enviables, probablement enviés. Elle interdit au serf de sortir de l'état de « commun » sous peine de ne pouvoir rien transmettre, c'est-à-dire de retomber à l'état rudimentaire du servage, mais elle protège de toutes manières la durée et la continuation de cette commu-

1. *Histoire du droit français*, t. 1, p. 117 et s.

2. *Questions et réponses*, LXXIII.

nauté <sup>1</sup>. Quant à celle-ci, avec le but évident d'assurer à la fois des revenus au possesseur du sol par le travail de la terre, par le « *mesnage des champs* », et aux serfs une existence certaine, ainsi que le disent les commentateurs des coutumes, elle offrait de si grands avantages qu'elle s'étendit à toutes les populations des campagnes. Ces populations, une fois leur situation changée, une fois arrivées à l'état libre, à la condition de *censitaires*, se remirent librement dans son cadre, et jusque dans le xvi<sup>e</sup> siècle on retrouve ses traces dans presque toute la France. La création du plus grand nombre paraît dater de l'époque carolingienne, et elles ont eu pour descendance les familles communautaires qu'en ce siècle-ci le Code civil a fait disparaître. On lit dans Coquille : « Selon  
« l'ancien établissement du mesnage des champs, en ce  
« pays du Nivernais, plusieurs personnes doivent être  
« assemblées en une famille pour demeurer en ce mesnage,  
« qui est fort laborieux, consiste en plusieurs fonctions en  
« ce pays qui de soy est de culture malaisée, les uns servant pour labourer et pour toucher les bœufs, animaux  
« tardifs, et communément faut que les charrues soient  
« tirées de six bœufs; les autres pour mener les vaches et  
« les juments en champs, les autres pour mener les brebis  
« et moutons, les autres pour conduire les porcs. » Ces exigences du travail des champs n'auraient pas entraîné seules l'adoption de la forme communautaire; il s'effectue aujourd'hui, individuellement, avec plus de profit qu'alors et il est aussi pénible. La « *liaison économique*, » comme dit aussi le spirituel juriste de cette province, il faut la demander surtout aux conditions générales de l'époque.

1. Une société tacite résulta de la simple communauté de vie ou d'objets pendant *an et jour*. La communauté était bien un fait de tradition dans le mariage, alors, car la communauté de biens fut entraînée par la co-demeurance pendant *an et jour*.

La communauté de l'époque féodale n'est pas la société que connaissait le droit romain, une union temporaire « où « la vie et l'industrie de chacun est choisie », comme parle encore Coquille, et dont la durée ou la fin dépendent soit de la volonté des contractants soit de la mort de l'un d'eux. C'est, au contraire, un être toujours vivant, pareil aux sociétés politiques, durant de génération en génération. Cet être collectif peut bien disparaître; par exemple, si l'un des communistes transmet sa part à un étranger, le seigneur reprend la tenure, la société cesse. Mais elle ne meurt que pour les participants actuels. Elle rentre dans l'état latent, la volonté du seigneur peut l'en retirer aussitôt. On ne la voit plus dès que les hommes qui la composaient en sont éliminés; mais, assise sur le sol, elle est incrustée en lui, semblablement à la société politique; le sol la contient, la représente, attendant que d'autres viennent la faire revivre et continuer sur lui. Ce n'est pas non plus une société dont les clauses sont pesées et débattues d'abord; elle naît tacitement, du simple fait de la vie commune durant un court délai. Elle se développe après cela à côté des autres sociétés pareilles, au milieu de la société générale. Elle a sa vie propre, entièrement libre sous un gouvernement uniforme, mais dont l'activité varie selon la position, la convenance, le caractère dominant de chacune. Ce gouvernement, c'est, ainsi que Coquille l'indique, « un maistre de communauté ou « chef du chateau » « eslu à cette charge par les autres, « lequel commande à tous les autres, va aux affaires qui « se présentent ou ès-villes ou ès-foires ou ailleurs, a « pouvoir d'obliger ses personniers en choses mobilières « qui concernent le fait de la communauté, et lui seul est « nommé ès-rooles des tailles et subsides ». Les juristes du droit coutumier prennent grand soin d'établir la diffé-

rence entre le pacte de société du droit romain et la communauté indivise féodale, tout en trouvant celle-ci, ainsi que le fait Mornac, « très avantageuse pour les progrès de « l'agriculture et la contribution aux charges publiques ». A cet égard il faut citer une fois de plus le juriste nivernais, parce qu'il a traité ce sujet avec une sorte de poésie qui se mêle de jet à la précision du droit. « M'a tousiours « semblé, dit-il, que c'était fort mal à propos de comparer « ces communautéz des maisons de village aux sociétez « dont est parlé au droict civil des Romains. Car, esdites « sociétés se dit que l'un estant décédé, ores que plusieurs « restent vivants, toute la société est dissolue, se dit que « estians par paction expresse, elle n'est transmissible aux « héritiers. Mais en ces communautéz on faict compte des « enfants qui ne savent encore rien faire, pour espérance « qu'on a qu'à l'avenir ils feront ; on fait compte de ceux « qui sont en vigueur d'âge pour ce qu'ils font ; on fait « compte des vieux pour le conseil, et pour la souvenance « qu'on a qu'ils ont bien fait ». Pour les pays de droit écrit et pour leurs écrivains, la société tacite était proscrite aussi bien que la société perpétuelle ; ils déclaraient *rebelles à la loi*, des associations d'hommes par lesquelles se trouvait si étrangement modifié le droit des tiers.

Les dix articles consacrés par les rédacteurs de la Coutume d'Auvergne aux *associations*, tandis que un ou deux en règlent la matière dans toutes les autres, attestent l'importance qu'elles avaient dans ce pays. A voir les nombreuses traces qui en subsistent encore à l'heure présente, on juge combien l'usage en existait, et restait général dans certaines localités. Cependant, la portion de la province pratiquant le droit écrit les avait repoussées. Chabrol ne cite que la Chaise-Dieu et Sauxillanges qui les eussent admises. Le degré de protection que leur accordaient les

coutumes se mesure à ce que les sociétés *tacites* y sont ou non reçues avec des latitudes plus ou moins étendues <sup>1</sup>. Mazuer, commentant la nôtre un des premiers et la commentant en romaniste, était obligé de la reconnaître à cause de la place qu'elle occupait ; il supposait en elle une convention préalable <sup>2</sup>, puis il admettait formellement le fait de société tacite dans le cas ou « plusieurs cohéritiers, « tous majeurs, demeuraient et négociaient ensemble, se « communiquaient leurs profits respectifs et les revenus de « biens qui n'étaient ni communs dans le principe, ni achetés en commun » ; il dit que dans ce cas l'association embrassait tous les biens des « parsonniers ».

Les environs de Thiers et la « Varenne » de Lezoux sont le point de la Basse-Auvergne où les anciennes communautés familiales ont laissé des traces actuellement visibles. Elles n'y constituaient pas toujours des sociétés nombreuses en personnes ni qui pussent durer longtemps ; souvent des sociétés de deux, trois, quatre membres, et à défaut de successeurs, ne se continuant quelquefois guère plus que leur vie. De Lezoux à la Dore, en tirant vers le confluent de cette rivière, il n'y a peut-être pas une famille de paysans dont les titres de propriétés ne remontent à une d'elles ; plusieurs n'ont pas encore entièrement régularisé leur dissolution <sup>3</sup>. Les COURTY, entre autres, vivent sans avoir fait jusqu'à présent le partage de leurs terres. Près de Thiers et de Vodable, sur les versants du Forez, ont vécu les plus importantes de ces indivisions

1. Les Coutumes d'Orléans, de Touraine, de Laon, de Melun et de Reims n'admettaient que le contrat d'association écrit.

2. *De Societate*, n° 32 : « Durat et perseverat insuper viventibus, « si iste fuerit conventium ».

3. Il y a ainsi des personnes portées sur les listes électorales avec des impôts appartenant à cinq ou six. La révision des listes, il y a deux ans, en a montré plusieurs exemples.

paysannes. Les vestiges des DUNAUD, des BOURGADE, des TROISVIL, des MOSNÉRIAS, des MIGNOT s'y montrent, surtout ceux des GUITTARD-PINON, qui ont inspiré à l'éloquence enflée du XVIII<sup>e</sup> siècle des pages d'admiration et de pathos. Les TARENTHÉI, les BARYTEL, les TERME se voient de même, et plus loin, vers ARLANC, les traces des POUCHON, des BATTIS, des CLÉMENT, des MORANDON, des GARNIER. Les Pinon sont devenus célèbres, leur organisation ayant été décrite et vantée; ils ne présentent pas, toutefois, plus d'intérêt que d'autres. Ils furent agriculteurs; les Barytel et les Tarenthéi couteliers; les Dunand, les Bourgade, les Magnol, gens de bétail et chasseurs. Pour la poésie et le pittoresque, pour la légende historique, il y aurait eu du prix à ce que beaucoup de plumes qui, à la suite de Legrand d'Aussy, ont écrit des dithyrambes sur la simplicité champêtre et les vertus patriarcales des Pinon, retraçassent la vie rude et agitée des communautés de la haute montagne. Elles font penser aux Clans Écossais que Walter Scott a illustrés pour notre plaisir, elles rappellent Rob-Roy, Waverley; sans cesse elles étaient en guerre entre elles.

*Les Guittard-Pinon.* — On ne possède donc de détails, aujourd'hui, que sur les Pinon; mais ceux que l'on a quant à eux ont été, dans l'ensemble, communs aux autres indivisions autour d'eux. Leur résidence à eux touchait presque Thiers, en bordure sur la vieille voie, devenue route royale, entre l'Auvergne et Lyon. Des enthousiastes, au XVIII<sup>e</sup> siècle, ont fait d'eux des parvenus entre leurs pareils. A quelques kilomètres de la ville <sup>1</sup>, au milieu

1. Dans le tableau qui va suivre, tout ce qui ne m'a pas été fourni ou suggéré par les descriptions déjà connues, est dû à des communications obligeantes de M. Chassaigne de Montréal, qui les avait



de vieux chênes et de grands châtaigniers, le visiteur habitué aux hameaux peu avenants ou laidement bâtis de l'Auvergne est frappé par un ensemble de maisons, dont la construction est plus relevée qu'ailleurs, l'apparence plus riche, la disposition plus symétrique. Au centre une habitation qui est l'indice d'une notable exploitation rurale ; autour d'une cour assez spacieuse, des bâtiments établis suivant des proportions que l'on n'a guère rencontrées dans nos hameaux paysans, une demeure comportant évidemment plus de personnes que n'en compte une famille ordinaire ; au delà, dominant le cours de la Dore, un espace pelousé, le *Coudaire* en langage patois, vers le milieu duquel a crû un chêne de grand âge, merveilleux de venue et aussi par l'ombre projetée sous lui. De ce point, la vue embrasse un horizon dont le dernier plan s'arrête aux découpures que les monts Dômes détachent sur le ciel, et devant soi la verdure vigoureuse de la Basse-Limagne, le cours de la Dore entre les prairies qui la bordent. C'est le village des Pinon. Là fut établie, au ix<sup>e</sup> siècle paraît-il <sup>1</sup>, une communauté de serfs qui, fortifiée par le travail de la terre, entretenue par une discipline familiale constante, a traversé intacte ou, sans doute affranchie plus tard, les époques troublées et difficiles, et s'est continuée jusqu'au moment des transformations que notre siècle a impri-

recueillies sur les lieux, de la bouche même de la femme du dernier « Mouistre » des Pinon ; je n'ai fait, souvent, que transcrire les notes reçues de lui.

1. Une charte du prieuré de Sauxillanges fait remonter de 962 à l'année 780 la formation de ce groupe et l'indique comme relevant de la vicomté de Thiers. Cela résulte de quelques pages écrites sur les *Communautés villageoises* par M. Petit-Montségour, que ses fonctions de magistrat au parquet de Thiers ont pu mettre à même de voir des documents spéciaux.

mées à tout ce qui, de près ou de loin, était d'institution féodale. Sans doute, pas un pan des premières murailles ne subsiste ; les habitations du paysan n'ont point tant de durée. En tout cas, les titres que les descendants actuels possèdent remontent à six cents ans à peu près. On croit qu'au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> ou au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, l'association prit une extension d'où daterait le corps de bâtiment principal ; le reste a dû s'ajouter depuis et marque les accroissements successifs. Il y a vingt-cinq ans, elle comptait encore une quarantaine de personnes, tant maîtres que serviteurs, présentait quatre branches, tout en demeurant réunies ; chacune rapportant à l'association son industrie propre, travaillant sous l'absolu commandement « Maître », avait un égal droit à la propriété des biens.

Ce « Maître », que le droit féodal avait appelé *chef du chateau*, que le patois appelait *le mouistre*, tenait son pouvoir d'une élection faite, le dimanche après les prières, par tous les « parsonniers » ayant vingt ans. Elle portait sur le plus âgé par ordre de descendance ; si ce plus âgé véritable ne se trouvait plus en état de conduire, l'expérience étant le titre essentiel on le demandait à l'ancienneté ; « le parsonnier » dont l'âge se rapprochait le plus de celui de l'élu faisait ensuite devant l'assemblée le récit des vertus montrées par les « mouistres » morts ; après quoi l'élu relatait l'histoire traditionnelle de la communauté, la légende de son origine et de sa durée. Telle que le temps l'avait transmise lors de l'élection du dernier « mouistre », peu d'années avant la Révolution, cette légende rappelait à peu près les explications des juristes tels que Coquille. La femme fort vieille de ce dernier chef, Annet Guittard, la redisait dans les termes expressifs de son patois et dans sa naïveté paysanne, quand déjà les instincts d'individualité de notre époque,

consacrés par le Code Napoléon, avaient disséminé en familles nouvelles les « parsonniers » qui avaient élu son mari. Les temps prospères qu'elle avait connus dans cette existence évanouie, semblaient repasser en son esprit : « Il y a bien longtemps, disait-elle, plus de mille  
« ans, qu'un homme, père d'une nombreuse famille, con-  
« seilla à ses enfants de ne point se séparer, afin que leurs  
« biens ne se séparassent pas; qu'ils seraient plus forts,  
« plus riches si, au lieu de prendre l'un un brin d'herbe,  
« l'autre un fagot, ils mangeaient ensemble leur herbe et  
« brûlaient ensemble leurs fagots. Ils donnèrent leur foi  
« d'obéir pour eux et leurs enfants à ses vœux, et de  
« leur répéter les conseils qu'il leur donnait. Le père  
« étant mort, ils élurent pour le remplacer et lui obéir  
« leur frère aîné, et les enfants de leurs enfants ayant  
« suivi leur exemple, réunis leurs bras pour se défendre et  
« travailler, leurs herbes dans le même grenier, leurs  
« gerbes dans la même grange, leur bois sous le même  
« hangar, ont été forts, hospitaliers, ont bien vécu et  
« iront en paradis. »

Le « mouistre » avait la direction de la communauté toute sa vie. S'il transgressait ses devoirs, il était déposé. Chez les Pinon, ce fait avait eu lieu une fois, la seule, paraît-il, durant leur longue existence : au moins, leur tradition n'en rappelait pas d'autres. Avec une autorité presque absolue pour l'administration générale, il en avait une sans limites pour diriger le travail, la vie intérieure même. En cela il était père, il agissait dans la plénitude de l'ancienne puissance paternelle. Il achetait ou prenait en location les terres, vendait les récoltes, distribuait la culture; aussi bien il décidait, prescrivait presque les mariages, consultant les affections, mais souvent les seules convenances ou les intérêts de la commu-

nauté. A cet égard comme dans le reste, son ordre était suivi ; la vieille « mouistresse » ne se souvenait d'aucun acte de résistance de la part d'un parsonnier, à la vérité d'aucune excessivité ou injustice du maître. Dans les règles et les utilités de cette vie commune, tous avaient puisé le sentiment du devoir. « Nos sabots et notre fiancé « étaient au maître, mais le maître était pour tous <sup>1</sup> », disait caractéristiquement en son patois cette dernière survivante de l'ancienne union.

D'ailleurs l'esprit de sagesse avait fait non pas limiter, mais partager cette autorité paternelle du « maître ». En ce qui regardait les choses particulières à la femme dans la vie intérieure, le *maître* aurait été maintes fois incompetent ; une « mouistresse » était à côté de lui, ayant dans sa sphère à elle le même pouvoir complet que lui dans la sienne, indépendante de lui par l'élection <sup>2</sup>, et ni sa mère, ni sa sœur, ni sa femme, ni sa fille ne pouvaient recevoir cette dignité. Ce n'est pas le fait le moins à remarquer, cette élévation de la femme à la puissance dirigeante et son association à l'homme dans cette puissance. Notion psychologique bien avancée, il semble, eu égard aux idées du moyen âge sur la supériorité de l'homme. Mais que la femme eût son rôle dans la communauté, ce n'était point chose nouvelle hors de la classe des « gentilshommes ». Le monde d'au-dessous, par toute la France, a toujours associé la femme comme « personne » à sa vie politique ou

1. *Nostri iclo et nostra fe èrout au mouistre, mas lou mouistre ero por tristous.*

2. La *mouistresse* était-elle élue par la communauté, ou choisie par le *Mouistre* entrant en fonctions ? On ne sait. M. Petit de Montségur affirme l'élection, sans dire sur quel témoignage. Legrand d'Aussy l'atteste également. A cet égard, les notes de M. Chassaing ne disent rien. Peut-être faut-il induire que l'élection allait de soi, semblant être le principe constitutif de l'autorité chez les Pinon.

sociale. Toutes les chartes de commune des temps féodaux, toutes les stipulations où intervient une communauté d'habitants sont consenties à *tous les hommes et à toutes les femmes de..., par tous les hommes et toutes les femmes de....* Tandis que, dans le château féodal, l'ancienne infériorité dure pour elle, tandis qu'elle est en dehors de l'action politique, qu'elle ne peut intervenir dans les faits que par le sentiment quand la brutalité masculine ne le refoule pas, on la voit à côté ou immédiatement au-dessous dans les actes de la vie du peuple; elle est une personne politique, elle participe au même titre que l'homme. Il allait de soi que dans l'existence particulière de l'indivision familiale, qui est pour ce peuple l'existence complète, l'existence où il trouve tout, autorité, administration, répression, cette tradition fût sanctionnée. Sous la réserve, toutefois, dans la communauté familiale, de la hiérarchie due à la supériorité au moins apparente de l'homme, de même qu'on le voit encore dans la demeure du paysan d'aujourd'hui, où les femmes mangent debout derrière les hommes, toujours assis.

Le pouvoir administratif du « mouistre » avait des limites. Ce chef, qui commandait, ne pouvait engager seul la communauté pour plus de 10 pistoles (aujourd'hui 100 francs), ni entreprendre une opération grave ou un procès. Une sorte de conseil, les vieillards, au nombre de dix, l'assistait pour ces cas; il n'agissait qu'après leur avis. A ce conseil était dévolue une surveillance de la gestion, qui plus est, le droit de déposer le « mouistre » s'il transgressait.

La communauté des Guittard-Pinon s'était formée par l'association de quatre familles; il était sans doute malaisé, à des paysans d'alors, d'avoir une existence isolée dans une contrée ainsi couverte d'existences communautaires: peut-

être de là les quatre branches des Pinon. Ç'aurait été quatre associations dans une, si leur organisation intérieure n'y avait obvié ; plus exactement, c'étaient quatre parts d'intérêt, inégales, correspondant à la fortune venue de chaque branche ; parer à cette inégalité avait été le but. Il était institué que les membres ne se marieraient qu'entre eux, de sorte que c'était un des plus difficiles devoirs du « mouistre » que de combiner les unions de manière à amener et à maintenir le plus possible l'égalité entre les branches, fallût-il tenir moins de compte des affections que de la convenance commune. Avec la religion du devoir les « parsonniers » obéissaient. L'enfant de la plus nombreuse branche s'unissait ainsi sans résistance avec l'enfant de celle qui l'était le moins. La parenté trop proche n'avait jamais paru un obstacle, et Léon X leur donna à cet égard une dispense générale dont ils s'étaient passés jusque là. L'âge même cédait devant la nécessité. Les survivants actuels citent l'exemple d'un jeune garçon de quinze ans, marié à une fille de vingt-huit, et les révoltes furent rares. Il arrivait que des filles quittaient pour se marier au dehors ; c'était de l'assentiment du « mouistre » ; elles recevaient alors 600 livres pour tous droits. Si un jeune garçon refusait le mariage ordonné, il était à jamais exclu ; il n'y aurait eu, paraît-il, que deux cas de cette sorte. On prononçait d'ailleurs en présence de la communauté réunie. Le révolté comparaisait revêtu de ses meilleures hardes, le *mouistre* lui donnait 600 livres, un bâton noueux, le conduisait au seuil de la porte extérieure, et là, le poussant dehors, la refermait sur lui en disant : « Tu ne la franchiras plus » (*Tu z'au passaras pu*). En effet, ce bannissement était perpétuel. Jamais ceux qui l'ont subi n'ont reparu sur les tènements de la communauté, et au dehors le respect de cette rigueur constitutive était tel que le voisinage refusait d'ac-

cueillir le banni, de sorte que les autres communautés ne s'ouvrant pas devant eux, ils quittaient le pays. C'est cette rigueur des Pinon à l'endroit des mariages qui a fait leur durée. Très difficilement et très rarement, ils acceptèrent des jeunes gens d'autres communautés dans la leur; ils furent recherchés pour cela, et aussi pour des liens d'association, même par des seigneurs environnants; ils répondaient que « leurs bras et leurs coutumes les faisaient assez forts tout seuls, et qu'ils prétendaient ne relever de personne que de Dieu. »

Les facilités économiques d'aujourd'hui n'ont pas encore fait perdre à nos paysans l'usage, imposé jadis par la nécessité générale, d'être, outre les travailleurs du sol ou les exploitants de ses produits, les fabricants de leurs objets de premier besoin. Étoffes, vêtements, linge, mobilier, outillage, les « parsonniers » confectionnaient tout. « Mouistre » et « mouistresse » donnaient les directions en cela comme pour le reste. Mais dans le travail commun l'un et l'autre demeurait un « parsonnier » comme tout autre. De même qu'un « premier bouvier », un « payre », un « premier valet » d'à-présent, le « mouistre » avait sa charrue à lui, sa bêche et sa pioche, sa hache et sa serpe; il ouvrait la voie devant les autres. De même que nos paysans de maintenant, femmes, filles, servantes apportaient aux champs la soupe du matin et le repas de midi, dans le *boutissour* abrité sous un linge soigneusement blanc; de même, au souper du soir ou le jour dominical, le clan tout entier mangeait à une seule table, les femmes autour, servant et mangeant debout.

Dans les derniers temps des Pinon, leur nombre diminuait. Du défaut de mélange par mariage était peut-être dérivée une cause d'affaiblissement. Pourtant, les survivants actuels sont de grand type : stature haute et vigou-

reuse, visage osseux, carré, encadré de longs cheveux roux; les femmes grandes aussi, de beaux traits pour la plupart, presque belles <sup>1</sup>. C'eût été comme une apparition de nos Gallo-Français du moyen âge, d'assister au repas du soir de cette famille communautaire ensemble, entendant debout une courte prière sous un Christ en bois rustiquement dégrossi, une Vierge enfumée dans une niche du mur; le *mouistre* au plus haut bout, à ses côtés les anciens par rang d'âge, et lui portant, sur le grand tablier de toile blanche du travail, la ceinture de laine rouge et verte, symbole communautaire dont lui seul avait le droit de se parer <sup>2</sup>. Autrement, au plein soleil, on aurait dit des Gaëls auvergnats, ces hommes en longue jaquette, en larges brayes de laine blanche, le col et les poignets de leur chemise bordés de laine bleue et que retenait sous le menton un bouton d'os ou une cheville, leur large feutre noir à ailes rondes avec une branche de buis béni ou une plume de paon passées dans le ruban qui entourait la coupe et qui laissait lire en couleur : *Ave Maria, ora pro nobis*; les femmes, coiffe blanche à larges revers, robe de toile blanche ou de laine bleu clair, relevée derrière jusqu'à la taille par une grosse agrafe de cuivre, brassières en pièces brodées descendant jusqu'au coude.

La continuité avait fait de ces communautaires une grande personnalité rurale pratiquant largement l'aumône, l'assistance, entourée d'importance, probablement de jalousies. Par contre, les accroissements de charges jetés sur les taillables, les perceptions démesurées dont

1. Portraits pris sur nature par M. Chassaing de Montréal.

2. Seul aussi, le *mouistre* pouvait porter des souliers, fortes chaussures garnies de rangs de clous à grosse tête; hommes et femmes, tous les autres n'avaient que des sabots.



Massillon retraçait les effets en 1665, ne furent pas sans retentir chez eux. Leurs biens avaient l'étendue que représentent aujourd'hui 274 hectares, leur revenu oscillait entre 20.000 et 30.000 livres : ils se sentirent menacés. L'Intendance les tenait en personne de marque. Elle les visitait dans ses tournées. L'intendant Leblanc s'était fait recevoir par eux. Devenu Secrétaire d'État de la Guerre, il vit entrer un jour le « mouistre » Guittard en vêtements des jours fériés, arrivant à pied d'Auvergne pour avoir appui de lui. L'appui fut en effet donné, et de là le renom qui a entouré les Pinon dans la seconde moitié du dernier siècle. Leblanc présenta le « mouistre » à Versailles et une ordonnance royale fixa à la somme unique de 600 livres le montant des contributions qui leur seraient dorénavant demandées. Guittard reprit à pied la route, répondant qu'il avait hâte d'apporter à ses « parsonniers » ce témoignage de la bonté du roi.

La prospérité provenue ainsi à cette société en indivision du moyen âge prolongée dans sa vertu propre d'exhaussement, prêtait à la déclamation littéraire ; elle ne lui a pas manqué, leur attirant la visite des personnages puissants. Après l'intendant Leblanc, l'intendant de Chazerat, sous Louis XVI, s'éprit d'eux avec la « sensibilité », comme on parlait alors, correspondante au pathos que l'on dépensait à exalter le bien devant les esprits et les imaginations. Auvergnat comme eux, il était un voisin, riche et fastueux possesseur de la splendide demeure de Ligone, auprès de Lezoux. Philosophe ainsi que la plupart des grands d'alors, courant comme après des choses d'art à ce que la philosophie vantait, la vie d'austère et féconde simplicité laborieuse des Pinon l'attirait. Il les fêtait à Ligone, en retour de l'accueil trouvé chez eux. C'est assurément lui qui dicta à Legrand d'Aussy la

description qui est un des intéressants chapitres du *Voyage en Auvergne*. Ce chapitre, l'intendant le répéta avec enthousiasme au roi, et Louis XVI commanda pour ces arrivés de l'agriculture, en ce temps-là objet d'engouement du grand monde, un présent que les derniers descendants conservèrent en relique. Ce fut une ceinture d'apparat, imitée de la ceinture de laine traditionnellement portée par le « mouistre », mais celle-là en velours cramoisi liseré de bleu, s'agrafant par une plaque d'argent et d'or. Sur la plaque, les armes de France gravées en relief au cœur d'une gerbe de blé que supportent la bêche et la faucille et qu'entourent des pampres et des grappes de fruits ; en légende, ce quatrain fort plat, même pour la prosodie de 1787 ; mais on en jugea sans doute autrement à Ligone : « Chazerat, de l'État obtint cette ceinture, — Les Guittard « en sont revêtus. — Elle honore l'agriculture, -- Elle est « le prix de leur vertu. A Legrand d'Aussy avaient d'ailleurs été confiés les soins d'exécution <sup>1</sup>.

L'Intendant montra il est vrai aux Pinon que son admiration pour leur personnalité indivise dépassait les témoignages administratifs. Il avait obtenu du chapitre de Clermont le titre et les avantages de chanoine honoraire pour celui successivement des « parsonniers » qui se ferait prêtre ; des autres, il voulut faire sa famille. Ils auraient été probablement bientôt anoblis : il y avisa par lui-même. N'ayant point d'héritier, il adopta l'un des enfants. Ils mirent pour condition que l'enfant porterait avant son nouveau nom celui de Guittard ; ils n'y auraient pas renoncé

1. On assure que pendant la Révolution, les flatteries prodiguées de haut ayant attiré aux Pinon l'envie, la pensée du ressentiment politique inquiétant le fils du dernier « mouistre », il porta nuit et jour sous ses vêtements cette ceinture, qu'on aurait peut-être détruite comme livrée royaliste.

« *quand c'eût été pour celui d'Au Rei* », disait avec un éclair de fierté à M. Chassaigne la vieille femme d'Annet. Il se serait appelé Charles-Louis Guittard-Chazerat de Saint-Hérem. Les terres de Ligone et de Mirabel lui étaient assurées par l'acte d'adoption. Cet enfant mourut en sa troisième année, et comme en deuil de cette munificence dont le prix, à sa date, n'aurait évidemment pu être égalé par aucune, ils en rejetèrent d'autres analogues. Un second enfant que, peu avant leur liquidation, un Américain qui les visita fit des instances pour emmener avec l'assurance d'une grande fortune, est ainsi demeuré au lieu natal et y a vu se disperser bientôt, puis, par malheur, se poursuivre de procès et d'inimitiés cette famille communautaire dont la longue indivision avait eu de si beaux résultats et inspiré tant d'éloges. Pendant le moyen âge, elle n'avait pas échappé à la loi commune. S'armer soit pour sa défense soit pour celle du pays d'Auvergne soit pour aider d'autres communautés alliées ou des seigneurs auxquels elle était liée, elle avait eu à le faire. On voit encore pendue dans leur maison une vieille épée qu'ils disent celle de Chappes, lieutenant du baron des Adrets, dont leurs ancêtres auraient détruit la bande. Mais de l'histoire des Pinon, on ne sait rien de plus. Ils ont, disent-ils, des parchemins du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle non encore lus. Seule subsiste la tradition de l'importance qu'on leur accordait. A Thiers, dans les processions, leur « mouistre » prenait rang aussitôt après le clergé, en avant des autorités consulaires et des officiers royaux, toute la communauté suivant en corps autour de sa bannière. Ils avaient, comme tous les villages, une fête annuelle ; elle attirait un monde de personnes et, néanmoins, chacun devenait un convive. Encore à cette heure, dans le pays environnant, on ne parle de l'aîné de ceux qui restent que comme du *mouistre des Pinons*, et tous

jouissent d'une considération à part. L'influence morale a survécu à la dissolution.

La dissolution définitive date de 1819. A partir des lois de l'an II, des atteintes de morcellement étaient survenues. Plus tard, un étranger qui avait enlevé une des filles l'ayant épousée, porta le dernier coup à l'indivision en réclamant la part personnelle que le Code civil assurait à sa femme. On estima à 600.000 francs la valeur des biens. Ils furent partagés entre dix familles qui, par suite de longs débats judiciaires, devinrent aussi ennemies entre elles, dans le hameau de l'ancienne fraternité, qu'elles avaient été unies jadis.

*Les Dunaud.* — Les autres indivisions familiales, qui habitaient plus haut, ont dû à leur éloignement des accès une célébrité beaucoup moindre que celle des Guittard-Pinon. La tradition locale présente cependant les Dunaud comme bien plus puissants. Leur village, situé à mi-hauteur du Forez derrière Vollore, presque adossé au cône décharné qu'on appelle « le Grun de Chignor, » était difficilement abordable, surtout connu des marchands de bétail venant s'approvisionner dans leurs étables. Riches par l'étendue de leurs tènements, dont ils prétendaient qu'on courait deux jours entiers sans en franchir les limites, par leur élevage, dont le commerce était plus lucratif que la culture, ils ont laissé le souvenir de leurs querelles incessantes et de leurs batailles avec les *Pions*, communautaires sur la frontière bourbonnaise ; ils ont eu aussi le renom de grands chasseurs de la Haute-Montagne. Même organisation d'ailleurs que celle des Guittard et des autres, toutes ayant même origine et suivant les mêmes lois générales. Mais plus forts de race et plus isolés, ils ont duré plus que les Pinon, car leur liquidation est à peine achevée.

*Les Bourgade.* — Après des Dunaud les Bourgade. Ceux-ci vivaient de même de l'élevage, mais leurs tènements favorisaient en même temps la culture. Leur situation se serait sans doute prolongée s'ils ne s'étaient pas mêlés aux événements de la Révolution. Entraînés dans les entreprises de la noblesse d'Auvergne, deux de leurs « parsonniers » furent pris et, quoique âgés à peine de vingt-deux ans, décapités à Thiers. Les autres, contraints de se cacher, suivirent l'émigration.

*Les Courty et d'autres.* — J'ai nommé les *Courty*. Avec les FAURE, les RAVEL, les ANGLADE, ils habitaient la Varenne de Lezoux. Ils sont dissous de fait, sinon régulièrement ; il ne leur manque qu'un acte de partage pour avoir disparu comme communauté.

*Les Tarenthey.* — Seuls ces derniers, aux portes de Thiers, ont résisté au mouvement d'individualité favorisé par le Code civil. Le temps, toutefois, a fait sensiblement l'office de ce mouvement. Il va avoir réduit à un seul membre l'ancienne communauté. Ils étaient laboureurs, bûcherons, couteliers, également chasseurs réputés. Ils possèdent encore beaucoup de bien, ils n'y chassent plus et ils le font cultiver par des mains étrangères. Mais ils sont restés couteliers. Deux vieillards et une jeune fille représentent à cette heure-ci les anciens Courty, jadis nombreux et puissants. Dans peu il n'en subsistera d'autre trace qu'une fortune immobilière d'environ cent mille francs, devenue la propriété personnelle de cette fille, et qui n'aura jamais plus de possesseurs semblables à ceux d'autrefois.

5. LA TERRE ET LE PAYSAN  
AU LENDEMAIN DE LA RÉVOLUTION.

**Premier moment.** — L'association indivise, à côté ou au milieu du paysan que mouvait son intérêt propre, et qui suivait à lui seul sa carrière à travers la rudesse multipliée des vicissitudes, a donc abouti, la veille de 1789, à la même condition que ce dernier. Le paysan, à cette date, est une individualité recherchant la propriété personnelle comme le moyen assuré de son exhaussement dans l'état social. Voyons s'avancer sous la nouvelle loi civile ce cultivateur du sol, qui va devenir l'assise puissante de la France moderne.

Nous sommes en 1804. Il y a quinze ans de la nuit du 4 août. Quinze années de l'histoire sanglantes et sombres, si quelques-unes ont été glorieuses. Je suppose le voyageur agronome de 1789 revenant dans ce moment en Auvergne. D'un regard voire plus rapide que la première fois il ne croirait plus être dans la même contrée. Il en comparait le sol au carnet d'échantillons d'un marchand drapier, tant, de la route, ce sol lui semblait divisé par la culture. Sur les pages du livre il y avait cependant de grands vides ; j'inclinerais à penser que, eu égard à l'ensemble, les petits carrés oblongs étaient encore des accidents. Aujourd'hui, les échantillons sont si nombreux et il y en a de si petits que sur le carnet, en quelque sens qu'on le regarde, pas une place n'existe où ne s'en aperçoive un. Ce n'est pas seulement cette subdivision nouvelle qui étonnerait Arthur Young, la culture aussi lui semblerait changée. Si comme il l'avait fait d'abord il en calculait le produit, le résultat serait très supérieur. Il pourrait compter

70.300 animaux, dont à peu près 40.000 bœufs employés au labour, et 30.000 vaches fournissant à la consommation le lait, le beurre, le fromage, 29.000 livrés annuellement à la boucherie, 28.000 réservés à la reproduction. S'il avait regardé à la population, qu'elle ne serait pas sa surprise en la trouvant supérieure de un trente-deuxième à ce qu'il l'avait vue. Or cet accroissement de population, en si peu de temps et dans un temps où la guerre et la politique avaient si fort moissonné, s'est produit partout, sur le sol le moins fertile comme au cœur de la Limagne. Aigueperse, Combronde, Ennezat, Randan, Maringues, Lezoux, leur banlieue de hameaux et de villages, ont vu leurs habitants s'élever de 13.791 à 14.246, de 7.332 à 7.850, de 8.075 à 9.168, de 7.767 à 7.999, de 7.370 à 7.585, de 10.221 à 10.581 ; Vic-le-Comte, Vertaizon, de 12.355 à 12.768, de 11.847 à 12.212 ; aussi bien Issoire, Saint-Germain-Lembron, Rochefort, Herment, Saint-Dier, Olliergues, Pontaumur, Montaigut, Ambert, Sauxillanges et leur entourage l'ont vu portée de 14.276 à 14.696, de 8.143 à 8.348, de 11.803 à 12.164, de 4.179 à 4.286. de 12.312 à 12.700, de 6.964 à 7.192, de 10.664 à 10.989, de 6.675 à 6.875, de 15.894 à 16.376, de 9.660 à 9.957 <sup>1</sup>.

Haut prix des objets de consommation comparativement à celui d'autrefois ; à côté, l'aisance régnant dans ces populations, la propreté, presque du luxe introduits dans la demeure, dans le vêtement, dans l'entretien <sup>2</sup>.

1. *Essais sur le département du Puy-de-Dôme*, par l'abbé Ordinaire, Mss. à la bibliothèque de Clermont. Ouvrage plein de faits, de chiffres, de considérations économiques ; il devrait être imprimé depuis longtemps.

2. Le setier de froment qui était à 12 livres en 1789, valait 24 francs en 1804 ; les journaliers qui gagnaient de 20 à 25 sous, gagnent, en 1804, 2 fr. et 2 fr. 50 jusqu'à 3 fr. dans les grands jours. Le nombre d'hommes que le département du Puy-de-Dôme avait eu sous les drapeaux pendant les quinze années précédentes représente environ un dixième de la population mâle. (*Ibid.*)

Un bien-être général s'est produit. Si Arthur Young entrait dans les villages, qu'il ne fit qu'apercevoir, il en serait frappé. Nourriture meilleure et plus abondante, famille plus nombreuse et plus robuste; les maisons, autrefois basses, humides, bâties en boue, se sont élevées, assainies, reconstruites; beaucoup ont emprunté leur extérieur aux anciennes habitations rurales des riches. Les vêtements ne sont plus des haillons<sup>1</sup>; les lourds sabots de bois ont fait place aux chaussures de cuir les jours de fête. Et les choses ont changé ainsi tellement vite que les vieillards, dont la jeunesse s'est passée dans les mauvais temps de Louis XV, ne peuvent s'habituer à cette transformation, prennent pour un désordre les nouveaux besoins et les désirs nouveaux. Avec la sagacité dont il faisait preuve, notre voyageur n'aurait pas de peine à discerner la cause de cette subite augmentation du bien-être chez le paysan de 1804; il en avait indiqué les raisons sans prévoir toute la portée qu'elles auraient. Il écrivait de Clermont le 12 août 1789 : « La nouvelle qui vient d'arriver  
« de Paris de l'abolition entière des dîmes, des droits féo-  
« daux, du droit de chasse, des garennes, des pigeons,  
« etc., a été reçue avec la plus grande joie par la masse du  
« peuple, et même par ceux qui n'y sont pas immédiate-

1. Avant 1789 et depuis, dans la majeure partie du pays, le paysan tissait lui-même le drap pour l'habillement de sa famille. C'était un droguet grossier, qu'en 1804 Ordinaire appelle « hideux », et que l'on employait souvent sans teinture, sous sa couleur primitive. Ordinaire déplorant, par suite de fausses doctrines économiques, que l'emploi de cette étoffe diminuât dans le pays à raison des habitudes de luxe qu'a engendrées la Révolution, dit, ce qui vaut mieux; le « commerce s'aperçoit sensiblement, depuis la « Révolution, de cette extension du luxe. Les campagnes ont généralement plus d'aisance; l'habitant apporte en conséquence plus « de recherche qu'il ne faisait dans son logement, son ameublement « son entretien. »



« ment intéressés. » Et deux jours après, ayant entendu lire, à Issoire, le papier public qui annonçait ce grand événement : « Je remarquai que les auditeurs, parmi lesquels il y en avait de la basse classe, étaient fort attentifs, et toute la compagnie paraissait satisfaite de la suppression des dîmes et des moines <sup>1</sup>. » Il ne se doutait pas que dans ce fait, qu'il blâmait un peu, toute la Révolution se trouvait contenue pour le cultivateur. S'il avait tenu la plume de l'abbé Ordinaire, en l'an XII, il aurait peut-être écrit, comme ce dernier en constatant le subit progrès qu'auraient reconnu ses yeux : « C'a été l'effet de plusieurs causes, telles que la suppression des droits féodaux, celle des corvées et des dîmes, celle des rangs dans la société, le partage des communaux, une liberté presque illimitée, l'aisance qu'apporta pendant quelque temps l'émission du papier-monnaie, les acquisitions de biens nationaux rendues faciles par les divisions qui s'en faisaient, par les bas prix auxquels on les obtenait et les délais que l'on accordait pour les paiements. Ces circonstances, toutes favorables à la classe du peuple, jointes à la suppression des communautés ecclésiastiques séculières et régulières, donnèrent lieu à la multiplication des mariages. Aucune secousse particulière n'ayant d'ailleurs affecté ce département, durant tout le cours de la Révolution, il n'en a connu, pour ainsi dire, que les avantages. »

En effet, rien que l'abolition du cens, de la corvée, de toutes les redevances féodales enrichissait le détenteur du sol, propriétaire ou paysan, à plus forte raison l'établissement d'impôts moins élevés, moins inégalement établis et plus régulièrement perçus. Les deux choses laissaient libre au taillable d'il y a quinze ans, avec la sécurité de

1. *Voyages en France*, t. II, pages 13 et 20.

l'existence, une notable portion de son revenu net. De là, l'élan qui a été pris. Posséder de la terre en propre est devenu aussitôt la passion, et rien n'a coûté au paysan pour la satisfaire. En quoi, d'ailleurs, il a eu pour concurrent la classe moyenne ; celle-ci n'a pas été moins que lui désireuse de la propriété, qui avait été le signe de la supériorité sociale.

Il faudrait pouvoir préciser d'une part ce que représentait en revenu l'abolition des redevances féodales, d'autre part la superficie du sol qui fut vendue ou répartie dans le cours de la Révolution : biens d'Église, biens d'émigrés, communaux, et aussi pouvoir préciser la quantité qui en passa en chacune des deux mains. Les vieillards en ont une vague idée, mais seules les minutes des greffes et des notariats fourniraient les éléments d'une statistique exacte. En Auvergne, la plus grande partie des terres appartenait à l'Église : 13 grandes abbayes d'hommes dont les unes fort riches <sup>1</sup>, 6 abbayes de femmes, 90 couvents ou prieurés, sans compter les cures et vicairies. Ajoutez à cela 600 châteaux et 180 seigneuries féodales dans le seul département du Puy-de-Dôme <sup>2</sup>. Que l'on suppose l'importance de la rente féodale prélevée antérieurement sur ces possessions, l'aisance dès lors que son abandon dut répandre dans la population agricole. En terres aliénées, en rentes remboursées, en redevances abolies, les 19 hospices de ce département perdirent à eux seuls 115.840 livres de revenu : voilà un indice.

Toujours est-il que la division du sol prit des proportions inouïes. On estimait, en 1804, que le nombre de petites propriétés avait quadruplé depuis 1789, de 500

1. Saint-Allyre, dans la déclaration de ses rentes et charges, du 13 novembre 1789, accuse un revenu de 61.140 livres 17 sous 6 deniers.

2. Bouillet, *Statistique monumentale du Puy-de-Dôme*.

par canton était venu à 2.000. La production dut croître par le double effet d'un plus grand revenu chez le détenteur et de cela même que la propriété fut à lui. C'est ce que tout le monde avait espéré. Nul, auparavant, ne doutait que la petite propriété ne donnât un revenu supérieur de beaucoup à celui de la grande. Les physiocrates l'avaient démontré théoriquement, et plus que nous maintenant on pouvait s'en convaincre par la comparaison des deux tenures, car elles étaient plus distinctes qu'aujourd'hui l'une de l'autre. Et cependant il faut remarquer que le produit n'atteignit pas le point où il serait ultérieurement porté, l'imperfection des procédés de culture persistant encore. Même en Limagne, les jachères subsistèrent après 1804 ; les fourrages artificiels étaient à peine connus, les prairies naturelles mal soignées. Les contemporains témoignent néanmoins d'une grande amélioration dans le sort du cultivateur, c'est un peu la mesure du degré auquel sa condition devait être mauvaise quinze ans auparavant. Voici comment, peu après, un juge alors très compétent, Saulnier d'Anchal, décrit celle de son bien de Mauzun en 1790 : « Une modique  
« récolte de seigle, précédée d'une année de jachère, suivie d'une année de parcours en mauvais pacage, comme posait toute la rotation de la culture des fermes ; elle  
« n'éprouvait aucun dérangement que par l'intercalation  
« de quelques récoltes en pommes de terre ou avoine,  
« obtenues aux dépens de l'année de parcours... Ainsi,  
« dans trois années, on n'obtient qu'un seul produit...  
« Les petits propriétaires-paysans n'ont pas adopté un  
« meilleur système, quoi qu'ils aient banni maintenant  
« l'année de jachères<sup>1</sup>. » L'abbé de Pradt avait fait, lui,

1. *Notice des améliorations opérées dans les terrains siliceux et argileux* (1821).

dès 1803, un tableau qui ferait douter du progrès <sup>1</sup> si un accroissement considérable de production n'était bien attesté et, d'ailleurs, n'allait de soi comme la plus naturelle des conséquences. Sous quelque étendue qu'apparaisse déjà le changement, il est loin encore de ce qu'on le verrait, une génération seulement plus tard.

**Trente ans après.** — Les événements n'avaient donné ni le calme qu'il aurait fallu ni l'état économique qui eût été le grand levier. L'Empire ensuite, s'il consacre définitivement le droit nouveau, s'il établit ainsi solidement le propriétaire nouveau, le paysan nouveau surtout dans la situation que la révolution leur a faite, a jeté sur eux les maux qu'avaient connus leurs prédécesseurs des siècles passés : le service militaire privant de ses bras la culture, l'excès de la conscription faisant surgir tous ces trafiquants de remplacement ou d'exemption qui, durant près de dix années, dépouillèrent de ses épargnes le cultivateur un peu riche ; à la fin, les garnisaires et les colonnes mobiles ravageant les récoltes, pillant, détruisant les demeures des réfractaires comme le faisaient les routiers du xiv<sup>e</sup> siècle, l'échange des produits rendu ainsi ou inactif ou limité. Temps d'arrêt notable, conséquemment. Il fut très sensible dans la Basse-Auvergne. Les relevés de notaires y font voir que les transactions à proprement parler rurales étaient en nombre moitié moindre, les dernières années, et que l'on vendait d'ailleurs 200 fr. la mesure des champs que l'on avait payée de 350 à 400 francs, que l'on trouvait couramment à acheter les grandes propriétés à cinq et six pour cent sur baux à ferme. C'était à tel point que, malgré le considérable fractionnement du sol opéré par les ventes nationales, la statistique

1. Voyage agronomique en Auvergne (1803).

de 1816 pouvait dire : « Les habitants de la Limagne « sont pauvres parce qu'en général le paysan n'y est « pas propriétaire <sup>1</sup>. » Mais à cette dernière date la carrière tracée au paysan de France par la Révolution s'est vraiment ouverte dans toute sa perspective. On savait de quoi il était riche, on se mit à lui diviser le sol à l'envi. Sa richesse, c'était la facilité de travailler pour lui sur une terre à lui. La sécurité des revenus paraissant désormais certaine, et les charges moyennes étant aussi proportionnellement réparties qu'on avait pu le concevoir, il montra qu'en lui cette richesse était effectivement sans borne si délai lui était donné, autrement dit le temps d'amasser de l'épargne. Une superficie considérable fut détaillée à ce paysan dès la Restauration, et le mouvement a continué après. La propriété, en Basse-Auvergne, a, pourrait-on dire, passé, dès lors, de l'état de « domaines » à celui de « parcelles ». En comptant sur les seules ressources de la culture morcelée, pourvu qu'on lui donnât du temps, les *bandes noires* qui organisèrent les ventes réalisèrent des bénéfices, et le paysan, lui, alla au-devant du contrat avec une ardeur égale au courage qui l'avait fait marcher à l'ennemi. De l'inépuisable vaillance d'une culture qui était dorénavant bien pour lui et à lui, il a tiré an par an le paiement du prix, les intérêts de ce prix, une famille mieux entretenue, mieux nourrie, mieux logée que n'avaient jamais pu l'être, aux mêmes lieux, des familles moitié moindres. Trente années de paix, le développement industriel et commercial régulier s'y ajoutant, ont fait ainsi au paysan, autre part encore en France, une existence inconnue dans toute autre contrée d'Europe, ont constitué en lui, à l'état d'individu, une personne sociale

1. Thiolier, *Statistique* manuscrite déjà citée.

non moins forte qu'avaient pu le devenir les personnes indivises dont les Pinon donnaient le modèle à l'admiration des derniers intendants de la Province d'Auvergne.

Je viens de traverser la plantureuse plaine qui s'étend de Clermont à Riom, et au delà très loin. Les arbres, n'ont encore que cette teinte de végétation qui précède le feuillage. Les jeunes blés, après quelques jours de température printanière, sont ranimés de la léthargie où les a tenus un hiver sans fin. Avec eux poussent les herbes précoces, déjà elles entourent leur pied. Aussi tout le peuple agricole est aux champs. Ils sont tous là, baissés vers les petites touffes fraîches dans lesquelles il y a toute vie et toute misère, débarrassant la plante précieuse comme s'ils voulaient, par leurs soins, l'obliger à la reconnaissance. Hommes, femmes, enfants, tous s'y emploient. Jamais campagne aussi animée, jamais non plus aussi frappant tableau du travail paysan. C'était bien ce que Michelet a appelé « le mariage de l'homme avec la terre ». Où le blé se trouvait fort et épais, ils grattaient précautionnement, à la pioche ou d'un hoyau léger ; où la récolte, plus affaiblie, montrait un aspect souffreteux, ils étaient accroupis sur la terre, sarclant de plus près, aussi des mains. On était au milieu du jour, et déjà une partie des champs avait été binée par ce labeur de trois ou quatre femmes, d'un homme et de quelques enfants, toute une famille, ou bien du maître avec quelques mercenaires. Des journaliers n'auraient point fait seuls un tel ouvrage, il fallait que le propriétaire s'y mît comme eux et il s'y mettait bravement. Spectacle touchant, cette application à la tâche, cette sollicitude entourant chaque pied du pauvre froment. Une année de disette avait pesé, ces soins excessifs semblaient une adoration de la plante pour conjurer l'avenir. Ils y étaient avant le soleil ; je repassai à la fin du

jour, l'ouvrage n'était point achevé, et au moment de le quitter pour le reprendre le lendemain, on les voyait jeter derrière eux un regard qui cherchait si déjà la récolte n'avait pas reçu la vigueur.

## 6. LA DIVISION DU SOL.

Il y a des arguments pour des opinions contraires entre elles, dans ce tableau nullement imaginaire ; je l'ai pris sur le vif. Il peut être résumé en un mot : « idolâtrie pour la terre » de la part du paysanpropriétaire. Et pour les uns le mot correspond à ce résultat antisocial : l'asservissement de l'homme à la matière ; pour les autres, il exprime la chose heureuse de l'acheminement au progrès général par la petite propriété. Je venais, en effet, de voir à l'œuvre la petite propriété. Quelque partie de la Basse-Auvergne que j'eusse traversée au même moment, j'aurais trouvé le petit propriétaire dans les mêmes soins minutieux ; partout il s'est généralisé à un degré qu'on n'aurait pas prévu antérieurement, chaque jour il s'étend davantage. L'égalité dans le labeur, le labeur excessif valeureusement et librement recherché dans la possession en propre, voilà maintenant la condition du paysan d'Auvergne. Ici surgit de soi cette question de « la division du sol », indiquée en commençant. Elle n'est pas nouvelle. Il y a presque un siècle que le marquis de Mirabeau la traita amplement dans son *Ami des hommes*. C'était en 1775. Il n'avait pas, à l'appui, les effets provenus depuis, il la traita néanmoins victorieusement<sup>1</sup>. La Révolution et le Code Napoléon l'ont

1. M. Hippolyte Passy, dans le préambule de son ouvrage, *Influence des systèmes de culture sur l'économie sociale*, a fait un exposé très net des idées du Marquis.

tranchée, dirait-on d'après lui, si l'on n'avait pas vu comme la solution donnée venait de loin dans l'histoire du sol français. Des intérêts d'une part : la pensée, chez les représentants des anciens grands tenanciers, de rentrer en possession ; des spéculations intellectuelles de l'autre : dissertations d'agronomie ou imaginations socialistes y ont ramené les esprits ; après 1815 non sans une certaine apparence menaçante, ensuite par un pur et simple débat au demeurant, sur la supériorité du mode d'exploitation en petite ou en grande propriété, en grande ou en petite culture, eu égard à la quantité produite et à la répartition du produit. L'écho de ce débat, où les Anglais surtout ont apporté les arguments qui l'ont alimenté, est maintenant affaibli sous les faits qui ont continué chaque jour. Il en resterait à peine des traces si les socialistes de toutes les sectes n'étaient pas venus le rouvrir.

Les socialistes, eux, ont des raisons qui entrent dans l'esprit par d'autres voies que la voie des données réelles. Ils parlent au nom du prix qu'à la vie humaine et du but où il lui appartient de viser. Dans ce que la petite propriété a prouvé à la grande, à savoir qu'elle procure un produit brut bien supérieur, partant un bien-être plus grand, ils voient une somme de travail plus considérable, ils opposent que si cet excédent de produit était rétribué selon la force qu'il dépense, l'accroissement de valeur disparaîtrait. Ils réclament donc au nom de l'humanité contre l'absorption de l'homme par le labeur sans rétribution correspondante. Or, l'histoire du paysan, en France, en Basse-Auvergne surtout, enseigne clairement que loin d'être repoussé et détesté comme un joug, ce plus de travail a été tenu par lui pour bienfait et recherché comme tel. Il est demeuré non sans raison dans la vieille



donnée du monde, que le travail est la destinée de l'homme, que l'homme passe sa vie et probablement ne cessera de la passer à améliorer le mode sous lequel cette destinée s'accomplit, qu'en attendant avoir acquis la trouvaille du travail à soi et pour soi est un grand résultat, non une œuvre fausse. C'est ce que, vingt-cinq ans à peine avant 1789, Turgot eut la divination de formuler, quand il proclama le « droit au travail » comme la loi de fond de la société humaine. Oublier, dans le fait du travail, l'homme être moral et les considérations auxquelles a essentiellement droit cet être moral, ce n'est pas moins manquer à ce qui lui est dû que de croire à une forme possible de l'état social où la production aura lieu sans le continuel effort du travailleur. Ce qui s'est fait il y a cinquante ans pour la division du sol, pour la petite propriété en conséquence, a été un pas de plus vers l'idéal social, a été l'accomplissement de l'espérance des temps.

Paysan propriétaire ou simple ouvrier agricole, peu de familles, en Basse-Auvergne, n'ont pas vu, depuis, leur avoir s'accroître et leur situation s'élever. J'ai connu, étant jeune, des paysans déjà propriétaires qui ont, à cette heure, doublé leur fortune, laissant à deux ou trois enfants une position égale à celle par où ils avaient commencé ; de même nombre de journaliers sans autre avoir que leurs bras et leurs outils, et qui, après beaucoup de labeur de bras, c'est vrai, se sont acheté de la terre, ont assez de moyens pour prendre à métayage quelques fragments de domaine, ont élevé leurs enfants et rendent chaque jour leur condition meilleure. Thiolier, aux judicieuses observations de qui je me suis déjà reporté, cite la culture de la vigne, qui s'est étendue considérablement depuis 1789. Il remarque qu'elle occupe 800 personnes sur une superficie qui, en pacage, ne comportait que deux ou

trois pâtres avec quelques chiens, et qu'elle a donné une valeur parallèle aux saulées de la plaine, mises en coupe réglée pour l'échalassement. C'est la possession même, la pleine propriété et la pleine jouissance, qui a amené ces résultats, une fois la terre aux mains du paysan. Veut-on prendre idée de l'accroissement des parcelles ? Les rôles de la contribution foncière la fournissent. Il ne faut pas y regarder dans les régions de bonnes terres, leur exemple, à cause de leur excellence même, ne serait pas assez convaincant. Les sols médiocres ou ingrats sont des indices plus certains ; leur faible produit les faisait laisser sans culture tant que l'ancien régime pesait sur eux : le défrichement parle à lui seul. En voyant s'y augmenter incessamment le nombre des parcelles, on ne saurait se figurer la population qui y correspond comme de condition malheureuse.

Voici un exemple, trouvé dans une contrée où le sol est de qualité secondaire, la population peu nombreuse, les débouchés très restreints ; c'est une moyenne, en quelque sorte, prise dans la Haute-Limagne, dans les argilo-calcaires du Brivadois. En 1832 s'y trouvait encore un domaine resté presque entier du prieuré de Sauxillanges. Il présentait environ 144 hectares labourables, presque d'un tenant. Pendant dix-huit ans, une famille paysanne très laborieuse l'avait tenu à ferme, au prix annuel de 3.000 francs d'abord, puis de 2.700 francs seulement. Le bail échéant, le propriétaire ne trouva nouveau fermier qu'à raison de 2.500 francs, et pour un cours réduit à douze années. On voit déjà deux faits quant au propriétaire : le peu de revenu de ce domaine par fermage, eu égard à l'étendue ; la décroissance de ce revenu dans un court espace de temps. Voici quant au paysan fermier. Il entretenait annuellement 6 paires de bœufs, 4 vaches à lait, de 120 à 150

moutons à l'engraissement, un veau, deux au plus. Durant son bail, il eut les avantages des années 1812 et 1817, où le double décalitre de froment valut jusqu'à 10 francs ; quand il laissa la ferme, après dix-huit années, il avait fait vivre et élevé une famille peu chargée, et il se retirait avec un bénéfice de 20.000 francs seulement. En 1832, la culture du domaine se trouvait partagée entre 20 paysans. Le second fermier leur avait divisé son bail en métayages, moyennant une prime totale de 3.000 francs sur la somme des douze années ; on juge de l'état où la culture du précédent preneur, grande culture directe, avait réduit les terres, le second ne trouvant, dans la division, qu'un bénéfice inférieur encore à celui de son prédécesseur. Mais aussitôt les choses changent. Le domaine est vendu en bloc ; les vingt paysans résilient leur bail ; ils n'ont cultivé que pendant sept années, et en 1827 ils ont subi une grêle ayant enlevé toute la récolte. Le domaine est revendu en détail ; ces petits métayers sont en mesure de se présenter à la vente, d'acquérir en tout pour environ 40.000 francs de terre, et avec les seules ressources soit du peu qu'ils avaient à eux, soit des bénéfices réalisés durant leur ferme, soit de leur travail après l'acquisition, ils payent intégralement le prix, en capital et intérêts, dans des termes qui ne dépassent pas six ans. On voit déjà si la division a accru le produit. Or, il y a plus. C'est une compagnie, une « bande noire » qui fit la revente. Elle avait acheté le domaine 140.000 francs. Elle vendit un peu moins de la moitié à une seule personne pour 80.000 francs ; un sixième environ de l'ensemble à une autre, le restant par lots allant de 600 francs à 4.000 francs. Or voici la suite. Le premier de ces nouveaux acquéreurs eut à faire une avance de près de 4.000 francs en réparations ; il a exploité successivement par métayer puis par faire

valoir direct avec participation ; il entretient ou il élève sur cette quasi-moitié 25 bêtes bovines, engraisse de 350 à 400 moutons ; le produit net annuel est de 4.000 francs. Mais chez les acquéreurs parcellaires, qui ont porté la bêche dans les terres, tandis que ce principal acquéreur ne pouvait qu'y envoyer des charrues ou y répandre des graines fourragères, ces terres ont donné un produit bien supérieur. La plupart ont payé le prix d'achat en anticipation des termes ; leur aisance est sensible. Tel qui n'avait point de vache en 1832, en possède une ou deux maintenant ; qui n'en avait qu'une seule, pour l'associer à celle du voisin, en possède trois, quatre d'espèce plus forte, de plus haut prix, dont le veau est vendu plus cher, et il en élève au moins un chaque année. En 1844, rien que douze ans plus tard, ces mêmes petits propriétaires peuvent acquérir, à prix double de 1832, pour environ 30.000 francs d'un autre domaine. Ils n'ont eu pourtant aucune industrie en dehors de leur culture parcellaire. En définitive, l'acquéreur de l'autre partie, soit environ le sixième de l'ensemble, ayant réparti la culture entre plusieurs paysans, la grande moitié du tout se trouve actuellement en tenure parcellaire : des 2.500 francs nets revenant au premier propriétaire, en 1832 où il vendit, le net a dépassé 10.000 francs.

Dans l'Auvergne, en général, c'est là la proportion des progrès amenés par la division du sol. Aussi y a-t-elle presque atteint la toute-puissance. Elle régit maintenant et la rente agricole et le prix du sol et le mode de culture. Elle s'est chargée de répondre par les faits aux objections accumulées contre son espèce. D'abord elle a pour elle l'opinion de la majorité des propriétaires riches, même de ceux qui, par aspiration politique, appellent la reconstitution de la grande propriété ; leur premier soin

est de diviser entre le plus de bras possible l'exploitation de leurs terres, en vue de plus de revenu. D'autre part, on disait qu'elle était hors d'état de nourrir du bétail, à plus forte raison d'en élever; or, elle a du bétail, elle en élève chaque jour davantage. Moyennant 30 fr., le paysan sème et plâtre annuellement un hectare de trèfle ou de luzerne, pour 45 fr. la même surface en sainfoin; avec moins que cette surface joint aux raves, aux herbes parasites, au parcours des chemins ou des communaux, il entretient deux vaches qui le nourrissent en partie, dont, presque partout, il élève au moins un des veaux, accroissant ainsi en même temps la production de la viande et celle des céréales. On disait aussi que, faute de capital, toute culture progressive lui demeurerait interdite; il montre chaque jour que le temps et le travail sont pour lui deux instruments remplaçant le capital, et que sans avances, stimulé par la propriété, il va aussi vite en améliorations que le plus aisé des agronomes. Quoiqu'il n'en recherche pas la primeur, il s'empare vite des expériences faites et il imprime bientôt l'essor. On s'apitoie sur la dépendance où l'on croit que ce petit propriétaire se trouve de l'usure. L'usure, le propriétaire bourgeois y est bien plus soumis que lui. Le paysan sage et prudent trouve toujours une bourse honnête où emprunter; le mangeur qui gaspille son revenu, le téméraire qui achète plus qu'il ne peut payer, voilà ceux que l'usure maltraite.

La division du sol, dans la Basse-Auvergne, a rendu propriétaires les trois quarts au moins des paysans et elle leur a donné un bien-être inconnu à leurs pères. Nourriture, vêtements, mobilier, population, tous ces signes extérieurs du progrès de la vie rurale en portent témoignage. Si les économistes venaient à les récuser au nom de la grande propriété ou de la grande culture, les manufacturiers

apporteraient les preuves en attestant l'accroissement énorme, depuis quarante ans, de la consommation d'objets fabriqués. Nos fêtes de villages, en effet, n'ont pas toujours fait voir le luxe d'habillement qu'elles montrent aujourd'hui. Chez le paysan d'Auvergne, l'armoire n'était pas garnie comme maintenant. Depuis qu'il a du superflu seulement, cette richesse est entrée chez lui. Les vieillards en déplorent le luxe ; leurs habitudes d'épargne extrême, prises aux temps de malaise, les y disposent mal. Ils vous diront qu'il est récent. Aux temps antérieurs on n'aurait point trouvé les femmes de village aussi confortablement mises les jours de fête, et il ne faut pas rappeler des souvenirs bien lointains, pour avoir vu, sous des mises misérables, ceux qui sont aujourd'hui avec des costumes presque riches. Sans remonter plus haut, les derniers trente ans ont produit un fait qui marque significativement le mouvement d'ascension. Il n'y avait guère de village qui ne fût habité par une ou deux familles bourgeoises. Un changement de vie de la classe moyenne les a attirées dans les villes, le paysan les a remplacées. Elles ont vendu leurs terres en détail, il n'y a presque pas un habitant d'aujourd'hui qui n'en possède une parcelle, les plus aisés ayant acquis les gros morceaux et l'habitation en outre. Pour une famille qui s'est ainsi retirée du village, il y en a huit ou dix de paysans, lesquelles, un demi-siècle auparavant, étaient des cultivateurs gênés vivant de privation. Or nulle autre cause à ce progrès, sinon le bienfait de la division du sol dans une population depuis longtemps pliée à une sobriété féconde et au travail sans relâche.

Le progrès se résume, à la vérité, dans ce fait, diversement jugé et diversement appréciable : le travail excessif. C'est ici que l'optimisme heurte les écoles socia-

listes. Le spiritualisme de ce temps-ci se soulève contre le matérialisme auquel un pareil mouvement semble condamner la plus nombreuse et la plus vitale partie de la société française. Alors se pressent les plans ayant l'association pour base, sous prétexte de destinée humaine plus complète.

**Individualité et communauté.** — On est ramené par là aux paysans en indivision d'avant 1789. Voilà bien des associations dans l'ordre des choses rurales. Elles ont vécu longtemps, sont-ce des modèles pour une vie sociale à venir? Elles n'ont pas dû de se dissoudre à beaucoup d'efforts de l'individu pour rompre leur cadre, elles n'infirmement donc pas la valeur de la vie en communauté prolongée. Mais le monde agricole pour lequel elles furent créées a disparu, celui de maintenant est trop différent pour qu'il consente à se placer sous leur loi. Par leur principe ni par leur forme, elles ne sauraient être sa visée. Ce qu'enseignent la longue ascension du paysan d'Auvergne, ses conquêtes progressives, son établissement fortifié dans la propriété personnelle, c'est l'effort pour y atteindre. En revoyant en pensée le labeur, même démesuré, constamment envié par tout le peuple de campagne, l'ivresse dont il y courut et s'y adonna, ce labeur démesuré apparaît comme le but véritable, sa réalisation comme le plus grand pas qui ait marqué une époque. Conclusion à sembler impie aux utopistes. Non seulement ils franchissent le temps, eux, mais, bien plus, ils procèdent du rêve, non de la vie sociale. De l'histoire, au contraire, on apprend combien l'homme est destiné à faire lentement ici-bas sa route, et avec quelle patience il lui a fallu suivre les formes diverses l'élevant une à une vers une perfection jamais définitive. Ni les indivisions, les intérêts en commu-

nauté perpétuelle que la monarchie féodale a vu fleurir en Basse-Auvergne quand l'inégalité des droits et l'absence de garanties en faisaient des formes préservatrices, ni d'ailleurs aucune communauté imitée de celles-là ne sauraient devenir la forme future. Le point de départ, l'avenir doit le prendre dans ce fait, si profondément attesté : la recherche, la poursuite ardente et jamais lassée de la propriété personnelle, le plein, l'entier exercice de la chose, de son usage, de ses changements, avec une latitude toujours plus grande. Cette recherche infatigable a donné à la France les fondements les plus solides qu'aucune société ait encore eus. Notre peuple d'Auvergne continue avec la passion des premiers moments à se diviser le sol pour en avoir la possession en propre : il me semble dans la vérité autrement davantage que toute aspiration politique ou toute spéculation de socialisme visant à concentrer ce sol en grande propriété ou en grande culture.

#### 7. LE PAYSAN D'A PRÉSENT.

Sous deux catégories peuvent être classés les paysans de Limagne : le *paysan propriétaire*, le *paysan journalier*. La première contient le grand nombre ; dans la seconde, la minorité seulement est réduite à la complète condition de mercenaire, c'est-à-dire à la seule propriété de ses bras. La plupart ont au moins un coin de terre, attenant ou non à leur demeure, et qu'ils cultivent en jardin. En outre, cette minorité ne reste pas composée longtemps des mêmes personnes. Il y a un continuel mouvement d'ascension de cette seconde catégorie dans la première. Dès que le journalier a pu amasser quelques épargnes, il se marie. Sa femme lui apporte un petit champ ; puis il achète, il



augmente peu à peu son domaine, il se fait métayer de quelque pièce détachée, et il passe insensiblement au rang de propriétaire. A généralement parler, il y a peu de différence entre petits propriétaires et journaliers quant à l'habitation, au vêtement, à la nourriture. Tous les deux très sobres en tout cela par vieille tradition d'épargne.

**Installation matérielle.** — La maison du paysan de Limagne est un corps de logis d'un seul étage. Le bétail et les outils de travail en occupent un tiers, la famille les deux autres. Deux portes au niveau du sol donnent entrée l'une aux bêtes dans l'étable, l'autre à la famille dans la pièce habitée, assez souvent unique; elle sert de cuisine, de salle pour manger, de chambre à coucher pour père, mère et enfants. Au près, ou formée à ses dépens, une sorte d'office dite « souliarde », meublée d'une pierre à écoulement pour le nettoyage des objets de ménage, et pour la manipulation du lait; tout autour, des rayons pour placer les ustensiles. Chez le paysan à l'aise, il y a d'ordinaire une autre pièce « la chambre »; la maîtresse de la maison ou la fille aînée y ont quelquefois leur lit; le plus souvent, toutefois, l'une et l'autre couchent dans la cuisine, la « chambre » devenant une pièce d'honneur. On y voit « l'armoire, » contenant le linge de la maison et servant de coffre-fort au chef de famille; il n'est pas rare de trouver aussi là le blé en sac et des provisions de conserve. Dans la cuisine, une vaste cheminée aux deux côtés de laquelle existe un siège de bois ou de paille; chenets de fer surmontés, en avant, de grandes tiges ouvrées, au haut, en forme de coupe où peut se placer et attendre une écuelle. Autour de la pièce, des lits très hauts, tantôt bâtis dans la muraille et étagés l'un sur l'autre, mais, chez les riches, semblables aux lits bourgeois. En bois dur, d'ailleurs,

noyer ou chêne pris aux champs, longtemps séché et qu'a travaillé le menuisier réputé du canton. Des baldaquins et des rideaux en serge verte ou en étoffe à carreaux rouges et blancs garnissent ces lits. Au milieu de la pièce, une grande et forte table, en même bois, le long de laquelle courent, assortis, deux bancs en bois également ; elle porte presque toujours les moyens pots de terre, les « tupis » où chaque membre de la maison, maîtres et serviteurs, coupent et font tremper leur soupe. Deux ou trois escabeaux, polis à force d'usage, errent dans les coins vides et complètent l'ameublement. Pour ornementation, collé à la muraille quelque grossier dessin de complainte ou de chansons de colporteur, quelque image d'Épinal fortement jaune et rouge.

Voilà l'installation ordinaire ; mais quand la maison est un peu prospère, elle s'agrandit d'autres locaux, tantôt en étage, tantôt attenants, tantôt accessoires. L'un où l'on conserve le porc qui a été salé à l'automne, les légumes d'hiver, le chanvre teillé, la pièce de toile d'où seront tirés draps et chemises. L'autre pièce, c'est « l'en-bas ». Là se remettent, dans un des angles, les pommes de terre d'automne ; autour de la pièce, la huche à pétrir, la cuve et les menus ustensiles vinaires ; quand la maison possède un four à pain, c'est là que s'en ouvre la porte. En plus ou en moins, ainsi est logé le paysan de la Basse-Limagne. Il n'y a d'exception que pour quelques journaliers de villages où la petite propriété est encore récente à cause de particularités locales ; très près de Clermont, à Malintrat, Aulnat, Gerzat, Saint-Bauzire, le fait se constate. Alors, dans de chétives maisons bâties de la boue argileuse de l'endroit, une seule pièce existe, pourvue d'un chétif ameublement, servant de demeure à toute la famille. Mais dans la Haute-Limagne, la maison du paysan a une disposition différente,

une architecture plus relevée, semble-t-il, qui est d'ailleurs comme traditionnellement commune à presque toute la France méridionale. Là, le rez-de-chaussée est réservé en partie à l'étable, en partie à « l'en-bas ». Les pièces d'habitation sont au-dessus ; on y accède par un escalier extérieur, « l'estre », dont le palier d'entrée forme une sorte de terrasse tantôt à plein vent tantôt couverte ; dans ce dernier cas, elle est éclairée par une ouverture en cintre, ou bien c'est une galerie sur laquelle avance la toiture. L'appartement s'ouvre sur ce palier, qui est toujours tourné au midi. L'escalier porte sur une voûte dont les deux piliers servent à former d'un côté la loge à porcs, de l'autre le poulailler, et sous cette voûte se trouve ordinairement l'entrée de l'étable. Au-devant, un espace aplani, battu, l'aire à battre le blé, le « sau » (*sol* en français) ; sur un des bords s'entassent les pailles en petites meules ou « pignons », reposant parfois sur des pieux élevés, de façon à constituer un hangar où sont abrités le char, les petits véhicules, l'outillage de culture. Si le paysan est de médiocre condition, il n'a ni grenier ni grange ; il apporte en quelques sacs son blé dans son logement, et ses fourrages restent dehors ou dans l'étable même ; mais rarement, il n'a pas un bout de jardin, sinon attenant, du moins à petite distance. Pour compléter le tableau, derrière la maison ou tout auprès, un trou dans lequel s'égouttent les eaux du toit et des étables ; là pourrissent en permanence les pailles des litières, mélangées aux balayures et aux boues environnantes. Au reste, dès que l'aisance existe, la demeure s'agrandit. La « grange », le « grenier », un hangar bâti (la « halle »), un colombier, le tout fermé entre des murs, s'ajoutent au corps de logis, et la dimension du cloaque qui reçoit les fumiers s'étend à proportion. Du reste, presque partout la paille ne sert

plus à la toiture ; il est maintenant rare que la tuile ne l'ait point remplacée. Tuile ronde, je dirais volontiers la tuile du Midi gaulois, car elle règne depuis l'Auvergne, jusque dans l'ancienne Ligurie. Trouverait-on, en haute Limagne, cinq cents maisons d'habitation couvertes de paille, c'est tout au plus. Y a-t-il meilleur indice de l'amélioration dans le sort du travailleur agricole ?

**Vêtements et vivre.** — Riche ou pauvre, le paysan porte le même costume ; il n'existe de l'un à l'autre que les seules différences de quantité ou de qualité. Il a deux vêtements, celui des jours de travail et celui des jours de fête. Le vêtement de travail n'est autre que celui des fêtes arrivé à l'état de vétusté, toujours fait, au reste, de grosse bure fort bonne l'hiver, mais accablante l'été. Dans les chaleurs, toutefois, le gilet de drap fait place à un gilet de toile de laine moins lourde, et, pour travailler, un pantalon de cette même étoffe se substitue à celui de l'hiver. Comme coiffure générale, un chapeau de gros feutre noir, à coupe ronde, dont l'ampleur des rebords varie avec les localités. Autour de Clermont, se porte plutôt une casquette de feutre gris à longue visière. En remontant au Sud, le chapeau prend la forme plus haute, et les bords en sont courts. Ailleurs, règne un bonnet de grosse laine grise ; dans la montagne des puys il est fortement teinté de rouge. Dans toute la Haute-Limagne, ce bonnet, ordinairement grisâtre, constitue la coiffure de travail jusqu'au moment où la paille seule est supportable. La forme des vêtements, elle, change dans chaque village et elle s'est grandement modifiée depuis un demi-siècle. Il y a trente ans, on entendait déjà déplorer la perte du costume traditionnel ; aujourd'hui, on l'a presque oublié. Autrefois, il était long, serré : culotte courte,

guêtres hautes ; on aurait dit l'imitation de la vêtue des seigneurs. Celui d'à-présent, laid de coupe, mais ample, court, est approprié aux exigences d'un travail continu. Il consiste, en général, dans une veste avec ou sans de petites basques étriquées, qui a sur les côtés une poche où les mains se tiennent aux moments de loisir ; un pantalon, très large de fond et de jambes le complète. Dans la montagne, cependant, se maintient davantage l'ancien habillement : couleur gros bleu, culotte sans bretelles, guêtres montantes, veste longue à poches de côté. Les sabots sont partout la chaussure des jours de travail ; mais il faut que le journalier soit pauvre pour que, le dimanche, il ne substitue pas aux sabots des souliers à semelle fortement ferrée de clous. Les enfants, les femmes, quelquefois les hommes restent, l'été, assez habituellement nu-pieds ; ils en prennent l'habitude dans certains travaux comme le vanage du blé, le sarclage des récoltes ; ils y sont faits à tel point que les femmes surtout, quand elles ont à marcher un peu longtemps, prennent leurs sabots à la main et, sans chaussure, cheminent mieux que si elles les avaient aux pieds. Enfin, il n'y a pas de pauvre journalier qui n'ait un manteau fait de grosse laine peu perméable à la pluie ; il prend soin de s'en couvrir aussitôt que le temps devient mouillé ou un peu froid, car nul n'a plus de prudence que notre cultivateur contre les intempéries.

La frugalité est une de ses grandes vertus. Riche ou pauvre, il se nourrit de la même manière. Le matin et le soir, la soupe faite d'eau beurrée bouillie, de pain d'orge et seigle ; à midi, dîner d'œufs, de légumes, de laitage. Dans les grands jours, ils prennent entre ces repas un peu de pain et de vin. Vin mouillé ou vin de seconde presse ; mais dans presque toute la Basse-Auvergne c'est lui sur-

tout qui soutient le paysan en ses rudes travaux, car il ne puiserait pas assez de force dans les végétaux ou les farineux dont il s'alimente ; s'il est à l'aise, il se permet pourtant un peu de viande ou de lard salé, une fois la semaine, deux au plus. La vigne, que la main-d'œuvre rendrait la plupart du temps onéreuse au propriétaire, ne l'est point pour lui, qui la travaille. Elle le nourrit en partie. Le vin est pour lui un aliment ; aussi le paysan, en général, en est-il sobre ; chez lui, l'ivresse est le défaut le moins répandu. Fait d'ancienne date à un régime étroit, il n'est sorti des privations que juste ce qu'il fallait pour n'en pas souffrir. Sa manière de s'alimenter serait un mauvais indice de son état d'aujourd'hui, attendu que bien souvent elle est inférieure à ses moyens. Qui n'a vu, à la campagne, des familles de paysans fort à l'aise vivre parcimonieusement, préférant l'épargne que donne la terre à une nourriture qui dissiperait. Il est toutefois certain qu'au commencement du siècle encore il vivait assez mal, car, aujourd'hui qu'il se nourrit toujours très sobrement, son état sanitaire atteste un progrès qui ne peut provenir que d'une alimentation plus substantielle.

**Outillage, véhicules.** — Selon la nature du sol et selon l'ardeur plus ou moins grande au travail, les instruments de labour et le mobilier agricole diffèrent. Il y a des sols peu profonds et il se trouve des villages fainéants ; là, on ne connaît point la bêche, le plus pénible à coup sûr, mais le plus efficace de tous les outils. Le hoyau abonde quand les terres sont meubles ; dans les lieux à sol compacte, il est remplacé par une lourde pioche. La primitive charrue ou « araire », la bêche, le hoyau (« fessou »), la pioche, voilà, avec la faux et la faucille à moissonner, toute la machinerie agricole de l'Auvergnat. Les véhicules

sont « le char », voiture à quatre roues, la « barcelle » ou « barrot », tombereau à deux roues, l'un et l'autre à traction bovine. La hotte d'osier (la « berte ») s'ajoute, dans la Basse-Limagne, comme ustensile porte-charge. Suivant les fortunes et les positions, ce mobilier diminue ou augmente. Le journalier, par exemple, n'a guère que sa hotte et les instruments à main. Le petit propriétaire a au moins un char à deux roues et deux vaches ; mais, si peu que son état s'améliore, il se fabrique un char, dont roues, essieu, tout le mécanisme, est fait de bois sans fer ou avec le moins de fer qui se peut. Plus aisé, ses véhicules sont moins primitifs et plus nombreux.

La hotte et le hoyau appartiennent essentiellement à la Basse-Limagne. Chaque soir et chaque matin, les chemins des environs de Clermont, de Billom, de Riom sont sillonnés de travailleurs qui vont aux champs ou en reviennent, leurs ustensiles à l'épaule. Quand la hotte ne leur sert pas à remonter la terre dans la vigne en coteau, à transporter au milieu du champ le fumier conduit auprès, ou bien à ramener la terre d'un tertre sur le reste de la surface, elle porte les outils, les vivres du jour et, au retour, les herbes arrachées ou coupées pour le souper des vaches. Bêche et charrue, de même forme à peu près partout, la bêche plus étroite et plus longue seulement dans les terres profondes et friables, plus large dans les compactes, pour certains terroirs changée en une forte fourche de fer à deux dents ou à trois. Il faut voir notre paysan de la Basse-Limagne ouvrant de la bêche, plusieurs ensemble, en plein été, le sol tassé et durci par le soleil, retournant ainsi d'énormes mottes que l'action ultérieure de l'air et des pluies émiettera et rendra fécondes aux semences. La charrue, elle, n'est que l'araire romaine, un peu raffinée par deux oreilles formées rudimentairement.

de branches de bois courbées, qui sont plaquées contre le soc pour en élargir l'action dans la raie. Ce soc, en bois également, a la forme d'un coin long, évasé en arrière ; il est traversé en dessous par une tige de fer mobile, aiguë d'un côté, aplatie en pelle de l'autre. Cet araire entre de 20 centimètres environ, ouvre, en sol meuble, une raie large de 60 à 70, mais ne fait guère que déplacer la terre ; c'est la bêche qui défonce. L'araire coûte une douzaine de francs. Deux vaches, attelées à un joug qui se paye quinze, suffisent, avec cet instrument, à cultiver un bien de 10 à 12 hectares, maintenant surtout que les fourrages artificiels se sont généralisés ; le plus petit propriétaire a toujours un coin de champ en trèfle ou en sainfoin. C'est à s'émerveiller de l'énorme produit obtenu d'une mise de fonds si restreinte. Ce produit varie, et avec lui l'avantage du paysan, propriétaire ou métayer, à raison de la richesse du sol. Variation venant de la nature, et qui établit une approximative égalité entre ceux d'une même région. La richesse du sol exerce, toutefois, un effet moins heureux sur la condition du journalier ; à fertilité du sol correspond population plus nombreuse : alors pèse le mal de la concurrence. Tandis que l'on peut fixer à 1 fr. 50 le prix moyen de la journée des ouvriers agricoles dans la Basse-Auvergne, ce prix descend de 80 centimes à 1 franc dans la Basse-Limagne. L'hiver, aux environs de Clermont, de Billom, de Riom, les propriétaires font travailler à 75 centimes par jour sans nourrir. Deux choses apportent compensation à ce salaire minime, peu en rapport avec le prix des subsistances en année de cherté : la première, l'assurance d'avoir du travail presque chaque jour durant toute l'année, le nombre de propriétaires bourgeois et de paysans aisés étant fort grand ; la seconde, le placement des jeunes dans la domesticité. Chaque village, les villages



populeux surtout, a toujours une partie de sa population jeune en service, « en condition », soit au lieu même, soit à la ville. Ceux qui ne trouvent pas ou ne veulent point se placer ainsi vont l'hiver à « la marre », c'est-à-dire aux ateliers de terrassement dans les départements voisins; ils en rapportent toujours de l'argent, qu'ils se hâtent de placer en achat de quelque champ convoité. Malgré cela, en mauvaise saison, les régions populeuses montrent nombre de journaliers à salaire médiocre; mais, somme toute, l'existence matérielle du journalier agricole et du paysan propriétaire, en Basse-Auvergne, se présente à généralement parler comme assurée; en tout cas, elle est en progrès constant.

**Condition morale.** — Il me semble que l'on devrait s'interdire, pour un temps, de juger à titre positif l'état moral de nos paysans. Ils sortent d'une existence inférieure qui a été rude et qui a beaucoup duré; pour savoir ce qu'ils sont réellement, il faut attendre que la propriété, à laquelle ils ne touchent un peu solidement que depuis trente années, soit bien assise dans leurs mains, leur ait donné un bien-être durable, et que l'instruction qu'on tâche de répandre ait amené leur individualité à sa progression normale. Que si l'on niait l'influence des besoins matériels sur la physionomie morale du paysan, on n'aurait qu'à comparer notre laboureur auvergnat des plaines et l'habitant des montagnes. On verrait chez le premier l'originalité de race s'être effacée, le caractère alourdi de l'homme du labeur continu dominer en lui, tandis que chez le second persiste un peu de la vivacité de corps et d'imagination où l'on aime à supposer un signe du caractère natif. La raison, c'est que ce second dépense bien moins de force matérielle, use moins son corps, se conten-

tant presque d'exploiter les pâturages que la nature de sa contrée lui donne; l'esprit est chez lui plus libre et plus alerte. Du moins, le paysan de la Basse-Auvergne, patient et laborieux au plus haut point, s'il est peu susceptible d'entraînement et de passions vives, est intelligent en général, probe, obligeant et de mœurs douces. Dans la vie habituelle, dans les relations avec ses voisins et avec l'homme riche, en tête à tête avec son intérêt, il reste un honnête homme quant au respect de la propriété d'autrui, mais devient défiant, rusé dans les moindres circonstances comme dans les plus graves. Chez les meilleurs même, chez ceux dont la probité se révolterait à faire tort de ce qui est dû, il y a toujours quelque côté où l'astuce se donne jeu. S'il cause, il flatte; s'il demande conseil, il ne va jamais droit à son affaire, il la détourne tant qu'il peut, souvent jusqu'au contre-pied, se mettant au lieu de son adversaire pour être plus sûr de ne pas se livrer et d'avoir bon avis. Il a toujours peur d'être trompé, en sorte qu'il prend les devants; et il y excelle, faisant depuis des siècles étude d'habileté. Il avait été en cela à trop bonne école, pensait l'abbé Ordinaire en rédigeant sa statistique comparée des choses dans le département du Puy-de-Dôme avant et après la Révolution. Ordinaire trouvait, bien plus, que le cachet en était non moins porté par « beaucoup de gens éclairés. » « Il s'en trouve même quelques-uns, écrivait-il, qui partagent les défiances de la multitude encore effarouchée des vexations éternelles de l'ancienne administration financière. La province dont ce département fait partie les avait peut-être éprouvées plus qu'aucune autre: aussi les esprits y sont-ils excessivement ombrageux. Toute question relative à un produit quelconque les met en garde. Interrogez le simple particulier ou l'homme public dans les campagnes, ils ne

« savent rien, ou, s'ils veulent parler, c'est pour vous éga-  
« rer. En vain insisteriez-vous : ils se couvriraient davan-  
« tage, et vous ne seriez plus à leurs yeux, qu'un suppôt  
« envoyé pour les surprendre. Ce sentiment de défiance,  
« s'il n'est pas partout au même degré, semble cepen-  
« dant général. « Ce n'est pas seulement de l'homme des  
villes que notre paysan se défie, de celui qui lui est supé-  
rieur en lumières ou en fortune, mais de son égal ; il a  
envers celui-ci la même allure. Et comme, alors, ils jouent  
à jeu égal, ils y déploient des ressources inimaginables. Ces  
dispositions proviennent évidemment du passé ; il se pas-  
sera du temps avant que, la jouissance de la liberté les ait  
affaiblies. Doué de sens, il est cependant lent au progrès,  
routinier, ennemi de l'expérience personnelle dans les  
choses de son ressort. A la vérité, il a eu trop longtemps  
besoin du revenu de sa terre et il en a encore trop, pour  
hasarder avec elle quoi que ce soit : il se contente donc des  
produits qu'une culture uniforme lui en fait retirer depuis  
des siècles, et n'envie pas ceux que pourrait fournir l'essai  
d'autres méthodes. Mais il ne résiste pas au progrès quand,  
autour de lui l'expérience est concluante ; il aime alors  
ce qu'il voit faire par son voisin plus riche, et, une fois  
convaincu par le résultat, il entre dans la voie et s'y tient.  
En quelques années, un propriétaire aisé, dans un canton,  
change ainsi totalement la face de la culture.

Au fond, l'apathie du paysan de la Basse-Auvergne, le  
calme de son imagination ont été pour lui une vertu ; il  
leur a dû peut-être la patience qui a fait sa force aux  
temps féodaux et depuis. S'il est, par suite, grâce à cela,  
un peu trop sans poésie native, dépourvu même de la  
naïve littérature des légendes qu'on aime à rencontrer, il  
est peu superstitieux. C'est l'opposé chez le paysan de l'Au-  
vergne haute. Celui-ci, avec plus de vivacité dans l'esprit,

a plus de poésie naturelle, mais aussi une superstition à l'avenant, et d'autant plus regrettable qu'elle engendre l'hypocrisie. Dans la Basse-Auvergne, le paysan accepte tranquillement les enseignements de l'Église, ce qui fait penser qu'il y croit ; il va régulièrement à l'office du matin le dimanche, et laisse aller seules les femmes à celui du soir. Il prend volontiers pour vérité les légendes des saints que le pasteur lui raconte ; il les commente même de façon à les réduire à de laides histoires ; mais il n'en est d'aucune manière transporté. Cette absence presque entière de légendes est un des caractères de la Basse-Auvergne, et ce qu'on en trouve en fait fuir le récit ; les plus grossiers miracles en sont le fond. « En « vain, » écrivait déjà Legrand d'Aussy avec le voltairianisme d'alors et plus de pessimisme, je crois, qu'il n'est juste, « en vain je cherche à découvrir dans ses traditions « quelques germes d'un grand caractère, quelque étincelle « de sagesse ou de génie, d'énergie ou d'audace ; je n'y « trouve que superstition grossière, ignorance honteuse « et crédulité absurde. » Il est de fait que l'on ne voit pas sans regret toute la tradition militaire de l'Auvergne avoir disparu, non sous des paraboles qu'on chercherait à s'expliquer, mais sous des fables ecclésiastiques. Ni la glorieuse résistance de la nationalité gauloise contre Rome, ni celle du monde gallo-romain contre la France germanisée, ni même les désastres, à la fin, des partisans anglais n'ont laissé une trace dans ces esprits, pas plus que le travail si lourd depuis des siècles.

Les mêmes raisons font peut-être que l'on ne trouve pas en Basse-Auvergne des coutumes naïves comme il en subsiste chez les montagnards. Celle, notamment, de laisser un grand feu allumé et un repas servi, la nuit des morts, afin que les âmes des défunts viennent s'y asseoir. Autre-

fois, la demande et la célébration des mariages étaient accompagnées de quelques cérémonies traditionnelles qui ne se pratiquent plus guère ; le paysan a copié depuis la société cultivée. Cependant, la mariée se croit encore obligée de pleurer beaucoup, quelle que soit sa joie ou sa peine ; les réjouissances de la noce sont toujours accompagnées de la poule nuptiale, ainsi que de coups de fusils ou de pistolets, quoique ces dangereuses salves ne se tirent guère sans quelque accident. Mais on retrouve plus fréquemment ces usages dans la région montagnaise, le paysan de la plaine n'a plus le loisir de s'y livrer. La terre est là qui le réclame, toute la poésie pour lui est de la faire produire. Il n'observe plus que quelques fêtes annuelles, les fêtes patronales, et ce qui peut être appelé les « fêtes du travail », les réjouissances terminant les travaux essentiels, la moisson, les battaisons. A la clôture de ces travaux-là, les battaisons surtout, il semble que tout est gagné. Pour un jour on ne ménage plus rien. Les jeunes, à la dernière « airée » de gerbes, ont glissé des planches en dessous pour que les fléaux se cassent, et c'est plaisir de voir, chez le paysan à l'aise, les deux rangées de batteurs, vigoureux, menant d'une joie crâne, en cadence solennelle et comme triomphante, cet achèvement de la tâche. Ainsi, chaque maison, maîtres, serviteurs, manœuvres, fait sa « raboule ». C'est un repas un peu plus corsé que les repas ordinaires. On a conservé ou l'on s'est procuré pour cela les provisions rares dans le ménage habituel, outre la viande salée et le lard ; on a acheté un peu de viande fraîche, fait de grosses pâtisseries, du pain de farine passée au tamis de soie (du *seda*), même le pain blanc paraît sur la table et le vin s'y trouve le plus abondamment que l'on peut. Quand chacun s'est amplement rempli, la danse commence pour ne cesser souvent qu'au jour. Il

n'y a peut-être pas de cultivateur de la Basse-Auvergne, si petit qu'il soit, en Haute-Limagne surtout, qui se dispense de ces réjouissances fêtant les bienfaits de la terre. La fête « patronale », elle aussi, est fort révéérée. Chaque village ayant la sienne, c'est l'occasion de réunions, et quand un long hiver a empêché les communications de village à village, elles ont naturellement du charme. Journées joyeuses, malheureusement closes, quelquefois, par des querelles sanglantes. Les repas et la danse en composent le programme. Les jeux d'adresse y ont un rôle, et aussi les jeux de hasard ; il y a toujours quelque honnête croupier par état, soutirant au jeune villageois ses pauvres pièces blanches. Quant aux jeux d'adresse, les quilles ont toute la faveur. Le plus petit village possède son « rampei », étroit espace légèrement creusé en longueur, sur le « coudaire », communal herbacé où se place le jeu aux jours de fête ; chaque dimanche, au reste, il se perd là d'assez grosses sommes. Dans les rapports entre jeunes garçons et jeunes filles règne beaucoup de liberté. Les mœurs ont cependant de la retenue, excepté autour des villes ; on cite toutefois des localités ayant, de longue date, un renom différent, par souvenir de l'époque seigneuriale.

Si, par ses coutumes et ses amusements, le paysan d'Auvergne se distingue des autres classes, il s'en rapproche, il s'identifie avec elles dans les sentiments qui dérivent de la propriété. Les mêmes allures serrées de la petite bourgeoisie se retrouvent chez lui. C'est à qui cèdera le moins pour le bien commun. Dans des proportions plus petites, même moule moral qu'elle ; il en fait son modèle et il la suit de loin. En arrivant en masse à la propriété, il y a cinquante ans, il s'est trouvé, notamment, avoir toutes les préventions de l'état social précédent pour l'aïnesse, la mas-

culinité, l'inaliénation du bien des femmes, pour toutes les entraves du développement individuel regardées comme nécessaires par le vieux droit. En général, le paysan de la Basse-Auvergne fait un « aîné » dans sa famille. Pour dépouiller le plus possible ses enfants au bénéfice d'un seul, ordinairement le fils premier né, il commet toutes les fraudes, fourmilières de procès ruineux. A cet aîné toutes les faveurs ; il est « l'enfant », il « restera dans la maison » ; c'est lui qui doit la continuer, l'étendre. Tous les sacrifices sont pour lui, on le rachète du service militaire quoi qu'il en coûte. Comme dans la haute classe, les enfants ne tutoient point leurs parents, et les parents disent *vous* à cet aîné. Le droit aristocratique, rejeté, est ainsi devenu l'héritage de la classe populaire. Elle n'a rien eu de plus pressé que de le prendre. La possession de la terre lui était sans doute apparue si longtemps avec ces conséquences naturelles, qu'elle les a voulues toutes. Chez les nations qui se transforment par mouvements successifs, la classe victorieuse s'empresse toujours de prendre les formes et même les abus des classes supplantées. D'une manière absolue, il n'y a que le droit et les résultats matériels qui progressent visiblement. Regardons la bourgeoisie de nos jours, elle se fait aristocratie autant qu'elle le peut, tout en détestant l'aristocratie ancienne ! Néanmoins, ces tendances s'effacent peu à peu. Le voisinage des villes ne les connaît déjà plus. Les montagnes les conserveront plus longtemps ; à cette heure-ci, on les y trouve aussi vivaces qu'au premier jour. A la vérité elles y sont, encore, très en faveur dans la bourgeoisie.

Ce qui durera peut-être davantage partout, c'est l'état extérieur d'infériorité dans laquelle le paysan tient la femme. Non qu'il ne l'aime point comme épouse, comme

mère, comme fille; au contraire, ces sentiments sont chez lui au plus haut degré. Mais pour le reste, l'ancienne tradition a persisté avec force. L'affection pour le fils, quelquefois, n'est pas aussi grande que pour la fille; seulement, il y a une sorte de devoir qui fait que l'on s'impose pour lui des obligations que ne commanderait point l'attachement. L'infériorité suit la femme dans le ménage; à bien des égards, elle y est la servante de l'homme. Si elle ne mange pas toujours aux mêmes heures que lui, ce n'est que pour mieux vaquer aux occupations intérieures; autrement, j'ai dit déjà qu'elle ne s'assied point à table à côté de l'homme; à ce vieux reste des temps anciens, il faudra encore de la durée pour disparaître.

Tels sont les caractères et telles ont été les vicissitudes des populations de la Basse-Auvergne. Pour les juger ce qu'elles ont valu, il faut regarder en outre ailleurs qu'à cette nature apparente et aux détails de leur vie passée. C'est par les hommes marquants nés d'une province, que l'on prend une idée de son fond intime. Son innéité, ses facultés d'action, de rayonnement, se révèlent quand on groupe par époques, à raison de la catégorie de leurs travaux ou suivant le rôle qu'elles ont tenu, celles de ses personnes qui se sont faites quelqu'un dans les événements publics ou dans les choses de l'esprit. On expose ainsi le côté de son histoire qui, en donnant à ses événements propres leur complément essentiel, ajoute à la description du territoire l'attrait de la tradition intellectuelle. Qu'ont donc été et qui ont été les hommes marquants de cette ancienne Basse-Auvergne, voici le moment de l'exposer.



## CHAPITRE VI

### LES HOMMES MARQUANTS

*A Félix Grellet, à Riom.*

« Rattacher les événements publics à des biographies particulières ..... montrer le mouvement général des idées dans les œuvres de ceux qui ont tant contribué à leur développement. »

MIGNET, Préface des *Mémoires et Notices historiques*

C'est sous l'inspiration de ce précepte, dû à l'un de nos plus beaux historiens, que je te prends ici pour auditeur. Tu n'as pas oublié la critique dont je fus couvert, un jour, pour avoir essayé d'en suivre la leçon à propos de l'un de nos personnages d'Auvergne méritant bien qu'on le fit; je vais retourner à mon péché sans craindre que tu m'en blâmes. Tu es, comme moi, d'opinion qu'à retracer la vie des hommes dont le nom survit au temps, il ne suffit pas d'énumérer les dates qui les concernent, de rappeler les intitulés de leurs livres, mais qu'il faut lier leur existence aux choses de leur moment. Ni les choses n'ont entre elles si peu de rapports, ni les faits si peu de suite, que même les lettres doivent être séparées du mouvement général, moins encore le travail intellectuel ou social d'une époque

n'être point attaché aux jours antérieur et au jour suivant. Les hommes ne sont pas en naissant une table rase. Du quel que l'on parle entre ceux qui ont droit à l'attention, il faut prendre du champ, regarder d'où il est parti dans le cours des connaissances ou dans celui des faits, voir où il est arrivé.

Si cependant je mets cette épigraphe de Mignet en exergue aux biographies que je vais rappeler, c'est afin de me réclamer d'elle plutôt que pour lui obéir autant qu'elle le commanderait. Il faudrait pour cela de l'espace. Toutefois, la vérité, c'est bien certain, n'est pas dans le fait nu, isolé des intérêts et du courant public, des passions qui le meuvent. Toute vie humaine méritant de compter tient à la vie générale de son heure ; on reste incomplet ou inutile quand on juge une vie particulière sans chercher en elle ce reflet.

Tu sais combien j'aime peu cette méthode de désordre appelée l'ordre alphabétique. Elle est tout au plus excusable dans les grandes collections ; tu ne t'étonneras pas que je m'y soustraie et que j'en adopte une autre. Je vais bien suivre l'ordre même du temps, mais pas celui du temps matériel, des années et des siècles. C'est sur le temps moral que je vais me guider, sur la génération successive des idées et des faits, suivant les différentes routes que parcourt l'esprit humain. L'art, la littérature, la politique, en un mot l'histoire, se développent sous l'empire de certaines idées dominantes. Ces idées se modifient successivement, et chaque changement, chaque nouvelle face distingue une époque. Ce sont là, me semble-t-il, les catégories à établir. Nul autre mode qui permette mieux de reconnaître l'action des hommes sur les choses, l'influence des choses sur eux, la concordance de leurs travaux avec le moment, et nul qui convienne mieux pour

appliquer à de courtes notices les principes de mon épigraphe.

Outre cette dérogation aux usages habituels, souffre encore que je m'abstienne de relever tous les noms qu'une collection complète pourrait contenir. Je n'entends point faire la statistique des hommes marquants de l'Auvergne, mais uniquement mettre en vue, dans le cours des événements moraux ou matériels, le cachet du tempérament et de l'esprit auvergnat, payer à nos plus éminents personnages le tribut qu'a mérité leur existence. A cet égard je serai même contraint de retenir ma plume. Certains d'entre eux sont devenus en quelque sorte classiques. On peut remplir de chacun un volume, tant leur dimension est grande. Et que de plumes ont écrit sur eux ! On ne saurait parler d'eux, maintenant qu'à la condition de leur faire à nouveau des monographies complètes ou des articles à thèse. Il n'y aura lieu, ici, que de les caractériser rapidement par aperçu.

## I. TEMPS GALLO-ROMAINS ET MOYEN AGE.

Je vais m'éloigner des temps gallo-romains et de ceux du moyen âge. La nationalité est trop confuse alors, pour que l'on puisse bien apprécier à quel sentiment général obéissent les hommes, ni quelle influence ils ont eue sur les faits d'où la France procéda. D'ailleurs, pour les siècles qui s'étendent de la conquête romaine à la Renaissance, l'histoire n'est guère qu'une suite de biographies. Les Eccidius, les Avitus, les Vercingétorix, les Sidoine, les Grégoire de Tours, guerriers ou politiques d'une époque d'incertitudes et de massacres, ou bien littérateurs descriptifs dont les idées et le génie nous échappent. Il

faudrait à leur sujet un plus grand cadre que celui-ci. Il en est de même des Saints, fondateurs d'abbayes ou d'églises, des évêques féodaux qui ont gouverné la société barbare, des capitaines, des chefs de bande par qui fut tour à tour défendu ou ravagé le sol qui était alors plus ou moins la France. Permits donc que je me tienne éloigné d'eux. D'autre part, j'ai déjà fait leur place à nos troubadours, je puis donc franchir tout le moyen âge sans m'arrêter à aucun nom. Tu te rappelles celui de nos amis qui voulait oublier, comme inutile, toute l'histoire de France avant François I<sup>er</sup> ; je ne vais pas si loin, mais j'agirai à peu près tout comme.

## II. XVI<sup>e</sup> SIÈCLE.

**Les Juristes.** — Me voici à l'époque de la Renaissance. Le premier nom que présente alors la biographie de la Basse-Auvergne se rapporte au considérable mouvement des études juridiques, si important en notre histoire. Dans le xiv<sup>e</sup> siècle déjà, tandis que le Haut-Pays envoyait plusieurs de ses enfants dans les luttes de la Royauté avec le Pape, le Bas-Pays avait donné les deux Mazuer, l'un à l'enseignement du droit à l'Université d'Orléans, l'autre à toutes les grandes affaires civiles du temps et à l'interprétation de la Coutume ; dans le xvr<sup>e</sup>, elle produisit une série de juristes, qui apportèrent aux diverses écoles le tribut de vastes connaissances et de travaux qu'il faut consulter encore.

JEAN AMARITON est le premier en date et le plus saillant peut-être. Si l'on s'en référait au seul ouvrage juridique qu'on ait de lui, les *Notes sur Ulpian*, imprimées à Toulouse en

1554, il devrait prendre rang dans l'école de Toulouse. Ces *Notes* le classent parmi les glossateurs, ces patients restaurateurs de la lettre, qui ont été les nécessaires introducteurs aux progrès de la jurisprudence. Il fut en effet leur disciple et leur collègue pendant la première partie de sa vie. Il avait été un élève brillant de l'Université de Paris; il y avait appris sous Grenet la langue des savants, la langue de Rome, appris la rhétorique sous Talon, la logique sous Ramus, la morale sous Philaret. Il enseignait la philosophie au collège de Presles, quand, en 1550, l'étude du droit l'amena à Toulouse. Entré là en grande liaison avec Cujas, il acquit sous celui-ci une science profonde et professa bientôt à ses côtés; c'est sous l'influence des idées du grand juriste qu'il publia ses *Notes*. Cujas fut attiré par l'étude dans une voie plus large; l'école qu'il avait dirigée s'ameuta bientôt contre lui; appelé à celle de Bourges par L'Hôpital, il y fonda le groupe des Commentateurs, à qui il donna tant d'éclat. Amariton paraît avoir quitté Toulouse avec son ami. On le retrouve à Paris, avocat au Parlement fort employé pour les consultations, en même temps, selon le dire de Loysel, très habile à la plaidoirie. Tout porte donc à croire qu'il suivit Cujas dans la nouvelle direction de ce dernier. Ici la guerre civile intervient dans son existence. Il est mis en prison par les ligueurs, il meurt dans les troubles sans voir aucun de ses enfants; ses livres, ses papiers sont pillés ou détruits. On aurait sans cela, sans doute, les preuves de la conformité de ses travaux de seconde date avec l'école de Cujas.

Amariton était né à Nonette en 1525, d'une famille ayant alors rang dans le pays. Comme la plupart des hommes instruits d'alors, il avait, jeune, cultivé les lettres en même temps que le domaine juridique. Son premier

ouvrage fut un *Commentaire des Épîtres de Cicéron et de celles d'Horace* (Paris, 1553).

JEAN BESSIAN. — C'est dans le temps d'Amariton ou presque aussitôt, que Jean de Besse (Bassianus) commençait une carrière d'avocat et de jurisconsulte qui a été remarquée. Il publiait en 1548 son commentaire sur les coutumes du haut et bas pays d'Auvergne (*Arvernorum consuetudines*). Œuvre de Jeunesse, il le dit lui-même : « *adolescenciæ nostræ primævum opus.* » Ouvrage resté cependant un guide estimé jusqu'au commentaire de Chabrol, venu deux cents ans passés plus tard. Né à Besse, Bessian fixa son existence au barreau de Toulouse et ne l'a pas quitté.

BASMAISON. — A cette même date grandissait dans le bourg de Vic-le-Comte Jean de Basmaison, qui se classa très haut parmi les juristes de l'école féodale et coutumière, mais qui nous introduit aussi dans le domaine de la politique. Ce milieu du xvi<sup>e</sup> siècle est une grande époque intellectuelle. Nous ne pouvons nous faire qu'une faible idée de l'intensité de vie morale qui y régna. Toute la classe lettrée allant s'instruire aux grandes écoles juridiques de France ou d'Italie, puis, du fond de sa province ou bien soit du barreau du Parlement de Paris soit de ses sièges, s'employant par la plaidoirie, par les livres, par l'œuvre quotidienne des faits à plier les choses aux conceptions nées de l'étude et de la réflexion !

Dans les rencontres d'école et de préparation, Basmaison, à cette époque de travail, s'était lié avec la plupart des hommes dont le nom est resté ; il l'est demeuré une fois revenu en Auvergne. Étienne Pasquier, notamment, fut son ami. Il était né en 1535, conquît très rapidement une haute situation d'avocat qui le fit élire à 31 ans

député du Tiers-Etat d'Auvergne aux États-Généraux de 1576. Nous le retrouverons donc parmi les « politiques » ; actuellement, c'est le juriste qui a place ici. Il revint formé à la solide école de Cujas, où la culture du droit romain ouvrit la voie à tant d'esprits. Un livre l'éleva à l'un des rangs éminents parmi les feudistes ; son *Sommaire discours des fiefs et arrière-fiefs suivant les usages de la province d'Auvergne* (Paris 1579), fut longtemps, dans ces matières, la lumière du barreau. Sa *Paraphrase de la coutume d'Auvergne*, qu'il a publiée aussi à Paris, en 1590, fut, dès son apparition, tenue pour une des meilleures interprétations du droit local. Il l'avait d'abord écrite en latin, il lui assura un succès plus étendu encore en la transcrivant en langue commune.

Un des premiers en Auvergne, Basmaison s'est haussé, par le barreau, de la vie ordinaire à la vie publique ; aussi expia-t-il avant d'autres la célébrité qui naît de la politique. La Ligue fut ardente en Basse-Auvergne, mais elle y compta moins de partisans que d'adversaires. En homme nourri des données juridiques, il était de ces derniers, de sorte qu'il éprouva les mauvais traitements dont les partis sont prodigues. Il mourut aux approches de 1600 sans voir commencer le temps réparateur dont l'aurore s'annonçait. Du moins a-t-il inauguré pour l'Auvergne la remarquable série des esprits élevés et des hommes laissant leur exemple à l'histoire. Notre province en enfanta à cette époque si troublée, et leur sillon fut suivi fort au delà. Le nom de Basmaison tient à plus d'un de ceux qui, après lui, marquèrent leur place. Il était le gendre du savant Sirmond ; son fils épousa la petite-fille d'un des Arnault ; il devint ainsi l'aïeul de Chabrol et le bisaïeul de Domat.

JEAN DE COMBES. — Après ou avec le droit civil, le droit administratif. Il résidait alors tout entier dans les matières de finance. Il trouva l'un de ses plus habiles maîtres en un avocat, Jean de Combes, né à Riom aux environs de 1530. Les troubles civils donnèrent à sa vie un peu d'incertitude au début, de l'amertume à la fin. Il commença par plaider devant la cour des Aides de Montferrand, il prit ensuite les armes à l'âge où, d'ordinaire, on les quitte. Fatigué des périls et des souffrances qui avaient été son lot au siège de Poitiers, il revint à Riom se faire avocat. Bientôt nommé conseiller au présidial, il se livra à la matière des impôts. Tandis que Basmaison s'en allait, député aux États de Blois, chercher dans le monde politique les succès et les mécomptes qu'il procure, lui, faisait imprimer, en 1476 même, un *Traité des tailles et subsides et de l'institution et origine des offices concernant les finances*, traité qui lui assurait un rôle longtemps utile et un succès incontesté. Ce livre, très clairement écrit, très complet pour le temps, devint un ouvrage classique, légistes et historiens l'ont attesté. Du Haillant, dans la préface de son *Estat des affaires de France*, reconnaît en avoir tiré tout ce qu'il dit sur l'objet des impositions royales ; en 1620, Fontanon, dans ses *Annotations à Mazuer*, prend plaisir à en marquer le mérite. Mais les agitations d'alors n'avaient pas des effets moins retentissants, dans la vie des hommes en vue, que d'autres n'en ont produit depuis. Le comte de Randan avait vainement tenté d'attirer de Combes dans le parti de la Ligue : après la prise de Riom par sa troupe en 1588, il fit de lui sa victime. De Combes ayant trouvé un asile au château de Laqueille, Randan fit jeter en prison sa femme, ses enfants et saccager sa demeure. L'existence de l'auteur réputé du *Traité des Tailles* s'acheva ainsi, comme celle de Basmai-



son, dans les chagrins. A toute époque, la politique a fait ce sort à ceux qui n'en ont partagé que les passions d'esprit, aussi bien qu'à ceux dont l'action ardente marqua l'existence.

**PIERRE BARDET.** — Avant la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, en 1591, la ville de Montaigut vit naître l'auteur d'un des premiers recueils d'arrêts précisant la jurisprudence. Ce recueil, Pierre Bardet, avocat très employé au Parlement de Paris, le rédigea dès 1607. Il l'a continué jusqu'en 1642, mais trop occupé désormais il fut obligé de le suspendre. S'étant fait une spécialité des affaires de substitution, il y était supérieur et il avait pour clientèle toutes les provinces de droit écrit. En 1663, il se vit contraint d'abandonner cette matière. Il avait fait ses études à Moulins; il assista là comme avocat aux grands jours de 1665.

Bardet ne fut, en somme, qu'un praticien remarquable. La matière en laquelle il excella avait rapport à des intérêts privés, à la fois à des préoccupations publiques auxquelles le mouvement des idées et des faits donnait de l'importance, dans cette époque de rénovation; mais il ne faut pas chercher en lui quelqu'un ayant participé au travail scientifique du droit.

**LES DEUX BROÉ.** — Le droit, en ce temps-là, s'élevait au rationalisme avec une originalité qui fut toute française. Elle la conserva, et ce furent des Auvergnats qui y marquèrent le plus. L'école rationaliste allait être fondée par Domat. La Basse-Auvergne avait alors donné les deux Broé aux travaux qui précédèrent. FRANÇOIS BROÉ fut professeur à Bourges quand Cujas mourut. Suivant la direction imprimée par ce grand maître, il donna, en 1622, un *Commentaire des Institutes* qui fut recherché des élèves. Mais il s'élevait à de plus hautes régions. Il fit paraître, en

1633, un traité latin sur l'*Analogie du droit civil, naturel et des gens*. (G. Mahermann, 1751, *Conspectus novus thesauri juris civilis et canonici*.) A part l'usage de la langue latine, qui sent encore le vieux monde, François Broé mettait déjà, par ce livre, un pied sur le terrain du rationalisme ; il abordait le droit par les vues générales. Son fils (peut-être son frère), *Jean Broé*, entra, lui, dans une voie que Vico, ultérieurement, a rendue féconde. Il écrivit, en 1651, les *Nuptiæ jurisconsulti et philologiæ* ; avant que le penseur napolitain fût au monde, cet Auvergnat traçait là les premiers pas à une science nouvelle.

J'ai prononcé le nom de Domat. Dans l'ordre logique du sujet, ce serait ici le lieu de dessiner les ineffaçables traits du grand juriste. Mais on ne saurait le séparer des autres Auvergnats du jansénisme. Sa vraie place est entre les fondateurs et les soutiens de cette congrégation presque sectaire, enfantée et recrutée dans notre province, à son éternelle gloire. Actuellement, il faut revenir en arrière, pour retrouver, parmi les politiques, des figures les unes remarquables, d'autres ayant été du moins réputées même au delà des frontières françaises, pour rappeler aussi les noms d'érudits et de littérateurs qui, dans le même temps, nous firent quelque honneur.

### III. LES POLITIQUES.

ANTOINE DUPRAT. — Je dois commencer par ce ministre que René de la Planche proclame « *l'un des plus pernicioeux hommes qui furent oncques*. » Avant lui, les Flotte, les Giat, sortis comme lui d'Auvergne, étaient entrés dans les conseils de la royauté renaissante ; mais aucun n'y avait eu l'influence ou l'action qu'y trouvèrent Duprat et, quarante ans plus tard, L'Hôpital.

Rencontre-t-on, dans l'histoire, un autre exemple aussi notable du renom, plus ou moins justifié, laissé par Duprat dans l'histoire, une telle réussite par les mauvais côtés de l'être, une intelligence plus sûre d'elle descendant à d'aussi peu nobles moyens, une cupidité personnelle plus grande satisfaite plus largement, un pouvoir plus considérable ? Antoine Duprat naît à Issoire le 17 janvier 1463, à Gannat, disent certains, où son père était procureur fiscal ; mais toute sa famille avait Issoire pour lieu d'origine et pour demeure. Duprat, à dix ans, était déjà novice, enfant de chœur dans une abbaye. Élevé sous la direction d'un oncle, archevêque de Bourges, il acquiert avec une sagacité extrême la science et l'adresse du haut clergé. A vingt-sept ans, l'intervention de l'archevêque le fait lieutenant général au bailliage de Montferrand. De là, la protection d'une femme le pousse successivement, en peu d'années, au parlement de Toulouse comme avocat du Roi, auprès de Louis XII comme maître des requêtes, au parlement de Paris comme quatrième et, bientôt, comme premier président (1507).

Louise de Savoie était cette femme. Quel motif eut-elle d'élever Duprat si rapidement, c'est à savoir ; mais il voua à elle et à son fils toute l'intelligence pratique dont il était doué et toute l'habileté de conduite qu'il apprendrait à posséder. S'il obéit au cœur ou si ce fut par calcul, en se donnant au comte d'Angoulême et à sa mère il s'assurait probablement la puissance, tant que François I<sup>er</sup> règnerait. Il faudrait, paraît-il, lui faire honneur d'abord de conseils très avisés en faveur de ce prince dans les dernières années de Louis XII. On assure que quand le roi se fut remarié à la belle Marie d'Angleterre, la prudence, de Duprat, en éloignant de la reine et le duc de Suffolk qui l'aimait et le comte d'Angoulême qui s'en était fait aimer,

rendit certaine l'échéance de la couronne à François I<sup>er</sup>, Louis XII mourant après deux mois de mariage sans qu'on eût pu lui donner un fils. Les sceaux seraient devenus le prix de ce service : il ne les attendit que six jours après l'avènement du jeune roi (7 janvier 1515).

Ministre unique pendant la plus grande partie du nouveau règne, il en a ou conseillé ou préparé ou résolu toutes les grandes questions politiques ou diplomatiques. Le principe qui le guida fut l'élévation de la royauté, par le pouvoir intérieur et par l'influence ou par l'action au dehors ; une des conséquences qui en provinrent fut l'augmentation parallèle de sa propre fortune. A la première de ces deux choses il réussit en grande partie, à la seconde presque jusqu'à l'excès. Le nom de Duprat demeure attaché à deux affaires capitales qui engagèrent toute la suite ultérieure des règnes : le *Concordat* avec la papauté, la *Vénalité des offices*. Je suis porté à dire que pour l'avenir il se trompa dans la première ; la seconde fut un expédient de finances auquel il ne cherchait probablement point de durée, de sorte que l'on s'avance trop à rapporter à ses prévisions les effets qu'elle a eus.

Le Concordat : sous ce mot alors tout diplomatique, deux fautes ont été commises, engageant sans rémission l'avenir qui était à réserver ; l'une, celle d'alors, l'autre, celle d'il y a un demi-siècle. Détruire l'élection dans le clergé ce fut celle de Duprat. Il la fit dans l'espérance d'attacher pour toujours la papauté à la France : d'une part parce que cette convention abolissait la « Pragmatique sanction » du concile de Bâle, que l'Église italienne abhorrait tant, d'autre part parce qu'elle assurait à cette Église, par les Annates, un gros revenu. Donner outre cela une grande puissance au roi, devenu le distributeur des bénéfices ecclésiastiques, fut aussi l'un des mobiles du Concordat ; or, le

ministre obtint bien ce second résultat, mais nullement le premier. Quand le pape ne se lia pas avec nos ennemis, dans la suite, il souffla contre nous la guerre ; quand le clergé gallican ne put plus se maintenir par l'élection, il se vit envahir par le clergé romain. Et s'il a été possible à l'Église de Rome de dominer, durant près de deux siècles, toute l'activité française, de la transformer en guerres, en querelles, en persécutions de religion, c'est au concordat de Duprat qu'on l'a dû.

Dans la vénalité des offices, Duprat avait envisagé surtout un mode spécial d'impôt. L'invention ne lui en revient point. Déjà Louis XII avait commencé à s'en servir. Lui, à la vérité, en fit un impôt de rendement considérable. En vendant comme à bureau ouvert les anciennes charges et les nombreuses qu'il créa, il fournit amplement les coffres royaux. Une modification profonde de la société devait naître de cette mesure, rien n'autorise à penser qu'il l'ait prévue et cherchée. Le Tiers-État, la bourgeoisie française, arriva par là à exercer une action effective dans la monarchie. Mise ainsi insensiblement en possession des fonctions, elle s'éleva jusqu'au pouvoir politique. L'argent fut dès lors le niveleur, s'appuyant d'ailleurs sur le savoir et l'intelligence, et les privilèges de classes furent abaissés successivement avant que le droit pût les détruire. Durant tout son ministère, Duprat battit monnaie sous tous prétextes au moyen des offices ; mais ni lui, ni, semble-t-il, guère personne après lui, ne prévint ces conséquences capitales. Les favoriser en vue d'elles ne paraît avoir été, à aucune époque, le titre d'aucun homme de gouvernement. Quant à lui, il en recueillit des haines au moment même, portant l'odieux d'avoir fait passer des particuliers influents aux mains de l'État un trafic dont auparavant ils profitaient.

Les faux-fuyants du traité de Madrid que l'on reproche à Duprat, sa violation ensuite étaient, en tous cas, choses à la mode du temps ; il ne serait pas juste de l'en incriminer absolument. Ses qualités furent une résolution prompte et une grande persistance. La première lui servit par-dessus toutes, dans l'administration d'un règne où toute une vie nouvelle surgissait, où tant de questions différentes et capitales sortirent des circonstances ; sans la seconde, il ne fût jamais venu à bout, comme il le fit, d'imposer les solutions. Il sut, grâce à cette seconde qualité, briser toutes les résistances, qu'elles procédassent des corps puissants, des individus ou de l'opinion. Aujourd'hui que nous sommes difficiles, les moyens employés paraissent avoir été iniques ou peu élevés, et il semble qu'une politique ainsi dépourvue de grandeur n'aurait pas dû être donnée à un règne aussi marquant que celui de François I<sup>er</sup>. « Le premier, dit Mezerai, il a divisé l'intérêt du roi d'avec « le bien public. » Il est incontestable que la puissance du roi n'ait été son but ; mais pour la faire immédiate il la fit tyrannique. François I<sup>er</sup> demeura maître ; avant Richelieu le pouvoir royal absolu fut trouvé. Mais François mort, la royauté se vit annihilée pour un demi-siècle, peut-être parce qu'au lieu de l'asseoir sur les tendances vers lesquelles les esprits se portaient, Duprat l'avait établie sur une politique qui les comprimait sans les servir et sans les vaincre.

Dans la sphère des faits à plus strictement dire politiques, ce ministre, en ruinant le Connétable et en l'obligeant à sortir du royaume, accomplit cependant un acte dont on ne peut que le louer. Au point de vue de l'intérêt royal, qui était bien celui du pays, l'acte était de grande portée. Seulement, dans ces temps-là l'auteur de pareils effets s'enrichissait des dépouilles : Duprat le fit

largement. Négociateur soit au camp du Drap d'or, soit au traité de Madrid, sa diplomatie fait ressortir beaucoup d'habileté, mais point de grandeur. On n'était pas encore à l'époque des caractères. La diplomatie, comme le gouvernement, vivait de ruse et d'expédients, plus que de supériorité et de prévoyance. Duprat a été en cela très fort. Avec François I<sup>er</sup> commença le mouvement de la Réforme, et se sont produites pour la royauté les traverses, puis les perplexités de son attitude vis-à-vis d'elle ; l'histoire, à propos de François I<sup>er</sup>, a été tentée de dire les duplicités et elle en a rendu coupable le ministre. Ce serait à raisonner de près. En tout cas, Duprat apparaît en praticien gouvernemental supérieur, mais on ne saurait prendre notre Auvergnat pour un homme d'État, c'est-à-dire pour le politique qui voit loin, résout et, par là, fonde pour l'avenir, tout en faisant parfois le présent lourd à porter. A peine mort, il restait surtout de son œuvre des difficultés pour près d'un siècle. Comme il eut soin de sa fortune personnelle à proportion de celle du roi, il a autorisé à regarder son intérêt propre comme l'ayant surtout inspiré, et son œuvre comme impuissante à élever sa mémoire. Il avait épousé une Vény et l'avait perdue jeune. Quand il fut au faite de la puissance civile, il convoita les plus hauts honneurs de l'Église. On a prétendu qu'il ne visait pas à moins qu'à la papauté. Il était alors aisé de passer par les Ordres ; s'étant donné successivement les plus riches abbayes, cinq évêchés, l'archevêché de Sens, il se fit nommer cardinal en 1527, il fut légat à *latere* en 1530. On a dit qu'à la mort de Clément VII, il tenta d'amener François I<sup>er</sup> à l'élever au pontificat, comme Charles-Quint y avait poussé Adrien VI, mais que le roi, commençant à le moins priser, objecta que « l'élection » coûterait trop cher ». A quoi Duprat ayant répondu : « J'y

« saurai personnellement pourvoir ; 400.000 écus attendent « à cet effet », François I<sup>er</sup>, pris de honte tardive de tant d'argent enlevé à la France, répliqua : « Où avez-vous « pris tout cet argent. » Propos assez improbables, si le fond en est possible. Mais l'histoire est une grande méditante ; elle se plaît aux inimitiés ou aux rancunes à titre de revanche. Les hommes qui ont exercé longtemps le pouvoir l'ont presque tous éprouvé et ce n'est pas fini. Le positif, c'est qu'une partie des biens du cardinal légat furent saisis et qu'il mourut, à 72 ans, dans tout le poignant de la chute (9 juillet 1535).

Le frère de ce ministre qui pourrait passer pour avoir montré le chemin à Richelieu, THOMAS DUPRAT et son fils Guillaume, réparèrent successivement, dans leur évêché de Clermont, quelques-uns au moins des méfaits reprochés à l'auteur de leur fortune. Ils se distinguèrent par un grand zèle pour la ville et par beaucoup de charité. Le dernier fit cependant un fatal cadeau à la France, en ramenant d'Italie, où il assistait pour le roi au concile de Trente, et en établissant à Billom, à Mauriac, enfin à Paris, la Société de Jésus (1545).

ANTOINE DU BOURG. — S'il avait été donné à Antoine Du Bourg d'occuper un peu longtemps les sceaux, son ministère aurait fait voir le contraste d'une grande intégrité et de la droiture, après les procédés tout opposés de Duprat. Le lieu de sa naissance est contesté ; pour les uns Riom, pour d'autres Fangonnet, pour d'autres Laqueille. Il se distinguait par de solides qualités au barreau du Parlement de Paris, quand il devint lieutenant civil au Châtelet (12 avril 1526). Nommé maître des requêtes en 1532, il se vit appeler en 1534 à la présidence d'une des chambres du Parlement. Il avait alors rempli aussi les



fonctions de conseiller au Grand Conseil, et, durant la captivité du roi, celles de président du Conseil de Régence. Le roi venait de lui confier la présidence des Grands-Jours de Moulins, il l'appela à l'héritage ministériel de Duprat. Magistrat grave, austère, formé à la doctrine du droit, aux méditations qu'elle suggère, aux conceptions qui en dérivent, on eut en lui un chancelier merveilleusement préparé pour cette époque de réorganisation publique. Son passage aux sceaux fut marqué par la promulgation ou la révision des ordonnances civiles qui sont les monuments de ce règne : celle de 1535, spéciale au parlement de Provence, mais qui bientôt, réglant l'administration et les fonctions judiciaires, fut étendue aux autres parlements ; celles de 1536 et 1537 qui restreignirent et délimitèrent rigoureusement la juridiction seigneuriale ; celle de 1539, enfin, traçant à la procédure des formes nouvelles qui firent faire un grand pas vers l'égalité judiciaire. On se sent là en pleine France de ce xvi<sup>e</sup> siècle, en ce pays de fortes études empruntées aux Universités italiennes, fécondées par un sens de gouvernement unitaire qu'il avait hérité de l'ancienne Rome par l'intermédiaire de l'Église, et qui portait les esprits au constant élargissement de l'institution sociale. On retrouve, sous Antoine Du Bourg, les œuvres durables ; on reconnaît un règne qui a su regarder plus loin que lui. Sur le siège de ce chancelier L'Hôpital s'assiera ultérieurement comme par droit de descendance.

MICHEL DE L'HÔPITAL. — Me voici en présence de l'homme qui est à mes yeux, dans l'histoire, le prince des hommes d'État. Je l'appelle ainsi, quoi qu'en puissent dire ceux qui réservent cette qualification à Richelieu, absolutiste, à Mazarin ou à Duprat, supérieurs par l'astuce

et l'intrigue. La dextérité et la ruse, l'adresse avec les hommes, l'implacabilité sereine, même l'art diplomatique passent amoindris au second plan, devant de grands efforts pour gouverner et diriger la société selon son sentiment intime. Cela surtout quand des réalités considérables ont répondu à ces efforts. Au risque de ce que certains appelleraient sans doute un paradoxe, si je faisais un livre sur L'Hôpital je l'écrirais dans cette donnée. Son personnage historique demande particulièrement que l'on sorte de l'ornière qui amène à vanter dans l'histoire le succès immédiat, et, par là, à excuser, presque à glorifier les qualités inférieures, la ruse, la fourberie, la violence, les passions néfastes qui réussissent. La grandeur véritable appartient à l'homme d'État qui prépare l'avenir dans le présent, en guidant sur les idées la politique à laquelle il préside, sur les sentiments, les aspirations qui sont, à son heure, la vie même de leur pays. A celui-là la gloire légitime, et tel a été L'Hôpital. Aucun des hommes d'État qui ont exercé une action sur le cours de la civilisation française n'en a eu plus que lui. Action morale, influence de fond, que l'on peut ne point reconnaître quand on regarde surtout à l'actualité des choses, mais de portée lointaine, visant même au delà de ce qu'il lui sera donné d'atteindre.

De l'une des extrêmes limites de la Haute-Auvergne et de la Basse, d'un village dépendant d'Allanche, sont venus les L'Hôpital, après s'être élevés à un bon rang dans la bourgeoisie de Murat <sup>1</sup>. Le père, Jean, comme son fils Michel un homme de la Renaissance, médecin lettré dont François I<sup>er</sup> rechercha les entretiens, avait été porté en

1. Les L'Hôpital étaient des Peuvergne; par désignation locale, par surnom ou par distinction voulue, le nom du lieu d'origine s'est ajouté au nom de famille.

Limagne après une longue participation intime à la carrière du Connétable de Bourbon, et placé par ce dernier à la tête du bailliage de Montpensier. Michel, lui, était né à Aigueperse. Il avait 12 ans quand Duprat contraignit le Connétable à s'enfuir en factieux disqualifié, avec lui Jean de L'Hôpital et tous les siens. Commencements fort troublés, en conséquence, peut-être féconds par là même, ceux du futur chancelier de Charles IX. Toute sa jeunesse se passe comme en exil, hors de son pays qu'il devait si bien servir. C'est en Italie que son esprit se forme et qu'il trouve une première carrière. La nationalité comptait alors pour peu. La culture intellectuelle régnait pour elle-même et par-dessus toute frontière. On avait à Padoue la plus réputée des écoles, c'est sur elle que le père de L'Hôpital a pu le diriger. Il y apprend, dans les lettres latines et dans les études juridiques ce qui, en ce temps-là, donnait aux hommes le fond d'opinion et d'entendement, les passions d'esprit qui les meuvent. C'est pourquoi cette époque, au milieu de choses extérieures exaspérantes, a été la plus rénovatrice avant le dernier siècle. L'Hôpital professe le droit à Padoue après y avoir été élève. On dit : le droit ; terme générique. L'explication des textes formait bien le cadre, mais le fond était la conception du droit sous l'exégèse, la philosophie politique à vraiment parler. La notoriété entoure L'Hôpital ; le voilà dans une charge d'auditeur de La Rote, à Bologne. Là, le cardinal de Grammont s'attache à lui, et comme jamais il n'y eut plus d'oscillations. qu'alors et d'illogisme dans les faits, Duprat étant encore puissant le cardinal fait rouvrir la porte de France. L'Hôpital est à Marseille le jour où une partie de la cour des derniers Valois, au milieu de laquelle il aura, vingt-cinq ans plus tard, un haut rang, vient recevoir, pour Henri II, la fille des Médicis dont il dirigera les Conseils. Par le car-

dinal de Grammont, les biens de son père sont récupérés, la demeure qui se voit encore à Aigueperse, la seigneurie de La Roche, tout auprès, qui restera plus d'un siècle à ses descendants. Mais Grammont meurt subitement, le crédit disparaît, le barreau du parlement de Paris devient l'unique terrain où l'amnistié peut se placer.

Toutes les biographies de l'Hôpital ont relaté la nouvelle carrière où il entra alors : son mariage avec la fille du lieutenant-criminel Morin, son entrée, par suite, dans un siège de conseiller au Parlement, le contraste de son exactitude et de son savoir avec la faiblesse et la négligence du plus grand nombre, ceux-ci acheteurs d'offices dont les préparations leur manquaient et dont les devoirs les laissaient froids, enfin sa lassitude, bientôt, de cette application de l'esprit à des choses petites, à des intérêts mesquins, tandis que d'éducation et, déjà, de pratique antérieure à plus d'un égard, il était porté aux plus hautes. En attendant, son salon, dans la paroisse de Saint-André des Arcs, est rempli des hommes de ce temps qui ont eu un nom dans les lettres, dans la philosophie, dans le publicisme, dans la science. Avec joie, il reçoit du chancelier Olivier, en 1547, la légation au concile de Trente, convoqué dès à présent à Bologne.

Seize mois sont dépensés de nouveau par L'Hôpital dans cette ville italienne. Ils se passent dans l'inaction qui caractérise ce concile, mais du moins à observer et à réfléchir. Il compte désormais dans le personnel des hautes affaires et il est à portée des grands patronages. Aucun ne dépassait celui de la maison de Lorraine ; curateur d'Anne d'Este, qui sera bientôt la duchesse de Guise, il a désormais ce patronage. Marguerite de Valois lui confère le gouvernement du duché de Berry en le faisant son chancelier, et dans cette sorte de régence il montre rapide-

ment les facultés qu'il possède pour les choses d'État. Il fait de Bourges le grand centre d'études que devient cette ville. C'est lui qui y appelle Cujas et qui y élargit l'enseignement de manière à comprendre non plus le droit civil et le droit canon seulement, mais de plus, pour la première fois, les éléments générateurs, les coutumes des provinces, les édits des rois, le lien qui rattache tout cela. En 1553 il est définitivement sorti du Parlement ; en 1555 le cardinal du Bellay le fait appeler au Conseil privé comme maître des requêtes. Là, la fermeté de son action ne trouvant que trop à se faire voir, l'une des sections de la Chambre des comptes l'a bientôt pour président ; peu après le cardinal de Lorraine le désigne au roi pour la présidence de la Chambre elle-même.

Marguerite de Valois va épouser le duc Philibert de Savoie. C'est mission d'État que de conduire à cette alliance diplomatique la fille de France ; le rôle est confié à L'Hôpital, et à Nice, au milieu des fêtes du mariage ducal, lui parvient l'édit royal qui, avec la garde des sceaux du royaume, lui confère la succession d'Olivier dans la charge de Chancelier de France. Les femmes de ce temps-là avaient la valeur intellectuelle des hommes. A défaut de Marguerite de Valois, si supérieure, la duchesse de Montpensier, comme elle instruite et femme de jugement, avait décidé Catherine de Médicis, reine agissante déjà avant de devenir la régente, puis la reine-mère maltraitée par l'histoire, à choisir pour ministre ce Président des Comptes. L'horizon qu'embrassait la pensée de L'Hôpital était maintenant ouvert devant lui, palpable le prix d'agir sur les choses en conformité de sa conception, mais menaçants, en retour, les obstacles, les inimitiés, les dures déceptions que recèle l'exercice du pouvoir politique. Il avait su, dans cette fonction érigée par les circonstances

du moment en fonction de lutte, surmonter les oppositions les plus vives, tenir tête au Parlement : sa dimension d'esprit et sa constance de caractère semblaient les deux facultés vitales nécessaires, maintenant, au gouvernement du royaume.

L'Hôpital chancelier de France, voilà le livre, encore à faire, dont j'ai dit tout d'abord comment je le concevais. A son sujet, des généralités peuvent seules prendre place ici. On a loué la haute respectabilité empreinte sur cette grande figure auvergnate, la préoccupation qu'elle portait de l'honnêteté et de la droiture royales, de la passion de concorde au milieu des passions et des félonies du temps. On l'a assez montrée succombant sous les vices publics que le moral vigoureux reflété en elle s'épuisait à conjurer. Pour le monde qu'il eut à régir, il n'y avait que la ruse et la violence ; c'est sous elles que son pouvoir succomba. Mais il faudrait faire voir ce que, dans ce détestable terrain, il avait semé de germes précieux qui ont grandi après lui. Dans la région où opère le travail des esprits, où se forme en conséquence la conception de l'état social, les fruits de la Renaissance avaient mûri. On aspirait à suivre les lumières acquises, et rarement il y en eut autant. L'individualité, devenue forte, voulait s'installer dans la vie politique, en modifier conséquemment les rouages. Il y avait presque un siècle que les États-généraux n'avaient pas été réunis ; le ministre qui osa non seulement rappeler de nouveau cette assemblée du royaume, mais en promulguer bien plus, dans des Ordonnances, les décisions ou les vœux ; le ministre qui non seulement inaugura et fit passer en loi de gouvernement la tolérance pour la liberté de croyance et de culte, qui prononça officiellement le mot de « Concile national », qui préluda aux effets d'un tel congrès en fondant une assemblée où papisme et calvinisme purent

librement discuter entre eux devant le pays les écoutant, celui-là a rempli un de ces rôles à longues conséquences dont la trace ne s'efface pas de l'histoire.

Quand on se reporte par la pensée à ce temps rempli de l'ardeur de vivre et, à la fois, des passions les moins mesurées, on se fait l'idée de la perplexité des sensés et des sages ayant la mission de présider et de conduire. En L'Hôpital au gouvernement, se condense et est en jeu la conception, résultée de soi de l'éducation du siècle, d'une France reliée par l'unité de loi civile et de règle des intérêts, sous la variété de ses coutumes locales maintenant ramenées presque toutes à une rédaction précise. Si la politique qu'il a combattue n'a plus de frein dès qu'il est hors de pouvoir, il a créé une autre situation sociale que celle existant quand il y est entré. Sans compter le grand nombre des édits de détail, des Ordonnances restées justement célèbres ont assuré le plan nouveau, l'assise civile solide sur laquelle pourra s'édifier un ordre public différent. Même l'esprit de réaction, qui en dicte de tout autres sous Henri III, n'en n'efface pas les dispositions fondamentales. D'Aguesseau aura raison de dire, bien longtemps après, que celles des règnes postérieurs les ont eues pour point de départ. Leur principe est l'unité du royaume, et par la manière dont il leur donne naissance elles consacrent la maîtrise de cette unité future. Ce n'est plus de Paris qu'elles proviennent, d'un gouvernement siégeant au Louvre, parlant au nom de la cour qui s'y concentre, des hautes catégories de Noblesse et de Clergé groupées autour d'elles et entendant l'inspirer pour elles seules; il leur donne le poids de la France qui vit au dehors, le poids du pays lui-même. Il promène Charles IX et sa mère autour du royaume, jusque dans les provinces les plus distantes; c'est là qu'il les fait signer,

à Moulins, en Roussillon, ayant vu, entendu, jugé par eux-mêmes les situations, les besoins, les propensions existantes, comme avait été datée d'Orléans celle qui, à son début, avait suivi les États tenus dans cette ville.

L'Hôpital a passé pour un protestant caché. Difficilement le catholicisme, surexcité, se serait fait alors une autre opinion que celle-là, d'un esprit libre obéissant à sa raison et défendant la liberté des autres. Les meurtriers de la Saint-Barthélemy le cherchèrent, il les attendit avec le stoïcisme que souffle l'amertume des choses, quand même il ne serait pas le don d'un esprit réfléchi. Les hommes d'État de son temps n'ont guère écrit leurs mémoires ; on a les siens, à vrai dire, dans la masse de vers ou d'épîtres en latin que lui dictèrent presque toutes les circonstances principales de sa carrière. Ils révèlent sa nature intime et ils expliquent sa vie. Il avait eu les plus hautes charges et il restait sans fortune, réduit à solliciter des secours pour lui, une dot pour sa fille. L'attentat politique de 1572 l'avait frappé profondément, il mourut peu après, le 15 mars de l'année suivante <sup>1</sup>.

CHARLES DE MARILLAC. — A côté de L'Hôpital je ne saurais omettre l'archevêque de Vienne, qui fut son ami, né à Aigueperse cinq ans après lui (1510). En lui, le chancelier eut l'un des soutiens dévoués de ses idées. De

1. Aujourd'hui, en 1900, je peux ajouter que deux volumes, publiés à long intervalle l'un de l'autre par M. Dupré Lasale, ancien conseiller de Cassation (*Michel de L'Hôpital avant son élévation au poste de Chancelier de France*), t I, 1875, t, II, 1899, in 8°, Paris, Thoring, puis Fontemoing, édit.), fournissent infiniment de lumières pour la biographie de L'Hôpital, en attendant que la figure politique du chancelier soit dégagée par un esprit qui ait acquis toute l'indépendance qu'il faut pour juger la politique de Catherine de Médicis.



très bonne heure Marillac eut et manifesta les opinions qui étaient, en réalité, celles de L'Hôpital, le terme moyen entre Rome et Luther qui s'exprima de leur temps par le mot de « tolérance » et qui devait devenir, à tout prendre, la philosophie française. Sous François I<sup>er</sup>, il vivait au milieu des hommes d'étude et de lettres que ces opinions avaient compromis. Par prudence, à vingt-deux ans, il avait dû suivre Jean de La Forest, son cousin, à l'ambassade de Constantinople ; deux années après, il l'y remplaça. Revenu en France en 1541, il eut une charge de conseiller au Parlement ; de là, plus tard, il fut de l'ambassade d'Angleterre, puis de celle d'Allemagne, enfin négociateur à Graveline. Il avait été avancé en même temps dans les offices ecclésiastiques, il était archevêque de Vienne, en 1557, quand il dirigeait le Conseil privé. Sous Henri II, ambassadeur à Rome, après quoi à Augsbourg, il rendit partout des services. L'Hôpital en bénéficia à son tour dans l'assemblée de Fontainebleau. Marillac prononça là, sur les réformes dont l'État avait besoin, un discours probablement concerté pour tracer le programme que le chancelier voulait suivre. Il n'avait pas la santé physique de celui-ci, il mourut bientôt, n'ayant que cinquante ans et très inquiet, dit-on, des dissidences qui menaçaient la France. Dumoulin lui avait dédié son *Novus intellectus*. L'une des plus longues pièces de L'Hôpital s'adresse à lui.

Le chancelier Marillac fut le neveu de l'archevêque de Vienne, mais n'appartient à l'Auvergne que par son nom ; il était né à Paris, fils d'un frère JEAN DE MARILLAC. Mais à ce frère naquit à Aigueperse, en 1572, un autre Marillac. Celui-ci, Auvergnat incontestable, fut LE MARÉCHAL DE MARILLAC, qui brilla autour d'Henri IV et pendant la régence ; sa situation militaire effraya Richelieu, de sorte

que, comme son frère, il paya de la vie le rang qu'il s'était acquis.

JEAN DE BASMAISON. — C'est après ces noms que celui de Basmaison prend place parmi les « politiques » produits par la Basse-Auvergne. Il nous conduit aux États de Blois. Il n'y a pas un homme ayant marqué dans ce grand xvi<sup>e</sup> siècle, qui n'ait passé par l'une ou l'autre éducation des lettres ou du droit, le plus souvent par toutes les deux, et qui ne soit ainsi arrivé droit à la politique. Après la nuit du moyen âge, notre société française a renoué par là avec l'histoire, retrouvé sa tradition. Les États généraux appelés à Blois en 1576 ont été une assemblée de profonde réaction. Réaction contre la politique de fédéralisme (si ce mot moderne n'est pas impropre) à laquelle avait tendu le protestantisme, et réaction catholique en tout ce qui dépendait de la croyance et du culte. Une majorité considérable l'y imposait. Nombre de protestants élus avaient évité de s'y rendre. Il y eut cependant un parti de modération. Bodin le dirigeait, Basmaison y compta. Les violences du début firent rouvrir la guerre religieuse dans les provinces méridionales; le roi eut besoin de subsides pour la soutenir; ce fut le moment des moyens termes, des compromis, l'heure où les hommes tels qu'était Basmaison purent se faire entendre et être écoutés. Il proposa, lui, les mesures de douceur et de rapprochement. Il fit « supplier le roi » de traiter gracieusement ceux de la nouvelle religion », ayant entraîné presque tout le Tiers-État dans les voies de la raison, et refuser tout subside pour la guerre. C'est, sans doute, ce succès qui le fit envoyer avec l'évêque d'Autun et le comte de Montmorin auprès de Condé, pour engager ce prince à venir prendre séance. Basmaison fut

nommé de nouveau député par le Tiers-État d'Auvergne aux États de 1588 ; mais il y est resté obscur, si toutefois il y a paru. Nombre de représentants de son opinion se tinrent éloignés. La Ligue y dominait avec plus de violence encore qu'aux précédents, elle imposait ses formulaires et ses visées ; il n'y aurait rien d'improbable à ce qu'il se soit abstenu de s'y rendre, quand on voit les persécutions dont le poursuivirent les ligueurs de Riom. Dans une épître à son ami Binet, autre député de l'Auvergne aux États de 1576 et de même esprit que lui, il a laissé contre ces adversaires sans retenue des plaintes très amères.

JEAN SAVARON. — Voici un politique du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, mais vraiment enfanté du siècle précédent. Il en a les préparations, il en résume les méthodes, il les applique au temps nouveau. A le regarder faire, on dirait un politique d'à présent. Son personnage m'a attiré déjà, je pourrais te renvoyer à l'étude que je lui ai consacrée dans *L'Art en province* <sup>1</sup>. Les affaires publiques étaient bien changées de l'époque antérieure, lorsque Jean Savaron fut député par les bonnes villes d'Auvergne aux États de 1614. Le règne d'Henri IV, plus que réparateur, à vrai dire reconstituant, avait passé sur elles ; l'Édit de Nantes avait mis fin aux guerres civiles ; le protestantisme n'avait plus que le rôle de représenter et de répandre, dans la vie morale et intellectuelle du pays, le principe de liberté ; la Noblesse était rentrée chez elle fort décimée ; le Tiers-État avait pris une importance politique considérable, l'opinion une place qui ne pouvait plus être méconnue.

1. Année 1843. — L'article fut l'objet d'un tirage à part sous le titre de : *Essai sur la vie et les ouvrages de Jean Savaron*.

Une autre société qu'auparavant s'était en quelque sorte formée, ressentant à fond le besoin de trouver l'assurance dans une forte organisation du pouvoir public et de l'administration qui lui incombe.

Savaron était né à Clermont en 1567. Sa famille appartenait à la bourgeoisie consulaire. Après de fortes études dans les lettres anciennes, il est dirigé vers le droit. Bientôt on le voit juge au Présidial de Riom; le voici conseiller à la cour des Aides de Montferrand, de là lieutenant-général à Clermont. Ce sont les mêmes commencements que ceux de nos politiques antérieurs. L'érudition littéraire a occupé ses premières années d'homme comme les leurs; à trente ans, en 1598, il donne une édition de *Sidoine Apollinaire*. Constamment fidèle, d'ailleurs, à ce souvenir de ses études classiques, il renouvellera cette édition en 1608, et encore en 1609, cette dernière fois avec des notes auxquelles maintenant encore on trouve du prix. De plus, en 1604, il a mis des annotations au *Cornélius Nepos*, après quoi, il s'est porté sur le terrain historique.

En 1606, Savaron livre au public *les Origines de Clermont*. C'est une histoire et un pamphlet. Un pamphlet in-folio, suivant le goût d'alors. Une rivalité qui était excessive en ce temps-là et qu'on a tenté parfois de raviver depuis entre Riom et Clermont, a inspiré l'auteur. Il a éprouvé de près les pourquoi de cet antagonisme, il en ressent toute l'ardeur. Aussi fait-il à sa ville natale une de ces généalogies étendues et minutieuses qui semblent devoir écraser toute autre. Là sont visés ou reproduits, et mis en un ordre probant, la plupart des titres historiques concernant l'Auvergne; naturellement c'est pour Clermont que d'après lui ils militent. En 1608 il complète l'ouvrage par celui d'un moine du x<sup>e</sup> siècle sur les églises et monastères

de l'Auvergne, et il annote en outre celui-ci pour qu'il parle encore plus haut.

Personne, en tout temps n'a touché à l'histoire sans que son esprit en ait été porté aux généralités; elle amène de soi au droit public et aux choses de la politique. Savaron s'est ainsi acheminé. En 1610, il dédie « au roi très chrétien « Louis XIII » un *Traité contre les duels*. Les guerres privées de la Noblesse paraissaient près de renaître et la minorité du fils d'Henri IV en favoriser le retour. Des duels retentissants en semblent la préface : Savaron, par ce *Traité*, met le pied sur le terrain politique. On a lieu de penser que non seulement ses situations successives dans les charges publiques et le retentissement de ses travaux, mais aussi l'expression autorisée de ses opinions en présence de la désorganisation dont la régence de la Reine-mère menaçait la France, firent de lui le député de 1614. En fait, il arrivait aux États généraux plein d'aptitude, il y a tenu de suite un des rôles principaux. Aujourd'hui encore, nous échappons malaisément aux préventions qu'inspire l'idée de la liberté de pensée et au respect, comme sacré, dont sont entourées les luttes soutenues pour elle par le parti protestant du xvi<sup>e</sup> siècle. Mais sans manquer à ce respect, moins encore à la répulsion des attentats subis, il faut discerner qu'autre chose que la liberté de pensée et une question de religion et de culte fut alors en jeu. Cette autre chose, c'est le pouvoir public et l'unité du pays. Le règne d'Henri IV a résolu le problème, du moins au point de vue moral, à un degré que la France n'atteindra plus de deux siècles, quand, de nouveau, les retours l'auront obscurci. Le pouvoir public, l'unité du pays, va-t-on les voir remis en péril par la cour de Marie de Médicis ? C'est en présence de cette interro-

gation que les États se tiennent. Des trois Ordres qui les composent, le troisième, le Tiers-État, est celui à qui elle apparaît surtout. La force sociale réside bien toujours dans la Noblesse et le Clergé, mais très ostensiblement dans le Tiers-État la force des intérêts et des notions, la force morale en conséquence. Autrement dit la force qui a besoin que le pouvoir public en cimente la cohésion, mais de qui, d'autre part, ce pouvoir peut essentiellement tirer sa puissance. De cette force morale du Tiers, de son droit par suite à la vie politique et à des garanties sociales, Savaron est imbu plus que nul autre. A côté de lui sont des esprits plus ardents, mais d'énergie moins sage; sa fermeté courageuse, ses remontrances prudentes et graves ont des effets plus consistants. Ses efforts sont pour élever au-dessus de toutes les classes l'autorité royale. Et ils décelaient sa justesse de vue : les États à peine fermés, on vit grandir Richelieu. Savarin se maintient courageusement dans cette ligne. Ni les menaces de la noblesse ni l'hostilité du clergé ne l'ébranlent. Des questions capitales surgissent, celle du gouvernement en soi, celle de la puissance spirituelle du Pape, celle de la vénalité des offices : ses discours portent sur toutes et ont la même parité de vues. Il n'est pas uniquement l'orateur de ces débats politiques, il s'en fait le publiciste. Coup sur coup, trois traités coulent de sa plume : l'un, *la Souveraineté du Roi et de son royaume*; un autre, *L'annuel et la vénalité des offices*; le troisième, *la Chronologie des États généraux*. Le premier, paru avant la clôture des États, était dédié à la Noblesse ; après les discussions soulevées par les prétentions de cet ordre, il essayait de l'amener à s'en départir en lui en démontrant l'erreur. Tentative inutile. Alors il refait entièrement l'ouvrage ; sous l'intitulé de *Second traité de la souverai-*

*neté du Roi*, ce fut un véritable traité politique, et il en sortit une polémique par lui soutenue quatre années. Il termina cette polémique par une édition nouvelle (1620) ; mais elle l'avait amené à systématiser solidement sa doctrine : de là *La Chronologie des États généraux*. Histoire dogmatique, cette fois, et code du Tiers-État. Il y prouvait le droit de son Ordre à la vie politique ; il démontrait ce droit par la possession séculaire, par le fait de la convocation du Tiers à toutes les assemblées successives de la nation. Le livre eut un grand retentissement et il est resté comme le dépôt des vérités souveraines. En 1788, le Tiers-État faisant l'heureux effort qui mettra désormais en ses mains la vie politique en confondant tous les ordres dans l'ordre unique de citoyens de la France, la *Chronologie* de Savaron, réimprimée, prend rang dans le publicisme qui devient le préliminaire de la Révolution.

Savaron donne la main, à travers le temps, aux deux grands représentants de notre vie nationale avant 1789, à Richelieu lors de son moment, à Sieyès près du nôtre. Le représentant du Tiers-État d'Auvergne aux États de 1614 rentra à Clermont après les polémiques de 1615 à 1620. Il y remplit les devoirs de sa charge avec l'autorité que justifiait si incontestablement sa carrière, s'en délassant par des retours vers l'érudition. Il venait d'écrire une plaquette contre le carnaval, ou *Fête des fous*, quand la mort le surprit. Ce fut en 1622.

**Les martyrs protestants.** — La politique n'a pas sa place dans l'histoire sous une forme unique. Ce n'est point seulement comme affaire de gouvernement qu'elle a rempli des vies humaines. Son essence est de donner l'impulsion aux sentiments, aux volontés. et d'agir par là

sur les choses. Elle a eu pour cela des modes différents, bien qu'à la même heure, et les hommes qu'elle a attirés à elle ont pris celui auquel leur nature les portait. Tandis que, dans ce xvi<sup>e</sup> siècle plein de vie intellectuelle, les Auvergnats dont je viens de te rappeler l'existence s'employaient aux choses de gouvernement, d'autres se mouvaient surtout dans le domaine des idées, et trouvaient dans la forme religieuse le mode d'action qui les passionnait. De belles vies sont encore ainsi en exemple, mais aussi de belles morts.

ANNE DU BOURG. — Un juriste conduit aux hautes spéculations par l'étude du droit : à ce titre déjà Du Bourg prendrait rang, un de plus, dans la biographie de la Basse-Auvergne. Il a été de ceux-là, toutefois, au moment où l'ardeur des convictions s'ajouta comme une floraison naturelle et nouvelle aux conceptions de l'esprit, et où le sacrifice de soi en sembla le prix enviable. Par là il a rang dans l'histoire elle-même.

C'est un Riomois né en 1521, neveu du chancelier Du Bourg. Sa famille est riche et de situation élevée, son père contrôleur général des aides et tailles pour l'Auvergne et le Languedoc, un de ses frères lieutenant-général à la Sénéchaussée, un autre président au Présidial. Il entre dans les Ordres, peut-être pour en suivre le grand chemin, ayant derrière lui ce patronage, et bientôt il est ordonné diacre; peut-être aussi tout simplement, à raison d'une nature plutôt contemplative ou portée aux doctrines, nullement mue par l'ambition. Pourquoi ne tarde-t-il pas à quitter cette voie et à s'engager dans les études juridiques? il faut l'induire des choses, car on n'en sait rien. Même le clergé français, dans l'ensemble, était scandalisé des désordres de l'Église de



Rome ; par suite, les idées de la Réforme avaient un peu pénétré en lui. D'autre part, le mouvement général portait à une réorganisation de la vie sociale : il est supposable que Du Bourg, exerçant sa pensée avec la liberté dont jouissait ce clergé, non assujéti alors à la papauté comme il l'a été depuis, fut amené à chercher plus d'aliment intellectuel qu'à cette heure surtout la théologie n'en offrait, et qu'apercevant cet aliment dans l'enseignement des grandes écoles où affluaient les jeunes hommes de la bourgeoisie et des charges, il eut hâte de se diriger vers elles.

Il n'a rien été conservé du passage de Du Bourg dans cette nouvelle carrière. On sait uniquement qu'il fut de l'Université d'Orléans, qu'il y professa après en avoir été l'élève, qu'on eut de lui des ouvrages et en lui l'un des maîtres les plus distingués et les plus suivis. Cependant il quitte sa chaire. En 1557, il est reçu conseiller-clerc au Parlement de Paris. Aussitôt il se classe entre ceux de ce corps chez qui les inclinations vers les doctrines protestantes se marquent par l'esprit de tolérance et de mansuétude à l'égard des réformés poursuivis. La méditation du droit et son enseignement ont porté de ce côté les plus éminents des maîtres. Hottman, Pierre et François Pithou, Balduin, Donneau, Godefroy, Dumoulin, au fond Cujas même, sortirent de l'horizon catholique et vinrent à l'autre. Par le droit, en effet, l'esprit touchait à tous les problèmes d'alors, tandis que les données de l'Église les enfermaient dans un cadre trop étroit pour eux. Le principe de liberté de la Réforme offrait l'expansion aux forces intellectuelles accumulées depuis le <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, le dogmatisme théorique du droit écartait de soi les bornes : ainsi s'explique cette émigration vers une doctrine qui plaçait ouvertement l'indépendance de la raison et l'examen au-dessus de la soumission qui avait

dominé jusque là. Quant à Du Bourg, on peut penser qu'une propension native aux séductions religieuses s'ajouta, chez lui, aux mobiles venus de la science. Il va être la victime expiatoire choisie pour arrêter le courant par l'exemple d'une répression sans pitié : dans cette fin cruelle de sa vie, il fera voir toute l'exaltation qu'inspire l'idéal d'une croyance.

La propagande morale du protestantisme a eu alors tous ses effets. Il a de nombreux adeptes dans toutes les parties de la France, déjà sa propagande politique se manifeste. Aussi l'esprit catholique est-il désormais son irrémissible ennemi et la Royauté le devient par le danger dont il menace son pouvoir. La répression commence donc à s'affirmer plus vive. Or par les soins de Du Bourg, par la considération qu'il s'est acquise, par le talent dont il est doué, beaucoup d'accusés voient s'adoucir leur sort, la porte de leur prison tomber, quelques-uns échappent à la peine. En ses mains est le drapeau de la Réforme dans la chambre du Parlement où il siège, les protestants connaissent son nom dans toute l'Europe. La paix de Cateau-Cambrésis ayant laissé au gouvernement d'Henri II carte blanche pour arrêter à l'intérieur l'essor de la nouvelle religion, il va droit au Parlement pour saper d'autant mieux l'hérésie s'il rallie à son action ce corps, dont l'autorité compte partout.

Les deux chambres composant le Parlement avaient, l'une, une jurisprudence rigoureuse contre les accusés envoyés devant elle, l'autre, où siégeaient des membres à l'esprit plus jeune, des tendances contraires. Suivant un plan concerté, le cardinal de Lorraine amène le roi un jour de Mercuriales. Par un discours tout de déférence mais tout inspiré de foi catholique, Henri II demande que la discussion s'ouvre sur l'opportunité d'une égalité d'ap-

préciation dans les faits de religion, de la part des deux fractions dissidentes. C'était le moyen prévu pour que non seulement l'ardeur de partisans engagés comme l'était Du Bourg les révélât d'une manière ouverte, mais les fit bien plus, se compromettre à fond devant les réquisitions qui seraient opposées. Tout arriva ainsi. C'a été un grand événement de l'époque. Les annalistes d'alors en rapportent à l'envi le détail, même et surtout de Thou, bien que plus retenu que les autres par le grand sens d'historien qu'il possédait. En même temps que Du Bourg, un autre membre, Du Faur, se fit l'interprète de ceux, et il s'en trouvait plus d'un, qui pensaient comme eux ; mais Du Bourg, lui, discutant moins l'objet du débat que parlant le langage de prêtre qu'il avait été, s'éleva à la foi enthousiaste, alla jusqu'à laisser entrevoir une allusion aux amours du roi. Le procès d'hérésie s'engage aussitôt contre lui. Successivement il fait appel de la procédure devant toutes les juridictions compétentes, moins dirait-on pour échapper aux juges que pour se répandre en confessions de foi et en défier les ennemis avec l'audace de l'exaltation. François II lui-même refusa aux protestants d'Allemagne de le rendre à la liberté. Il le refusa à l'Electeur palatin, qui le réclamait pour directeur d'Heidelberg. On eut peur que, malgré tout, il trouvât faveur devant ses collègues : on l'accusa par surplus d'avoir fomenté le meurtre d'un des présidents, arquebuse soudain à l'entrée de l'audience, d'avoir aussi correspondu avec Genève. Livré alors à la commission criminelle, il fut condamné au supplice des hérétiques, qui était la peine du feu, non pourtant sans que, ramené devant le Parlement pour la lecture de l'arrêt, il ne fit entendre encore des affirmations de sa croyance impressionnant l'auditoire.

Paris était remué de ce drame, qui avait beaucoup duré ;

pour consommer le supplice il fallut tromper la foule. Aux carrefours où avaient habituellement lieu ces scènes odieuses, on avait fait de faux apprêts, pendant qu'une potence s'élevait en grève, au-dessus d'un bûcher qu'entouraient et l'appareil militaire et la multitude catholique ordinaire des exécutions pareilles. L'unique grâce obtenue consistait en ce que le feu ne serait allumé qu'après la pendaison. Du Bourg fut conduit là au petit jour dans la charrette des suppliciés, le 20 décembre 1559, et, sans faillir, il alla au-devant de la mort. Il avait 40 ans.

JEAN BRUGIÈRE. — Du Bourg rappelle à ton esprit les autodafés de Paris<sup>1</sup> ; la même fermeté d'âme avait été montrée par Jean Brugière, dans notre province, à Issoire, avec la même foi convaincante. Brugière n'était autre, pourtant, que l'intendant des Duprat. Ce fut un des rares supplices d'hérésie dont le territoire auvergnat ait été le théâtre. En tout cas, aucune de nos victimes protestantes n'a surpassé l'autre dans l'héroïsme. Brugière était de Fernoël, auprès de Giat. Emprisonné une première fois à Montferrand, où il catéchisait ouvertement, il s'était, en s'évadant, fracturé une jambe et n'avait pu qu'à grand'peine sauver sa vie. Sa fuite lui paraissant ensuite un acte déshonorant, il se reprit à la propagande. A Issoire, les deux partis se poursuivaient d'ardeur et de violence. Saisi de nouveau, il se vit emmener à Paris et déféré au Parlement. Sur l'aveu véhément de sa foi on le condamna à subir le feu sur la place d'Issoire. Au bûcher, il montra une constance dont les contemporains ont dit qu'elle fit

1. J'ai fait avec développement, de la biographie d'Anne Du Bourg, le cadre d'une *Étude sur le XVI<sup>e</sup> siècle* dans les *Tablettes historiques de l'Auvergne* (t. V, p. 402). Le procès y est relaté au long.

« plus de bien à la religion que des sermons multipliés ne  
« l'auraient pu ».

CLAUDE MONNIER. — C'est d'une autre région sociale que celui-ci s'éleva au supplice pour la foi nouvelle. Il avait été un frère enseignant. Comme une multitude d'autres, sa famille l'avait fait instruire pour une carrière d'Église. Peut-être avait-il connu Brugière et été le témoin de sa mort, car il venait de Saint-Amand Tallende. L'écho des prêches d'Issoire pouvait porter jusque là, et d'ailleurs Monnier avait tenu école. L'auteur des *Martyrs protestants* dit que non seulement à Issoire, mais aussi à Clermont, il avait fait la classe, et que l'influence trop visible en lui des nouveautés de « la religion » fut cause qu'on l'enleva aux élèves. Bientôt il dut se résoudre à sortir de France. S'étant dirigé sur Lausanne, il en rapporta d'autant plus d'ardeur en la foi qu'il s'était faite et il fut lié à Lyon avec ceux qui la professaient. Lyon était un des lieux où la foi contraire avait de violents défenseurs. Les poursuites auxquelles ceux-ci se livraient se distinguaient par la vigilance la plus ennemie, les supplices s'infligeaient avec cruauté. Monnier, revenant une seconde fois de Suisse, où il avait été mettre en sûreté un coreligionnaire qu'on recherchait, fut saisi et immédiatement questionné sur les points essentiels de la doctrine catholique : « Si le corps de Jésus n'était point « dans le pain ; sur la Vierge ; sur les images et autres « sujets principaux. » Condamné au feu, il fallait qu'il fût d'abord dégradé de son origine ecclésiastique. On le mena pour cela à Rome, au suffragant de l'Archevêque, puis, reconduit à Lyon, il fut mis en chapelle. C'était le matin de Toussaint, l'Église tenta vainement de le faire abjurer. Les narrateurs protestants présentent son supplice comme

un des grands exemples donnés. Il écrivit une profession de foi que ses amis parvinrent à répandre, conviant « tous ses frères tant pauvres que riches, choisis de Dieu » pour avoir part à l'héritage d'immortalité, et faire perpétuelle résidence en sa maison. » Le bûcher l'attendait aux Terreaux, La charrette l'y porta à deux heures après-midi, lit-on dans les *Martyrs protestants* ; « Après avoir rendu raison de sa foi devant tout le peuple et prononcé l'oraison du Seigneur, il fut ceint d'une chaîne ; et puis le feu allumé, on l'éleva en l'air par-dessus, endurant longtemps le tourment avant de mourir. Et cependant il priait à haute voix, disant souvent ces mots : *Mon Dieu ! mon père !* qui furent les dernières paroles entendues du milieu du feu. »

#### IV. ÉRUDITS ET LITTÉRATEURS.

GASPARD D'Auvergne. — C'est un des premiers traducteurs français du fameux *Prince*, de Machiavel. Il était né à Clermont, aux environs de 1535. Sa traduction fut publiée à Paris en 1572, sous le petit format in-16. Au xvi<sup>e</sup> siècle, comme dans le nôtre, on ne laissait pas, évidemment, que de préparer par la presse les coups politiques soit espérés soit en projet.

ANTOINE D'ALLÈGRE. — Celui-ci fut un chanoine de l'église cathédrale de Clermont. Il avait pris naissance à Latour en 1501. Traducteur aussi ; la curiosité intellectuelle d'alors faisait rechercher, par les esprits encore impuissants à déterminer un genre littéraire, les genres où avaient excellé les pays voisins. Antoine d'Allègre fut un paisible. Il emprunta à l'Espagnol Guevara *Le mépris de la cour et les louanges de la vie rustique*, et en donna la traduction

en 1545. L'ouvrage est oublié depuis longtemps. D'Allegre se prit aussi à Plutarque, mais d'une manière plus personnelle ; il imita une *Décade* contenant la vie de dix empereurs romains de Trajan à Alexandre Sévère. L'ouvrage fut imprimé en même temps que la traduction d'Amyot, de sorte qu'on le trouve encore associé à plusieurs éditions du célèbre traducteur grec.

GILBERT GÉNÉBRARD. — Voici, du moins, un véritable érudit de la Renaissance. Génébrard, Riomois lui, a eu pour maîtres Turnèbe et Claude de Saintes. Il est né à Riom en 1535. A 33 ans docteur en théologie, il est professeur et interprète royal de langue hébraïque. La Ligue a eu en lui un de ses adeptes agissants. On a dit qu'il y entra parce qu'il n'avait pas obtenu l'évêché de Lavaur ; ses écrits feraient penser que ce fut aussi bien par passion d'esprit. En tout cas, il y déploie une grande ardeur. La Ligue le nomma archevêque d'Aix en 1592 ; mais quatre ans après, il fut contraint de chercher retraite à Avignon d'abord, puis au prieuré de Semur (1597). Son traité, *De sacrarum electione jure ad ecclesie integrationem* (1592), avait soulevé le parlement d'Aix, qui fit brûler le livre et bannit l'auteur. Nous ne pouvons pas, aujourd'hui, ne point reconnaître que Génébrard fût homme de conviction, un caractère, et que c'est pourquoi on le voit extrême dans un parti militant. Avant de s'y montrer tel, il avait eu une existence toute d'érudition et de réflexion. Il avait beaucoup écrit, entre autres ouvrages un *Commentaire sur les psaumes*, et des livres de science sacrée. On a de lui une *Traduction* estimée des *Antiquités judaïques*, de Joseph, nombre de travaux sur la littérature hébraïque, une édition d'*Origène*.

JEAN DE BOISSIÈRES. — L'exemple d'un homme tout à

fait en dehors du mouvement politique a dû être rare durant la seconde moitié du xvi<sup>e</sup> siècle. Boissière le fournit. Il put écrire, en ce temps violent, des sonnets, des élégies, des épîtres versifiés. Sous le titre de *Premières, Deuxièmes, Troisièmes Œuvres*, il publia, en 1578 et 1579, trois volumes de poésie légère. On les ignore complètement aujourd'hui, ils reçurent pourtant, paraît-il, un accueil flatteur. Ce versificateur en qui ni huguenots ni ligueurs ne semblent avoir remué une fibre durant sa jeunesse, avait pris naissance en février 1555, dans la petite ville de Montferrand, alors riche et ornée par ses habitants, magistrats des Aides et finances. Il laissa manuscrite une traduction en prose du *Roland furieux*; en 1583 il avait fait paraître, sous le titre de *La Croisade*, une traduction en vers des trois premiers chants de la *Jérusalem délivrée*. De sa part, c'était osé, il fit bien de s'en tenir là. Du reste, il semble que les Auvergnats en voulussent au Tasse; après Boissières, un Blaise VIGENÈRE, de Saint-Pourçain, le traduisit tout entier en prose mêlée de vers (1595, Paris, in-4); et dans le dernier siècle, un chanoine de la Sainte-Chapelle de Riom, MONTEIX, en a mis neuf chants en vers français, à la vérité sans les rendre publics. Chez Boissières, il y a du moins le mérite d'être sorti des traductions et d'avoir essayé de faire de la poésie française, tandis que d'autres Auvergnats du même moment, quoique ayant plus de fond, en restaient, tu vas le voir, aux vers latins comme L'Hôpital.

JEAN BONNEFONS et GUILLAUME DURANT. — Il faut mettre ces deux-ci ensemble, s'étant beaucoup suivis. Ils ont eu plus de renom que Boissière et ils y furent fondés. Tous les deux étaient nés à Clermont : Durant en 1550, Bonnefons

DONIOL. — *La Basse-Auvergne*.

17



en 1554. Ce furent des juristes dévoyés. Tous deux avaient d'abord pris le grand chemin d'alors, celui des études de droit. Ils furent ensemble les élèves de Cujas à Bourges, ensemble au barreau du Parlement de Paris, et non sans s'y distinguer l'un et l'autre. Mornac a vanté le savoir et la parole de Durant, qui a été mis au nombre des réformateurs de la Coutume de Paris. Bonnefons, lui, eut la charge de lieutenant général du bailliage de Bar-sur-Seine. Ni l'un ni l'autre, pourtant, ne se plaisait au rôle du légiste ou du magistrat. Bonnefons, à Bourges, faisait en secret des vers latins avec le fils de Cujas, et à Paris, tout en suivant les audiences, il a écrit ses pièces les plus remarquées. Durant pestait en vers pleins de vivacité et de grâce contre son état, préférant, il le dit, « le « doux mestier de la muse », ses « gentils exercices » auxquels il avait « mis tous ses délices depuis ses plus « jeunes ans ». Tous deux voulurent donc appartenir à la poésie plus qu'au droit ; elle a trouvé du prix à les recueillir.

Les œuvres de Bonnefons sont écrites en latin, sous le titre de *Pancharis* (Toute gracieuse). C'est un poème formé de vers amoureux, gracieux par le tour, pleins de nuances délicates. L'amour, alors comme en bien d'autres temps, était le fond de la poésie légère ; celle de Bonnefons fut souvent associée aux *Juvenilia* de Th. de Bèze, aux *Baisers* de Muret et de Jean second. Toutefois il se maria et le mariage préjudicia à sa muse. Il se plia si bien au sérieux de la vie, qu'il n'en chercha plus autrement l'idéal. Il mourut en 1614, à soixante ans, laissant sa charge à son fils et ses vers à tout le monde ; aucun des deux héritages ne fut répudié.

Durant, lui aussi, cultiva la poésie légère. Comme pour se modeler sur son ami, il imita en français, on dirait

presque il traduisit, les principaux passages de la *Pancharis*. Moins épris du latin, d'inspiration plus moderne, il composa de son propre fonds et dans sa langue. Beaucoup d'odes lui furent dues, de sonnets, de pièces galantes, d'épîtres dont l'esprit fin ou caustique et l'allure vive plaisent encore. Il était d'ailleurs plus porté que Bonnefons aux choses publiques ; il prit part activement sinon aux faits, du moins à la littérature du parti qui détesta la Ligue. Il fut lié avec les hommes qui alimentaient cette littérature pétillante de verve et de sarcasmes ; dans le pamphlet célèbre qui s'appela *La Satyre Ménippée*, il écrivit les vers *A mademoiselle ma commère sur le trépas de son asne*, chef-d'œuvre de malice naïve et de fine raillerie. Avec raison, Durant a été regardé comme un des très bons poètes avant Malherbe. Il a des pièces dignes de Marot. (*Imitation du latin de Jean Bonnefons, avec autres gayetez amoureuses de l'invention de l'auteur*, Gilles Durant (Paris, 1610).

LOUIS CHADUC. — Temps de fécondité pour la Basse-Auvergne, ce xvi<sup>e</sup> siècle. Tu vas voir en Chaduc un érudit encore, et dans un genre autre que la plupart, un antiquaire qui n'a pas été le moins remarqué. Lui aussi naquit à Riom, en 1564, et lui aussi commença par l'étude du droit une carrière nullement semblable à celle des juristes. Mais une charge de conseiller au Présidial lui permit les coûteuses fantaisies inhérentes au goût des trouvailles. Il était très docte quant aux choses de l'antiquité, il en appliqua la connaissance aux monuments laissés par elle. Après s'être formé une nombreuse bibliothèque et un médaillier réputé, il alla s'enquérir du monde ancien dans la vieille Italie. Là, il fut en relations avec les savants. Il fit, en ce qu'il cherchait, un voyage fructueux. Quantité de

manuscripts, de livres, de marbres, de monnaies, plus de 2.000 pierres gravées furent par lui rapportées. Il a dessiné et décrit ces pierres, composé en vingt tableaux un véritable traité sur cette production artistique particulière. Il rédigea ensuite une description complète de son cabinet et le traité *de Annulis*. Mais aucun de ces travaux n'a vu le jour. Le président de Mesme les acheta, les collections aussi ; le tout a passé à Gaston, duc d'Orléans, puis au roi. Chaduc resta essentiellement Auvergnat de résidence ; il est mort à Riom, le 19 septembre 1638, ayant acquis, mérité et conservé la considération de tout le monde lettré de son époque.

LES SIRMOND. — A Riom encore sont nés des hommes, l'oncle et les neveux, qui n'ont pas fait moins honneur que les précédents à la génération léguée par le xvi<sup>e</sup> siècle au xvii<sup>e</sup>. Les trois Sirmond ont, par eux et par leur descendance, projeté du reflet sur leur ville. Jacques Sirmond, né le 22 octobre 1559, a été l'un des plus savants hommes de France. La Société de Jésus avait à Riom un collège dont il était un élève très distingué. Elle l'appela à Paris aussitôt son noviciat terminé, pour professer la rhétorique. Emmené à Rome à titre de secrétaire par le Père Aquaviva, général de la Société, il y demeura seize ans. Tout ce que les bibliothèques, les collections, les ruines pouvaient enseigner sur l'antiquité, il l'y apprit. En 1608 il revient à Paris, et il entreprend de visiter tous les couvents pour tirer de leurs archives et de leurs cabinets les précieux documents dont il a fait profiter l'histoire. Très réputé, il devint, en 1637, confesseur du roi ; mais sur le terrain de la cour il ne possédait point la supériorité qu'on lui connaissait comme savant ; il ne put conserver l'emploi jusqu'à la mort de Louis XIII. Étant retourné

à Rome en 1645 pour l'élection du général de la Société, il signala son retour en publiant de nouveaux ouvrages.

Les existences d'érudits ne vont pas sans des discussions qui arrivent aux polémiques. Jacques Sirmond en eut de nombreuses, soit dans le domaine du savant soit dans celui de la théologie. Il faisait preuve en cela de beaucoup de sagacité, d'esprit, d'une manière nette et concise. Ses ouvrages forment cinq volumes in-folio (Paris, 1696), sans compter des éditions de livres anciens sur différents sujets de l'histoire. Il a rédigé, d'ailleurs, les *Concilia antiqua Galliæ*, en un volume in-folio, le premier d'une collection continuée depuis. La mort le surprit à Paris en 1651.

ANTOINE SIRMOND, le premier des deux neveux de Jacques, fut aussi des Jésuites. Il professa la philosophie et la rhétorique dans les maisons de l'ordre ; sa vie s'est passée à cela, ainsi qu'à la prédication et à la controverse. De là différents ouvrages dont l'un, sur l'*Amour de Dieu*, fut réfuté par Pascal en la dixième des *Lettres*, et par Arnault dans une dissertation spéciale. Il était né à Riom à la fin du siècle, en 1591, et il mourut à Paris en 1643.

Une existence fort différente fut celle du second neveu, JEAN SIRMOND. Il était l'aîné d'Antoine, Riomois aussi du reste, né en 1589. Son oncle l'avait appelé à Paris et présenté à Richelieu. Il devint le rédacteur des pamphlets du cardinal contre le sieur de Saint-Germain (Mathieu de Morgues). En même temps, il fut historiographe pensionné du roi. Ce patronage-là menait loin ; Jean Sirmond entra l'un des premiers à l'Académie française, en 1634, et il y fut réputé connaisseur émérite de la langue. A ce titre, le cardinal en fit l'un des commissaires chargés de revoir le *Cid*. Rentré à Riom après la mort de

Richelieu, il y mourut en 1649. Au témoignage de Pélisson, il écrivait d'un style éloquent. Il a laissé un grand nombre de petits ouvrages, presque tous d'occasion politique. L'un, de 1631, *Avertissement aux provinces sur les nouveaux mouvements du royaume* (in-8°), a passé, sous le nom de « Cléonville » pour le chef-d'œuvre de Jean Sirmond, dont le bagage contient de plus un recueil de pièces latines en vers.

#### V. XVII<sup>e</sup> SIÈCLE.

**Les Jansénistes.** — Avec les Sirmond, nous étions dans le xvii<sup>e</sup> siècle. Nous y étions par les dates et par l'esprit qui, en paraissant près d'y présider, a fait surgir le mouvement le plus considérable de la pensée française avant celui qui produisit la Révolution. L'Ordre des Jésuites avait fait quelqu'un des Sirmond : nos compatriotes de la Basse-Auvergne vont maintenant faire le Jansénisme et, par là, donner à ce siècle le caractère dont il est marqué.

Le Jansénisme est le grand, le glorieux titre de l'Auvergne. Ce sont des hommes sortis d'elle, qui ont apporté aux idées de Duvergier de Hauranne et de Jansénius le concours de leur esprit solide, de leur puissante logique, de leur persistance invincible. Ils ont fait servir ainsi la forte nature de leur pays au soutien, à la perfection, à la propagation de doctrines qui, en agitant profondément la France, exercèrent sur son développement moral une influence profonde. Au temps même du jansénisme, on accusait hautement l'Auvergne de cet enfantement. Les Jésuites, dans leur requête contre le Domat, qui leur faisait alors une vive guerre à Clermont, disaient avec la complaisance de la dénonciation : « Le Jansénisme n'a

« pas plutôt paru en France, qu'il a eu des sectateurs  
« dans Clermont, et si l'Auvergne a fomenté cette secte  
« dans sa naissance, ayant été le lieu d'origine de  
« MM. Arnault, Bourzeis, Brousse, Rebours, Laporte,  
« Mauguin et Pascal, la ville de Clermont contribua  
« beaucoup à son progrès et à sa conservation... La secte  
« est composée de plusieurs laïques des deux sexes ; les  
« plus considérables sont les sieurs Montorcier, président  
« en la cour des Aides, le sieur Perrier, conseiller en  
« ladite cour, la demoiselle Pascal sa femme, le sieur  
« Guerrier, avocat..., mais le plus signalé est le sieur  
« Domat, avocat du roi au Présidial, lequel ayant  
« quelque vivacité d'esprit et s'étant employé uniquement  
« à l'étude de ces matières, passe pour le plus habile,  
« fait leçon à ses confédérés, et *corrompt* une partie de  
« la jeunesse... Pour fomenter leur liaison factieuse, ils  
« font beaucoup d'assemblées secrètes... Le lieu des con-  
« venticules ordinaires et réglés est la maison de Bien-  
« Assis, à deux cents pas des murailles de la ville, appar-  
« tenant au dit Perrier... ». Voilà comment des opi-  
nions de minorité étaient partagées alors dans notre province, cultivées et soutenues par des hommes qui occupaient de hautes charges et qui ont laissé après eux des traces. On serait un peu tenté de dire : « *Quantum mutatus ab illo!* »

En quoi l'on est bien autorisé, toutefois, c'est à constater le considérable rôle rempli par l'Auvergne dans le mouvement d'idées et de débats que fut le Jansénisme. Au milieu de nombre d'adeptes, elle lui donna les plus nécessaires et ceux que l'histoire tient pour grands. Elle lui fournit ses dogmatistes et ses plus obstinés soutiens dans les Arnault, son juriste non encore surpassé dans Domat, son polémiste inimitable et un génie à jamais

admiré dans Pascal. Tu ne t'étonneras point si je ne consacre que peu de lignes à ces noms, qui dépassent tant d'autres ; ce sont des noms comme celui de L'Hôpital, il ne faut y toucher que si l'on peut en parler longuement. Leur vie a d'ailleurs été, chez presque tous, simple, sans événements, une vie de travail ou de prière ; c'est leur œuvre en soi qu'il faudrait étudier, et pour cela avoir de l'espace.

LES ARNAULT. — De la famille des Arnault sont sortis les Lemaître et les Pomponne : ce serait un titre à soi seul. Elle résume vraiment en elle le caractère auvergnat tout de force et de patience. Elle eut son berceau à Herment, dans l'âpre montagne qui semble prolonger les monts Dore au nord-ouest. Elle s'établit à Riom dans le xv<sup>e</sup> siècle, puis une partie quitta cette ville, dans le xvi<sup>e</sup>, allant remplir de hautes fonctions ecclésiastiques ou politiques. Son chef, Henri Arnault, était attaché à la maison du connétable de Bourbon ; il eut un fils, Antoine Arnault, qui, avancé dans les charges par la protection de Catherine de Médicis, fonda la famille de Paris.

Le fils de ce dernier, un Antoine aussi, était cependant né à Riom en 1550. Il devint un des avocats en renom du Parlement de Paris ; il y plaida l'affaire célèbre de l'Université contre les Jésuites (1594). Il eut, lui, trois fils, deux filles et tous ont marqué. L'un des fils fut Arnault d'Andilly, un autre Henri d'Arnault, évêque d'Angers. D'Andilly fut, avant son épiscopat, le père d'Arnault marquis de Pomponne, dont Louis XIV fut heureux de trouver les services. Le troisième fils et les deux filles furent Antoine Arnault, Angélique et Agnès Arnault, les grands, austères et persistants soutiens de Port-Royal.

Ce n'est pas tout. Tandis que la famille de Paris se

développait ainsi et s'élevait, celle de Riom produisait en Jean de Lamothe-Arnault l'un des plus vigoureux chefs du parti anti-ligueur en Auvergne ; le maréchal des camps et armées du Roi, Pierre Arnault, mort en 1624 gouverneur du Fort-Louis près de La Rochelle ; enfin Isaac Arnault de Corbeville, qui fut à la guerre avec distinction depuis le siège de Soissons, en 1617, jusqu'au blocus de Paris en 1649, et qui assista à toutes les grandes affaires, sous Richelieu, dans des commandements importants.

La biographie d'Antoine Arnault le théologien et celle de ses sœurs, forment l'histoire entière du Jansénisme ; je ne peux ici que la jalonner. Antoine, né à Paris, le 6 février 1612, est docteur en théologie dès 1641. De brillantes études l'ont pourvu d'une aptitude marquée à la polémique. En 1643, il publie le livre de *La Fréquente Communion*, il est lancé dès lors dans les discussions passionnées sur la grâce. Pour avoir adhéré aux propositions de Jansénius, il est exclu en 1666 de la Faculté de Paris, où il enseignait ; il se retire à Port-Royal, et là, au milieu de travaux sans nombre, travaux polémiques ou sur le dogme, il trouve encore le temps de diriger la controverse de Pascal et de revoir les *Provinciales*. Tu sais que, sorti de Port-Royal en 1668, à la paix qu'on appela « de Clément IX », bien accueilli à la nonciature romaine, flatté par Louis XIV, il tourna sa plume, on disait sa « plume d'or », contre les protestants. Dans le Jansénisme, il y avait beaucoup de leur doctrine, un égal éloignement envers l'action du prêtre sur la conscience, envers l'idolâtrie que développait l'Église ; mais la soumission morale était le fond du catholicisme, en cela le protestantisme différait absolument. Entre les deux communions un sentier fort étroit existait donc, c'est à s'efforcer de le déterminer et de s'y tenir qu'Antoine Arnault s'étudia. Le livre de *La Perpé-*



*tuité de la foi* répond à cet état d'esprit. Au fond, toutefois, la guerre contre le papisme de la Société de Jésus était son élément. Il la reprit, et la fit de nouveau très vive. En 1678, il dut fuir hors de France. Il mourut à Bruxelles en 1694, dans les bras du père Quesnel. Il avait occupé ses dernières années à des discussions contre Mallebranche sur la grâce, c'est-à-dire sur l'essence de ses doctrines, sur les principes de toute sa vie. Près de 140 volumes de divers formats sont sortis de sa plume ; ils ont été réunis en 42 in-quarto (1775-1779).

ANGÉLIQUE ET AGNÈS ARNAULT. — Angélique, aînée d'une année de son frère Antoine, avait reçu l'abbaye de Port-Royal des Champs à onze ans. C'est elle que Saint-Cyran initia la première dans les données jansénistes. La mâle énergie qui est écrite sur tous les portraits de la famille se voyait en ses traits ; aussi est-ce elle qui a montré le plus de résistance. Sa sœur Agnès tenait un peu de l'esprit de combativité d'Antoine, mais pour la dispute écrite surtout. Elle fit plusieurs livres mal vus de Rome, et elle travailla aux *Constitutions de Port-Royal*. A Angélique appartient l'éclat, dans les luttes qu'eut à soutenir la doctrine. C'est à son exemple que les autres s'y étaient engagés, non seulement son frère et Agnès, quatre sœurs encore. Vies à retracer pour elles-mêmes en tous leurs détails ; les générations se les sont transmises l'une après l'autre pour les regarder avec le respect ému que les grandes œuvres morales inspirent, sous le prisme particulier au moment.

BLAISE PASCAL. — Il faut écrire ce nom, mais à peine parler de l'homme. Les autres noms de la biographie auvergnate s'effacent presque tous sous l'éblouissement du sien ; on doit faire de lui une étude, autrement en rester au som-

maire. Il a paru étrange que l'être infiniment sensible qu'il a été, à la fois le génie polémiste qu'il s'est montré dans l'abstraite matière de la religion ou de la philosophie, aient surgi de l'Auvergne, rugueuse et d'âpre climat, dont ceux de ses hommes qui ont marqué semblent surtout refléter la solidité et la pesanteur. On connaît incomplètement ce que nous sommes, voilà tout, et aussi ce qu'était la France d'autrefois, la France en « provinces » dans lesquels le développement intellectuel suivait parallèlement son cours. Aujourd'hui, il s'agit d'une France dont la capitale a centralisé la vie morale comme la vie politique, et croyant que des facultés attrayantes et les individualités d'élite ne sauraient naître au dehors d'elle. Il n'est besoin que d'une mère de choix pour qu'en toute contrée soit produite une nature d'élite, besoin outre cela que d'une éducation de famille forte, dans l'entourage d'un milieu élevé, pour que l'homme qui apporte en lui cette nature soit apte à se placer au rang, non pas des modèles (ils ne sauraient être imités), mais au rang des privilégiés, presque des unités, dans l'histoire du monde moral.

Ce qui frappe en Pascal, c'est qu'étant mort à 39 ans, il a été cet homme-là. Il naît en 1623, à Clermont, dans la maison des Perrier, dans cet entourage de Bien-Assis dénoncé par la Société de Jésus comme ennemi de la foi. Là se prolongeait, évidemment, la tradition des juristes, des érudits, des politiques qu'avait déjà fournis notre Basse-Auvergne. Au fond, c'est par le sentiment qu'il a vécu, par ces « raisons du cœur que la raison ne connaît pas », comme il l'a si expressivement dit. Des études vigoureuses en sa petite jeunesse le portent bien vers les sciences exactes ; il fera des découvertes en physique, en géométrie ; il a eu la fréquentation de Descartes et Descartes lui dictera l'expérience barométrique de la pesanteur de l'air ;

mais s'il débat à propos de la religion, s'il en disserte, il n'est ni un théologien, ni un philosophe. Il est une sensibilité et une impressionnabilité vives, vives dans les relations du monde, vives dans les contemplations graves quand il se jette en elles, vives dans le combat qu'il soutient alors pour elles. Au fond, il est et il demeure l'homme qui a éprouvé, décrit, on dirait chanté les « passions de l'amour » avec une poésie et une tendresse troublantes. Il deviendra de soi le contemplatif des *Pensées* quand les souffrances physiques l'auront reporté en lui-même, finalement l'éloquent et tendre mystique de la vie d'au delà quand il n'aura plus à penser qu'à la mort. Existence admirable et admirée, mal explicable si l'on ne se rend assez de compte de son moment et de ce qu'était psychologiquement l'homme qui l'a traversée, impuissant à se satisfaire de la foi ou de la philosophie, et, d'épuisement, trouvant dans la poésie de la foi la dernière séduction pour son âme vibrante. Que n'a-t-on pas écrit sur Pascal et que n'écrira-t-on pas encore ! Autre part j'ai essayé de résumer les thèses venues, à son sujet, des camps divers de la pensée contemporaine <sup>1</sup>, ce n'est pas ici le lieu d'y revenir.

DOMAT. — Je vais être bref aussi sur cet autre génie auvergnat, plus calme et qui a exercé sur les choses plus d'influence effective. Domat également demanderait un volume. Venu au monde à Clermont le 30 novembre 1625, un an et demi après Pascal, ils y passèrent leur petite jeunesse ensemble et il y fut, longtemps après lui, de pensée commune avec lui et défenseur de sa mémoire.

1. *Tablettes historiques de l'Auvergne*, t. VII, p. 195. — Pascal d'après la dernière édition de ses travaux et les appréciations de la critique moderne.

L'œuvre de Domat est plus simple à résumer que celle de Pascal <sup>1</sup>. Voici d'abord les circonstances de sa vie. Il est petit-fils de Basmaison et fils du Domat janséniste dont la requête en dénonciation des Jésuites disait qu'il avait « quelque vivacité d'esprit » et qu'il menait les autres. Le Père Sirmond, son grand'oncle, l'emmène à Paris. Là, il reçoit, dans le collège des Jésuites dit « de Clermont », une éducation très complète. Il étudie ensuite le droit à Bourges, puis revient au barreau de son présidial, où il a tout aussitôt de grands succès. Néanmoins, il s'occupe de mathématiques et de physique avec Pascal ; il l'aide dans son expérience du Puy-de-Dôme. A 22 ans, il se marie pour complaire à son père ; à 30, il est fait avocat du Roi et il en remplit les fonctions avec toute la distinction qu'il avait montrée avocat. Une nombreuse famille lui était survenue, trop chargée pour sa fortune ; mais fils de Janséniste, Janséniste à son tour, se plaisant à la sévérité de la doctrine, il ne se plaignit jamais de la médiocrité de ses moyens. Religieux qu'il était, il déplorait les vices de l'Église : « N'aurai-je, jamais, disait-il, la consolation « de voir un pape chrétien sur la chaire de Saint-Pierre ! » L'un de ses fils était entré dans les Ordres ; il ne lui permit pas de prendre ses grades en Sorbonne à cause de la sujétion morale sous laquelle il fallait plier. Pour l'éducation de ses enfants, il avait repris ses rédactions d'élève et, en s'aidant d'elles, composé des cahiers sur le droit. La supériorité de ces cahiers frappa des amis qui les con-

1. A lire sur la vie de Domat le très beau mémoire de M. Cousin, dans le *Journal des Savants* de janvier et février 1843, ou dans le *Moniteur* de la même année ; l'appréciation de son rôle, dans l'*Encyclopédie nouvelle* (Leroux et Raynaud), et dans l'*Éloge* qu'a fait de lui M. Juvet des Marans, dans le *Discours* prononcé à la conférence des avocats de Paris par M. Desmaret, en 1842.

nurent ; il fut pressé, même à Paris, de les rendre publics ; des patronages autorisés obtinrent du roi une pension de 2.000 livres pour y aider. Ce n'était pas acheter trop cher *Les lois civiles dans leur ordre naturel*. Il put terminer le livre en 1684, y ajouter *Le droit public*, mais au prix de grandes souffrances amenées par la continuité du travail en une santé devenue mauvaise de bonne heure. Quand il mourut, en 1696, ce second ouvrage était achevé, mais l'édition n'en fut prête que l'année d'après.

Le magistrat et le juriste, en Domat, s'appuient, comme le père, sur sa conception de la morale chrétienne. Sa pensée fit son jansénisme, et le jansénisme sa pensée, forte, austère, supérieure. Il avait poursuivi la Société de Jésus avec autant de rigueur, comme magistrat, que Pascal était ardent à la combattre par la plume. A Paris, en 1662, avant que les *Lois civiles* n'eussent donné à sa personne leur grande autorité, il avait bravé le crédit du Père Annat pour empêcher que cette société s'établît à Clermont. N'ayant pu l'obtenir, il n'avait laissé passer d'elle aucune propagande illicite sans la faire comparaître. En 1675 notamment, l'un des militants du collège, au mépris des ordonnances, prêcha dans la chaire de la cathédrale l'infailibilité du Pape ; il avait aussitôt informé contre lui, et son procès-verbal, la lettre d'envoi à l'appui sont un modèle de fermeté d'esprit. L'affaire du *Formulaire* l'avait eu pour un des plus agissants ; il avait été de toutes les réunions ; avec Pascal, il avait opiné pour que les religieuses de Port-Royal ne signassent rien impliquant par détour une concession quelconque, le moindre affaiblissement au sens de Jansénius. S'il écrivit avec Pascal, ainsi que ce fut supposé, ce durent être soit les factums pour les curés de Paris soit les pièces contre la signature du formulaire, aujourd'hui perdues. Pascal mourut dans ses

bras. Il put donc attester authentiquement, contre l'archevêque de Paris, les sentiments de ce mort regretté et pour longtemps illustre, ôter ainsi tout poids à sa rétractation prétendue.

A Domat juriste, la perception de l'idée chrétienne dans toute sa hauteur a donné le génie du droit, la divination des lois qui engendrent des obligations humaines et des accords qui font remplir à la Société ses fins. C'est un mot impropre, à son égard, ce mot de juriste, s'il suffit quant aux travaux qui ont précédé les siens. Dans les choses intellectuelles, tout s'enchaîne, tout se succède en un ordre forcé. Il fallait les commentaires sur le droit romain des écoles d'Orléans, de Toulouse, de Bourges, il fallait la sève de l'école coutumière française, il fallait que se fût développé le mouvement philosophique dont le jansénisme a été la condensation, avant que pût se produire la magnifique synthèse de Domat, révélant ou plutôt faisant, sous le souffle du christianisme, passer pour la première fois, depuis l'antiquité, l'idéal de la contemplation pure dans la sphère de l'ordre civil et de la vie sociale. Aussi vaste, aussi élevée, aussi complète que puisse être alors la notion de cet idéal, du type absolu suivant lequel tout existe et doit exister pour son but véritable, il la possède et il met en œuvre avec la puissance de création ses éternels principes. D'Aguesseau a appelé le livre des *Lois civiles* « le plan général de la société civile le mieux » fait et le plus achevé qui ait paru ». Et en effet, quelle grande idée il prend des relations sociales, lorsque, montrant le principe du droit dans la nature et la fin de l'homme, la fin de l'homme dans la possession du souverain bien qui est Dieu lui-même, il donne comme « loi » l'amour pratique de ce souverain bien, lequel ne pouvant être obtenu que par l'union avec les semblables, se résout

dans l'amour pratique des semblables, autrement dit l'amour de Dieu dans les hommes ! La fraternité humaine, la solidarité deviennent ainsi la cause, la racine des « engagements » ; de là les plus idéales conséquences quant aux obligations, à la propriété, à tous les rapports de la société politique. Domat a fait Pothier, en partie d'Aguesseau ; jusqu'à la Révolution il a inspiré la jurisprudence. Les réformateurs de la Révolution ont bien été à l'école de Malebranche et de Leibnitz, mais il les a préparés aux leçons de ces derniers.

JEAN SOANEN. — Ce sont la profondeur des convictions, la vigueur morale imprimée par le Jansénisme au caractère, qui trouvent en Soanen un de leurs plus complets exemples. Il naît à Riom en 1647, son père simple procureur au Présidial, sa mère nièce de l'un des Sirmond. En 1661 il entre dans la maison des Oratoriens de Paris et s'attache à leur congrégation. Il en régent d'abord les différentes maisons, puis il prêche dans diverses chaires. En 1686 et 1687 il prêche le Carême à la cour, et évêque de Senez en 1695, il prêche néanmoins à Aix et à Montpellier. Jusqu'alors, il s'était montré opposé au Jansénisme. Mais l'étude, les rencontres, les conversations l'ont ébranlé ; devant lui tous les points de vue changent et il prend part à l'opposition et aux disputes soulevées dans l'Église de France par la bulle *Unigenitus*. Comme évêque, il refuse de la recevoir. Il est alors exilé dans son diocèse et il écrit contre la bulle. La mort de Louis XIV lui rouvrant Paris, il y vient donner, en 1717, le signal de l'Appel. En 1727, un concile provincial tenu à Embrun suspend ses pouvoirs spirituels ; il n'avait cessé jusque là, c'est-à-dire pendant dix années, de soutenir la lutte contre Rome et les Jésuites. Il est à la fin exilé à la

Chaise-Dieu. Il y vit sept années en victime, mais visité en pèlerinage par les Jansénistes de tous les pays. Sa captivité, d'ailleurs, ne le détourne pas un jour des opinions qu'il a prises ; de cette abbaye, où il s'éteignit à près de 94 ans en 1740, il data un grand nombre de lettres polémiques.

AMABLE BOURZEIS. — Moins de fidélité et, du reste, une existence très différente chez celui-ci. Bourzeis était né en 1606 à Volvic ; c'est presque à Riom. Le Père Arnoulx, son parent, l'emmena à Rome. Il trouva là une éducation classique dont il était très apte à profiter, et il avait des dispositions natives à s'avancer dans le monde. On le voit à Paris avec de hauts patronages. Richelieu le fait entrer à l'Académie. Il y prononce un discours très applaudi sur la conversation et le génie des langues. Richelieu lui donne à éditer son *Traité de controverse*. Peu après, il prend les Ordres et fait avec succès de la controverse contre les protestants. Une traduction par lui écrite à Rome, en vers grecs, du *De Partu Virginis*, d'Urbain VII, lui valut un prieuré en Bretagne. Il fut conduit par là à entrer ardemment dans le Jansénisme et il y a été fort avant ; il ne signa pas moins le formulaire en 1661. Ce dut être sans beaucoup se faire prier, il était évidemment de ceux qui se livrent avec entrain au courant et se gardent d'aller contre. Et puis il avait trop approché les puissants pour que des opinions mal vues restassent les siennes. Mazarin lui continua la protection que lui avait donnée Richelieu. Il le fit directeur de la « Petite académie » et des « Théologiens de la bibliothèque » (1667). Il mourut en 1672. Les positions successives de Bourzeis lui avaient fourni l'occasion d'écrire beaucoup de dissertations religieuses ou littéraires, voire même politiques.



M<sup>lle</sup> MARGUERITE DE JONCOUX. — Ce nom appartient à la biographie de la Haute-Auvergne. Je le regrette. La grande part qu'a eu la Basse-Auvergne dans le Jansénisme, et beaucoup moins l'autre, aurait dû lui valoir de donner le jour à une femme qui s'est faite un des historiens de la doctrine et des vicissitudes subies par les adeptes de cette grande école. Comme les Marguerite du siècle précédent, elle était devenue latiniste au point de traduire en latin les *Notes* de « Wendrock », autrement dit de Nicole, sur les *Provinciales*. Il lui fut facile de composer avec Louail l'*Histoire du Jansénisme*. Je sortirais du cadre où je dois me tenir, à parler ici de la supériorité d'esprit de Marguerite de Joncoux, de l'influence qu'elle exerça en conséquence dans les conseils du Jansénisme, de l'action qu'elle continua d'avoir après la dispersion. On serait tenté de dire qu'elle remplit pour Port-Royal le rôle de défense en l'illustrant, dont M<sup>me</sup> de Staël a apporté le bénéfice au protestantisme.

#### VI. JÉSUITES, ORATORIENS, BÉNÉDICTINS, ETC.

L'esprit souffle où il veut. Où il peut ne serait-il pas plus exact? La vérité c'est qu'il ne souffle pas de même, au même moment, sur tous les hommes d'un même pays. La Société de Jésus recruta dans la Basse-Auvergne un grand nombre de ses membres, comme le Jansénisme avait trouvé en elle ses plus marquants. Clermont n'avait guère été de la Ligue, Riom au contraire ardemment. En dehors de Jacques Sirmond, toutefois, je ne vois que deux de nos Auvergnats de Limagne parvenus à une certaine célébrité en tant que Jésuites : ce sont les deux confesseurs de Louis XIII et de Louis XIV, le Père Arnoulx et le Père Annat; encore celui-ci nous est-il disputé.

LE PÈRE ARNOULX. — Ce Riomois a succédé, auprès de Louis XIII, au fameux Père Cotton. C'était, paraît-il, un homme de beaucoup de savoir. Il manqua, en revanche, de dextérité pour la vie de cour, la cour des Luynes et des Concini, il est vrai : il ne sut point s'y garder. Luynes voulait porter une de ses créatures à l'archevêché de Sens ; sur le refus du Père Arnoulx de décider le roi dans ce sens, le confesseur dut s'en aller. Il descendit alors à Toulouse, et là il montra du talent dans des prédications et dans des écrits contre les protestants. Il était déjà réputé, au reste ; le maréchal de Montmorency, à ses derniers moments, demanda d'être assisté par lui. Il a fait un *Éloge de Henri IV*, fort goûté à sa date. Dans un pamphlet versifié d'alors, on accusa le Père Arnoulx, de « déguiser tout « au roi », pendant les désordres de Luynes. C'est-à-dire que la presse du temps de Louis XIII ne se renseignait pas mieux que celle d'aujourd'hui, ou se souciait tout aussi peu d'accuser juste pourvu qu'elle accusât.

LE PÈRE ANNAT. — Chabrol l'a donné à Maringues, je le prends là. Non sans remarquer, cependant, que Rodez l'a revendiqué comme un de ses enfants. Aussi bien y a-t-il un médiocre avantage, pour l'Auvergne, à le réclamer. Les hommes de notre temps pensent, non sans raison, que l'influence du Père Annat sur Louis XIV n'a pas été de celles qui font jaillir du lustre sur la patrie. Quoi qu'il en soit, des documents qui paraissent sérieux le font naître à Maringues le 5 janvier 1590. Il entre dans la Société de Jésus en 1607, achève de prendre ses grades en 1624, et va professer pendant treize années la théologie à Toulouse. De là il est appelé à Rome comme censeur des livres publiés par la Société, et le « général » fait de lui son théologien privé. Dans des allées et venues réitérées

de Rome en France, il remplit des missions de confiance, après quoi, revenu en qualité de Provincial de France, il est choisi pour confesseur de Louis XIV (1654). Lui, du moins, occupe la place, il la tient seize années. Elles sont remplies par les luttes contre le Jansénisme. Il a été un très vigilant et agissant soutien des Jésuites, et le plus violent adversaire des adeptes de Jansénius. Aucune arme ne lui répugna. On l'a appelé le « marteau des hérésies », il frappa très fort, en effet ; le Jansénisme a été détruit par lui dans sa forme d'alors. C'est lui qui obtint la bulle d'Innocent X contre les cinq propositions, lui qui fit déclarer par l'Assemblée du clergé de France que les cinq propositions étaient dans Jansénius ; lui qui expulsa le Jansénisme de la Sorbonne par la condamnation d'Arnault ; lui, enfin, qui provoqua le *Formulaire* et le fit signer fût-ce par la contrainte. Mais on supprime le mode d'existence et de manifestation d'une doctrine, on ne la détruit pas pour cela. Celle-ci continua de régner, et son influence sur le sentiment moral en France a duré bien au delà. Le confesseur avait assumé sur lui l'animosité de la guerre contre Port-Royal, il ne put résister à la paix de Clément IX. Les négociations lui en avaient été cachées : il donna son âge pour prétexte à sa retraite. Mais le repos ne pouvait pas satisfaire une existence de qui l'activité était l'aliment, il mourut quatre mois après (1670). En tout cas, ç'avait été un caractère. On a dit qu'il avait voulu se démettre lorsque le roi se lia à M<sup>lle</sup> de Lavallière. Il a laissé un grand nombre d'écrits polémiques, contre la plupart desquels Arnault, Nicole, Pascal ont dirigé une partie des leurs. Les xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> *Provinciales* s'adressent à lui, non les moins vigoureuses ni les moins remarquables.

VALENTIN FAYDIT. — Après Soanen, deux autres Orato-

riens se rencontrent parmi les ecclésiastiques marquants de la Basse-Auvergne. L'un, Pierre-Valentin Faydit, l'autre Pierre Boyer. Faydit était né à Riom le 27 août 1644, dans l'étude d'un procureur. Il a eu une existence mouvementée. Entré jeune à l'Oratoire, il en fut exclu en 1671, à cause d'un écrit qui en blessait les idées. Il prêcha ensuite à Paris, contre Innocent IX, un sermon qui fit grand éclat. Esprit très ardent et très entier, il fit plus tard un pamphlet contre le *Télémaque* de Fénelon, attaqua vivement Santeuil à cause d'Arnault, et Tillemont à cause de ses *Mémoires*. Il avait de l'érudition littéraire ; il publia sur Virgile et sur Homère des *Remarques* qui ont été estimées. Son meilleur livre fut le dernier, un traité sur la Trinité, sous le titre de : *Altération du dogme théologique par la philosophie d'Aristote*, in-8, 1706. Entrant là dans le vif des questions religieuses, il les traita avec une fougue peu mesurée, à une date où l'orthodoxie était obligée : un ordre d'exil à Riom, avec défense de ne plus rien écrire, fut la réponse de ses adversaires. Il mourut peu après, en 1709.

PIERRE BOYER. — Alors était déjà né notre autre Oratorien. Celui-ci allait vivement combattre les Jésuites, et souffrir par eux des traitements rigoureux. Il avait vu le jour à Arlanc en 1677. Il se lança dans la polémique par des écrits contre la bulle *Unigenitus*. Il écrivit ensuite la *Vie d'un parfait ecclésiastique* ; le *Parallèle de la doctrine des payens avec celle des Jésuites et de la constitution* ; *La Juste idée que l'on doit se former des Jésuites*, et une foule d'autres publications fort solides. Elles étaient bien conçues et très à propos jetées dans la discussion, car on a dit de son *Parallèle* qu'il pouvait servir de second tome aux *Provinciales*. Mais cette supériorité lui valut

des persécutions. Il fut interdit en 1729, emprisonné après cela au Mont-Saint-Michel après l'avoir été déjà ailleurs, en dernier lieu à Vincennes, où il mourut en 1755, usé par la détention.

JACQUES BRANCHE. — C'est l'auteur très intéressant de la *Vie des Saints d'Auvergne*. Il n'appartint, lui, ni au Jansénisme, ni aux Jésuites, ni aux Oratoriens, mais on peut dire à la foi, et à la poésie naïve qui peut provenir de la foi. Jacques Branche fut de Paulhaguet. Il y était né en 1590, il fut élevé par un oncle, curé de village, il acheva ses études au collège du Puy-en-Velay. Reçu prêtre, il fut bientôt pourvu d'une cure auprès de Langeac. Il aima les légendes catholiques, elles parlaient à son imagination ; sous leur inspiration, il acquit un renom de prédicateur qui le fit rechercher des cures voisines, des abbayes d'alentour, surtout de celle des dames des Chazes. Il réunit ses sermons en un volume dont l'intitulé correspond tout à fait à son esprit captivé par les côtés imaginatifs et symboliques de la religion : *Amalthée, ou corne d'abondance des grâces et des vertus de la glorieuse Vierge* (1622). En 1638, il refondit cet ouvrage dans les *Sacrez éloges de la glorieuse mère de Dieu*. Il donne là, de la Vierge, un portrait dont l'ingénuité tendre reporte aux premiers temps de la croyance. « Sa  
« beauté procédait de sa parfaite complexion ; sa face, bien  
« tendue, sans vide ni macule, était longue et blanche,  
« ses yeux noirs, vifs et luisants comme des estoilles ; son  
« regard doux et droict, tout remply de grâce et de  
« modestie ; ses cheveux blon-dorez et recrespez en  
« ondes ; ses mains proportionnées étaient longues,  
« maigres et blanches comme albastre... en telle manière  
« que le seul maintien de son corps était la vive image de

« sa belle ame et la figure de toute vertu et sainteté. » Branche devient sacristain de l'abbaye de Pibrac ; en 1640, il en est le prieur-mage. Il aida activement à la réformation de cette maison conventuelle. C'est trois ans après y avoir été revêtu de cette dignité qu'il publia sa *Vie des Saints*, demeurée un monument de littérature naïve attachant, dans le domaine spécial auquel il appartient.

DOM MÈGE. — Dans les rangs des Bénédictins de Saint-Maur, nous comptons trois des nôtres ayant pris part aux grands et beaux travaux laissés par cette congrégation laborieuse. Rien n'est simple et uni comme la vie de ces religieux d'érudition. Faire profession, travailler sous la règle, être un des laborieux adeptes des choses de l'esprit, mourir ensuite à son tour, la voilà tout entière. Ce fut la vie de Dom Mège. Il était né à Clermont en 1625. Il entra à l'abbaye de Vendôme en 1643, fut nommé prieur de celle de Rhétel en 1681, il vint ensuite à celle de Saint-Germain-des-Prés et y mourut en 1691. On a de lui beaucoup d'ouvrages, entre autres une *Histoire de saint Benoit et de son ordre*, une *Vie de Gertrude*, abbesse bénédictine, une *Paraphrase des Psaumes de David*.

DOM DELFAUT, — Celui-ci appartient à la Marche par son origine, mais à la Basse-Auvergne par ses travaux. Il se serait fait un nom dans sa congrégation, s'il n'était pas mort en naufrage à 39 ans. Né au Montel-de-Gelat en 1637, il fit profession à l'abbaye de Saint-Allyre en 1656. Son érudition théologique était réputée. En 1671, il avait entrepris la grande édition de *Saint Augustin* demandée par Arnault à la congrégation de Saint-Maur. Tout en s'occupant du fond, après en avoir publié le cadre il écrivit une dissertation qui est demeurée souveraine, pour attribuer au bénédictin Gerson la traduction de *l'Imitation de*

*Jésus-Christ*. Jusqu'en 1675, il put s'employer au *Saint Augustin*; mais le livre *L'abbé Commendataire* ayant alors paru, les vives critiques qu'il contenait contre les abus de l'Église excitèrent beaucoup d'animosité envers ses auteurs présumés. On en attribuait la première partie à Dom Delfaut : il fut exilé à Saint-Mahé, en Basse-Bretagne; c'est là qu'il périt en mer, fort jeune (1676).

DOM TOUTTÉE. — Nous revenons ici chez les Oratoriens. Dom Touttée y avait été élevé. Il était né à Riom en 1677. A 20 ans (1698), il se fit Bénédictin. Il a honoré à ce titre une famille depuis longtemps haut placée et qui donna à notre cour d'appel, en ce siècle-ci, un de ses plus doctes et solides magistrats. Dom Touttée professa d'abord la théologie; il entreprit ensuite et il put achever une édition des œuvres de Saint-Cyrille de Jérusalem (1720). Lui aussi était touché par le Jansénisme, les jésuites malmenèrent son édition. Il composa, pour la défendre, un petit livre, *Les Semi-Ariens* (1722).

L'ABBÉ DUBOS. — Il y a peu à dire de celui-ci, sinon qu'il ne fut pas l'historien auquel Montesquieu a fait l'honneur de le réfuter. D'auprès de Blesle, où il était né en 1661, l'acheminement amena cet abbé auvergnat à devenir secrétaire de l'évêque de Luçon, puis doyen du chapitre. Il a continué les *Confessions de Luçon*, de l'abbé Louis, et écrit la vie de l'évêque, M. de Barillon.

L'ABBÉ GIRARD. — Voici en tout cas un nom qui ne se laisse pas oublier. C'est celui du grammairien classique auquel gardent bien justement reconnaissance, les écrivains qui ne sont pas doués de la promptitude de mémoire nécessaire pour se rappeler instantanément l'équivalence des mots. L'abbé Girard leur a rendu le service de

composer le livre des *Synonymes Français*. Il faut savoir gré à Clermont de ce qu'il y prit naissance. C'était en 1678. Pourvu d'un canonicat à Montferrand, il le quitta pour s'adonner sans cesse à notre langue ; ses *Synonymes* prouvèrent qu'il en avait pénétré vraiment le génie. Les modifications et les additions, apportées plus tard à l'ouvrage par Beauzée et Roubaud, en ont attesté la supériorité, elles ne l'ont pas faite. A bon droit lui fut reconnu le sentiment des nuances du langage. Il avait exactement et finement précisé les différences dans les termes, les gradations de leur sens. L'ouvrage lui valut un fauteuil à l'Académie. Deux volumes, qu'il a publiés après sur les *Principes de la langue française*, n'ont pas été aussi appréciés, ils ont trouvé d'ailleurs plus de concurrents. On y voit cependant une parfaite notion des principes d'où la langue française tire ses qualités, et celle des écarts qui les lui font perdre.

## VII. XVII<sup>e</sup> SIÈCLE.

**Les hommes de guerre.** — Ce serait entreprendre l'histoire de l'Auvergne chez elle et dans ses rapports avec celle de la France, que de détailler la vie des Allègre, des Randan, des Curton, des Canillac, qui ont eu beaucoup de part dans les circonstances militaires du xvi<sup>e</sup> siècle, en tant surtout que de guerre civile ou de religion. Il fallait sans doute ces conditions intérieures pour que la noblesse auvergnate marquât dans cet ordre d'existence, car après elle n'a guère été tournée vers les armes ; le tempérament du pays n'y portait pas. Deux familles ont seules fourni des militaires de quelque distinction, les Allègre et les Effiat.



LES ALLÈGRE. — Le fils de celui des Allègre qui avait été massacré à Issoire avec la marquise d'Estrée, fut colonel en 1635. En cette qualité il fit toutes les campagnes de Flandre et devint maréchal de camp en 1649.

Un de ses neveux, IVES D'ALLÈGRE, qui était né en 1653, entra aux gardes du corps en 1674 et fit avec beaucoup de bravoure et de mérite les guerres du Nord et d'Allemagne. En 1679 il fut nommé colonel, brigadier de cavalerie en 1690, maréchal de camp en 1693. En 1705, il est prisonnier de guerre et emmené en Hollande. Là il reçoit du roi les pouvoirs de traiter la paix. Tout captif qu'il soit, la situation de gouverneur de Saint-Omer lui est d'abord attribuée (1706), puis la lieutenance générale du Haut-Languedoc (1707). Échangé en 1712, il reprit sa place sur le théâtre de la guerre; chaque action devint pour lui l'occasion d'un succès, le maréchalat de France lui échut en 1723. A sa mort, en 1733, il était chargé de gloire comme d'années. Louis XIV avait eu en lui un de ses lieutenants les plus distingués et qui avait été le plus constamment en campagne.

LES EFFIAT. — Les Coëffier d'Effiat ont eu des situations de marque plus tard que les Allègre. Le premier d'entre eux passa des hautes charges de finances à l'armée en 1538, combattit bravement à Cérisolles en 1544; il fut nommé lieutenant-général le lendemain. Il n'était encore que Gilbert Coëffier, fils d'un bourgeois d'Aigueperse: c'est en 1557 qu'il put acquérir la terre noble d'Effiat, dont le nom a été, depuis, celui de sa descendance. Son fils y naquit. Ce fils, lui, servit en Flandre sous le duc d'Anjou en 1582. Gouverneur de Clermont en 1584, puis député de l'Anjou aux États de 1588, il fut royaliste ardent contre la Ligue; c'est par ses soins que les troupes de cette faction furent

vaincues en Auvergne. En 1591, il combattit au siège de Rouen à la tête de la noblesse d'Auvergne. Aussi, maréchal de camp en 1605, reçût-il le commandement de cette province pendant l'emprisonnement du comte d'Auvergne.

C'est le fils de ce second des Effiat qui fut le Maréchal de France marquis d'Effiat. C'est celui-ci qui usa de sa haute position et de sa grande fortune pour fonder à Effiat le collège d'Oratoriens où a été élevée, pendant le *xviii*<sup>e</sup> siècle, presque toute la petite noblesse d'Auvergne et la bourgeoisie ayant un peu d'importance. Un hôpital y avait été établi également, où les pauvres du pays trouvèrent beaucoup de secours. Le marquis d'Effiat fut un homme de grand mérite. Une vie de soixante années seulement lui donna l'occasion et le temps de réussir partout : dans l'administration comme grand maître des mines (1610) ; dans les finances comme surintendant (1626) ; dans la diplomatie comme ambassadeur en Angleterre (1624) ; dans les gouvernements de Tourraine (1627), d'Anjou, d'Auvergne, de Bourbonnais, de Nivernais ; dans les commandements militaires comme capitaine de cheveu-légers ou de carabiniers jusqu'en 1619, comme grand-maître d'artillerie aux sièges de Privas et d'Alais ; sous Richelieu à l'armée d'Italie, où il eut des faits d'armes remarquables. Maréchal de France en 1631, il venait de recevoir le commandement de l'armée envoyée au secours de l'électeur de Trèves, quand il mourut le 27 juillet 1632. Le marquis d'Effiat laissa deux fils dont l'un, fort jeune, fut Cinq-Mars, lequel crut trop à son nom, et trouva le supplice où il avait rêvé de trouver honneurs, puissance, toutes les satisfactions d'une ambition suscitée peut-être par l'orgueil avant que le mérite ne l'eût justifiée.

Si de ces noms d'hommes de guerre tu rapproches ceux des NOAILLES et des CHABANNES, qui appartiennent en par-

tie au Limousin, en partie à la Haute-Auvergne, tu trouveras notable la part de notre province dans les illustrations militaires de la France, comme tu l'as vue auparavant dans les choses de l'esprit. Peu nombreux sont les noms; mais il y a autre chose que le nombre pour rehausser une contrée; la nôtre n'allait-elle pas, d'ailleurs, donner à la France moderne Destaing, La Fayette, Desaix, Delzons.

**Politiques et Juristes.** — Dans les <sup>xvii</sup><sup>e</sup> et <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècles, la France prend en Auvergne, à défaut d'hommes d'État, deux diplomates de grand mérite, Chanut et Courtin, ce dernier l'élève de l'autre.

**PIERRE CHANUT.** — C'est des charges de finances, puis du Conseil d'État, que Chanut arriva aux ambassades. Il était né à Riom en 1601. Les contemporains le proclament un des plus savants hommes de son temps, disant qu'il connaissait presque les langues vivantes comme les langues de l'antiquité. Il avait beaucoup voyagé, beaucoup appris dans ses voyages. Ambassadeur en Suède de 1645 à 1649, ministre plénipotentiaire à Lubeck de 1650 à 1653, ambassadeur en Hollande de 1653 à 1655, on lui vit, dans ces divers postes, une réelle supériorité à servir la politique de Louis XIV. En Suède, il avait pris sur la reine Christine, par ses manières autant que par son savoir, un grand ascendant. C'est grâce à cela qu'il fit venir à Stockholm Descartes, méconnu en France, persécuté en Hollande. Christine s'était ouverte à Chanut de son projet d'abdiquer et elle avait reçu de lui le conseil de rester reine. Quand elle eut cessé de l'être, elle continua de lui écrire et de le voir. En 1665 il alla la trouver à Anvers, il la suivit à Compiègne et il y résida presque toujours auprès d'elle. Au retour de son ambassade en Hollande, il prit place dans

le Conseil du roi. Mais il ne jouit pas longtemps de cette situation, la mort le prit en 1662. Chanut mérite de trouver un biographe familier avec l'histoire. Son passage à Stockholm présenterait à lui seul un très intéressant sujet de thèse aux jeunes normaliens ou aux élèves des Hautes-études briguant le doctorat. Il a écrit une relation de sa carrière diplomatique. Sous le titre de *Négociations* elle est manuscrite à la bibliothèque royale ; il en a été donné une édition fort incomplète.

ANTOINE COURTIN. — Chanut avait emmené en Suède Antoine Courtin, Riomois comme lui, et il l'y forma. Son crédit et sans doute la valeur personnelle de l'élève firent distinguer bientôt celui-ci. Christine l'attacha au service de la Suède. Elle le fit d'abord secrétaire de ses commandements, puis des commandements de Charles-Gustave, lorsque ce prince partit pour l'Allemagne comme généralissime. C'est de l'agrément du roi de France que Courtin occupa ces emplois. Non seulement il y fut suivi par l'appui de la reine, il s'y acquit en outre l'attachement du prince. Lorsque Charles-Gustave devint roi, notre compatriote était revenu en France : le souverain le rappela auprès de lui. L'élève de Chanut fit ainsi les campagnes de Pologne, puis fut dépêché comme envoyé extraordinaire en France. Les qualités qu'il montra dans cet office déterminèrent Louis XIV à l'enlever au service étranger lors de la mort du roi de Suède. Il investit Courtin de la charge de résident général auprès des cours du nord. A la fin de cette mission, la santé de l'élève de Chanut s'était fort affaiblie, il rentra en France pour s'y vouer au repos. Le reste de sa vie fut employé à traduire Grotius et à écrire différents traités dont il empruntait le sujet aux souvenirs de sa carrière. L'un de ces opuscles, sur *L'emploi*

*du temps*, a été quatre fois édité. La traduction de Grotius fut la première publiée en France. Antoine Courtin était né à Riom en 1622; c'était donc un jeune attaché qu'avait pris en lui Chanut; il mourut à Paris, en 1685, ayant eu comme son maître les occasions et le temps de faire des élèves.

GUILLAUME-MICHEL CHABROL. — La lignée des juristes à proprement parler s'est éteinte en Auvergne avec Domat. Volontiers je ne donnerais ce nom de juristes qu'aux adeptes du droit ayant dépassé la carrière non seulement d'avocat, mais même celle de commentateur pur et simple. Les juristes, eux, s'élèvent jusqu'aux principes juridiques en tant que source de l'organisation politique et sociale, Guillaume Chabrol a été essentiellement un praticien. Toutefois, ce fut un praticien presque de haut bord. C'est encore un Riomais, et quoiqu'il soit né en 1714, qu'il appartienne ainsi au XVIII<sup>e</sup> siècle, il faut lui donner place ici, parce qu'il est comme le dernier écho de nos hommes de droit, et aussi parce qu'il est le descendant de quelques-uns qui nous font honneur. Guillaume-Michel Chabrol est le fils de Jacques Chabrol, mort en 1732, et de Jeanne de Basmaison, petite-fille, elle, d'un des Arnault et fille d'un Murat. Les Murat étaient venus de la Haute-Auvergne, dès le XVI<sup>e</sup> siècle, occuper à Riom, successivement, de grandes charges judiciaires; les Chabrol, partis presque des mêmes lieux, avaient pris le même chemin beaucoup plus tard.

Ne médisons des commentateurs que dans une certaine mesure. Il y a des moments où ils sont des précurseurs. Le XVIII<sup>e</sup> siècle a été un de ces moments. Au point de vue de la doctrine, on le dirait destiné à mettre les esprits bien au courant des infinies diversités de la vieille législation,

de la législation provenue de la révision des Coutumes et des changements opérés depuis par le cours des faits. On avait besoin, avant tout, de régler la jurisprudence d'une manière sûre, besoin en second lieu d'effectuer des transitions entre ces Coutumes anciennes et les modifications intervenues. Après cela seulement, il y aurait lieu utilement de s'avancer dans des conceptions nouvelles, et en effet elles se manifesteraient bientôt. Or c'est ce très grand mérite de préparation, qui se fait voir dans le *Commentaire de la coutume d'Auvergne* dont Chabrol a accru notre bibliographie juridique. Il s'y présente praticien très habile, ayant plus que la complète entente, même la pénétration intime de la législation romaine, de son influence sur nos Coutumes, de sa fusion en elles. Il n'y apparaît pas en juriste préoccupé de la refonte générale dont l'heure était près de venir, mais en ouvrier singulièrement puissant pour établir à fond les points d'arrivée. Or ces points d'arrivée, une fois solidement assis, deviennent le point de départ effectif.

Le titre seul de l'ouvrage de Chabrol fait connaître toute sa portée : COUTUMES GÉNÉRALES ET LOCALES DE LA PROVINCE D'Auvergne, avec les notes de maîtres Charles Du Moulin, Toussaint, Chancelier, Julien Brodeau et Jean-Marie Ricard ; des observations sur ces coutumes et sur le droit écrit qui régit une partie de la Province, et des notes historiques sur les coutumes locales, précédées de deux dissertations : l'une, sur l'origine et les motifs de la diversité des lois qui régissent cette province ; l'autre, sur la forme dans laquelle la justice y a été administrée depuis l'origine de la Monarchie. Une longue carrière d'avocat de premier rang, aux juridictions de sa ville natale, l'a mis en possession de l'histoire juridique de la Province : histoire des grandes possessions, des grandes

familles, des fortunes territoriales qui se sont déroulées, histoire des prétentions rivales, des droits et des aspirations surgies à l'encontre, en un mot histoire politique par l'histoire civile. C'est en se regardant en arrière, c'est en résumant son passé, que Chabrol a pu si bien fixer la doctrine juridique de sa province. En fait il a donné par là à l'histoire du droit français un monument véritable. Il était devenu Conseiller d'État lorsqu'en 1784 il publia les quatre volumes in-4° qui composent son livre, et il les publia non à Paris, mais à Riom même, où il les avait véritablement vécus<sup>1</sup>. Il était alors devenu un véritable juriste. Il compléta l'éclat de la marquante descendance qui des Murat aux Arnault, aux Sirmond, aux Basmaison et à lui-même a illustré ma ville natale. A plaider ou à consulter les affaires des autres, il avait acquis une grande fortune, l'anoblissement, le Conseil d'État, et, outre cela, la minutieuse connaissance de l'histoire locale de l'Auvergne ; il lui consacrait donc le tome quatrième de son *Commentaire*, et ce tome est devenu aussitôt classique. La tradition familiale ne s'est pas éteinte avec Guillaume-Michel. MM. Chabrol de Crousol et Chabrol-Volvic, ses deux fils, l'ont continuée en ce siècle-ci dans les situations publiques. A leur nom et à leur mérite personnel ils ont dû de hauts emplois sous l'Empire et encore ces dernières années.

**Les littérateurs.** — Dans la littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle aussi, la Basse-Auvergne a des représentants dont le nom n'est pas encore oublié. Les mêmes dispositions d'esprit qui l'avaient portée à se faire l'un des ardents foyers

1. Chez Martin Dégoutte, imprimeur libraire, vis-à-vis la Fontaine des Ligues.

du Jansénisme y rendirent nombreux les disciples de Descartes.

CORDEMOI. — Chanut avait été l'ami de Descartes. Ce disciple, après s'être fait le gardien du tombeau de ce grand philosophe, avait rapporté son corps en France. Géraud de Cordemoi, lui, en fut un des constants adeptes. Né dans ce village de Royat que le pittoresque de sa situation sous le Puy-de-Dôme, au milieu d'une des plus vertes vallées de la Basse-Auvergne a depuis longtemps rendu célèbre, il fut emmené fort jeune à Paris. C'est là que l'étude et des facultés natives firent sa carrière. La métaphysique cartésienne et la philosophie qui en dérivait occupèrent avant tout son esprit. Ayant publié les *Six discours sur le discernement du corps et de l'âme*, puis différents autres travaux de même ordre, son nom fut connu au point qu'on le donna pour lecteur au Dauphin, autrement dit pour instituteur. Il travailla dès lors pour son royal élève. Il entreprit à cette fin une histoire de Charlemagne. Ce sujet, princier s'il en fut, s'étendit devant lui et devint l'*Histoire générale de France durant les deux premières races de nos rois*, en deux volumes in-folio (1685 et 1689). Mais déjà, en 1675, l'Académie l'avait reçu parmi ses membres, et non le moins digne du fauteuil. Ses livres historiques et ses traités philosophiques montrent effectivement, en Cordemoi, un esprit judicieux, étendu, net, arrivé aux plus exactes notions de la méthode historique et de la portée de l'histoire. L'un des premiers il a compris l'histoire comme une dépendance de la vie générale, et pensé qu'on devait l'enseigner sous cet aspect aux futurs héritiers du trône. En élève de la doctrine cartésienne, il a tenu pour principe et érigé pour tel que l'historien avait à juger les hommes et à peser leurs actes



à la rigoureuse mesure de l'accomplissement du devoir. Aussi ses livres furent-ils goûtés. A juste titre Racine put exprimer devant l'Académie le regret qu'une mort prompte l'eût enlevé à la continuation de ses travaux. Il mourut en 1685, après la publication du premier volume de son *Histoire générale*. Il avait eu un fils, qui l'aidait dans ses recherches. Ce fils, entré dans l'Église, a laissé plusieurs écrits, l'un contre les Sociniens, dédié à Bossuet.

GUILLET DE SAINT-GEORGES. — A peu près dans le même temps où Géraud de Cordemoi allait illustrer Royat, naissait à Thiers (1625) cet auteur d'*Athènes ancienne et nouvelle*, de *Lacédémone ancienne et nouvelle* et de publications réitérées sur l'Orient. Le monde des historiens fut occupé par ces ouvrages, ils sont d'un mince mérite maintenant : c'est le sort d'un grand nombre. Mais à leur date, ils ont donné lieu à beaucoup de discussions, fait surgir beaucoup de brochures les réfutant ou les critiquant. Guillet de Saint-Georges n'avait pas moins le sentiment des arts, rareté en Auvergne. Il est, je crois, le seul précurseur à nommer de l'admirable Marilhat, que Thiers devait donner plus tard à la peinture française. Saint-Georges devenu membre de l'Académie de peinture en 1675, s'en est fait l'historiographe. Mort à 80 ans en 1705, il avait traversé presque tout ce grand siècle.

L'ABBÉ BANNIER. — Voici cependant encore un membre de la même académie né en Auvergne. Il ne faisait que de naître lorsque Guillet de Saint-Georges y entra. C'est à Dallet, en pleine Limagne, qu'était né Bannier en 1675. Ses parents étaient pauvres, il fut homme de lettres. Il trouva à vivre en se faisant le précepteur des enfants du président de la chambre des comptes, Demetz, et il se fit connaître en publiant les leçons faites à ses élèves. Il leur

expliquait la mythologie par l'histoire, il fut par là conduit à l'étude des coutumes de l'antiquité. De nombreuses communications en cette matière à l'Académie des Inscriptions l'ont mis en vue à leur date, de sorte que sa collaboration a été recherchée pour plusieurs éditions de *Voyages*. Déjà âgé, il s'associa à l'abbé Maselier pour rééditer l'*Histoire générale des cérémonies, mœurs et coutumes religieuses de tous les peuples*. Leur édition est demeurée longtemps un ouvrage recherché. Elle fut publiée en 1741, l'année même où il mourut.

AMABLE DANCHET. — Une autre de ces notoriétés littéraires parties de bas. L'enseignement encore des enfants des grands a voué Danchet à cette existence, et a fait de lui quelqu'un. Il fut le fils d'un tailleur de Riom. Il naquit en 1671. De grands succès lui appartenrent dans ses classes, chez les Oratoriens de Riom d'abord, chez les Jésuites de Paris ensuite. Une mémoire exceptionnelle et une supériorité acquise à la versification latine l'ayant dès l'abord distingué, il voulut faire des vers pour la scène. En 1700, il vit réussir au théâtre sa pièce d'*Esione*. Qui plus est, elle lui donna du renom par une autre cause que sa valeur réelle. La famille dont il élevait les enfants non seulement les lui retira parce qu'il devenait homme de théâtre, elle prétendit de plus lui enlever une pension que lui avait léguée leur mère. De là une instance judiciaire. Il fut alors tout particulièrement connu et s'engagea tout à fait dans la composition qui lui avait apporté cet avantage. Quatre tragédies s'ensuivirent. Trois furent applaudies sans que, pourtant, leur gloire ait beaucoup duré. Ses vers avaient peu de trait et son imagination n'allait pas loin. Sa poésie convenait mieux aux faciles banalités qui servent de prétexte à la musique. Il réussit

en effet dans nombre d'ouvrages de cette nature, sous l'égide de compositeurs comme Lully. Beaucoup de pièces fugitives, d'odes, de cantates et autres de ce genre sont aussi sorties de sa plume, suffisantes pour le goût du moment, mais sans qualité durable. Sa poésie ressemblait à sa personne, foncièrement honnête, facile, mais manquant de ce qui touche et met en relief. Dans ce temps d'épigrammes et de satires, il lui en fut adressé beaucoup et il n'en commit aucune. Peut-être dut-il à cette douceur de caractère une partie de ses succès, car il est positif qu'il en eut. Lorsqu'il mourut, le 21 février 1748, il avait écrit les poèmes de dix-sept opéras ou ballets.

DESMAISEAUX. — Par les côtés juridiques, la vie en province permettait à quelques hommes, au xvii<sup>e</sup> siècle encore comme au xvi<sup>e</sup>, de devenir éminents et reconnus tels même au dehors. Mais déjà ce n'était plus possible à ceux que les seules facultés littéraires ou les ambitions littéraires animaient. Paris était pour eux l'unique centre viable, comme à cet égard on le voit davantage encore aujourd'hui. A la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, toutefois, les esprits sérieux indépendants du giron catholique n'avaient plus de place, non seulement en province, mais même à Paris; ils ne trouvaient libre l'atmosphère intellectuelle que hors de France. Il ne reste à leur province que l'honneur de les avoir vu naître. Desmaiseaux a été un de ceux-là. Nous avons en lui l'un des derniers représentants du protestantisme, dans le travail philosophique qui inaugura le xviii<sup>e</sup> siècle. En 1666, Desmaiseaux naissait à Job, dans les âpres hauteurs d'Ambert. Il était le fils du pasteur de Palhat, où l'insurrection protestante, dans notre pays, avait eu son dernier asile. Élevé dans les idées et les sentiments de la Réforme, dans le milieu qui les partageait,

son esprit en fut d'autant plus pénétré lorsqu'il eut achevé ses études en Angleterre. Il y avait été envoyé à dix-huit ans et s'y était lié intimement avec Bayle ; depuis, sa vie s'est passée tout entière à travailler pour Bayle ou avec Bayle, à transmettre à l'histoire l'œuvre et la biographie de Bayle.

Ce n'était plus, pour les protestants, l'heure de la vie de secte, mais bien celui du travail d'esprit sur les idées qui avaient fait la secte. Dans les idées françaises, celle-ci s'était presque toute effacée, mais elle avait pris pied profondément dans le domaine de la philosophie. Ces sortes de pénétrations sont fréquentes ; elles ont à chaque époque un penseur écrivain qui fait la transition. Bayle a rempli ce rôle. Son œuvre a été le lien entre le protestantisme au moment de l'Édit de Nantes et les Encyclopédistes. On pourrait dire de lui qu'il fut l'introducteur du xviii<sup>e</sup> siècle. Dans cette œuvre, Desmaiseaux s'est littéralement consacré à Bayle. Pour ce maître, il s'est résigné au rôle d'éditeur minutieux, d'écrivain dévoué de sa vie. Auparavant, il avait rencontré et eu pour ami très affectionné Saint-Évremond, tout inspiré aussi de Bayle et qui l'a pour ainsi dire résumé. Desmaiseaux publia à Londres en 1706 les œuvres de ce premier ami, et c'est ainsi qu'il s'attacha à Bayle ; mais dès lors il fut tout à ce dernier, résolu à ne point se croire de taille, à côté de ce maître, pour des œuvres originales. Il rédigea cependant pour Bayle beaucoup de notes et de recherches qui ont pris place dans les ouvrages du philosophe. C'est en 1729, qu'il commença à l'égard de ce dernier l'office d'éditeur. Il publia alors à Amsterdam les *Lettres*, l'année suivante le *Dictionnaire* et la *Vie*, les *Œuvres complètes* en 1732. Cependant Desmaiseaux n'a pas été tout à fait sans écrire pour soi. Il a donné en anglais la *Vie de*

*Willam Chillingworth* et celle de *Hales*, participé à la rédaction d'un dictionnaire historique anglais, publié des *Observations* sur le système de Leibnitz, et aussi un recueil d'*Extraits* de Leibnitz, de Clarke, de Newton et d'autres grands mathématiciens. D'autre part, beaucoup de petits écrits de Desmaiseaux ont eu place dans des recueils philosophiques du temps. Il mourut à Londres en 1745. Bien qu'ayant vécu hors de France, ce qui est plus encore que hors de l'Auvergne, il est incontestablement un de nos Auvergnats d'autrefois dont nous avons lieu de nous enorgueillir, car il a fait tenir aux qualités natives de sa province un rang distingué dans les hautes régions du domaine intellectuel.

#### VIII. XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE.

A mesure que l'œuvre de formation nationale avance, la fusion en elle des individualités provinciales s'effectue, Les hommes éminents, les esprits qui ont eu action sur le travail social sont plus rares ; c'est d'ensemble que de plus en plus le travail s'opère. La Basse-Auvergne a donné de considérables acteurs aux époques soit critiques soit organiques ; maintenant que la fusion est en majeure partie achevée, les noms de sa biographie historique diminuent de nombre. Elle n'a évidemment qu'une part minime dans la vie intellectuelle du siècle de Louis XIV, elle se relèvera un peu à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, au moment de 89. Peut-être parce que c'est de la tradition nationale qu'il s'agira alors. Dans la politique, Lafayette, dont la vie américaine est déjà remplie, Malouet, Montlosier ; dans l'armée, Bouillé, d'Estaing, Desaix ; dans l'organisation civile, Grenier, Favart, de Lan-

glade viendront apporter son esprit dans les événements ou dans les préoccupations publiques. La Basse-Auvergne cessant alors d'exister, le cadre de mon livre me permettra à peine de suivre quelques-uns des noms d'alors au delà du premier jour de la Révolution. Le beau temps de la biographie auvergnate s'est fermé avec la première moitié du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle. Dans ce <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle, si actif, où toutes les voies de l'esprit humain ont été suivies par une si ardente foule, nous comptons encore au théâtre ou dans la littérature philosophique et politique quelques compatriotes dont le souvenir n'est pas tout à fait perdu, mais leur nom ne saurait fournir une bien longue carrière. Quoi qu'il en soit, il faut dire que la littérature du <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle a eu des représentants nés chez nous, dont la célébrité défraya beaucoup leur moment.

ANTOINE THOMAS. — C'est un fait étrange, le débordement de l'enflure et de l'afféterie, dans la langue que le <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle transmettait si alerte, si nette, si vigoureuse au <sup>xviii</sup><sup>e</sup>. De ce fait, Antoine-Léonard Thomas est un des auteurs les plus coupables. Il commença de le produire en 1756, dans la réfutation de la *Religion naturelle* de Voltaire. L'*Éloge du maréchal de Saxe*, en 1759, ne fit que l'y engager davantage. Depuis, chacune de ses productions l'y avança un peu plus. La famille des Thomas habitait Clermont, et Léonard y naquit en 1732. Il perdit son père fort jeune, il resta avec ses frères et sa mère. Celle-ci lui voyant des dispositions naturelles, le dirigea vers le barreau. Mais la littérature était chez lui un goût de naissance, outre que, demandant plus d'imagination que de travail approfondi et de méditation, on s'y voit toujours complaisamment porté. Cependant, ce pouvait être chez les Thomas affaire d'héritage, car le même goût

s'est trouvé en deux des frères d'Antoine. Celui-ci devient bientôt, lui, professeur de sixième au collège de Beauvais. C'est de là qu'il conquiert ses premières palmés académiques. On l'eût dit créé pour le genre alors nouveau de « l'Éloge ». Il obtint successivement le prix de l'Académie pour ceux du Maréchal de Saxe, de d'Aguesseau, de Duguay-Trouin, de Sully, de Descartes. En 1766, il écrivit sans concourir celui du Dauphin, qui fut fort applaudi. C'est en effet l'un de ceux où son style est le moins outré. Les vers ne lui réussirent pas moins. Son *Jumonville*, en 1759, fut très bien venu de la critique, et en 1762 il vit couronner son *Ode sur le temps*. Cette multiplicité de composition ayant beaucoup altéré sa santé, le duc de Praslin le prit pour secrétaire particulier, et, voulant le pousser à l'Académie contre Marmontel, il le fit nommer, pour donner plus de chance à son élection, secrétaire-interprète des Cantons suisses; c'était une place sans fonctions avec trois mille francs de traitement.

Mais Thomas avait un grand fond d'honnêteté, même de la noblesse d'âme, sa manière et son talent en sont le reflet. Dans cette circonstance il fut sauvé d'un mauvais procédé; il refusa de se prêter à cette intrigue. L'*Éloge du Dauphin* faillit lui attirer des désagréments politiques. La littérature était, dans ce temps, fortement teintée de politique. Même à l'Académie on traitait, par allusion, des événements du jour à propos des événements passés. En ce genre Thomas excellait, les grands mots coulaient à propos de sa plume. Sa liberté fut menacée, dit-on, cet *Éloge* tout d'actualité ayant beaucoup prêté à cette propension du moment et appelé de soi les pensées ou les paroles à effet.

Thomas fut reçu à l'Académie après Marmontel, il y prit séance en 1767. Cette même année il fit jouer sans

succès *Amphion* à l'Opéra ; il se releva en 1770 par son *Éloge de Marc-Aurèle*, qui est, dans le fait, le chef-d'œuvre du genre. Il publia ensuite son *Essay sur les femmes*, tiré d'un *Essay sur les Éloges* qu'il donna en 1773. Ce dernier ouvrage trouva beaucoup d'accueil, et non immérité. C'est une étude pleine d'intérêt sur l'histoire de l'art oratoire. Thomas y donnait des préceptes et les appuyait avec raison d'exemples qu'il s'empruntait, A part le style, qu'on ne peut plus louer aujourd'hui, ses *Éloges* sont vraiment hors de pair. Personne avant lui, Fontenelle même, n'avait su ainsi faire ressortir les personnages du milieu des faits, et mettre en relief les rapports des faits antérieurs avec les faits du moment. Ses dernières années se sont écoulées sous le ciel de l'extrême Provence. Il était venu y chercher auprès de Ducis, son ami, le climat, plus généreux que celui de Paris, qui prolongerait peut-être sa vie usée par le travail. Une des plus charmantes choses qui se puisse lire consiste dans la correspondance de ces deux amis, fort semblables l'un à l'autre par les sentiments élevés et par le culte de la phrase propre à les rendre ; c'est à propos de Nice et de son ciel, de sa mer d'émeraude, du parfum de ses fleurs. En 1785, étant remonté à Lyon au-devant de Ducis, il y mourut le 17 septembre. Ses œuvres posthumes contiennent un poème épique : le *Czar Pierre I<sup>er</sup>*. Ce poème n'aurait certes pas fait sa réputation si alors elle avait été à faire. Sa carrière d'homme de lettres s'est grandement rehaussée de la droiture de sa vie.

CHAMFORT. — Si les limites de la Basse-Auvergne ne se dressaient pas ici pour m'arrêter, je placerais, à côté de Thomas, Marmontel son autre ami, le sentimental Marmontel dont les malins ou les jaloux du temps disaient :



« *Marmontel le soir tu prendras afin de dormir longuement.* » Marmontel était de la petite ville de Bort, limitrophe de la Haute-Auvergne et du Haut-Limousin. Mais il faut donner rang à Chamfort, et revendiquer pour la Basse-Auvergne cet enfant charmant, que l'amour mit au monde auprès de Clermont en 1741 et dont il abrégéa la vie. Gracieux, spirituel, beau, passionné, il passa son existence à refaire par le travail ce que l'étourderie ou la fougue, jointes aux avantages de sa personne, lui faisaient perdre faute de conduite. Élevé sous le nom de NICOLAS, s'appelant Champfort quand il commença à travailler pour les journalistes et les libraires, à donner des articles au *Journal Encyclopédique* et des volumes au *Vocabulaire français*, il se mit en renom par le prix de poésie que remporta, en 1761, son *Épître d'un père à son fils*, et par le succès de la *Jeune Indienne* au théâtre. En 1768, Chamfort eut aussi le prix à l'académie de Marseille pour son discours sur l'*Influence des grands écrivains sur leur siècle*. Son *Éloge de Molière*, que l'Académie française couronna en 1769, avait incontestablement plus de mérite que ce livre. Cet *Éloge* et son *Marchand de Smyrne*, joué avec de grands applaudissements en 1770, l'élevèrent à la plus haute situation d'homme de lettres. En même temps, toutefois, ses passions sans mesure avaient miné sa santé. Les sommes qu'il retirait de ses ouvrages ne suffisaient pas à son désordre. En 1775, on institua pour lui un prix à l'*Éloge de La Fontaine*, et il l'obtint contre Laharpe. Il se mit ensuite à travailler au *Dictionnaire Dramatique*, puis à finir une tragédie depuis longtemps commencée : *Mustapha et Zéangire*. Cette pièce fut jouée à la cour en 1776 et lui valut le secrétariat des commandements du prince de Condé. Mais cette place était pour lui l'esclavage ; il le rompit pour se retirer à Auteuil, dans la société de

M<sup>me</sup> Helvétius. En 1781, il remplaça Sainte-Palaye à l'Académie ; le discours de réception qu'il y fit est une de ses bonnes pièces littéraires, une de ses dernières d'ailleurs. Il alla habiter la campagne, près d'Étampes, ayant épousé une femme fatiguée comme lui de la vie du monde, et qu'il perdit six mois après leur union.

Chamfort fut ramené alors à Paris par M. de Vaudreuil, un des plus aimables et des plus délicats grands seigneurs philosophes de cette époque. Par ce protecteur de choix nommé secrétaire des commandements de M<sup>me</sup> Élisabeth, il écrivit pour elle un commentaire plein de goût et de finesse sur les Fables de La Fontaine. Mais dès les commencements de la Révolution il descendit, de lui-même, de cette position élevée. Il était lié avec Mirabeau et les hommes avancés d'alors. Mirabeau fut aidé par lui dans plusieurs de ses discours ; la partie littéraire du *Mercury* fut rédigée par lui ; il éditait les *Tableaux de la Révolution* (1790-1791) et fit dans ce recueil les vingt-six premiers. Roland lui donna la direction de la Bibliothèque royale. Ce fut sa perte. Il trouva des envieux, des adversaires, et comme il ménageait peu ses appréciations sur les hommes, il fut arrêté, conduit aux Madelonnettes avec l'abbé Barthélemy son neveu, y souffrit, fut relâché, arrêté de nouveau, et il tenta de se suicider pour échapper à la prison. On le rappela à la vie, mais momentanément ; il mourut d'un mal déjà ancien chez lui (13 avril 1794).

On a perdu les plus jolis des ouvrages de Chamfort, j'entends ses *Contes*, ses *Soirées de Ninon*, où il déposait un esprit infini ; ils avaient extrêmement plu dans les salons de Paris, ils étaient remplis de finesse. Gingeoné, qui éditait ses œuvres en 1795 (4 volumes in-8°), n'a pu retrouver, parmi les manuscrits, que les *Maximes et pensées*, les *Caractères* et les *Anecdotes*. Chamfort fut un des plus

charmants causeurs de la société si policée du xviii<sup>e</sup> siècle, où la conversation était tenue pour un des talents préférables.

JACQUES DELILLE. — A côté de l'existence brillante et agitée de Chamfort, en regard aussi de la vie solennelle et de l'emphase de Thomas, Delille forme un contraste frappant. Enfant de l'amour aussi, sa mère était venue secrètement d'Aigueperse le mettre au monde à Clermont, le 22 juin 1738. Ses premières années se passèrent au village de Chanonat. Celui qui était son père avait succombé avant la naissance de l'enfant et ne lui avait laissé que la minime rente de cent écus. C'est Chamfort qui achemina le jeune homme, au sortir de brillantes études au collège de Clermont. Il lui fit obtenir la répétition de syntaxe latine au collège de Beauvais, et là il l'initia aux règles de la prosodie française. Quelque temps plus tard, Delille est professeur d'humanités à Amiens, et il y commence sa *Traduction des Géorgiques*.

Jamais peut-être plus d'éclat, plus de faveur et plus de fortune ne fut le partage d'un littérateur, qu'il n'arriva à Delille lorsque ses *Géorgiques* eurent vu le jour<sup>1</sup>; jamais non plus oubli ou dédain aussi complets depuis. Voltaire le poussa à l'Académie, quoiqu'il fût dans le camp de ses ennemis; Robespierre en eut peur; Napoléon aussi, tant l'auteur avait pour lui l'opinion. Deux générations ont appris et répété ses vers avec ivresse, et la nôtre ne peut plus les lire; on payait dix louis une heure de lui au Lycée, aujourd'hui peut-être ne voudrait-on plus l'entendre! Le seul Ronsard a eu une destinée pareille, et ce

1. V. une notice de M. de Sainte-Beuve, *Revue des Deux-Mondes*, août 1837 et les art. Delille dans la *Biographie universelle* et dans l'*Encyclopédie nouvelle*.

n'est pas le fait de l'histoire littéraire le moins curieux, que le sort commun à ces deux hommes, de même école l'un et l'autre et presque de moments analogues. Cette royauté de Delille ne s'expliquerait pas, si l'on ne rapprochait ses ouvrages de la tournure des esprits en ce siècle. Il a été le metteur en vers avec élégance de la description matérielle, le clair discoureur sous rimes faisant comprendre à tous les sciences naturelles, même les mathématiques : on ne demandait pas beaucoup plus. Écrivain correct, admirable lecteur, paraît-il, dans une société où la douceur des habitudes, l'absence de passions fortes, une sensiblerie prise pour le sentiment donnaient au goût, au poli, toute la valeur du caractère, c'était suffisant. Voilà pourquoi il réussit, voire malgré les plus autorisés des critiques, malgré Laharpe, Fréron, Ginguené, Rivarol, qui, tous, lui ont vainement dit, au moment de ses plus grands succès, ce qui l'a fait délaisser depuis. Il traversa des événements jamais plus émouvants, sans s'élever à une lamentation sentie. Chantre de la campagne, il n'y voyait pas ce qui vivait en elle, il y cherchait des choses de convention. L'amour et ses élans paraissent lui être demeurés inconnus. Quelle distance, de ses dithyrambes glacés aux *Époques* de Buffon ! Il plia toute sa vie la science à la forme poétique ; mais il ne possédait en rien la science, il n'en comprenait ni le fond ni les conséquences ; il traduisait, en un langage rimé aussi clair que froid, des traités sur toute sorte de matières, y intercalant des épisodes prises aux recueils d'anecdotes, aux poètes anciens, aux causeurs qu'il entendait. Le procédé fut à peu près toute son inspiration, ou bien refroidit celle qu'il avait peut-être. Professeur de poésie latine au Collège de France en 1784, il suivit Choiseul Gouffier à Constantinople, visita une partie de la Grèce, et c'est sous ce beau

ciel, en face du Bosphore, au souvenir de tant de grandes choses, qu'il commença le poème glacial appelé par lui *l'Imagination*. Delille alla s'abriter en Lorraine pendant la Révolution. C'est là qu'il a achevé la plus grande partie de ses œuvres. Rentré à Paris dès l'Empire, en 1801, il les mit alors au jour, et elles accompagnent bien, comme littérature, la raideur des formes dans l'art de cette époque. Ce vrai poète du moment mourut d'apoplexie le 1<sup>er</sup> mai 1813.

LE CHEVALLIER D'AUVERGNE. — Fait rare pour notre Auvergne, elle a produit à cette époque un artiste, et c'est un musicien. Il a été connu directeur de l'Opéra de Paris et de la musique de la cour sous ce nom : « Le Chevallier d'Auvergne ». Violoniste très habile, il avait appris tout seul, dans Rameau, la composition ; le fermier général d'Augny l'ayant amené à Paris, il présenta au Maître un ouvrage exécuté suivant ses règles. Il eut dès lors la protection de Rameau et il arriva grâce à elle. De 1760 à 1790, beaucoup de petits opéras du Chevallier d'Auvergne ont été joués, et aussi des morceaux religieux. Il avait donné en 1753 un des premiers opéras-comiques qui ait paru.

FRANÇOIS BERNARD. — A côté du musicien a été l'un des bons vaudevillistes qui ait précédé ceux d'à présent. François Bernard était né à Clermont en 1767 ; il est mort presque dans notre temps, en 1828. Il avait vu ses pièces réussir au théâtre. La *Lanterne magique*, l'*Horloge de bois*, le *Trompeur trompé* témoignaient en effet de beaucoup d'esprit, enchâssé dans une versification facile.

PIERRE MALOËT et GUILLAUME DE LA SERVE. — Dans la génération auvergnate du XVIII<sup>e</sup> siècle, nous avons compté

d'autres hommes que des littérateurs ou des adeptes de l'art. Les études multiples de cette brillante époque, où l'idée du progrès général fit sonder l'horizon intellectuel en tous ses côtés, nous ont pris plus d'un de nos compatriotes. En voici deux dans les sciences médicales, Maloët date de 1690. C'est un autre Riomois de naissance. Médecin très employé à Paris, ses succès l'appellent à la tête du service médical des Invalides et il est bientôt membre de l'Académie des sciences. La Serve, lui, avait vu le jour à Murat-le-Quaire en 1729. Par la médecine, il fut amené à l'école de Montpellier, alors dans sa splendeur, et il y enseigna la physique. Il a laissé de remarquables travaux sur le système nerveux.

BASSIN DE PRÉFORT. — Celui-ci avait pris naissance à Aigueperse en 1741. Honoré Bassin de Préfort publia en 1777 le *Tableau historique de l'origine et du progrès de tout ce qui a rapport aux Sciences et aux Arts*, tandis qu'à côté de lui nous avions eu des géomètres, dont l'un du moins garde encore son rang scientifique.

L'ABBÉ DELARBRE. — En même temps que les mathématiques nous prenaient Bassin de Préfort et deux autres peu après, les sciences naturelles à leur tour nous empruntaient nos compatriotes. Elles ont eu pour disciple, en l'abbé Delarbre, un homme appliqué aux recherches, avec une patience infinie. L'Auvergne lui doit la connaissance de son histoire naturelle. Il était né à Clermont en 1724. Après avoir appartenu un temps au clergé séculier, il avait pris séjour définitif en sa ville natale. Jusqu'à la fin de sa vie, poussée à 83 ans, il étudia la *Flore* et la *Faune* de notre province, et sa *Notice sur l'ancien royaume des Auvergnats* fait voir qu'il en fréquentait aussi l'histoire.

ROMME. — L'année 1791 vit mourir en Michel Rolle un mathématicien dont je n'ai pu trouver ni le lieu ni la date de naissance, mais dont Fontenelle a fait l'éloge devant l'Académie des sciences et qui avait laissé de beaux travaux sur l'algèbre. Charles Romme, lui, né à Riom en 1744, a fait, sur l'application des mathématiques à la navigation, des recherches qui ont grandement servi à la belle armée navale formée par le gouvernement de Louis XVI; et cette armée ne fut pas inférieure à la puissante marine anglaise, dans la guerre soutenue pour l'indépendance des États-Unis.

MONTLOSIER. — Dès le milieu de ce siècle ou quelques années plus tard que cette date, étaient nés tous ceux de nos compatriotes qui devaient voir la Révolution française ou y prendre un rôle. Montlosier, qui s'en fera un après elle, avait déjà fourni, avant, une carrière de naturaliste dont l'intérêt a duré bien au delà du premier moment. Son *Essay sur les volcans d'Auvergne* fut très remarquable à sa date et a gardé toute sa valeur en face de travaux plus modernes. Par la seule observation et par l'induction pure et simple; par le fait, en outre, d'une nature essentiellement artistique en science, comme elle se montrerait ensuite dans la politique, Montlosier trouva des théories que la science moderne n'a pas dédaignées, et qui mirent sur la trace de vues qu'elle ne devait qu'étendre. Dans leur ensemble comme dans leurs détails, ces théories décèlent un sens très élevé de la philosophie physique. Je prends pour preuve ces deux idées, trouvées par lui; elles donnent à l'étude des formations et des déformations du globe une assise dont la science ne devrait jamais sortir. La première, cette brève et toute féconde formule : « La nature n'a aucun fait isolé »; la

seconde, celle-ci, d'autant de portée que l'autre : « Ce ne  
« sera pas dans ses chefs-d'œuvre, dans ses opérations  
« parfaites, qu'on réussira à connaître très clairement les  
« moyens et le secret de la nature ; ce sera, au contraire  
« dans ses opérations, même les plus grossières, qu'on  
« parviendra à se procurer les lumières les plus intéres-  
« santes ».

PIERRE CHABRIT. — Ce nom nous ramène à l'ordre des préoccupations générales, des passions d'esprit, des travaux dans lequel notre province a le mieux marqué son caractère et trouvé des interprètes dont l'histoire garde le souvenir. Avec Chabrit nous sommes à la veille de la Révolution, et c'est la tradition de nos anciens juristes qui se ranime en lui. Comme les personnages de Savaron, d'Anne du Bourg, de Pascal, le sien m'a déjà attiré ; j'ai fait de lui le sujet d'une appréciation étendue. Je ne vais guère ici que le nommer ; je te renvoie, en ce qui le concerne, aux *Tablettes historiques* de Bouillet, où fut inséré mon écrit<sup>1</sup>. Chabrit a été un jeune homme malheureux, et c'était un esprit distingué. Il appartenait à une famille de paysans aisés, à moitié chemin de la bourgeoisie. Né au village de Parent, qui s'abrite pittoresquement sous une coulée basaltique dominant le cours de l'Allier auprès de Veyre, il est élevé au collège des Jésuites de Billon, puis envoyé à Paris pour y apprendre le Droit. L'étude, les rencontres, les entretiens lui font des relations dans la littérature philosophique. L'argent lui manque, il trouve appui chez le fastueux duc de Bouillon. Tout imprégné de l'air ambiant, il a fait un livre d'histoire politique : il est nommé membre du Conseil souverain de Bouillon et

1. Année 1846.



peut ainsi achever l'ouvrage, puis le faire publier, en 1783, par les presses du duché. *De la monarchie française et de ses lois*, tel est le titre. Le livre répond au mouvement d'idées de ce moment, où la recherche des principes et des modes à suivre pour établir des institutions libres défraye les esprits<sup>1</sup> ; il est assez goûté pour que Diderot recommande chaleureusement l'auteur à l'impératrice Catherine ; l'Académie le couronne ; on en parle avec éloge. Mais Chabrit restait un écrivain pauvre. Dans l'existence que ses relations lui créaient, il aurait fallu des ressources que le travail ne lui procurait qu'insuffisamment. Il ne put supporter l'attente d'un sort meilleur ; désespéré, en 1785, il recourut au poison. Il aurait probablement trouvé place parmi les hommes politiques de l'Assemblée Constituante. Dès 1779, il avait publié une brochure qui, sous l'intitulé *Du luxe dans la Limagne*, par Chabrit, avocat, atteste que non seulement la législation constitutionnelle, mais l'économie politique également l'avait tout d'abord attiré. Il était allé au devant de la mort à peine âgé de 35 ans. Né, en 1745, sous les épais basaltes de Corent, il aurait mérité d'avoir l'âme vigoureuse et résistante comme eux.

L'histoire de notre Basse-Auvergne par le relevé biographique de ses hommes marquants, s'arrête forcément après Chabrit. Cinq ans plus tard il n'y a plus de Provinces. La biographie a cessé tout à fait d'être locale, elle devient française. D'autres provinces que la nôtre ont donné plus de noms d'hommes qu'elle à retenir, en ont fourni dont l'existence a eu plus d'éclat ou bien a porté plus haut l'éminence de leurs facultés. A tout

1. Deux volumes in-8.

prendre, en sais-tu aucune par qui la civilisation ait été plus servie dans ses époques critiques? Beaucoup qui nous ont honorés aux divers moments nous manqueraient, que d'avoir donné L'Hôpital au xvi<sup>e</sup> siècle, Domat à l'établissement du droit sur des fondements inébranlables, Pascal aux fécondes protestations polémiques du xvii<sup>e</sup> siècle, au spiritualisme laïque élevant la philosophie au rang de religion avec la révélation, pour ainsi dire, du génie de notre langue, cela suffirait pour assurer notre gloire.

---

## CHAPITRE VI

CHATEAUX, BONNES VILLES ET PLAT PAYS

*A Don Lorenzo Milans del Bosc, à Madrid.*

A travers des vallons fertiles, des collines pittoresques, parmi des sites délicieux où partout la vue est charmée, Childe-Harold dirige ses pas.

CHILDE-HAROLD, Chant I, 30.

Maître de mon enfance, ami pour la vie, parcourons ensemble cette Auvergne qui te reçut proscrit à vingt ans. Les amis que tu y laissas t'y reverront, je l'espère, heureux de la liberté de ton pays; leur pensée te suit dans toutes tes fortunes. Oublies un moment la politique remuante de ta vieille patrie, suis-moi à travers nos plaines, nos montagnes, nos anciennes villes, tout cela d'aspects si variés. L'histoire y a jeté presque autant de témoins de son cours, que la nature de marques de sa puissance et de beautés.

Ne crains pas que, complaisant admirateur, je te retienne longtemps. Tu sais si je suis de ceux qui recherchent les ruines et pleurent sur les vieux murs. La destruction est preuve de vie, étudier ce qui vit est mille fois préférable. Quelques journées de course rapide, et je le rendrai à ta chère Espagne, aux oscillations incessantes de cette société en fièvre à qui tu as sacrifié ton repos. Rien ne peut maintenant nous retarder. Terrains, popula-

tions, langage, littérature, état moral, état économique, hommes ayant fait leur trace, ces objets viennent de passer devant toi. Nous n'avons plus qu'à traverser successivement les horizons, à aller de châteaux en châteaux, de villes en villes, de monuments en monuments.

Ici ne sont ni les terres d'or de tes chaudes plaines, ni tes sierras d'immense nudité, ni tes jardins parfumés, ni cette nature en tant de lieux, il semble, veuve du travail des hommes et, sous un apparent linceul d'indolence, enfantant une population héroïque. Nos paysans d'Auvergne ont une vigueur calme sous leurs proportions fortes, une sévérité qui rappellerait le Nord si un soleil brillant comme celui des contrées méridionales et une transparence de l'air presque égale à la leur n'y jetaient pas la vive et fécondante lumière sous laquelle tout s'anime et grandit. Quelques jours suffisent pour y parer le sol d'une végétation splendide. Les hommes, eux, n'obéissent que rarement à pareille influence. Leur moral est fait de réserve ou de froideur. En tout cas, c'est pour eux la source d'un jugement sain et solide. Ternes comme leurs rochers, esprits robustes, et, à défaut d'imagination, tenaces et adroits quand c'est nécessaire. Tu viens de voir ceux qui se sont élevés dans les régions intellectuelles prendre place entre les penseurs, mais point parmi les grands artistes ou les grands passionnés ; Pascal a été une exception qui étonne. Nous avons une aptitude incontestable aux choses pratiques, seulement mesurée et de peu d'audace.

Entrons en Basse-Auvergne par la Combraille. Ce n'est pas son beau côté. Limitrophe du Bourbonnais et un peu du Berry, de la Marche surtout, ce pays, par endroits mouvementé, emprunte à ses entours leur aspect un peu court, parfois triste, n'étaient les grandes haies qui y règnent.

Autrement, forêts de hêtres, puis ravinements profonds et sauvages. Contraste placé là, il semble, pour relever davantage aux yeux, quand elle apparaîtra, l'ample nature de la vraie Auvergne, ses paysages riches ou pittoresques, ses grandes cimes, ses plaines opulentes.

## I. ÉLECTION DE RIOM.

### **Montaigut.**

La route qui de Montluçon et Nérès se dirige au Midi, nous amène, à travers une contrée coupée de bois sans grande apparence, sur un plateau à l'extrémité duquel est bâti Montaigut. On dirait qu'au bout de ce plateau d'assez médiocre verdure, un mamelon avait été jeté pour recevoir cette petite ville, dans le temps où soit villes soit bourgs soit résidences avaient besoin que leur abord fût difficile. Du côté qui regarde le levant, les pentes sont rapides. Au pied, un bassin peu étendu, mais visiblement fertile et dont les contours, arrêtés par des bois et ayant pour fond éloigné de longues lignes de montagnes, présente un tableau agréable. La petite cité qui le domine n'a pas une illustration notable ; toutefois, sa position de chef-lieu d'affaires de toute la « montagne » de Riom lui donne une certaine importance. Elle l'a eue de tout temps, car lorsque, au xvi<sup>e</sup> siècle, les terres qui dépendaient de sa seigneurie échurent au domaine de la Couronne, il y fut établi un bailliage, puis une « Élection » qu'on supprima, il est vrai, bientôt. Tu aperçois de la route, à l'un des angles du cimetière, une sorte de tour carrée peu haute, surmontée d'un ouvrage en fer. C'est un de ces monuments que soit les besoins soit les craintes superstitieuses du moyen âge, faisaient construire sur la demeure des

morts, pour y entretenir continuellement une lumière qui guidât les pas du voyageur pieux.

La Combraille s'étend, à droite de Montaigut, jusqu'au delà d'Évaux, compris aujourd'hui dans le département de la Creuse. Sol maigre, tourmenté un peu petitement, et froid. Dans certaines vallées, la végétation montre quelque fraîcheur ; elle est cependant rare, en général, et ne décore pas les horizons. Cette portion de pays formait jadis un fief qui s'est conservé jusqu'au xvi<sup>e</sup> siècle ; il tomba alors des biens du chancelier de Giac dans ceux du connétable de Bourbon. La Combraille se trouve maintenant presque toute hors du département du Puy-de-Dôme. Mais elle ne fait voir aucune différence avec les lieux que l'on traverse pour aller de Montaigut à Riom par Saint-Gervais, Pionsat, Pontaumur, ou par la route de Menat et Combronde.

### **Menat, Saint-Pardoux, Larouet.**

Partout sur notre chemin un sol grisâtre, nourrissant assez faiblement des seigles et des sarrazins. Le hêtre, le châtaignier, le bouleau croissent le long des champs ou entre les fougères. Des gorges abruptes, qui n'offriraient que la tristesse aux regards si la verdure des prairies n'en rompait un peu la monotonie. Au pied de Montaigut, nous rencontrons les houillères à peine ouvertes de Saint-Éloy. Nous gravissons ensuite des versants difficiles, entre des bois qui se détachent sur eux en masses larges fortement teintées. Après quoi, par une longue rampe tracée à travers les taillis, descente au fond d'une des gorges les plus bas creusées et sauvages du sol auvergnat. La Sioule y a fait son lit et elle y roule des eaux de cristal le long de prairies de la plus vive fraîcheur, tantôt

sous l'ombrage épais des aulnes, tantôt entre d'arides et hideux rochers grisâtres, qui se détachent par place sur la tonalité vive des prés. Il y a peu de temps, on franchissait ce commencement de rivière torrentueux par un de ces ponts étroits, rapides, destinés jadis au passage des montures, et que les exigences actuelles ont remplacés par de spacieuses arches plates ou par de hardis tabliers suspendus. Nous trouvons là un spectacle qui frappe. A droite comme à gauche, un mur de montagnes ; sur leur crête le ciel pose sa voûte lumineuse, comme sur de gigantesques fondations. Du reste, nulle perspective, si ce n'est sur un étroit bassin où se montre une végétation active, dans les intervalles de laquelle les vieilles murailles et le clocher de l'abbaye de Menat se laissent entrevoir ; mais, du côté opposé, un pli resserré du sol, ou plutôt une déchirure presque à pic et décharnée ; on dirait que la rivière vient de s'y ouvrir passage de force, tant les deux flancs sont nus et déchiquetés. A mesure que nous nous élevons, toutefois, l'ensemble prend de la grandeur et impressionne.

Menat est un bourg de peu d'importance, mais on y voit les restes d'une des plus anciennes maisons religieuses de l'Auvergne ; l'abbaye de Menat remonte aux premiers temps du christianisme. Ce qui subsiste de l'église, son clocher, ses machicoulis, donne l'idée d'une construction antérieure considérable et riche : les détails, toutefois, ont disparu avec l'abside et les tourelles. De l'autre côté de la Sioule, nous remontons sur des plateaux maigres, argileux, où les bois ne sont plus que des broussailles. En peu de temps nous sommes à Saint-Pardoux, après avoir passé devant un mamelon isolé que couronne un fragment de tour. Elle est le dernier vestige du **château de Blot**. A Saint-Pardoux, encore une terre nue, déserte, aux

tons rougeâtres, mais un vaste horizon, cette fois, sur la Limagne d'Auvergne si justement recherchée par les peintres. Tout est encore vague, sans reliefs ; nous sommes en effet très au-dessus de ces belles plaines encadrées entre les hautes cimes du Forez et les cratères éteints des monts Dômes. Ces immenses perspectives attirent néanmoins, et nous en retrouverons ailleurs plus d'une autre. Dès que nous descendons vers Combronde, le paysage se peuple et s'anime. Devant nos yeux se montre de plus en plus la Basse-Limagne, entre Aigueperse et les alentours de Lezoux. Du portail de l'église de Larouet, la vue se précise, le paysage se multiplie. La chaîne des Dômes et l'écran grandiose qu'elle dessine pour faire sous elle une place splendide aux deux villes capitales de la province, se déroulent à nos yeux. Regardons, en passant, les belles-formes romano-byzantines de l'église, ses chapiteaux, sa croix gothique. Cependant, jusqu'aux approches de la petite ville, les premiers plans restent dépouillés, infertiles. Mais à présent la nature du sol change ; nous entrons sur les terrains de sédiment. Avec eux nous seront offertes toutes les richesses de la végétation.

#### **Saint-Gervais, Pionsat, Pontamur, Manzat.**

Nous aurions deux routes pour arriver à Riom. L'une, que je vais te décrire pour t'éviter de la suivre, l'autre par laquelle il vaut beaucoup mieux nous diriger. La première te ferait passer à travers la contrée montagneuse de Saint-Gervais, de Pionsat, de Pontamur, de Manzat, région semblable à celle que nous venons de parcourir. Ce serait encore La Combraille ou un pays analogue, à culture mesquine, à végétation parcimonieuse, et, pour toute satisfaction des yeux, les champs bordés de haies, des gorges



abruptes aux flancs desquelles s'attachent quelques taillis sans majesté. Rien n'égale, entre autres, le peu d'attrait de Pontaumur, au fond d'une sorte de fente où l'on est sans soleil et environné, on dirait menacé, par des rochers sombres dont le pittoresque ne compense pas l'aridité. Peu d'intérêt archéologique, au reste, à l'exception de l'église de Saint-Gervais. Cette église présente des assises romanes, et une portion encore visible de son clocher atteste en elle de l'importance à une époque ancienne. Elle a subi de si nombreuses modifications qu'on la croirait de la période ogivale. Comme beaucoup d'églises de l'Auvergne, elle donne à voir de beaux vestiges de fortifications. Une tourelle à créneaux, placée dans l'un des angles, est surtout à remarquer. Mais dans les autres localités, l'art du moyen âge n'a que des traces effacées ou gâtées par des réparations successives. C'est donc sur la seconde route qu'il faut nous engager. Je ne connais pas à l'Auvergne de plus beau vestibule que la route de Combronde à Riom.

### **Combronde, la vallée de la Morge.**

Nous voici, sans transition, d'une nature nue et triste, au milieu des splendeurs du sol limanien. A Combronde, déjà, l'aspect n'est plus le même. La terre, formée de débris volcaniques et de dépôts calcaires, donne au paysage les teintes vigoureuses de la fécondité; et quand on a monté la côte, ombragée de grands noyers, par laquelle on sort de ce bourg, les plus riches tableaux s'offrent successivement à la vue. Les terres sont constamment bordées d'ombrages et nous entrevoyons de magnifiques perspectives. Nous longeons des coteaux garnis par les arbres, par d'abondantes récoltes, et une

multitude de villages, d'habitations, de maisons rurales y sont jetés comme par l'art d'un paysagiste raffiné. Devant nous, entre Ennezat, Maringues, Randan, les opulentes moissons portées par la vigoureuse plaine dont sa dénomination de « Marais » rappelle un état antérieur non bien vieux encore. Nous suivons la vallée de la Morge, plantureuse, verdoyante, où tant d'habitations riches sont mêlées à tant de bourgs populeux et aisés. Pour nous, Auvergnats, nommer un de ces villages c'est rappeler des sites admirables et des horizons splendides. A **Saint-Myon**, **Aubiat**, **Davayat**, **Cellule**, toute l'ampleur de la fertilité et sa fraîcheur ; à **Artonne**, à **Chaptuzat**, les grandes perspectives, les tableaux aux tons chauds et variés, les lignes d'horizon magnifiques, les fonds admirables par la netteté de leurs lointains, par la gradation et la pureté de leurs teintes.

### **Saint-Myon, Artonne.**

Saint-Myon avait autrefois des eaux dont, de Paris même, on ne dédaignait pas l'usage. Colbert les prit avec succès pour je ne sais plus quelle affection. Leur renommée, maintenant, ne s'étend guère au delà du village. A Artonne on se croirait en pleine Espagne. C'est un pays de miracles et de légendes catholiques. Plutôt que de nous faire admirer la merveilleuse vue qui se développe, le premier paysan rencontré nous dira la vie de la vierge Vitaline et les miracles qu'avec la grâce de Dieu et de saint Martin, elle accomplit après sa mort.

Cette fille du ciel avait commis sur la terre une grosse faute. Défunte, elle en portait tristement la peine au seuil du paradis, tandis que toute la population l'implorait. Elle était là en larmes, touchant au bonheur des élus

mais n'en pouvant jouir. Or saint Martin vint s'agenouiller sur sa pierre. « Bienheureuse vierge, lui dit-il, jouissez-vous déjà de la présence de Dieu. » Elle ne fut pas lente à répondre : « Hélas, saint homme, je péchai une fois gravement et je suis privée de ce bonheur ineffable. » Et comme le saint écoutait toujours : « J'osai laver ma chevelure, ajouta-t-elle, le matin du saint jour où vous célébriez la passion du Rédempteur. » Un vrai péché de femme, tu le vois. Mais le ciel, n'a pas, à cet endroit, la mansuétude des hommes. Le saint dit sa prière, puis, n'y pouvant rien, à ce qu'il paraît, il se leva et s'en fut. Son âne, en l'attendant, broutait les chardons du chemin. Le saint s'étant remis sur le bât prit au petit pas la route de la ville d'Auvergne. Il marchait sans plus penser à la vierge, quand, parvenu vers Saint-Bonnet, il vit venir un pompeux cortège. « Que veulent ces gens ? demanda-t-il. » Le premier de la bande, accourant, lui annonça que les sénateurs d'Auvergne venaient à sa rencontre : « Il me déplait, répondit-il, d'aller en si brillante compagnie, » et retournant promptement sa monture, il poussa de nouveau vers Artonne, s'y établit, et tu penses si l'on a dû longtemps montrer la maison qui fut son gîte. Mais que faire en ce lieu de si peu de ressources. Nul moyen d'y répandre les bienfaits qu'il aurait voulu porter à Clermont. Alors il se ressouvint de la pauvre Vitaline et, cette fois, pour la sortir de la pénitence qu'elle faisait. Un jour donc, étant revenu prier sur la pierre : « Ma sœur, dit-il bientôt en se relevant, réjouissez-vous, la contemplation de la face de Dieu vous sera bientôt accordée pour toujours. » Après quoi il partit, et tout à fait ; on ne le revit jamais à Artonne. Mais trois jours après Vitaline ayant enfin franchi la porte du séjour des anges, devenue sainte aux yeux de Dieu, commença à apparaître

aux gens du village. Elle leur distribuait toute sorte de bienfaits ou de bonnes nouvelles. De là des dévotions sans nombre, dont la sainte était si touchée qu'elle les aidait amplement en tout. Un jour notamment, les prêtres du voisinage devaient souper en son honneur, après vigiles ; mais le poisson manquait. Voyant leur détresse, elle alla trouver un pêcheur qui s'épuisait : les filets se remplirent lorsqu'à peine ils eurent touché l'eau.

D'Artonne se montre comme sous nos pieds la petite ville, étroite et longue, qu'est Aigueperse, étendu entre deux collines diaprées de cultures et de végétations, l'une d'elles surmontée des restes d'une de ces « mottes » de l'époque militaire féodale auxquelles Richelieu a fait une guerre définitive ; c'est de Montpensier, chef-lieu, il y a trois siècles, des possessions du Connétable de Bourbon en Auvergne. Il y a lieu pour nous de descendre de ce côté et d'y demeurer un moment.

### **Aigueperse, Montpensier.**

Une riche uniformité de grasses moissons ombragées sur leurs bords par des noyeraies puissantes, donne ici au paysage le caractère d'ampleur et de fécondité solide qui distingue la Basse-Limagne. Des coteaux la décorent, se prolongeant d'une part vers le Forez, de l'autre formant une superbe moraine où se découpent sur l'horizon les profils élégamment tracés autant qu'accusés vigoureusement des monts Dôme. Un angle vaste et magnifique s'ouvre ainsi au devant d'Aigueperse, tandis que dans toute la longueur de sa rue médiale il a l'aspect d'une splendeur éteinte. Tu vois ces habitations aux dimensions luxueuses, solitaires, en partie fermées ; elles semblent porter le deuil d'une population haut placée par la fortune ou les fonc-

tions qui les occupait jadis, et n'accueillir maintenant qu'à regret la petite bourgeoisie qui les possède. Aigueperse fut, en effet, le siège du considérable bailliage de Montpensier. Au temps où Charles IX y coucha en visitant le royaume, l'historiographe du voyage royal l'appelait déjà une *belle et longue ville*. Aujourd'hui, elle aussi peut se donner pour une victime de la Révolution ; les changements de l'organisation judiciaire ont dispersé sa magistrature et détruit l'éclat qu'elle recevait de sa présence. Outre ses vestiges d'architecture civile, elle montre encore de très intéressants de constructions religieuses.

Voici d'abord une Sainte-Chapelle. Plus petite et d'un moins beau modèle que celle que nous trouverons à Riom. Il faut néanmoins remarquer la régularité de la nef. La porte d'entrée est curieuse par son ornementation ainsi que par l'unité des détails. Murs, boiseries, serrurerie, statuettes, tout semble de même date, quoique l'on pense devoir reporter à un siècle postérieur la maçonnerie de l'ouest. A l'intérieur les statues de saint Louis et de sa mère, la reine Blanche ; une tribune en bois remarquablement sculptée ; un bon tableau ancien du martyr de saint Sébastien. On pense aujourd'hui que c'est la petite église autrefois de « Saint-Louis » ; ce fut probablement la chapelle des comtes de Montpensier. On date son érection de 1475 et on l'attribue à Louis I<sup>er</sup> de Bourbon, dauphin d'Auvergne. Pour des touristes moins profanes que nous deux en archéologie, l'église curiale, « Notre-Dame », aurait du prix. Ils traverseraient la nef sans y regarder ; elle a été reconstruite au xviii<sup>e</sup> siècle sur des plans sans art ; mais ils s'arrêteraient au chœur, bon modèle du style ogival primitif. Ils en admireraient les proportions parfaites, la gracieuse légèreté, les colonnes hardies, l'ornementation riche quoique moins fine que dans d'autres églises auvergnates.

Cette portion du monument se rapporte aux premières années du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle. Elle est visiblement distincte de l'abside. Là en effet, les fenêtres, étroites, quelques fragments de colonnes font remonter à la période byzantine. Dans l'intérieur, un tableau sur bois ; il mérite que tu le regardes. Les églises d'Auvergne sont pauvres en peinture, j'aime à te vanter celle-ci. Bien qu'empreinte d'une certaine dureté de style, elle est fortement conçue ; elle brille par la puissance de la mise en scène, pour laquelle avaient posé, dit-on, de nobles seigneurs du Bourbonnais. Le tableau est une Nativité ; on croit y reconnaître le faire et l'inspiration de Ghirlandajo, un compatriote à toi que, trouvé si loin, tu ne pourrais pas ne point priser ce qu'il vaut.

Saluons, en sortant d'Aigueperse, une vieille habitation d'un seul étage, que précède une cour non fermée. Sa façade est ornée, au milieu, de trois lourdes ogives s'appuyant sur deux colonnes à chapiteaux. Là naquit L'Hôpital. On assure que passant, à Riom, devant les quatre murs entre lesquels Génébrard avait vu le jour, Richelieu se découvrit en disant : « *O veneranda domus.* » Combien ces paroles conviendraient plus devant ce berceau de L'Hôpital ! S'il y a des hommages mérités, ce sont ceux que l'on donne à des existences comme la sienne, qui relèvent tant l'humanité et qui, même dans l'insuccès, ont si grandement servi la civilisation. L'évêque de Luçon honorait le prêtre érudit, peut-être tout autant le ligueur tenace qui, à la vérité, montra du caractère dans toutes les fortunes. Combien la vie de L'Hôpital n'efface-t-elle pas celle de ce contemporain, Auvergnat comme lui ! Elle est, je le pense, la plus haute des vies politiques dont on devra se souvenir, car elle se passa à la tentative de réaliser dans le gouvernement, par les idées morales et par

les lois, la grande conciliation que fit Henri IV après vingt-cinq ans de guerre civile. Un jour, je l'espère, il se trouvera un historien pour montrer, de manière à ce qu'aucune mémoire ne l'oublie plus, la vaste portée d'esprit qu'eut ce ministre et la grande œuvre dont, en définitive, il avait doté son temps. Aigueperse a dressé sur une des promenades de la ville la statue calme et pensive du Chancelier ; on devrait partout ériger ainsi le souvenir des existences qui se sont passées à la poursuite des choses grandes.

En nous dirigeant vers la plaine, nous passons au-dessous de Montpensier. Si sa « motte » a disparu en 1637 par la poudre de Richelieu, le coteau lui-même s'affaisse aujourd'hui par l'exploitation des petits dépôts gypseux qu'il recèle. C'est là qu'était venu mourir le chaste roi Louis VIII, usé, disent certains, par ses efforts de continence, succombant, selon d'autres, au poison du comte Thibaut, amant de la reine sa femme. Les fatigues de la coupable guerre portée, d'ailleurs sans succès encore, contre les Albigeois et celles du long siège d'Avignon pouvaient, à la vérité, être pour quelque chose dans cette mort restée énigmatique.

### **Effiat.**

Nous atteignons Effiat. Tu as vu dans le précédent chapitre que c'était une vaste et riche terre, acquise au xvr<sup>e</sup> siècle par des roturiers, et que ces roturiers furent élevés en peu de temps, par de grands services, aux plus hauts rangs de la noblesse, aux plus éminentes fonctions de la monarchie. Effiat n'est plus maintenant qu'un grand domaine livré à l'impitoyable loi de la division. On dirait un château confus de ses proportions et de ses souvenirs,

guetté par la démolition. Du reste, le marquis d'Effiat semble avoir, dès la construction en 1627, attaché cette destinée démocratique à sa magnifique demeure, puisqu'il y fondait un collège sous la direction alors vigoureuse des Oratoriens. Toujours maintenu par eux au niveau des meilleures écoles du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, le collège fut érigé en « École royale militaire » par ordonnance du 28 mars 1776. Le nombre de ses élèves s'étendit alors. C'est là qu'a été formée la majeure partie des jeunes gens d'Auvergne de la génération qui vit 1789, et qui vit disparaître aussi le collège avec bien d'autres choses. Là avait été élevé Desaix <sup>1</sup>.

#### Randan.

Ici, la magnificence du présent fait oublier les souvenirs. La nature et l'homme se sont plu à embellir ce site, l'une en lui donnant une végétation pleine de sève et les plus magnifiques horizons, l'autre en bâtissant, au milieu de cette végétation admirable, une des plus gracieuses résidences qui ait jamais reçu personne royale sous son toit. Quand on y arrive par la route que nous venons de suivre, les yeux sont moins frappés ; on a si constamment joui des plus riches perspectives ! Mais un magique contraste attend le touriste qui, venant du côté de Vichy, quitte subitement le sol maigre et les petits taillis du Bourbonnais, et voit se dérouler les trésors qu'offrent à ses regards les fécondes terres de Limagne. Au paysage grêle, aux tons sans vigueur, à un horizon borné, succède soudain une vastitude remplie de vie, sous les tons chauds d'une verdure vigoureuse. La perspective est immense.

1. Il faudrait écrire *Des Aix*, pour être exact.

DONIOL. — *La Basse-Auvergne*.



Un cirque merveilleux à perte de vue. A l'horizon, dans ses demi-teintes d'azur, la chaîne des Dômes, les courbes gracieuses de ses cratères et les sveltes sommets du Forez; au fond la vague apparition des villes, Clermont, Riom, leur entourage; au premier plan la Limagne presque tout entière, resplendissante de sa production. Randan n'était qu'un village. Par la protection de son royal possesseur, il a été élevé au rang de chef-lieu de canton. En tant que village, il n'avait déjà plus, au reste, la physionomie auvergnate. Quelque chose de la coquetterie bourbonnaise, dans la forme et l'extérieur des habitations, lui donnait un aspect plus riant que celui de nos villages auvergnats.

Le château a singulièrement paré tout cela. Tu le vois s'annoncer par ce grand bâtiment aux lucarnes à plein cintre, et par les barrières soigneusement peintes qui enclosent son quinconce de platanes. La large allée ombragée où il amène fait bientôt place à des vases d'hortensias bleus et roses d'abondante venue. Après quoi, un espace artistement ménagé nous montre une prairie en pente rapide, dessinée par des bouquets de bois; ils font masse au-dessus d'elle, et les allées qui les traversent appellent nos yeux vers les parties mouvementées de la forêt. Tout d'abord des bâtiments d'exploitation, d'administration, et leurs dépendances nécessaires, largement établis. Une allée circulaire les relie, d'où la vue sur les dehors, artistement aménagée, varie à chaque détour. Nul château dont les avenues et l'aspect flattent autant. Il est construit dans des proportions moyennes. Assis au penchant d'une colline rapide, sa toiture, formée de tourelles et de pignons ogiviques, se détache sur le ciel, et la lumière, en jouant dans les intervalles, lui donne un caractère de légèreté qui ajoute encore du charme à celui que l'art et la nature ensemble ont accumulé autour de lui. Du côté opposé à

l'entrée, une haute façade coupée par une galerie ; de là la vue n'est pas seulement reposée par le jardin anglais le mieux embelli, elle plane sur le plus admirable horizon.

En faisant à cette habitation délicieuse une attrayante apparence moderne, l'opulence a su conserver leur rôle à l'ancien manoir des comtes de Randan. Lorsque, de cette galerie magique, on contemple le merveilleux paysage qui se déroule, les grosses tours qui flanquent encore le château sur cette face jettent dans l'imagination la pensée qu'une de leurs fenêtres à meneaux éclaire encore la chambre où se reposa Duguesclin, et qu'à la balustrade même où l'on s'appuie était attachée, par la belle Anne de Polignac, la toile tressée en corde qui amenait dans ses bras le chevalier « sans peur et sans reproches », et assurait la retraite à l'aube du jour.

### **Thuret, Ennezat.**

Nous descendons dans ce riche « marais » qui, depuis les hauteurs d'Artonne, s'est fait admirer de nous sous des aspects si multiples. Après avoir marché quelques heures sous le feuillage parfumé des grands noyers, entre les fourrages en fleurs et une mer dorée de moissons, nous donnons en passant un regard au tumulus de Thuret, à son église gracieuse par l'abside, aux justes proportions de son clocher. De nouveau, nous franchissons le cours ombragé de la Morge, puis le plus important et le plus peuplé des bourgs établis dans cette plaine précieuse, Ennezat. se fait apercevoir. Il a l'extérieur d'une ancienne ville, et à elles seules les dimensions de son église décèlent une antique splendeur ; elle domine toutes les habitations groupées autour d'elle. On distingue en outre les vestiges d'un château considérable.

Dans de très vieux titres il est fait mention d'Ennezat. Ce fut sans doute un de ces *vici* des temps gallo-romains et du moyen âge, où la population agricole se concentrait et se fortifiait autour de la maison de Dieu, et qui devenaient ensuite une grosse ville féodale. Il est certain qu'au x<sup>e</sup> siècle les comtes d'Auvergne y faisaient séjour. Le comte Gui reçut là, en 952, l'hommage et le serment des seigneurs auvergnats. Au xiv<sup>e</sup> siècle, les Augustins, et plus tard un chapitre de quinze dignitaires y ont été établis. L'église actuelle a vivement intéressé nos maîtres d'aujourd'hui en archéologie. Elle fut fondée au xi<sup>e</sup> siècle, agrandie à la fin du xii<sup>e</sup> au moyen d'un second collatéral au côté sud. Dans le xiv<sup>e</sup> siècle, un chœur ogival y fut ajouté, ce qui, suivant les classifications d'aujourd'hui, lui imprime les caractères d'une église de transition. La nef et deux des collatéraux, seules parties anciennes qui soient intactes, ressemblent à toutes celles des églises romanes de l'Auvergne ; seul le peu de largeur (10 pieds pour la nef, et 6 pour chacun des collatéraux) en est distinctif.

C'est un de nos monuments classiques, cette église d'Ennezat, il faut y regarder dans le détail. Un clocher à deux étages octogones, ayant des fenêtres d'une ornementation supérieure à celle des chapiteaux de l'intérieur, s'élève au-dessus du transept. Une tour, octogone aussi dans le haut et dont les ouvertures sont ogivales tandis que leurs chapiteaux paraissent romans, couronne l'intersection du narthex avec la grande nef. Comme cette dernière tour, le narthex porte des traces de réparations. Réparations du même temps, semble-t-il, que l'adjonction du collatéral sud, et elles ont détruit les portes de l'église primitive ; on entre maintenant par une porte ogivale ornementée de byzantin fleuri, pratiquée dans le collatéral nou-

veau. Merveilleuse exécution des chapiteaux qui couronnent les colonnes de ce collatéral. Le style en est bien tranché sur ceux de la nef. Ils ont peu d'égaux, nulle part, entre ceux de la période intermédiaire ; ils présentent, sur une très grande saillie, des rinceaux gracieux mêlés de fleurs, de fruits ; malheureusement leur travail, parfait, n'est aperçu maintenant que d'une manière incomplète, sous le badigeon qu'un zèle ignorant a fait donner à l'église. Le chœur est aligné sur le nouveau collatéral ; il présente le plan bizarre de deux cônes tronqués, se touchant à leur base. Les piliers en sont formés par des colonnettes assemblées que terminent des chapiteaux pleins de figurines grimaçantes et de doubles feuillages frisés. Trois absides terminent l'église.

Il ne faut point sortir de ce bel édifice sans avoir cherché à retrouver, sur les panneaux d'une porte de sacristie, les traits et les couleurs d'une peinture italienne aujourd'hui profondément maltraitée. Elle représente trois évêques revêtus de chappes brodées d'or et de pierreries, coiffés de mitres très basses ; le style du <sup>xiii</sup>e, du <sup>xiv</sup>e siècle au plus y paraît imprimé. De conservation plus complète se montre une peinture murale dont une inscription fixe l'âge à 1400 ; elle occupe un espace entre le chœur et le collatéral sud. Cette fresque est divisée en deux parties superposées. L'une figure le Jugement dernier ; elle montre Jésus-Christ, sur un trône, séparant les damnés des élus ; à sa droite la Vierge et les Saints le supplient à genoux ; à sa gauche est amené en sa présence le donateur du tableau ; autour du trône, des anges sonnent de l'olifant ; au-dessous un ange, armé en chevalier, chasse les damnés et les diables, les précipite dans la gueule béante de l'enfer. Sur l'autre partie, un ange contemple piteusement un cadavre, des mains duquel pend une banderole avec cette légende :

Prya pour moi qui me reguardes  
Quar tyel sera quant que tu tardes.  
Fais bien tandis que tu vis,  
Quar après la mort n'auras nulz amis

Et l'ange, lui, en fait flotter une autre où se lit :

Reguarda la grant pitié de nature humaine  
Comment vient à destruction et forma vilayne.

Cette peinture brille par le coloris plus que par le dessin. De beaucoup inférieure, en conséquence, à une autre fresque qui décore le mur latéral nord, vers le milieu du chœur. Fresque à deux étages aussi. Dans le plus haut, trois chasseurs ayant costumes éclatants, le faucon au poing, des chiens à leur suite; auprès d'une grande croix, trois fantômes se tenant par la main et, dressés devant eux, personnifiant la mort qui surprend les hommes au milieu de leurs plaisirs; en légende, au-dessous, des quatrains presque effacés, dont le sens déchiffrable paraît être celui des maximes habituellement écrites sur les danses macabres. Par opposition, l'étage inférieur montre la vierge tenant sur ses genoux l'enfant Jésus; un abbé conduit auprès d'elle nombre de personnages qui se prosternent, les femmes à droite, les hommes à gauche; en haut une inscription portant le nom du donateur du tableau. Cette fresque-ci, tu le vois, est une œuvre de talent. L'art italien l'a empreinte de son trait et de sa couleur. La tête de la Vierge est vraiment belle par le dessin et par l'expression; elle rappelle les figures de Pérugin.

Il est à penser que ces peintures n'ornaient point seules l'opulente collégiale d'Ennezat. En grattant le badigeon

maudit dont on a recouvert ses murs, des traces de couleur vive révèlent des richesses artistiques que sans doute on ne reconquerra jamais. Quittant ce remarquable monument d'architecture religieuse, nous n'aurions que faire de nous arrêter devant un tumulus, qui, par comparaison, n'est que le témoin d'une époque grossière. Reprenons donc notre route. Sous les saules du « marais », sous les ombrages de **Clerlande**, entre les blés mûrissant qui couvrent le sol jusqu'au pied de **Pontmort** et de **Villeneuve**, nous atteignons une colline d'où Riom apparaît dans un des plus séduisants tableaux que puisse former, au milieu des tons les plus vigoureusement francs d'une riche campagne, une ville étalant son groupement sur un fond grandiose ; les versants que couronnent les volcans des Dômes détachent au-dessus d'elle leur dentelure azurée sur la chaude limpidité du ciel.

### Riom.

Voici la ville lettrée de l'Auvergne, la ville calme conséquemment, devenue à regret trop silencieuse par l'effet des changements nés du temps. On dirait que le bruit craint d'en troubler les demeures, tant il y vient rarement, et que pour ne point y entrer il s'est tracé, autour d'elle, de larges boulevards où le son s'amortit dans le feuillage de grands arbres, ou bien se perd dans l'espace des champs. Tout dénote une ville qui a été florissante. Vois ces maisons de grande apparence, dans lesquelles on devine des pièces amples et retirées. Regardes ces larges rues : dans quelques-unes, par place, l'herbe émaille le pavé et adoucit la sonorité de la pierre. On y marche du pas tranquille de l'homme que ne pousse pas l'activité des affaires et à qui appartient tout le loisir de l'étude ou de

l'oisiveté. Suivons celles où s'échangent les denrées : les campagnards qui les peuplent ont un extérieur de rusticité si intact qu'à lui seul il exclut l'idée d'une ville où règne le mouvement des choses. Les grands corps judiciaires dont l'ancienne monarchie avait doté les provinces firent en effet du Riom de jadis une capitale judiciaire animée. La continuation des offices dans les mêmes familles y créa un monde important, riche, qui se construisit ces demeures, qui se partagea successivement la possession des belles résidences environnantes. La ville fut un centre recherché, elle est à présent le cadre presque vide de tout cela. Cadre attristé, et avec raison empreint de sa tristesse. Le centre nouveau s'est formé d'ailleurs trop près, c'est là que l'activité se porte et qu'elle attire. Le Riomois lui-même y accourt. Il va à Clermont comme à la capitale de maintenant, et, lorsqu'il revient le soir dans le calme et les heures paisibles de sa ville magistrale, il y rentre satisfait de s'être retrempé un moment dans une vie urbaine remuante, où les manières ne sont peut-être pas aussi policées, mais où la vue du nombre affairé, vivant, lui a fait perdre pour un jour le sentiment de la solitude. Malgré cela, tu le sais, j'aime cette ville aujourd'hui effacée. J'y suis né, j'y ai vécu enfant ; une de ces rues délaissées me rappelle mes jeux d'alors, les amitiés qui entouraient les miens. On devrait revenir s'éteindre là où se sont passés ces commencements de l'existence, où tout a été joie et affections premières !

A Riom, du reste, sont les hommes de travail intellectuel et de lecture. Chef-lieu judiciaire d'un grand ressort, il se peuple nécessairement d'esprits cultivés et policés. Notre Académie provinciale y recrute ses plus assidus, ses plus autorisés personnages, et l'appréciation des choses de l'esprit y trouve des aristarques compétents. L'anta-

gonisme entre les deux villes voisines ne date par d'hier ; causé maintenant par les dispositions morales, il le fut jadis par les intérêts. Clermont fut dès longtemps une cité bourgeoise, ayant ses assemblées, dotée de consuls pour gouverneurs. A Riom ou autour habita la noblesse de la Province. Conquis par les troupes de Philippe-Auguste, il dut à cette conquête son ancienne fortune. Un bailliage y fut établi. Peu après, ville capitale de l'apanage du duc Jean de Berry (1360), il servit de séjour à une cour éclatante dont, à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, le comte de Beaujeu accrut encore la splendeur. A ces temps se rapportent le château dont les restes formaient encore, il y a peu d'années, le palais de la Cour, de même l'érection de la Sainte-Chapelle qui y touchait, la construction aussi de beaux et riches hôtels dont le luxe extérieur continue de parer le milieu de la ville. Cette prospérité commença de s'arrêter quand Riom passa des mains du connétable de Bourbon dans celles du Roi de France. Les guerres de religion lui portèrent un autre coup. Riom se mit ardemment dans la Ligue après la mort d'Henri III, et perdit par là ses établissements judiciaires. Ils lui furent rendus plus tard, mais c'est par le développement matériel que les villes ont grandi à partir du xvii<sup>e</sup> siècle. Dès lors Clermont prit la supériorité. Les deux voisines ont vécu côte à côte dans une rivalité permanente. Toute une littérature locale en naquit et il est encore curieux de voir quelle vivacité de polémique y fut dépensée. La Révolution, en faisant de Clermont le chef-lieu départemental, n'a laissé à Riom que la cour d'appel et d'assises. Insuffisante compensation pour tout ce que le cours des choses lui avait définitivement enlevé, et il ne la dut qu'à l'appel fait à Napoléon de l'attachement, ressenti par Bonaparte pour la mémoire de Desaix.



Tu es accoutumé aux rues étroites et sinueuses. C'est le cachet des cités méridionales, celui de tes vieilles villes espagnoles. Tu dois t'étonner des rues larges et droites de Riom. Elles lui donnent un caractère d'ampleur qui, n'était leur silence, le ferait paraître une grande cité. On dirait un plan tout moderne, il date pourtant des beaux jours du xvi<sup>e</sup> siècle. C'est alors que furent tracées ces deux grandes voies croisées à leur centre, s'ouvrant chacune de l'un des points cardinaux de l'horizon à l'autre et recevant perpendiculairement les voies secondaires. Sur leur parcours furent bâties les belles habitations dont les restes se font admirer aujourd'hui et à côté desquels paraît singulièrement raide, massive, déplaisante sous ses formes rectilignes et dures, la construction récente de la Cour. Au château d'autrefois, qu'elle a remplacé, attenait la Sainte-Chapelle, édifiée à cette époque artistique ; elle touche encore la lourde bâtisse d'aujourd'hui et en fait ressortir l'aspect opprimant. Légère et svelte sous sa toiture aiguë, avec ses parois à jour fermées de grandes verrières aux détails gracieux, elle fait honte aux pesantes assises, aux angles cyclopéens, à la plate couverture de la construction nouvelle. Il est bien possible que dans l'œuvre élégante de l'époque du comte de Beaujeu, l'absence de chapiteaux sur les colonnettes en faisceau qui séparent ces ouvertures, aussi le manque d'ornements à l'intérieur, marquent les temps de décadence de l'ogive. Les archéologues l'assurent, va pour leur sentence ! Du moins les vitraux font voir une habileté et un fini dans le dessin, un éclat dans les teintes qui les rendent remarquables. Nous ne pouvons en jouir que dans les parties élevées, détruits qu'ils sont plus bas. Encore faut-il nous glisser derrière les liasses poussiéreuses des archives judiciaires, entassées là provisoirement.

Des suites de figures de Saints, de Prophètes y sont peintes; dans les tympan des fenêtres, dans les enroulements des meneaux, des figurines ou de petites compositions d'une grâce merveilleuse. Dans les couleurs des verrières, les connaisseurs ont distingué deux époques de l'art; heureux les initiés! Nous autres profanes, nous nous satisfaisons d'une vue moins minutieuse; continuons de courir la ville en touristes purs et simples.

Au centre surtout on rencontre l'architecture civile des xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles, de ce temps des Valois, de qui le goût artistique rachète un peu la morale de décadence qu'il vit régner. Là se tenait la vente des denrées; des tables s'y dressaient pour cela chaque matin et elles ont donné leur nom à l'endroit, qui s'appelle encore *Les Taules*. Tout auprès existe un grand hangar clos, destiné aux boucheries et à leurs dépendances. Non loin de là la charmante façade d'une demeure à tourelles légères qui, prenant à moitié hauteur environ, flanquent gracieusement cette façade, subsistant seule du reste de l'habitation. Elle est percée de fenêtres rectangulaires, à meneaux croisés dont les encadrements sont ornés de sculptures légères; des fragments de terres cuites, bustes indéterminables aujourd'hui, sortent de niches rondes pratiquées au niveau du premier étage; au-dessus prend naissance le faîtage d'une toiture dont les proportions sont dans la plus exacte harmonie avec l'ensemble. Du côté opposé de la rue, formant encoignure à ces « Taules » où se concentrait évidemment l'activité urbaine, une autre façade donne grande idée de l'architecture publique à l'époque où les ducs de Berry ou de Bourbon avaient ici leur cour. Là, de plus riches sculptures, offrant des rinceaux de fleurs ou de feuillage d'un beau travail. Ç'a dû être une maison communale ou de haute autorité, car les dimen-

sions dépassent celles d'une habitation particulière même fastueuse. A l'un des angles s'élève une tour carrée, éclairée de fenêtres ornementées dans le même style que les autres parties, mais d'une admirable perfection dans le détail. Sur cette tour le bâti d'une horloge publique a sans doute été établi ultérieurement, petit dôme de pierres supporté par des colonnettes nues; pas de rapport, conséquemment, avec l'ornementation raffinée du reste. Dans le fait, nous retrouvons un dôme semblable couronnant la nef de l'église du Marthuret, à l'extrémité méridionale de la ville. On reporte à 1584 la construction du premier; il aurait été rétabli en 1676, à la suite d'une tempête violente qui produisit de grands dégâts. J'incline à penser que tous les deux sont l'œuvre du même architecte et remontent à ce dernier millésime.

L'église du Marthuret, elle, est mal conservée, ou bien elle a subi des modifications successives peu heureuses, entre les <sup>xiii</sup>e et <sup>xv</sup>e siècles. Elles l'ont défigurée. Quelques tableaux, copies d'assez bonnes écoles, dans des cadres de bois sculpté qui attirent plus qu'elles le regard. L'église a été vouée à la Vierge. Sous son porche, très mutilé, le meneau divisant la porte d'entrée sert de pilastre à une statue de la mère de Dieu tenant sur son bras droit l'enfant, qui joue avec un oiseau. Cette sculpture, de demi-grandeur, est d'un fini remarquable. Elle paraît faite en dômite du puy de Sarcouy. C'est l'œuvre d'un statuaire habile. Riom, aurait-il possédé des maîtres en cet art? Deux cariatides placées en montant de porte un peu plus haut que l'église, deux autres ornant une fontaine dans une des rues latérales, n'ont pu, comme cette Vierge, qu'avoir été le travail d'un ciseau exercé. Une autre fontaine adossée à la porte de Mozat, des lions projetant l'eau dans une troisième que des travaux tout récents ont fait dispa-

raître des « Taules », sont des témoignages de la faveur dont jouit la sculpture à diverses époques dans ma ville natale.

Dans le haut de la ville, sur l'un des côtés d'une grande place, une laide façade, établie dans le goût perversi de la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, masque aussi désagréablement que possible la vieille église romane des Augustins, aujourd'hui vénérée sous le vocable de saint Amable et placée sous sa protection. Ce que nous avons vu à Aigueperse se présente ici de nouveau : un chœur ogival élevé sur une nef romane. La nef de Saint-Amable a ceci de particulier, que ses arcades sont des ogives en tiers-point reposant sur des colonnes de byzantin primitif. Une galerie les surmonte, dessinée par des colonnes de même style qui en supportent les arcs cintrés. Les chapiteaux, en feuillage, sont assez grossièrement faits, soit l'œuvre d'une époque reculée jusqu'au x<sup>e</sup> siècle, soit d'artistes inhabiles. La voûte de la grande nef est en berceau, celles des collatéraux sont d'arêtes. Le chœur date des premiers temps de l'ogive. Il n'a point l'élégance, l'élancement de celui d'Aigueperse ; les arcades en sont irrégulièrement ouvertes, mais avec alternance calculée de deux en deux, et, par un vice de construction commun au temps, leurs ogives, très aigues, se trouvent inégalement arrêtées. Dans la voûte, la lumière joue entre de fortes nervures, soutiens solides de la coupole. Le manque d'ornementation intérieure caractérise Saint-Amable. La congrégation qui édifia l'église n'était sûrement pas riche. Nul compte à tenir des tentatives faites pour en diminuer le vide au xvii<sup>e</sup> et au xviii<sup>e</sup> siècle. A l'extérieur, même rareté des détails ; on voit cependant, au transept sud, une porte murée dont les gracieuses archivoltes et les riches chapiteaux, en byzantin fleuri, reposent l'œil après la nudité du reste de l'édifice.

Quelque jour, une restauration intelligente redonnera à cette église maltraitée un peu du lustre auquel ses premiers auteurs avaient dû la destiner. Au sortir d'elle, notre chemin s'ouvrirait droit vers les beaux vestiges de l'abbaye de Mozat. Mais, avant de le prendre, faisons du moins une fois le tour de ma ville d'origine. Un de ces boulevards que la vie moderne a tantôt fait succéder aux remparts des anciennes fortifications, tantôt prolongés à travers les champs environnants, l'entoure d'un cercle de promenades que le temps, en s'écoulant, a ombragées d'ormeaux séculaires, ou de platanes joignant leur végétation l'un à l'autre pour donner aux voûtes gothiques de nos églises leur modèle vivant. Dans une moitié, vers le nord, la campagne entre en quelque sorte dans la ville, étalant devant nos yeux, sous l'éclat d'un paysage de maître, tout le lointain que nous venons de parcourir. Mes souvenirs d'enfance se réveillent en descendant la déclivité du terrain, et me rendent d'autant plus chère l'occasion qui m'y ramène avec toi.

### **Mozat, Marsat, le Vivet.**

Tu as suivi plus d'une fois la route qui conduit à Clermont le vulgaire des voyageurs les touristes en diligence ou en chaise. Tu as admiré les beaux aspects de ce trajet, promené tes regards sur cette Limagne justement vantée, adossée à son fier Puy de Dôme et se prolongeant comme une vaste baie de mer encadrée de hauts sommets qui se détachent sur le ciel. Quittons cette voie de tout le monde, cherchons-en une où des vallées fraîches vont abonder en accidents de la nature. Nous verrons d'abord, à Mozat, plein de verdure, ce qui reste de la puissante abbaye bénédictine autour de laquelle se forma

jadis le village. Une vaste église à laquelle vient s'adosser un mur crénelé, et, s'élevant le long d'un beau jardin, quelques vieux bâtiments en outre servant de cure, représentent maintenant cet ancien centre d'existence religieuse. L'église fut fondée, paraît-il, par un noble Gallo-Romain et sa femme, dans les premiers siècles du christianisme. Elle atteste des reconstructions successives. Sa nef et ses collatéraux, qui appartiennent au byzantin-fleuri, la rattachent au xi<sup>e</sup> siècle, tandis que le chœur, les transepts, les voûtes sont certainement du xv<sup>e</sup>. On y accède par le collatéral nord ; mais elle avait autrefois son entrée à l'ouest, sous un porche dont les moulures, belles même dans leur exécution inhabile, dateraient la construction du ix<sup>e</sup> siècle. Cette date est d'ailleurs corroborée par des documents qui constatent des travaux effectués à l'abbaye, pillée et partiellement détruite par les invasions successives. Son histoire est celle d'une des plus licencieuses d'autrefois.

L'église, elle, n'a de bien remarquable que ses chapiteaux. Le mérite d'exécution qu'ils font voir en range un grand nombre parmi les meilleurs de l'époque. Un mélange de feuillages, de sujets historiés, de figures symboliques inévitablement interprétées aujourd'hui sans grande certitude, se montrent dans la plupart ; le plus curieux représente la délivrance de saint Pierre. Dans l'abside, quelques restes de vitraux justifient qu'on les regarde. De même les stalles du chœur, œuvre de la Renaissance. Faisons-nous montrer dans la sacristie le beau reliquaire qu'on y conserve ; il est formé de quatorze panneaux de cuivre émaillé. Sur un fond d'azur les figures et les ornements se détachent en or, tandis que les rosaces sont nuancées de jaune, de vert, de blanc, et que les bordures sont dessinées en rouge. Dessin au trait, sans relief. Parmi beaucoup de personnages ou de sujets

religieux, ils représentent les fondateurs de l'église, sainte Namadie et saint Calmain, tantôt couchés sur leur tombeau dans un linceul que supportent deux anges; un prêtre les bénit, et deux autres anges enlèvent leur âme en les encensant. Tantôt ils président à la construction et de nombreux ouvriers travaillent; tantôt ils visitent une construction qui va être achevée, tantôt une construction qui est finie. Des légendes, inscrites au bas, rappellent que ces saintes personnes ont fondé des abbayes au Puy, à Tulle, à Mozat. Cette châsse remarquable fut ouverte il n'y a pas longtemps en grande cérémonie. On y trouva, dans trois sacs, des crânes et des ossements humains, peut-être ceux des fondateurs.

Nous sommes ici à l'entrée d'un des plus riants vallons secondaires de la contrée. Deux courants de belles eaux y coulent à quelque distance l'un de l'autre, et, par une irrigation dont l'habileté est ici traditionnelle, ils développent sur un sol en grande partie volcanique la végétation la plus luxuriante. De grasses prairies où l'herbe croît sans cesse, l'ombrage de noyers géants dont l'écorce lisse et blanche, les rameaux élancés, l'abondant feuillage décèlent une rare puissance de vie. La vallée, spacieuse encore jusqu'au delà de Mozat, devient plus ombragée en se resserrant après Marsat. Plus étroite vers le Vivet, elle est plus pittoresque aussi. Les coteaux recouverts de laves qui la dessinent étant plus rapprochés, ajoutent la variété de leurs accidents à l'intensité de sa verdure. Ils sont comme d'inimitables sculptures creusées dans leur cadre.

Nous laissons là derrière nous un autre tableau magnifique. Le fond est toujours la grande plaine, s'échelonnant jusqu'aux pentes du Forez. Les clochers s'y découpent en lignes légères, une foule de villages surgissent à la vue que les coteaux dessinent. Un artiste sans égal a tracé et

composé ces perspectives. Sur les hauteurs, en arrière, une grande construction carrée que surmonte une tour peu haute; c'est **Chazeron**. Vieux castel du xiv<sup>e</sup> siècle, il a survécu en grande partie aux ravages du temps et aux rigueurs de la politique. Toujours habité maintenant, les réparations l'entretiennent; il est encore presque entier, riche en ameublement des derniers siècles. Moins loin de nous, la ruine svelte et hardie de **Tournoël**, sur un mamelon dominant toute la plaine comme si toute la plaine était sa dépendance. Même démantelée elle offre de charmants détails d'ornementation architecturale. Tout auprès, sur la droite, nous apercevons Volvic, au rebord inférieur de la majestueuse coulée de Nugère.

### **Volvic.**

Ici une question d'étymologie tout d'abord. Autour de nous tout porte les traces du feu volcanique. Le sol, à de grandes profondeurs, n'est formé que de ses déjections. Les cônes égueulés qu'elles ont dressés nous surplombent. Leurs scories, leurs cendres amoncelées, leurs boursouflures forment au loin de vastes « cheires ». A-t-on voulu appeler ce bourg du nom même de cette action puissante? Volvic, est-ce le *bourg du feu* (*vol* ou *vul-vicus*, *Vulcani-Vicus*)? Grave débat pour les archéologues; débat pareil, au reste, de savoir si *Martialis*, cette *villa* de Maurisus dont parle Sidoine, doit être retrouvée dans ce gros bourg, parce qu'au coin d'une de ses places a été écrit sur un petit carré de plâtre « Place Saint-Martial », ou bien s'il ne faut pas plutôt reconnaître cette origine à Marsat, dont l'appellation est du moins un argument par ressemblance. L'indubitable c'est que ces grands seigneurs gallo-romains auraient eu dix fois raison d'établir en si merveilleux coins leur habi-



tation de plaisance, et qu'en cela patriciens ou bourgeois des temps d'après leur ont plus d'une fois succédé. Il y en a eu un, à l'époque de Lenôtre, qui s'est fait tracer à Volvic un jardin magnifique; de bons statuaires le remplirent de leurs œuvres, ce dont des archéologues tirent avantage pour Maurisus. D'autres montrent à Marsat de beaux restes d'ornementation, un site enchanteur par ses ombrages, sa fertilité, ses eaux intarissables et si limpides; donc une position délicieuse pour une villa de l'époque antique. Ils objectent que le parc de Volvic est moderne, que Gaston d'Orléans y habita, lequel est bien moins vieux que ce Maurisus de Sidoine. On ne convainc jamais personne, surtout en archéologie. Détournons-nous vers les inépuisables carrières de laves qui ont fait la fortune de la petite ville et des localités voisines. De là est sorti tout l'appareil architectural des villes de la Basse-Auvergne, maisons privées et monuments publics, de là on continue à le tirer. Il va porter même au loin sa couleur un peu triste, mais sa vigoureuse solidité et l'ampleur d'apparence que son aspect respire. Dans les grands amoncellements de cette coulée de Nugère combien peu de vide, cependant! Les constructions des hommes tiennent bien peu de place, mesurées à celles de la nature. Un moment, les descendants de Chabrol occupant la préfecture de la Seine, on put croire que la lave de Nugère ferait, elle aussi, « le tour du monde ». Paris en pavait ses boulevards, décorait d'elle le jardin de cette Place Royale encore brillante de la brique rouge et des encoignures blanches du temps d'Henri II et de Louis XIII; les autres capitales n'allaient-elles pas aussi la rechercher? Vous l'auriez vue peut-être dans vos villes méditerranéennes. Mais c'en est fait; Seyssel a fauché dans sa fleur l'avenir d'or de notre Cararre d'Auvergne; à toujours sa pierre se durcira, jusqu'à en devenir

sombre, à l'air vigoureux des Dômes. Plus heureux, les bitumes qui sourdent sous sa vaste couche prennent en conquérants les routes de la fortune <sup>1</sup>.

Comme cette pierre, dont la large assise sous sa parure extérieure de verdure ferait rêver de Naples ou de l'Étna, semble caractériser mon pays d'Auvergne. A regarder les massives murailles, les frontons ou les colonnades cyclopéennes qui s'édifient grâce à elle, ne la dirait-on pas vouée à la gaucherie ou à la raideur des formes. Loin de là, cependant; la finesse de son grain se plie à toutes les fantaisies du ciseau. Il faut la voir aux mains des artistes de la Renaissance, dans la hardiesse des colonnettes ogivales, dans les feuillages ténus des chapiteaux, dans les caprices des rosaces ou les délicates figurines des porches. Seules les craies faciles à fouiller de la Champagne ou de l'Amiénois lui sont supérieures. Elle prête à l'art la plus durable et la plus ductile matière, dès que l'imagination se rencontre pour la confier, et des ouvriers pour y fouiller.

### Vinzelle, Blanzat, Châteaugay, Durtol.

La coulée de Nugère monte droit aux pays d'où elle est descendue. Nous la quittons à Vinzelle, franchissant, à l'ombre des châtaigneraies, un col d'où l'horizon de Riom disparaît pour nous. Par contraste avec les tableaux qui se sont offerts jusqu'ici, nous suivons un moment dans leur nudité des plateaux volcaniques. Sur leur rebord oriental, dominant l'immensité de la Limagne, est bâti Châteaugay. L'épaisse tour carrée de son ancien château n'a rien qui nous attire. Bientôt nous descendons à Blanzat, pour

1. Une Société madrilène fait en ce moment, à Barcelone, et dans les villes de la côte espagnole, des trottoirs avec des bitumes venus de Clermont et du Pont-du-Château.

remonter la vallée, riche en détails pittoresques et merveilleusement parée, qui nous amènera au point où l'horizon de Clermont sera sous nos yeux. Au fond, dans un lit de rochers mousseux, entre les plus frais herbages chargés d'arbres à fruits, roule en cascates brillantes une eau diamantée. Nous en admirons la source mystérieuse sous la vieille tour du château de Noanent. De là, entre les haies ou sous une bordure de vieux chênes, nous atteignons Durtol, dont les maisons chétives sont en rapport avec la pauvreté du terrain. Nous avons quitté, en effet, le sol riche des volcans, nous sommes sur un granit maigre, à peine boisé, à peine arable. Mais tout à l'heure s'étalera à nos pieds Clermont, entouré des grands contreforts auxquels il semble s'appuyer comme à une barrière impenable, et montrant devant lui tout le lointain de sa belle et immense plaine, fermée au fond par la ligne haute, gracieusement allongée du Forez.

## II. ÉLECTION DE CLERMONT.

### § 1. LA PLAINE

#### Clermont.

Ville aux rues tortueuses sur son monticule ardu, aux vastes et poussiéreuses places, au vent sans trêve trop souvent. Allons à cette esplanade du *Taureau*, où, il y a déjà bien des années, un grand poète en prose s'arrêta. Voyageur solitaire ramenant d'Orient sa mélancolique pensée, il regagnait lentement le monde de la politique, où elle s'était tant égarée, il faisait sa première halte en terre de France dans l'Auvergne de lui inconnue.

Ce sera pour le pays de Pascal un autre jour glorieux, celui où y entra cet homme au front de neige, mais à l'âme de feu. Avant comme depuis lui, aucun n'en a senti davantage et peint au même degré de pénétration l'ample nature. Il venait de contempler l'un après l'autre les si beaux aspects qui entourent la ville; debout là où nous sommes, en face du vaste horizon qu'embrasse notre vue, ses souvenirs s'éveillèrent. Les grandes lignes du paysage, ses tons chauds, ses proportions puissantes lui rappelèrent notre histoire. Devant lui chaque objet fut un témoin qui s'anima de la vie passée. En face de cette plaine jaunissante où se pressent les habitations et les villages, et qui, aux rayons du soleil du soir, ressemblait, perdue au loin dans le bleu du ciel, à une large baie de vagues ondulantes, il crut revoir le Bosphore, ses côtes resplendissantes, ses voiles innombrables, son ciel embrasé. Recueillant ses impressions dans l'enthousiasme où le jeta cette confuse image de l'Orient, il écrivit cette parole, que je voudrais écrire en lettres éclatantes au frontispice d'un Hôtel de Ville digne de la recevoir : « La position de « Clermont est une des plus belles du monde <sup>1</sup>. »

Qui révoquera jamais ce témoignage du plus poétique voyageur après Byron? Qui aura assez vu, assez senti, assez comparé pour penser ici autrement que l'auteur de *René*? Avant que celui-là se rencontre, il faudra trouver

1. Dernières pages des *Cinq jours à Clermont*. — C'est par corruption de langage que ce nom de *Taureau* a prévalu pour la dénomination de cette place. C'est *Toureau* qu'il aurait fallu dire, nom patois de *tertre* (*turei* en Brivadois). La place, en effet, reste d'une ancienne poterne de l'enceinte fortifiée, figure un grand tertre soutenu par des murs\*.

\* Cette promenade faisait face au bâtiment de la bibliothèque. La masse en a été enlevée, il y a trente ans. On va y construire le musée (avril 1900).

quelqu'un pour concevoir que ce grand poète soit revenu visiter ces sites célébrés par lui, et qu'il y ait passé comme en un pays désert, au milieu d'un peuple froid qui se le montrait avec curiosité, sans qu'une main s'approchât de la sienne !

Tu as vu mainte fois, ami, le cirque grandiose au centre duquel est assis Clermont, et qui fait de cette cité, au-devant de sa plaine opulente, comme un port plein de richesses au pied des plus majestueuses côtes. Dans les jours amers de l'exil, tu t'es plu à envisager par tous ses côtés ce tableau, peut-être unique au monde. Tu as gravi les coteaux de l'Ouest, couverts de pampres, pour dominer d'un regard la vieille ville et son bassin ; tu es souvent revenu par la route du Midi, t'étonnant de l'aspect monumental qu'elle offre sous le fier Puy de Dôme aux pentes herbagées, qui semble veiller sur elle en sentinelle immuable. Tu admirais tristement les spectacles qui frappaient tes yeux, en ayant au cœur cette pensée venue parfois sur tes lèvres : « Les plus belles campagnes sont moins « belles qu'une patrie ! » Si quelque part l'Auvergne devait te rappeler ta chère Espagne, toutefois, c'était bien dans cette courbe, taillée si largement aux flancs des collines calcaires et des bases granitiques : c'était cette terre féconde, ces moissons pressées, cette verdure vivante sur lesquelles planent, serrées autour de leur colline, sous les gargouilles et les machicoulis de leurs églises, Clermont et Montferrand.

Au milieu de telles campagnes devrait être une population pleine de sève, artiste ou portée aux choses grandes. Pourtant, ni propension artistique ni beaucoup d'enthousiasme. Dans la population ouvrière ou rurale, un extérieur sans élégance dans ses proportions fortes, et des manières qui gagneraient à être plus policées.

Quant à la classe aisée, elle manque encore dans les affaires de la hardiesse de conception et d'entreprise qui fait les villes commerciales et d'industrie; hors d'elle, elle est en général oisive, urbaine l'hiver seulement, d'ailleurs modérément soucieuse des choses de l'esprit. A. Young, dans son *Voyage en France*, raconte, avec une indignation toute britannique que, durant un séjour de deux ou trois journées, au mois d'août 1789, il entendit, à Clermont, dans des lieux différents, plus d'une centaine de personnes converser, sans qu'aucune eût l'air de se douter du bouleversement social qui venait de s'opérer et qui agitait toute la France. Au fond, toutefois, il y a plus de lenteur que d'indifférence; ce défaut d'empressement moral est racheté par un certain entêtement pour ce qu'on a une fois adopté. Mais on a peine à s'expliquer aujourd'hui que Clermont ait été presque le berceau, en tout cas le plus ardent foyer du Jansénisme, des opinions aussi tranchées n'étant plus dans sa manière d'être.

On comprendrait moins encore que le signal des croisades en soit parti, si l'on ne tenait pas compte de la propagande du clergé, des prêches publics et si, d'ailleurs, ce grand mouvement ne s'était pas effectué par la noblesse plus que par la bourgeoisie. De même que bien auparavant et depuis, cette bourgeoisie brillait du reste alors par son insistance pour obtenir et pour maintenir sa constitution municipale et l'existence politique. La Curie romaine avait laissé à Clermont des traditions d'esprit public. Elles ont longtemps survécu. Sous leur inspiration on tint tête pendant près de deux siècles aux évêques, seigneurs très batailleurs et non toujours bien loyaux, puis aux bandes anglaises. Les mêmes inspirations firent que la ville resta, plus tard, dans une constante fidélité au Roi : elle prit ainsi beaucoup de part à la défaite de la Ligue en

Auvergne. De là à un certain abus de cet esprit municipal, la pente s'ouvrait de soi. Aussi vit-on la bourgeoisie clermontoise s'opposer tenacement à l'extension des droits politiques du « plat-pays », après les avoir disputés avec vigueur à la noblesse, et se montrer très oppressive vis-à-vis de ce peuple rural dans le règlement ou la répartition des charges.

Au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, Clermont avait déjà perdu cette vie communale, très tranchée dans l'histoire auvergnate et en rapport avec ce caractère propre. Dès que Catherine de Médicis a mis la main sur son comté, cette cité est comme englobée dans le mouvement national. Après la prédication de la croisade, on y avait rassemblé maintes fois des États importants ; elle ne vit plus désormais chez elle de fait public marquant, hormis la tenue des *Grands-Jours* de 1665, considérables par leurs motifs avoués, par les suites qu'ils eurent, et demeurés célèbres grâce à la narration spirituelle, presque un peu pamphlétaire par la légèreté du récit qu'en a laissé Fléchier. Clermont n'a plus été que la ville principale de cette « Limagne » dépeinte déjà par Sidoine-Apollinaire avec la poésie exaltée qui inspirait à Savaron cette adaptation, remplie d'une naïveté charmante dans un temps où ça allait devenir un cachet rare :  
« Je tay la particulière beauté de ce territoire, la mer des  
« champs, en laquelle on voit ondoyer les sillons d'une  
« riche moisson sans péril de naufrage, et plus les mesna-  
« gers le fréquentent, moins ils risquent. Surtout délec-  
« table aux voyageurs, profitable aux laboureurs, plaisante  
« aux chasseurs ; le doz de ses montagnes sont entassez de  
« paysages, les pentes de vignobles, les terrains de pas-  
« cages, les rochers de chasteaux, le couvert de boscages,  
« le découvert de labourages, le creux de fontaines, les  
« précipices de fleuves ; bref ce pays est si fort agréable,

« que les étrangers charmés du seul abord, ont souvent « oublié les naturels attraits de leur patrie <sup>1</sup>. »

Une expression de Chateaubriand vraiment prise sur la réalité, c'est que : « A Clermont la campagne semble entrer « de toute part dans la ville ». On dirait, en effet, qu'elle la veuille envahir, revendiquant ce qui lui a été pris pour bâtir si laidement. Le peu de largeur et l'irrégularité des rues offusquent. A la vérité, c'est partout le plan des vieilles villes fortes. Nos prédécesseurs y construisaient néanmoins des demeures dont l'ornementation extérieure nous attire aujourd'hui, si leur intérieur nous paraît fruste. Du moins toutes les anciennes villes ne se sont pas fait les vastes places et les grandes promenades, les cours plantées que s'est créé le Clermont moderne. Encore moins ont-elles les points de vue qui s'offrent au regard à chaque extrémité de ces rues déplaisantes. Où en découvrir un qui ait plus de grandeur et de séduction qu'au débouché du centre de la ville, noir et étroit, en face du puy de Dôme s'élevant altier dans le ciel au-dessus des verdure intenses de Chamalières et de Royat? Un peu plus loin le cône de Gravenoire présente sous un dessin vigoureux ses pentes inférieures chargées de pampres; puis, le cirque majestueux au centre duquel Montrognon élève ses ruines, sous la grande ligne d'horizon du plateau de Gergovia. Plus à l'Est, c'est la plaine entière de la Limagne jusqu'aux cimes élégantes du Forez qui s'ouvre aux regards; et de cette esplanade du Nord que son nom de Poterne rattache au vieux moyen âge, la vue monte avec ravissement de l'ancienne demeure de Bien-assis où Pascal passa son enfance, des derniers vestiges de l'abbaye puissante de Saint-Allyre, au riche vignoble des Côtes et de Chantur-

1. Au commencement des *Origines de Clairemont*.



gues sous leur épais manteau de basalte, au profils vaporeux de Pariou et du grand Dôme qui le touche. L'esprit ne sait auquel de ces sites sans rivaux accorder une supériorité qui est méritée par tous.

On oublie alors les rues tortueuses et sans soleil. On retrouve ce mot d'une touriste étrangère, que Clermont est « un vilain tableau encadré dans une bordure magnifique. » Admirable chose, en effet, cette bordure dont nulle part, peut-être, on ne trouverait l'égale, quand le soleil la pare d'inimitables couleurs. C'en est une non moindre, de la voir sous la neige. L'ampleur et la variété des lignes la font grandir, et par le jeu de la lumière sur les anfractuosités qui s'ouvrent dans la blancheur du linceul, la sombre nudité des roches volcaniques et de leurs larges surfaces donne à ces paysages d'hiver une physionomie saisissante. Quand la nature a fait à une ville d'aussi beaux ornements, il faut peu de travail à l'homme pour la décorer de promenades magnifiques. Le visiteur qui parcourt celles dont la ville ancienne a été entourée dans le dernier siècle, s'afflige à la pensée que chacun de ces points de vue merveilleux sera successivement amoindri, disparaîtra peut-être, par le développement féroce et prosaïque de l'intérêt privé. Chaque maison nouvelle s'élevant ne supprimera-t-elle pas un coin de ces tableaux, et le plus séduisant avec la même impassibilité que le moindre. On rêve d'une édilité artiste trouvant les moyens de prévenir pareille destruction, faisant de ces si attachants aspects un intérêt public, de la conservation de leur renommée un bien commun véritable.

*Vestiges gallo-romains.* — Les temps barbares et le moyen âge ont complètement effacé, à Clermont, ce qui pouvait y rester des arts de Rome. Dans les invasions

successives ont péri et ce Mercure Arverne, colosse de la statuaire antique que Zénodore, au rapport de Pline, aurait ciselé pour la ville auvergnate, et ce temple fameux de Vasso décrit par Grégoire de Tours <sup>1</sup>. Des médailles, quelques fragments de mosaïque, des sarcophages dont l'un, connu pour ses sculptures, sert maintenant d'autel à l'église des Carmes devenue la chapelle du cimetière, des sculptures grossières, des fûts de colonnes, des restes de *voies* ou grand-chemins, de murailles, de piscines, c'est là tout ce que, à grand renfort de dissertations, on parvient à donner comme des représentants soit de l'art romain, soit de la civilisation gallo-romaine en Auvergne.

*L'église du Port.* — Bien postérieurs à ces temps sont les monuments d'architecture dite « romane », si multipliés dans la Basse-Auvergne. *Notre-Dame-du-Port* de Clermont est un des plus appréciés. Quoique remontant fort loin, *Le Port* ne nous représente pas les restes de l'église que, de 440 à 460, l'évêque Namacius fit ériger dans la cité. Celle-ci, dépeinte par Grégoire de Tours

1. *Omnem amplitudinem statuarum*, dit Pline, *vidit ætate nostrâ Zenodorus, Mercurio facto in civitate Galliæ Arvernîs, per annos decem.* — (L. XXXIV, cap 7.) — *Miro opere factum fuit atque firmatum cujus paries duplex erat*, écrit Grégoire de Tours à propos de Vasso, *ab intus enim de minuto lapide, a foris vero quadris sculptis fabricatum fuit. Habuit enim paries ille crassitudinem pedes triginta; introsecus vero marmore ac musico variatum erat. Pavimentum quoque ædis marmore stratum : desuper vero plumbo tectum*\*.

\* A l'heure actuelle (avril 1900) il y a tout lieu de penser que le temple de Vasso était au Puy-de-Dôme, et que ce sont ses assises qui en ont été retrouvées il y a trente ans. Grandes hôtelleries consacrées aux Dieux sur les lignes de circulation d'alors, hôtelleries et sans doute postes de garde et de secours. Les Notre-Dame de la Garde de Provence sont tout simplement ces anciens temples, baptisés sous l'invocation catholique.

avant sa destruction totale, avait 150 pieds de long, 60 de large, 50 de haut ; le chœur était enceint d'une galerie circulaire ; un transept, 70 colonnes, 8 portes, 42 fenêtres s'y montraient, une mosaïque de pierres diversement colorées ornait les murs intérieurs. Mais l'église actuelle, comme toutes celles de son âge, reproduit d'une manière générale le type de la basilique romaine. On sait qu'un évêque fit rebâtir cette église en 862 ; le style de l'exécution actuelle ne permet cependant guère d'en placer la date plus haut que le *xi<sup>e</sup>* siècle. Les constructions de 862 n'ont servi, sans doute, que de fondations. Comparée aux autres de même époque que tu verras à Brioude, à Issoire, à Saint-Nectaire, elle leur est inférieure par le mérite des détails et peut passer pour avoir été la première, ou l'une des premières, édifiées sur les données de l'art romano-arverne. Elle a pu servir de modèle aux autres, et le modèle, perfectionné, a produit ces autres très remarquables. Nous trouvons au *Port* ce que nous n'avons rencontré nulle part encore, une de ces églises souterraines destinées soit à rappeler les catacombes où les premiers chrétiens s'étaient réunis, soit à réunir les prêtres et leurs initiés ; car le christianisme a eu, comme les religions de l'Égypte et de l'Inde, son ésotérisme. On entre dans cette crypte par deux escaliers, s'ouvrant dans chacun des bas-côtés du chœur. Elle présente une enceinte demi-circulaire ; les colonnes du chœur viennent s'y continuer et s'y terminer en piliers courts et d'un fort diamètre. Au centre, quatre autres piliers paraissent supporter le maître-autel de l'église supérieure. Des ouvertures, fermées par de larges dalles, se remarquent à la voûte. Enfin un puits hexagone, orné de rosaces à l'extérieur, occupe le milieu.

L'abside de Notre-Dame-du-Port n'a que quatre chapelles. Celle du milieu manque, sans doute, parce que

l'église étant dédiée à la Vierge, cette chapelle, dont c'est la destination dans les églises où elle existe, devenait inutile ici. Ce qui frappe le plus, c'est l'élancement et la légèreté de la construction intérieure. On est bien loin encore du style ogival et de ses proportions audacieuses, mais loin aussi des lourdes églises romanes des autres contrées de la France. L'ornementation est tout entière dans les chapiteaux. Elle présente beaucoup de variété. Historiées ou à feuillages, ils font preuve, en général, d'une assez grande inhabileté d'exécution. Parmi quelques-uns à larges feuilles, il y en a cependant qui sont dignes de l'art antique. Dans les chapiteaux à figures, il est fort difficile de trouver la signification. La tentation d'Ève et d'Adam, leur expulsion du paradis terrestre se reconnaissent assez aisément ; mais dans deux guerriers à armures de mailles, ayant casque en tête et bouclier, perçant de leur lance des personnages qu'ils foulent aux pieds, faut-il voir la lutte du bien et du mal, ou la défaite des barbares Ariens par les Chrétiens ? J'inclinerais à cette seconde allégorie, parce que, à Issoire, à Saint-Nectaire, nous reverrons les mêmes guerriers, avec la même armure, accoudés sur leurs bras à côté de prêtres ou de saints personnages, et semblant, dans le repos de la victoire, supporter l'église. Dans d'autres chapiteaux du Port, ces guerriers sont différemment placés et accompagnés ; les boucliers portent pour devise tantôt *Hælias*, tantôt *Caritas*, tantôt *Amicicia* ; ailleurs un autre guerrier tient un livre ouvert sur lequel on lit, mal aisément : *Demon..... contra virtutes pugnans*. Sur un des chapiteaux extérieurs du transept, on reconnaît aisément le sacrifice d'Abraham.

L'église a été, il y a longtemps, mise en contre-bas des voies qui l'entourent, par des apports de matériaux et par

les constructions urbaines. On y descend, du côté ouest, dans un nartex déplorablement défiguré et qui porte bien trace d'œuvre de maçon, non d'architecte. Il faut descendre de même pour entrer par la porte méridionale du transept, plus récemment déblayée et que font remarquer ses sculptures. Un large tympan la surmonte, représentant le Christ entouré de chérubins. À droite et à gauche, dans deux sortes de pendentifs, la naissance de Jésus, et un évêque recevant sa crosse des mains d'un ange. Le linteau, plus habilement sculpté, montre d'un côté l'adoration des Mages, de l'autre, la naissance de Jésus ; à chacun des deux montants une grande sculpture, l'une saint Jean l'Évangéliste, l'autre saint Mathieu, ou peut-être Isaïe. Ces sculptures, qui paraissent avoir été coloriées dans le principe, des chapiteaux aux transepts et aux chapelles de l'église, des mosaïques formées tantôt en rosaces ou en longues assises au moyen de matériaux du pays, scories noires ou brunes et granits plus ou moins blancs ou gris, constituent toute l'ornementation extérieure. On vient de rétablir le clocher roman qui surmontait autrefois le chœur. Cet ouvrage a rendu au chevet un peu du caractère attrayant qu'il a dû présenter à l'origine, et qui donne à nos églises romanes d'Auvergne le grand cachet artistique par lequel elles frappent.

*La Cathédrale.* — On a franchi les siècles, on a passé du premier âge de l'art chrétien auvergnat au temps de ses inspirations, ultérieures, quand on est monté, par l'étroite rue qui longe le *Port*, au plateau central de la ville, en face de sa cathédrale, sombre comme sa lave noircie par le temps, mais élancée et puissante à la fois comme l'aspiration religieuse du *xv<sup>e</sup>* siècle.

Ici, nulle trace de transition pas le plus minime ves-

tige byzantin visible. Toute la pureté et toute la perfection plastique du style ogival, depuis le plan jusqu'au moindre détail d'ornement. Le gothique n'a peut-être pas de monument plus parfait dans la légèreté et l'élancement des lignes, dans la sobriété et la retenue des décorations, qui appartiennent pourtant à l'ogival fleuri. Une aussi grande sévérité de goût dans la construction ne se rencontre que bien rarement; elle donnerait à croire que cette construction, grandiose bien qu'achevée aux deux tiers seulement de sa conception, a pu être élevée en une seule et courte traite de temps, sous l'inspiration d'une pensée unique, sous la conduite d'une même main. Cependant, un siècle de travail presque continu (du milieu du <sup>xii</sup><sup>e</sup> au milieu du <sup>xiv</sup><sup>e</sup>) ne put suffire à la terminer. Jusque dans le <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, il fallut tout le zèle des prélats pour amener l'œuvre à peu près où on la voit maintenant.

L'architecte qui dressa le plan de la cathédrale mériterait que l'on connût plus que son nom : l'histoire ne l'a pas voulu. Elle relate uniquement qu'il s'appelait Jean Des Champs (*Joannes de Campis*), qu'il fit un projet dont le 61<sup>e</sup> évêque, Hugues de La Tour, posa la première pierre en 1248; et que, grâce à l'activité des travaux, aux sommes immenses tirées du zèle chrétien par oboles ou par cadeaux notables, il put, avant de mourir, en voir achever le chœur et y recevoir, au jour de Pâques 1285, l'archevêque métropolitain de Bourges. Pour l'édifier, il fut fait appel aux croyances et à la superstition publique. Des bulles réitérées vendirent sous toutes les formes le Paradis aux donateurs convaincus, aux dévotions crédules, et toutes les bourses s'ouvrirent<sup>1</sup>. L'ou-

1. Il faut voir, dans M. Gonod, *Notice sur la cathédrale*, l'énumération et la puissance des moyens qu'à l'instigation des évêques, les papes employèrent pour payer les travaux.

vrage, interrompu dès 1346, ne fut repris qu'en 1390. Au milieu du xv<sup>e</sup> siècle, un grand effort fut vainement tenté pour la terminaison complète. Un projet inexécuté, dressé alors pour l'achèvement de la façade occidentale, sent déjà la décadence. Exécuté, toutefois, nous aurions à cette heure l'un des plus splendides édifices religieux se rencontrant en France.

Les travaux du xv<sup>e</sup> siècle ne consistèrent qu'en un jubé maladroitement établi entre le chœur et la nef, et dans la construction des portes et des tours du midi et du nord. Ce jubé présentait une corniche du gothique le plus fleuri, à découpures très habilement fouillées. Dans le vandalisme municipal de 1793 elle fut vendue; elle décore sans raison la façade d'une maison construite depuis le long de la route de Limoges, dans le quartier de Fontgiève. En 1507, Jacques d'Amboise, 79<sup>e</sup> évêque, fit couvrir le monument du plomb qui le préserve depuis. C'a été le dernier œuvre apporté à l'édifice.

En entrant par la porte de l'ouest, on est frappé de la hardiesse des voûtes. On admire le prodigieux élan-cement des faisceaux de colonnettes formant les piliers. Des archéologues passés maîtres, mais se plaisant au réalisme, ont repoussé l'idée poétique qui retrouve, dans la sveltesse et dans la multiplicité des ogives, les voûtes qu'au sein des forêts la nature crée avec les troncs des grands arbres pour piliers et leurs branches pour nervures. Vis-à-vis d'un art si sec, qui ne voit rien au delà de la pierre, je me déclare profane. L'effet produit sur moi par le vaisseau de la cathédrale auvergnate, avec ses quatre collatéraux dont les fûts si nombreux semblent se multiplier sous le regard, me font aimer la théorie si bien exprimée dans le *Génie du christianisme*. Le chœur élevé au-dessus du sol de la nef; le jour y venant affaibli

à travers les verrières et jetant du vague sur tous les détails, rend les proportions plus saisissantes encore. Ces ogives en tiers-point, plus aiguës même quelquefois, et la parfaite harmonie du plan général produisent la profonde impression du grand et du beau. Les chapiteaux des colonnettes offrent moins de perfection peut-être que les autres ornements; une certaine maigreur, du raide dans leur feuillage, attestent le travail d'artistes plus faibles. Mais défauts légers, perdus dans les merveilleuses proportions de l'édifice. Les fenêtres, si légères, les roses des meneaux, les piliers délicats des chapelles absidales, les vitraux aux couleurs vives, primitives, harmonieuses, attirent les yeux bien davantage.

Rien révèle-t-il la supériorité de l'époque ogivale, en regard de l'art roman ou byzantin, autant que les verrières? Sans parler de leur fabrication superbe, de leur éclat inimitable, du trait naïf de leurs peintures, leur rôle est de premier ordre quant à la décoration. Dans la *Panoplie* de Hartmann, il y a une vignette représentant un peintre sur verre à l'œuvre; à côté, cette légende en vers latins : « Mon art met en fusion d'éclatantes couleurs et les fixe sur des vitres brillantes; sous ma main une fenêtre devient un tableau qui représente ou le portrait d'un guerrier célèbre, ou quelque antique légende. Si nos temples sont remplis de tant d'illustres images, si les hauts faits de tant de héros ne restent pas ensevelis avec eux dans la poussière du tombeau, c'est à moi qu'il faut en rendre grâce, c'est là le noble et beau résultat de mes travaux. Par mes soins, les armes des guerriers et leurs exploits apparaissent comme dans un miroir. » Le moyen âge avait ainsi conscience de son art. Il en comprenait la portée et en visait le but. Dans une pensée d'éducation générale et d'histoire, il créait



par les vitraux, au flanc de l'édifice où tous venaient s'inspirer ou prier, une littérature populaire nationale. Quelle différence entre ce temps et celui où s'élevaient les murailles nues et muettes de la basilique ! En mettant le pied dans un édifice ogival, on se trouve à l'avant de l'histoire, au plein d'une époque où une nouvelle conception générale préside à l'existence. La nef de la cathédrale de Clermont n'a plus aucun vitrail à ses fenêtres latérales ; là, et aussi dans la partie basse des fenêtres éclairant les chapelles absidales, le verre blanc a remplacé le verre colorié que le <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle y avait enchâssé. Seules les rosaces ont conservé les leurs, ou bien ont reçu en partie ceux qui furent enlevés aux fenêtres de l'abside <sup>1</sup>. Du moins, les hautes fenêtres du chœur se présentent encore avec leur éclatante décoration première ; quoique mutilée par les orages, retouchée à bien des reprises, elle donne l'idée de la merveilleuse ornementation qu'offrait l'édifice au temps de sa splendeur. La légende de saint Georges, celle de saint Austremoine, celle de sainte Madeleine augmentée de quelques scènes de la vie de Jésus, se reconnaissent dans quatre des chapelles de l'abside. Dans les autres, une grande confusion est due à des raccords successifs : cela donne beaucoup de prix au talent avec lequel MM. E. Thibaut et Thevenot ont fait disparaître, dans le vitrail de saint Georges notamment, les désastres de la grêle de 1835. Toujours des parties de vies de saints ; celui-ci à l'exception d'un, fort ancien s'il n'est pas plutôt moderne, figurant un Mercure payen.

Ces verrières, par leur composition très simple,

1. Les huit panneaux qui manquent au vitrail dit de *Saint-Georges* (chapelle actuellement consacrée à Notre-Dame-de-Miséricorde) ont été placés pêle-mêle, après avoir subi des découpures, dans une rosace aujourd'hui sans lumière, près de la porte du nord.

reportent aux premiers temps de l'art ; elles touchent à la belle époque par leur dessin correct, déjà ample et expressif, révélant une entente avancée de la forme. On ne peut douter, néanmoins, que la plupart ne soient de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Les costumes, les détails d'armure, les poses sont celles de cette époque ; de nombreux blasons, comme celui de France et de Castille, très souvent répété, rappellent le temps de saint Louis. Il est à croire que c'est après le passage de ce prince en Auvergne, et pour rappeler le souvenir de ses libéralités, que beaucoup ont été faites. Les armoiries de Blanche de Castille, d'Hugues de La Tour, de la ville de Clermont, qui se voient aussi dans les roses ou dans les bordures, constatent les faveurs dont la construction de l'église avait été l'objet de la part de ces personnes. Sur les hautes fenêtres du chœur, trente-deux grandes figures de saints, d'un travail très inférieur, peut-être plus ancien : dans les deux plus rapprochées du transept, un personnage revêtu des insignes royaux, paraissant être saint Louis ; au nord, un évêque portant la mitre et la crosse, figurant sans doute Hugues de La Tour. Les vitraux qui restent à la rose nord de la nef sont du XV<sup>e</sup> siècle ; ils n'ont par une pureté de dessin parfaite. On les doit à Jacques de Comborn, évêque de Clermont ; ils reproduisent souvent son nom. Jacques d'Amboise fit faire, au XVI<sup>e</sup> siècle, les verrières de la rosace du sud. Son blason s'y détache en or sur un fond vert, accompagné de celui de la ville. Autour de la rosace, six anges vêtus de blanc jouent d'instruments divers ; au centre se trouvent de petits tableaux d'un dessin très pur.

A l'extérieur, on n'est pas moins frappé par l'aspect du monument. Ses proportions, sa légèreté, les spirituels, riches et pourtant sobres détails qui se montrent enchantent

le regard. Le portail du nord l'appelle par son ornementation curieuse. La grande rose qui surmonte ses ogives s'appuie sur une balustrade de médaillons, à jour, que supporte une frise finement sculptée sous l'inspiration d'une fantaisie grotesque, mais très alerte : railleries bizarres, caricatures en pierre où des figures grimaçantes, des personnages chimériques, coiffés de mitres, portant des crosses, des étoiles, mènent des danses folles. On a dit que c'était là une représentation de la « fête des fous », très en faveur en Auvergne aux <sup>xii</sup><sup>e</sup> et <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècles ; c'est trop peu dire. Il faudrait au moins donner le sens des réjouissances singulières que ces figures représentent. Ce décor, qui est très habituel sur les parois extérieures des édifices gothiques, tandis que des peintures de l'histoire religieuse faisaient de l'intérieur comme un musée pour l'enseignement, ne sont pas le moins intéressant côté de l'art du moyen âge. Doit-on croire que l'extérieur fût abandonné comme un champ libre aux artistes, et qu'ainsi en possession du droit de se moquer ils en usaient sans danger, même contre les plus hautes puissances ! Or la foule était-elle à même de comprendre et d'interpréter leurs caprices ? En tout cas, ces facéties étranges, dont les formes drolatiques sont traitées avec toute l'habileté de maîtres, demeurent des énigmes pour notre âge. Au-dessous de la frise en question, dans le tympan de la porte, d'autres allégories en partie détruites ; entre les rebords des ogives, dans des niches pratiquées autour, se voient des restes de statues et de figurines en dômite, enchâssés dans la lave. Tout cela est attrayant à regarder le jour, mais c'est un tableau magnifique à la lumière de la lune. Cette clarté vague, qui prête à l'imagination, se jouant dans les arcs-boutants sveltes des chapelles, entre les balustrades découpées et leurs

gargouilles hardies, éclairant de sa pâleur les plombs du faite, grandit l'édifice et, par l'indécise portée de ses ombres, l'anime d'une vie fantastique.

L'évêque Jacques d'Amboise tenait de Léon X le culte des arts. A côté de cette cathédrale, qu'il couvrit du grand faitage de métal sous lequel elle s'est abritée depuis, il éleva une fontaine décorative qui reste l'un des plus gracieux produits du xvi<sup>e</sup> siècle artistique. Aujourd'hui, il faut aller la chercher à l'entrée de la ville, ornant d'ailleurs au mieux la place appelée autrefois « de Champeix » et que le goût littéraire d'il y a trente ans a fait baptiser d'enthousiasme place Delille. Jusqu'en 1808, elle décora les abords de l'église épiscopale. Elle y avait été érigée l'année même où François I<sup>er</sup> arrivait au trône. Les meilleures formes de la Renaissance s'y voient, associées aux caprices du style ogival ; sur ses faces octogones sont sculptées les plus délicates arabesques.

*Ruines anciennes.* — Du Clermont de la Renaissance subsistent, pour quelques années encore, divers vestiges d'habitations privées, dispersés dans l'ancienne enceinte murale de la ville. Ce qui reste des temps antérieurs laisse tout au plus supposer que sur son mamelon il y ait eu une cité romaine. Dans une dépendance mal tenue du jardin de botanique voici reléguées des pierres à inscription, des fûts de colonnes, des fragments de bas-reliefs, de frises, d'entablements, tout cela informe, presque méconnaissable. Avec quelques débris de poteries, un vieux mur à Chamalières, un autre dans les vignes du coteau, c'est tout ce que l'art romain nous a laissé. De là, en revanche, les yeux se portent sur une ruine plus fruste, mais d'autrement d'envergure et aux fondements indélébiles, le **plateau de Gergovia**. Large piédestal, dirait-on,

que la nature a élevé en face du riche golfe de la Limagne, pour rappeler le grand événement de l'histoire du monde dont il fut un des témoins. Il m'apparaît comme un socle géant attendant la statue colossale que même l'Europe latine par sentiment d'art, toute l'Europe germaine par sentiment patriotique et tout le monde civilisé élèveraient, en souvenir de l'histoire, au héros malheureux qui partit de ce promontoire des Arvernes pour aller livrer à César la dernière bataille de la Gaule et s'y briser avec elle. Je me représente la rude figure de ce « barbare » héroïque, taillée dans des proportions énormes par le ciseau de David et érigée là par toute les nations, en face de cette Italie d'où vint la définitive défaite des civilisations que l'ancienne Rome ensevelit sous la sienne. Le plateau de Gergovia verrait alors s'aplanir ses pentes, ses rues de basalte recevoir les visiteurs sans nombre venant, de toutes les parties du monde, rendre hommage à Vercingétorix comme au grand vaincu du patriotisme humain. Les arts auraient en cela le plus grandiose de leurs travaux. Que pour l'honneur de notre temps le metteur en œuvre d'un pareil ouvrage se trouve ! Ni les artistes ni les ouvriers ni les applaudissements ne lui manqueront.

### **Chamalières, Saint-Mart, Royat.**

Dans le Clermont d'aujourd'hui, en attendant, tout est souvenir de la civilisation catholique. Il y a moins d'un siècle elle occupait encore de ses monuments la majeure partie de la ville actuelle. On n'en retrouve presque plus rien, sinon le nom des grandes maisons conventuelles qui flanquaient la cité. Les Carmes, les Carmes-Déchaux, les Jacobins, Sainte-Claire, Saint-Allyre, les Minimes, Saint-André, les Cordeliers, l'Esclache, sont autant de noms de couvents

que la Révolution a fait disparaître et dont l'opulente ornementation, attestée par les touristes d'avant 1789, prouvait la richesse et surtout la richesse passée, car celle d'alors était déjà bien réduite. Nous traversons Saint-Allyre, mais sans nous arrêter au travertin peu curieux et nullement rare de ses eaux minérales, pour aller admirer, après tant d'autres, la classique vallée de Royat. Les chemins ombragés et frais qui bordent le ruisseau, suivent l'emplacement de l'abbaye de Saint-André ; nous entrons ensuite à Chamalières, dont l'église, sans grande valeur artistique, présente toutefois des modillons extérieurs et, au dedans, des chapiteaux du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle remarquablement travaillés. Entre les haies d'une campagne de prairies et de jardins, pleine de fruits excellents, nous remontons, jusqu'à Saint-Mart, le cours d'une eau merveilleusement limpide. La vallée se resserre, ses parois deviennent plus hautes, leurs escarpements volcaniques et leur végétation plus vivace la rendent plus pittoresque.

Avant qu'une route poudreuse et la découverte d'anciennes piscines gallo-romaines n'eussent fait de ce lieu le point le plus visité des environs de Clermont, on n'en aurait point trouvé d'aussi séduisant par sa verdure et sa fraîcheur, ni d'aussi attrayant par les aspects. L'herbe n'en était pas alors flétrie par les mille pieds qui, maintenant, la foulent chaque semaine. Gravissant une de ses pentes qui va sans doute disparaître sous les constructions, on s'arrêtait sur un monticule de lave la couronnant, et l'on jouissait là d'un des plus beaux tableaux qu'offre la Basse-Auvergne. Autour de soi l'ombre des châtaigneraies ou de grands noyers ; à quelques pas, Royat faisait voir, se détachant sur une enceinte de montagnes aux tons vigoureux, son vieux château informe et sa curieuse église-forteresse, à la naissance d'une des vallées les plus parées du vert

des prairies et de l'abondance des grands feuillages. On dominait un ravin à pic d'où montait le bruit des chutes d'eau animant des fabriques, tandis qu'à l'opposé le regard se perdait dans les lointains de la plaine. Si ce tableau peut être contemplé encore dans presque toute sa beauté primitive, le nombre des visiteurs lui enlève beaucoup de son charme. A Royat du moins, tout, jusqu'ici, est resté séduction. Merveilleux ombrages, eaux cristallines, atmosphère vivifiante par ses senteurs et sa pureté, dimension et couleurs puissantes des grandes parois qui se dressent. C'est justement que le lieu a été comparé à ceux chantés par Tibulle ou par Horace ; il jouirait d'autant de célébrité que la fontaine de Vaucluse, s'il avait eu un Pétrarque pour lui consacrer ses vers. Il faut descendre aux sources de ses belles eaux. Elles jaillissent du sein des basaltes, par elles creusés en grotte sous le village et forment, en partie, le ruisseau tout à l'heure entendu. Il court rapidement entre les roches, étreint par elles ou par les végétations que sa fraîcheur pare d'un lustre éclatant, s'en dégageant en petites cascades hâtives et brillantes. Un sentier raide et resserré entre les maisons nous amène sur la place du village. A son milieu une croix gothique en lave, sculptée d'arabesques, et sur un des côtés une sorte de fort à angles carrés auquel sert de toiture une terrasse plane, garnie tout autour de machicoulis redoutables. C'est l'église de Royat, forte croix latine de pierres, à angles droits rigides dans toute leur hauteur, en conséquence sans aucune abside. Elle est percée de grandes rosaces à son fronton oriental et à ceux du transept. La porte d'entrée, romano-byzantine, l'intérieur, avec sa crypte rectangulaire coupée en travées par des colonnes à chapiteaux grossiers, ne laissent pas de doute que l'on doive reporter son origine à une époque très reculée, ni que la forme extérieure,

visiblement du xiv<sup>e</sup> siècle, ne soit un revêtement appliqué, par nécessité de défense, à un très vieux et très simple édifice du culte.

Pas un artiste n'est venu en Auvergne sans emporter un croquis ou une peinture de la vallée de Royat, vue de la colline où l'on s'élève pour aller au **volcan de Gravenoire**. Intéressant, lui, par la superbe perspective dont on jouit de son sommet et, pour le géologue, par les petits cônes ou cheminées d'éruption qui ont rempli son cratère et s'y sont refroidies juste au dernier moment de la force ignée. Mais le plus charmant tableau se dresse pour ainsi dire devant le promeneur, quand, se retournant vers le village, le donjon élégant qu'est l'église, les toitures rouges qu'il domine, apparaissent, dans l'ample feuillage des châtaigneraies, sur un dernier plan de verdure montant accidenté jusqu'au puy de Dôme. Celui-ci, de son profil imposant, domine et anime le fond. Nous sommes là près du charmant pavillon de Belle-Vue, d'où s'étend en toute sa vastitude la somptueuse Limagne. De partout depuis notre première journée, elle s'est offerte à nous, comme on retrouve une mer splendide dessinée, à chaque tournant, par les côtes qui la bordent. Nous devons redescendre, maintenant, vers cette plaine étalée devant nous, et la traverser en divers sens pour en voir les détails et l'admirer de plus près.

### **Montferrand.**

Cette petite ville, attachée à Clermont, semble porter le deuil d'une splendeur éteinte. Au moyen âge elle fut appelée *Montferrand-le-Fort* ; dès le xiii<sup>e</sup> siècle il s'y trouvait une bourgeoisie importante, à laquelle les comtes de Boulogne avaient donné des privilèges consulaires. Froissard, dans



le récit du siège qu'elle subit lors des invasions anglaises, la qualifie de « ville de grands trésors et de pillage, riche « de soi et bien marchande, où il y avait des riches vilains « à grand foison. » En 1430 elle devint le siège d'un très considérable bailliage ; les restes d'architecture civile des xiv<sup>e</sup> et xv<sup>e</sup> siècles, que montrent encore presque chaque maison de ses rues, témoignent du rang qu'elle devait tenir. La voici à présent réduite à être l'attenance négligée d'un chef-lieu plus récent qu'elle, qui a grandi tandis qu'elle dépérissait. L'art ogival de la fin du xiv<sup>e</sup> siècle y a produit une église d'une seule nef, à fenêtres longues et étroites. Intérieurement la voûte est soutenue par des colonnettes très élancées, très sveltes. Des chapiteaux d'un beau travail les surmontent ; on y voit des figurines au milieu de feuillages. Extérieurement, elle s'appuie à des contreforts dont le vide a été rempli par des chapelles, en sorte que leur existence ne se révèle que par leur saillie au-dessus de la toiture et par les cheneaux à gargouilles bizarres dont ils sont percés. Le portail est remarquable pour le temps par sa simplicité ; deux vantaux le forment, séparés par un pilier à cul-de-lampe très bien ouvré. Au reste, de nombreux ornements, à la façade et dans la nef, se distinguent par un grand mérite d'exécution. Ce cachet appartient aussi à des retables en bois qui ornent les chapelles latérales. Remarquons enfin quelques fragments de vitraux du xiii<sup>e</sup> siècle ; ils projettent encore, de leurs teintes adoucies, une lumière sur certaines parties du chœur et de la nef.

Montferrand possède et voit s'étendre devant lui le plus fertile territoire de la Limagne. En nous engageant entre les abondantes moissons et les grands chanvres dont ses champs sont couverts, nous laissons à côté de nous **Gerzat, Saint-Beaurire, Epinet, Malintrat, Lussat**, les plus

riches peut-être de nos villages; nous atteignons **Aulnat**, l'un des premiers lieux de l'Auvergne, paraît-il, où le christianisme eut un temple.

### **Pont-du-Château.**

Nous avons gagné la route royale qui se dirige sur Lyon. En une courte marche nous voici dans le bourg populeux, il faut peut-être dire dans la « ville » du Pont-du-Château. Par horreur de la féodalité, la Révolution l'avait bien mieux baptisé Pont-sur-Allier, car cette dénomination répond exactement à la réalité, tandis que ni par le peu d'art que le « Château » dont il s'agissait présente, ni par le souvenir des Canillac qu'il rappelle, il ne méritait l'honneur qui lui était fait. Des paysages nouveaux nous attendent désormais. Nous allons trouver les parties transversales et les coupures de cette Limagne, dont l'étendue nivelait hier pour nos yeux les accidents. Quelle ampleur n'aurait pas donné à l'aspect de Clermont un grand cours d'eau se déroulant dans cette plaine! Ce cours d'eau, qui manque au chef-lieu, le voici; c'est cet Allier, de proportions maintenant trop minimes. Et cependant, combien les yeux sont satisfaits lorsque, des plantureuses hauteurs qui avoisinent Pont-du-Château, on le voit sillonner çà et là de ses eaux l'horizon même de sable ou de graviers qui parfois marquent son passage. N'était l'inconstant régime de la navigation, Pont-du-Château serait, on pourrait dire, le port de Clermont. Malgré l'irrégularité des crues, qui ne permet que des transports intermittents et de peu de poids, le mouvement de ce port intérieur me fait envie pour la ville cathédrale.

En dehors de la rivière, tout ici est vignoble. La fortune vient des collines environnantes; la vigne les

recouvre sans intervalles. Sans arriver au sommet du coteau qui s'appelle le **Puy-de-Mur**, de sa demi-hauteur seulement, la petite ville se présente en un amphithéâtre relevé par les fortes assises de l'ancien château. La rivière qui se déploie, la chaîne bleue des Dômes au fond, le riche « marais » de Riom, de Maringues, de Randan pour horizon, forment un attrayant tableau, fermé qu'il est d'autre part par la ligne doucement descendante du Forez.

**Dallet, Cornon, Mezel, Vertaizon, Chauriat, Chas.**

Nous nous dirigeons vers Billom, à travers un autre grand vignoble presque ininterrompu. La vigne n'est, en aucun pays, une végétation à paysage. Ici, toutefois, des coteaux très coupés, divers d'aspects et que rehaussent la rude couleur des roches volcaniques rompent de points à autres sa monotonie. De gros villages se partagent les aspects. Là une population infatigable, sous l'action de laquelle le sol, soit profond soit doué d'une fécondité sans limite, procure un rendement merveilleux. Vertaizon s'offre bientôt à nous entre ses monticules ; ils sont moins riches, mais couverts d'arbres à fruits ; ils en approvisionnent Clermont durant tout l'été. En approchant de Chauriat et de Chas, nous retrouvons les pampres touffus et la végétation éclatante. A peine distingue-t-on les maisons, à travers l'épaisse verdure qui entoure les villages. Leurs toitures plates, le rouge terni des tuiles rondes qui les abrite, les murs allongés des habitations, les jours étroits et haut-placés dont elles s'éclairent, rappellent les villages de l'Italie méridionale. Dans ces lieux de riche produit, l'abbaye bénédictine de Sauxillanges avait construit deux édifices dont l'un, quoique transformé à cette heure en grange agricole, montre encore de

belles proportions. L'autre est ouvert au culte, mais a grandement souffert du temps. Des chapiteaux y méritent d'être remarqués; l'un, au premier pilier du chœur à gauche, présente une image obscène, c'est vrai, mais d'une incontestable habileté d'exécution. Sur l'autre, le « lavement des pieds » comptant dix-sept personnages. A l'extérieur, le fronton du transept offre un des plus curieux exemples de mosaïque de pierres qui soit visible aux murs de nos églises auvergnates.

### Billom.

Sortis de Chas, le chemin nous fait passer entre deux monticules sur lesquels se distinguent des restes informes d'anciens ouvrages fortifiés. Leur apparence de vieilles tours a peut être été cause du nom de **Turlurons** que portent ces deux éminences. Billom se montre presque aussitôt, groupé sur une pente à peine sensible, au bord d'une plaine plantureuse qui se prolonge au Nord vers **Moissac, Seyschalles, Lezoux**, et dessinée par une chaîne de collines boisées. Billom n'est pas une jolie ville. Au **xiii<sup>e</sup>** siècle ne l'habitait pas moins une bourgeoisie puissante; l'évêque de Clermont lui donna alors une constitution municipale dont elle garda soigneusement les privilèges. Depuis le **xvi<sup>e</sup>**, où Duprat y établit les Jésuites (1566), elle a été l'un des foyers de cette société vivace. Dans son église se tinrent, en avril 1589, les États de la Ligue d'Auvergne, et c'est après que fut juré le serment d'union, entre les mains de François de Larochefoucault. Une recherche ordonnée par le Parlement, à la fin de 1762, contre la congrégation, fit dénoncer dans la bibliothèque le tableau célèbre qui figurait le triomphe de l'Église sur la société laïque, par les mains des Pères. Ce

tableau, long d'environ sept mètres sur un mètre carré de haut, portait au frontispice cet intitulé écrit en or : *Typus religionis*. La mer formait le fond ; une galère à forte mâture voguait à pleines voiles sous l'invocation de la Vierge, des rivages du Monde figurés sur un côté par des barques remplies de passagers et par des palais habités. Le vaisseau voguait vers le *Port du salut*, séjour des *Vertus et de la connaissance*. A l'entrée du port, une renommée donnant la *palme de l'obéissance*, et ceux-là trouvant leur récompense dans la vie éternelle qui, pour y tendre, avaient quitté tous les biens, *abandonné frères, sœurs, pères, mères, femmes, enfants*. Les passions et les vices, les hérétiques et les apostats attaquaient vainement le navire, monté, dirigé par les chefs de l'Ordre, défendu par les fidèles, par les vertus religieuses, avançant à force des rames de *mortifications, de jeûnes, de veilles, d'humilité*. *Ceux qui sèment sur toutes les eaux* y attiraient de persuasion les fils de bonne volonté et ramassaient par ruse, dans des filets, des *poissons de toute espèce*. A l'arrière se distribuaient des armes aux rois, aux princes, à tous ceux qui voulaient défendre la religion ; leurs barques venaient s'attacher au vaisseau. Composition tapissée d'ailleurs, outre ces cartouches, de nombre d'autres sur lesquels étaient inscrits des préceptes, des devises de morale ascétique, de conduite dévote, d'orgueilleuse domination. A lire ces inscriptions étranges, on se demande si le tableau n'est point une satire tracée au pinceau, recueillie là comme trophée de victoire sur les ennemis de l'Ordre. Autrement il fut l'expression de la plus étonnante superbe, une incroyable exaltation de l'orgueil.

Après cela, église romane exhaussée d'ogival. Elle présente dans l'intérieur les vestiges d'anciennes décorations murales, une grille forgée, de vieille date aussi,

fermant partiellement le chœur, le tombeau de l'archevêque Aycelin de Montaigu, du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle. Un beffroi du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle surmonte une tour de fortification du <sup>xv</sup><sup>e</sup>. Traces évidentes d'une existence importante aux <sup>xiii</sup><sup>e</sup> et <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècles.

### Vic-le-Comte.

Le chemin, en sortant de Billom, est une des plus jolies routes transversales de la Basse-Auvergne. Mêmes cultures pleines d'éclat, des collines abondamment plantées, des points de vue sans cesse changeants nous suivent jusqu'aux revers des puys de **Saint-Romain** et de **Saint-Maurice**. Nous traversons successivement la belle campagne de **Montmorin**, de **Saint-Julien-de-Coppel**, de **Laps**, de **Busséol** où Charles IX dormit une nuit. Du sommet des coteaux qui vont fermer derrière nous l'horizon de Billom, Vic-le-Comte apparaît, gardé, il semble, par la vieille forteresse de Buron, qui domine à distance toute la contrée. Vic-le-Comte est révélé par la tour ronde de son château d'autrefois et par le faîtage aigu de sa Sainte-Chapelle, devenue l'église paroissiale grâce à des adjonctions modernes. Nous sommes là au centre de monticules volcaniques couverts des taillis étendus de chênes que possédait l'ancienne Comté d'Auvergne. Là résidèrent à partir du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle les titulaires de cet apanage. Au même moment où Jacques d'Amboise dotait Clermont de belles œuvres artistiques, le château fut embelli pareux, la Sainte-Chapelle fut construite. L'ornementation est moins pure ici que celle des rosaces de la cathédrale, et surtout de la fontaine. La Renaissance ne s'y voit pas moins bien empreinte. Il n'y a de jour que du seul côté nord. Par là, des vitraux encore bien conservés inondent de leur lumière adoucie un autel de

marbre, orné de statues d'un bon dessin et de capricieuses sculptures. Tout autour de la nef règne une corniche formant galerie, à balustrade ornementée à profusion ; elle se lie aux arcs en anse de deux oratoires. Au-dessus, les douze apôtres supportés par des consoles très habilement travaillées. A l'extérieur, une certaine lourdeur des contre-forts frappe par la largeur disproportionnée des fenêtres, et aussi par la corniche à large congé qui soutient la toiture. En revanche, des animaux entrelacés de feuillages y ont été dessinés avec beaucoup de goût et exécutés avec talent.

### Buron

Il faut aller jusque sur les ruines de Buron pour voir le sauvage aspect de cette citadelle des Comtes. De ce pic, on domine des terrains moins parés, mais fortement tourmentés par l'action volcanique. L'Allier coule au-dessous, et, semble-t-il, dans une gorge profonde. Là se voyaient autrefois les restes de la puissante abbaye du **Bouchet**. Mais plus en avant vers le Sud, les regards s'étendent sur des régions non seulement moins rudes, mais à leur tour abondamment drapées par les cultures et largement marquées, aux divers plans de l'horizon, par les découpures ou les déformations. Devant nous les sommets de **Nonette**, d'**Ybois**, d'**Usson**, de **Moncellet**, de **Vodable**, de **Mercœur**, jadis grandes résidences fortifiées, aujourd'hui témoins taciturnes des vieux siècles ; ce qui subsiste encore de leurs murailles est habité désormais par les fleurs rustiques, dont la racine les pénètre et aide à leur effondrement. D'ici, toutefois, nous devons revenir en arrière. C'est vers l'Ouest qu'était tracée l'Élection de Clermont et, dans la « plaine », nous allons y rencontrer d'intéressantes parties.

### Le puy de Corent.

Franchissons l'Allier au gué le plus proche ; gravissons la pente rapide qui conduit au village hardi blotti sous la coulée du puy de Corent, en face des coteaux de Vic-le-Comte et de Saint-Romain. La vigne tapisse cette pente au moyen d'une échelle de terrasses superposées, et c'est un crû recherché des palais auvergnats. Le village est entassé contre la partie supérieure. Au sommet, un large plateau qu'ont recouvert deux fois, semble-t-il, les éruptions volcaniques. Terres bistrées et caillouteuses. En les traversant, nos pieds heurtent des fragments d'épaisses briques à rebords droits, des débris d'amphores et de poteries ; les bergers offrent à notre curiosité des silex travaillés en haches ou en bouts de flèche, des objets de bronze patinés par le temps : anneaux, fragments de bracelets ou d'armes, petites monnaies presque frustes, des plaques de cuivre ayant pu servir de miroir. Ce sont les indices probables d'un établissement gaulois ou gallo-romain sur cette haute crête isolée de tous les côtés, et que distingue particulièrement l'existence d'un cône d'éruption moderne ayant percé l'épaisseur basaltique du plateau. Nulle part, d'ailleurs, plus saisissante perspective que celle dont les vastes lignes se présentent aux yeux en approchant du bord. Dans le luxe infini de sa végétation, avec la variété des cimes et le mouvement des plans, la riche vallée qui prend naissance au bout de la coulée de la Serre et descend se confondre dans le val de l'Allier aux Martres de Veyre. Dominé par les pointes des Monts Dore et les déclivités des Dômes, se détache le puy de **Saint-Sandoux**, sombre sous son revêtement volcanique, paré cependant de cultures et d'habitations ; tout auprès, l'arête



aiguë de **Saint-Saturnin**, portant son vieux château où venait la reine Marguerite, montrant son église et son clocher du <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle tapissés de mosaïques, et les restes de ses remparts attachés curieusement aux anfractuosités du sol. Au-dessous le pittoresque et à la fois splendide vallon où coulent la Monne et la Veyre pour se réunir bientôt l'une à l'autre. Là, **Saint-Amand** et **Tallende** étalent la longue traîne de leurs habitations dans la plus abondante verdure, entre les vergers pleins d'une herbe épaisse, de pommiers pliant sous le poids des fruits ; et comme si la nature prenait soin d'animer, par le contraste des couleurs, les magnifiques paysages dont elle a doté la Basse-Auvergne, cette profusion de verdure se prolongeant, jusqu'aux villages de **Veyre** et des **Martres**, en ceinture éclatante autour du coteau sur lequel est le bourg de **Monton**, cachant à peine ses terres blanchâtres sous les pampres qu'elles portent.

### **Monton.**

Bourg d'aspect étrange, arrondi sur son sommet en couverture épaisse. Je ne lui connais d'intéressant que le basalte à mésotype en partie répandu autour de lui, et le paysage plein d'attrait qu'il fait voir sur le versant du Puy de Corent, où **La Roche Noire** semble s'être adossé pour donner aux peintres une merveilleuse occasion d'étude. Encore une vue splendide, d'ailleurs, en regardant au Midi : ce village domine sous sa masse basaltique puissante et sombre, un territoire fécond ; à côté, les hauteurs attrayantes de **Mirefleurs**, de **Chalendrat** ; du côté Nord le vallon méridional de Gergovia, qu'encadrent et animent de leurs groupes **Le Crest**, **La Roche-Blanche**, **Merdogne**, perchés sur leurs buttes de forme et de couleur tranchées.

Mais combien est dépassé cet autre paysage par le précédent. Aucun n'a le dessin parfait qui s'y voyait, dans une dimension aussi artistement mesurée, ni les plans d'une végétation riche aussi bien agencés, aussi heureusement harmonisés par leurs couleurs, par la lumière et, d'ailleurs, aussi peu découverts encore par les pinceaux, si souvent maladroits ou défigurants. Mais nous devons quitter ici la grande plaine. Il faut nous élever vers les hauteurs. Nul chemin préférable à cette vallée de la Veyre et de la Monne. En remontant le cours, nous disons adieu aux grands fonds fertiles, aux vastes champs, aux horizons infinis de moissons et de verdure que, depuis Combronde, nous avons traversés. Au-dessus de l'ancien municipe de Saint-Armand, après Saint-Saturnin, qui fut la résidence agreste des puissants seigneurs de La Tour, nous aurons atteint déjà les pentes presque déboisées de la chaîne des Dômes, les roches bistrées de leurs terrains, les perspectives d'herbages solitaires, çà et là coupées seulement d'oasis attrayantes. Nous sommes sur la pouzzolanne.

## § 2. LA MONTAGNE

S'il y a un spectacle inconnu de ton Espagne, c'est celui de l'agencement des déjections volcaniques. L'impression en est vive quand on met le pied sur le large rebord pelousé où la vallée nous amène. La nouveauté des formes et l'austérité des tons saisissent le regard. On dirait qu'une puissance particulière est empreinte en ces reliefs majestueux et qu'elle anime leurs imposantes lignes. Les naturalistes anglais, dans leur poésie d'antithèses, doivent avoir figuré quelque part la patience dans les sols de

sédiment, la force dans les terrains volcaniques. Ces deux grands attributs de la création, on peut les symboliser, effectivement, par la différence des aspects entre l'un et l'autre de leurs éléments géologiques. Dans l'un, couvert de fruits abondants et délicieux, le lent et laborieux esprit de création; dans l'autre la puissance comme épuisée par elle-même et n'étalant plus que l'amplitude en sa nudité. Et de fait, il faut un long repos à cette violence éteinte des volcans pour que ses terres produisent. Les aspects en sont magnifiques. Leurs renflements et leurs plis immenses, leurs roches géantes, leurs cassures profondes, aux amoncellements bizarres, paraissent les images de la grandeur, et à côté leurs cimes sveltes, d'un vert si doux, leur courbe gracieuse qui découpe le ciel avec tant de netteté et dans un air si limpide, font rêver d'une existence supérieure, plus complète que celle d'ici-bas. On gravit plus léger de corps, l'esprit plus alerte et le cœur ranimé leurs flancs sonores, impatient d'en toucher le faite. C'est pour de telles vues que George Sand a écrit avec le profond sentiment qui la fera aimer longtemps : « Dans les créations de la pensée, rien n'est aussi beau « que la nature brute et sauvage. Il faut devant elle regarder et sentir; le plus grand poète est alors celui qui « invente le moins. »

#### Aidat.

Les plateaux qui s'étendent vers Aidat n'offrent pas encore, au degré où nous les verrons plus loin, ces beautés de la création volcanique. On les pressent, toutefois, devant la coulée prismatique de **Saint-Sandoux**. C'est la plus intéressante et la plus belle en Basse-Auvergne. Par suite de la dépression du sol inférieur, les prismes se sont

formés en courbe, convergeant tous vers un même centre avec une régularité douce : on dirait les rayons d'une auréole colossale. C'est un des remarquables *pavés de géants* des volcans continentaux.

La Veyre, encaissée dans une étroite ouverture de rochers, coule en petites cascades. Leur mousse brillantée indique au loin son passage. Bientôt son cours est ombragé par des aulnes touffus ; les collines s'étagent avec une certaine élégance ; elles se couvrent d'herbes plus longues ; des taillis de hêtres ou de chênes rompent les plans monotones ; plus de culture se remarque : le paysage annonce par lui seul l'approche d'une de ces parties riantes qui sont le charme de nos montagnes. Là, ce qui est de l'homme paraît loin de la civilisation et tout ce qui est de la création dépasse l'homme. C'est la plus séduisante des oasis, celle d'Aidat que nous allons rencontrer. Un bassin auquel l'eau d'un lac limpide fait un vaste fond d'azur ; des bords gracieusement coupés, ornés d'un feuillage plein de vie et portant, en amphithéâtre, trois villages entourés de vertes prairies aux haies d'aubépines et de noisetiers. Nous marchons sur une épaisse muraille volcanique descendue des puys de *la Vache* et de *las Solas*. Elle a dressé contre les eaux de la Veyre un rempart qui l'a contrainte de s'assembler en nappe profonde. Mais leur cours s'est rétabli par-dessus son sommet. Le village d'Aidat est assis sur un des bords ; l'eau baigne presque les maisons, réfléchies en longues colonnes sur sa surface. Un peu plus haut s'étagent **Sauteyrat** et **Saint-Julien** comme pour embellir la perspective. A quelques brasses de la jetée, un îlot de lave sur lequel se distinguent des débris de constructions anciennes, au milieu de frênes, d'aulnes et de végétations dont les teintes ajoutent encore à l'agrément de la vue.

Sur cet îlot nous retrouvons le bruit des dissertations d'antiquaires. Grâce aux briques empâtées de chaux et aux ruines de bâtisse dont il est recouvert, les uns y construisent un des nombreux lieux de repos de la *villa* de Sidoine Appollinaire, par lui amoureusement décrite et qu'il nous fait vraiment splendide. Ils s'aident pour cela du nom de **Pic du Châtelet** que cet îlot porte dans le pays. Ils trouvent dans la conformation du lac et la direction de ses eaux, dans le nom de **Caves de Saint-Sidoine** donné à celles d'une vieille maison du village, dans des restes de château-fort tout auprès et dans maints autres détails, toutes les raisons possibles de reconnaître, sur les bords de ce lac assurément très attrayant, le fameux **Avitacum** décrit dans une des lettres de l'évêque gallo-romain. D'autres, au contraire, disent que ceux-là radotent, que le lac de Sidoine était plus vaste, que le ruisseau dont les eaux le formaient se brisait en écumant contre de hauts rochers, tandis que la Veyre arrive ici tranquille, dormeuse entre les joncs. C'est au lac Chambon, sous l'une des grandes écorchures du Sancy, que ceux-ci entendent placer **Avitacum**. Ils l'y voient aussi distinctement que s'il existait encore, tandis qu'une troisième voix nous crie : « C'est au lac de Sarliève que fut **Avitacum**. » De la part des uns et des autres beaucoup de latin et de reliques, des vieux pots et des briques cassées. Il est plus sûr de se borner à ce qu'enseigne l'histoire au moins tangible, sinon probante. Les ruines du château d'Aydat et celles du **Châtelet** du lac, s'expliquent modernement par ceci qu'Aydat fut, au <sup>xiii</sup>e siècle, une des forteresses du Dauphin d'Auvergne. Du sommet de Monton, Sarlière, aujourd'hui paré d'une vigoureuse culture, ne nous a pas moins apparu dans un bas-fond où l'on sait qu'a croupi, jusque dans le dernier siècle, un marais à fièvre. J'ai peine à croire qu'il ait pu être

choisi pour l'emplacement de la *villa* de Sidoine, et tu verras bientôt qu'à Chambon elle se serait trouvée à coup sûr en fort belle place.

### De Sauzet-le-Froid à Randanne.

Nous voici dans de vastes plaines ondulées. L'aridité de leur granit ne laisse pousser qu'une herbe courte et parfois rare. Rien à l'horizon, seuls les cônes tronqués des volcans ou bien les puys dômitiques se projetant sur le ciel et, de cette base nue, se haussent devant nous comme s'ils étaient des piliers nécessaires. Elle-même, cette base soumise semble contempler dans le recueillement ces dominateurs de la nature et le dôme géant qui les commande. Ça et là sourdent des eaux claires comme l'atmosphère même ; alors l'herbe devient plus verte, le vif feuillage du frêne s'y mêle, les yeux trouvent un peu de variété. Du reste, limpidité merveilleuse de l'air, un calme profond, un silence grandiose inconnus des basses plaines, enrichies, plus d'un ne dirait-il pas assourdies du travail humain. Dans les affaissements du sol, dans les abris contre les frimas de l'hiver, là où la terre, plus abondante, permet une œuvre fructueuse, dans des replis où l'eau plus pure et plus vive sert mieux la végétation, un pauvre hameau s'est établi : maisons basses, leurs jours minimes, étroits, attentivement tournés vers les rayons du Midi ; défendues contre les rafales de l'Ouest par l'inclinaison de leur toiture en chaume épais ou en larges dalles de pierre. Ainsi successivement **Sauzet-le-Froid**, **Fonfreide**, **Teix**, **Saint-Genès-Champanelle**. La fraîche verdure de leurs haies et de leurs prés repose la vue, dans les steppes uniformes qui s'échelonnent devant nous sur cette large base des puys.

**Randanne.**

Presque au point culminant, nous retrouvons la lave grise et les monceaux brunis des pouzzolanes. Randanne apparaît entre les accidents d'une vaste cheire, argentée au soleil par les lichens qui en tapissent la surface. Les bouleaux la diaprent çà et là de leur feuillage léger. Rien n'égale l'agreste et primitive poésie de ce site. Les pics aigus des monts Dore le ferment d'un côté ; de l'autre les cratères des Dômes haussent leurs sommets dans une placidité majestueuse et, par place, le regard peut plonger sur l'inclinaison mouvementée et verdoyante où les sources ont réuni leurs eaux pour donner naissance à la petite rivière de Sioule. Je comprends que Montlosier se soit plu à se créer là une demeure. Artiste par-dessus tout qu'il était, aucune convenait-elle mieux au fils de ces montagnes nues, rudes, non sans étrangeté ! Il était en quelque sorte né d'elles, et comme elles. Douzième enfant de son père, trop oublié par ses parents que tant de famille encombrait, ayant grandi seul sous le souffle de leur atmosphère tourmentée, il les avait prises pour compagnes de son isolement. Il en procédait vraiment. Son intelligence était forte et originale comme elles, son imagination ardente et à grands traits comme elles. Aussi en a-t-il senti, aimé, exprimé la profonde poésie mieux que personne. Mais, semblable à leur terre sans chaleur, il ne produisit jamais les fruits que donnent les sols généreux.

C'est merveille de voir cet homme, dont la destinée, à l'origine, ne semblait pas devoir être ce que les événements la firent, attacher d'abord sa vie à ces bruyères, à ces laves rugueuses, à ces grands puys immuables. Jeune, il les

étudie dans leur fond intime. Le marteau à la main, il en suit les grandes épanchées, il écrit le tableau de leur formation peu expliquée encore. Il se passionne tellement pour elles, il identifie si bien son existence à la leur que, ne voulant plus les quitter, il épouse une femme plus âgée que lui de quinze ans, mais à qui son père venait de vendre la demeure de **Recoleine**, où s'était passée son enfance et commencée sa carrière. Et, dans le fait, ce chalet antique, avec ses prairies et ses grands frênes projetant leur verdure sur les tons chauds des labours, avec ses perspectives si remuées, sa cascade écumeuse <sup>1</sup>, était fait pour séduire son esprit. Qu'après une vie publique longue, et que les événements rendirent flottante, souvent bizarre, il soit revenu se retremper au sein de cette nature, embellir, animer de créations ces lieux qui avaient charmé sa jeunesse, cela n'a rien qui étonne. On peut regretter, seulement, qu'un maître comme elle ne lui ait pas imprimé un plus vigoureux cachet. A l'autre extrémité de la Basse-Auvergne, la vue de tableaux presque semblables formait le coryphée de la Révolution en ce qu'elle a eu de généreux et d'humanitaire. Cette antithèse de La Fayette, le héraut de l'indépendance Américaine et de l'immense mouvement de 1789, et de Montlosier demeuré dans les données anciennes, chacun parti des deux bouts opposés de ma chère province pour devenir chacun les derniers représentants de la chevalerie dans le tournoi de la politique moderne, ce contraste n'est pas la moins saillante des particularités de son histoire.

1. Cascade de *Saliens*.



### Le puy de Dôme.

Je ne t'imposerai pas l'ascension du Puy de Dôme. C'est une sorte de pèlerinage vulgaire. Ta vue est lasse, peut-être, des horizons sans bornes ; mieux vaut ne pas gravir les pentes de ce cône de 700 mètres, d'où presque tout est confus à force d'être vaste et lointain. Notre route est longue encore, et nos pas se sont ralentis dans ces champs phlégréens. La haute et fière montagne de Dôme s'élève par étage au-dessus des solitaires hameaux de **Manson** et de **Lachamp**, dont les habitants s'épuisent, depuis des siècles, à faire naître la fécondité dans des pouzzolanes encore incapables de vie. Le puy, lui, désert, se plaisant sans doute à se sentir tantôt sous son linceul de neige, tantôt fouetté par les rudes courants qui l'enveloppent, tantôt voilé sous la brume rosée dans laquelle les rayons du soleil le noient, semble défier l'action du temps. Sa cime supporte fièrement les nues, comme les royales têtes des vieilles peintures leur lourde couronne. Je me souviens d'avoir, enfant, éprouvé une grande joie en m'y trouvant un jour plein d'éclat. Ceux qui m'y avaient conduit renoncèrent à distinguer un point quelconque dans le vague étendu sous eux. Ce qui frappa le plus leur regard, ce furent les cratères évidés dont une verdure merveilleusement fraîche occupait le fond, et qui, placée ainsi en tête de leurs longues coulées, offraient une perspective saisissante. On n'en jouit qu'imparfaitement des bords du cratère de Pariou, où nous a conduits insensiblement l'inclinaison des bruyères. De tous côtés, cependant, la vue embrasse de belles perspectives. Soit que l'on se retourne vers les plaines pouzzolitiques de tout à l'heure, closes sur l'horizon par le profil élégant des monts

Dore et plus au loin par la dentelure vaporeuse des monts Cantal, soit que l'on reporte les yeux vers cette Limagne dont tant de fois nous avons eu l'aspect toujours admiré, on est de toute part surpris et enchanté. Autour de soi les bouches éteintes ou figées de la dernière poussée volcanique : les Sarcouis arrondis par le temps, Chopine aux pentes ravinées, aux couleurs vineuses, Côme, Jumes, Louchadières, Nugère, cratères ouverts sur leurs coulées puissantes qui descendent comme les vagues d'une mer houleuse qui se serait instantanément pétrifiée. Sur les rebords de Pariou, les pieds ont peine, parfois, à se placer de front. Les géologues auvergnats tirent vanité de lui, ils ont raison. Nul volcan éteint ne s'offre peut-être moins altéré. On le dirait fermé d'hier, tant sa forme est encore pure. De sa crête circulaire, le fond intérieur paraît aussi bas que la base. Dernier produit, sans doute, d'une action ignée, sage cette fois dans la puissance, une dernière pluie de cendres l'a élevé, et la lave n'est pas venue en déchirer les parois. Le vulgaire le compare à un *entonnoir*, aussi justement que son profil sur le ciel à un *bateau*.

#### **Allagnat, Les Roches, Masayes, etc.**

Les grandes cheires qui couvrent le sol jusqu'à Pontgi-baud sont boisées sous les Puys. Là où les hommes ont trouvé assez de terre pour labourer, ils ont formé de petits établissements dont le pacage des montagnes accroît pour eux l'intérêt et leur donne l'importance. Ainsi **Allagnat, Les Roches, Tournebize, Chez-Pierre**, et, plus loin, **Masayes, Saint-Pierre-le-Chastel**. La végétation pressée des frênes, des bois taillis, des prés fermés de haies font distinguer ces villages. De même se montrent espacés des îlots

de verdure ou des groupes d'arbres qui ont poussé solitairement entre les rochers. Se détachant en bouquets sur ces longues surfaces de pierres, ils sont peut-être les derniers témoins de forêts d'autrefois, car une grande forêt y a été détruite peu à peu, de mémoire d'homme, par la dent du bétail et par des aménagements sans règle. Peut-être ces forêts étaient-elles encore vierges lorsque les populations primitives y firent les retranchements défensifs que l'on trouve vers le milieu de ces espaces. Un grand nombre de cases à pierre sèche, maintenant éboulées, semblent révéler ces repaires de nos ancêtres. Les archéologues, du moins, veulent que ce soient là des indices de campement. Il y a, en effet, une surface pelousée, de 280 mètres environ de longueur et 120 dans l'autre sens, encéint de ravinements naturels d'une part, et de fossés paraissant creusés dans la lave d'autre part. Les archéologues l'appellent le « **Camp des Chazaloux** ». On peut y compter 60 ou 70 de ces cases, qui n'ont plus de toiture. Au-devant, façons de corps de garde, des espaces vides assez reconnaissables; on en voit aussi dans le milieu, sans pouvoir préciser leur emploi.

Ne contredisons pas les archéologues, car ce sont des convaincus tenaces. On peut d'ailleurs admettre que le lieu était parfaitement choisi pour l'établissement de nos vieilles peuplades. La tradition du pays veut, en tout cas, que des combattants quelconques aient pris ces rochers pour lieu de retranchement, car un autre point de la cheire porte encore le nom de **Paché des Sarrazins**. Mais un fer de lance, un morceau de métal recourbé que l'on donne pour une faucille gauloise, ne semblent pas suffire, en l'absence d'autre trouvaille, pour attester l'existence d'un établissement gaulois dit des « Chazaloux ». Celui d'une vaste carrière à pierre de taille, du temps où l'on

construisait les édifices religieux, aurait pu laisser des traces pareilles. Tout auprès et à d'autres places, se voient des monceaux d'éclats, détachés évidemment au marteau. Cette hypothèse vaut bien l'autre, quoique relativement moderne; la découverte faite, il y a quelque quarante ou cinquante années, d'un coffret de métal rempli de monnaies du <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle, à l'effigie des évêques de Clermont, n'autoriserait pas sans raison à penser que les « Chazaloux » fussent la carrière, une des carrières tout au moins d'où sortit la cathédrale, puisque des actes authentiques indiquent la situation de ces carrières au pied du Puy de Dôme.

Il existe si peu de certitude, quant à tous ces camps romains ou gaulois, que j'ai négligé de te montrer, auprès de Randanne, celui du plateau de **Cabannes**. Là, dans un endroit bien plus sauvage, bien plus couvert par les arbres et les amoncellements de la lave, on distingue quelques fragments de cases, des murailles à pierre sèche, des sortes de traces de fossés; une fouille, dirigée par M. de Montlosier dans son dernier âge, y avait fait rencontrer des haches de silex et de métal, des ustensiles divers, une médaille semblant porter le nom de la famille Cornélia. Après tout, les hommes d'aujourd'hui habitent bien ces lieux élevés et d'autres non moins sauvages; nul doute qu'ils aient pu s'y camper autrefois.

### **Pontgibaud.**

La contrée montagneuse que le Puy-de-Dôme opprime de sa masse, ou mieux décore de sa fierté grandiose, n'a point de vallée plus attrayante que celle de la Sioule à Pontgibaud. Cette petite ville est assise en amphithéâtre sur les derniers rochers du fleuve de pierres vomis par

Côme. A ses pieds, la rivière serpente dans un bassin de prairies et va se perdre entre les bords touffus d'une gorge resserrée et pittoresque. En arrière le Puy-de-Dôme et les cratères qui, de là, paraissent entourer sa base, ferment l'horizon par leurs belles lignes ; d'un côté, une sorte de mur granitique, qui s'élève presque perpendiculairement, force la vue à se reporter sur la plaine et fait ressortir le charme du paysage. Paysage de montagne par excellence. Il jouit très justement de ce renom. Au sommet de la ville, sur un rocher abrupt, se tient encore bien debout une tour ancienne, vestige de l'une de ces forteresses que les anciens rois des frontières, les Dauphins d'Auvergne, possédaient sur les marches de la province. C'a été un château enfermant tous les habitants dans une enceinte dont il reste plus d'un fragment ; depuis il a servi aux bandes anglaises et passé ensuite dans la maison de La Fayette. C'est une dame de cette maison qui y reçut Montaigne revenant d'Italie. Au témoignage de celui-ci, le château offrait déjà beaucoup d'agrément et était réputé pour cela ; mais la vue du voyageur était rendue difficile par les aspects de la presqu'île méditerranéenne, outre l'amour pour son riche Périgord ; il ne faut pas s'étonner qu'à Pontgibaud il ait trouvé « l'assiette laide plutôt qu'autrement. » Nous autres Auvergnats de la plaine, la magnificence où celle-ci nous tient nous a blasés, de sorte que nous rendons davantage justice à Pontgibaud. En peu d'autres lieux on n'éprouve plus de jouissance à passer une de ces journées brillantes que procure ici la fin de l'été.

Depuis un siècle, une mine de plomb argentifère est exploitée là de loin en loin. Les ateliers d'extraction sont le but d'une course admirable le long des bois qui bordent la Sioule. Un chemin y a été tracé d'une

rive à l'autre, on y jouit au plus haut degré du calme des vallées ombragées. L'eau court en cascades entre les rochers, ou tantôt s'étend en nappes tranquilles le long des herbages et des aulnes qu'elle baigne, tantôt ruisselle en grandes surfaces diaprées sur un fond de cailloux aux couleurs multiples. A l'endroit où se travaille le minerai, la vallée s'élargit en une sorte d'ovale qui se referme à peu de distance, et l'éclat du soleil éclaire de curieux accidents de la nature. Une suite de hautes arcades voûtées se dessine aux bords supérieurs, on dirait de gigantesques constructions des hommes. La vallée redevient étroite, se détourne soudain et présente une des curiosités les moins communes dans les sols volcaniques. A peu de distance, une butte paraît fermer les issues, produit d'une soufflure dans la coulée, ou bien orifice inférieur par où la lave s'est échappée d'un cratère. Le nom de **volcan de Chalucet** lui a été donné. En fait, c'est en un massif important, sur les pentes duquel s'ouvrent des bouches pareilles aux grottes où l'on pense qu'habitèrent autrefois les populations pourchassées. Des déjections puissantes à sa base, divisées par des lignes de verdure, font croire à des coulées différentes qui seraient sorties chacune d'un des orifices béants. Leur pente et leur agencement sont d'un effet étrange dans ce lieu profond et étroit. Il semble qu'on se trouve en face d'une éruption qui s'éteint, tant ces grands rochers paraissent en mouvement. L'illusion s'augmente en approchant ; les bouches se montrent tantôt noires, comme si la fumée venait de les brunir, tantôt, sous la pelure de lichens qui les tapissent, rougies comme par le feu.

### **Le Pont-des-Eaux, Olby, Saint-Bonnet.**

Au-dessus de Pontgibaud, la Sioule reçoit de petits affluents. Plusieurs portent son nom, à coup sûr un des noms génériques donnés au cours d'eau dans l'ancien langage gallique de l'Auvergne. Chacun de ces affluents coule entre de vertes prairies bordées d'aulnes, de frênes, de noisetiers sauvages. Lequel offre le plus charmant paysage ? je ne saurais le dire. Celui du Pont-des-Eaux est peut-être celui que sa végétation vigoureuse et la bonté du sol feraient préférer. Nous traversons Olby, riche village de montagne, et peu après le hameau portant ce nom de Pont-des-Eaux, au milieu des prés encadrés de grands frênes, d'érables, d'aubépines mêlées aux framboisiers pour enclore de haies multipliées cette verdure éclatante. Le puy de Dôme plane presque perpendiculairement sur elle. Le vallon s'ouvre bientôt et laisse voir une plaine plus large où les moissons et le labour rehaussent de leurs tons accusés le vert des prés et des feuillages. Il est visible qu'un climat plus doux procure la fertilité que fait présager le paysage. Le village de Saint-Bonnet occupe le milieu. De tous les côtés un amphithéâtre de collines aux teintes vigoureuses. Des villages, des hameaux, des habitations isolées y posent, faisant pour nos yeux, par l'inclinaison de leurs grandes toitures, par leur entourage de prairies, par les massifs boisés qui les abritent, un riant et poétique tableau.

### **Orcival**

Dans un des plus gracieux replis de ce territoire ondulé, au bord de cette même Sioule que nous remontons depuis

Pontgibaud, se trouve le plus célèbre lieu de pèlerinage qui soit en Basse-Auvergne. Là s'élève, dans un bassin de prés touffus, sous un horizon de grandes cassures volcaniques et entourée d'habitations, l'église de la vierge d'Orcival. Ni dans la crédule Italie ni dans ton Espagne superstitieuse ne fut jamais vierge de plus de puissance, ni de plus merveilleuse origine. Saint-Luc l'avait sculptée, et elle fut trouvée auprès du tombeau de Marie ! Qui l'apporta ici, au milieu des forêts sauvages dont étaient peut-être couvert cet entourage avant que les moines voués à son culte ne le défrichassent ? on l'ignore. Les annales redites l'affirment, en tout cas la légende des malades guéris par elle, des femmes stériles rendues mères, des personnes protégées, des villes sauvées de la peste ou de maux pires. Chaque année, le jour de l'Ascension, il n'y a pas un sentier par où n'arrive une affluence de peuple, pour adorer la vierge miraculeuse et lui porter des vœux avec des offrandes. Jadis, les hauts seigneurs comme les pauvres gens accouraient de toute part, rien n'égalait la magnificence alors des ornements de l'église. Les temps sont en cela changés ; mais c'est encore un spectacle très animé, celui de la foule descendant en longues files les sinuosités des chemins qui aboutissent au sanctuaire.

L'église d'Orcival est un des très beaux monuments de l'art roman-auvergnat. On lui a demandé une tradition dans le paganisme. On a voulu qu'elle fût bâtie sur les assises d'un temple dans les premiers siècles du christianisme, de sorte que le culte de la vierge aux miracles aurait succédé au culte barbare dont ce temple payen était le lieu. Pour étayer cette hypothèse, on a demandé l'étymologie d'Orcival à « *vallis Orci* », le val d'Orcus ou de Pluton. Toutefois, les anciens titres désignent l'endroit tantôt par le latin **Urcis vallis**, tantôt par **Urci Walhe**, tantôt par **Orsiwahle**.



D'autres étymologistes se sont trouvés pour traduire ces vocables par **Le Val de l'Ours**, dans la pensée que les forêts pouvaient être supposées fréquentées par des animaux de cette espèce. Exacte ou sans réalité, du reste, l'étymologie n'apprend rien. Le fait certain, c'est l'église, et il n'y a nul doute qu'elle n'atteste, à sa date, une fort grande importance ecclésiastique. Les détails de son architecture ne font pas remonter sa construction au delà du commencement du **xi<sup>e</sup>** siècle. La Notre Dame du port de Clermont paraît avoir servi de modèle, car le même plan et les mêmes détails s'y retrouvent. Elle fut probablement fondée par des moines établis dans ces replis montagneux. Leur monastère était, au **xii<sup>e</sup>** siècle, sous la domination des comtes d'Auvergne. En 1166, Guillaume VII, qui avait longtemps guerroyé contre l'abbaye de la Chaise Dieu, voulut pour le repos de son âme et de celle de Robert son père, que le prieur d'Orcival allât processionnellement, un jour par année, faire ses dévotions à l'église de cette congrégation, en ce temps-là puissante.

De quelque côté que l'on regarde la basilique d'Orcival, sa situation au centre de la vallée où elle plane, les proportions parfaites de son plan, l'élégance de son ensemble lui donnent un caractère plein d'attrait. Son clocher à deux étages, dont les arcades ogivales encadrent des arcs de plein cintre géminés, les colonnettes sveltes qui s'y projettent donnent au monument une légèreté saisissante. Charles Nodier et Taylor, qui étaient des touristes romantiques, c'est-à-dire portés à sentir la poésie dans les choses extérieures, ont comparé cette petite basilique aux plus célèbres monuments religieux de son époque. A l'intérieur, des chapiteaux couronnent les colonnes engagées de la nef et celles du chœur, qui sont isolées. Un grand nombre sont historiés et d'un dessin parfois assez

pur. Le ciseau du sculpteur, toutefois, est distancé par les outils du serrurier. Une grille remarquable, puis, sur la couverture en peau de l'une des portes, des ferrements appliqués présentent des contours ouvragés infiniment gracieux.

### **Corday, Rochefort.**

Il faut venir, d'Orcival, rejoindre la grande route de Bordeaux vers le château de Corday, qui fait admirer sa construction ancienne et aussi les grands arbres qui le parent. Deseaux magnifiques, artistement dirigées, ajoutent à la séduction de cette belle demeure. Un plateau vient ensuite où cesse la verdure, où le vent d'hiver souffle à l'aise. L'araire du paysan y laboure un sol de volcan où les seigles et l'avoine peuvent seuls mûrir. Au delà, caché dans le fond d'un ravin que l'on croirait franchir d'un bond, tant ses bords sont à pic et rapprochés, se présente Rochefort, le chef-lieu cantonal de toute cette montagne. Les eaux d'une autre Sioule en arrosent les prairies. Les frênes qui les bordent élancent leurs branches avec une vigueur rare, comme pour sortir de l'étroite prison où la nature les a jetés, et jouir en haut du soleil et de l'air. Il y a pourtant eu place, en cette cassure du terrain, pour un sommet aigu qui supporte encore les ruines d'une autre des forteresses des Dauphins d'Auvergne; c'est la « roche » même d'où le bourg a tiré son nom. L'originalité de ce site est faite pour le touriste. Pour le peintre aussi le sol est riche, montre de belles récoltes sous un climat hivernal pourtant rude. Moins attrayantes les hôtelleries. Il faut aller planter sa tente et dresser sa table dans le vallon vraiment délicieux où l'on descend bientôt. Là, au bord d'une eau de cristal, sous des ombrages qui semblent plus

épais et plus beaux parce qu'ils sont tout à fait libres, deux redressements à pic se dessinent pittoresquement dans les déclivités des monts Dore. Ce sont les roches **Tuilière et Sanadoire**, curiosités secondaires en ce grand amas d'anciens volcans. Par un beau jour, à s'abriter des heures chaudes dans ce vallon merveilleusement semé d'anfractuosités grandioses, il semble que la végétation soit plus splendide qu'on ne l'a trouvée nulle part, les eaux plus limpide-ment fraîches et brillantes, la verdure plus parlante à l'admiration. Point d'habitations, nulle habitation visible, le silence imposant de la nature.

Nous sortons là de la Basse-Auvergne par une de ses portes que l'on devrait choisir pour y entrer. Le faite franchi, un autre plateau plus ravagé par l'hiver nous ouvre l'unique route à suivre. Nous sommes en face de la Haute-Auvergne, à deux pas du Limousin. Sol de pacage ; le froid le rend stérile et triste, la vue n'a plus d'aspects riants sous le vaste horizon qu'elle embrasse.

### **Laqueuille, Herment, Tauves.**

Quelques moments nous ont suffi pour atteindre à l'éboulement de basalte sur lequel est audacieusement assis le bourg de Laqueuille. Horizon de terres granitiques stériles : maigres bruyères, bouleaux légers et gracieux, mais sans puissance, pauvre sol et pauvre végétation ; dans le nivellement du lointain, les tons crus d'une campagne morte, rugueuse, semblant une large scorie. Au point extrême, toutefois, les grandes lignes que tracent le profil du Cantal, et, au premier plan, des prairies étendues, une colline boisée ; en inclinant du côté du Midi, les regards sont attirés par de grandioses mouvements du sol : ce sont les paysages des monts Dore

qui viennent finir là. Après un temps passé dans des fonds, même remplis de verdure, l'espace que de toute part on domine ici a son prix, et non moins de trouver, dans la situation du village de Laqueuille, une des plus pittoresques de cette frontière auvergnate. Il s'est groupé sur les dernières masses d'une épaisse coulée, autour d'un autre château des Dauphins. Les assises basses d'une des tours restent encore debout au point le plus abrupt. Les Laqueuille, qui le tenaient en fief, viennent à peine de s'éteindre. Ils eurent un nom dans la noblesse d'Auvergne; en 1789, le marquis de Laqueuille fut par elle député aux États-Généraux; il y représenta les intérêts de cet Ordre de l'ancienne monarchie, exactement à l'inverse de La Fayette venu, lui, de l'extrémité opposée du pays. Dans les cassures du basalte, sous les maisons, sur les pentes du terrain, de grands hêtres, des frênes vivaces font au village une ceinture de feuillage qui ne contribue pas peu à l'originalité de son site.

Du haut de la vieille tour, la vue s'étend au nord sur des plaines semées de bois de hêtres. Au bout, Herment s'élève sur un renflement du sol. Toute petite ville, qui tient aujourd'hui la place d'une autre encore des forteresses des Dauphins; elle ferme l'Auvergne du côté de la Marche. Vers l'ouest le petit cône de **Préchonnet**, couronné de bouleaux, abrite **Bourg-Lastic**. Ce n'est guère qu'un hameau allongé sur la route de Bordeaux, la sortie de la province du côté du Limousin. On y trouve une église qui, sous ses adjonctions modernes, en révèle une fort ancienne, car son plan et ses sculptures sont antérieurs aux églises du <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle. Un peu plus loin, les rebords boisés d'une gorge granitique profonde, dans laquelle s'écoule le Chavanon, ruisseau qui va grossir la Dordogne au-dessous de **Messeix** et de **Savennes**. Après

quoi, presque au sud, la vue est arrêtée par le prolongement des monts Dore qui, de ce côté, font confiner la Basse-Auvergne avec l'Auvergne haute et le Limousin. Là se trouve le bourg de Tauves, sur un sol de basalte où les neiges et le froid de l'hiver règnent en maîtres. Le large profil du Cantal arrête ici l'horizon avec grandeur.

Nous perdrons deux journées à parcourir en détail cette étendue fruste. Aucun des lieux dont je viens de t'indiquer la position ne compenserait le peu d'agrément de cheminer à travers des plaines presque sans ombrage, et, en majeure partie, sans culture. A l'exception de **Tauves**, peu riant d'aspect, mais relativement riche par les qualités du sol, nous ne verrions que territoires maigres, froids, où la neige séjourne la moitié de l'année. Les bouleaux en sont la végétation dominante; par endroits le hêtre, dont le feuillage éclôt si vite, mais tombe si tôt; les habitants trouvent un peu matière à industrie dans l'un, pour les cercles, dans l'autre pour la saboterie grossière. A **Savennes**, ils transforment en chaux le calcaire ancien que fournit une dépression des terrains primitifs. Suivons de préférence le rebord du plateau de Laqueuille qui incline vers le Midi.

### **Le Trador, Murat-le-Quaire, Saint-Sauves.**

A quelque distance, le hameau du **Trador** nous montre ses maisons aux toits de paille. Elles sont comme attachées au flanc d'un ravin. Des prairies entourées de haies vivaces et de frênes; le bruit d'une cascade abondante retentit, le paysage reprend les teintes vigoureuses et l'animation qui naît de soi d'une nature productive. Après une petite plaine coupée par des haies que l'on dirait vierges, fouillis de noisetiers en chatons et de chèvre-feuille fleuri, le ter-

rain s'incline rapidement, les pics et les sommets des monts Dore se dressent devant nos yeux.

Nous descendons dans une vallée profonde, à parois déchirées dont chaque ravin nourrit des végétations touffues. Un horizon de bouleversements grandiose. Au fond, les eaux encore naissantes de la Dordogne coulent entre d'énormes fragments de rochers formant comme une autre cheire, mais celle-ci blanchâtre ; ses agencements tourmentés, ses pentes tapissées d'herbes et de sapinières aux tons sombres, frappent davantage que les cheires de lave des monts Dôme. De l'escarpement où nous sommes, **Murat-le-Quaire** à notre gauche, **Saint-Sauves** à notre droite, voient l'origine et le développement de ce chaos saisissant.

Ce serait un attrait que de le contempler longtemps, assis sur quelque entablement des grès rouges de Saint-Sauves. Les formes bizarres que ces amoncellements prennent dans l'imagination nous plairaient à poursuivre, si nous n'étions appelés par les spectacles, non moins faits pour l'admiration, que vont nous montrer les flancs déchiquetés de la petite Suisse française formée par le groupe de hautes montagnes compris, dans la langue géographique, sous l'appellation, « le « Mont-Dore ». Nous passons ici dans une autre des régions administratives de la Basse-Auvergne. Nous avons parcouru quelquefois par enjambées, mais non sans nous arrêter souvent, l'Élection de Clermont ; nous touchons à l'Élection d'Issoire, en descendant de Murat-le-Quaire sur la Bourboule. Nous allons remonter, le long du cours de la Dordogne, le pli profond qui porte à juste titre, de vieille date, le nom de « Vallée des bains » à raison des sources minérales qui y mêlent leurs eaux bienfaisantes à celles de la rivière. »

## III. ÉLECTION D'YSSOIRE.

§ 1. *LE GROUPE DES MONTS DORE*

La nature revêt chacune de ses créations d'aspects et de caractères différents. Si son infinie variété t'avait échappé dans notre course rapide, les monts Dore la rappelleraient à tes yeux. Dans ses vallées profondes ou larges qu'une herbe abondante recouvre, dans ses crêtes déchirées, dans ses ravins inaccessibles, à grandes écorchures où pendent des sapins éboulés, dans le profil de sa puissante masse, il n'y a rien qui ressemble aux basaltes cassés ou aux étendues de bruyères de la chaîne des puys, à leurs cônes élégants ou à leurs grandes cheires, ni aux plaines splendides, aux horizons peuplés d'habitations et de récoltes que nous avons parcourus. Là, se voyaient les plus récentes œuvres de la force inconnue qui, en bouleversant le sol, le forment à nouveau dirait-on, ici ses produits anciens ; la vigueur et la jeunesse respiraient sous les premières, la majestueuse vétusté est empreinte en ceux-ci. La vue de ce grand relief du sol, qui paraît assister avec résignation à sa lente agonie, est un imposant spectacle. Fier encore de sa vie, semble-t-il, il attend impassible les combats que lui livrent les éléments. Quand le rude hiver l'enveloppe de ses nuées impénétrables et de sa neige épaisse, on croit qu'affaîssi il ne doit plus reparaitre ; mais un jour de soleil au ciel fait resplendir ses cimes, on le voit debout et fort dans son linceul, la chaleur d'un prompt été reverdit bientôt ses pentes.

Cependant, la destruction est attachée au flanc de ce grand massif. Il ne renaît pas ainsi chaque année sans

compter les larges plaies creusées sur lui. Mais alors on dirait qu'il regarde dans une sérénité tranquille, comme s'il avait le sentiment reposant de sa destinée, son existence s'échapper de lui pour aller former au loin d'autres créations. A considérer sa forme de géant accroupi, un rieur connu de nous deux le comparerait à un vieux Pythagoricien contemplant sa propre métempsycose, et se sentant mourir avec délices en voyant sa vie passer insensiblement ailleurs. En face de cette destruction inévitable, je pense à nos pleureurs de « l'Art chrétien du moyen âge ». Je comprendrais un poète pleurant la mort de ce « noble volcan », comme parlerait quelque romancier anglais, plutôt que la fausse poésie qui gémit sur l'éboulement des cathédrales et s'épuise à tâcher de faire remonter sur leurs débris les pierres que le temps en précipite. N'était l'idée des fertiles plaines où, dans ses flots rapides, loin de sa source, la Dordogne emporte les bases des monts Dore, je n'aurais pas assez de regrets pour la disparition d'un si beau monument de la nature. Mais en n'en n'épargnant aucun, la nature nous enseigne qu'elle ne détruit que pour refaire. Le grand, le beau, le vrai monument, c'est elle. Sans cesse elle édifie en se détruisant sans cesse. L'humanité suit la même loi, elle efface en marchant, mais elle n'efface que pour écrire. Laissons se détruire à leur heure les ouvrages du passé, pour en reconstruire avec leurs débris d'autres qui vaudront mieux.

Tu n'aimes pas moins que moi, mon brave Lorenzo, cet ami commun qui renferme sa philosophie dans cette brève formule : « La vie est une plaisanterie où ce qu'on appelle « vérité est le plus plaisant des mensonges », et qui n'aperçoit point de grand événement dans le monde « si ce « n'est le déluge », Comme moi, tu l'aimes, parce que cette devise de scepticisme cache une des vies les plus



dévouées, et que s'il en fait la morale de ses jours bouffons, le sacrifice absolu est celle de ses jours sérieux. Lui qui donne à si bon marché ce qui existe pour courir avec élan vers ce qui doit le remplacer, il aurait peut-être, avant moi, devant ces grandioses destructions, traduit dans sa langue pittoresque ce mot des anciens : « La vie naît de la mort, aussi bien que la mort de la vie. » Peut-être ne nous suivrait-il pas de basilique en basilique, se souciant peu de ces vieilles murailles, qui n'ont plus de sens, dirait-il, et il serait allé maintes fois nous attendre, avec un bon cigare, sous quelque ombrage en riant de ce qu'il appelle joyeusement « la farce de l'immortalisme ». Au fond, en tout cas, il verrait des mêmes yeux que moi ces antiques monts Dore déchirés, sauf à pester contre mon humeur philosophique. Mais me voilà, je crois, en plein <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle. Trêve de tirades. Redevenons, comme on dirait en ce siècle-là, « amants de la belle nature », et cessons d'être « philosophe ».

Il faut dire, cependant, qu'au contraire des hommes, cette « belle nature » répand le charme dans ses destructions mêmes. Elle crée au moment où elle détruit ; au sein de ses désastres elle montre la splendeur de sa création continue. Dans les œuvres humaines, les désastres nous font horreur. Il faut beaucoup de temps pour que nous consentions à les envisager sans frémir. A l'inverse, vois cette **Vallée des Bains**, qui ouvre devant nos yeux sa profondeur au flanc de sa haute muraille. C'est une des larges ouvertures par où s'écroule jour par jour le grand massif trachytique. A son sommet, les déchirures des **Égravats** et de la **Gorge d'Enfer** s'élargissent à chaque heure. Mille sources que les orages de l'été ou les neiges d'hiver transforment en torrents s'en acquittent ; la Dordogne roule leurs terres, amoncelle leurs roches disjointes, s'en fait un lit qui

figure le chaos ; néanmoins elle offre le tableau le plus grandiose et le plus séduisant à la fois. Des grandes pentes du **Puy-Gros**, où nous nous sommes dirigés en quittant Murat-le-Quaire, notre vue embrasse l'ampleur majestueuse et les contours moelleux du vaste ovale qui, du sommet perdu du **Sancy**, descend bordé par les longues déclivités du **plateau de l'Angle** et par les cimes successives du **Rigolet**. Tu vois la **Grande-Cascade** s'élancer avec hardiesse sur les rochers précipités par son cours ; elle semble vouloir engloutir sous sa colonne de cristal le village de **Mont-Dore-les-Bains**. Sous nos pieds, la vallée est comme une vaste prairie encadrée par la végétation pleine de vie de **Prentigarde**, par les masses de hêtres et de chênes tapisant le Puy-Gros, et, sur le côté opposé de la rivière, par le frappant contraste des sapins aux tons sombres, aux grands bras, aux longues barbes des lichens ; l'autre rive en est revêtue jusqu'à la **Roche-Vendeix** et la **Bourboule**. Sous la lumière brillante, la perspective donne à tout cela un agencement merveilleux. Les pittoresques, je dirais les sublimes effets s'y produisent, mêlés au paysage riant ou gracieux. Les hauteurs anguleuses, rehaussées par les sapinières de leur base, prennent un caractère d'élancement dont étaient bien loin les assises arrondies de la chaîne des Dômes. Même en face du ravage des éléments, la splendeur de la nature frappe ainsi davantage que ses ruines.

### La Bourboule.

Quelques heures ensoleillées nous restent et peu de jours à dépenser. Quittons la Vallée des Bains pour n'arriver dans la foule des baigneurs qu'après avoir visité déjà ce qu'elle met une partie de la « saison » à connaître.

La Bourboule est un petit hameau de chaumières, semblable à tous ceux de nos hautes montagnes. Ses habitants exploitent les prairies et cultivent les terres mal protégées qui se forment et se déforment le long de la Dordogne, entre les énormes roches et les amas de débris qu'elle entraîne ou qu'elle roule chaque hiver. Des sources minérales sourdent de la rive droite. Elles attirent quelques malades ; ils peuvent y trouver, outre les bons effets de ses modestes thermes, l'avantage de promenades magnifiques. La Roche des Fées, la Roche Vendeix, les cascades de La Vernière et du Plat à Barbe, la vallée de Saint-Sauve, les sapinières, où manœuvrent des Scieries, sont pour eux des occasions de courses salutaires.

La **Roche des Fées** est tout simplement un détail de dislocation géologique. Pourquoi cette explication par du surnaturel fantasmagorique, donnée à ce fait nullement obscur ? Il n'y en a de motif que les besoins de l'imagination paysanne. C'est un grand rocher de granit à filons de feldspath rose ; la Dordogne en contourne le pied, et il regarde vers l'autre rive un rocher de même taille et de même complexion, dont il a été séparée il y a du temps. Mais dans ses filons teintés, dans quelques inégalités, dans une dépression creusée à sa surface par l'action de la durée, la propension des simples au fantastique fait voir des pas de fées, la coupe dans laquelle elles buvaient, l'empreinte de leur large poêle à cuire posée là brûlante sur le roc, et bien d'autres choses encore que les baigneurs de la source se font répéter par amusement.

### **La Roche-Vendeix.**

Cette curiosité-ci est un mamelon détaché au milieu de la vallée, élargie, à cette place, par le confluent d'eaux

latérales dans la rivière. Il n'a gardé aucune trace du château jadis construit au haut et qui, dans le xv<sup>e</sup> siècle, fut le repaire des bandes pillardes d'Aimerigot-Marcel. Ce n'est plus qu'un lieu mal accessible, dont les moutons recherchent l'herbe. Ses pentes difficiles sont encombrées de roches éboulées; entre leurs éclats poussent des sapins superbes. Quand on peut arriver à son sommet, un point de vue très accidenté se déroule. Au bas coule une eau claire et fraîche, dans un cours tranquille. En remontant celle-ci, nous atteignons vite à l'un de ces fonds calmes, fermé par des versants herbagés, qui donnent une sensation de bien-être. De grands aulnes y défendent de l'éclat du soleil, nul bruit ne frappe l'air; on n'entend que l'eau qui court, mais dans sa cadence continue et égale on dirait une sorte d'harmonie du silence.

### Cascade de la Vernière.

A quelques pas, dans une clairière en rond-point, se précipite entre les racines des aulnes une large nappe diaprée par le soleil. Aulne, en langage vulgaire d'Auvergne, c'est *vergne*; de là sans doute le nom qu'a reçu cette chute des eaux qui descendent d'en haut. La largeur et la masse de cette chute plus que sa hauteur, le lieu plein d'ombre et de charme ont fait sa célébrité. Les vallons, en effet, où la mythologie ancienne plaça les divinités du paysage et leur suite de nymphes et de naïades, n'offraient pas sans doute plus d'attrait que celui-ci, trouvé au milieu des bouleversements dont ces montagnes présentent le spectacle. L'orthographe étymologique serait ici la bonne. Il faudrait écrire : **La Vergnière**.

**Cascade Du Plat à Barbe.**

Un sentier rapide s'offre. Il nous fait gravir, non sans peine, la pente de la forêt, autour d'une sorte de gouffre de verdure, par des échelons empruntés aux racines enchevêtrées des sapins. Ce ne sont point les baigneurs qui ont tracé ce sentier sur un plan si abrupt, mais bien les artistes, afin, sans doute, de jouir du tableau presque étrange formé par cette autre chute d'un ruisseau tout entier. Elle donne comme le vertige lorsqu'on passe, non sans précaution, au-dessus de sa profondeur. C'est une sorte de puits naturel, à pic de tous côtés et de dangereux abord. A ses parois s'attachent de grandes ronces, les branches des arbres y plongent leurs rameaux. Les mêmes eaux qui forment inférieurement la Vernière s'y précipitent avec fracas, d'une sorte de mur de trachyte qui manque tout à coup sous elles. Tombant en masse sur des roches et des troncs d'arbres entassés, elle remonte du fond en écume épaisse, mouillant d'une pluie de perles le feuillage tout autour d'elles. C'est à la plus remarquable et la moins connue des cascades que je t'ai amené là, à la plus surprenante aussi par sa situation et par elle-même. N'était son bruit assourdissant, on ne la soupçonnerait point à deux pas d'elle, car, avant de se précipiter, ses eaux coulent avec calme sur le rocher couvert de mousse, et baignent mollement la verdure qu'elles font naître. Quelque jour, la spéculation balnéaire du pittoresque en rendra l'accès banal; personne n'aura plus alors la joie de touriste que tu ressens à la découvrir.

Plus haut, nous nous retrouvons dans une forêt véritable cette fois, où l'abondance des grands lichens pendants

atteste l'âge ancien des arbres. Les eaux décrivent leurs courbes dans une épaisse végétation de fougères et de framboisiers. C'est là la **forêt du Mont-Dore**, vraiment belle et dont on peut dire : « *Selvaggia e apra e forte* », comme le Dante de celles qu'il a décrites. De vastes clairières où paissent des troupeaux de vaches y ont été ménagées il semble par la nature, à côté de fourrés presque vierges où les fauves peuvent seuls pénétrer. L'une de ces clairières, spacieuse et ample, fréquentée une saison par quelqu'un qui portait un nom célèbre, en a gardé le nom ; on l'appelle le **Salon de Mirabeau**. Elle laisse apercevoir un amphithéâtre largement dessiné, que domine à son sommet un pic isolé à la manière d'une « pierre levée » géante. On appelle ce pic le **Capucin**, à cause de la forme en capuchon affectée par la roche. Dans la forêt, toutefois, les **Grandes scieries** ; elles auront malheureusement rasé bientôt la végétation magnifique qu'il nous est encore donné d'admirer. Le pire c'est qu'elles auront rendu complices de la destruction qu'elles opèrent, les eaux qui nous charment à l'ombre des arbres séculaires, quoique leurs chutes fougueuses contribuent tant à l'attrait de ce coin mouvementé.

Le Capucin décore majestueusement la pente de la Montagne du Rigolet. Il est chaque jour l'objet de promenades banales. Nous n'avons que faire d'y monter comme les baigneurs oisifs. D'autres témoins du grand art de la nature nous appellent. Suivons jusqu'au faite ce versant du Rigolet, sous les grands sapins qui le peuplent encore. Notre vue s'étend soudain, vers le Sud-Ouest, sur un nouvel et vaste horizon, terminé au loï par les hautes cimes du Cantal. Une longue déclivité s'offre à nos regards et nous montre confusément les accidents du sol qui le forment, éclairés par le soleil du soir. Sur un des côtés, il fait

distinguer l'entablement gigantesque qui ferme le Limousin au-dessus de Bort, sur l'autre la montée qui s'échelonne vers Riom-les-Montagnes et Mauriac. Immédiatement à nos pieds et devant nous, les gras pâturages à vaches que nourrit un sol volcanique, rendu par le temps merveilleusement assimilable pour l'herbe qui le recouvre. Au bas, est assise la vieille ville de **Latour**, sur les prismes de la coulée. Ce premier plan rachète par l'ampleur de ses proportions la monotonie de sa teinte. En nous retournant, du reste, l'uniformité est rompue par l'aspect qu'offre la vallée des Bains, du point où nous sommes arrivés. Au-dessous s'enfonce le **vallon de la Cour**, comme s'il ployait sous le poids de ses herbages, et son grand mur de trachyte le marque d'un caractère imposant; derrière cette vallée secondaire, la **Gorge d'Enfer** nous montre les pointes aiguës de ses tufs trachytique, dénudés et déchiquetés par les neiges et les eaux; leur teinte, d'un brun jaunâtre, contraste avec le vert éclatant des versants qui les entourent, et du **Pic de Sancy** qui domine le tableau.

Nous plongeons ainsi sur un vaste cirque où commence la vallée des Bains. Le **Ravin des Égravats**, décharné, vient y converger; de même un autre, couvert de végétations alpestres, où la **Cascade du Serpent** dessine sa longue coulée d'écume. Après quoi les plis herbagés à travers lesquels descendent les sources de la Dore. Le vallon de la Cour, dépouillé d'arbres comme tout le haut de la vallée, est celui où l'on sent le mieux la grandiose de ces montagnes. Profond, peu large, sinueux, sans cours d'eau, le silence y habite; le bruit des pas sur ses pelouses, celui de la voix dans son espace résonnent longtemps, répercutés d'un bord à l'autre. Un filon puissant semble en fermer l'entrée par d'énormes roches; au delà de leur muraille, le vallon s'arrondit, et son versant inférieur, tapissé d'une

autre sapinière, va rejoindre après un long contour la Vallée des Bains. Nous sommes alors assez près, presque au centre d'un vaste cirque dominé de tous côtés par les plus hauts pics du groupe, auprès du **Buron du Mont-Dore**.

C'est une masure à peine hors de terre, épaissement couverte de grandes dalles de pierre, destinée à recueillir le lait des vaches qui pacagent les herbes et à fabriquer les épaisses rondelles de fromage dont les montagnes d'Auvergne tirent leur revenu. Installation primitive s'il en fut, la même d'un de leurs bouts à l'autre, et qui appellerait impérativement le progrès. De ce point, en attendant, l'espace autour de nous semble immense. Les mouvements du terrain et ses vallonnements secondaires s'aplanissent sous le regard, comme les pierres sur un grand chemin. Calme admirable, pureté de l'air, netteté des lignes. Le bruissement de la Dordogne, les sons argentins des clochettes de troupeaux, au loin le mugissement des vaches qui paissent aux flancs des parois, inspirent une mélancolie reposante et la rêverie, pleine de charme, du sentiment des hauteurs, dont a parlé si poétiquement Byron.

Il nous reste à franchir les grands rochers qu'on appelle la **Porte du Diable**. Ils donnent passage dans des ravins plus déchirés et plus bouleversés encore. Aux monts Dore, ainsi que dans la plupart des grandes chaînes montagneuses, on a nommé à cause de cela ce point le **Val d'Enfer**. Du plus profond de ces ravins, sort un ruisseau tourmenté, jonchant son cours de débris énormes, véritable séjour de la destruction. Plus de sapins aux grands bras noirs, plus d'herbes vives ; des masses ocreuses découpées en toutes manières par les eaux ; sur notre tête pendent des rochers décharnés qu'on dirait près de rouler au fond de l'abîme. L'ancre que les poètes païens ont donné pour vestibule à leur Enfer à eux, ne devait être dans leur imagination plus



repoussant, ni leur pittoresque fait pour inspirer plus de terreur aux cœurs pusillanimes. La poésie essentiellement catholique du montagnard auvergnat en a fait le **Palais du Diable**. Dans la légende, le diable en est le souverain, et chacun des détails saillants lui est attribué en possession pour son œuvre démoniaque.

### **Mont-Dore-les-Bains.**

Mais nous voici de nouveau sur le sol herbagé de la Vallée des bains. Elle va nous amener insensiblement à l'agglomération d'hôtelleries qu'est le village. Ses habitants espèrent qu'un jour on dira « la ville ». Le manteau sombre des sapins enveloppant les pentes, répand déjà sur elles l'ombre qui rend les formes indécises. Les débris de rochers entre lesquels descend la Dordogne prennent une apparence fantastique ; nos pas résonnent dans le silence de la nature ; l'écho de nos voix, répété par le ravin, va se perdre dans les sommets, nous suivant comme des compagnons invisibles. Voici **La grande cascade** ; sa chute retentit avec fracas sur les rochers et nous couvre de sa pluie d'écume. Quelques pas encore et nous trouverons nos lits.

Je ne sais rien de moins gai, pour des touristes, que ces pays d'eaux, où l'on retrouve le cérémonial des grandes villes au sein d'une nature qui, pleine de vérité, vous a fait oublier la vie factice. Aussi est-ce à mes yeux un des grands mérites de Mont-Dore-les-Bains, que d'y rencontrer moins qu'ailleurs les allures et les mises exigeantes, les plaisirs luxueux. La rusticité des lieux exclut les façons recherchées. La distraction est au prix de courses qui fatiguent et font dormir, on a donc banni les divertissements princiers et leur cérémonial fastidieux. Après le bain,

la journée s'emploie à des excursions à cheval. Petits chevaux de montagne au pied assuré, mais à l'allure courte et dure. Le dîner ramène tout le monde autour de longues tables dont le bœuf aux choux et de vastes plats de riz font le plus bel ornement. Le salon de l'hôtel s'éclaire ensuite, sans frais de toilette, on danse au piano, d'autres prennent des cartes ; vers la dixième heure on voit les baigneurs regagner avec empressement leur coucher, sachant que le réveil est fixé à l'aube.

Bien avant qu'un établissement complet et une route commode permissent d'y venir aussi agréablement qu'aujourd'hui, les bains de Mont-Dore recevaient un grand nombre de malades, rhumatisants, bronchitiques, blessés des armes à feu. On s'y faisait porter en litière, ou bien l'on arrivait sur le dos des chevaux que Laqueuille et le Trador avaient pour industrie de louer. Tel qu'il est actuellement, l'établissement date de 1817 et son achèvement ne remonte qu'à quelques années. Quand on en assit les fondements, on trouva d'abord trois anciennes piscines, dont une entourée de gradins, l'autre en marbre blanc, la troisième remplie de tuiles et de chevrons calcinés. Les murailles d'une ancienne construction se découvrirent ensuite. On recueillit dans ces ruines beaucoup de fragments de colonnes, d'entablements, aussi des bijoux, des monnaies de Vespasien, de Trajan, d'Antonin, de Marc-Aurèle. Tant que l'on a pu, on a utilisé les restes dans la construction d'aujourd'hui. Les gens experts la tiennent pour bien conçue dans ses détails ; au goût elle paraît lourde et n'est pas d'aspect agréable. Elle occupe à peu près les assises des anciens thermes. Il y a peu d'années on voyait, au centre de la petite place sur laquelle s'étend sa façade principale, des restants d'appareil et des fûts de colonnes appartenant à l'une des dépendances antérieures. On les

avait décorés du nom de « Panthéon ». Était-ce le complément destiné aux exercices de corps, ces exercices faisant toujours partie, dit-on, de l'hygiène médicale dans les thermes romains. Ces vestiges, avec d'autres, trouvés autre part antérieurement et depuis, sont plus ou moins artistement rassemblés sur la promenade qui sert de quai à la Dordogne. Le style assez correct de leurs sculptures, en même temps leur exécution médiocre, les rapporte à la décadence de l'art romain. Ils datent, pense-t-on, du III<sup>e</sup> siècle de notre ère. Les fragments d'une statue équestre, une aigle romaine en lave, un cippe dont, malheureusement, le bas-relief est presque fruste, se distinguent par un travail beaucoup plus soigné que celui de tous les autres fragments.

A peine il fait jour et déjà les porteurs vont chercher en chaises les malades ; ils font retentir de leurs semelles ferrées les couloirs de l'hôtel. Maison de planches, il est vrai, celui-ci comme les autres. Peste en soit quand on a un sommeil de touristes. Mais puisque nous voilà tirés du nôtre, commençons une autre longue journée. Quand en viendra la fin, nous aurons vu tout le revers oriental des monts Dore.

### Le plateau de L'Angle.

Le village et l'établissement des bains s'appuient du côté de l'Est à la haute table volcanique de L'Angle. Elle termine sa croupe allongée dans un profond repli du sol où les chétives maisons de **Prentigarde** se cachent, entre les noisetiers et les frênes. Là s'embranchent la route de Clermont par les plaines élevées qui aboutissent à Randanne. Après l'avoir suivie un moment, elle nous amène au milieu de grands sapins dont les branchages inférieurs

baignent dans des ruisseaux. Leur eau est blanchie par une écume légère, et des bruits de cascades se font entendre. En face de nous, celle du **Rossignolet** reflète dans les clairières les premiers rayons du matin. Elle glisse comme plaintive sur le basalte nu, puis, ici perdue sous les ramures, plus loin reparaissant, elle semble une éclatante banderole d'argent qui flotterait mollement au vent à travers les végétations. Un grondement nous annonce, tout auprès, celle de **Quéréuil**, qui a plus de volume et de hauteur. Entièrement cachée de toute part, son abord est mal aisé ; l'œil la cherche vainement si l'on n'est pas dans l'étroit bassin, qu'elle dévaste de ses fureurs. Tu la vois tombant d'un mur de basalte prismé. Un nuage de mousse brillante et fine inonde de ses perles le feuillage qui l'entoure. Ses eaux tourmentées roulent de là dans un lit de prismes cassés et, sous un pont de poutrelles mal liées, vont se joindre aux autres eaux descendues des versants.

La route de Clermont serpente devant nous entre de grands sapins, bordée de hautes fougères et de rochers couverts par les mousses. Des tournants de ses lacets, nous apercevons au Nord le **Lac de Guéry** et sa cascade, entourant de ce côté la base du Puy-Gros. Une vaste plaine herbeuse, peuplée par les troupeaux de vaches et leurs parcs dressés. La cime de la **Banne d'Ordenche** la domine ; à côté d'elle la vallée des Bains, se rouvrant un instant montre une fois de plus à tes regards, les horizons du Limousin et du Cantal. Mais nous devons suivre la longue déclivité du plateau de l'Angle, qui, ajouté bientôt de celui de **Cacadogne**, vient, il semble, s'attacher au ciel par la crête aiguë du Sancy. Peu de baigneurs des thermes vont, comme nous, par ce chemin d'herbe vigoureuse semée de richesses botaniques, gagner les hauts sommets de la chaîne.

Nous ne rencontrons que des vacheries ; elles sont les souverains absolus de ces espaces dès que les premières chaleurs ont fait reverdir leurs herbes ; la neige de novembre seule ramène le bétail aux lieux bas. L'élève ou l'engraissement, la fabrication d'énormes fromages qui ressemblent à des sections de colonnes, constituent les modes d'exploitation de ces montagnes ; ces produits, plus certains et plus élevés qu'ailleurs, font rechercher ces étendues en propriété par les citadins riches. Ordinairement, le premier et le dernier de ces modes sont cumulés, la propriété prend alors la qualification de « montagne de lait » ; celle de « montagne de graisse » s'applique aux autres. Pour lequel des deux modes l'exploitation ne demande guère de monde. La Montagne de graisse est louée par saison à prix d'argent. Le locataire la garnit de bétail et en exploite le profit, tantôt vendant les animaux, tantôt vendant au contraire tout simplement le pacage aux marchands de bestiaux, qui entretiennent là les têtes dont ils fournissent successivement les foires environnantes. Un ou deux hommes de garde suffisent pour tout faire ; le nombre des têtes se compte sur la puissance soit de nutrition soit d'engraissement de l'herbe et détermine ainsi de soi le prix de location estivale. Montagne de lait, la complication est fort peu plus grande. Un « vacher » y suffit, avec un « aide » quand le nombre des têtes l'exige. C'est entre trente et quatre-vingts vaches que la montagne de lait se classe, évaluée d'après sa capacité nutritive ; le poids produit en fromage y correspond, et par lui le revenu brut annuel.

### Les Burons.

Tu as sommairement vu le « buron » de la vallée des bains ; les pareils s'aperçoivent ici, disséminés de partout autour de nous. Cabanons presque au raz de terre, ayant pour toiture un chaume épais chargé de lourdes pierres afin de l'assurer contre la violence des vents. Le « vacher » passe là chaque année six mois de sa vie, loin du reste des hommes, entre le ciel et l'herbe. Deux fois par jour il rappelle son troupeau pour le traire, après chaque fois sa fabrication commence. Il caille le lait tiré, et dès que le « caillé » est bien pris, l'« aide » et lui, armés d'un mince battoir percé de trous, s'occupent à broyer vivement la masse afin qu'elle se concentre davantage ; après quoi ils la distribuent dans des vases percés aussi, des « faiscelles » où elle s'égoutte un temps. Le résultat obtenu, ils remplissent d'elle de grands vases, tenus près du feu pour qu'une certaine chaleur active la fermentation ; là elle a été brisée de nouveau, pressée à la main ; elle se trouve alors réduite à l'état de « tome » dure : ils la logent dans une plus grande faiscelle, en forme de colonne tronquée, où, convenablement salée, chargée d'une forte pierre dont le poids en exprime de plus en plus le petit lait, elle devient le produit commercable à qui cette dernière opération a donné le nom de « fourme » (*forme*). Cette fourme est assise ensuite à son rang sur les rayons du buron ; là elle se sèche, « se fait ». Après deux mois environ, la moisissure qui l'entoure en ayant été enlevée, une légère couche d'ocre rougeâtre lui imprime l'aspect de maturité nécessaire pour la vente ; son prix oscille entre cinquante et soixante-dix francs les cent kilos, selon la qualité de la Montagne et selon les variations du marché. Reste le petit

lait. Comme le premier sorti du caillé contient encore un peu de crème, il est soumis à une forte ébullition, et de son écume est fait le beurre assez médiocre que l'on trouve presque seul dans la région auvergnate des montagnes à fromages. Ce qui subsiste après cette opération, joint à celui qui dégoutte de la tome, est étendu d'un peu de lait, et caillé de nouveau pour devenir un fromage de deuxième qualité. Cette dernière manipulation laisse elle-même en résidu un petit lait inférieur dont sont continuellement arrosées les « fourmes » pour favoriser leur maturation. En définitive le vacher et son aide se le partagent. Ils n'en méprisent pas toujours la boisson. Le restant va à l'élevage d'une portée de porcs. Dans les « montagnes » importantes la porcherie n'est pas sans un certain développement.

Voilà nos *chalets* d'Auvergne. Je ne sais pas s'il faut croire à la poésie rustique sous laquelle on nous décrit de temps en temps ceux de la Suisse, mais la poésie est assez absente des nôtres, d'où s'exhale d'ailleurs une odeur peu engageante. A la vérité on n'a pas du revenu qu'avec des roses. Il faut que chaque vache produise ainsi annuellement, veau compris, de cinquante à soixante-dix francs, pour le pacage de 4.000 à 5.000 mètres carrés, cela moyennant le peu d'avances dont tu te fais aisément l'idée d'après le personnel et le mobilier d'un buron. Dans les monts Dore les herbages sont, en général, de qualité secondaire, les produits ont un rendement et une valeur moindres qu'au Cantal. Là, « montagne de lait et d'élevage », aussi bien que « montagne de graisse », produisent davantage et mieux.

Un côté intéressant, dans ces exploitations, ce sont les instincts, on dirait les mœurs pris par les animaux. Chez ces tranquilles habitants des hauteurs, les facultés natives et l'habitude s'unissent pour s'approprier à la fin qu'on

leur demande en ce séjour, où ils sont envoyés le plus tôt et d'où on les retire le plus tard possible. Dès qu'ils y ont passé une saison, ils en ont si bien appris les jouissances que si un trop long hiver les retient dans les étables d'« hivernage », ils manifestent une impatience inquiète de monter ; ils témoignent de même celle de descendre quand on les laisse exposés trop tard aux frimas. Il faut voir comme au départ ils se pressent chacun et, sans se tromper jamais, vont reprendre le pâturage qu'ils avaient fréquenté, la place qu'ils avaient eue la saison d'avant. Les premiers jours leur joie se traduit en mugissements ; il semble qu'ils se plaisent à les faire redire aux échos, à saluer ainsi les lieux déjà connus. Ce sont les plus anciens du troupeau qui guident ; ils portent, pendue au cou pour cela, une petite cloche en laiton sonore. Les nouveaux venus sont enseignés par les autres des conditions, voire des dangers du lieu. Tous sont dociles aux appels des vachers ; à leur signal la troupe se rassemble. Quand la nuit approche, tous reviennent insensiblement vers le buron, où est le parc à grandes claies dans lequel le plus souvent ils couchent.

Les précipices, les loups, les grands orages, voilà les périls sur ces hautes cimes. Périls pour les jeunes bêtes surtout. Plus d'une de celles-ci, quand elles s'écartent, tombent dans le vide ou dans les fondrières, ou bien sont saisies par les fauves. Mais les agressions de ces derniers cessent d'être un danger, si ces inexpérimentées ne se tiennent pas trop loin de la bande pour que leurs mugissements de frayeur n'en puissent être entendus ; toutes les bêtes accourent, alors, former autour de l'agresseur un cercle qu'elles resserrent incessamment jusqu'à ce que, faisant un effort pour fuir, il soit percé par les cornes et foulé sous les pieds. Non seulement les autres animaux, les hommes mêmes deviennent ainsi quelquefois leur



victime. Tu vois comme en passant auprès elles nous regardent avec défiance, nous suivent de loin, ainsi qu'elles feraient d'un ennemi pour prévenir ses surprises. Le moindre geste de notre part pour éloigner ces Argus amènerait sur nous le troupeau; la voix du vacher, les efforts des chiens pourraient devenir impuissants à nous préserver. C'est chose curieuse, que jamais cette défiance ne menace de ses effets les chiens du buron, et que de si petits animaux se fassent obéir du troupeau sans obstacle. A peine il les voit venir, il se hâte de quitter l'endroit interdit ou de prendre la direction qu'ils indiquent. Le vacher n'a pas d'aide meilleur. Dès que l'orage menace, quelques minutes suffisent pour faire ramener par eux ses bêtes en sûreté. Dans ces lieux élevés, les écirs de l'été sont à redouter autant que le seraient ceux de l'hiver. La foudre y frappe les troupeaux, la grêle fait souvent périr de jeunes bêtes; si elles ne succombent point, elles perdent leur lait pour longtemps, ou bien effrayées, courant en aveugles, elles vont s'abîmer dans les escarpements. Les vachers, passant à peu près toute leur vie sur ces cimes (car ils dorment une bonne partie de l'hiver) ont reçu une certaine expérience des écarts de la nature. Le moindre signe les leur révèle. Ils sentent l'orage dans l'air, comme une tache au ciel, un souffle de vent, mille apparences inconnues de nous le révèlent à temps aux marins, et ils règlent sur l'heure probable le pacage du troupeau. C'est leur prix, parce que leur grand mérite est de savoir conserver intact et de rendre productif l'assemblage qui leur est confié.

### Le Pic de Sancy.

Tout différents de la crête boisée du Rigolet, les plateaux où nous marchons depuis le lever du soleil sont sans ombrage. Les grandes gentianes, l'arnica montana parent seules de leurs corolles jaunes la verdure de l'herbe : elles s'épanouissent brillamment par-dessus les autres fleurs. Nos regards plongent au loin dans les plaines tandis que les rebords inégaux, les flancs tantôt déchirés tantôt boisés de la vallée des Bains forment auprès de nous un paysage constamment changé. La perspective est belle, du sommet pelousé du **Roc de Cuzeau**, dominant l'écorchure des Égravats et le sombre feuillage qui enveloppe la cascade du Serpent. Nous sommes déjà très haut ; il semble que nous dominions le Pic de Sancy lui-même et ses 1880 mètres passés. Nous voici seulement au pied de cette cime aiguë, et Cuzeau disparaît sous notre vue comme une motte infime ; du faite à peine nous l'apercevrons. D'ici c'est une butte, ce Sancy, une butte élevée d'une quarantaine de mètres au-dessus de sa base. Cette base, elle, consiste en un espace affaissé, que l'une des multiples sources de la Dordogne entretient en marécage au milieu d'une végétation de plantes alpestres admirables par leur vigueur et leur coloris, puis un renflement formant col, où la violence du vent est souvent dangereuse.

Lorsque, harassé d'avoir gravi du fond de la vallée des Bains les rapides lacets tracés sur les flancs du Sancy, l'on peut enfin s'asseoir à son sommet, on est au plus haut point du sol de la France, entre les Pyrénées, les Alpes et la mer. L'un des plus vastes horizons connus s'étale, de quelque côté que l'on regarde. Son immensité éblouit et fascine les yeux. On domine immédiatement un sol large-

ment mouvementé, de sorte qu'à la différence du Puy de Dôme, où tout est lointain et confus, nombre de parties se distinguent en relief. Si les plateaux du Limousin, des portions de la Haute et de la Basse-Limagne se perdent dans une ligne vague comme un fond de mer, les profils des chaînes environnantes se dessinent avec une netteté qui en fait reconnaître les directions. Courbe gigantesque de volcans. De l'extrémité sud du Mézène, elle se prolonge par les monts Cantal, les monts Dore, les monts Dômes, jusqu'au bout septentrional de la Limagne. Leurs arêtes principales s'offrent merveilleusement distinctes, et la science aide les yeux à se retrouver, en face de ces silhouettes à perte de vue ; mais quand cette ressource manque il faut des heures pour prendre conscience de cette immensité muette. C'est comme la mer vue pour la première fois : on regarde longtemps pour y découvrir quelque chose ; sa grandeur surpasse tellement, que l'esprit a besoin de se recueillir pour juger ce qui frappe la vue.

Tiens ! sur ce soubassement de croix maintes fois frappé de la foudre, voici quelque chose de fraîchement écrit d'un crayon appuyé : *On ne hait les hommes et la vie que faute de voir assez loin !* C'est à coup sûr un touriste gai qui a transcrit là cette pensée de Chateaubriand ; je n'en sais pas qui, plaisamment ou sérieusement, rende mieux l'impression première de l'immense perspective du Sancy. On plane de si haut qu'il faudrait être pauvre de cœur pour n'y point oublier les misères du monde, ou bien desséché par le scepticisme pour ne pas se passionner à la sensation des œuvres si grandes. Ce souvenir de René me rappelle que feuilletant le registre où l'on inscrit son nom, à l'entrée du canal du Midi formée des magnifiques travaux de nos ingénieurs, je trouvai la signature de Garnier-Pagès au-dessous de ces mots non moins beaux : « La terre appartient à l'homme comme le monde à Dieu ! »

### **Le Puy-Ferrand, la vallée de Chaudefour.**

Le renflement du sol qui sert, il semble, de fondation au Sancy d'un côté, se continue sur quelques centaines de mètres. Comme ensuite il s'arrête subitement sur une énorme profondeur, il prend, regardé d'en face, l'apparence d'une montagne particulière. On lui a donné la dénomination de « puy », propre aux monts Dômes; c'est le Puy Ferrand. Si à son point extrême se tenait un de ces livres d'impressions de voyage, fastidieux d'habitude, comme les exclamations auraient transpercé les feuillets. As-tu contemplé ailleurs un spectacle aussi inattendu, terrifiant et magnifique à la fois? Dans quelles étourdissantes paroles chaque visiteur se serait plu à consigner l'expression de son enthousiasme ou de son effroi, lorsque, marchant dans les hautes bruyères qui recouvrent la croupe arrondie du puy, il aurait vu le sol s'ouvrir soudain, à pic sous ses pieds, en un large demi-cercle montrant à ses regards saisis de vertige l'énorme ravinement, profond de plus de mille pieds, qui s'appelle la vallée de Chaudefour. Les parois, perpendiculaires, sont hérissées de longues aiguilles de trachyte, empruntant un caractère sans égal de beauté et d'horreur à l'opposition de leurs teintes jaunes rouillé avec la végétation qui les enserre.

Les plus hardis seulement peuvent, debout sur cet abîme, jouir en plein de son indicible effet. C'est pourtant une grande jouissance de touriste, que de contempler, depuis son origine si affreusement tourmentée, cette éventrure du sol, majestueuse en ses proportions. Les plus belles fleurs la tapissent. Une verdure admirablement vive d'herbes, de chênes feuillus, de grands framboisiers, de chèvrefeuilles en fleur la pare. A chaque détour tant d'accidents naturels

changent l'aspect ; au fond, s'étend comme un vaste miroir d'argent, dans un cadre splendide, le **lac Chambon** appuyé aux grands rochers et aux ombrages de Murols !

J'aimerais à te faire suivre le rebord qui par degré nous amènerait à ce village en côtoyant de haut ce beau lac ; quelques-uns des archéologues révèlent au moins du goût en y plaçant, avec plus ou moins de respect de l'érudition, l'*Avitacum* de Sidoine Apollinaire. Mais c'est par un chemin plus long et tout autre que nous devons gagner Murols. Il nous faut descendre en droite ligne le versant méridional des monts Dore, à travers une autre région de grands pâturages puis la région des lacs, et voir ensuite la capitale en quelque sorte de cette contrée, la petite ville de Besse, qui porte des vestiges d'une ancienne importance.

### Vassivière, les Lacs.

Vaste pente herbagée, sans arbres. Une solitude infinie plane sur les ondulations de l'étendue. Immense pâturage mouvementé. Un silence que l'on dirait volontiers sublime, à peine troublé par le bruissement de l'air et par le mugissement lointain des troupeaux. Aux premiers plans la petite église de Vassivière se détache sur le vert ininterrompu de l'espace, et les eaux limpides qui se sont fait en lacs minuscules leur demeure dans la vasque des cratères, réfléchissent l'éclat du soleil. Au delà, en face de nous, un horizon illimité. Bois, hameaux, villages s'effacent dans l'amplitude, sous les tons chauds des basaltes et des pouzzolannes qui composent les terrains. Au fond le profil bleu du Cantal, les lignes voilées du Gévaudan et de la Haute-Loire. On marche l'âme élevée par le grandiose de la nature.

Les miracles de la vierge de Vassivière ne sont rien

auprès d'aussi merveilleux spectacles. Le besoin de surnaturel, qui a été général autrefois et qui le restera certainement encore, a érigé en protectrice de ces pâturages et en gardienne céleste de leurs troupeaux cette vierge particulière. La légende veut que de Besse, où on l'abrite en hiver, elle se transporterait seule à son ermitage des montagnes si on tardait à l'y conduire, et que même elle y va sans bruit quand luit un beau jour de printemps. Elle y est donc transportée processionnellement chaque année, au jour fixe où la saison du pâturage commence. C'est une petite vierge noire qui n'est pas seule en Auvergne, et sa dévotion en ce lieu remonte fort loin. Sa chapelle a été relevée au **xvi<sup>e</sup>** siècle, mais plusieurs des chapiteaux qui s'y trouvent rappellent le **xi<sup>e</sup>**. Les pèlerinages se sont attachés à elle, cela allait de soi, et conséquemment d'assez vilains cabarets auxquels les touristes font, eux, le pèlerinage de s'attabler, et les croyants celui, pour les uns d'acheter des rubans bénis préservant des fièvres, de la morsure des chiens, pour d'autres de boire une eau qui guérit tous les maux, ou bien de toucher avec componction une pierre sur laquelle les prières sont infailliblement exaucées. C'est comme bien ailleurs l'utilisation de l'instinct superstitieux propre à la nature humaine ; ici, elle n'entretient pas bien richement la fabrique de la petite église.

Hormis le **lac Pavin**, ceux qui se rencontrent à l'entour ne sont que des accidents à constater. A celui-là sa dimension, la décoration de ses bords, le cobalt de ses eaux font un intérêt véritable. Ce cratère finement pelousé sur sa surface extérieure et dont la cavité est remplie presque bord à bord, les poussées de chênes et de hêtres qui mirent dans son eau si claire leurs touffes gracieuses, la **Couse**, suivant le vieux langage gallique, qui s'en échappe par une échan-crure à peine entamée, tout cela est plein d'attrait. Eau

glaciale sous ces ombrages, privée, en conséquence peut-être, de végétation aquatique. On en dit le séjour impraticable aux poissons, c'est plutôt qu'il n'en peut pas venir d'ailleurs. Un sondage, en 1770, n'a fait toucher le fond qu'à plus de 90 mètres. A deux pas du bord, le sol disparaît presque perpendiculairement. Les sources qui alimentent ce lac sont invisibles, venant des profondeurs. Peut-être résident-elles dans un courant considérable dont le **Creux de Soucy**, sorte de puits d'une vingtaine de mètres qui se trouve non loin vers le sud, entre les laves du **Puy de Monchalme**, est comme une sorte de regard naturel. Du sommet de Pavin, et mieux de Montchalme, on distingue vers le même côté le lac, on devrait dire le marais de **Chambédaze**, couronné par les hêtres du **Puy-Maubert** ; ses abords mouvants, fangeux, en éloignent les curieux et les voyageurs. Pareillement de son voisin, celui de **Bourdouze**. Plus loin nous distinguons le **lac de Montsineire**, resplendissant comme un croissant de métal au pied des ombrages de son cratère ; enfin l'autre cône volcanique élevé, rude et désolé d'aspect, que remplit le lac de **la Godivelle**, celui-là particulièrement poissonneux.

### Besse.

Il est temps de nous rabattre sur les pentes des monts Dore tournées au levant, dont nous avons pris la route ce matin. Besse est à quelques kilomètres. Vieille ville qui, au seuil d'une importante région de montagnes pastorales, a été une « commune » du **xiii<sup>e</sup>** siècle. Elle nous montre déjà son beffroi, du **xv<sup>e</sup>** évidemment, indice d'un municipe dont le rôle n'était pas encore amoindri à cette date. Besse est entourée d'un excellent sol volcanique. Il a pris assiette sur l'extrême cassure d'une coulée. Sombre comme ses

basaltes, et faisant ainsi contraste avec les foins épais et les moissons longtemps vertes du bassin resserré qui s'étend au-dessous. Ses constructions actuelles, très ordinaires, quelques-unes chétives, jurent avec quelques restes de plus anciennes, avec les appareils de fortification qui subsistent, même avec la nef romane de l'église, réparée, visiblement, à la date où fut édifié le beffroi. J'ai hâte de te ramener vers la vallée de Chaudefour et le lac Chambon.

### Chambon.

Nous retrouvons bientôt la profonde crevasse qui va s'élargissant au flanc du Puy-Ferrand. Du point inférieur où nous sommes, elle porte sur sa paroi septentrionale les hauts sommets dont, ce matin, nous montions la pente opposée. Ce sont les sommets de **Diane** et de la **Croix-Morand**. Ils semblent un massif secondaire, à part de celui dont le Sancy est le centre ; en Limagne, d'où leur profil se montre l'hiver sous la neige, on les appelle le **Petit Mont-Dore**. Leurs versants inférieurs sont coupés de ravins qui voient plusieurs hameaux en cultiver les terres. C'est absolument à leur pied que le lac Chambon étend sa nappe azurée. Elle s'appuie contre les grands rochers du volcan du **Tartaret** et contre le cône pouzzolitique formé par sa dernière éruption. Ses eaux, qui se déversent dans les cassures de la coulée, donnent naissance à une autre « Couze » qui accroîtra plus bas celle de Besse. Au bord de ce lac, quel paysage à la fois grandiosement beau et délicieux. Le pittoresque démesuré de la vallée de Chaudefour associé à la fraîcheur de grandes prairies couvertes d'ombrages. La large masse des hêtres se refléchit dans les eaux, des îlots de verdure animent leur surface.

Même au temps d'*Avitacum*, j'aurais préféré à Aidat la

DONIOL. — *La Basse-Auvergne*.



douceur relative du climat qui règne en ce lieu, la grâce des contours, la variété des aspects, l'imposante perspective qui le surplombe. La plaine et les collines de Murols, tout auprès et autrement fécondes, n'étaient d'ailleurs pas à dédaigner, même d'un grand propriétaire gallo-romain. En tout cas, ce n'a pas été un lieu désert ; le village de Chambon, à quelques pas en avant du lac, renferme une petite église romane et un baptistère du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle, indices irrécusables d'une fréquentation antérieure. Le baptistère est une chapelle en rotonde, ayant six mètres vingt-sept centimètres de diamètre intérieur ; trois très petites fenêtres l'éclairent ; elle forme une sorte de coupole, supportée par des arcs de plein cintre qui reposent sur des colonnes à chapiteaux.

### **Le château de Murols.**

Un chemin tracé sous les arbres, au pied des bois du Tartaret, conduit du lac au village de Murols. Le paysage, tout volcanique, a l'aspect riant : les terres sombres, les prés d'un vert intense, chaque pièce enceinte de quartiers de pierre relevés en clôture et laissant pousser entre elles des haies de noisetiers, des frênes annuellement taillés dont le feuillage a d'autant plus de couleur et de force. Nous sommes le long de la Couze, dans une plaine qui va se fermer bientôt en gorge resserrée et rapide, mais jusque là présentant un cirque animé de hameaux ou d'habitations qui respirent l'aisance. Au centre, un dyke de basalte, portant la ruine du plus élégant peut-être et du plus richement bâti de nos châteaux d'Auvergne, semble présider l'entourage et le protéger. La rude assise sur laquelle le château fut construit à l'époque féodale est coupée en arrière verticalement, fondation indélébile et à

la fois, rempart imprenable. Autour courait une enceinte svelte dont il reste des parties ; l'une des tours, élancée, d'apparence légère, n'a pas cessé, quoique maltraitée aussi par le temps, d'imprimer un cachet de distinction absent, ailleurs, en la plupart des débris de son époque. Dominant de haut, il faut franchir ses enceintes quand on n'est pas uniquement des touristes de paysage, mais aussi, pour un peu, des curieux de géologie. La coulée du Tartaret, l'une des plus modernes, semble-t-il, présente de là des accidents pleins d'intérêt. Chaque boursofflure de sa surface est devenue un cône secondaire d'éruption, et les collines formées ainsi, couvertes de cultures, sont sillonnées d'eaux brillantes, qui en descendent les pentes entre la verdure des prairies et les laves.

Des siècles d'une existence sociale dont nous ne nous faisons plus guère qu'imaginairement l'idée, sont figurés par cette ruine, tandis que son paysage est demeuré vivant. En diverses parties, elle reporte l'esprit par delà le *xiv<sup>e</sup>* siècle, en d'autres en plein *xvi<sup>e</sup>*. A cette dernière date appartiennent les bastions de la première enceinte ; une seconde, à machicoulis et liée à la tour, rappelle les caractères de l'architecture militaire du *xv<sup>e</sup>*. Ce qui subsiste des bâtiments compris en cette seconde enceinte, laisse voir dans des sculptures de blasons, dans des bas-reliefs effacés, les vestige d'une ornementation riche. Que ce soit là le *merolacense castrum* dont, au rapport de Grégoire de Tours, Thierry fit le siège en 532, il est certainement malaisé de corroborer cette assertion, comme de la combattre avec autorité. Cette ruine de Murols, sous l'herbe qui en recouvre les débris et les gentianes bleues dont elle est parsemée, reste un des beaux souvenirs de la société féodale. Michelet, qui aime tant à mettre en présence les trois représentants de cette société si loin de nous : l'église, le

château, la chaumière, les verrait ici à portée de sa poétique imagination. Autour de nous les villages groupés sous leur clocher; à quelque distance la monumentale église de Saint-Nectaire, montrant sa toiture massive; plus haut, aux flancs d'un contrefort qu'on nomme le **mont Cornadore**, des grottes où l'on suppose que les habitants d'autrefois cherchaient soit un refuge soit une installation véritable, plus loin aussi, vers le sud, celles de la montagne de Jaunas. Saint-Nectaire est sur notre route et vaut qu'on s'y arrête.

### Saint-Nectaire.

L'insignifiant hameau qui porte ce nom ne mériterait nulle attention, au sortir du bassin de Murols, ni le cirque granitique dénudé, aride où on le voit établi. Son aspect est, de plus, enlaidi par les travertins stériles que déposent au bas de ses pentes d'abondantes sources minérales. Ces sources ont été fort anciennement fréquentées; il existe de grossiers travaux thermaux datant évidemment beaucoup. Les malades qui s'y rendent maintenant, se distraient en visitant les lieux que nous venons de parcourir, en allant voir tantôt les grottes tantôt les belles cascades que forme la Couse en tombant dans la plantureuse et pittoresque vallée des **granges de Sachat**, ou la large chute d'eau de **Saillant**. Mais ce vilain cirque de Saint-Nectaire a été peut-être enlaidi, à des dates inconnues, par la destruction d'anciennes végétations forestières. Il a vu, en effet, des existences successives dont la première remonte aux temps nébuleux.

Un dolmen et quelques indications d'une « enceinte carrée » se trouvent, pour les archéologues, sur le chemin qui mène de Saint-Nectaire-le-Bas à l'église, laquelle

couronne, avec de grands avantages de perspective, le mamelon occupé par Saint-Nectaire-le-Haut. Cinq pierres brutes forment aujourd'hui ce dolmen, une seule servant à le couvrir ; une sixième est renversée auprès, et l'on voit qu'une septième a été enlevée. A quelques pas, deux autres pierres, butées, paraissent avoir appartenu à un monument pareil ; à côté, un bloc debout peut avoir constitué un « peulven ». L'« enceinte » laisse reconnaître deux divisions parallèles en pierres superposées, brutes elles aussi ; on croit distinguer, sur deux rangs, six chambres donnant dans un même couloir. Les archéologues vont aussi explorer, sur le grand plateau de basalte qui domine, au Nord-Ouest, ce paysage devenu triste, des constructions celtiques de dimension plus considérable. Mais je ne te ferai faire ni cette ascension, ni celle des **grottes de Cornadore**. Ces grottes ont-elles servi d'habitation, dans des époques de désastres ou de ravage ? il me semble oiseux de le rechercher. Au-dessus se trouvent les ruines dispersées d'un château du genre de Mauzun, de Montrogon et d'autres ; tout aussi bien ces grottes ont pu être une dépendance lui appartenant, une retraite pour le bétail ou pour d'autres besoins appropriés à ses fins. Le jour nous presse, je ne t'amènerai donc pas même aux **Grottes de Jaunas**, celles-ci bien plus intéressantes pourtant. Elles présentent certainement, elles, les restes d'un village. Un escalier à trois étages, creusé en spirale dans la roche toute friable, n'est pas le moins curieux de leurs détails. Elles justifieraient une longue visite. Les géologues en rapportent de fort beaux échantillons de conglomérat volcanique.

C'est la seconde existence de Saint-Nectaire, qui mérite attention, c'est l'existence religieuse dont témoigne l'église, que notre enthousiasme archéologique actuel a érigée, avec toutes raisons il est vrai, en ce que nous appelons un *monu-*

*ment historique* Elle fut construite au temps où régnait l'art roman, elle en est un type. Il faut dire, sinon le type, l'un des types du « roman » auvergnat. L'école romano-byzantine n'a guère de production plus parfaite. Nulle part plus d'harmonie des proportions n'est unie, dans un petit modèle, à plus de mesure et d'unité dans les ornements. Sauf la tour, octogone, terminée en flèche, qui paraît du xii<sup>e</sup> siècle, on la dirait sortie d'un seul jet des mains d'un même artiste, antérieurement à ce temps-là. En place de piliers, des colonnes ; elles lui donnent la priorité de date sur le Port, et sur Saint-Paul d'Yssoire que nous verrons demain. Sa façade occidentale, entièrement nue et flanquée de tours inachevées, donne accès par une grande porte dans le narthex, qui est couronné par une vaste tribune. Alors apparaît la nef, étroite, mais gracieuse, flanquée de ses collatéraux ; elle se termine à l'Orient par trois chapelles absidales. Chapiteaux richement ornés, quoiqu'avec la grande rudesse de dessin et de fouille propre à l'époque ; un badigeon épais et varié de couleurs les a empâtés. Ce badigeon, toutefois, semble attester une certaine entente des tons ; quoique au détriment des figures, il les a peints de manière à laisser croire à un rétablissement de l'état primitif. Presque tous les chapiteaux de la nef présentent de gros feuillages ; ceux du chœur, des sujets puisés pour la plupart dans l'Écriture ; quelques-uns, des scènes qui rappellent sans doute la légende du saint patron de l'église. Des scènes aussi du jugement dernier : le portement de la croix ; la flagellation ; un saint ressuscitant un mort, sauvant un batelier ; Jésus semblant choisir une église entre plusieurs que des saints mettent à ses pieds ; un homme embrassant fortement une colonne, tandis qu'un soldat le tire avec fureur par la chevelure ; autre part la passion de Jésus-

Christ ; saint Jean tenant un livre ouvert portant son nom au-dessus, et sur une des faces *venite*, sur l'autre *discedite*. Toutes ces compositions se distinguent d'ailleurs par leur relief. Leur exécution est inhabile, mais leur conception révèle un sentiment remarquable. Le trésor de l'église possède deux objets byzantins d'un très beau travail : l'un, un crucifix en cuivre doré, orné de reliefs que rehaussent des pierres précieuses enchâssées dans une plaque d'émail ; l'autre, un buste en bois recouvert d'une mince lame de cuivre et modelé avec un naturel rare ; les yeux sont d'émail, les cheveux coupés ras, les pierres de couleurs dont est parsemée la robe permettraient presque de penser que ce buste fut apporté de Constantinople, dans le butin des Croisades.

Les restes d'une fortification puissante, et un décor de mosaïques disséminé avec goût sur les murs, complètent à l'extérieur le caractère vraiment typique de l'église de Saint-Nectaire. L'imagination est jetée dans le passé, assurément considérable, qui a dû être celui du lieu. Aujourd'hui, soit baigneurs soit touristes comme nous deux partagent leur séjour entre le Saint-Nectaire du Cornadore, ou « le-haut », et Saint-Nectaire-le-Bas, à un ou deux milliers de pas au-dessous. Dès ce « bas », on retrouve l'herbe verte, les arbres, un bassin plein de fraîcheur, la Couze de Chambon et de Murols, dont le lit s'est précipité dans une sorte de fente profonde et resserrée qu'avait en partie comblé la lave du Tartaret. Remarques que de ce côté des monts Dore tout ruisseau est une « Couze », comme une « Sioule » sur le versant nord du Puy-de-Dôme. Ce cours enfoncé est à présent torrentueux. Les parois élevées qui l'enserrent offrent, jusqu'à **Montaigut-le-Blanc**, les sites les plus agrestes, des accidents étrangement pittoresques. Là s'ouvre le vallon de Champeix. Ce

Montaigut-ci, au flanc d'une colline abrupte, suspendu en quelque sorte sur la vive végétation qui borde l'eau, n'est pas le moins frappant point de vue que nous ait procuré la route. **Champeix**, profondément encaissé, lui, dans un étroit défilé, partage les caractères de ce paysage singulier et attrayant. Regardé des tournants par lesquels nous avons à en sortir pour gagner Yssoire, il présente un curieux aspect, dominé qu'il est de tous côtés par de hautes buttes dont le rapprochement l'ensevelirait s'il survenait jamais. Nous ne sommes plus qu'à peine sur les derniers échelons des monts Dore du côté de la Haute-**Limagne**. Nous avons traversé tout ce grand et noble massif. Nous marchons déjà dans la partie plane de l'Élection d'Yssoire. Elle nous présentera des paysages d'un autre ordre, mais faits aussi pour attirer tes yeux.

## § 2. LA PLAINE.

Nos regards se tournent avec empressement vers des horizons moins bornés et des perspectives moins abruptes que ce profond et parfois sauvage couloir de la Couse de Chambon. Les aspects changent dès **Neschers**, petite ville aussi, assise à l'extrémité d'une cheire aux teintes sombres, en avant du charmant vallon de **Coudes**. Nous voici maintenant de plein pied avec la nature. Au plus haut, le plateau de **Corent** nous fait revoir sa vigoureuse coiffure volcanique surmontant les tons clairs de ses grandes vignes, **Montpeiroux** son populeux amas d'habitations en piédestal épais de sa vieille tour féodale; **Buron**, **Ironde** montrent la hardiesse de leur installation sur les sommets secondaires. En approchant de **Prondines** et de **Perrier** nous ressentons, par comparaison, une satisfaction intime à regarder

à portée ce beau décor, le sol au-dessous de nous chargé de pampres, les ombrages du noyer, du saule, du peuplier vulgaire. Après tant d'étendues herbagées ou rocheuses, c'est une jouissance de se retrouver au milieu des belles cultures et des riches villages de la Limagne. La spacieuse vallée où, vers **Saint-Cirgues**, la Couse de Pavin vient se réunir à celle de Chambon, éveille ce sentiment. On a passé, il semble, des espaces assurément saisissants, mais dénudés sous leur parure momentanée d'herbe et de fleurs sauvages, dans la zone de la végétation et des fruits de la terre. Tandis que nous côtoyons les éboulements de **Perrier**, **Vodable**, **Brion**, **Ronzière**, où la cour des Dauphins d'Auvergne tenait jadis ses fêtes et aussi son appareil de guerre, **Solignat** qui s'élève allègrement au-dessus des argiles rouges, ferment d'un côté l'horizon ; en face court majestueusement le faite des sapinières de **Saint-Germain-l'Herm**, allant rejoindre, par-dessus **Sauxillanges**, les crêtes de la vallée de la Dore.

C'est la haute Limagne qui s'étale maintenant devant nous, non plus aussi splendide que la suite des plaines par nous quittées à Saint-Amand, mais nous ménageant, après les grandes scènes d'où nous venons, un spectacle nouveau dans la variété de ses contours, dans le décor que lui font les ruines féodales jonchant ses coteaux. Déjà Yssuire se montre, petite capitale de cette autre partie de l'ancienne province. Le clocher à peine rétabli de sa vieille et belle église, les blanches maisons de la ville, sa colline gracieuse d'**Hauterive** et la grande demeure qui la pare, se laissent distinguer à travers la verdure qui se déploie.

N'atteignons pas ce point d'arrivée de notre longue journée, sans que je t'aie au moins indiqué de loin la place où fut, à côté du prieuré de Sauxillanges, autrefois



le grand propriétaire terrien de cette région, l'abbaye dominicaine de **Manglieu**. On la trouvait derrière le roc sourcilleux qui porte et Buron et le pic si bien boisé de **Saint-Babel**. Les restes de son opulente église se voient encore, assez maltraités par le temps. Les archéologues en vont admirer le porche ; son architecture romane pure et l'ornementation qui le décore donnent un spécimen parfait de ce qu'elle fut. Les nefs latérales paraissent avoir été commencées dans la période byzantine, mais elles ne furent guère finies qu'au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle. L'ogive, en effet, se superpose aux pilastres et aux colonnes de la première construction. Sur une des faces se voit encore un portail byzantin remarquable. Le chœur est la plus ancienne portion de l'édifice ; si l'on en croyait les cordons de briques qui s'y montrent, aussi quelques débris romains soit engagés encore dans certaines parties, soit découverts dans le sol environnant, on la ferait remonter au <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle ; c'est le temps de la fondation de l'abbaye par l'évêque Saint-Bonnet. Tout au moins l'église date-t-elle de la reconstruction à laquelle l'Ordre fut obligé, au <sup>ix</sup><sup>e</sup> siècle, après les ravages des Normands.

### Yssoire.

Aucune ville, en Auvergne, n'a la physionomie gaie qui anime Yssoire. Quand le soleil éclaire les maisons de son quartier nouveau et les jardins qui les touchent, quand sa population recherchée de costume et ses jeunes filles coquettement mises remplissent la large rue où le passage de la route du Midi porte sans cesse le mouvement, son aspect, les eaux vives la qui traversent, défieraient la plus riante petite cité de Touraine. Ce n'est plus l'Yssoire fermée de murailles, la ville close aux rues tortueuses

devenue la citadelle du protestantisme auvergnat et tant de fois prise et reprise. On la dirait toute neuve, et n'ayant voulu conserver de son ancienne existence que sa belle basilique romane, relique précieuse, aux vastes proportions, aux ornements splendides, aux machicolis redoutables. Yssoire a vu cependant beaucoup d'événements mémorables ; à cause d'eux j'aime à écrire son nom par l'Y dont est plaqué son blason, au lieu de l'I que lui a irrévérencieusement substitué l'orthographe de Voltaire. Yssoire, qui la première entendit la voix chrétienne de saint Austremoine, qui reçut chez elle saint Louis et François I<sup>er</sup>, devint une petite Genève au sein de l'Auvergne catholique. Elle vit alors des supplices héroïques, elle subit nombre d'assauts, elle fut détruite, rebâtie, puis se trouva la proie de la Ligue. Histoire curieuse, donc, dans ses faits modernes. Tu te demanderas si la population qui a un tel passé en porte encore le cachet. Avec un peu de complaisance on le lui trouverait. Elle est certes loin de l'état d'esprit où les conversations d'un moine jacobin venant d'Allemagne, tout déchiré et souffrant <sup>1</sup>, répandre en France la doctrine de Luther, gagnèrent à la Réforme les deux consuls et, par eux, le peuple de la ville. L'Yssoire de maintenant incline moins aux idées nouvelles. Toutefois, de cet esprit indépendant du xvi<sup>e</sup> siècle quelque chose est resté dans les allures de sa bourgeoisie actuelle. Entre les autres villes de l'Auvergne elle a un caractère à elle. A certains égards, elle reproduit la bourgeoisie consulaire d'autrefois. Autant qu'elle peut elle fait bande à part entre nos autres villes voisines, elle se garde avec soin du contact et ne l'accepte que si l'on a satisfait ses intérêts. Ce qui l'occupe avant tout, en ce

1. *Manuscrit d'Yssoire.*

moment, c'est qu'un chemin de fer, en traversant ses abords, ne dérange pas l'économie de ses productions. C'est aussi que sa basilique reprenne sa splendeur et sa solidité passées, grâce aux libéralités de l'État.

Et, dans le fait, Yssoire possède en son église de Saint-Paul un des précieux types de l'art roman-auvergnat. Reproduction grandement, supérieurement améliorée de l'église du Port de Clermont. Je dis de l'art roman, j'entends celui de la période byzantine ; car c'est de cette période que Saint-Paul porte les caractères. Les documents constatent la fondation d'un monastère à Yssoire vers le milieu du x<sup>e</sup> siècle : la richesse et l'élégance aussi bien que les détails d'architecture de Saint-Paul fixent sa construction à la fin du xi<sup>e</sup> siècle. Son vocable fut peut-être alors Saint-Austremoine. En tout cas, nous avons là une longue croix latine. A l'orient cinq absides, celle du milieu carrée. La façade de l'ouest formée de deux énormes tours carrées tout récemment rebâties, entre lesquelles s'ouvre une porte cintrée et basse. Sur les murs latéraux, des arcatures figurées sous lesquelles une autre arcature relie les contreforts, et dans celle-ci ont été percées des fenêtres que décore une archivolt continue à billettes. Sur les faces nord et sud des transepts, une décoration, de même genre, mais enrichie des mosaïques caractéristiques de nos églises d'alors. Arête de comble formée de cercles entrelacés, supportant la toiture. On relève actuellement la tour à base carrée, au second étage octogone, qui dominait jadis les transepts. Partout, sauf un peu à l'orient, se remarque une grande régularité dans l'appareil ; il prend de grandes, presque d'énormes proportions autour de la façade, mais aux absides il garde une parfaite harmonie. Cette partie de l'édifice offre la disposition la plus élégante et des détails d'ornements particulièrement soignés. Ici se montrent

avec un grand luxe, quoique pas encore avec la perfection que tu verras à Brioude, ces effets mosaïques de pierres colorées, cachets du roman-byzantin en Auvergne ; leur décoration, non moins que l'agencement étagé des chapelles, donne au chevet de Saint-Paul-d'Yssore un aspect dont on n'oublie pas l'impression. On l'a plus d'une fois reproduit par l'image et l'on s'y reprendra encore ; on l'y retrouve tout entier en suppléant par le souvenir à ce que le crayon n'a pu qu'indiquer ; il faut ajouter, notamment, le zodiaque sculpté et ses douze médaillons, encastré sous la corniche des absides.

A l'intérieur, les arcades de la nef portent sur des piliers cylindriques avec quatre colonnes engagées, et sur d'autres alternant avec des piliers carrés flanqués de trois colonnes et nus sur leur face. Le chœur est plus orné que la nef. Les arcades à plein cintre, s'appuyant sur des colonnes aussi, le séparent des bas-côtés. Tu y vois des chapiteaux historiés, de belle exécution. L'un surtout, figurant les Marie au tombeau avec l'Ange, devant les sentinelles endormies, rappelle la statuaire antique par la grâce des traits et des poses, par l'élégance des draperies. D'autres compositions encore attirent l'attention, soit dans le chœur, soit dans la nef, par leur conformité de sujet avec celle du Port, de Saint-Nectaire, d'Orcival : des génies à cottes de mailles, des griffons, des traits du Nouveau-Testament. La foule des autres est formée de feuillages à dispositions infiniment variées où le galbe corinthien domine. Une galerie existe au-dessus des collatéraux, percée d'arcades basses, cintrées ou trilobées, qui s'appuient sur de courtes colonnettes également à chapiteaux ; ceux-ci sont moins raffinés et leur saillie, trop forte, a mauvais effet. Dans le chœur, la galerie est remplacée par des fenêtres alternativement simulées et ouvertes, que dessinent des

colonnettes sveltes ; dans la nef elle porte sur une suite d'arêtes avec un arc doubleau par pilier, tandis que la voûte en berceau de la nef n'en présente qu'un seul, qui la divise à peu près par moitié. Transepts courts, peu décorés, portant, sur une coupole élevée, la tour que l'on rétablit en ce moment. Mais sous le chœur, une vaste crypte, avec les mêmes dispositions de piliers et d'ouvertures que tu as vues au port.

Ce serait faire un très intéressant et parfois émouvant retour sur l'histoire du *xvi<sup>e</sup>* siècle, que de nous reporter, si nous en avons le temps, aux désastres dont souffrit successivement cette ville d'Yssoire. Tu t'étonneras comment Saint Paul a pu rester aussi intact qu'il l'est demeuré, quoique les pierres seules, à tout prendre, aient vraiment survécu. Les richesses intérieures d'une église construite dans ces proportions et avec autant de supériorité esthétique, où sont-elles maintenant ? Dans le décor extérieur, sous les fenêtres basses du transept nord, deux bas-reliefs d'environ un mètre carré, représentant l'apparition des anges à Abraham et à Sarah, ainsi que le sacrifice d'Isaac. Ils furent évidemment enlevés d'ailleurs pour être placés là. C'est un des témoignages des dévastations essuyées ; mais à leur sujet tout en elle est muet, autant que l'est à d'autres égards la petite place qui s'étend devant le porche. Là, cependant, s'alluma le bûcher du protestant Brugière. Dans ces histoires d'il y a deux cents ans seulement, la férocité du fanatisme fait frémir. Brugière, condamné, ayant été amené là, une grande foule de peuple s'y tenait, sermonnée par un moine. Celui-ci se mit à entamer avec le patient une controverse ardente pour le faire parjurer et ainsi le confondre devant une assemblée si grande. Mais Brugière fit si bien, avait mis la foule en tel émoi que, depuis, le moine, rapporte la chronique contem-

poraine, répétait sans cesse : « Dieu me fasse la grâce de « mourir en la foi de Brugière ». Le clergé s'en vint alors en pompe pour lui faire adorer la croix ; quoiqu'il fût en face du supplice, il resta ferme et dit haut et clair : « Non ! » Loin de s'étonner du « piteux appareil », comme parle le martyrologe calviniste, il donnait du cœur au bourreau, lequel s'étant laissé choir en le montant sur l'aix pour l'attacher à la chaîne, il lui tendit la main en disant : « Courage, Monsieur Ponchet, vous êtes-vous point « blessé ? » Quand Ponchet eut achevé, Brugière leva les yeux au ciel et s'écria : « Père céleste, je te supplie pour « l'amour de ton fils, qu'il te plaise me conforter à cette « heure par son Saint-Esprit, afin que l'œuvre que tu as « commencée en moi soit parfaite à la gloire et utilité de « ta pauvre Église. » Il fit ensuite mentalement une prière, puis se tourna vers les flammes. Le vent les lui poussait au visage, « et le bourreau mit bas l'aix, tellement que le « patient demeura pendu en l'air tout au-dessus du feu, « sans remuer, ne crier, jusques à tant que, baissant la « tête, il rendit paisiblement l'esprit. » Chose d'Espagne, n'est-ce pas, encore après que celle-ci s'est vue au-devant de la belle œuvre catholique qu'est Saint-Paul ? Chose qui se voit encore ailleurs et que tous les fanatismes se plairaient à raviver de nouveau.

### **Le Broc, Usson, Nonette.**

La très féconde plaine d'Yssoire, dans sa surface relativement modeste, s'étend, en remontant le cours de l'Allier, jusqu'aux abords des terrains argileux du Lambron. Les versants où sont situés Sauxillanges, le Vernet, Saint-Germain-l'Herm, et presque au premier plan les hauteurs d'Usson, de Nonette l'accompagnent à notre gauche. A notre

droite le long plateau basaltique du Broc ; sous le rebord de sa coulée s'allonge pittoresquement le village, faisant face à d'autres plus loin. Ni Usson, ni Nonette, n'ont plus à cette heure, de leur « fort et beau château », ainsi que disent les documents du temps, que le cône aigu de basalte qui leur servait de rude fondation. A l'Usson notamment, nulle trace ni de ces « trois villes l'une sur l'autre en forme de bonnet du pape », indiquées par Scalliger, ni du « donjon flanqué de sa petite villette » qui les dominait, ni de la captivité de vingt ans qu'y garda la reine Marguerite, femme délaissée d'Henri IV ou dégoutée de lui. Vingtannées de sa vie se sont passées là pour elle ; vie de délicatesse d'esprit, c'est certain, mais on a dit aussi de débauche, de sorte, qu'une tradition, peut-être à contrevent, veut que l'on dise une vie d'amour vrai et de libertinage, de superstitions et de bienfaits, d'intrigue de femme et de menées politiques. L'histoire, très médisante quant aux hommes, déchire, quand elle s'y met, les femmes. Un amas de pierres détachées de leurs assises épaisses, un bourg populeux et riche d'où la vue embrasse un site magnifique, telle est maintenant la formidable butte où s'élevait jadis la triple enceinte de ce château, où Louis XI enfermait ses « meilleurs » prisonniers, et qui avait pour devise : « Garde le traître et la dent, » parce que la famine ou la trahison le pouvaient seuls forcer. Si sa célébrité ne l'a point sauvé de la démolition, comment Nonette serait-il resté debout, lui qui n'avait de mémorable que sa prise par Philippe-Auguste et son habitation par la cour de l'apanagiste d'Auvergne, le duc Jean de Berry ? A la vérité, Jean de Berry y avait fait reconstruire, au xiv<sup>e</sup> siècle, une résidence somptueuse. L'éclat en est attesté par des portions de bâtiments que l'on voit encore debout dans le village. Mais comme à Vodable, prestement et victorieusement perché sur l'abrupt basalte

qui se dresse au-dessus d'**Antoingt** et de la plaine du Lambron, et où l'on aurait peine à trouver rien qui retrace le séjour de la cour chevaleresque et soldatesque des Dauphins, Usson et Nonette ont disparu sous le niveau dont Richelieu et Louis XIV ont successivement promené le poids sur les forteresses seigneuriales. Il n'y en a qu'une restée intacte par ici, soit qu'elle ne donnât pas à craindre, soit parce que François I<sup>er</sup> y avait été splendidement reçu. Il vaut la peine que nous y montions.

### Villeneuve.

Seule entre les anciens nids d'aigle ou de vautour de l'époque féodale, voici une résidence fortifiée qui s'est pourtant maintenue entière. Cachée, il est vrai, à mi-hauteur d'un coteau que le basalte surplombe, mais en lieu tranquille, entouré de cultures et de pampres. Elle fut possédée par les seigneurs d'Oureilles. C'est celui d'alors qui donna au fils de Louis XII une hospitalité fastueuse. Le château n'était pas alors d'ancienne date ; tout au moins avait-il été récemment relevé, car tout ce qu'on y trouve est de la Renaissance. Nous avons donc ici non pas une forteresse féodale, mais une demeure de riches d'autrefois. Seulement elle est remplie de vide. Nos existences actuelles sont trop petites pour les dimensions de ce temps-là. Villeneuve, habité qu'il est, fait l'effet d'une résidence déserte.

Un vaste corps de logis se présente, flanqué de deux ailes que relie, à la hauteur du premier étage, une terrasse continue. Quatre fortes tours rondes en gardent les quatre angles, un large et profond fossé l'entoure et plus ou moins la protège. Par l'arche moderne qui a remplacé l'ancien pont-levis, nous sommes introduits dans une



galerie intérieure. Les murs sont, à la mode italienne, tapissés de fresques et de quatrains. L'une des peintures (et leur auteur était un médiocre artiste) montre un astrologue, figurant peut-être la vie tranquille et studieuse. L'autre offre Rigaud d'Oureilles lui-même ; à ses pieds sont écrits d'abord des préceptes de sagesse et de prévoyance, puis la copie un peu altérée de la vieille facétie de « Bigorne », qui « mange tous les hommes » faisant le commandement de leur femme » et, à cause de cela, crève de pléthore. Un peu plus loin, en revanche, voilà « Chiche-Face », maigre et affamée femelle qui « mange » les femmes faisant l'entier commandement de leur mari » ; elle, « de peur de trop longtemps jeûner », n'en ose avaler une qu'elle tient en ses dents et qu'elle a cherchée « dix mille années ». On ne dit pas si François I<sup>er</sup> s'amusa de cette fantaisie du seigneur d'Oureilles ; du moins l'appartement où il coucha le 16 juillet 1533 vient après la Galerie. Il paraît que l'ameublement de ce jour-là est celui même qui la décore actuellement : tapisserie verte ; peintures aux poutrelles du plafond, aux embrasures des fenêtres ; lustres en bois tourné plaqué d'argent ; fauteuils hauts, droits, grêles ; cheminée immense ; une lourde table aux pieds massifs. N'est-ce pas un peu semblable aux grandes chambres des « posadas » espagnoles ? Mais pour une province au centre de la France, ce pouvait être du luxe. Des ornements sculptés sur les panneaux, les broderies d'or et d'argent effrangées qui encadraient les tapisseries, les dessins en relief du tambour à pans coupés qui masque la porte de cette chambre du Roi, décèlent des goûts d'art chez le seigneur d'Oureilles. Dans une pièce, une peinture allégorique au plafond et un portrait de Louis XI méritent l'attention. La voûte des écuries du château est garnie de fresques ; évidem-

ment le seigneur d'Oureilles voulait que ses murailles parlassent. Celles-ci présentent des sujets fantastiques, mêlés à des scènes de tournois, de duels et à des allégories mythologiques. Et, dans le fait, il paraît que le châtelain avait mené la vie extérieure d'alors : guerre et missions de diplomatie ; voici son casque, ses éperons, même l'indice de blessures, car sa béquille est à côté, et aussi, comme chez un chevalier des Niebelungen, la coupe dans laquelle il buvait. Certains vins de son terroir devaient être, alors comme à présent, dignes de remplir cette coupe. A s'en fier au dire de l'endroit, un des descendants de celui qui fut l'Amphytrion de François I<sup>er</sup> abolit dans sa seigneurie la corvée ; fort près encore de la Révolution, le souvenir de ce bienfait se rappelait par une cérémonie processionnelle, au devant du pont-levis du château.

Villeneuve ne vit peut être pas sans contentement détruire Vodable ; il en était dominé immédiatement et comme avec insolence. Il est ainsi demeuré, pour le moment présent, l'ornement du territoire qu'on appelle **Le Lembron**, où s'arrête la plaine d'Yssoire quand on va vers le Midi. De la galerie du château, notre vue s'étend sur la fertile vallée où est assis **Antoingt** ; mais, au delà, elle a devant elle de grands terrains d'argiles ou rouges ou jaunâtres à peine cachés sous les cultures, déplaisants à regarder s'ils n'étaient mouvementés en eux-mêmes, rehaussés d'accidents volcaniques et, d'ailleurs, encadrés dans des lignes de fond qui y ajoutent l'ampleur.

### **Saint-Germain-Lambron.**

Pour ce bassin d'un caractère à part, la petite ville de Saint-Germain est une sorte de capitale, un centre d'affaires et d'échanges. Une autre Couze la baigne, descendant

des lacs que nous voyions de Pavin, ou des contreforts qui flanquent de ce côté les monts Dore. Cette Couze dessine son passage et ses contours par la verdure de prairies et de grands arbres, et elle vient entourer la ville de leur fraîcheur. Notre route vers l'Élection de Brioude nous oblige à suivre une longue pente sans la moindre ombre, mais dont les aspects compensent du moins la nudité. A la hauteur de **Collanges** et de **Buffevent**, il semble que nous gravissions laborieusement la haute rampe qui monte à la vieille ruine de **Moncelet**. Le paysage, toutefois, reprend de la dimension et de la variété. En retour, vers Yssoire, la plaine, animée par les habitations qui peuplent ses bords, par les cultures qui la parent, par les eaux claires de l'Allier qui la suivent ; à notre droite, une coupure imposante par où s'est fait jour l'autre Couze de tout à l'heure ; les colonnes basaltiques de **Rentières** et l'éboulement qui les porte, empruntent un grand effet à leurs formes puissantes et à la rude vigueur de leurs teintes. Au-dessus s'agence la chaîne du Cez-Allier, dont les villages brillent au soleil.

Ce ne sont plus les magnifiques aspects auxquels nos regards étaient habitués. L'originalité supplée à l'enchantement où nous jetaient ceux-là. En face de Rentières, sur la base inférieure de ce Cez-Allier qui prolonge jusqu'ici les monts Cantal, un autre centre de population est assis à 900 mètres d'altitude. C'est **Ardes**, une capitale des montagnes, elle, depuis que, sur le rocher qui la domine, il reste à peine debout un pan de muraille du château de **Mercœur**. Mercœur était autrefois le maître omnipotent du pays ; un taillis de chêne enfonce maintenant ses racines et puise la vie dans ses débris. Eux seuls nous rappellent la puissante famille, fondue dans la Maison de Lorraine après sa haute existence sur le

vaste périmètre comprenant toute une moitié des monts Cantal et les monts Dore jusqu'à leurs derniers échelons. Il s'est écoulé des siècles depuis les jours qui virent s'effondrer Montcelet, et s'écouler Montrognon ; il en a passé aussi depuis qu'a disparu Mercœur. Et, bien auparavant, tout un autre état de civilisation n'était-il pas enfoui sous eux ? Au pied des éboulements de Montcelet, un grand dolmen est encore en place près des villages de **Chambezon**, de **Saint-Gervary**, au territoire d'**Unsac**. Le dernier druide qui pontifia sur la large table restée pesamment portée par ses étais de pierres, comme lui toujours droits et vigoureux, avait-il même vu les théories de colons et de serfs gallo-romains et leurs attelages, apporter au sommet du pic les matériaux dont la vieille forteresse fut édifiée au **xr<sup>e</sup>** siècle !

#### IV. ÉLECTION DE BRIOUE.

A mesure que nous approchons de l'extrémité méridionale de l'Auvergne, les caractères du paysage et ses beautés décroissent. Le sol s'appauvrit devant nous, la végétation devient moins forte ou plus rare ; nous retrouvons un peu l'aspect des régions par où je t'ai fait entrer dans ma chère province. Bien des points, cependant, rappellent encore l'Auvergne centrale, dans cette Élection de Brioude qui touche aux montagnes de l'Auvergne-Haute par le côté du couchant, et par le Midi à celles du Velay. Portant les lointains produits de leurs volcans, elle garde un peu de leur physionomie relevée et, en plus d'un lieu, de leur grandeur. L'Allier d'ailleurs, jusqu'au moment où il cache son lit dans des gorges abruptes et profondes, coule dans une plaine sinueuse formée de ses limons et dont les belles

récoltes, entre des saulées gracieuses, prolongent véritablement la Limagne avec une partie de ses attraits. Deux étages, en quelque sorte, sont formés par la disposition du terrain, entre le plateau de basalte où la ruine de Montcelet semble une grande balise, et Brioude appliqué contre une paroi granitique sur laquelle plane au loin le premier cône du Velay. De hauts versants gneissiques longent cette dernière plaine de la Basse-Auvergne. Versants peu ombragés et de verdure rare une fois les blés coupés ; dans leur région haute des sapinières sombres, dans ses parties inférieures quelques débris volcaniques.

Ne nous acheminons par vers l'étage supérieur, plateau grisâtre presque triste, que coupent bien, çà et là, des lignes de verdure, mais qui est relevé uniquement par les tours féodales éparses de **Reillac**, d'**Ouliandre**, de **Lauriat**. L'étendue des perspectives seule y compense la crudité des tons et l'uniformité des vues. Tu as bien des fois parcouru cet horizon-là, à l'époque où les amis que tu y comptais s'efforçaient d'amoindrir pour toi les peines de l'exil. Depuis, je m'y suis plu, souvent, à voir courir sur le sol l'ombre des nuages chassés par le vent du Sud-Ouest, à chercher ton souvenir dans ses rafales formées sur les côtes de ton Espagne. La réminiscence anime et embellit tout ; autrement c'est une nature d'effet grisâtre et plate ; les artistes y passent sans s'arrêter. Au contraire, l'étage inférieur, formé des deux bassins de l'**Allagnon** et de l'**Allier**, les séduit après même les vigoureuses beautés de la Basse-Limagne.

#### **Pont-de-Lempdes, L'Allagnon.**

Après avoir dépassé le confluent de l'**Allagnon** dans l'**Allier**, au-dessus de **Saint-Quentin** et du **Breuil**, on ren-

contre les exploitations houillères dites de Brassac. Mais remontons un peu cette petite rivière, descendue du vaste volcan du Cantal. Elle contourne un bassin très fertile, sur lequel plongent **Charbonnières** et surtout, plus loin, l'énorme entablement de basalte qui l'enferme jusqu'à Massiac. Il arrose ensuite les jardins et les prairies de Pont-de-Lempdes. Dans ce bourg récent à vrai dire, les archéologues se plaisent à constater les curieux exemples d'ornementation sensuelle que présente en ses chapiteaux l'abside romane de l'église. Dès la dernière maison, la rivière entre dans une profonde fente du sol, rendue pittoresque durant un long parcours par les déjections volcaniques qui débordent son sommet ou en jonchent les pentes. Ça et là des prés d'un vert intense. Dans une partie moins étroite, un monticule granitique, séparé de tous côtés est couronné par les restes à peu près informes de l'ancien château de **Léotoing**, une autre des sentinelles avancées de l'époque féodale dans ce défilé. Les parois s'élargissent, une active végétation reparaît, de grasses prairies couvrent les rives, un échafaudage de terrasses à pierre sèche porte la vigne jusque sous le basalte; le département du Cantal commence là, au bassin ensoleillé et tout verdoyant de **Massiac**, qui voit s'ouvrir sur sa limite même un vallon dans lequel la Basse-Auvergne vient se terminer au petit bourg de **Blesle**. Une ancienne et fort riche abbaye de femmes a été le noyau de ce lieu, aujourd'hui animé tout uniment du bruit des chutes d'eau ou par des foires de bétail très suivies. L'église est restée bien conservée et ses détails intérieurs attestent que le canonicat féminin ne comprenait pas la vie conventuelle sans de certaines satisfactions d'aisance et de bien-être, même dans le chœur destiné aux offices et à la prière. Il y avait aussi un château grandement

fortifié, d'importantes parties de murailles se voient encore. L'abbesse et le seigneur se sont beaucoup disputés les revenus féodaux et les pouvoirs attachés à la possession du bourg. Il se trouvait sans doute là, à cette époque, une bourgeoisie de taillables; ce n'est plus maintenant qu'un bourg de montagne, au fond d'un étroit ravinement du sol, dont les bords élevés supportent le ciel en voûte au-dessus de nous autres humains.

### **Jumeaux, Brassac, Brassaget.**

Une mauvaise route nous amènerait d'ici à Brioude. Je ne veux point l'en faire prendre la direction, elle n'aurait nul attrait. Dussions-nous perdre quelques heures, il est préférable de revenir sur nos pas jusqu'au long de l'Allier, au point où nous avons touché la contrée minière et industrielle de l'Auvergne. Jumeaux, d'abord, puis Brassac et Brassaget, nous montrent leurs dépôts de houilles, attendant au bord de l'eau qu'une crue la rende navigable pour quelques jours; son faible débit et l'inconstance soit de son volume soit de son chenal l'empêchent de servir à propos aux transports. Des bateaux plats ou des radeaux y flottent, mais on n'y navigue pas. On dit pourtant : « le port de Jumeaux », c'est que d'ancienne date on y a embarqué pour Paris, à l'automne, les pommes des vergers voisins et des trains de planches ou de poutres. A Jumeaux surtout se construisent les « sapines » servant à cette exportation. C'est le débouché des bois qui couvrent les sommets. Le bruit du martelage des chantiers va nous suivre assez loin, quoique bien diminué, depuis trois ans, par l'arrêt du mouvement qui s'était tout d'un coup produit, sous la fébrile impulsion industrielle de 1838. Elle avait peuplé de bâtiments, de fabriques, la très fertile plaine de

Brassac où nous voici. Le ruisseau de Leurge, qui la traverse, à peine perceptible souvent, faisant parfois des ravages, était longé de rails conduisant à l'Allier la houille des **mines des Barthes** et la production des verreries de **Mège-Coste**. Par-dessus les coteaux de **Sainte-Florine** et de **Frugières**, qui dessinent de l'un des côtés cette plaine, on voyait s'élever en maints endroits les flocons de vapeur révélant le travail d'extraction ; de quatre grands fours de verre à vitres, assis au bord de la rivière, montait lentement une fumée sombre. Tout cela avait été trop déréglé pour être durable. Rien n'en reste que les grandes halles vides et les hautes cheminées muettes. « Fabriques » pour les peintres de paysage, mais image triste de la ruine, pour ceux qui les ont vues dans le trop court moment où la vie des wagonnets circulant et les feux brillants au loin des fourneaux vivifiaient une nature en soi déjà riante ou gracieuse.

### Anzon.

Tu as certainement gardé mémoire de cette vieille « bonne ville » royale, si bizarrement échelonnée sur une crête à pic, entre deux versants élevés. Tu te souviens comme on n'en soupçonnait peu l'existence, lorsqu'au sortir de la plaine de Brassac pour entrer dans celle de **Lubière**, de Rilhac, de Brioude, on passait à quelques pas d'elle, au confluent de son ruisseau dans l'Allier. Des restes de muraille d'enceinte qui grimpent lestement le long de son précipice, une vieille porte encore debout à l'entrée, la rapide « rue longue » qui servait d'accès, l'emplacement pittoresque du château, une église romane, valent encore qu'on les cite. Du château, rien ne subsiste que l'échappée de vue ouverte devant son terre-plein. Tout



auprès, l'église ; les battants byzantins de sa porte, ses chapiteaux curieux, des détails d'architecture particulièrement soignés dans l'exécution, indiquent un passé de quelque importance. Anzon a été évidemment un lieu de conséquence, à l'époque féodale et il l'est resté à l'époque monarchique. Un chapitre et un couvent de bénédictines s'y trouvaient ensemble au dernier siècle, et aussi l'administration d'une des dernières grandes seigneuries. Celle-ci avait passée aux Montmorin ; le marquis de Pange, célèbre dans les fastes de l'émigration (on l'a appelé « l'hirondelle des émigrés » à cause de sa témérité à franchir le Rhin) en était le bénéficiaire au moment de la Révolution. Tu sais que j'ai une de mes origines dans ce bailliage seigneurial, qui entretenait autour de lui toute une bourgeoisie de fonctionnaires de son ressort et d'agents royaux correspondants.

Les longues saulées qui bordent l'Allier ne sont pas sorties de ta mémoire, les chemins sableux et couverts courant entre les chanvres où, tant de fois, tes coups prompts et sûrs abattirent le gibier qui s'y abritait : cailles, perdrix, lièvres, alors à foison dans cette si charmante plaine. Souvenirs tendrement partagés d'un temps trop court, qui reviendra, je l'espère, moins l'amertume pour toi des déceptions de la politique et de ses proscriptions. Tu reconnais ces ondulations tour à tour boisées et nues, leurs couronnements de sapins, majestueux sous leurs tons sombres, tous ces villages groupés sur les festonnements gracieux des plateaux qui bordent la plaine ; ils dressent encore devant nous les restes des anciens châteaux dont ils ont pris la place. Tu vois **Rilhac** surtout, sa haute tour féodale devenue colombier, les murs épais qu'elle surmontait, cette blanche maisonnette aux contrevents verts où tu eus des amis, la colline festonnée, sa garenne

de chênes ; leurs échos entendirent si souvent tes chants enthousiastes et les francs éclats de ton rire ! En face, sur l'autre rive, **Azerat**, **Alvier**, où nous regardions chaque soir les brillants reflets du soleil couchant de septembre. Au fond du bassin, **Lamothe**, montrant encore les restes sombres de sa demeure seigneuriale, au-dessus des grands peupliers et des ombrages qui puisent dans les limons de l'Allier une végétation pleine d'éclat ; enfin la tour octogone tronquée et la vaste toiture de la basilique célèbre des comtes de Brioude.

### Brioude.

Une des plus antiques cités de la Basse-Auvergne, car les vieux cartulaires désignent déjà sous le nom de *Brivate retula* le village de Vieille-Brioude, qui en est à deux milliers de pas. L'histoire de Brioude se réduit pourtant, aujourd'hui, à celle du riche et puissant Chapitre-noble de Saint-Julien. Les annales de ces comtes-abbés, si on les retrouvait en détail, donneraient assurément, à elles seules, la matière d'une attrayante monographie. Aux anciens siècles, ces chanoines nobles s'étaient contentés des rues étroites de la ville ; ceux des <sup>xvii</sup><sup>e</sup> et <sup>xviii</sup><sup>e</sup> avaient besoin de luxe ; ils s'étaient donc édifié tout un quartier de belles demeures, qui semblent aujourd'hui trop grandes pour leurs habitants. L'église du Chapitre d'autrefois est, en tout cas, un grand témoin de l'existence brillante qu'il eut. La voici maintenant au centre de la ville. Des voies un peu redressées y amènent ; seraient-elles encore resserrées et tortueuses, après avoir été contraints de les suivre on ne se retiendrait pas de payer à cette œuvre magnifique de l'art romano-byzantin-auvergnat le tribut qu'aucun artiste ne saurait lui refuser.

L'art romano-byzantin-auvergnat : c'est bien compliqué cette dénomination-ci, peut-être insuffisamment esthétique ; elle résume trop de choses ; elle fait image, en tout cas. Il a bien visiblement existé une école auvergnate d'architecture dont le cachet est empreint sur tous nos monuments. École, selon toute apparence, conduite par des moines. Elle éleva sans doute d'abord des églises sur le plan de la basilique romaine, puis, quand les invasions successives eurent tout rasé, elle édifia sur ceux du <sup>x<sup>e</sup></sup> au <sup>xiii<sup>e</sup></sup> siècle, les constructions grandioses dont les survivances se font maintenant admirer. Sur la tradition romaine elle greffa la fantaisie byzantine, apprise sans doute un peu dans les croisades. Avec un art extrême elle y plia les matériaux que le lieu fournissait et exprima les idées dont son temps la dotait. Dominique Branche, pour qui l'archéologie est une science parlante, non un pur et simple collectionnement de curiosités, dépeint dans ces quelques lignes le caractère de cette école auvergnate : « Des fleurs qu'aucune  
« terre n'a pu produire, des animaux plus étranges  
« encore, s'épanouissent et s'ébattent sur les murs. Les  
« nombreuses laves dont foisonne notre sol prêtent aux  
« moines mosaïstes leurs scories grises et noires, leur tuf  
« rouge et blanc, pour en former de capricieux dessins.  
« Ce splendide revêtement d'incrustations multicolores  
« enveloppe, comme un tapis d'Orient, les parois exté-  
« rieures de l'abside, ou s'étend, comme un voile de  
« Syrie brodé en losange, sur les planes surfaces du  
« portail. Des guirlandes de pierres, des arabesques  
« de granit enlacent le monument et se profilent jusque  
« sur les toits, tandis que des crénelures découpent en  
« festons la crête de ses murs<sup>1</sup>. » On ne saurait mieux

1. D. Branche, *L'Auvergne au moyen âge*, t. I, p. 487.

dire. Cette décoration, en effet, la tendance marquée à l'élancement des arcs et de la masse générale, donnent à tous nos monuments religieux, des plus petits aux plus grands, leur cachet précieux. On suppose que le Port de Clermont servit de modèle, mais tu es à même, à présent, de constater qu'en aucun d'eux, si modèle il y eut, il n'apparaît avec autant de développement qu'à Saint-Julien-de-Brioude. Même de loin se voient les teintes si variées de cette décoration typique, tapissant ses côtés et les chapelles de son chevet. Cette belle basilique, celles d'Yssoire, de Saint-Nectaire, d'Orcival, toutes si fortement posées sur leurs larges assises, avec leurs harmonieuses proportions et la riche sobriété de leurs ornements, avec leur exécution si complète, la sûreté et l'unité de leur plan, n'attestent-elles pas une doctrine parfaitement fixée, sans variation possible. Combien différentes les cathédrales gothiques ! Œuvres, elles, d'une époque plus compliquée, ouverte aux élans sans limite, à l'imagination infinie du mysticisme catholique.

On fait remonter au règne de Constance Chlore la première fondation de Saint-Julien-de-Brioude, puis son rétablissement au <sup>x<sup>e</sup></sup> siècle par un duc d'Aquitaine, après le désastreux passage des Sarrazins. L'église, toutefois, ne présente actuellement rien qui date de plus haut que le byzantin-fleuri, c'est-à-dire du <sup>x<sup>e</sup></sup> au <sup>xiii<sup>e</sup></sup> siècle. Tout au plus ses nefs, dont tu vois que les collatérales ont pareille largeur que la nef centrale, devraient-elles être regardées comme un peu antérieures à cette époque. D'un autre côté la hauteur des arcades, l'effort d'élancement de toutes les parties intérieures attestent un précoce développement du style nouveau. Regardons en détail. Le chœur est de moitié moins long que la nef et se termine par cinq chapelles absidales semi-circulaires. Il recouvre une crypte dont la

voûte, à nervures déliées, indique sinon son établissement au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, tout au moins une complète restauration à cette époque. Dans la nef, les arcades sont à plein cintre, reposant sur d'énormes piliers à colonnes engagées sur les quatre pans ; dans le chœur, au contraire, elles sont ogivales à tiers-point, très surhaussées, et posent sur des colonnes isolées. Le narthex est supporté par des arcades basses ; il forme trois salles correspondant aux trois nefs. L'une de ces salles a été entièrement tapissée de fresques du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle qui représentèrent une danse macabre, mais qui sont à cette heure fort endommagées ; à la voûte, le Christ ; autour de lui, divers attributs, des Évangélistes ; sur une des parois le jugement dernier : des diables géants, monstrueux, de toutes couleurs y tourmentent les damnés ; ailleurs, entre beaucoup de figures, deux rois auxquels un ange donne des couronnes ; après quoi les vertus théologiques, grandes figures raides, enfonçant gravement des piques dans la gorge d'autres figures personnifiant les vices. Des rinceaux bizarres divisent et encadrent chaque composition, et pas un point de cette salle : voûte, murs, chambranles, chapiteaux, qui n'en porte quelqu'une. La décoration du chœur a été conçue dans un système qui tranche sur celui des nefs ; ses chapiteaux sont faits de feuillages étranges, d'où sortent des figures d'hommes ou d'animaux ; dans les nefs, au contraire, il n'y a que des chapiteaux historiés. Et ce n'est pas un fait sans valeur ; joint aux différences qui se manifestent dans les constructions, ce fait atteste l'achèvement du chœur à une époque plus rapprochée que celui de la nef. Du moins, chapiteaux historiés et chapiteaux à feuillage sont d'un fini rare dans les églises du même âge que celle-ci. Ils rappellent l'antique. N'était la dégénérescence du goût que trahissent quelques détails, ils reportent à l'époque romaine. Notamment, dans

des chapiteaux de la nef, un génie ailé tenant un thyrses et monté sur un tigre, des griffons buvant dans une coupe. Ils ont fait penser que l'église datait du iv<sup>e</sup> siècle. D'anciens bas-reliefs ont dû être pris pour modèle par leur auteur ou l'inspirer à travers le goût byzantin. La plupart des autres compositions portent leur date, retraçant les sujets favoris du moyen âge ; mais c'est avec la même culture dans la conception et la même habileté dans le faire.

Deux ex-voto du xvii<sup>e</sup> siècle montrent l'église enceinte d'une muraille crénelée et flanquée de tours. La porte est pratiquée dans un angle et défendue par des redoutes. Allons voir l'extérieur actuel ; il porte encore les traces de ces nécessités d'autrefois. Les restes d'une fortification puissante, qui s'accorde d'ailleurs avec l'histoire belliqueuse attribuée au Chapitre, sont encore en place. Aux transepts, notamment, d'énormes machicoulis formés par une grande arcade ; tout indique que l'ancienne toiture, beaucoup plus élevée que celle d'à présent, venait s'arrêter aux collatéraux, lesquels étaient surmontés d'une terrasse destinée au service de ces défenses. Autrement, ces dehors présentent l'ornementation byzantine-auvergnate sur la plus vaste échelle. Là une étonnante variété de mosaïques. Tantôt des étoiles noires sur fond blanc, tantôt des cercles, des zigzags ; puis les colonnettes des fenêtres avec des fûts en grès rouge, les moulures des archivoltes faits de cette même pierre, les claveaux qui sont noirs, tandis que les modillons, les chapiteaux, tout ce qui est moulure un peu finie, se détache en calcaire blanc sur le reste de l'appareil et que des incrustations mélangées recouvrent les parties lisses. Une ornementation pareille, plus mal conservée, décorait aussi la tour, que l'on va bientôt rétablir dans ses proportions anciennes. Ce serait un assez curieux détail, d'expliquer comment l'école auver-

gnate du moyen âge fut conduite à ce système décoratif si simple et d'effet si attrayant. Ce n'est pas assez dire que de l'interpréter par la différence de couleurs des matériaux à portée. On le retrouve dans d'autres monuments byzantins hors de l'Auvergne, il cesse dès que l'art ogival apparaît. Il est visible, d'ailleurs, qu'il a eu ses matériaux de prédilection. La lave, entre autres, sombre, poreuse, n'a été employée par cette école que pour les mosaïques, non pour l'appareil de construction.

### Vieille-Brioude.

Ici se termine la Haute-Limagne. Elle vient finir à l'entrée d'une gorge étroite enfermant désormais le cours de l'Allier. Les profonds et si fertiles terrains de la longue et riche plaine auvergnate ne sont plus représentés que par quelques îles limoneuses qu'incessamment accroissent ou rongent tour à tour les eaux du torrent, auquel les vieux cartulaires prodiguent le nom de fleuve, *flumen Aler*. De là jusqu'à la source, ces eaux ne connaissent plus que des bords resserrés et sauvages, s'élargissant à peine un moment pour leur laisser encore enjoliver de leur cours quelques surfaces de prés. On suppose que Vieille-Brioude est le Brioude primitif. C'était, en effet, le lieu où pouvait être franchie la rivière, quelque hauteur qu'elle atteignît, les deux bords étant formés de hauts rochers qui se font face comme de cyclopéennes piles de pont. Le pont a existé en effet, peut-être fait de grandes poutres en son premier âge, mais qui le fut à chaux et sable plus tard ; les contemporains âgés d'à présent en ont connu les pentes rapides. Une saison diluvienne, il y a quarante ans, mit fin à sa vétusté, et aussi à l'insuffisante solidité d'arches moins anciennement construites, à l'aval, également au ser-

vice habituel d'une autre établie tout auprès sur le ruisseau de Senoire. Mais sur notre planète tout se refait, en sorte que, durant plusieurs années, on a signalé comme un des chefs-d'œuvre de nos « frères pontifs » modernes l'arche large et plane qui, à plus de 30 mètres au-dessus du fil de l'eau, réunit aujourd'hui les deux bords de la casure.

Les gorges dans lesquelles il faudrait, dorénavant, que nous cherchions l'Allier offrent aux touristes des sites remarquablement pittoresques. Celui de Vieille-Brioude, d'abord, par les belles proportions de ses versants et par l'engageante fraîcheur de sa perspective. Plus loin **Chillac**, dont les grands prismes basaltiques plongent perpendiculairement dans la profondeur et dont les habitations sont hardiment suspendues. Puis **Lavoûte**, avec ses terrasses de vignes étagées, où la main de l'homme a fait de la terre arable avec les pierres qu'elle a pu briser, et des soutènements audacieux avec les autres. A chaque pas des perspectives saisissantes; ainsi celle de **Saint-Ilpize**, établi vraiment pour les peintres. Mais le versant du coteau élevé que nous allons suivre offrira à tes yeux un bassin qui pourrait être regardé comme le haut étage de la Limagne, et qu'accidentent originalement la forme de ses terrains, leurs colorations contrastantes, l'animation qu'y jettent la culture, les villages dont il est semé, la sévère majesté de son horizon.

### Le bassin du Chaliergue.

Ce n'est plus l'Allier qui coule ici, c'est son petit affluent, la Senoire. Une fois passés de l'autre côté de Vieille-Brioude, nous n'aurions eu qu'à remonter l'étroit rivage de ce cours d'eau clair et sautillant, pour trouver



ce bassin supérieur relié à la plaine que nous avons quittée. Sans ce petit affluent, les argiles en auraient formé de ce côté-là l'entrée. Senoire les a détruites peu à peu. Il a isolé sur un pic les ruines féodales de **Domeyrat** et il amoindrit tous les jours la roche où la belle et riche abbaye de femmes de **Laveaudiou** était assise. Ce qui subsiste encore du cloître de cette vieille maison conventuelle évoque l'idée de ce qu'elle a du être ; tu vois là un des plus beaux restes de l'époque romane.

Le bassin du Chaliergue se prolonge sur quelques lieues seulement ; il se termine aux coulées volcaniques formant la paroi nord de la Haute-Loire du côté de l'Auvergne. Il a comme une capitale à lui dans **Paulhaguet**, qui en occupe à peu près le centre ; à l'extrémité méridionale, on aperçoit **Chavagnac**, où naquit La Fayette. En avançant, tu vas apercevoir, contre le versant du nord, **Alleret**, l'une des plus remarquables exploitations agricoles de la France centrale. Des hauteurs qui entourent Alleret, ses belles cultures se dessinent. Ses spacieux fourrages groupés autour de ses étables, la large et élégante façade de son habitation se détachent entre un bouquet de chênes et la masse des bâtiments ruraux. Le maître de cette ferme magnifique est le plus affable, le plus gai, le plus charmant des anciens émigrés, outre la plus artiste des agriculteurs. Il ne s'est pas contenté de rendre à la fécondité une vaste étendue de sol pierreux, de marécages mouvants, de terres jusqu'à lui ingrates : il a fait encore de soins de chaque moment la passion de sa vie. Les détails qu'ils impliquaient, les changements, les continues modifications qu'ils demandaient : constructions, plantations, mouvement quotidien, ont été pour lui la poursuite de son esprit constante en même temps que pleine de méthode, de règle, et aussi de fantaisie.

C'est une chose belle qu'une grande exploitation agricole, montrant une infinie variété d'action sous une direction sûre, précise, efficace. Cela ne se met point dans les *Guides*, mais de tout ce qui s'y lit d'habitude, rien surpasse-t-il en intérêt des œuvres semblables? C'est l'un des emplois les plus relevés de la vie humaine. Ne fût-ce que pour l'attrait de ses points de vue, les *Guides* devraient indiquer Alleret au touriste. Sans parler de l'aménité de ses hôtes et de leur courtoisie charmante. Assis sous le péristyle de leur demeure, après avoir parcouru les détails où trouver plus agréable site? Un vaste plan incliné, plein de verdure. L'horizon s'ouvre, entre deux versants qui semblent les parois d'un cratère. Tout est proportionné comme à souhait. Au fond, une haute rampe formant une base puissante aux cratères de **La Durande**, dont tu as vu déjà plus d'une fois les contours élégants se détacher sur le ciel; la couleur profonde des sapinières tapisse çà et là ce dernier plan du tableau et rehausse les tons frustes de ses terrains. Au-dessous descend comme vers vous un courant de prairies sillonnant le sol volcanique. Plus près, nombre de villages ou d'habitations de campagne que le soleil du soir éclaire; immédiatement sous les yeux, la végétation allègre et, semble-t-il, artistement disposée du domaine lui-même, ses constructions ornant tous les abords avec le goût d'une peinture de maître. Autrement dit, tout ce qu'il est possible de concevoir pour l'émerveillement des yeux. Un ministre trop célèbre, M. de Polignac, disait au propriétaire d'Alleret: « *Le roi n'a rien de si beau!* » Dans quel royal palais, en effet, trouver luxe si utile et aussi belle création personnelle? Et ce n'est pas seulement Alleret qui fait la gloire de son créateur; c'est tout un voisinage formé à ses enseignements, ce sont d'épaisses récoltes, une culture active ayant changé en fonds fertile des terres autrefois arides ou des résidus de volcan dont l'inculture attristait.

**Chavagnac.**

Les ombrages d'**Amblart**, d'**Oussoux**, de **Flageac** se sont dessinés en accidents heureux du paysage. Ils animent un peu la surface d'une coulée qui serait sans eux dénudée et où des flaques d'eau, arrivant parfois à la dimension d'étangs, restent encore presque l'unique variante. Le village de **Saint-Georges-d'Aurat** y préside en quelque sorte, bien peu abrité contre l'aigre bise d'hiver par quelques frênes, auxquels le feuillage est annuellement disputé pour accroître la provision fourragère des moutons. Un peu plus loin et plus haut apparaît, autour d'un bâtiment épais, conservé de l'ancien château de Chavagnac, le minime hameau où naquit et grandit enfant La Fayette. Débris d'une vieille maison-forte, la résidence actuelle. Nous n'avons plus les magnificences culturelles de tout à l'heure ; cependant une grande prairie le long de laquelle coule une eau vive et qu'enferment les arbres, une garenne de grands chênes, un bois de pins qui domine, la perspective, très vaste, belle après tant d'autres superbes où je t'ai conduit, seraient des titres appelant le visiteur, si les souvenirs dont ce lieu est riche, pour nous autres de ce temps-ci, ne devaient pas attirer ceux mêmes qui n'y viendraient pas en pèlerinage politique. De là est venu l'homme dont le nom personnifie, depuis plus d'un demi-siècle, les luttes entreprises pour la liberté. Là se forma son physique robuste et lui furent inculqués ses sentiments généreux. Là, revenu d'Amérique où, n'ayant pas trente ans il avait déjà accompli de quoi illustrer une existence d'homme, il vint se retremper avant que les événements de 1789 lui en ouvrirent une seconde autrement plus grande ; là en 1829, au comble de sa glo-

rieuse vie, il acheva, environné des siens et d'amis alors trop nombreux, sa triomphale promenade à travers la France.

Chavagnac a été un de ces châteaux de frontière pour défendre ou pour attaquer et bien assurés par leurs fortifications massives ; c'est aujourd'hui un grand bâtiment irrégulier, restes d'un incendie qui a détruit ce qui ressemblait au moyen âge. A l'entrée, le bonnet phrygien fortement en relief, sur une pierre apportée de la Bastille. Des fils qui font toute leur richesse de la mémoire de La Fayette, ont voulu que chaque objet de la demeure l'y rappelât. Culte silencieux, d'ailleurs, auquel se convient annuellement quelques amis restés fidèles, entre un si grand nombre qui ont fui, et quelques autres attirés par les beaux caractères et les noms vénérables. Voici le portrait, popularisé par la gravure, où Ary Schœffer a représenté en simple agriculture de La Grange, l'ami et lieutenant de Washington, le promoteur ensuite de la *Déclaration des Droits*. Il y a un mot de lui, dit ici en 1787, dont la suite des choses fit une prophétie. Un de ses parents de la noblesse environnante l'étant venu voir, le jeune général s'efforçait de l'amener à ses idées d'émancipation publique. Des paysans du domaine se présentèrent, apportant l'hommage d'œufs, de laitage, pour eux marque habituelle de leurs respects ; ils s'agenouillèrent en les offrant, et le visiteur de le railler devant cette attestation de servilisme si à propos venue contredire les sentiments d'indépendance supposés au peuple : « Attendez encore deux ans et vous verrez ! » répliqua le général. Étant données les manières d'être d'alors, au reste, le peuple du pays, plus encore celui que le lien seigneurial rattachait au châtelain, pouvait très sincèrement l'approcher ainsi. C'était l'année même

où le grain étant fort cher, et son intendant lui ayant écrit que ce serait le cas de vendre ce que contenait le grenier, il avait répondu : « ce n'est point le moment « de le vendre, mais celui de le donner », et fait distribuer suivant les besoins les récoltes qui attendaient l'acheteur.

### Langeac.

De la vaste salle à manger de Chavagnac, notre vue s'étend sur les montagnes ravinées qui portent à leurs sommets les pinadas de **Saugues** et celles de la **Margeride**. C'est de leur côté que nous allons cheminer maintenant, pour retrouver l'Allier. Nous aurons alors parcouru jusqu'à ses extrêmes confins le territoire de l'Élection de Brioude. Tout au fond de ces grands versants nous attire le territoire de Langeac, formé par une anse où, depuis des âges inconnus, la rivière a déposé ses alluvions. C'est une petite Limagne, pour les contrées froides qui, à de grandes distances, environnent la petite ville. Nous y retrouvons la vigne, les arbres à fruits au milieu des pampres, les chanvres, presque toutes les cultures et les végétations de la plaine. Aussi Langeac a-t-il eu dans l'ancienne Basse-Auvergne une importance assez grande. Il a donné son nom au pays qui l'avoisine, est devenu le chef-lieu de la portion de province qu'on appela le **Langeadois**. Des boiseries d'un fort beau travail, qui se voient dans son église, sont l'indice encore parlant de ce temps de supériorité relative. Aujourd'hui, à défaut des affleurements de houille laissant espérer une exploitation industrielle ultérieure, à défaut des grès à grains très fins qui procurent quelque avantage de commerce, il ne resterait guère d'intérêt à Langeac sinon

d'approvisionner de fruits et de légumes les hauteurs qui l'environnent. Les touristes ont, cependant, raison d'y passer. Il faut remonter un peu loin dans les étroites profondeurs au fond desquelles l'Allier a son cours, entre les rochers descendus des faites. Pour des géologues, nombre d'accidents volcaniques curieux : les pittoresques basaltes de **Saint-Arcons**, dominant comme avec menace la vallée, les puissants fragments de coulée auquel est appuyé **Chanteuge**. Pour des artistes, l'église de ce village, d'abord ; des morceaux d'architecture ogivale exécutés avec un goût et une finesse rares y témoignent d'une riche existence conventuelle oubliée ; puis la situation de **Sainte-Marie-des-Chases**, grandiose dans son isolement, au milieu d'une sorte de cirque dont on dirait que les versants les ont d'eux-mêmes disposés pour la contemplation religieuse.

### **Fix, Allègre, La Chaise-Dieu.**

Mais nous avons à gagner d'ici le haut sommet qui limite la Basse-Auvergne, le long de la petite contrée appelée autrefois « l'enclave du Velay ». Au point de partage même, le village de **Fix**, sans doute jadis lieu de perception de douane seigneuriale sinon royle (*Fiscus*). Fix, est comme une porte commune aux deux territoires. La plus haute cime habitée de la France centrale. Une autre de ces vues immenses comme je t'en ai tant montré déjà, d'une part, ne s'arrêtant qu'aux systèmes volcaniques des monts Dôme, des monts Dore et aux silhouettes du Cantal ; de l'autre, s'étendant aux lignes Mezenne et du Vivarais qui dominent la vallée du Rhône ; vers l'Est, aux heures claires du matin, dans un lointain profond, les pics alpestres de Belledune, vaporeux ainsi qu'un effet de mirage.

Nous avons à revenir à notre point de départ en descendant le cours de la Dore. C'est sur une crête élevée et froide que va se tracer notre itinéraire. Nous marcherons longtemps sur un sol granitique, qui nous offrira tantôt les échancrures blanchâtres de ses terrains, tantôt la verdure triste des bois résineux coupée par quelques collines de prés dont les teintes de rouille révèlent la croissance marécageuse. Pour variante, l'ombre monotone des sapins. Jusqu'aux sources de la Dore, par delà la Chaise-Dieu, le paysage conservera ce caractère moitié d'âpreté, moitié de mélancolie, moitié inerte. On dirait les hauteurs désertes, dépourvues de la vie que donne la verdure véritable, où George Sand fait mourir Lélia faute de soleil et d'air généreux. Passe encore entre Fix et Allègre. Nos yeux, plongeant sur le Velay, bassin volcanique animé de pitons aigus ou horizon de cratères aux lignes sveltes, aux couleurs vigoureuses. Allègre ajoute à cette diversion l'étrangeté de son aspect sur une pente raide, que dominant bizarrement les deux tours de son château festonnées par la vétusté ou par les démolitions, et le cône élégant de Bar, donnant au paysage un caractère imposant par les teintes de ses pouzzolannes et par le manteau de feuillage dont il est enveloppé. Mais, après, même uniformité fastidieuse, même fatigante majesté des sapinières et, pour changer, des pins disgracieux laissant trop de place aux tons grisâtres du sol.

### **La Chaise-Dieu.**

Cependant, une clairière s'est ouverte ; des prairies rafraîchissent la vue ; des cultures se montrent, annonçant un centre habité. Ce sont les approches du bourg qui remplace maintenant l'abbaye célèbre où papes et grands du

monde sont venus finir leurs jours, beaucoup en exil, d'autres dégoûtés. La magnifique église qu'elle s'était édifiée subsiste entière, flanquée de ses tours carrées inachevées. Sous elle, dans un pli de terrain, le bourg s'est répandu, village un peu plus nombreux que d'autres, mais village encore à civiliser. L'église, haute et longue basilique, cache presque de sa masse l'horizon derrière elle. Entre ses contreforts se dessinent, au bas, les arceaux ornementés de son cloître dans l'encombrement des constructions éboulées. Au-dedans, admirables détails d'une splendeur passée, vastes nefs ogivales, riches par la simplicité de leur hardiesse et remplies de choses de prix. On ferait un livre à les décrire, et pour les voir à souhait il faudrait dépenser des jours : ils nous manquent à cette heure.

L'opulence artistique éteinte offre un contraste presque douloureux, dans une ambiance de vulgarité paysanne et de destruction inconsciente. Au-dedans de ce monument encore superbe de soi, que de beaux restes cette destruction atteint quotidiennement par morceaux et menace dans leur ensemble ! Belle suspension de l'orgue, boiseries merveilleuses par le style du dessin, par l'imagination variée des objets et l'exécution finie de l'œuvre ; tapisseries somptueuses ; travées de peintures murales figurant une danse macabre où l'originalité des sujets, l'infinie différence des attitudes, la multiplicité de l'expression et sa vérité sont frappantes. Nous n'avons que le temps de passer devant tout cela et de nous retourner vers le porche, puissant dans sa sobriété, entre les deux tours robustes qui étaient destinées à jeter au loin, de leurs hautes flèches demeurées non entreprises, les appels ou les réjouissances des cloches.

Traversons rapidement la contrée monotone et de peu d'intérêt que nous montreraient **Craponne, Viverols, Saint-**



**Anthème.** Petites villes sur des sols sans richesse. Les femmes, toutefois, s'y sont fait de vieille date une industrie productive ; elles tressent la dentelle pour les riches, tandis que maris et fils s'en vont chercher au dehors, dans de petits commerces ou dans le travail des bras, la subsistance et la rémunération. Nous trouvons ici les commencements de la rivière la Dore ; descendons son cours et gagnons la très méritante partie de la Basse-Auvergne qui constitue « le Livradois ».

## V. VALLÉE DE LA RIVIÈRE LA DORE.

### § 1. *LE LIVRADOIS*

De vieux document disent que la région où serpente aujourd'hui la Dore était un pays « reude, désert et inhabité ». Ce devait être dans les premiers temps de la féodalité. Actuellement on a une plaine allongée et étroite, inclinant en pente insensible ses terres fertiles et ses ombrages. Il paraît qu'autrefois elle n'avait pas l'aspect de fraîcheur, moins encore l'animation de culture et d'industrie qu'elle nous fait voir aujourd'hui. De petits villages, de « pauvres mas et hameaux » se partageaient l'emplacement actuel d'Arlanc, d'Ambert et de leur banlieue. Encore moins le sol montagneux qui enserme ce gracieux bassin présentait-il les habitations, la verdure, les signes de production d'aujourd'hui. Rien que chargé des « dixmes », on le disait inhabitable. Pour que des « gens de labour et d'artisanage » le vinssent peupler, portent ces anciennes relations, pour qu'ils consentissent à employer une suite d'années « de grand travail et dépenses à en mettre en état de rapport

« les héritages » au risque de se voir « frustrés de la plus part des espérances et attantes », il fallut que les comtes de Boulogne et d'Auvergne obtinssent du Saint-Siège, lui ayant « rendu plusieurs secours pour la manustruction de « la foy, tant au voyage de Terre-Sainte que aultres « exploits pour même effet, l'exemption et l'affranchissement des dixmes qui se pouvaient lors percevoir et de « ce qui s'y pourrait accroître et augmenter ». Il est admis qu'en suite de cette exemption, le Livradois se vit garnir de demeures ; ses champs donnèrent tant de moissons que, deux siècles après, bien que les seigneurs n'eussent rien remis de leurs censives, tout le peuple, « en recognoissance de la bonification « des héritages du pays<sup>1</sup>, élevait à Dieu la belle église de Saint-Jean, autour de laquelle Ambert est groupé. Cela veut dire, en langage historique, qu'à la date indiquée il se produisit des transactions entre les seigneurs et les habitants, réglant et amoindrissant les exactions féodales, ce qui fut un fait très général dans la France du XII<sup>e</sup> siècle, et qu'à partir d'alors les progrès devinrent possibles. Toujours est-il que la contrée présente à cette heure un aspect attrayant. Soumise à des brouillards humides, à un climat froid, nous y trouvons la végétation un peu clairsemée mais vive, les clôtures arborescentes et les prairies fraîches particulières, dans le centre de la France, aux sols granitiques. La plaine de la Dore, depuis Arlanc jusqu'au dessous d'Ambert, est un bassin gracieux, élégant, que la végétation pare de ses meilleures couleurs.

Les antiquaires n'ont guère moins disserté sur l'étymologie de cette appellation de **Livradois** que sur l'emplacement d'**Avitacum**, et, d'ailleurs, sur bien d'autres curiosi-

1. *Factum sur le Livradois*, cité par Imberdis.

tés pareilles. Ici, toutefois, ils ont pris pour aide les révolutions du sol. Les uns ont voulu que ce bassin fût jadis un lac ; que la chaussée en ait été détruite un jour par le poids des eaux ; qu'ainsi se soient vus à sec ces champs fertiles et que le nom de Livradois fût *liberatus ab aquis*, rappelant en latin son origine. D'autres n'ont pas admis les eaux, ont retenu comme fondamental le fait d'une libération et lui ont rapporté la dénomination, mais comme marquant la levée des redevances féodales. Seulement, il serait apparu ensuite que, de temps immémorial, le Livradois aurait été désigné par ce nom. Alors, recherche d'autre chose, et l'invention n'a pas manqué ; une troisième théorie nous apprend qu'un siècle environ avant l'ère chrétienne, une colonie de Phocéens, poursuivie sur mer par je ne sais plus quel ennemi, fut conduite par *Ambertus* jusqu'à ces confins de l'Auvergne ; qu'elle s'y établit, bâtit une ville qui prit le nom du chef et se créa une nouvelle patrie, douée d'un génie natif, industriel et entreprenant. En mémoire de ces faits, de vieux titres disent : *liberatus ab aquis hostibusque*... On voudrait même tirer argument d'un usage particulier aux Ambertois : lors de la procession de la *Fête-Dieu*, ils suspendent à leurs fenêtres de petits vaisseaux comme des joujoux d'enfants.

Dans cette ville d'Ambert, le tissage de menus objets pour la navigation : étamines pour pavillons, flammes, banderoles, toiles à voile, est un fait ancien. Il explique suffisamment cette habitude, prise sans doute dans les temps de foi et plaçant l'industrie locale sous la protection divine. On voudrait la faire venir en aide à la vanité d'une origine phocéenne. Il ne me coûterait guère d'en tomber d'accord si l'on y tenait ; mais je ne vois pas comment a pu provenir de là le nom de *Livradois*. J'avoue que l'hypothèse d'une appellation correspondante au fait de l'affran-

chissement du territoire par un accord et une « charte » intervenus entre seigneur et sujets me semblerait plus plausible. En attendant, ni la « ville » ou le « bourg » d'**Arlanc** (grave sujet de contrariété pour les habitants, cette alternative), ni **Marsac**, ni aucun des villages qu'arrose la Dore dans son cours supérieur, n'offrent d'autre intérêt que celui de leur situation agréable dans ce bassin riant, au pied de coteaux étagés que la culture enjolive, sous les grands bois résineux qui couronnent les sommets.

De même que nous avons laissé sur notre droite Vive-rols et Saint-Anthème, nous n'irons ni à **Saint-Bonnet-le-Château**, ni à **Saint-Amand-Roche-Savine**, ni à **Cunlhat**, ni à **Saint-Dier**. Un dolmen, des restes de fortifications féodales, des « cul-de-four » romans aux églises ne sont pas assez pour nous attirer. D'ailleurs, un sol maigre sous un climat souvent dur ; une partie de la population est contrainte de chercher annuellement sa subsistance dans les travaux de bras des provinces environnantes. Le paysage a des proportions rétrécies ; après tant de grands ou de riches tableaux que nous avons admirés, tout nous y paraît médiocre. Voyons Ambert tout seul.

### Ambert.

Presque à l'extrémité nord de ce pays du Livradois, Ambert est pittoresquement assis. Ville ancienne. Ses rues sont étroites, tortueuses, rendues sombres par les pignons de vieilles maisons à hauts boisages. Ville industrielle dès les temps reculés ; dans le moyen âge ses papeteries ont été renommées, jusqu'au siècle dernier on en a recherché les produits. Toute la contrée environnante souffrit des guerres de religion. Ces guerres portèrent aux manufactures d'Ambert un coup funeste. Depuis, les révolutions

de l'industrie ont annihilé ses papeteries et ne lui ont plus laissé que le tissage d'objets en laine ou en fil. Fabrique peu importante; elle vient cependant en aide, dans une mesure, à une agriculture qui n'a pas, du reste, beaucoup de terrain où s'étendre.

Pour nous voyageurs, l'église Saint-Jean est l'unique détail à regarder. Sur notre route elle jette un fait nouveau. Style ogival fleuri, ornements capricieux, légers, répandus à profusion; plan spacieux; hardiesse de construction; plus de pureté de goût qu'on n'en trouve, souvent, dans les édifices de la même époque : tout cela pare à nos yeux ce lieu-ci et nous change beaucoup de nos rencontres précédentes. Sur ses trois côtés Ouest, Sud et Nord, Saint-Jean s'ouvre par des entrées très ornementées; les détails toutefois, en ont été visiblement fort mutilés. Quand on accède par l'axe principal, trois nefs se représentent. Voûtes d'arêtes; leurs piliers diminuent de grosseur, donc d'espacement, à mesure qu'ils montent; ils donnent par là à l'église une profondeur singulière. Point de chapiteaux à ces piliers; mais les innombrables nervures des arêtes, diversement et finement moulées, viennent se joindre à leur sommet d'une manière heureuse; en même temps elles répandent sur les voûtes, qui sont coupées de pendentifs gracieux, une variété saisissante de lignes et de lumière. Après la massivité un peu affaissée parfois, et l'élancement on dirait lourd dont l'art romano-byzantin a peuplé l'Auvergne, les caprices de l'art gothique reportent ici ton souvenir vers les cathédrales sveltes, brillantes d'ornements, légères jusqu'à sembler une sorte de gaze de moulures postérieurement tissée et dont, comme la France, ton Espagne est remplie.

Saint-Jean d'Ambert procède déjà, il faut l'avouer, du

goût vicié qui fit passer le gothique à la richesse parfois grossière et, par excessivité, stérile de la Renaissance. La nouveauté pour nos yeux ajoute du moins à ses mérites. Les clochers, avec leurs contreforts d'angle décorés de fleurons gothiques, d'aiguilles dentelées, de pilastres, de chapiteaux où règne le plus grand mélange d'ornements, impressionnent de soi. La figure et les armes de François 1<sup>er</sup>, plusieurs fois reproduites, donnent une date précise à l'édifice, et les regards se plaisent à se porter de détail en détail sur son pourtour, après avoir pris tout l'intérêt possible à examiner l'intérieur.

### Olliergues.

Non loin d'Ambert, au village de **La Tour-Goyon**, le Livradois se ferme subitement. La Dore se précipite dans les gorges rocheuses et désolées d'**Olliergues**. Ses eaux deviennent torrentueuses. Elles restent emprisonnées jusqu'à ce qu'elles se répandent dans le charmant bassin de Courpierre, et de là, un peu plus loin que Thiers, au milieu des fécondes terres de la Limagne. Mais à l'endroit où son cours est jeté dans le ravin accidenté d'Olliergues, la contrée prend un aspect de rudesse qu'elle conserve jusqu'au delà, sous les sommets du Forez. Nous sommes en pays du moyen âge. Eglise du xiii<sup>e</sup> siècle, à chapiteaux curieux, maisons des xiv<sup>e</sup> et xv<sup>e</sup>, restes de constructions féodales, mausolée de l'un des seigneurs, Olliergues nous offre ces vestiges d'une époque rude comme son territoire.

### Job, Pailhat.

A quelque distance en nous écartant, les chaumières pauvres de ces deux villages, au milieu de rochers angu-

lieux, on dirait menaçants, sur un sol arride et glacé dont quelques pentes permettent seules un peu de culture. Là fut le dernier refuge des Huguenots en Auvergne. L'abord, presque repoussant, la nature ingrate aurait dû rendre le séjour assuré à la petite colonie protestante qui vint, de ruine en ruine, cacher en ces lieux ses prêtres interdits. Dans l'émouvant récit de nos guerres religieuses, tu peux lire comment, au contraire, ils virent détruire par le feu les petites installations d'industries qu'y avait faites le courage et la constance des proscrits. Les soldats du duc d'Anjou renouvelèrent ici les désastres et les cruautés du pays de Vaud. En quel coin de terre ne pourront donc atteindre la haine des partis et les fureurs de religion !

## § 2. *LES ENVIRONS DE THIERS*

### **Augerolles, Courpierre.**

En descendant d'Ambert à Clermont, nous commençons, à Augerolles, à voir finir la région amoindrie au milieu de laquelle la plaine du Livradois, bien que de petite végétation et de verdure parsemée, se fait presque admirer, par contraste, comme un riche bassin. Un horizon étendu apparaît alors. Fonds chaudement teintés, premiers plans animés et riant : c'est la plaine de Courpierre. Elle semble s'allonger, en une vaste plaine jusque dans les ondulations de la Basse-Limagne, sous les versants du Forez d'un côté et le profil des monts Dore de l'autre. Augerolles est un hameau sans importance, mais une bonne culture en embellit l'approche. Ne le traversons point sans entrer dans son église. De belles boiseries en

ornent les fonts baptismaux et les devants d'autel. L'une de ces œuvres, sculptée d'une danse macabre qui est de conception assez moderne, mais originale : la mort, armée de sa faux, tient de la main gauche un sablier ; elle est entourée de têtes mitrées ou couronnées ou capuchonnées, et d'autres insignes des conditions sociales ; de son rire sardonique, elle trône au milieu, sur un piédestal où nous déchiffrons ce quatrain : « Je vais d'un pas égal saisir les Empereurs, — Les Papes, les Rois, maîtres et serviteurs, — Ma faux se leve partout, et ce sable me dira — A quel jour, à quelle heure tu passeras.

Courpierre, situation charmante. La Dore baigne la petite ville, semblant témoigner sa satisfaction d'être sortie des gorges qui l'enfermaient et de répandre la fertilité sur le bassin formé par ses dépôts. Ici de même il faut visiter l'église. Non pour son architecture, quoique de fort ancienne date en certaines parties, mais pour y voir un tableau sur bois qui le mérite. Il gît là, trop inconnu, contre la paroi nue et poussiérée du transept sud. Peinture ancienne représentant, croit-on, les apprêts d'un martyr. Un peuple nombreux, refoulé assez brutalement par des soldats et des cavaliers, remplit les premiers plans en masses habilement groupées ; les figures, sous une grande naïveté de traits, sous une bonne et encore vive couleur, révèlent un rare sentiment de l'expression, de la forme, du mouvement.

L'époque féodale a laissé aussi des traces à Courpierre. Tout ce cours supérieur de la Dore était fait comme exprès pour elle. L'époque actuelle donne plutôt du prix à la verdure qui entoure la ville, à ses vues gracieuses et fraîches, au paysage attrayant qui de tous côtés se montre. A droite, le grand versant du Forez, offrant ses plans profondément accusés tantôt par des surfaces de rochers que blan-



chissent les lichens, tantôt mollement unis sous les pâturages, tantôt rehaussés par les tons sombres des forêts. Aux étages inférieurs et des deux côtés, les larges aspects font place à des coteaux chargés de cultures, de vignes toutes plantées d'arbres à fruits, coupées par des haies épaisses d'où s'élancent des chênes ou de hauts peupliers. Immédiatement sous les yeux, une éclatante étendue de prairies dont la verdure encadre les eaux limpides du cours d'eau. Nature aux proportions moins fortes, ou en quelque sorte plus délicates que celles de la Limagne proprement dite ; mais nature brillante, animée par une multitude de hameaux, de demeures bourgeoises, de châtelets dont les tourelles légères ornent curieusement le pays. Ainsi **Les Rioux**, à demi cachés dans leur verdure ; en face, la belle habitation de **Labarge**, avec ses amples rideaux de peupliers ; **Néronde**, **Peschadoire**, bien d'autres dont le nom me fuit, et plus haut **Vollore**, au col sourcilieux appelé le **Grun de Chignorre**. Thiers se fait voir dans le fond, tapissant le flanc abrupt de sa montagne, et étalant aux regards les étages de ses rues et de ses toitures.

### Thiers.

Thiers est, avec Royat, le nom le plus connu de l'Auvergne. Depuis un temps les artistes y sont beaucoup venus, attirés par le souvenir de Marilhat. Leurs peintures ont un peu fait croire que c'était là toute l'Auvergne. Tu sais maintenant s'il y a à voir ailleurs, et encore n'ai-je pu te conduire ni dans la Haute-Auvergne, ni dans le Velay. Thiers possède des titres différents à la renommée que ceux de Royat, peut-être vas-tu les trouver supérieurs. Nous sommes en terrains granitiques, mais d'une telle puissance dans les proportions et le mouvement ! Grandiose

cassure du sol et imposant éboulement de rochers ; les eaux se précipitant en cascades pour donner la vie à cent fabriques bruyantes ; étrange agencement de la ville, splendeur de sa situation, un immense et magnifique horizon, Thiers a pour lui tout cela. Tout ce que les basaltes des monts Dore et des Dômes nous ont fait voir de plus tourmenté : entassements que les plus vigoureuses végétations rehaussent de leurs couleurs vivifiantes, anfractuosités étonnant le regard, nous le retrouvons ici avec d'autres formes, d'autres teintes, mais sous une ampleur presque égale. Reportes-toi aux premières pages de ce livre. J'y ai dépeint le merveilleux spectacle qui se présente des cimes au pied desquelles cette ville de Thiers s'est si pittoresquement étendue. D'aucun côté, me semblait-il, une vue de l'Auvergne aussi extraordinairement saisissable en son immensité ne pouvait s'offrir. La voici de moins haut et montrant davantage les détails, appuyés comme nous le sommes au parapet de la grand-route de Lyon qui traverse la partie élevée de la ville : une suite de plans richement couverts, populeux, s'étageant jusqu'aux volcans des Dômes, qui découpent l'azur du ciel dans l'admirable transparence de l'atmosphère.

La Bruyère a dit de Thiers que la ville semblait « peinte » sur le penchant de la colline ». Elle y est appliquée, en effet, sur une pente presque droite, de telle sorte que les maisons portent vraiment l'une sur l'autre. Elle recouvre ainsi très haut, presque sur toute la profondeur, la coupure contournée et imposante dans laquelle roulent les eaux de la Durole ; dans le fond resserré du vallon, elle se groupe encore autour de papeteries et des bruyants *martinets* des coutelleries. Thiers, au moyen âge, était un fief de peu d'importance ; l'industrie appela peu à peu autour du torrent, sous la protection des murailles

seigneuriales, une population de fabrique. Dans la seconde moitié du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, celle-ci se vit ériger en « commune ». Les guerres de religion arrêterent sa croissance : à la fin du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle seulement, elle put augmenter et s'enrichir par les produits de quincaillerie et de coutellerie, de papiers, de cartes à jeu, de tannerie. Mais une épidémie de fièvres décima ce personnel. On avait tenté de transformer en rizières les terres inférieures que traverse la Durole, un marécage pestilentiel en était résulté. Il y eut alors un notable arrêt de prospérité. La concurrence industrielle survint en même temps, les profits s'amoiendrirent; depuis, ils n'ont plus retrouvé l'ancienne prospérité. La statistique de 1780 porte encore au chiffre de 10.000 les ouvriers de l'industrie thiernoise. On suppose que le traité de commerce de 1786 avec l'Angleterre frappa fortement cette industrie en donnant entrée à la quincaillerie anglaise. Réduite maintenant à la coutellerie et à quelque peu de fabrication de papier, elle a cependant pour elle des avantages de bas prix et des qualités de trempe qui maintiennent un certain niveau de profits, en attendant des disponibilités de capital, des progrès scientifiques, des transformations de l'outillage une prospère renaissance.

Dans les rues, étroites, sinueuses, rapides, beaucoup munies de rampes d'escalier, tu vois nombre de maisons présentant des restes d'ornementation architecturale du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle; ce sont les indices de la richesse ancienne. Nombre de ces détails sont tronqués ou bien ont été placés ailleurs qu'à leur lieu primitif. L'imagerie, même la lithographie, les ont reproduits pour la plupart. Ainsi les maisons de bois et briques, à pignons aigus, à fenêtres en croix, qui se trouvent encore debout à l'un des angles de la place du marché. L'église, vouée à Saint Genès, présente

sur la façade de son transept, au sud, une élégante et habile décoration de mosaïques et de colonnettes à moulures. C'est un édifice relevé sur des bases du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle. Depuis, des réparations nombreuses n'ont laissé subsister que peu de parties dignes d'intérêt. Deux chapiteaux à regarder, cependant, dont la corbeille est entourée de gerbes de blé.

Plus méritante aux yeux des archéologues l'église du **Moutier**, qui a groupé autour d'elle, sur les bords inférieurs de la Durole, une autre partie de la ville. Nous profanes, nous n'y verrions qu'un édifice informe et peu engageant. Aucun vestige, à l'extérieur, des mosaïques qui distinguent notre roman-byzantin. C'est un carré long sans abside. Chœur peu profond; arcades cintrées en fer à cheval; fenêtres cintrées aussi et étroites; chapiteaux barbares sauf ceux du narthex, qui méritent d'être notés; quelques-uns sculptés grossièrement en creux. Construction visiblement très ancienne, portant les traces de réparations successives des <sup>xi</sup><sup>e</sup> et <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècles. Les documents font connaître qu'il existait là une abbaye puissante, remontant au <sup>viii</sup><sup>e</sup> siècle et restaurée à grands frais en 1016. Il convient probablement de reconnaître les restes de cette abbaye dont le nom de Moutier (*Monasterium*) rappelle de soi l'existence, dans une abside bien marquée encore auprès de l'église actuelle; le sous-sol sert aujourd'hui de cave, mais se relie à des piliers portant des amorces de voûte qui appuient la muraille de l'église. C'était la crypte.

### Saint-Rémy, Chateldon

Le Moutier, non plus que Saint-Genès, ne valent pas pour nous l'aspect de Thiers si pittoresquement appliqué sur son promontoire, et la vue des coteaux riant qui l'en-

tourent, bordant de leur paysage la Dore jusqu'aux confins du Bourbonnais vers Ris et Vichy. Saint-Rémy et Chateldon, à l'extrémité, planent, de leur situation charmante, sur la magnificence des fonds de la Limagne; ils les dominent. Dans ces bourgs, dans les hameaux qui les entourent, aussi bien que dans ceux qui tapissent le flanc inférieur des montagnes entre Thiers et Vodable, habite une population à la fois industrielle et agricole. Au travail de terres souvent trop refroidies par l'atmosphère et pas toujours bien profondes, aux soins de prés d'où elle tire son principal produit, elle ajoute celui de l'industrie coutelière. Ici elle façonne des manches, là des ressorts, ailleurs des lames. Ces parties viennent se réunir dans les ateliers de la ville, et là l'ouvrage s'achève. Les tendances à la centralisation industrielle, qui s'annoncent aujourd'hui, amoindrissent déjà jour par jour cette fabrication disséminée, mais dont l'éparpillement même a son prix. Si la concentration vient à s'opérer totalement, Thiers restera peut-être encore une ville de fabrique; ses produits pourront gagner en finesse tandis qu'on lui reproche actuellement de n'en pas avoir assez; mais qui sait si les exigences d'une population uniquement ouvrière et les chances du commerce ne deviendront pas des causes de décadence? La population rurale, en tous cas, aura perdu de son bien-être, ce n'est pas le moindre point noir de cet horizon.

### **Maringues, Crevant, Ligonne.**

Si des sociétés en indivision dont fut peuplée jadis la campagne autour de Thiers il subsistait d'autres vestiges que le souvenir de leur existence, je t'aurais fait faire le pèlerinage tout au moins des Pinon. Tu te rappelles ce que j'ai dit antérieurement de ces organisations rurales,

nous n'avons plus qu'à nous remettre en route. Il nous reste à boucler le circuit que tu as eu l'amitié de décrire avec moi dans mon cher pays. Rentrons en droite ligne au chef-lieu que lui constitua, sous l'ancienne Monarchie, la création des Intendances, et que, depuis, le cours des choses a confirmé de plus en plus. Nous nous retrouvons de nouveau au milieu des riches végétations limaniennes. Les eaux bleues de l'Allier reparaissent, bientôt le sol qu'au marcher seul on sent profond. Il est noir d'humus et les saulées le sillonnent. Nous sommes à la petite ville de Maringues. C'était autrefois la porte de la Basse-Auvergne dans la direction de Paris, qui plus est le port commerçant de la province. Le tissage des laines et la tannerie y entretenaient beaucoup d'activité. Avec l'industrie et le commerce le protestantisme y était venu. Il compta Maringues au nombre de ses places concédées, à l'époque des transactions, il y attira beaucoup de malheurs. Depuis, à portée du sol le plus productif de la Limagne, cette ville a pris et conservera sans doute l'importance d'un grand marché de céréales ; son élégance native, la fraîcheur de son site ne cesseront point d'en faire la « belle petite ville », que l'appelait, au xvi<sup>e</sup> siècle, le chroniqueur du voyage de Charles IX à travers la France d'alors.

En inclinant vers Lezoux, la végétation est moins chargée de verdure, le paysage en quelque sorte plus léger. **Crevant Bulhon** s'y trouvent néanmoins très agréablement assis et entourés. Plus loin **Ligonne** montre encore les beaux ombrages et les vestiges de la demeure splendide que s'y était faite le dernier intendant d'Auvergne. Tout ce que l'art raffiné pouvait, il y a un siècle, ajouter à une nature déjà séduisante, l'Intendant de Chazerat l'avait réuni dans ce lieu. La finesse des terres avait fait choisir Ligonne, aux temps gallo-romains, pour le siège d'une grande fabri-

cation des poteries rouges, ornées de reliefs pleins d'art, et dont les formes gracieuses reproduisaient celles de l'Etrurie. Les ateliers s'en montrent encore, nombre de produits en ont été recueillis presque entiers, la pioche du paysan en rencontre une multitude en débris.

### **Lezoux, Ravel, Beauregard.**

Nous voici de nouveau sur le sol vigoureux, en vue des fonds où la fécondité déborde. Au milieu des grandes haies et de la verdure des prairies, Lezoux, s'étend sur une inclinaison du terrain faisant face aux versants du **puy de Mure** et formant une des plus grasses surfaces arables de toute la plaine. Un peu en arrière, sous un rideau boisé, le château de Ravel dresse ses tours et fait voir sa large façade. Là furent aux **xiii<sup>e</sup>** et **xiv<sup>e</sup>** siècles les Flotte, qui ont eu un rôle dans la politique royale, là ont habité les d'Estaing au **xviii<sup>e</sup>**. L'amiral de la guerre d'Amérique y eut son séjour et y a laissé tout ce qui est resté de lui. Horizon splendide montant gradativement jusqu'aux profils des Dômes ; il étale à nos regards les plans mouvementés, les cultures luxuriantes. Vertaizon, Billom reparaissent devant nous. Nous atteignons une autre résidence de choix, Beauregard, qui vit mourir Massillon le 28 septembre 1754. C'était l'habitation d'été des évêques de Clermont. Il faut monter à sa terrasse et admirer une dernière fois, dans la variété et la richesse de leurs détails, les collines chargées de verdure, l'exubérante richesse des plaines du « marais », la multitude des lieux pittoresques où je me suis plu à te conduire. Les voici sous un jour plein d'éclat, dans l'encadrement grandiose des puys et des coteaux de l'Ouest. Saluons-les de nouveau, mon brave Lorenzo, avec l'enthousiasme que tu sais témoigner pour les belles œuvres. Tu vas laisser ici la

nature, monde de l'art suprême et de l'éternelle harmonie, la région où la vie semble dans sa plénitude. Nous rentrons au séjour des passions humaines et des luttes, des discordes implacables, de l'existence disputée et décevante. Au terme du voyage, un beau spectacle frappant de nouveau les yeux, les rapproche de l'idéal.

En te quittant, je voudrais dire comme Child-Harold, aux vers finals de son *Pèlerinage* : « O vous qui avez suivi le « pèlerin jusque dans sa dernière excursion, si l'une de « ses pensées vous revient en mémoire, s'il vous reste de « lui le moindre souvenir, il n'aura pas en vain porté les « sandales et le bourdon ! » Mais que fais-je, de me placer auprès de Byron ? Ai-je parole de poète, ai-je reçu même le plus faible des rayons d'en haut, pour qu'elle se grave au cœur ? Que tu gardes la souvenance de mon beau pays, et que tu conserves à ton guide l'élan de ta précieuse amitié, je ne vise à rien de plus ; tu m'auras donné la plus douce des récompenses.

---



## ERRATA

Page 24, ligne 4 de la note, lisez : ... Peghous.

Page 64, lignes 6 et 7 de la note, lisez : ... je les ai déjà reproduits ailleurs en entier.

Page 98, ligne 9, lisez : ... de l'air; voilée par la distance...

Page 155, substituez le chiffre 3 au chiffre 4, devant l'intitulé du bas de la page.

Page 225, ligne dernière, lisez : l'aïeul de Domat et le bisaïeul de Chabrol.

Page 240, ligne 5, en bas, lisez : ... autour d'elle.

Page 247, ligne 17, lisez : .. Savaron...

Page 251, ligne 23, lisez : ... religion, le roi va droit au Parlement.

Page 267, ligne 13, lisez : ... hors de cette capitale.

Page 271, ligne 7, lisez : ... qui engendre les obligations et les...

Page 279, ligne 2, lisez : ... Pébrac.

Page 281, supprimez l'intitulé : VII. XVII<sup>e</sup> SIÈCLE.

Page 294, dans l'intitulé, lisez : VIII. XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE.

Page 308, lisez : CHAPITRE VII.

Page 347, ligne 5 avant-dernière de la 2<sup>e</sup> note, lisez : ... qui ont été retrouvées...

# TABLE DES MATIÈRES

ÉPIGRAPHE	p. v
DÉDICACE A PAUL LE BLANC	vii à xv

## CHAPITRE PREMIER

Aspect d'ensemble.	p. 1
--------------------	------

## CHAPITRE II

Géologie et histoire naturelle.	p. 7
---------------------------------	------

Terrains de cristallisation	7
Terrain houiller	9
Psammites ou arkoses	10
Argiles rouges	12
Calcaire limanien	15
Couronnements volcaniques	17
Cailloux roulés	18
Les volcans	19
Volcans des monts Dore	20
Volcans des Dômes	25
Théorie géogénique de la Basse-Auvergne	29
Eaux minérales	32
Botanique et zoologie	33

## CHAPITRE III

Géographie, climat, populations.	p. 36
----------------------------------	-------

## CHAPITRE IV

**Dialectes, littérature, arts auvergnats. p. 42****I. LES PATOIS. 42**

Origine et filiation, 44. — Modes de formation, 52. — Classement, caractères, 56. — Parlers brivadois et limaniens, 59. — Parler de la Dore, 61.

**II. LITTÉRATURE. 65**

*Les troubadours* : PIERRE ROGIER, GAUSELME FEYDIT, PIERRE D'Auvergne, LE MOINE DE MONTAUDON, DAUPHIN D'Auvergne, CHEVALIER PEYROLS, DONA CASTELLOSA, CLAIRE D'ANDUZE, GUILLAUME DE SAINT-DIDIER, AUSTAU D'ORLHAC, 65 à 69.

*Documents patois*, 69 : Les Noël's, 72 ; Moralités, 76 ; l'Académie patoise (L'ABBÉ TAILHANDIER, LABORIEUX, JOSEPH et GABRIEL PASTOUREL, FRANÇOIS PESANT, PERDRIX, AMABLE FAUCON), 78 à 84.

*Versificateurs patois vivants* : M. ROY ; M. RAVEL, 84.

*Littérature parlée, chant, chansons*, 86.

*La danse et ses airs*, 91.

*Arts plastiques* : Musique, danse, 94 à 101.

## CHAPITRE V

**Le Paysan. p. 102****I. OBJET DE CE CHAPITRE. 102**

Apparente pérennité du paysan, 106.

**II. HISTORIQUE DE LA CONDITION CIVILE ET DE L'ÉTAT MATÉRIEL. 108**

Temps féodaux, 109. — Au xiv<sup>e</sup> siècle, 119. — Époque monarchique, 126. — Les intendants de province, 136. — Moment de Colbert, 144. — Le xviii<sup>e</sup> siècle, 145.

**III. LA TERRE ET LE PAYSAN A LA VEILLE DE 1789. 155**

## IV. COMMUNAUTÉS FAMILIALES EN INDIVISION. 162

Les Guittard-Pinon, 169. — Les Dunaud, 181. — Les Bourgade, 182.  
— Les Courty et d'autres, *ibid.* — Les Tarenthey, *ibid.*

## V. LA TERRE ET LE PAYSAN AU LENDEMAIN DE LA RÉVOLUTION. 183

Premier moment, 183. — Trente ans après, 189.

## VI. LA DIVISION DU SOL. 192

Individualité et communauté, 200.

## VII. LE PAYSAN D'A PRÉSENT. 201

Installation matérielle, 202. — Vêtements et vivre 205. — Outillages, véhicules, 207. — Condition morale, 210.

## CHAPITRE VI

## Les Hommes marquants. p. 218

## I. TEMPS GALLO-ROMAINS ET MOYEN AGE. 220

II. XVI<sup>e</sup> SIÈCLE. 221

*Les Juristes*, 221 : JEAN AMARITON, 221. — JEAN BESSIAN, 223. — JEAN DE BASMAISON, *ibid.* — JEAN DE COMBES, 225. — PIERRE BARDET, 226. — LES BROÉ, *ibid.*

## III. LES POLITIQUES. 227

ANTOINE DUPRAT, 227. — ANTOINE DU BOURG, 233. — MICHEL DE L'HÔPITAL, 234. — CHARLES DE MARILLAC, 241. — JEAN DE BASMAISON, 243. — JEAN SAVARON, 244.

*Les Martyrs protestants*, 248 : ANNE DU BOURG, 249. — JEAN BRUGIÈRE, 253. — CLAUDE MONNIER, 254.

## IV. ÉRUDITS ET LITTÉRATEURS. 255

GASPARD D'Auvergne, 255. — ANTOINE D'ALLÈGRE, *ibid.* — GILBERT GÉNÉBRARD, 256. — JEAN DE BOISSIÈRES, *ibid.* — J. BONNEFONS et G. DURANT, 257. — LOUIS CHADUC, 259. — LES SIRMOND, 260.

V. XVII<sup>e</sup> SIÈCLE.

262

*Les Jansénistes*, 262 : LES ARNAULT, 264. — BLAISE PASCAL, 266. — DOMAT, 268. — JEAN SOANEN, 272. — A. BOURZEIS, 273. — M<sup>lle</sup> MARGUERITE DE JONCOUX, 274.

## VI. JÉSUITES, ORATORIENS, BÉNÉDICTINS, ETC. 274

LE P. ARNOULX, 275. — LE P. ANNAT, *ibid.* — VALENTIN FAYDIT, 276. — PIERRE BOYER, 277. — JACQUES BRANCHE, 278. — DOM MÈGE, 279. — DOM DELFAUT, *ibid.* — DOM TOUTTÉE, 280. — L'ABBÉ DUBOS, *ibid.* — L'ABBÉ GIRARD, *ibid.*

VII. XVII<sup>e</sup> SIÈCLE.

281

*Les Hommes de guerre*, 281 : LES ALLÈGRE, 282. — LES EFFIAT, *ibid.* *Politiques et Juristes*, 284 : P. CHANUT, *ibid.* — A. COURTIN, 285. — G.-M. CHABROL, 286.

*Les littérateurs*, 288 : CORDEMOI, 289. — GUILLET DE SAINT-GEORGES, 290. — L'ABBÉ BANNIER, *ibid.* — A. DANCHET, 291. — DESMAISSAUX, 292.

VIII. XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE.

294

A. THOMAS, 295. — CHAMFORT, 297. — J. DELILLE, 300. — LE CHEVALIER D'Auvergne, 302. — FRANÇOIS BERNARD, *ibid.* — P. MALOET ET G. DE LA SERVE, *ibid.* — BASSIN DE PRÉFORT, 303. — L'ABBÉ DELARBRE, *ibid.* — ROMME, 304. — MONTLOSIER, 304. — PIERRE CHABRIT, 305.

## CHAPITRE VII

## Châteaux, bonnes villes et plat pays.

p. 308

## I. ÉLECTION DE RIOM.

310

Montaigut, 310. — Menat, Saint-Pardoux, Larouet, 311. — Saint-Gervais, Prompsat, Pontaumur, Manzat, 313. — Combronde, Vallée de la Morge, 314. — Saint-Myen, Artonne, 315. — Aigueperse, Montpensier, 317. — Effiat, 320. — Randan, 321. — Thuret, Ennezat, 323. — Riom, 327. — Mozat, Marsat, Le Vivet, 334. — Volvic, 337. — Vinzelle, Blanzat, Châteaugay, Durtol, 339.

## II. ÉLECTION DE CLERMONT.

p. 340

## § 1. LA PLAINE.

340

*Clermont*, 340. Vestiges gallo-romains, 346. L'église du Port,

347. La cathédrale, 350. Ruines anciennes, 357. — Chama-lières, Saint-Mart, Royat, Volcan de Gravenoire, 358. — Montfer-rand, 361. — Gerzat, Saint-Beaurire, Épinet, Malintrat, Lussat, Aulnat, 362. — Pont-du-Château, Puy de Mure, 363. — Dallet, Cornon, Mezel, Vertaizon, Chauriat, Chas, 364. — Billom, Turlurons, Moissac, Seyschalles, Lezoux, 365. — Vic-le-Comte, Saint-Romain, Saint-Maurice, Montmorin, Saint-Julien-de-Coppel, Laps, Busséol, 367. — Buron, Le Bouchet, Nonette, Ybois, Usson, Montcellet, Vodable, Mercœur, 368. — Le puy de Corent, Saint-Sandoux, Saint-Saturnin, Saint-Amand, Tallende, Veyre, Les Martres, 369. — Monton, Mirefleurs, Chalendrat, Le Crest, La Roche-Blanche, Merdogne, 370.

## § 2. LA MONTAGNE.

371

Aidat, Saint-Sandoux, Sauteyrat, Saint-Julien, Pic du Châtelet, Caves de Saint-Sidoine, Avitacum, 372. — Sauzet-le-Froid, Fonfreide, Teix, Saint-Genès-Champanelle, 375. — Randanne, Reco-leine, 376. — Le puy de Dôme, Manson, Lachamp, 378. — Allagnat, Les Roches, Tournebize, Chez-Pierre, Masayes, Saint-Pierre-le-Chastel, Camp-de-Chazaloux, Paché des Sarrazins, 379. — Pontgi-baud, Volcan de Chalucet, 381. — Le Pont-des-Eaux, Olby, Saint-Bonnet, 384. — Orcival, *ibid.* — Corday, Rochefort, Les roches Tuilière et Sanadoire, 387. — Laqueuille, Herment, Tauves, 388. — Préchonnet, Bourg-Lastic, Savennes, 389. — Le Trador, Murat-le-Quaire, Saint-Sauves, 390.

## III. ÉLECTION D'YSSOIRE.

392

## § 1. LE GROUPE DES MONTS DORE.

392

Puy-Gros, Sancy, Plateau de l'Angle, le Rigolet, la Grande Cascade, Mont-Dore-les-Bains, Prentigarde, 395. — La Bourboule, La Roche des fées, *ibid.* — La Roche-Vendeix, 396. — Cascade de la Ver-nière, 397. — Cascade du Plat à Barbe, Forêt du mont Dore, Salon de Mirabeau, Le Capucin, Les grandes scieries, 398. — La-tour, Vallon de la Cour, Gorge d'Enfer, Ravin des Égravats, Cascade du serpent, 400. — Buron du Mont-Dore, Porte du Diable, Val d'Enfer, 401. — Mont-Dore-les-Bains, la Grande Cascade, 402. — Le Plateau de l'Angle, Prentigarde, Cascades du Rossignolet, du Quéreuil, lac de Guéry, La Banne d'Ordenche, Cacadogne, 404. — Les Burons, 407. — Le Pic de Sancy, Roc de Cuzeau, 411. — Le Puy-Ferrand, la vallée de Chaudefour, le lac Chambon, 413. — Vassivière, Lac Pavin, Creux de Soucy, Puy de

Monchalme, Chambédaze, Puy-Maubert, Bourdouze, lac de Monsi-neire, lac de la Godivelle, 414. — Besse, 416. — Chambon, Diane, La Croix-Morand, Volcan du Tartaret, 417. — Le château de Murois, 418. — Saint-Nectaire, Granges de Sachat, Saillant, Grottes du Cornadore et de Jaunas, 420. — Montaigut-le-Blanc, Champeix, 423.

## § 2. LA PLAINE.

424

Neschers, Coudes, Montpeyroux, Buron, Ironde, Prondines, Perrier, 424. — Saint-Cirgues, Vodable, Brion, Ronzière, Sauxil-langes, Hauterive, Manglieu, Saint-Babel, 425. — Yssouire, 426. — Le Broc, Usson, Nonette, 431. — Antoingt, Villeneuve, 433. — Le Lembron, Saint-Germain-Lambron, 435. — Collanges, Buffe-vent, Montcelet, Rentières, Ardes, Mercœur, 436. — Chambezou, Saint-Gervary, Unsac, 437.

## IV. ÉLECTION DE BRIOUDE.

437

Reillac, Ouliandre, Lauriat, 438. — Pont-de-Lempdes, l'Allagnon, Saint-Quentin, le Breuil, Charbonnières, Léotoing, Blesle, 438. — Jumeaux, Brassac, Brassaget, Les Barthes, Mège-Coste, Sainte-Florine, Frugières, 440. — Auzon, Lubières, Azerat, Alvier, Lamotte, 441. — Brioude, 443. — Vieille-Brioude, 448. — Chillac, Lavoûte, Saint-Ilpize, 449. — Le bassin du Chaliargue, *ibid.* — Domeyrat, Lavaudieu, Alleret, 450. — Chavagnac, Saint-George d'Aurat, 452. — Langeac, Saugues, Saint-Arcons, Chanteuge, Sainte-Marie-des-Chases, 454. — Fix, Allègre, 455. — La Chaise-Dieu, 456. — Craponne, Viverols, Saint-Anthème, 457.

## V. VALLÉE DE LA DORE.

458

## § 1. LE LIVRADOIS.

458

Arlanc, Marsac, Saint-Bonnet-le-Château, Saint-Amand-Roche-Savine, Cunlhat, 461. — Ambert, *ibid.* — Olliergues, La Tour-Goyon, Job, Pailhat, 463.

## § 2. LES ENVIRONS DE THIERS.

464

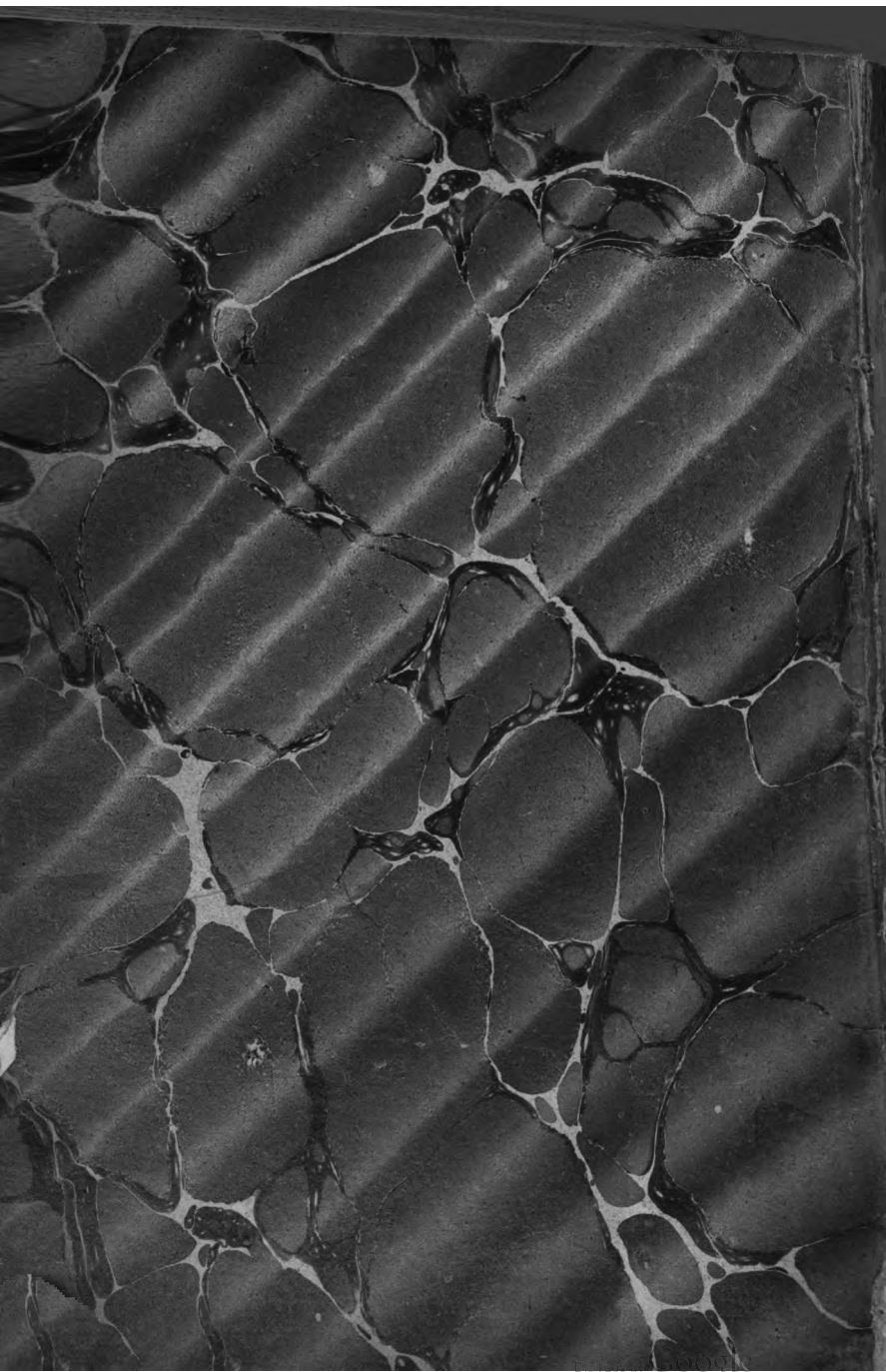
Augerolles, Courpierre, *ibid.* — Les Rioux, Lafarge, Nérondes, Pes-chadoire, Vollore, le Grun de Chignorre, 466. — Thiers, *ibid.* — Saint-Rémy, Chateldon, 469. — Maringues, Crevant, Ligonne, 470. — Leroix, Ravel, Beauregard, 472.

---

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS







JUN 11/1926

DUE APR 17 1926

DUE JUN 8 1926

Fr 3028.3  
La Basse-Auvergne;  
Widener Library

002921484



3 2044 087 908 331